DESFARGUES, L'ABBE

HOMELIES



BV 4254.3 .D473 190

39003010557287

L'Évangile des Dimanches
devant les Fidèles

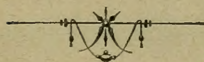


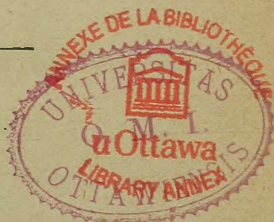
HOMÉLIES

PAR

l'Abbé **DESFARGUES**

Ancien Vicaire Général et ancien Vicaire Capitulaire de Montauban





MONTAUBAN

IMPRIMERIE CATHOLIQUE PRUNET FRÈRES
4, Rue Porte-du-Moustier, 4

1905







BV
4254.3
.D473
1905



HOMMAGE

A MES BIEN-AIMÉS FRÈRES LES PRÊTRES

DE

NOTRE CHER DIOCÈSE DE MONTAUBAN

EN SOUVENIR

ET

EN RECONNAISSANCE

D'UNE

SYMPATHIE QUI ME FUT TRÈS SECOURABLE

AUX

HEURES LES PLUS LABORIEUSES

DE MES CHARGES DIOCÉSAINES

Imprimatur :

Montauban, 25 Juillet 1893

† ADOLPHE, *Evêque de Montauban*

AVANT TOUT

Qu'il me soit permis de bénir Dieu, Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour l'insigne grâce qu'Il m'a faite de pouvoir écrire, sur l'Évangile des Dimanches, les pages qui suivent, et pour les joies qu'Il a daigné me prodiguer durant ce travail.

Daigne ce Père adoré accorder les mêmes joies à ceux qui, pour son amour, consentiront à lire ces Homélies.

L'atmosphère évangélique est apaisante et réconfortante. Ce n'est jamais en vain qu'on respire les pures haleines du Verbe incarné.

Et puis, il y aura pour le lecteur, comme pour l'auteur, des sourires de la très douce Vierge Marie qui aime à visiter ceux qu'elle voit chercher les traces augustes de son divin Fils. Aussi, pour la remercier, nous permettrons-nous de lui dire avec saint Basile :

« Salut, ô Mère Vierge,
« Joie de tous les cœurs,
« Belle entre toutes les vierges,
« Elevée au-dessus de tous les ordres célestes,
« Maîtresse souveraine de la terre et des cieux,
« Orgueil du genre humain ;
« Soyez miséricordieuse à la race dont vous êtes la fleur ;
« O Reine, accordez-moi le pardon de mes péchés,
« Et donnez le salut à mon âme.

Et maintenant, cher lecteur, si vous trouvez dans mes Homélies quelque pensée qui vous fasse du bien ou qui vous aide à en faire à quelque âme en souffrance de vérité ou de vertu, rendez grâces à Dieu de qui descend tout don parfait.

A lui seul, honneur et gloire dans les siècles des siècles.

AU TEMPS DE L'AVENT

Evangile pour le premier Dimanche de l'Avent

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles ; et sur la terre les peuples seront consternés au bruit confus de la mer et des flots. Les hommes sècheront de frayeur dans l'attente des maux qui surviendront à tout l'univers ; car les vertus des cieux seront ébranlées et alors ils verront le Fils de l'Homme apparaître sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Or, quand ces choses commenceront à arriver, levez la tête et regardez en haut, parce que votre rédemption approche. Il leur fit ensuite cette comparaison : Voyez, leur dit-il, le figuier et les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à produire leurs fruits, vous reconnaissez que l'été est proche. De même lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Première Homélie

Préludes de la fin du monde

(Luc. xxi.)

La Sainte Eglise ouvre le temps de l'Avent par la prophétie du divin Maître sur la fin du monde, afin de nous rappeler, dès le commencement de l'année liturgique, selon l'avis du Sage, « qu'en toutes choses il faut considérer la fin ». Sa tendresse maternelle, dès ce premier jour, porte nos regards sur ce terme qui nous attend, pour que nous réglions notre vie en vue de la conclusion redoutable à laquelle nul n'échappera.

Les âmes amollies n'aiment pas la pensée des événements qui briseront à jamais le cours d'une vie qu'elles adorent. L'Evangile est essentiellement le code de l'amour, disent-elles, comme si l'amour devait exclure une crainte salutaire. N'est-ce pas dans l'Evangile de l'amour qu'est pris ce passage que nous venons de lire? Et n'est-ce pas miséricorde dans le divin Maître, de nous prévenir des derniers événements ?

Que désire notre Sauveur, dit saint Grégoire ? Nous trouver prêts quand il arrivera. C'est donc

pour activer cette préparation qu'il nous annonce les maux qui accableront la vieillesse du monde, c'est pour affaiblir l'amour exorbitant que nous avons pour ce monde vain et caduc. Et, si l'Église nous raconte, chaque année, les douleurs finales, c'est pour que notre lâcheté au service de Dieu soit aiguillonnée par la crainte de son jugement.

La crainte, d'ailleurs, engendre l'amour. Elle est un de ses éléments nécessaires, car il n'y a pas d'amour vrai sans la crainte d'offenser et de perdre l'objet aimé. L'Évangile est donc la science de craindre et d'aimer tout ensemble. La crainte sans l'amour, c'est l'enfer. L'amour sans la crainte, c'est le ciel. La crainte et l'amour ensemble doivent être la condition des enfants de Dieu ici-bas.

L'Eglise, en nous rappelant le redoutable avènement de la justice, veut aussi nous préparer au doux avènement de la miséricorde ; et, par la crainte du juge, nous amener à l'amour du Sauveur. Trop de choses, hélas ! affaiblissent en nous cette crainte salutaire. Notre légèreté est si grande, les promesses du monde si séduisantes et les ruses du démon si savamment ourdies ! Bénissons notre Mère de remettre de temps en temps sous nos yeux ces tableaux capables de produire en nous une impression salutaire.

Quel homme sensé, en effet, ne frémirait à la pensée du bouleversement des cieux, de la consternation de la terre, du trouble de la mer, des multitudes qui sècheront de frayeur, de l'arrivée

majestueuse du juge? Enfants des hommes, vous pouvez négliger ces pensées; mais vous n'empêcherez pas les événements de se produire. Vous pouvez oublier les jugements de Dieu, mais vous ne sauriez vous y soustraire. Dieu règnera, ou par une miséricorde infinie, ou par une justice inexorable; par la miséricorde durant les siècles, par la justice durant l'éternité. Si vous échappez obstinément à l'amour actuel, vous n'échapperez pas au jugement final.

« En ce temps-là, il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles. » Vous savez, chers frères, que le moindre phénomène insolite sur la terre ou dans l'air trouble les hommes. Qu'en sera-t-il quand apparaîtront dans les astres ces signes dont l'Évangile nous fait pressentir la gravité? Surtout quand, à ces signes, viendront se joindre les fureurs inaccoutumées de la mer et des flots? Il ne sera pas surprenant que les hommes sèchent de frayeur en présence de ces bouleversements suprêmes, et que les vertus même des cieux soient ébranlées.

Ces vertus, nous disent les Pères, sont les esprits purs qui, cachés à nos yeux jusque-là, visibles alors, trembleront aussi, non pour eux-mêmes, mais pour les hommes. Ah! quand les colonnes du temple tremblent, que devient l'édifice qu'elles soutiennent? « Lorsque les cèdres du Paradis sont secoués, que devient l'humble tige du désert » : (*Quid virgula deserti cum cedrus paradisi concutitur.*)

Peut-être demandez-vous quels sont ces si-

gnes? Lorsque le soleil s'annonce à l'horizon, les étoiles cessent de briller. Est-ce ainsi que feront les astres au lever du soleil de justice? Ces sphères radieuses se dépouilleront-elles de leur manteau de lumière devant la splendeur du divin soleil? Ou bien s'en iront-elles en éclats comme des mondes brisés? Qui peut le dire? Mais saint Augustin nous apprend que des signes analogues apparaîtront dans la Sainte Église. Or, saint Matthieu parlant de ces signes précurseurs de la fin, nous dit « que le soleil s'obscurcira, que la lune ne donnera plus sa lumière et que les étoiles tomberont du ciel ». Grâce à ces paroles, il devient aisé de découvrir comment ces signes auront leurs correspondants au firmament de l'Église.

Et d'abord « le soleil s'obscurcira ». Jésus est appelé soleil par le prophète Malachie. (Mala. II.) Pareil, en effet, à l'astre du jour, il répand partout la lumière et la fécondité! Et mieux encore que du roi du jour, le prophète a pu dire de Jésus que « nul n'échappe à sa chaleur ».

Il nous est donc indiqué par là qu'à l'approche de la fin des temps, le divin soleil s'obscurcira, c'est-à-dire que la foi diminuera parmi les hommes, et que les peuples se laisseront séduire par l'esprit d'erreur et de malice. Faut-il croire, comme certains le prétendent, que cet obscurcissement est déjà commencé? Jésus a-t-il donc cessé d'être notre vivant soleil?

Sans doute, il monte d'en bas des brouillards? même des nuages sombres s'amoncellent; notre

soleil, tout en demeurant ce qu'il est, semble moins resplendissant. Mais ce qui vous voile un peu à nos yeux, ô Jésus, ce sont nos erreurs et nos péchés. Ils interceptent, en se multipliant, la bénigne influence de vos rayons. Cela veut-il dire que la fin approche? c'est votre secret, ô mon Dieu! Mais quelle confusion pour les méchants quand ce soleil méconnu se montrera dans tout son éclat, mettant au grand jour leurs actions cachées et les desseins de leurs cœurs! (*Illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia cordium.*)

« Puis la lune ne donnera plus sa lumière. » La lune nous désigne l'Église, dit saint Grégoire. La lune n'a pas de lumière propre et ne brille que des rayons que le soleil lui envoie. Il en est bien ainsi de la Sainte Église : la lumière qu'elle répand sur le monde lui vient de Jésus. Sa science est celle que le divin époux lui donne. Quand ce soleil mystique fut élevé dans notre firmament, « cette lune y prit aussi sa place, pour présider à la nuit du siècle ». (Habacuc. III. — Genèse. I. 16).

Or, dans cet obscurcissement de la lune, saint Ambroise voit une image des ombres que le débordement du mal répandra sur l'Église. Cette mère auguste ne cessera certes pas d'être irradiée par son divin époux ; mais les vapeurs de nos iniquités, qui s'étendront entre elle et nous, diminueront pour nous son éclat. L'Église a tant d'enfants enfoncés dans la nuit du péché, qu'elle semble obscurcie dans sa gloire. Il y a

tant de malheureux égarés qui la méprisent et la livrent aux mépris des ignorants! Quelle ingratitude! hélas! et plus tard quelle terreur! quand ils sentiront l'indignation du juge qui viendra se venger! Une simple apparence de crime irrita violemment Assuérus. Qu'en sera-t-il de la colère du grand roi devant des crimes trop réels et trop multipliés. (Esther. VII. 8.)

Enfin, « les étoiles tomberont du ciel ». Il faut voir, en ces étoiles, ces hommes éminents que l'autorité, le talent, la fortune obligent à briller comme des étoiles, devant les petits. Tomber du ciel, pour eux, c'est déchoir de leur élévation par une conduite déréglée et cesser de diriger ceux qu'ils devraient conduire (micantes viri.) Dieu les honora en les élevant au-dessus des autres. Cette dignité leur impose de rester à leur place. (Stellæ manentes in ordine suo. Jud. V. 29.) Il faut qu'ils soient des étoiles fixes. Leur chute est un malheur que pleurent les anges. (Apoc. IX. I.) En tombant, ils ouvrent l'abîme où descendent avec eux ceux qu'ils devaient sauver. O divin Seigneur, ne permettez pas ces chutes qui accumulent tant de ruines. Annoncez-leur toujours très haut, à ces hommes, trop peu soucieux de leur charge, qu'un jugement très dur est réservé à ceux qui commandent. (Sap. VI. 6.)

Certes, chers frères, en voyant combien le prestige des riches et des savants est diminué parmi nous, en constatant les abus de l'esprit et du pouvoir, serait-on coupable de trouver en

ces calamités un des signes précurseurs des derniers événements?

« Or, au milieu de tous ces signes, ils verront le fils de l'homme venir sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté! » Tous le verront, fidèles et infidèles. Il sera plus resplendissant que le soleil, tout l'univers le reconnaîtra. Il viendra sur les nuées, ses servantes. Il viendra comme il s'en est allé, au jour de l'Ascension. Une nuée l'avait soustrait aux yeux de ses disciples, une nuée le rapportera devant les yeux de l'univers.

Dieu se plaît parmi les nuées. Il en est entouré, dit le prophète. (*Nubes in circuitu ejus.*) Non certes, de ces nuées chargées de tempêtes, ajoute un saint Docteur, mais de celles qui tempèrent les éblouissants rayons de sa majesté. C'est bien dans une nuée que l'Esprit-Saint est descendu; dans la nuée légère de la Vierge Marie qu'a pris demeure le fils de Dieu, nuée si légère qu'elle ne ressentit jamais la moindre pesanteur de péché; c'est bien aussi dans la nuée blanche de l'Église qu'il habite. Et c'est de lui que nous arrivent toujours ces nobles messagères, les nuées fécondes des divines grâces.

Mais tout en venant sur les nuées, Il déploiera toute sa majesté et toute sa puissance. Quel étonnement pour ceux qui le méconnurent en sa petitesse! Quelle terreur pour ceux qui le méprisèrent en son humilité! Ah! que ne profitèrent-ils de sa première apparition! Ils n'auraient pas à trembler devant la seconde. La pre-

mière fut si douce. Les anges chantaient : gloire à Dieu ; paix aux hommes de bonne volonté ! La seconde sera si effrayante ! Les pécheurs crieront : montagnes, tombez sur nous. Que d'amour dans la première ! Que de sévérité dans la seconde ! Que de joies à Bethléem ! Que d'épouvantes à Josaphat !

Les mondains se lamenteront en voyant périr le monde qu'ils auront adoré. Et les enfants de Dieu pleureront-ils en voyant tomber ce qu'ils méprisèrent ? Le temps ne leur apparut que comme une route à parcourir pour arriver à la Patrie. Pourraient-ils s'affliger d'en voir le terme? Qu'ils tremblent les ennemis ! Mais que les amis prennent confiance ! « O justes, regardez et levez la tête, car votre rédemption approche. » Longtemps courbés sous le poids du travail et de l'épreuve, humiliés par un monde superbe et railleur, voyez, c'est le relèvement, le repos, la félicité ! Du milieu des persécutions qui vous oppriment, ô justes, regardez et levez la tête. Toutes ces dignités humaines, fières et hautaines, vont disparaître comme des monceaux de neige au soleil. Toutes ces malices insolentes vont se briser. Les mondains ont eu leur temps et ils ne l'ont plus « Ils ont dormi leur sommeil, et les voilà les mains vides. » (Ps. 70.) Mais vous, ô justes, vous serez délivrés des calomnies de vos ennemis (Ps. 118.) Levez la tête, car le salut vient d'en haut. Celui que vous avez attendu est là pour vous faire miséricorde. Levez la tête, l'esprit, le cœur vers

les joies de la Patrie. (*Capita et mentes ad gaudia Patriæ.*)

Pour le juste, dès maintenant déjà tout est assurance. Quels que soient les maux présents, il sait qu'ils finissent à la mort. Si la maladie vient, c'est Jésus qui s'avance. Les calamités qui deviennent, pour les pécheurs pénitents, des remèdes et pour les endurcis, le commencement des châtiments éternels, sont pour les justes les signes de leur rédemption. Et ce nom même de Rédemption que l'Évangile donne à leur félicité, indique leur affranchissement de toute captivité ! Leur esprit assujetti ici-bas à mille pensées qui troublent sera délivré. Leur volonté, en proie à mille désirs, sera débarrassée de cet esclavage. Leur âme gênée par la chair pourra prendre son essor. Le corps même oppressé de nécessités infinies sera plus libre. O justes, levez donc la tête, votre rédemption est proche.

« Admirez-vous, dit Bossuet, ces grandes et belles paroles du Seigneur ? Admirez-vous ce ravissant spectacle du juste qui lèvera la tête et jettera un regard confiant sur ce chaos ? Quand les pécheurs sècheront de frayeur devant les agitations imprévues de la nature déconcertée, le juste s'élèvera au milieu de ces tempêtes, pour saluer l'aurore de la rédemption. Lui qui n'osait pas lever les yeux, il lèvera la tête. Oh ! à quelle épreuve ne doit pas être la confiance du chrétien, puisque la dernière révolution du monde, loin de le troubler, ne lui inspirera qu'espérance et courage. »

Ah! qu'il sera doux, continue Bossuet, de voir, d'un côté, la main puissante de Dieu qui pousse à bout toute la nature, et de l'autre, cette même main qui, dans le renversement universel, relève de telle sorte le cœur de ses enfants que, non seulement ils ne seront pas brisés dans le choc qui fera éclater le monde, mais qu'ils s'élèveront et resplendiront au-dessus de toutes les ruines. O chrétien, loin de te cacher comme un autre Jonas, considère toutes ces choses et bénis Dieu qui seul peut te donner de lever la tête, de regarder et de te livrer à l'espérance. Tu ressembleras alors à un homme qui demeure ferme au milieu d'une maison qui s'écroule. Tu ressembleras à celui qui voit de loin un char que des chevaux emportent, après avoir secoué les rênes et brisé le mors. Oh! Dieu ! que vous êtes bon de promettre à vos enfants une telle assurance pour l'heure redoutable où tout sera déconcerté et croulera! Faites que nous ne méritions jamais le reproche que vous fîtes à Pierre : « homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? »

Enfin, « voyez le figuier et les autres arbres, ajoute l'Évangile ; lorsqu'ils commencent à pousser, vous connaissez que l'été est proche. Ainsi, quand vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est là ».

Le royame de Dieu, c'est l'été pour les justes, c'est leur hiver maintenant dans la tribulation, alors ce sera leur été radieux. Pour les méchants, au contraire, c'est maintenant leur été,

mais un été misérable, et alors ce sera un hiver affreux.

Et combien c'est avec raison que le divin Maître compare le royaume céleste à l'été, cette saison resplendissante ! L'été chasse les nuages. Ah ! il n'y aura de nuages d'aucune sorte dans le royaume du Seigneur. Toutes les vieilles tristesses seront passées. L'été, selon saint Chrysostôme, est la figure de la future sérénité des justes et de leur glorieuse tranquillité.

Mais, c'est dans un temps fort lointain que ces événements se produiront. Ainsi l'espère le pécheur. Mais, ce n'est pas l'avis du Maître. « Cette génération, dit-il, ne passera pas que toutes ces choses ne s'accomplissent ».

Voilà certes une parole très nette. Mais comment la concilier avec les dix-huit siècles écoulés depuis et dont rien n'annonce le terme ? de quelle génération veut donc parler le Seigneur ? Est-ce de celle qui vit à l'heure où Il parle ? Non, disent les Pères, mais de la génération chrétienne qui se lève, qui va remplir le monde et qui sera vivante et alerte encore quand ces signes apparaîtront.

Soit. Mais alors que devient cette proximité menaçante contenue dans les paroles du Maître ?

Et d'abord, chers frères, il est certain que les siècles mêmes sont courts par rapport à l'éternité. Aux yeux de Celui qui parle, mille ans, c'est comme le jour d'hier. En quoi, d'ailleurs, ce lointain pourrait-il entretenir le pécheur en

ses égarements? Peut-être ce sera loin, dit-il. Toute sa confiance repose donc sur un peut-être. Et c'est sur un peut-être qu'il consent à risquer ses plus chers intérêts. Substituant sa folie à la prophétie du Seigneur Jésus, il se berce de l'illusion que cette fin tardera à venir. Quelle témérité de rêver un lointain que rien ne garantit! Nul n'a de raison de croire que cette fin sera éloignée. Les paroles du Maître portent plutôt à croire qu'elle est proche.

Au reste, serait-elle éloignée, quelle assurance cela peut-il donner au pécheur? Son jugement à lui est tout proche. « Le jour du Seigneur est là, arrivant avec une extrême rapidité. » (Soph. I. 14.) Et de ce jour du jugement particulier dépend pour tous les hommes le jugement universel. L'un ne sera que la confirmation de l'autre. C'est le premier qui fixe le rôle que nous aurons dans le second.

Nous ne savons pas l'heure du premier; mais il est manifeste qu'elle est proche, et c'est là, certainement, un des sens entendus par le divin Maître, quand Il dit : « Cette génération ne passera pas avant que ces choses arrivent. » Il est possible, il est probable, il est presque certain que le cours ordinaire des années de l'homme ne passera pas avant que la fin arrive pour nous. La mesure commune de la vie humaine ne sera pas remplie que nous aurons disparu. Déjà peut-être, dit saint Grégoire, Dieu nous avertit, par les incommodités de la maladie, du voisinage sombre de la mort.

Au reste, si Notre-Seigneur n'a pas voulu nous préciser l'époque de sa dernière venue, pas plus que celle de la première, dit saint Augustin, c'est afin que ses délais ne deviennent pas pour le pécheur un encouragement à l'ajournement de la pénitence. *(Latet nos dies ut observ. om. diem.)*

Or, ajoute le Maître : « Je vous le dis en vérité : le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Qui de nous après une si formelle assurance, rendue plus solennelle par la formule du serment, pourrait ne point s'attendre à la proximité de la fin ?

Dans la nature, rien de plus solide que la terre et le firmament, et rien de plus caduc que la parole de la bouche. Avant qu'elle soit entièrement prononcée, on peut dire qu'elle n'est pas encore. Quand elle est achevée, elle n'est déjà plus. Ainsi, elle ne se complète qu'en se détruisant.

Et cependant, cette terre et ce firmament si solides, le sont bien peu en comparaison de la parole de Jésus. Et tandis que les roches de granit s'en iront en poussière, la parole divine demeure. Si le son qu'elle a produit dans l'air disparaît, la sentence prononcée demeure à jamais. Ah ! devant cette certitude terrible de la fin, que le pécheur apprenne à trembler et à se convertir, afin de ne pas tomber dans l'affreux hiver de la misère éternelle. Quant au juste, qu'il se tienne confiant, car ce sera pour lui comme l'été, cette saison bénie de la moisson. Sa joie, en

effet, ressemblera à celle du moissonneur quand il recueille ses gerbes dorées. *(Sicut qui lætantur in messe.)*

Or, mes chers frères, celui que nous verrons alors dans toute sa puissance, va maintenant se présenter à nous dans la plus profonde humilité. Celui qui paraîtra avec une incorruptible justice va se montrer dans une infinie miséricorde. De l'accueil que nous allons lui faire dépendra celui qu'il nous fera alors. Si nous le reconnaissons dans ses abaissements, Il ne rougira pas de nous dans sa gloire. Si nous lui ouvrons notre cœur, Il nous ouvrira ses bras et son paradis. Et tandis que l'univers maudira les impénitents, il applaudira les justes et les bénira comme Béthulie bénissait Judith après sa victoire. (Judith. xv. 10.) Mais surtout, ô justes, vous serez bénis du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. *(Benedicti vos in Domino qui fecit cœlum et terram.)*

Evangile pour le deuxième Dimanche de l'Avent

En ce temps-là, Jean ayant appris dans la prison les œuvres miraculeuses de Jésus, envoya deux de ses disciples pour lui dire : Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? Jésus leur répondit: Allez raconter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres. Heureux celui pour qui je ne serai point un sujet de scandale ! Lorsqu'ils furent partis, Jésus parla de Jean au peuple et lui dit : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? Un homme vêtu avec mollesse ? Mais les hommes ainsi vêtus sont dans les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il est écrit : J'envoie mon ange devant vous pour vous préparer votre voie.

Deuxième Homélie

Les envoyés de Jean à Jésus

(Matth. xi.)

La Sainte Église, pour nous préparer à l'avènement miséricordieux du Sauveur, a mis sous nos yeux le tableau de son avènement de justice. Elle va nous donner maintenant les moyens d'une préparation efficace. Saint Jean-Baptiste est le meilleur modèle qu'Elle puisse nous proposer.

Jean, dans sa prison, ayant ouï parler des œuvres de Jésus, envoie deux de ses disciples, pour lui dire : « Êtes-vous celui qui doit venir ? ou devons-nous en attendre un autre ? »

Mais Jean connaît Jésus. Il a passé sa vie à Lui préparer les voies. Jean a dit expressément de Jésus : « Voici l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ». Il a vu Jésus venir à lui, au bord du Jourdain, et lui demander le baptême. Et pendant qu'il le baptisait, il a vu le ciel s'ouvrir, l'Esprit-Saint descendre en forme de colombe sur la tête de Jésus, et il a entendu une voix qui disait : « Vous êtes mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ».

Jean connaît donc Jésus. Il sait qu'on ne doit

pas attendre d'autre Messie. Et les œuvres, dont le bruit arrive jusqu'au fond de sa prison, ne sont que la confirmation de ce qu'il sait. Pourquoi donc ces envoyés? Et pourquoi cette question : Êtes-vous Celui qui doit venir? ou devons-nous en attendre un autre?

Les disciples de Jean arrivent et accomplissent ses ordres. Et Jésus leur répond : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres. »

Ainsi, Jésus ne dit pas qui Il est. Il montre ses œuvres. Ses œuvres sont une bonne réponse, et la meilleure preuve de la Mission qu'Il a reçue de son Père. On ne peut pas toujours croire à la parole d'un homme; mais qui peut refuser de croire au témoignage de ses œuvres? La raison la plus commune comprend que celui à qui la nature obéit, ne peut être que le Maître de la nature.

Jésus donc ne répond, ni en affirmant sa mission, ni en exposant sa doctrine, mais par des faits miraculeux, et c'est assez, dit saint Jean Chrysostôme. Ce témoignage vaut bien celui des paroles. Jésus ne montre pas autrement aux disciples de Jean, qu'Il est vraiment le Messie qu'attend le Monde. (Hom. 37.)

Ne trouvez-vous pas, chers frères, que cette réponse de Jésus, tout ancienne qu'elle soit, est pleine d'une merveilleuse opportunité? N'en-

tendons-nous pas de prétendus savants proclamer que nous sommes à la veille d'en finir avec les doctrines qui ont gouverné le monde ; qu'aujourd'hui la science n'admet plus que des faits ; que l'observation des faits, l'expérimentation des faits seront la seule doctrine de la civilisation à venir ?

Dans quel aveuglement l'orgueilleuse et fausse science jette ses adeptes ! Vous ne voulez pas du Christianisme parce qu'il vous impose des dogmes ; vous ne vous inclinez que devant des faits ; vous attendez que la science remplace la foi et que les faits emportent les dogmes.

Et vous ne vous apercevez pas que cette puissance des faits qui va, selon vous, effacer le Christianisme, se retourne contre vous. Vous ne voyez pas que ce que vous annoncez comme devant anéantir le Christianisme, c'est le granit même que nous trouvons à sa base. Vous ne savez donc pas que Jésus-Christ a voulu expressément que sa religion reposât sur des faits, précisément parce que la preuve des faits est invincible et accessible à tous, même aux plus ignorants, tandis que la science, même celle des faits telle que vous l'entendez, n'est accessible qu'à de rares esprits qui ne voient eux-mêmes, malgré ces faits, ni où ils vont, ni où ils conduisent les autres.

Vous réclamez des faits. Jésus vous en donnait avant votre venue sur la terre. Il vous disait, dans la personne des disciples de Jean : « Les aveugles voient, les boîteux marchent, les

lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés... »

Vous réclamez des faits. Mais la naissance, la vie, les œuvres, les miracles, la mort, la résurrection, l'ascension de Jésus sont des faits inséparables de la trame universelle de l'histoire. Et ces faits prouvent à l'univers que Jésus est Dieu et qu'il est le Messie, sauveur du monde.

Vous réclamez des faits. Mais l'Église est un fait immense, sorti des mains de Jésus ; un fait qui remplit le monde depuis dix-huit siècles ; un fait contre lequel viennent s'user tous les orgueils, toutes les haines, toutes les fureurs des âges ; un fait qu'acceptent avec amour tous les hommes et tous les peuples qui ne se passionnent pas contre la vérité et la lumière. Ah ! certes, non seulement la réponse de Jésus suffit aux disciples de Jean, mais elle est la meilleure qu'Il puisse faire. Elle répond aux savants qui veulent des faits à la base de leur science ; elle répond aux ignorants que les faits instruisent et gagnent à la vérité.

Soit, dites-vous, le Christianisme, à son origine, repose sur des faits, et il fut alors l'œuvre de Dieu : mais il ne devait pas être son œuvre définitive. Dieu règle ses manières selon les besoins changeants des âges. Et la preuve que le Christianisme a fait son temps, c'est qu'il n'a plus pour lui le témoignage des faits divins qui lui donnèrent naissance. S'il est vivant encore,

comme il le prétend, qu'il nous montre sa vie par des œuvres pareilles à celles qui présidèrent à son entrée dans la société humaine.

Voilà, chers frères, des affirmations bien tranchantes, mais de quelles preuves les accompagne-t-on ? Il faudrait d'abord démontrer que Dieu est obligé, pour maintenir au Christianisme le caractère divin de son origine, de multiplier chaque jour, dans le cours des siècles, les miracles qui présidèrent à son établissement. Et ce point une fois démontré, il faudrait prouver qu'en effet ces témoignages de Dieu ont cessé dans le Christianisme. Or, on ne fait et on ne peut faire ni l'un ni l'autre.

La continuation des miracles d'abord n'est point nécessaire à la permanence du Christianisme. Le Christianisme est un fait qui se tient tout seul. Les miracles abondèrent à son origine, non point comme condition essentielle d'existence, mais comme témoignage nécessaire aux peuples à qui il était proposé. Le Christianisme vit par lui-même, tel que Dieu l'a fait, avec sa doctrine, ses lois, ses sacrements, sa hiérarchie. La cessation des faits miraculeux, qui manifestèrent sa divinité, ne prouve nullement la cessation de cette divinité. Elle prouve uniquement que ce témoignage a cessé d'être nécessaire. Et le Christianisme reste ce qu'il fut, un fait divin dont rien n'annonce la caducité ! La guerre même qu'on lui fait rend sa vie plus manifeste. On ne s'acharne pas contre les mourants.

Le témoignage des faits miraculeux n'est donc plus nécessaire au Christianisme. Est-il vrai cependant qu'il ait cessé? Dieu est large. Il n'entend pas s'emprisonner dans le nécessaire. Il lui plaît d'agir en surabondance. Il y a eu, il y a, il y aura toujours des faits miraculeux dans l'Église. Jésus lui-même l'a promis. « Celui qui croit en moi, a-t-il dit, fera les miracles que je fais, et il en fera même de plus grands. » Et cette promesse Il l'a tenue. Le témoignage des faits miraculeux n'a jamais cessé dans l'Église. Ils se sont multipliés et se multiplieront sous les pas des hommes de Dieu, depuis les premiers apôtres jusqu'aux derniers. Il y a toujours des aveugles qui voient, des boîteux qui marchent, des sourds qui entendent, des lépreux qui sont guéris, des pauvres qui sont évangélisés...

Et, lorsque des faits de ce genre n'éclatent pas aux yeux des foules, n'est-ce pas en nombre incalculable que se réalisent tous les jours des miracles semblables dans l'ordre moral, des miracles même supérieurs, car ils sont plus difficiles à réaliser à cause des résistances désespérées que des volontés dépravées leur opposent? Oui, vous avez tous les jours des aveugles qui voient, des boîteux qui marchent, des sourds qui entendent, des lépreux qui sont guéris, des morts qui ressuscitent. Aveugles dont la raison était obscurcie par les ténèbres de l'erreur et du doute; boîteux qui penchaient vers les créatures; sourds qui n'entendaient ni

les invitations, ni les leçons de la grâce ; lépreux qui croupissaient dans les vices immondes ; morts en qui était éteinte la vie surnaturelle par une volonté pervertie et obstinée.

Ne voyez-vous pas tous les jours les apôtres du Seigneur Jésus rendre la vue à ces aveugles, redresser les boîteux, purifier ces lépreux, rouvrir l'oreille orgueilleuse de ces sourds et rendre la vie à ces morts ? Oh ! la belle continuation des miracles ! Oh ! l'émouvant témoignage ! Le monde n'a pas résisté aux miracles de Jésus, ni à ceux de ses apôtres dans le cours des siècles ; il ne résistera pas davantage à ceux dont le gratifie incessamment la bonté divine. Le peuple laisse dire les faux savants, et il porte, sans se lasser jamais, sa foi et sa reconnaissance au pied des autels de Jésus.

Quant à ceux qui réclament des faits lorsqu'on leur présente la doctrine, nous savons qu'ils réclament une doctrine rationnelle à ceux qui leur présentent des faits. Nous connaissons ces mœurs du vieux serpent. La seule chose qui peut nous étonner, après tant d'expériences, c'est son étourderie à se jeter obstinément au devant des mêmes humiliations. Il a réclamé mille et mille fois une doctrine rationnelle et les grands docteurs l'ont mille et mille fois écrasé sous la puissance de leurs expositions doctrinales. Il a toujours réclamé des faits, et il a toujours succombé sous l'imposante multitude de ceux qui apparaissent et se renouvellent tous les jours. L'Église, perpétuellement

attaquée des deux côtés, marche invariablement à travers le monde, avec ces deux flambeaux qui ne s'éteignent jamais, la suréminente rationabilité de la doctrine et l'écrasante authenticité de ses faits divins.

Au reste, Notre-Seigneur avait prévu toutes ces ondulations de l'esprit d'erreur. Après avoir montré ses œuvres aux disciples de Jean, Il avait ajouté : « Heureux celui qui ne se scandalisera pas à mon sujet. » Ce qui veut dire : heureux celui qui recevra avec simplicité et ma doctrine et le témoignage de mes œuvres. Ce qui veut dire aussi : malheureux ceux qui chercheront à échapper à la lumière qui les environne de toutes parts !

Mais, ô Jésus, est-il possible qu'on se scandalise de vos œuvres de miséricorde? Hélas ! oui. Elles seront pour les Juifs un sujet de scandale et les Gentils n'y verront que folie. O Jésus, donnez-nous les yeux des disciples de Jean, et non ceux des Juifs et des Gentils. Ce n'est pas en vain qu'on résiste à la plus grande raison et aux plus grands faits. Cette résistance ne saurait provenir que d'un orgueil insensé ou d'une vie déréglée, et elle ne saurait mener qu'aux abîmes.

Mais ce n'est pas seulement le bruit des miracles de Jésus qui était arrivé jusqu'à Jean, c'était encore la bonne odeur de ses vertus. Aussi ses disciples sont venus voir des miracles et des vertus, « *signa et miracula* », dit saint Jérôme.

Il n'est pas ordinaire que les miracles mar-

chent seuls, ni même les premiers. La sainteté les accompagne et même les précède. La sainteté, comme le miracle, est la grande preuve du divin. Le miracle opéré en faveur d'une doctrine est une preuve de sa divinité, car le miracle n'appartient qu'à Dieu. La sainteté en est une autre tout aussi nécessaire et tout aussi forte. Dieu étant saint autant que puissant, ne sépare pas la sainteté de la puissance, ni les vertus des miracles, et par cette union, Il prévient toute illusion. L'ange des ténèbres peut se transformer en ange de lumière et opérer des œuvres qui étonnent, mais il n'arrive jamais à produire la sainteté ! Le miracle est certainement une preuve du divin. Mais la sainteté est elle-même la justification du miracle.

Lorsque le Seigneur Jésus donne à la doctrine le double témoignage des miracles et des vertus, Il fait donc une grande œuvre de miséricorde et de sagesse. Il fait donc bien de « pratiquer avant d'enseigner ». Il fait bien d'être d'une douceur ravissante, d'une humilité incomparable, d'une virginité sans tache, d'une clémence radieuse. Il nous apprend à merveille ainsi que les vertus doivent être le passe-port d'une doctrine et la preuve de sa divinité ! Sans doute, c'est la vraie doctrine qui produit les vraies vertus; mais les vraies vertus justifient la vraie doctrine.

Dieu veuille, chers frères, nous bien pénétrer de ces choses ! Il importe, en effet, de bien distinguer parmi la foule grandissante des doc-

teurs. Ils abondent aujourd'hui, vous le savez. Qui n'aspire, après ses humanités et souvent sans elles, qui n'aspire à conduire le monde? Qui n'a son système pour remplacer l'œuvre du Christ? Eh bien! voici le poinçon qui montrera si c'est du cuivre ou de l'or qu'on nous présente. Quand ces docteurs nous auront montré leurs vertus, nous verrons s'il y a lieu de s'occuper de leurs systèmes. La première, la plus nécessaire, la plus éloquente des œuvres, celle qui est d'ailleurs, comme le miracle, à la portée de toutes les intelligences, c'est la sainteté! Qu'ils nous montrent leur sainteté!

Jésus aurait pu, par les raisonnements les plus concluants, prouver qu'Il était le Messie. Il a jugé que les miracles valaient mieux que les raisonnements, et les vertus autant que les miracles. Bien précieuse leçon pour nous! Obligés de choisir parmi tant d'enseignements divers qui frappent à nos portes, nous avons là, comme les disciples de Jean, le moyen infaillible de reconnaître notre Messie, et de ne laisser entrer chez nous que la vraie doctrine.

Lorsque les envoyés du saint Précurseur sont repartis, Jésus parle de Jean et dit au peuple qui l'entoure : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité par le vent. Mais encore, qu'êtes-vous allés voir? un homme vêtu avec mollesse? » Combien, en ces deux mots, Jésus glorifie Jean-Baptiste! Mais s'il fait briller surtout à nos yeux la fermeté de son caractère et l'austérité de sa vie, nul doute que ce ne soit

pour nous instruire et nous montrer que, pour préparer le royaume de Dieu en soi ou dans les autres, il faut ressembler à Jean.

Et d'abord, « qu'êtes-vous allés voir au désert? Un roseau agité par le vent? » On connaît la nature du roseau. Ses racines tiennent à peine à la terre, et sa tige mobile cède à tous les caprices du vent. Or, qui ressemble au roseau, dit saint Grégoire? C'est l'homme charnel qui fléchit indistinctement au souffle de la faveur ou de l'épreuve. L'homme spirituel, au contraire, ne se trouble pas dans l'adversité et ne s'enfle pas dans la prospérité. La flatterie ne le séduit pas et la persécution ne saurait l'irriter. (S. Ambr.)

Eh bien! Est-ce un roseau que le peuple est allé voir au désert? Non, répond saint Grégoire. Jean ne fléchit pas au souffle inconstant des choses. Quand les Pharisiens et les Saducéens viennent à lui : « Race de vipères, leur dit-il, qui pourra vous former à éviter la colère à venir? » Lorsque le roi Hérode souille son trône de ses adultères, il le réprimande impitoyablement, sans craindre ni la prison, ni la mort. Jean n'est pas un roseau.

Nous pourriez-vous dire si nos prétendus docteurs sont de cette trempe? Voyez-les. Dans leur foi, rien d'arrêté; dans leur instruction, rien de solide; dans leur conduite, rien de vigoureux. Pusillanimité devant les puissants et les pervers; fierté devant les petits et les inoffensifs; fluctuation perpétuelle dans les opinions; vrais

enfants flottants, au dire de saint Paul ; (Ephes. IV. 14), tels sont ceux qui voudraient s'imposer au monde. Ah ! dit saint Bernard avec tristesse, que nous trouvons peu d'hommes qui soient Jean-Baptiste pour les rois, Moïse pour les Egyptiens, Phinées pour les fornicateurs, Hélie pour les idolâtres, Nisée pour les avares, Pierre pour les menteurs, Paul pour les blasphémateurs ! Que nous en trouvons peu qui ne flattent point les riches, mais les fassent trembler ! »

A quoi tient donc une faiblesse si commune ? Saint Ambroise nous le dira. Nous sommes des roseaux, parce que semblables à ces arbrisseaux, nous sommes sans racines profondes. Nous manquons de principes arrêtés. Nous ne savons fermement, ni d'où nous venons, ni où nous allons, ni ce qu'il faut faire. Et dès lors, comment ne serions-nous pas des roseaux ?

Et si nous sommes des roseaux, ne nous soutenant pas nous-mêmes, quelle outrecuidance de nous imposer aux autres comme appui ! Si le poids d'un oiseau nous fait fléchir, si le moindre souffle de l'opinion nous agite, comment donnerons-nous de la fixité et des certitudes à ceux qui ont le droit de les attendre de nous ? « La volonté seule de celui qui médite la loi de Dieu devient ferme et permanente, dit le Seigneur ». Pour être fort, il est nécessaire de puiser à la source de la force. Pour faire des forts de ceux qui viennent à nous, il faut les adres-

ser au fort par excellence, à Celui qui fit de Jean « une colonne de fer et un mur d'airain ».

Le divin Maître a ajouté : « Qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu avec mollesse ? C'est dans le palais des rois qu'on trouve des hommes ainsi vêtus. » La force que Jean déployait dans ses prédications, il l'avait d'abord tournée contre lui-même. Avant de traiter sévèrement Hérode et les Juifs, il s'était traité lui-même sévèrement, « son vêtement était de poil de chameau, sa nourriture se composait de sauterelles et de miel sauvage. » (Matth. III. 4.) Il pouvait donc, à bon droit, condamner le luxe de la parure et de la bonne chère. Il pouvait tonner contre les vices, puisque ses exemples confirmaient ses paroles.

Mais, chers frères, le souvenir de cette austérité est-il hors de propos parmi nous ? La mollesse a-t-elle disparu ? Hélas ! N'a-t-elle pas pris les proportions les plus redoutables ? C'était dans le palais des rois qu'on trouvait autrefois ce luxe condamnable, Jésus l'a dit. Et maintenant ne descend-il pas jusqu'à la chaumière ? Vous le déplorez bien en vos discours, et vous vous montrez justement sévères pour ces excès qui en engendrent d'autres.

Toutefois, vous souvenez-vous assez qu'on ne guérit point ces maux par des paroles ? Et songez-vous que l'efficacité sort principalement des exemples ? Très nombreux sont ceux qui se lamentent sur les désordres de la société, dit saint Pierre d'Alcantara ; combien rares ceux qui

s'appliquent à porter remède au désordre de leur propre maison !

Aussi, quand il y a si peu d'austérité dans notre vie, ne nous étonnons pas de trouver si peu de virilité dans les âmes. La mollesse de la vie vient d'une faiblesse de caractère sans doute, mais la mollesse augmente singulièrement cette faiblesse et bien souvent même avec le temps elle l'engendre. Une âme faible se fortifie par la privation, comme une âme forte s'amollit par l'habitude de la jouissance. Rien n'est contraire à la virilité d'âme et de corps comme la recherche dans le logement, le vêtement et la nourriture.

Bien des gens s'imaginent qu'il n'y a point de péché en ces exagérations. Mais, s'il n'y en avait pas, dit saint Grégoire, Notre-Seigneur ne louerait pas si hautement Jean-Baptiste de les mépriser. Elles ont manifestement des suites funestes. La mollesse finit par détruire les plus fiers courages. Le peuple le plus vaillant ne saurait résister à cet ennemi d'autant plus dangereux qu'il est moins redouté, parce qu'il se glisse d'une manière lente et inaperçue. C'est dans le sacrifice généreux du superflu en tout que se trouve le relèvement des hommes et des peuples.

Qu'êtes-vous donc allés voir au désert, continue le divin Maître? un prophète? oui certainement et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il est écrit : j'envoie mon ange devant vous, et il vous préparera la voie. Le peuple regardait

Jean comme un prophète, et il ne se trompait pas. Zacharie son père avait prédit que son fils serait « appelé prophète du Très-Haut ». L'esprit de Dieu, en effet, avait révélé à Jean les profonds mystères qu'il annonçait, dit saint Thomas.

Mais, si Jean est prophète, parce qu'il est, comme les prophètes, porteur des divins oracles, il est aussi plus que prophète ; car, de plus qu'eux, il a l'honneur de montrer Celui qu'il annonce. Prophète et apôtre tout ensemble. Comme prophète, il ferme la succession des prophètes, comme apôtre, il ouvre celle des apôtres. Il appartient tout à la fois à l'ancienne et à la nouvelle loi. Comme prophète, il annonce le Messie, comme apôtre, il le montre à ceux qui ne le connaissent pas.

Mais ce titre glorieux de prophète, que l'évangile propose à notre admiration, le propose-t-il aussi à notre imitation ? Ce titre a été donné aux hommes qui, de la part de Dieu, ont prédit les biens futurs ; mais il a été donné aussi à des personnages chers à Dieu et ornés de vertus singulières ; (Gen. xx. 7) à ceux qui, s'étant consacrés au culte de Dieu, s'occupaient à louer Dieu ; (I. Reg. x. 11) et même à quiconque, par devoir ou par zèle, prenait en main la cause de Dieu.

A ces divers points de vue, c'est avant tout le prêtre qui tient, parmi le peuple chrétien, le noble rôle de prophète, mais les fidèles ne sont point exclus de ces glorieuses fonctions. Tout

homme, qui proclame les vérités divines, a sa part dans la gloire des prophètes. C'est être l'écho des prophètes que d'annoncer, après eux, les choses futures à ceux qui les ignorent. O Pères, ô Docteurs, ô Chrétiens, à quelle hauteur cette action charitable vous élève! Vous êtes les prophètes et les précurseurs de Dieu dans les âmes. Heureux si vous remplissez dignement cette fonction! Malheur à ceux qui les négligent. (Ezéch. XIII. 3. 10.) « Ces prophètes, qui ne prophétisent pas, n'entreront pas dans l'assemblée de mon peuple, dit le Seigneur. Ils ne verront pas la terre d'Israël. »

Mais pouvons-nous aussi, chers frères, comme Jean, être plus que prophète? Jésus qui est au milieu de nous, est, hélas! inconnu à beaucoup d'entre nous. Nous pouvons donc, à l'exemple du précurseur, l'annoncer et le montrer. Heureux ceux qui voudront dire à leurs frères : il y a parmi vous quelqu'un que vous ne connaissez pas; quelqu'un qui est la lumière des esprits et la force des volontés; quelqu'un de qui procèdent la sainteté des affections, les nobles ambitions, les douces consolations, les fermes espérances!

En tout cas, si nous ne sommes réellement ni plus que prophètes, ni même prophètes, nous sommes néanmoins plus heureux que les prophètes. Ils n'eurent que l'ombre des biens futurs. Et nous. Ah! nous avons le Messie parmi nous. Tandis que les prophètes ne purent que l'entrevoir et le saluer dans le lointain des âges,

nous marchons à son admirable lumière ; nous nageons dans les flots bénis de sa grâce, et nous pouvons, de notre abondance, enrichir les pauvres, sans nous appauvrir. (Hébr. XI. 31.)

Mais, avons-nous au moins la sainteté des prophètes? Plus heureux qu'eux nous devrions être meilleurs. Sommes-nous enflammés d'amour, comme ils l'étaient, pour notre Sauveur? Faisons-nous monter vers Lui des adorations dignes des leurs? Et dans notre ravissement, annonçons-nous à toute chair les beautés, les bontés et les volontés divines?

Vous le faites peut-être, et peut-être n'êtes-vous pas écoutés. Les prophètes ne furent pas écoutés toujours. Et ils s'en plaignaient à Dieu. (*Quis credidit auditui nostro.*) Mais la dureté des peuples ne détruit pas le mérite du prophète fidèle. Au prophète de parler aux oreilles. A Dieu de toucher les cœurs.

Mais Jean, de plus est un ange, car Dieu le Père a dit à son Fils : « J'envoie mon ange devant votre face, et il vous préparera la voie. » (Malachie). Jean ressemblait aux anges. Comme eux, il ne connut pas d'enfance, car il prophétisa dès le sein de sa mère. Il n'eut d'autre Maître que l'Esprit-Saint. Il vécut d'une vie tout angélique et dans une douce familiarité avec Dieu au fond de son désert. Il travailla à rendre les hommes meilleurs, ce qui est la charge des anges.

O Jean, combien Jésus avait raison de dire que, parmi les enfants des hommes, il n'en avait

point paru de plus grand que vous! Nous ne pouvons donc avoir de meilleur modèle que vous. O Jean, marchez, marchez donc devant la gloire, mais, s'il vous plaît, n'y allez pas seul. Quand le roi s'avance, beaucoup de serviteurs le précèdent et surtout les familiers. (Thomas.) Puissions-nous être de ces serviteurs! ou mieux encore de ces familiers !

D'après Tertullien, Dieu appelle ses anges tous ceux qui propagent la vertu. Le ministère des anges est tout à la fois de louer Dieu et de le prêcher. Mais ces fonctions que Jean a si bien remplies nous sont offertes. Seulement, pour faire dignement l'œuvre des anges et de saint Jean, il faut leur ressembler. Que notre vie devienne donc une copie de la leur! N'y souffrons rien de terrestre. Soyons tels que, placés dans la compagnie de Jean et des anges, nous puissions y occuper notre place sans avoir à rougir de notre indignité! Seigneur Jésus, daignez nous faire cette grâce d'être à la hauteur de nos devoirs. Rendez-nous forts et pénitents comme votre saint précurseur. Faites que, dignes et fidèles prophètes, nous annoncions votre gloire en paroles et en œuvres.

Evangile pour le troisième Dimanche de l'Avent

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander : Qui êtes-vous ? Et il confessa la vérité et ne la nia point : il déclara qu'il n'était pas le Christ. Et ils lui demandèrent : Qui êtes-vous donc ? Êtes-vous Élie ? et il leur dit : Je ne le suis point. Êtes-vous prophète ? Et il répondit : Non. Ils lui dirent : Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés ? que dites-vous de vous-même ? Il dit : Je suis la voix du ciel qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient pharisiens, et ils l'interrogèrent et lui dirent : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète ? Jean leur répondit : Moi, je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous il en est un que vous ne connaissez pas ; c'est celui-là même qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, et je suis indigne de délier les courroies de sa chaussure. Ceci se passa en Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait.

Troisième Homélie

Les envoyés des Juifs à Jean

(Jean. I. 19.)

Jean-Baptiste déploie une grande autorité de parole et une rare sublimité de doctrine. Le peuple s'attache à ses pas et se demande si Jean ne serait pas le Messie qu'attend le monde.

Les Juifs entendant le bruit qui se fait autour du nom de Jean, et voyant l'émotion grandissante qui l'accueille, brûlent de savoir à quoi s'en tenir. Ils ne comprennent pas que, sans une mission céleste, il puisse prendre la hardiesse de baptiser et de prêcher. Ils ne comprennent pas surtout, sans cette mission, le succès de sa parole et de ses œuvres. Un jour ils se déterminent à lui envoyer des prêtres et des lévites pour lui dire : « Qui êtes-vous ? »

Mais ces prêtres et ces lévites sont de la secte des Pharisiens, c'est-à-dire des ennemis de Jean. Ils ont déjà essayé de l'attirer à eux par les flatteries. Or comme leurs tentatives ont été vaines, ils lui en gardent rancune. Ils ne sauraient d'ailleurs lui pardonner d'avoir démasqué leurs vices et de les avoir appelés : race de vipères. Ils ne lui pardonnent surtout pas d'exercer une autorité

indépendante de la leur. Aussi, dit saint Chrysostôme, nourrissent-ils le dessein de trouver quelque accusation à porter contre lui.

Certes, en voyant l'autorité imposante de Jean et les œuvres qu'il opère, ces Pharisiens devraient avoir de bien autres sentiments. Mais c'est, au contraire, ce qui irrite leur orgueil, et les porte à le faire parler, dans l'espérance de lui arracher quelque parole qu'ils puissent tourner contre lui. Si Jean répond : Je suis le Messie, ils le présenteront au peuple comme un orgueilleux. S'il dit : Je ne le suis pas, ils se serviront de son propre témoignage pour le décrier. Telle est cette insidieuse malice, prête à se servir de tout pour nuire, et à faire concourir à ses détestables desseins, les moyens les plus opposés. Vous reconnaissez bien là, chers Frères, un péché très vieux, qui cependant ne meurt jamais.

Il y a toujours dans le monde des précurseurs de Jésus pour les âmes. Il y a un ordre sacré et angélique, dit saint Bernard; des ambassadeurs des hommes vers Dieu, selon saint Clément; de vrais sauveurs des hommes, comme les appelle saint Jérôme. Et ces ministres, à l'exemple de Jean, déploient une dignité étonnante et vraiment divine, d'après saint Denys. Comment la sombre jalousie ne serait-elle pas offusquée de leur gloire? Aussi ces précurseurs nouveaux trouvent-ils inévitablement de nouveaux persécuteurs. Ils ont contre eux toujours un monde incrédule et corrompu, qui, ne pouvant les ga-

gner à ses erreurs, tâche de les compromettre aux yeux du peuple charmé par la beauté de leur enseignement et la sagesse de leur vie.

Mais ces ennemis nouveaux sont aveugles comme les anciens. Ils ne s'aperçoivent pas que la guerre faite aux précurseurs de Dieu leur devient un hommage. Ils ne voient pas que la persécution est une haute proclamation de leur autorité! Pourquoi, en effet, ces Pharisiens nouveaux veulent-ils imposer silence aux hommes de Dieu, si ce n'est parce que leur doctrine et leur vertu sont une critique sanglante des débordements du siècle. Irrités par la vaillance de cette noble milice, déconcertés par la résistance de ces murailles d'airain, qui préservent les fidèles contre leurs séductions, et voulant à tout prix mettre la main sur le troupeau du Maître, ils déchaînent leur fureur contre les gardiens de ce troupeau béni. Ils frappent avec rage contre les portes de la cité par où passent ceux qui vont au Christ.

Heureusement Dieu sait renverser les desseins des méchants, et tourner leur malice à la manifestation de sa gloire, comme au triomphe de ses serviteurs! Les criminelles pensées de la synagogue vont être l'occasion d'une abondante diffusion de lumière. Le peuple apprendra, de la bouche même de Jean, que Jean n'est pas le Messie. Il verra l'exemple de l'anéantissement profond dans lequel la créature doit se tenir devant son Dieu. Il verra comment elle doit pro-

clamer, en même temps que sa propre petitesse, la gloire incomparable de son Sauveur.

Les prêtres et les lévites disent donc à Jean : Qui êtes-vous? Je ne suis pas le Christ, répond-il. Il dit vite ce qu'il n'est pas; mais il ne dit pas ce qu'il est. Ainsi tout ensemble, il proclame la vérité et reste dans l'humilité. La véritable humilité rejette la gloire qui ne lui appartient pas, et cache soigneusement celle qu'elle mérite. Jean est si grand qu'il peut être pris pour le Christ; et il s'efface de telle sorte qu'on n'aperçoive même pas la gloire qu'il a d'être son précurseur. Mettre en lumière la grandeur de Celui qu'il annonce, c'est tout ce qu'il souhaite. Que nos yeux se tournent donc vers le Christ adorable que Jean nous montre et recueillons de son langage une éloquente leçon d'humilité.

« Mais alors êtes-vous Élie, disent les envoyés? » Et Jean répond : « Non je ne le suis pas. » Sachons d'abord ce que signifie cette question. Dieu avait annoncé par le prophète Malachie qu'Il enverrait Élie pour convertir les hommes afin que le Juge n'eût pas à frapper la terre. (Mal. IV. 5. 6.)

Cette prophétie se rapporte manifestement au second avènement du Fils de Dieu. Mais la Synagogue ne savait pas porter ses vues si loin. Elle n'avait point l'idée du double avènement du Messie. Elle appliquait les paroles de Malachie au sens qu'elle entendait. Ainsi une des raisons qui l'empêchèrent de reconnaître le Messie dans Jésus, ce fut qu'elle n'avait pas vu apparaître

Élie. La question adressée à Jean signifiait donc : puisque vous avouez n'être pas le Christ, êtes-vous Élie qui doit le précéder ?

Quant à Jean, en toute vérité et en toute humilité toujours, il dit qu'il n'est point Élie, et c'est vrai. Il n'est point Élie en réalité, Élie en corps et en âme; mais il est bien Élie en figure, ce que son humilité lui défend d'avouer. Il n'est pas Élie, annoncé par Malachie; mais il est bien Elie annoncé par l'ange Gabriel pour préparer l'avènement de miséricorde. (Luc. I. 16. 17.) Jésus lui-même n'a-t-il pas dit de Jean : Élie est déjà venu, mais les Juifs ne l'ont pas connu. (Matthieu. XVII. 10. 30.)

Jean est donc bien la représentation d'Élie. Voyez ses nobles ressemblances avec le grand prophète. Il précède le Christ dans la première venue, comme Élie le précèdera dans la seconde. « Il marche dans l'esprit et la vertu d'Élie. » Jean aurait pu dire qu'il était Elie en figure. La vérité le lui permettait, mais non son humilité.

« Alors êtes-vous prophète, reprennent les envoyés? Non, je ne le suis pas, répond encore le divin précurseur... » Toujours la vérité et toujours l'humilité.

Les prophètes annonçaient de loin des événements à venir. En ce sens Jean n'est pas prophète. Il est néanmoins prophète et plus que prophète, selon la parole même du Seigneur. C'est être prophète, en effet, dit saint Augustin, que d'annoncer celui qui, quoique présent, ne s'est pas encore manifesté.

Tel est donc saint Jean ; la gloire le cherche et il la fuit. Celle qui ne lui est point due, il la repousse, et il échappe soigneusement à celle qu'il mérite. Et nous, chers Frères, s'il arrive que le monde nous aperçoive et nous dise aussi : Qui êtes-vous ? Que répondons-nous? Au lieu de cacher des mérites réels, n'allons-nous pas jusqu'à étaler des mérites imaginaires? Ne cherchons-nous pas à entourer notre personne d'une auréole qui attire les regards. Si nous avons de l'esprit, nous voulons qu'il brille. Nous faisons même parade volontiers de celui qui nous manque, comme si nous l'avions. Nous aimons à passer pour riches, distingués, puissants ; cherchant trop peu hélas ! la richesse, la distinction, la puissance, seules réelles et durables de la vertu.

« Mais alors, qui êtes-vous, reprennent les interrogateurs de Jean, pour que nous puissions le dire à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? » Vous voyez l'insistance de ces tentateurs, dit saint Chrysostôme. Voici la réponse : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur », ainsi que l'a dit le prophète Isaïe.

Jusqu'ici Jean s'est contenté, répondant aux questions qui lui sont faites, de dire qui il n'est pas. Mais voici une question nouvelle qui l'oblige à parler nettement de lui-même, et il répond, toujours selon la vérité sans s'éloigner de l'humilité. Il dit ce qu'il faut pour montrer sa mission, mais rien qui puisse tourner à sa propre gloire. Écoutez-le : « Je suis la voix. » Une

voix, c'est peu de chose: un son, une vapeur, un souffle léger, presque rien.

Toutefois cette petite chose devient grande, quand elle annonce les mystères du Verbe. Isaïe avait ainsi désigné Jean longtemps à l'avance, parce qu'il avait vu en lui le héraut et le témoin du Verbe, dit saint Maxime. La voix, en effet, précède toujours la parole. Quelle bénédiction pour le monde s'il avait beaucoup d'hommes qui fussent une voix ; une voix, cette petite chose qui agite l'air et s'éteint ; mais qui est si grande quand elle précède le Verbe, la vérité vivante et radieuse! Quelle bénédiction si toute créature voulait être une voix pour une autre créature; une voix comme celle d'Élie, comme celle de Jean. Car leur parole était comme un feu, brillant et chauffant comme la flamme. (Eccl. XLVIII. 1.)

Tout homme peut être « une voix annonçant, comme les anciens voyants, l'arrivée du Juste. » (Act. VII. 11.) Qui de nous ne pourrait raconter et chanter la venue du Verbe dans la plénitude des temps, son règne glorieux, sa loi lumineuse, ses pieux bienfaits, ses larges miséricordes ? Qui ne pourrait préparer son avènement spirituel en quelque âme, comme les prophètes préparaient son arrivée dans la chair ?

Voulez-vous être une voix, chrétiens ? une voix qui annonce de grandes choses ? Soyez saints. Saint est *synonyme* de prophète. « Dieu a parlé par la bouche des saints, qui furent ses prophètes, dès le commencement des siècles.

(Cantiq. Benedictus.) Vous avez parlé en vision à vos Saints, ô mon Dieu, dit David. » (Ps. 88.) Les hommes, pour être de grands docteurs, n'auraient besoin ni de science ni de gloire, si leur vie resplendissait de sainteté. (Chrysost.) « La voix de Dieu est dans la vertu. » (Ps. 18. 4.) « C'est par la voix de la vertu que Dieu fait entendre sa voix. » (Ps. 67. 34.) La vertu possède une divine éloquence. C'est donc la sainteté qui fait les grandes voix. Soyons saints et nous serons des voix de Dieu, répandant la parole et la vérité !

Mais que d'hommes ne sont saints qu'à leur manière et en leur propre estime ! « Je connais votre jactance, dit le Seigneur. Je sais que ma vertu n'est point là. » (Jérém. 48. 90.) Comment ose-t-on parler vertu, quand on est de ceux qui la méprisent ? Nul n'est la voix de Dieu, dit saint Grégoire, s'il n'incline d'abord l'oreille du cœur à la parole intérieure de Dieu, à cette parole qu'il veut faire entendre aux autres. Il faut lever vers Dieu un esprit altéré, pour pouvoir donner ensuite en abondance. (1. Aug.)

Jean, donc, à l'entendre, n'est qu'une voix, mais cette voix, si faible qu'elle se dise, est puissante. La sainteté donne une force incomparable. Au dire du Seigneur Jésus, « parmi tous les enfants des hommes, il n'en parut jamais de plus grand. » Cette voix, dès lors, proclamera de grandes choses, et elle les proclamera efficacement.

Écoutez ce qu'elle dit : « Prenez la route qui

mène au Seigneur. » Pour tout voyageur, il est très important de bien prendre sa route. C'est surtout important pour nous, chrétiens, car il n'y a que deux routes, l'une qui mène aux créatures, l'autre qui mène au créateur ; celle de la vie et celle de la mort. La route qui mène à la vie est celle qui mène au Christ ; celle que Jean montre au peuple d'Israël. « Prenez la route qui mène au Seigneur. »

Entendez-vous, chers frères, Jean ne dit pas : venez à moi. Il ne dit pas : allez aux philosophes, aux savants, aux politiques. Il ne dit pas : allez à la fortune, à l'élévation, au plaisir. Il dit : allez au Christ.

Or, dans ces paroles, Jean frappe deux coups à la fois. Par le premier, il adjure toute créature d'aller à Dieu. Par le second, il atteint les prêtres et les lévites, race superbe et dominatrice qui cherche à capter le peuple. Or c'est à Dieu seul qu'il faut amener les foules, à Dieu qui seul peut les sauver.

Heureux, chers frères, si cette double leçon, passant à travers les siècles, arrive jusqu'à nous ! Elle est pleine toujours d'une sagesse, d'une force et d'un à propos que les siècles n'ont pas amoindris. O vous qui vous égarez dans les voies du monde, entendez : il faut prendre celle qui mène à Dieu.

Quant à ceux dont les discours et les agissements tendent bien moins à montrer la vraie route qu'à séduire le peuple, qu'ils recueillent la recommandation de saint Jean. On a une voix

pour annoncer le Verbe et non pour le cacher. On est une lumière pour éclairer et non pour égarer. O mon Dieu ! mettez, s'il vous plait, dans nos cœurs la sainteté, afin que nous ayons tous une grande voix qui vous glorifie et qui attire les hommes à vous.

« Or ceux qui avaient été envoyés à Jean, étaient des Pharisiens. » Nous savons ce que cela veut dire. Nous connaissons les Pharisiens et savons ce qu'on en peut attendre. Écoutez-les : « Mais si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète, pourquoi baptisez-vous ? »

Les Juifs savaient que l'institution du baptême devait entrer dans les attributions du Messie. Le prophète, en effet, avait dit en parlant en son nom : « Je répandrai sur vous une eau pure. » (Ézech. XXXVI, 2.) Les Juifs savaient aussi que le baptême pouvait entrer dans les attributions d'Élie, qui avait divisé les eaux du Jourdain, ce qui, au dire de saint Thomas, était une figure du baptême. Ils savaient enfin qu'Elisée avait le même honneur qu'Élie, car il avait fait laver sept fois Naaman le Syrien, dans les eaux du Jourdain pour le guérir, ce qui, d'après saint Thomas encore, est un symbole du Sauveur qui guérit les âmes. Or Jean, ayant introduit ce rite du baptême, et avouant qu'il n'était ni le Christ, ni Élie, ni prophète, c'est-à-dire Élisée, les Juifs veulent l'empêcher de baptiser, ou du moins lui faire un crime de son baptême.

Mais où était-il écrit que, pour avoir droit de

baptiser, il fallait être le Christ, Élie ou prophète. Les Pharisiens ne l'ont trouvé nulle part. C'est une marche ordinaire à l'esprit méchant d'imaginer des règles ou d'interpréter à son gré celles qui existent. Les Pharisiens sont aussi habiles à trouver pour eux-mêmes des mitigations à la loi, qu'ils sont ardents à en aggraver le sens pour les autres. Fermant les yeux sur tout ce qui contrarie leurs préventions, ils saisissent avec avidité tout ce qui paraît favorable à l'idée qui leur est chère. L'envie cache ce qui est et fait voir ce qui n'est pas

Mais combien cette injuste prétention des Pharisiens d'arrêter toute influence autre que la leur, est une maladie commune! Les mondains sont toujours jaloux du ministère des âmes. Ils font tout pour l'empêcher quand ils peuvent, ou pour le rendre difficile quand ils ne parviennent pas à le supprimer. Chers frères, ne soyons jamais de ces jaloux qui entravent le bien. Et si nous sommes de ceux qui peuvent l'opérer, ne nous laissons pas arrêter par les efforts contraires de l'envie.

Écoutez maintenant la réponse de l'humble précurseur : « Pour moi, je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous est quelqu'un que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. »

Jean ne se laisse pas aigrir par les reproches des Pharisiens et ne songe pas davantage à se justifier. Quel modèle pour nous quand les viva-

cités bouillonnent au moindre mal qu'on nous impute ! Nous sommes devant les malices comme le soufre qu'enflamme la moindre étincelle. Et que gagnons-nous ? d'irriter ces méchants, et par l'agitation qui nous envahit d'ajouter au mal que nos ennemis ont tenté de nous faire.

Jean explique simplement son baptême. Il semble n'en parler que pour faire ressortir son insuffisance : « Je baptise dans l'eau. » Quant au Christ, « il baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu ». Le baptême de Jean n'est donc que la figure du baptême de Jésus et n'en a pas la vertu. Jean semble dire : Je lave le corps avec l'eau ; un autre lavera le corps avec l'eau, et l'esprit avec l'esprit. (S. Thomas.) Le baptême de Jean est celui de la pénitence qui dispose à la rémission des péchés. Le baptême de Jésus est celui qui opère cette rémission. Les rites judaïques signifiaient la grâce, mais ne la donnaient pas ; ils préparaient à la recevoir sans pouvoir la répandre. Ils agissaient selon les dispositions qu'ils trouvaient.

Ainsi Jean dit peu sur ce qui le concerne ; mais comme il s'étend avec complaisance sur ce qui regarde le Messie ! Autant il souffre des louanges qu'il reçoit, autant il jouit de celles qu'il donne au Maître. Bien différent des mondains qui se trouvent toujours trop peu loués, et qui se montrent si parcimonieux à louer les autres, Jean s'oublie pour n'exalter que le Christ Sauveur.

« Au milieu de vous est quelqu'un que vous ne connaissez pas. » Mais veulent-ils le connaître ? Leur malice les aveugle au point de ne pas adorer celui qu'ils attendent, tandis qu'il est sous leurs yeux faisant pour eux des miracles. Et ce que Jean dit aux Juifs, à combien de chrétiens ne peut-on pas le dire ! Leur Sauveur est au milieu d'eux, et ils ne le connaissent pas. Que d'impies qui nient ses dogmes ! que d'hérétiques et de schismatiques qui méconnaissent son Église ! Et dans l'Église même, combien qui ferment les yeux pour ne pas voir !

Jésus pourtant est au milieu de nous, comme le cœur au milieu du corps. Ah ! gardons-nous de ressembler aux Juifs. Ne méconnaissons pas Celui dont les œuvres sont si éclatantes et si miséricordieuses. Qu'on ne puisse pas dire de nous, comme des Juifs : il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas.

Mais si vous le connaissez, traitez-le comme il convient. S'il est au milieu de nous comme le cœur au milieu du corps, laissons-le disposer de nous, comme le cœur dispose de la vie en la répandant en tous les membres. « Qu'il soit tout en nous tous. » (Col. III. 11.) Que tout en nous soit plein du Christ ! (St Ambr.)

Car il est grand Celui qui est au milieu de nous. « Celui qui vient après moi, a été fait avant moi. » Mais comment cela se peut-il, puisque Jean est plus âgé que Jésus ? Ecoutez, dit saint Cyrille. Oui, il est bien avant moi, quoiqu'il ne vienne qu'après moi. Si j'ai été conçu

avant lui, si je suis né avant lui, si j'ai commencé ma vie publique avant qu'il ait commencé la sienne, je l'ai précédé comme l'imparfait précède le parfait, comme l'aurore précède le soleil.

Jean certainement veut dire que Jésus le surpasse en dignité et en gloire ; mais il veut dire aussi que Jésus le précède, non par la naissance temporelle, mais par l'éternelle. Le Dieu éternel précède toujours la créature, fille du temps. Jésus est celui qui est, qui fut, qui sera toujours consubstantiel au Père, assis sur le même trône, possédant la même puissance et la même gloire. O Jean, que vous avez raison de vous trouv r indigne de dénouer les cordons de ses souliers ! Mais nous, ah ! que devons-nous dire ? Nous qui pourtant l'approchons de plus près que vous, qui touchons plus que la courroie de ses souliers ; nous en qui Il daigne descendre et demeurer, pour vivre en nous et nous faire vivre en Lui-même ! O Jean, ô Jean, vous qui prépariez si bien les hommes à l'arrivée du Messie dans la chair, préparez-nous à l'arrivée mystique qu'Il va renouveler au glorieux anniversaire de sa nativité. Obtenez-nous de prendre résolument les routes qui mènent à Lui.

Et vous, ô Jésus, que nous attendons comme vous attendit le prophète royal, daignez rompre enfin les cieux et descendre. Que devant votre face s'écoulent comme l'eau les montagnes de nos orgueils et de nos vices. (Isaïe. 64.) Que nous puissions vous bien reconnaître au milieu de nous, vous aimer, vous servir et vous glorifier à jamais avec votre digne Précurseur.

Évangile pour le quatrième dimanche de l'Avent

L'an quinzième de l'empire de Tibère-César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la province de Traconite, et Lysanias d'Abylène, sous les grands-prêtres Anne et Caïphe, le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert ; et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, ainsi qu'il est écrit aux livres des paroles du prophète Isaïe : Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers ; toute vallée sera remplie, les montagnes et les collines seront abaissées, les voies mauvaises redressées, les chemins tortueux aplanis, et toute chair verra le salut du Seigneur.

Quatrième Homélie

La prédication de Jean

(Luc. iii.)

Le soleil de la vérité va bientôt paraître et chasser la nuit de tant de siècles.

Mais avant de se montrer, il fera briller l'étoile qui l'annonce. Jean, son précurseur, vient déclarer à la nation qui l'attend, que le Sauveur va enfin lui être manifesté.

Or comme les événements qui se préparent sont les plus grands qu'ait vus le monde, il faut qu'ils soient entourés de la plus éclatante lumière et de la plus haute certitude. Des faits, destinés à nourrir la foi des siècles, doivent, pour résister aux injures du temps, ressembler au granit.

Aussi l'évangéliste groupe-t-il soigneusement, autour de la prédication de Jean, les moindres circonstances de temps, de lieu et de personnes. Il semble, et avec raison, se complaire en ces détails. Écrits sous les yeux même des ennemis qui en furent témoins, et qui ne peuvent les révoquer en doute, ces faits pourront affronter les siècles, sans que la moindre pierre soit jamais détachée de cet édifice glorieux. Ce que

des contemporains hostiles acceptèrent, les générations, même les plus reculées, le pourraient-elles refuser ? Tâchons de répondre à la sollicitude de l'écrivain sacré, par une étude attentive des enseignements qu'il veut nous donner.

Dès les premières paroles, saint Luc fixe avec précision l'époque et le lieu où Jean-Baptiste commence sa prédication. « C'est en la quinzième année du règne de Tibère-César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, sous les grands prêtres Anne et Caïphe, que la parole de Dieu fût portée dans le désert, à Jean, fils de Zacharie. »

En la quinzième année de son règne, Tibère semblait le maître du monde. Aussi l'Évangile, avec les certitudes qu'il désire nous donner, veut en même temps nous édifier. Il parle d'un grand roi terrestre, mais pour tourner nos regards vers Celui qui va venir, et qui, par une prédication universelle, deviendra roi et maître de toutes les nations de la terre. (*Rex gentium et Dominator earum.)* Le Christ, en effet, est roi, non seulement comme Dieu, mais comme homme. Car, au dire du prophète, « Il porte sur Lui ces mots fameux : roi des rois et Seigneur des Seigneurs ».

Oh ! combien sera consolante l'apparition de ce roi qui vient arracher l'homme à son esclavage et « délivrer le pauvre des mains du puissant ; le pauvre qui jusque-là était sans soutien ». (Ps. 71. 12.) De combien d'injustices les petits n'étaient point accablés ! or en ce jour du

Messie bien-aimé « la justice apparaîtra avec l'abondance de la paix ». (Ps. 71.) « Il sauvera les âmes des pauvres. Il les arrachera à l'usure et à l'oppression. » (Ib.)

Il est vrai que dès les premières lueurs de ces espérances, des tristesses viennent se répandre sur ces belles perspectives. Saint Luc nous dit que Ponce Pilate était alors gouverneur de la Judée. Ce nom de Pilate peut-il nous apparaître à côté de celui de Jésus, sans qu'une tristesse douloureuse gagne nos cœurs? Sans doute, il n'est pas bon que le Sauveur nous soit montré, sans qu'il nous soit rappelé en même temps que c'est son immolation qui nous sauvera! Hélas! oui, ce sauveur compatissant sera immolé par Pilate, en témoignage de la vérité, et il faut toujours nous en souvenir. (I. Tim. VI. 13.)

Dès le commencement, il fallut des victimes. Mais l'heure est venue où les victimes communes ne peuvent suffire à Dieu. Elles furent agréées un temps, parce qu'elles étaient la figure de la vraie et parfaite victime, et qu'elles tenaient vivante la foi en cette victime attendue. (Thomassin.) « Mais le sang des taureaux et des boucs ne pouvait apaiser Dieu ». (Hébr. x. 4.) Une seule victime peut lui être agréable et suffire à l'immense expiation. Aussi le Christ, « entrant dans le monde, dit à son Père : vous n'avez plus voulu des anciennes offrandes ; mais vous m'avez donné un corps, me voici ».

Saint Luc ajoute que la parole de Dieu fût por-

tée à Jean sous les grands prêtres Anne et Caïphe. Autre leçon nous dit saint Grégoire. Car si l'évangéliste fait connaître, après les noms des souverains, ceux des Pontifes, c'est pour nous apprendre que le Messie vient pour être tout ensemble roi et prêtre. Il avait été promis, en effet, sous le titre de prêtre éternel; figuré par ce grand prêtre Melchisédech et nommé Pontife des biens futurs. (Hébr. VII et IX.) Et il devait remplir les nobles fonctions de son sacerdoce par la divine médiation entre Dieu et les hommes (1. Tim. V. 5.) Ah! combien précieuse sera pour nous la naissance de ce grand Pontife et de ce roi magnanime! Combien précieuse nous sera sa mort! Tout en lui nous servira.

« En ce temps donc si bien indiqué, la parole de Dieu se fait entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. » Jean est fils de Zacharie. Zacharie, en hébreu, signifie : Dieu s'est souvenu. Zacharie, en effet, annonce au monde que Dieu s'est souvenu de sa miséricorde et qu'Il va tenir sa promesse de se donner à nous. *(Daturum se nobis.)*

Et c'est Jean qui proclamera l'accomplissement de toutes les prophéties et de toutes les figures qui alimentèrent, durant quarante siècles, la foi de tant de justes et de tant d'hommes de désirs, vivant de leur foi à l'Incarnation future du Verbe, comme nous vivons nous-mêmes de notre foi à son Incarnation réalisée.

« Oh! qui n'aimerait, se rappellant toutes ces prophéties et toutes ces figures relatives aux

temps, aux lieux, à la manière, aux effets de la venue du Messie, qui n'aimerait à voir Jean-Baptiste, ému, révélant aux enfants des hommes les mystères qui vont leur être livrés. Quelle joie de sentir que les ombres, dans lesquelles vivaient nos pères, vont s'évanouir, et que nous allons entrer dans la ravissante réalité ! Car, dit saint Léon, la figure va devenir la réalité ! La prophétie va se changer en manifestation et la loi va faire place à l'Évangile. Soyez béni, Seigneur, pour tant de miséricordes ! Soyez béni pour cette sagesse avec laquelle vous agissez dans l'unité, le développement et la distribution de votre divine révélation !

« La parole de Dieu se fait donc entendre à Jean. » Mais où ? « Dans le désert. » Le désert, c'est le lieu des grands silences ; silences surtout des intérêts, des ambitions, des passions. Dieu aime ces silences. « Il ne se plaît pas dans le bruit. » Les vaines agitations des mortels sont un obstacle aux intimes effusions de sa grâce. L'homme sur cet océan troublé peut-il être attentif à la parole de Dieu et la goûter ?

La parole de Dieu se fait entendre à Jean dans le désert, parce qu'il est au désert, et surtout parce qu'il a fait le désert dans son cœur en bannissant de ce sanctuaire tout amour des choses créées. Elle se fait entendre à l'âme de Jean que les vastes solitudes ont agrandie et rendue plus apte à la recueillir et ensuite à la répandre. Nul, en effet, n'est mieux écouté des hommes que celui qui ne s'est point mêlé aux hommes.

Mais quand la parole de Dieu retentit dans le désert, le désert change aussitôt de face. Il se dépouille de ses aridités et de ses tristesses. La solitude se couvre de fleurs et d'espérances. Votre parole, Seigneur, donne la vie aux sables arides. La terre, depuis longtemps abandonnée, était devenue le pire des déserts. Les ouragans de la concupiscence y soufflaient avec fureur. L'envie et la haine y dévoraient leur victime. Oh! Seigneur, puisque vous avez parlé à Jean, puisque Jean va venir, notre désert fleurira ; la malédiction cessera; l'Incarnation du Verbe fécondera enfin cette longue stérilité.

Que de biens à la fois! s'écrie saint Augustin! Notre foi reçoit l'appui d'un Dieu qui, s'étant fait homme, a parlé de sa propre bouche à l'homme. Notre espérance est soutenue par la connaissance des attentions que Dieu a mises à nous sauver. Notre charité s'enflamme par l'excès de l'amour que Jésus nous témoigne. L'exemple de toutes les vertus pratiquées par un Dieu qui a conversé avec les hommes, nous encourage à toutes les vertus. Si un Dieu s'est fait homme « c'est pour que l'homme se fasse Dieu ». (S. Aug.)

Oh! que de fleurs pour notre désert! Qui pourrait compter les maux dont le Verbe nous délivre et les biens qu'Il daigne nous octroyer? Qui pourrait retracer les fuites si rapides de l'idolâtrie et les nobles affranchissements de tant de servitudes? Qui pourrait dire, et les saintes libertés et les glorieuses élévations qui nous

arrivent? O saintes fleurs, remplissez, remplissez de plus en plus le monde! Embaumez notre désert de vos parfums, et que nos âmes aussi fleurissent, ô mon Dieu, sous vos divins regards et sous vos miséricordieuses influences!

« Jean vient dans tout le pays du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. »

Jean était de la race d'Aaron. Il avait le droit d'exercer le sacerdoce de l'antique alliance; mais c'est le sacerdoce nouveau qu'il doit montrer au monde; un sacerdoce de grande vertu autant que de grande autorité ; sacerdoce de chasteté, de détachement de toute chose créée. Jean possède ces vertus en toute leur gloire et il prêche. Il prêche par ses exemples et par ses paroles en même temps. Armé de ce double glaive, il va, parcourant les terres arrosées par le Jourdain, et donnant le baptême de Pénitence.

Le baptême de Jean n'efface pas les péchés. Cette gloire est réservée au baptême du Maître. Mais le baptême de Jean inspire le repentir et dispose les âmes à recevoir la rémission de leurs fautes. (S. Chrysost.) Il prépare les hommes au baptême du Christ. La Pénitence est l'indispensable voie du retour; elle seule ouvre l'âme à la divine semence qui la fécondera. (Bonav.) O Seigneur, inspirez-nous, s'il vous plaît, d'entendre nous aussi votre divin Précurseur, de recevoir en esprit son baptême de pénitence, de pleurer nos fautes amèrement et de nous en corriger sans retard. « Donnez de la force à nos mains

affaiblies, et de la vigueur à nos genoux, car voilà que vous allez venir et nous sauver. » (Isaïe. xxxvi. 3.)

Or, ce que fait Jean, Isaïe avait annoncé qu'il le ferait, et l'évangéliste ne manque pas de nous le rappeler pour que la mission du divin précurseur nous apparaisse en toute sa force. La prophétie et l'évangile sont deux pages d'histoire qui, séparées l'une de l'autre par plusieurs siècles, disent cependant la même chose et se soutiennent l'une l'autre divinement. Écoutons le prophète parlant de Jean : « Voix qui crie dans le désert. » Tous les prophètes avaient été « des flambeaux préparés pour le Christ. » *(Paravi lucemam Christo meo.)* Jean a cet honneur avec eux. Mais de plus il est « une voix. » Il appartient à la voix de manifester la parole. Or, la parole est là. Le Verbe est là. Où donc est la voix qui manifeste la parole, qui montre le Verbe présent? La voici, dit saint Luc, c'est Jean. Jean est la voix qui précède la parole divine, le Verbe divin. Le prophète l'a donc bien nommé et bien désigné! Jean seul, en effet, est la voix qui montre le Verbe présent. (Bède.)

Mais Jean, au dire d'Isaïe, est plus qu'une voix. C'est « une voix qui crie » On crie avec les sourds ou avec les gens éloignés, dit saint Thomas. Or, d'après la Sainte Écriture, les Juifs sont sourds et éloignés volontaires, la pire espèce des sourds et des éloignés. Voilà pourquoi Jean doit être une voix qui crie. Il crie aux hom-

mes de faire pénitence, et il enseigne aux hérauts de l'évangile à crier comme lui.

O voix des ministres de Dieu, vous aussi vous devez crier, car vous tenez le même ministère que Jean. Criez pour faire entendre ceux qui sont sourds et ceux qui sont loin! Que votre parole puissante arrive à tous, malgré tant d'obstacles! Mais vous seul, ô mon Dieu, pouvez donner à vos serviteurs des voix si retentissantes que tous les entendent. Dites-leur : « Criez, ne cessez pas. Que votre voix prenne l'éclat de la trompette. »

Jean est donc une voix qui crie. Mais qu'est-ce qu'elle crie? Ecoutez-là : « Préparez la route du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera comblée. Toute montagne et toute colline seront abaissées. Les chemins tortueux seront aplanis. Et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu. »

Et d'abord « préparez la route du Seigneur ». Comment la prépare-t-il lui-même? Il a commencé par exciter la douleur et le repentir dans les âmes, enseignant tout homme à pleurer ses péchés. Maintenant il donne à tous des règles pour ne pas retomber dans les anciens égarements. La première c'est « de rendre droits les sentiers du Seigneur ». Un sentier droit, c'est celui qui mène directement au but qu'il faut atteindre. « Le sentier droit, dit saint Thomas, c'est celui qui ne s'écarte pas de la loi divine ». Quoi de moins droit que la vie tortueuse du pécheur? Il va à droite, à gauche, en avant, en

arrière. Il boîte des deux côtés, comme le lui reproche l'Esprit-Saint : *(usquequo claudicatis in duas partes.)*

Or cette nécessité du redressement des voies, Jean la fait entendre à tous; aux Pharisiens, aux Publicains, aux Saducéens, aux soldats, à Hérode, à la foule, à nous tous aussi, mes bien chers Frères. Que ce redressement soit donc notre affaire constante : ne supportons rien de tortueux en nous. Et si le devoir nous impose de travailler aussi au redressement des voies de nos Frères, que le courage de Jean nous apprenne à n'être jamais retenus par une crainte humaine! Que rien ne nous arrête, ô Jésus, quand il s'agira de parler de vous, de parler pour vous, d'amener des âmes à votre divine lumière!

Mais le prophète ajoute : rendez droits les sentiers du Seigneur « dans la solitude ». Pourquoi dans la solitude? Ah! chers Frères, parce que, dans le monde, ce redressement est bien difficile. C'est au désert que la parole de Dieu s'est fait entendre à Jean. C'est dans le désert que Jean prêche. Donc pour bien entendre la parole de Dieu, comme pour la répandre efficacement, il faut pratiquer le désert. Si le prophète nous dit qu'il faut redresser nos voies dans la solitude, c'est pour nous apprendre que ce noble redressement ne peut se faire que dans la séparation du monde, de ce monde où tout est tortueux et obstacle au redressement; c'est pour nous dire qu'il faut absolument faire la solitude dans notre cœur.

Aisément les routes se font droites au désert; difficilement dans les villes où se trouvent tant d'édifices qu'il faut jeter bas à grandes fatigues et à grands frais. Ainsi en est-il des âmes. Pour celles qui sont encombrées des affections de la terre, le redressement est laborieux. Mais pour les âmes affranchies des attachements mortels, pour celles qui ont fait le désert en elles-mêmes, le redressement est aisé, et elles vont droit à Dieu. Daigne le Seigneur nous aider à faire en nous cette solitude et cette liberté désirables!

Si vous voulez, chers Frères, connaître les effets de la prédication de Jean, Isaïe les a décrits d'avance tels que l'évangile nous les montre. Et d'abord : « Toute vallée sera remplie », dit-il.

Les vallées, au dire de Corneille de la Pierre, signifient les humbles, les timides, les âmes abattues et découragées, les pauvres. Oh ! vous tous qui ressemblez à la vallée humble et vide, prenez courage. Celui qui vient « exaltera les humbles et comblera les pauvres de tous biens ». Pécheurs timides et tremblants, rassurez-vous ! « Jésus n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ». Il s'en faut tellement qu'il ait de l'éloignement pour eux, qu'il semble même n'être venu que pour eux, dit saint Chrysostôme. « Pécheur, pauvre pécheur, regarde, respire, ne désespère pas. Espère au contraire celui que tu crains. Réfugie-toi vers celui dont tu t'éloignes. Dis-lui : Seigneur, pourriez-vous abandonner celui que vous avez comblé de tant de bienfaits ? (S. Augustin.)

Mais aussi « toute montagne et toute colline seront abaissées. » La montagne et la colline signifient les orgueilleux qui devront tomber de leurs sommets insolents. (S. Chrysost.) Cependant, comme la montagne diffère de la colline par l'élévation, il y a aussi des degrés divers dans l'orgueil. (S. Basile). Les orgueilleux, figurés par les collines, sont surtout ceux dont la vanité fait son jouet. Quant aux autres, figurés par les montagnes, ce sont les orgueilleux proprement dits, l'engeance la plus détestable.

Il est d'une haute importance de ramener la vanité à la réalité; mais il est plus important encore d'humilier l'orgueil. L'orgueil est le plus grand obstacle à la foi, c'est-à-dire au salut. C'est l'orgueil qui empêche l'intelligence de se soumettre, et la volonté de s'assouplir. (II. Corinth. x. 5.) La foi exige que toute hauteur s'abaisse devant la majesté de Dieu qui parle à l'homme. Rester dans l'orgueil, c'est repousser la lumière de Dieu ; c'est chasser Dieu.

Dieu aura-t-il le dessous avec l'orgueil ? Non certes. Il le vaincra en le soumettant, ou il le brisera en l'écrasant. Mais voici la miséricorde. Par le ministère des apôtres, on verra la guérison de toutes ces enflûres. A leur parole, l'orgueil de la naissance, l'orgueil de la science, l'orgueil de la puissance, toutes ces fières montagnes couleront comme la cire. (Ps. xcvi.) Et nous, chrétiens, continuons leur élan ; inclinons-nous.

Puis « les chemins tortueux seront redres-

sés. » Savez-vous quelle est la vertu qui réalisera cet ouvrage ? C'est la charité. Ce qui fait les voies tortueuses, c'est le péché. Elles deviennent droites, lorsque la charité arrive et chasse le péché ! Le sentier du juste, en effet, est droit. (Isaïe. 26. 7.) Or c'est la charité qui fait l'homme juste et rend droit son sentier.

Mais, chers frères, ce que le prophète annonce, c'est à nous de le réaliser. Redressons tout en nous. Dans quelqu'injustice que nous nous soyons égarés, redressons tout par le règne du bien qui est la charité. Nous y sommes encouragés par les noblesses et les forces que nous montre et nous donne le Verbe. Il ne peut y avoir de plus pressante invitation à l'amour du Messie, que les avances d'amour de ce Messie adorable. Bien dur serait le cœur qui, après avoir été tant aimé, refuserait d'aimer.

« Enfin les chemins raboteux seront aplanis. » Plus rien donc ne gênera la marche du Verbe ni la nôtre. Cet aplanissement nous marque les vertus diverses qui suivent en nous la charité et détruisent toute rugosité. Telles sont la douceur, la patience, la mansuétude, et toutes les autres vertus chrétiennes qu'il est inutile d'énumérer.

Et après ces redressements et ces aplanissements, « toute chair verra le salut de Dieu ». La Sainte Écriture se plaît à donner à l'homme le nom de chair, pour lui mieux rappeler son néant et la grandeur de celui qui le visite.

L'homme, en effet, est tout chair sans la

grâce. Or, « toute chair, c'est du foin ». Et « la chair ne sert à rien ». Car « la chair et le sang ne peuvent nous révéler le fils de Dieu ». (Matth. xvi. 1.) Et « ils ne sauraient jamais posséder le royaume de Dieu ». (Corin. 15. 50.)

Mais des paroles nouvelles frapperont l'oreille des charnels. Des lumières brilleront à leurs yeux, et les Gentils, ces hommes de chair verront et entendront. « Toute chair verra ce que la parole de Dieu a proclamé ». (Isaïe. 40.) Et ces charnels étonneront le monde par leurs ascensions spirituelles. « Et toute chair verra le salut de Dieu. »

Et la transformation sera-t-elle difficile ? Non, car le fils de Dieu naît dans la chair pour que nous naissions dans l'esprit. Il est descendu pour nous faire monter. O chair, élève-toi, spiritualise-toi, afin de voir le salut de Dieu.

De toutes les choses corporelles les plus sublimes, c'est la lumière. Aussi les prêtres, les premiers parmi les hommes, sont-ils appelés la « lumière du monde ; la lumière dans le Seigneur ». (Eph. v. 8.) Et la parole de Dieu, qui est Dieu lui-même, est appelée la lumière pour les pieds de l'homme. (Ps. 118. 105.) O Dieu, faites donc resplendir votre face au-dessus de nos têtes. (Isaïe. 66. 2.) Et aussitôt les peuples assis dans les ténèbres verront cette grande lumière. (II. 60. 2.) Et vous tous qui ne voyez pas, « approchez ; soyez illuminés ». (Ps. 33. c.)

Mais pour bien voir, purifiez vos âmes. De tout cœur charnel s'élèvent des nuages sombres

qui cachent le soleil. (Ps. 57. 9.) Au contraire, ceux qui ont le cœur pur verront Dieu. (Matth. v. 8.) Débarrassons-nous donc de toute impureté pour n'être pas privés de la lumière du Salut. Car toute chair verra ce Salut qui renferme toutes les tendresses de Dieu et toutes les gloires de l'homme, ce Salut qui est Jésus.

Or, le voici qui vient. Ah ! recevons-le dans la joie de notre âme, quand Il vient nous sauver, et nous paraîtrons ensuite devant Lui en toute assurance, quand Il viendra nous juger. Comme Il va être maintenant notre salut dans la grâce ; Il le sera alors dans la gloire. Et notre chair verra éternellement « le Salut de Dieu ».

AU SAINT JOUR DE NOEL

Evangile de la messe de minuit

En ce temps-là parut un édit de César-Auguste pour le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement se fit par Cyrius, gouverneur de la Syrie. Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph monta donc de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée, dans la cité de David appelé Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Pendant qu'ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfantement furent accomplis, et elle enfanta son fils premier-né ; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, dans cette même contrée étaient des bergers qui veillaient et gardaient leurs troupeaux durant les heures de la nuit ; et voici que l'ange du Seigneur parut devant eux, une lumière divine les environna et ils furent saisis d'une frayeur extrême. Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je vous annonce une grande joie que partagera tout le peuple. C'est

qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Et soudain parut avec l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, louant Dieu en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Cinquième Homélie

Bethléem

« En ce temps-là, on publia un édit de César-Auguste pour faire le dénombrement de tout l'univers, et tous allaient se faire enregistrer, chacun dans la ville d'où il était sorti. »

Voilà un bien grand mouvement. Rome est la maîtresse du monde, et César, dans son orgueil, veut savoir combien de têtes se courbent sous son sceptre.

Mais les rois, comme les astres, ne sont que les exécuteurs des desseins de Dieu. Le maître de l'Empire croit servir sa politique ou sa vanité, et il prépare la réalisation des prophéties relatives à celui qu'attend le monde. Le Messie est là, et c'est à cause de lui que tout ce mouvement s'opère. Quelle merveille, ô Jésus? vous n'êtes pas encore né, et déjà vous ébranlez les peuples. Que sera-ce quand, par vos apôtres, vous prendrez possession de l'univers?

Les prophètes ont annoncé que le Messie naîtra en Bethléem. Commande, ô César, le recensement de tes sujets. L'humble vierge de

Nazareth sera contrainte de se rendre en cette ville, et quand elle y sera, ce sera l'heure marquée pour la naissance du Fils de Dieu. Et vous, ô divine Providence, soyez bénie! Sans vous montrer, vous conduisez avec force et douceur les événements et les hommes. César comptera ses sujets, et parmi eux se trouvera ce Dieu de César et de l'univers, pour le salut de l'univers et de César.

Marie et Joseph se mettent en route. Marie, cependant, vu la saison rigoureuse et son état avancé, aurait pu se faire inscrire par procureur. Mais les saints, comme les petits, n'ont pas l'habitude d'imaginer des motifs de dispense, ni même de profiter de ceux qui leur sont offerts. Ils trouvent plus simple d'obéir. Et leur obéissance est glorieuse, car tandis qu'ils semblent obéir à l'homme, c'est à Dieu qu'ils obéissent. Marie, par un humble empressement aux ordres de César, concourt au plus grand ouvrage du Seigneur. Heureux ceux qui, à son exemple, aiment mieux s'incliner que se faire dispenser! Mais qu'ils sont rares! Que de mollesse devant le devoir! Que de prétextes pour y échapper!

Voilà Marie et Joseph devant le magistrat. Avec quelle indifférence le recenseur prend la plume pour inscrire leur nom! Mais il a garde d'oublier l'enfant qui va naître. Les juifs sont les vaincus. L'enfant sera juif. Un de plus attaché au char de Rome victorieux. Mais, ô sagesse infinie! le nom de l'enfant, consigné dans les registres de l'empire, constatera le temps de sa

venue, le lieu de sa naissance, sa descendance de David et l'accomplissement de toutes les prophéties relatives au Sauveur du monde.

Ah ! si le recenseur avait pu voir, à travers les siècles entr'ouverts, les merveilles de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus, sa perpétuelle survivance dans l'esprit et dans le cœur des peuples, quel n'eut pas été son étonnement ! Et devant la perspective de cet empire des âmes éclipsant la gloire des plus grands empires, qu'aurait fait ce fier romain ? Il n'eut certainement pas songé à effacer de son registre l'enfant qu'il venait d'inscrire.

Mais il nous a été donné, à nous les derniers venus, après dix-huit siècles des plus insignes bienfaits, de rencontrer des hommes assez audacieux pour prétendre effacer ce nom des livres qui le portent. Ils ne l'ont pas voulu à la tête de leurs constitutions ; les yeux des enfants ne doivent plus le lire dans leurs livres, ni leurs oreilles l'entendre prononcer. A semblable entreprise, heureusement des pygmées ne sauraient suffire. Et quand même la haine qui les domine parviendrait à faire d'eux des géants, ils ne seraient pas assez forts, et n'effaceraient pas ce nom sacré des livres qui le portent.

L'effaceront-ils d'ailleurs jamais du firmament qui raconte sa gloire ? Empêcheront-ils la terre et la mer de dire sa grandeur et sa puissance ? Et si les maîtres qu'ils donnent à l'enfance ne peuvent plus parler de Lui, les anges et les étoiles cesseront-ils de le proclamer, et les mères chré-

tiennes de le redire à l'oreille de leurs petits enfants? Mais vos persécutions même nous serviront à l'étudier mieux et à l'aimer davantage.

Et tandis que vous vous tracasserez à supprimer dans le monde le nom de Celui qui a fait le monde, vous passerez chargés de la malédiction des peuples. Et rien n'empêchera les bergers et les rois de venir à ses pieds, et les nations les plus lointaines d'imiter les bergers et les rois.

Mais, ô mes Frères, quel doux mystère que celui de l'inscription du Fils de Dieu sur les rôles de l'Empire! En se faisant homme, il a voulu prendre toutes les conditions de l'homme; vivre au milieu de nous et avoir son nom comme chacun de nous. Et s'il a voulu prendre place sur le livre des hommes, c'est pour nous inviter à prendre place, à notre tour, sur le livre de Dieu. Comme il y a un livre chez nous, il y a un livre chez lui. Et si tout homme est justement fier de compter parmi les citoyens d'un grand pays, combien devons-nous l'être de pouvoir compter parmi les citoyens du ciel! Et c'est ce que Jésus vient nous offrir.

O Jésus! que vous êtes bon d'honorer les enfants des hommes! Daignez donc nous inscrire sur votre livre de vie. Puisque nous avons le bonheur de voir votre nom près du nôtre ici-bas, que nous ayons aussi celui de voir le nôtre près du vôtre là-haut.

Il y a un premier livre de vie sur la terre, entre les mains de la Sainte Église. Nous y sommes inscrits par la grâce du saint baptême.

Cette inscription est la première condition pour avoir droit d'être inscrit dans ce second livre qui est dans les mains de Dieu. Mais une bonne vie chrétienne en est une autre absolument indispensable aussi. N'oublions pas que, s'il y a un livre de vie là-haut, il y a aussi un livre de mort. Et malheur à ceux dont le nom figure sur ce sombre livre! Ne perdons pas courage cependant, pécheurs! Par les mérites du Sauveur qui vient, nous pouvons effacer notre nom, s'il y est, de ces affreuses pages. Seulement hâtons-nous.

Quant à vous, pieux fidèles, gardez-vous de toute présomptueuse assurance. Si ceux qui sont marqués dans le livre de mort peuvent passer dans le livre de vie, ceux qui sont dans le livre de vie peuvent déchoir jusqu'au livre de mort. S'il est honteux de perdre le titre de citoyen d'une grande ville, il est infiniment malheureux de perdre celui de citoyen de la cité céleste; car il sera terrible d'entendre la malédiction finale : « Qu'ils soient effacés du livre des vivants et qu'ils ne soient plus comptés parmi les justes. » (Ps. 68.) O Jésus! puisque vous daignez appeler à vous les pauvres pécheurs, daignez aussi garder près de vous tous ceux qui vous sont déjà venus; et que votre enregistrement sur terre assure à jamais le nôtre dans le ciel!

Tout ce grand mouvement du monde romain avait donc pour but d'amener Marie à Bethléem. Mais pourquoi cette ville, plutôt qu'une autre,

a-t-elle été choisie pour patrie de l'enfant qui va venir! Rien n'est sans raison.

Bethléem signifie : maison de pain, ville de pain, lieu d'abondance pour la nourriture des hommes. Or celui que l'on attend doit s'appeler lui-même « le pain vivant descendu du ciel ».

Comme il est donc bien choisi le lieu de naissance du Sauveur! Son nom est une révélation et une prédication des largesses divines, de l'abondante et inépuisable eucharistie.

Le plus grand besoin de l'homme c'est le pain, le pain pour lequel se livre le grand combat de la vie. O pain vivant descendu du ciel, ce que les hommes font pour s'assurer le pain qui nourrit le corps, le feront-ils pour le pain qui nourrit l'âme? En ressentiront-ils une faim toujours croissante? En prendront-ils jusqu'au rassasiement? Ah! qu'elles seront belles ces générations nourries du pain céleste! Et que de vertus resplendiront sur la terre dont elles feront comme un ciel!

Quant à ceux qui le négligeront, ils ne tarderont pas à voir où mène le jeûne de l'aliment spirituel. « Mon cœur s'est desséché parce qu'il a oublié de manger son pain ». (Psau.) Je le crois bien, on ne vit pas sans pain. Quand les pluies ont manqué, que le soleil a brûlé la terre, on ne s'étonne pas de voir, dans les prairies, les fleurs qui se fânent, l'herbe qui se sèche, et, parmi les arbres des forêts, des branches qui jaunissent. Comment s'étonnerait-on de voir, dans les familles, tant d'âmes qui se flétrissent, et, dans

les sociétés, tant d'hommes sans vigueur, sans élan, sans dévouement? Ils ont oublié de prendre le pain qui fait les forts, préparé dans Bethléem. O Jésus, seul pain des âmes, ah! venez, descendez, daignez vous offrir à ces mourants, pour leur rendre une vie prête à s'éteindre dans l'abus du pain de l'homme et dans le jeûne du pain des anges.

« Pendant que Joseph et Marie étaient à Bethléem, le temps des couches arriva pour Marie, et parce qu'il n'y avait pas de place dans les hôtelleries, elle mit au monde son Fils premier-né dans une étable, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. »

Ainsi quand le Verbe de Dieu frappe à la porte de Bethléem, la ville du pain et de l'abondance, il n'y a pas de place pour Lui. S'il fût arrivé dans un imposant appareil, toutes les portes se seraient ouvertes. La ville de plaisir se serait empressée. Ainsi commence le Messie.

O Jésus! que de villes et que de cœurs vous demeureront fermés comme Bethléem! O Sauveur miséricordieux, vous y deviez-vous attendre? Heureux encore, si après vous avoir refusé un asile, ils ne vous chassent pas de la place que vous auront faite les peuples reconnaissants! Des hommes, plus durs que ces Bethléémites qui du moins ne vous chassèrent pas de l'étable qui vous servait d'abri, oseront vous expulser des lieux que vous bénissez depuis des siècles. Ils vous mettront hors des palais de justice, de peur sans doute qu'il y ait trop d'équité dans les juges;

hors des hôpitaux, de crainte que vous donniez trop de consolation aux malheureux; hors des écoles, parce que l'enfant risquerait de demeurer innocent et soumis. On voudra naître, vivre et mourir sans vous, comme si vous n'étiez pas le maître de la naissance, de la vie et de la mort. Bethléem montra une détestable indifférence; mais ce n'était pas de la haine. Elle vous demeura fermée parce qu'elle ne vous connaissait pas. Ici on vous repoussera parce qu'on vous connaîtra. Les ambitieux ne pourront supporter un nom plus populaire que le leur; une politique qui démasquera leur hypocrite et odieuse politique. Ils ne voudront pas d'un Sauveur qui dira : « A quoi sert de gagner le monde entier, si l'on vient à perdre son âme. »

Mais les refus de Bethléem n'empêcheront pas le Fils de Dieu de prendre possession de l'univers, ni les nôtres d'en demeurer le Maître. Toutefois dans quel état nous vient-il : Pour asile une étable; pour berceau une crèche; pour vêtement de misérables langes. Ah! quand on pense à ce que le Verbe aurait pu prendre de magnificence, et à la misère qu'Il a choisie, l'esprit demeure confondu. Puisse notre cœur en être ému et reconnaissant!

Voilà cependant qu'en ce lieu misérable le divin Enfant reçoit l'hommage le plus pur et le plus ardent que la terre et les cieux puissent offrir. Tout lui manque et Il reçoit plus que Bethléem ne saurait donner. Nulles adorations, soit des hommes, soit des anges, ne pourraient égaler celles

de la très sainte Vierge Marie? O Jésus, nous plaignons le monde de n'être pas à vos pieds ; mais nous ne vous plaignons pas de ce qu'il vous manque. Marie est là. Marie est plus et mieux que tout. Qui pourrait dire son respect, sa tendresse et son bonheur? Qui pourrait raconter ces regards, ces paroles, ces caresses de mère? « O très doux Enfant, dit-elle sans doute, comment oserai-je vous toucher de mes mains, vous qui êtes mon Dieu? Comment pourrai-je vous tenir dans mes bras, vous l'immense? Comment parviendrai-je à vous entourer de langes, vous qui donnez à la terre son manteau de nuées? Soleil, ô mon Fils, comment pourrai-je vous tenir sous mes yeux et nourrir Celui qui nourrit l'univers? »

Voulez-vous, chers frères, que nous nous approchions humblement? Le bœuf et l'âne sont là, réchauffant de leur haleine le divin Enfant. De pauvres pécheurs pour qui Il est descendu ne seront pas repoussés. O Jésus si doux, daignez agéer l'hommage de notre trop tiède reconnaissance et de notre trop faible amour. Nous vous l'adressons par les mains de votre divine Mère. Présenté par elle, pourriez-vous ne le point accueillir?

Parmi les paroles de l'évangéliste, il en est une que l'hérésie n'a pas manqué de souiller et que nous ne manquerons pas de bénir, pleine qu'elle est pour nous des consolations les plus amples. « Marie, dit l'évangéliste, mit au monde son premier-né » Qui sont donc les autres? Ah! chers

Frères, ces autres, c'est nous. Nous venons après Jésus, et nous sommes avec Lui les heureux enfants de la bienheureuse Vierge Marie.

Mais alors, ô bonne Mère, vous allez sans doute nous traiter comme Jésus. Oh! regardez-nous, s'il vous plaît, sur la paille de nos péchés. Couvrez-nous de langes qui nous préservent du froid égoïsme. Comme vous veillez avec une tendre sollicitude sur Jésus, veillez sur nous. Gardez nos sommeils et nos veilles. Quant à nous, chers Frères, montrons-nous vrais enfants entre les mains de notre divine Mère. Comme Jésus tenons-nous en ses mains, dans le plus complet abandon. Laissons-nous faire par celle qui nous aime et nous sauvera.

« Or il y avait, dans cette contrée, des pasteurs qui veillaient, faisant pendant la nuit la garde de leurs troupeaux. Et voilà qu'un ange du Seigneur s'arrête près d'eux. Une clarté divine les environne et ils sont saisis d'une grande frayeur. Ne craignez pas, dit l'ange. Je vous apporte une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ Seigneur. »

Ah! que ces pensées de Dieu ressemblent peu à celles des hommes! c'est dans les palais où vivent les grands, dans les synagogues où les savants discourent, qu'un homme eût fait porter la grande nouvelle. Le ciel fait autrement. C'est aux petits qu'il adresse son message. Si vous demandez, chers Frères, les titres des bergers

à cette faveur, vous en trouverez. Un père, parmi ses enfants, regarde d'abord aux moins favorisés de la nature. Il est aussi d'usage dans le monde que chacun cherche d'abord ceux de sa condition. Le Fils de Dieu, pauvre, va droit aux pauvres. Dieu, d'ailleurs, parfaitement simple, aime par-dessus tout la simplicité, et il l'a trouvée dans les bergers. « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » La simplicité fait aimer, dans les hommes, toutes leurs bonnes qualités, et va jusqu'à faire pardonner leur supériorité !

Au milieu de la splendeur qui les environne, les bergers sont effrayés. Quand Dieu soulève un peu les voiles qui le cachent, l'homme peut-il ne pas trembler ? Toutefois, ô bergers, ne craignez pas, vous qui êtes pauvres et simples. Qu'ils tremblent les orgueilleux, les arrogants, les riches qui jouissent ! Mais vous ? réjouissez-vous plutôt, puisqu'un Sauveur vous est né. Quelle bonne nouvelle, la naissance du Messie tant désirée ! Quelle joie pour le juste à qui elle donnera la gloire ! Pour le pécheur qu'elle mettra sur la route du pardon !

Aussi cette joie ne s'est jamais perdue sur la terre. Après tant de siècles et de révolutions, nous la ressentons encore toute vive. O foule inaccoutumée et pieusement attentive, c'est bien la joie qui vous amène et vous anime aujourd'hui. Vous saluez avec allégresse l'heureuse nativité du Sauveur. Puissiez-vous agréer la lumière qu'il vous apporte avec la plus sûre règle de votre vie !

Et l'ange dit aux bergers : « Voici à quel signe vous le reconnaîtrez. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Quoi! le roi de gloire en un tel état? Et pourquoi pas? S'il consent à se faire homme, quelle difficulté y a-t-il à admettre les humiliations qui en peuvent être la conséquence? Le premier abaissement rend croyable tous les autres. Au reste que sont devant Dieu l'opulence et la pauvreté? Elles se valent à ses yeux. Le Seigneur est également grand sous quelque forme qu'Il se montre. Mais les dehors qu'Il a pris sont bien plus doux pour nous, et plus conformes à ses vues misericordieuses. « Il vient, non pour être servi, mais pour servir », non pour être glorifié, mais pour rendre gloire à Dieu son Père. Il vient être victime pour nous. Quoi d'étonnant qu'Il commence à la crèche ce qu'Il doit consommer à la croix?

Mais ce qu'Il vient faire pour nous sauver, Il entend que nous le fassions nous-mêmes. Si, dès le premier jour, Il traite durement son corps, c'est pour nous apprendre qu'il n'y a pas un instant où nous puissions ménager notre chair misérable. Il commence notre salut que nous devons achever par les moyens qu'Il a lui-même employés.

Que de gens se disent chrétiens et vivent comme vit le monde ! Les peuples transférés par Salmanazar dans les villes de Samarie, adoraient à la fois le Seigneur qui était invoqué sur cette terre, et les idoles qu'ils avaient portées

de leur pays, unissant par ce monstrueux assemblage, le culte du vrai Dieu à celui du démon. N'est-ce pas une contradiction, lorsque nous nous montrons tout ensemble adorateurs d'un Dieu souffrant et idolâtres du plaisir.

Et voilà qu'aussitôt se joint à l'ange une nombreuse troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! » Jamais encore ce monde n'avait pu présenter à Dieu une digne glorification. Quelle que soit la magnificence des cantiques qui s'élèvent de la terre et des soleils, qu'est-ce pour la majesté divine? L'homme, même en son état d'innocence, ne pouvait louer Dieu qu'imparfaitement. Depuis le péché, il le peut moins encore, car ni sa voix, ni son cœur n'ont les élans du premier jour.

Mais maintenant tu peux te consoler, ô nature! Enfants des hommes, vous pouvez lever la tête. Il y a parmi vous quelqu'un qui égalera la glorification à la majesté qui doit être glorifiée, quelqu'un qui louera Dieu pour nous et le louera divinement. C'est un Dieu qui par une bouche et par un cœur d'homme glorifiera Dieu. Béni soit Jésus qui consolera la création de ses impuissances, et la rendra capable de chanter Dieu au plus haut des cieux.

Mais si Dieu reçoit la gloire, l'homme aussi recevra quelque chose, la paix, ce bien si précieux qui résulte de l'ordre et qui en est la récompense; la paix qui repose et donne joie à

l'âme. Vous savez quelles agitations tourmentent les individus et les peuples ; les jalousies et les haines qui les animent les uns contre les autres. Ah ! la bonne paix si désirable et si absente en nos tristes jours où ces divisions prennent des proportions effrayantes ! Notre France bien-aimée, si forte et si glorieuse tant qu'elle fut unie, si affaiblie et si malheureuse depuis qu'elle se divise; portant dans son sein, comme la femme du patriarche, deux enfants ou deux peuples ennemis qui se regardent, s'épient, se mesurent, se menacent et malheureux tous les deux ; elle fut autrefois la terreur des méchants et la voilà devenue leur risée. L'Europe autrefois tremblait devant elle, et la barbarie reculait. Qui tremble aujourd'hui? Les peuples nous regardent nous disputer le pouvoir et la richesse, attendant l'heure où ils nous verront nous entredévorer. O doux Jésus, vous faites annoncer la paix à la terre, apaisez, s'il vous plaît, toutes les violences. Inspirez aux uns la charité, aux autres la patience. Que le glorieux chevalier ne devienne ni le soldat, ni la victime de l'impiété.

Mais cette paix annoncée par les anges sera-t-elle offerte ou imposée? Dieu commande le calme à la mer ; Il offre la paix aux hommes. Tel est le respect du Seigneur pour la créature faite à son image. La paix, proposée à tous, ne sera donnée qu'aux hommes de bonne volonté. Ni le riche, ni le prince, ni le savant ne l'obtiendront à ces titres divers; mais ces titres ne les en priveront pas, s'ils sont de bonne volonté.

Quant aux impies, ils ne l'auront pas. « Il n'y a pas de paix pour les impies ». « Ils sont toujours comme une mer agitée » *(quasi mare tumens)*, parce qu'ils ne sont pas des hommes de bonne volonté.

La bonne volonté, c'est la conformité de la volonté humaine à la volonté divine, la soumission de cette faculté impétueuse et superbe, tour à tour mobile et tenace, à la volonté divine, toujours droite et tranquille; c'est l'adhésion au Seigneur.

Les hommes de bonne volonté désirent la vérité pour la connaître et pour la suivre. Ils tiennent leur âme ouverte à toute lumière et à toute règle divine. Tout ce qui vient d'en haut a pour eux des charmes victorieux.

Les hommes de bonne volonté ne consultent ni les attraits de la nature, ni les exigences du monde, mais la volonté divine; et quand cette grande voix se fait entendre, ils se tiennent attentifs et rien ne les empêche d'écouter et d'obéir.

Les hommes de bonne volonté disent comme Jésus : « Voici que je viens, Père, pour faire votre volonté. » Ils écoutent la voix de la grâce comme les bergers celle de l'ange, et ils partent promptement comme eux pour adorer.

Et qu'elle est avantageuse cette bonne volonté! En arrivant à se fondre dans la volonté divine, elle règle tout dans l'homme divinement. Elle fait comme un ciel de l'âme chrétienne. Les hommes de bonne volonté sont comme le lit

d'un grand fleuve dans lequel se répandent les belles eaux de la volonté divine, couronnant les rivages de la plus merveilleuse fécondité.

L'harmonie des astres resplendissant dans les espaces nous ravit. Elle provient de leur fidélité aux lois que le créateur leur a données. Mais combien plus belle est l'harmonie qui résulte de la libre fidélité des hommes aux saintes lois divines! Bénissons Dieu pour tant d'âmes de bonne volonté qui embaument le monde! Mais il en faut augmenter le nombre. Ce sera votre ouvrage, ô Jésus, car c'est vous qui « donnez le vouloir comme le faire ».

Et la paix viendra dans les esprits par la vérité, dans les cœurs par la charité, dans les sens par la chasteté. Et comme les sociétés sont toujours ce que sont les membres qui les composent, elles aussi soumises à la volonté divine, entreront dans la paix commune. Et tous, ô Jésus, nous serons heureux de chanter avec vos anges : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Evangile de la messe de l'aurore

En ce temps-là, les bergers se dirent entre eux : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaitre. S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche. Et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui en entendirent parler admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers. Or, Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les méditant dans son cœur. Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur avait été dit.

Sixième Homélie

Les Bergers

En méditant sur l'évangile de la messe de minuit, nous avons étudié ce fameux édit de César pour le recensement des peuples de son empire, la docilité de la Vierge Marie à se faire inscrire sur les registres de l'Etat avec l'enfant qu'elle porte, la touchante signification du nom de Bethléem, l'abondance des voyageurs en cette ville, la retraite obligée de Marie dans une étable de la campagne, la naissance de son divin Fils, l'ébranlement des cieux, la descente des anges, la grande nouvelle de la nativité d'un Sauveur portée aux bergers, et le cantique : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

L'évangile de la messe de l'aurore nous raconte la visite des bergers à l'enfant nouveau-né et nous allons l'étudier.

Mais d'abord, il semble étrange, dit saint Grégoire, que de pauvres bergers soient les premiers informés de la naissance du Sauveur. N'y a-t-il pas dans Jérusalem ou dans Bethléem des hommes d'une tout autre importance, dont l'autorité donnerait plus d'éclat à la descente du

Verbe Incarné? Le saint Docteur qui pose la question donne aussi la réponse.

Quand l'évangéliste nous dit avec insistance que « les bergers veillaient, qu'ils gardaient les veilles de la nuit sur leur troupeau », il veut nous faire remarquer l'attention des bergers à bien garder les brebis qui leur sont confiées, le soin qu'ils mettent à tenir la longue veille de la nuit, malgré les fatigues et les rigueurs de la saison. Or Dieu qui aime déjà particulièrement les petits, ne peut pas voir sans complaisance cette fidélité généreuse, et il lui plaît de l'honorer.

Puis, ajoute le saint Docteur, les bergers veillent aussi, comme les pieux enfants d'Israël dans l'attente du Messie promis. Tandis que les mondains dorment ou s'amusent, ils veillent. Or la fidélité à veiller et à attendre est le signe du désir. Le désir est une invitation à celui qui doit venir de se hâter. La lumière aime l'œil qui la cherche. Le désir attire le désiré. Le désiré se donne de préférence à ceux qui le désirent. Il se donne à eux les premiers.

Voilà pourquoi, dit saint Grégoire, une abondante grâce resplendit d'abord sur les bergers. Voilà pourqoi c'est à eux d'abord que viennent les anges annoncer l'arrivée du doux Messie. La fidélité à la garde de leur troupeau et l'attente impatiente du Sauveur leur ont valu la faveur insigne de connaître les premiers ce grand mystère du Verbe Incarné. O Jésus, daignez aussi faire annoncer votre naissance à ce peuple si nombreux et si empressé qui vous désire comme

les bergers. Daignez le convier à votre berceau. S'il vous plaît, ne nous laissez ni parmi les Pharisiens orgueilleux, ni parmi les mondains légers qui vous paraissent indignes de la grande nouvelle. Daignez nous mettre au rang des heureux bergers.

Mais, chers Frères, pour mériter d'être traités comme eux, ne faudrait-il pas leur ressembler? Sommes-nous des gardiens vigilants des dons que Dieu nous a faits? Sommes-nous des âmes de désir par rapport aux biens spirituels qui nous manquent? Faisons-nous monter vers le Seigneur des aspirations enflammées?

Chacun de nous a quelque chose à garder. Hommes, faits à l'image de Dieu, gardez-vous bien les facultés de votre âme? Cette belle intelligence, la préservez-vous des erreurs et des prejugés du temps présent? Votre volonté, la prémunissez-vous contre des influences pernicieuses? Défendez-vous votre cœur contre des séductions redoutables? Fermez-vous vos sens à de viles sollicitations?

Citoyens d'un grand pays, faites-vous une garde sévère autour des droits qui furent toujours sacrés chez tous les peuples civilisés? Veillez-vous sur toutes les libertés que les lois vous garantissent? Tenez-vous inviolés les seuils de vos foyers?

Enfants de la Sainte Église, gardez-vous fidèlement les principes de votre foi, le *Credo*, cette incomparable lumière des âmes et de l'humanité? Gardez-vous ce Décalogue, cette grande règle

de vos ennoblissements? les Sacrements, ces glorieux ateliers où se font les grands sacres de la vie chrétienne?

Pères et mères, la radieuse couronne d'enfants que le ciel vous a tressée, la gardez-vous dans toute sa fraicheur et dans son innocence? Ces créatures choisies, votre plus doux bonheur et votre plus chère espérance, les gardez-vous bien? Êtes-vous jaloux de leur inoculer vos principes traditionnels? Empêchez-vous que l'étranger vienne porter dans ces sanctuaires ses pieds profanes! Oui, grâce à Dieu, quand vous avez vu qu'on voulait vous ravir votre autorité, quand vous avez senti qu'on cherchait à glisser à vos enfants une autre foi que la vôtre, vous vous êtes levés, vous avez gardé. Dieu bénisse cette vaillante garde et ces veilles généreuses!

Ils disent que vos enfants sont à la patrie. A la patrie? Oui, mais pas aux loges du positivisme et de l'athéisme. A la patrie? Oui sans doute, mais non à la révolution cosmopolite. A la patrie? Oui certainement, mais non point au monstre socialiste.

Une noble femme disait l'autre jour devant les tribunaux : « J'ai pu, il y a dix ans, donner la vie à mes enfants pour la France, et je ne me suis pas inquiétée de savoir qui gouvernait le pays. Aujourd'hui on veut me prendre leur âme, comme mère, comme chrétienne et comme française je proteste contre ces odieuses prétentions ».

Mais si vous êtes, comme les bergers, des

âmes de garde vigilante, êtes-vous aussi des âmes de désir? Quand vous pleurez sur la liberté qui s'en va, sur des droits sacrés qui disparaissent, sur la tyrannie qui monte, sur l'audace de la force, prête à fouler toutes choses de son talon, vous appelez certainement la délivrance; vous demandez une manifestation de la puissance divine, vous suppliez le ciel de faire une nouvelle descente, vous dites : « Seigneur, venez. »

Mais ces désirs sont-ils pleins? Pour beaucoup d'entre vous ne sont-ils pas des demi-désirs? Quand le Seigneur vient, c'est avec quelques exigences, et trop souvent elles font peur à la nature. Pour nous sauver, la religion doit exercer des revendications que certains trouvent dures. Vous craignez le monstre, mais vous craignez aussi l'Église; le monstre parce qu'il veut vous dévorer, l'Église parce qu'elle veut vous régler. Vous souhaitez le salut que cette grande reine porte dans les plis de son manteau; mais les retranchements qu'elle réclame vous épouvantent. Il faudrait, pour vous plaire, un Sauveur accommodant, qui vous débarrasserait de vos ennemis et vous laisserait des erreurs adorées. Il vous faudrait des vérités et des vertus de juste milieu. Illusion! car il ne saurait y en avoir d'efficaces en cette espèce.

Entre Dieu et le démon il n'y a pas de milieu. Il n'y en a pas entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre l'Église et la révolution. Vous êtes d'un côté ou de l'autre. Le milieu est un

point impossible à tenir, et dont personne ne peut avoir le droit de vouloir. Ce milieu n'a qu'un nom : trahison ou lâcheté ! La prétendue modération, dont quelques-uns se font les apôtres, et qu'ils pratiquent pour notre malheur, est faite de faiblesse ou d'hypocrisie. « Quel rapport peut-il y avoir, dit l'apôtre, entre le Christ et Bélial? » Vous avez beau rêver ces conjonctions humiliantes, seriez-vous de la race des Titans vous ne les réaliserez pas. Si vous voulez le salut, appelez le Christ ; mais le Christ tout entier, car le Christ ne se divise pas. A ces conditions vos désirs aboutiront. Sans elles ils périront dans le vide, sans vous épargner aucune calamité.

Aussitôt avertis, « les bergers disent : Partons. Allons voir ce qui a été fait ». Aucun doute sur la parole de l'ange. Ils ne disent pas allons voir si ce qui nous est dit est vrai. Ils croient et disent : « Allons voir ce qui a été fait »

Et non seulement ils ne doutent pas, mais ils ne cherchent non plus aucun prétexte, pour échapper au départ, ou pour le retarder. Ils ne disent pas : Que deviendront les troupeaux? Comment ferons-nous le voyage à travers la nuit? Le ciel parle et ils vont. Dieu pourvoira aux troupeaux et au voyage. Peut-on rien voir de plus radieux que cette foi ?

Et nous, chers Frères, devant les invitations qui nous sont adressées d'aller à Jésus, que faisons-nous ? Ou vous croyez, ou vous ne croyez pas. Si vous ne croyez pas, quelle est votre sagesse ! Vous voyez les bergers croire à un ange,

et vous ne croiriez, vous, ni aux anges, ni aux prophètes, ni aux apôtres qui ont rempli le monde du nom de Jésus et de ses miséricordieux miracles! (S. Grégoire.)

Et qui êtes-vous pour dire : Qui sait? devant ces éclatants témoignages? Et que faites-vous de votre raison, car ces témoignages de Dieu sont parfaitement croyables? (Ps.) Oui, si vous ne croyez pas, que faites-vous de votre raison, car la raison trouve les fondements de la foi et la foi elle-même parfaitement raisonnables?

Mais si vous croyez, pourquoi ne dites-vous pas comme les bergers : Allons? Vous êtes ici au moins trois mille. Tous vous croyez. Combien êtes-vous qui dites : Allons? Combien qui pensez comme les bergers, qui rompez généreusement des habitudes chéries, pour aller où Dieu vous appelle? Combien êtes-vous?

Et alors d'où vient cette inconséquence? L'homme s'honore d'être logique. S'il consent à ne pas l'être, sans doute quelque passion domine la raison. Mais prenez garde. Les suites de cette inconséquence sont périlleuses. Que gagnez-vous à retarder? Vous perdez du temps, des vertus, des mérites, des consolations, des bénédictions de plusieurs sortes, le salut peut-être. Quand on hésite, Dieu se tient pour offensé. Et puis qui retarde un jour peut retarder toute la vie. Les passions et les affaires ne demandent que des délais. « C'est une insupportable lenteur, dit Bossuet, que d'aller seulement dire adieu aux siens. Combien est-ce une lenteur

plus insupportable de croupir dans la mollesse! Puisqu'il faudra nécessairement couper, coupez d'abord afin d'être plus tôt à Celui qui vous attend. Qui ne part pas peut-il arriver? Qui temporise, en supposant qu'il parte, arrivera-t-il à temps? On ne se passe pas de Dieu. »

Hélas! quand les cieux s'ébranlèrent, quand les milices célestes descendirent et remplirent les airs de leurs cantiques, beaucoup d'hommes entendirent qui se laissèrent retenir par le repos et le plaisir. Dieu nous préserve d'être de ces lâches! Passons, passons vite de la foi aux œuvres, de l'indifférence au zèle, de la peur au courage. Quittons ce qu'il faut quitter. Celui qui vient mérite ce sacrifice. Le dédommagement d'ailleurs ne manquera pas. Les dégagés et les généreux sont toujours bénis.

Non seulement les bergers partirent aussitôt; mais, d'après l'évangile, « ils marchèrent hâtivement ». Qu'elle est touchante à voir la marche rapide de ces hommes croyants et dociles! Et comme ils font bien de se hâter! On ne saurait jamais avoir trop d'empressement. Voilà, mes Frères, comment le chrétien doit marcher. Partir est assez commun, même partir avec joie et avec ardeur, un bon mouvement y suffit. Mais garder l'élan du départ; aller hâtivement dans la route de la vertu; faire de sa vie une ascension vive, continue, croissante, ah! c'est rare. Quoi de plus fréquent au contraire que la tiédeur dans les œuvres du salut! Nous étions de feu au départ, il vous en souvient, chers Frères, et voilà

que nous nous traînons dans nos aises avidement recherchées, et dans une vaine considération des rivages fleuris qui nous échappent.

« Allons, Frères, nous dit saint Grégoire, vous voyez les bergers qui se hâtent, hâtez-vous aussi. C'est ce même Sauveur qui vous attend. Nul ne doit chercher le Christ avec mollesse. » L'empressement ne manque au mondain, ni pour l'intérêt, ni pour la politique, ni pour les mille riens de la vie. Et il nous manquerait à nous dans la recherche du plus grand bien ! O Jésus, rendez-nous les ardeurs des premiers jours, s'il vous plaît, afin que nous allions à vous désormais avec un feu qui s'accroisse tous les jours. Ne comptons pas avec les sacrifices. Les faveurs les plus douces sont là pour les couronner.

« Les bergers arrivent. Ils trouvent Marie, Joseph et l'Enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche ». Ils reconnaissent aussitôt la vérité de ce qui leur a été dit. Une lumière d'en haut leur révèle les mystères d'une telle naissance. Ce sont toutes les rigueurs de la pauvreté, pour que cette indigence devienne notre enrichissement. (I. Corinth. VIII.) Ce n'est qu'un enfant qui ne parle pas; mais il est la sagesse qui donne l'éloquence aux enfants. Il n'est enveloppé que de pauvres langes, mais il est plus brillant que les étoiles. *(Vilis in pannis, pretiosus in stellis.)* Il a les pieds et les mains liés; mais c'est pour rendre nos mains propres à l'ouvrage, et diriger nos pas dans la voie droite. (V. Bède.) Semblable à un négociant riche et

généreux, il a voulu entrer avec nous en un commerce salutaire et nous livrer ses biens. (S. Léon.)

Et vous, chers Frères, consentirez vous, comme les bergers, à reconnaître notre Sauveur sous ces livrées de la pauvreté ? Il le faut si nous voulons de son salut. Le Christ ne se trouve ni dans l'orgueil de l'opulence, ni dans le tourbillon du plaisir. Il faut le chercher dans la mortification et l'humi ité.

Mais, ô récompense radieuse de la foi et de l'empressement des bergers ! Marie daigne leur présenter l'Enfant auguste. Avec quel ravissement ils le contemplent ! Avec quelle joie ils lui sourient ! Avec quelle profondeur ils l'adorent ! Avec quels élans ils le bénissent ! Oh ! les tendres hommages de ces cœurs innocents ! Mais aussi, oh ! les divines effusions de l'Enfant-Dieu dans leurs âmes ! Oh ! les ineffables félicités dont il les comble ! Le chrétien peut méditer et savourer ces doux mystères, mais sa langue ne saurait les raconter.

Mais, ô bergers chéris, écartez-vous un instant, s'il vous plaît. Laissez-moi me glisser à côté de vous, auprès du divin Enfant. Laissez-moi mêler mes adorations aux vôtres. « Plus il s'est abaissé pour moi et plus il m'est cher ! »

Et vous, ô Marie très bonne, daignez me montrer Jésus comme aux bergers. Montrez-le moi dans l'exil pour que j'apprenne à le connaître, à l'aimer, à le servir comme mon Roi et mon Dieu. Montrez-le moi pour que je sois illuminé

comme les bergers : que je sorte de ma nuit sombre pour marcher « à son admirable lumière. Montrez-le moi dès maintenant; je veux mériter que vous me le montriez dans sa patrie.

Mais, ô Jésus, ô mon Soleil, ô mon Roi, comment oserai-je lever mes yeux sur vous, et approcher de vos pieds sacrés ces lèvres d'un vil pécheur? O Jésus, veuillez néanmoins agréer mon hommage; tiède et misérable hommage, hélas! mais formé de mes regrets pour un passé mal employé, et de mes résolutions pour un avenir moins indigne de vous. Des vertus guérissantes sortiront un jour de la frange de vos vêtements. Seigneur, qu'il en sorte une aujourd'hui de votre berceau que je baise! O Jésus, je vous en supplie, guérissez les boursouflures de mon orgueil; cicatrisez les plaies faites à mon cœur par mes attachements à des biens caducs, et puisque vous êtes Sauveur, daignez me sauver.

Voici maintenant l'heure de la reconnaissance. Les bergers la témoignent par la louange et la proclamation du bienfaiteur. Bénis et heureux, ils s'en vont glorifiant et louant Dieu pour toutes les merveilles qu'ils ont vues. Et, en s'en allant, ils racontent tout aux habitants d'alentour. « Et leurs paroles enflammées excitent l'admiration de ceux qui les entendent. » Et ceux-ci, ajoute saint Grégoire, veulent aussi voir le nouveau-né et se rendent à la crèche pour l'adorer.

Ne vous étonnez pas des louanges, ni de la prédication des bergers, continue le saint Docteur, elles sont dans la nature des cœurs visités

par de si grandes grâces. Ne vous étonnez pas non plus de l'efficacité de leur parole. Leur personne est chétive aux yeux des hommes ; mais elle est grande aux yeux de Dieu. Ce qu'il faut au Maître, ce ne sont pas des orateurs, trop souvent pleins d'eux-mêmes, mais des âmes droites qui aiment la lumière et la proclament avec bonheur. C'est aussi ce qu'il faut aux hommes. Elle est pleine d'éloquence la petite parole des bergers, puisqu'elle multiplie les adorateurs de l'Enfant-Jésus.

Vous ne vous étonnerez donc pas, chers Frères, et vous les imiterez. Au sortir d'ici, vous louerez les tendresses du Verbe incarné. Quand les cieux ont raconté les magnificences de la création ; quand les prophètes ont rempli le monde des gloires futures de son Incarnation ; quand l'Église porte sur tous les rivages les richesses de sa miséricorde, vous, les bénis d'aujourd'hui, enfermeriez-vous dans vos cœurs les joies qui les ont visités ? La lumière est essentiellement rayonnante et conquérante. Elle ne brille jamais en vain. Le monde, si malade soit-il, n'est pas sans posséder beaucoup d'âmes qui se trouvent heureuses d'ouvrir les yeux au divin Soleil, d'entendre raconter les victoires de la vérité, et de passer aussi à Bethléem, pour adorer le Verbe en ses abaissements glorieux.

Cette assurance doit animer notre zèle. Mais ce qui doit aussi l'exciter, c'est l'ardeur des méchants. Quand ils sortent des antres où ils ont reçu le mot d'ordre de la haine, avec quelle

fureur ils le répandent! Serions-nous moins ardents pour faire briller la lumière du salut?

Que ferez-vous donc? Si vous tenez une plume, vous écrirez les bienfaits du Seigneur Jésus. Si vous avez une parole qui se fasse écouter, vous parlerez des miséricordes du Seigneur Jésus. Et si vous n'avez ni l'éloquence de de la plume, ni celle de la parole, vous avez tous, même les plus petits, si vous le voulez, une éloquence à laquelle rien ne résiste, celle de l'exemple de la vertu. Quelle ne serait pas la force de cette prédication, si elle se généralisait davantage! On verrait bientôt tomber, comme les feuilles sèches en automne, bien des folies du temps présent. Les impies se permettent toutes les audaces du mal; ne devrions-nous pas nous donner toutes celles du bien?

Ah! Frères, quand les journaux, les brochures, les livres, les discours, les décrets, les lois attaquent votre foi, votre Église, vos prêtres, proclamez donc votre foi et votre Église dans vos journaux, vos brochures, vos livres, vos discours et vos œuvres. Quand vous entendez l'outrage monter jusqu'à la sainte morale du Christianisme, proclamez hautement sa divinité en la pratiquant. Quand des ignorants et des insensés se moquent de vos sacrements, faites-vous en une parure solennelle devant tout un peuple à genoux. En présence des négations audacieuses et des révoltantes obscénités de nos jours, la proclamation et la pratique de votre religion sont le plus rigoureux et le plus urgent des devoirs.

Sans doute tous ne vous suivront pas. Les bergers non plus n'amenèrent pas la ville entière aux pieds de Jésus. Cette naissance qui aurait dû exciter, chez les Juifs, le plus vif empressement, se heurta à l'orgueil des uns, à l'indifférence des autres. Et nous ne saurions nous en étonner si nous considérons ce qui s'est passé si souvent en nous, où les vérités saintes ont souvent frappé, sans que nous nous soyons pressés d'ouvrir.

Au reste, quand même personne ne nous suivrait, en quoi la dureté des hommes pourrait-elle nous dispenser d'accomplir le plus nécessaire et le plus doux des devoirs, celui de la reconnaissance et de la glorification de Dieu ?

D'ailleurs cet accomplissement n'est jamais inefficace. Il porte en lui-même une efficacité intrinsèque, certaine, inévitable, la plus glorieuse de toutes, la gloire de Dieu et le mérite. Il a aussi toujours une efficacité extrinsèque plus ou moins grande. Vous pourrez, comme les bergers, rencontrer des Juifs résistants, mais vous en trouverez aussi qui viendront. Si les hommes ne sont pas meilleurs qu'alors ils ne sont pas pires. Les adorateurs et les glorificateurs de Jésus lui attirent toujours des adorateurs et des glorificateurs.

Oh ! Frères, que la timidité ne vous arrête pas plus que la crainte de l'inutilité. Il y a des timides qui voudraient parler haut et qui ne parlent pas du tout. Que les timides cessent de craindre. Le

monde est encore capable d'admirer les nobles caractères et les grands courages. Il y a des tablettes d'or dans la mémoire des peuples, pour l'inscription immortelle des vaillants. Il y en a surtout dans la mémoire de Dieu. Il y en a aussi dans le cœur d'une mère très puissante et très bonne pour ses enfants.

« Marie, dit l'évangéliste, conservait tout ce qu'elle entendait et s'en nourrissait dans son cœur. »

Tous ces pieux hommages à Jésus étaient doux à Marie. Une mère est toujours heureuse des louanges données à son enfant. Marie plus que d'autres, puisque son Fils est Dieu. Aussi garde-t-elle tout dans son cœur. Ce qui n'est que dans l'esprit peut s'oublier. Ce qui est dans le cœur ne s'oublie pas. Marie se souviendra des premiers adorateurs de Jésus et ils seront les premiers bénis. Ils le seront dans leur vie innocente. Ils feront partie un jour des foules ravies qui suivront le Maître et contempleront ses miracles. Ils seront de ceux qui le pleureront au Calvaire et le loueront dans les cieux.

Et nous, ô mère, qui nous pressons, en ce moment, à la crèche de votre Fils, nous oublierez-vous? Et ne repasserez-vous pas dans votre cœur notre humble hommage? O Vierge, ô Mère, bénissez tout ce bon peuple dans les divers labeurs de sa vie. Donnez-lui le repos du foyer, la bénédiction et le bonheur des enfants. Maintenez-le dans sa foi et dans les vertus chrétiennes.

Qu'il vous plaise aussi, sainte Mère de Dieu, vous souvenir du vieil amour de la Gaule pour votre Fils et pour vous ! Vous savez quelle nuée de vautours s'acharne sur elle, pour lui arracher sa foi et son Dieu. Gardez-lui, ô Mère, ces deux trésors. Au milieu des tristesses amères qui l'accablent, montrez-lui Jésus, l'espérance du monde, la force des croyants et leur récompense.

Puissions-nous tous ensuite, ô Mère, à votre exemple, conserver et repasser dans nos cœurs les doux mystères de ce jour, et en nourrir nos âmes dans l'exil, en attendant la patrie où nous mènera Jésus, né en Bethléem aujourd'hui.

Evangile sur la messe du jour

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dès le commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean; il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui est la lumière. Le Verbe est cette vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont point reçu. Mais il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, qui est comme la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. — Rendons grâce à Dieu.

Septième Homélie

Le Verbe s'est fait chair

Vous venez d'entendre, chers Frères, une des pages les plus magistrales de l'Évangile. Sa magnificence est bien faite pour décourager la parole humaine. Méditons-la cependant. Les saints Docteurs et Bossuet nous aideront à en retirer des fruits d'édification.

Cette première page de saint Jean est l'histoire condensée de l'ancien monde et du monde nouveau, du monde de la création et du monde de l'Incarnation, précédée d'un hardi regard sur Celui de qui la création et l'Incarnation sont venues.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. » Avec quelle assurance et quelle vigueur saint Jean s'élance sur ces cîmes inexplorées ! Ni doute, ni conjecture d'aucune sorte. C'est le ton décisif du Docteur qui sait ce qu'il dit, et ne recourt à aucun témoignage pour appuyer un enseignement irréfragable.

Mais pourquoi omettre la cause première et nous parler de la seconde ? Ah ! laissons ce langage, répond saint Chrysostôme. Dieu est au-dessus du nombre et du temps. Il n'y a ni premier ni second en Dieu.

Au moins pourquoi, se taisant sur le Père, nous parle-t-il du Fils avec tant d'abondance? C'est que le Père était connu, sinon comme Père, au moins comme Dieu, tandis que le Fils était ignoré. Jean toutefois ne se tait point sur le Père, seulement il s'étend davantage sur le Fils.

Et, dès les premières paroles, à quelle sublimité il nous élève! Tout ce qui tombe sous les sens, terre, mer, firmament; tout ce qui est au-dessus, anges, archanges, hiérarchies célestes de tout genre, il franchit tout et nous porte là où l'œil ni l'esprit ne peuvent apercevoir de limites. Où se trouveraient-elles dans l'éternel et l'infini?

Et d'abord « au commencement était le Verbe ». Tous les autres évangélistes commencent par l'Incarnation du Verbe. Jean nous dira bien « le Verbe s'est fait chair »; mais il nous transporte avant tout en présence de la génération éternelle. Pourquoi cela? Le voici.

D'après saint Chrysostôme, les autres évangélistes se sont étendus sur le mystère du Fils de Dieu descendu, incarné, fait homme. Saint Matthieu commence par Hérode, saint Marc par Jean-Baptiste, saint Luc par César. Saint Jean, au premier mot nous saisit, fend la nue et nous jette aux pieds du Verbe existant avant toutes choses.

Les paroles : « au commencement » signifient, en effet, que le Verbe existait quand les choses et le temps commencèrent; quand les êtres divers prirent naissance, Il était.

Mais encore pourquoi saint Jean nous aven-

ture-t-il au milieu de ces mystères qui nous dépassent? Qu'il nous fasse connaître le Christ dans le temps, à la bonne heure. Mais avant le temps, pourquoi? Et pourquoi ne l'aurait-il pas fait? Pourquoi, le Christ, même avant le temps, ne serait-il pas l'objet de notre connaissance? Ne craignons pas de nous tenir sur les ailes de l'aigle et de regarder comme lui. Ne nous arrêtons pas à ce que nous voyons commencer en Marie. Regardons plus haut et disons, nous aussi : « Au commencement était le Verbe. »

Mais alors pourquoi parler de commencement puisqu'il s'agit de Celui qui n'en a pas? Afin que les hommes aperçoivent mieux la différence entre les choses qui ont commencé, et Celui qui a précédé les choses. A l'origine de toutes les créatures, il n'était pas créé avec elles : Il était. Être et être fait n'ont aucune ressemblance. Être, c'est ce qui convient au Verbe. Être fait convient aux créatures ; elles n'étaient pas et elles sont devenues. Jean veut absolument que nous soyons pénétrés de cette différence, et il revient jusqu'à trois fois sur cette parole : Il était, qui exprime si bien l'éternité du Verbe. « Au commencement Il était ; Il était en Dieu ; Il était Dieu. »

Remontez donc aussi haut que vous voudrez, le long fleuve des âges. Au commencement du genre humain, Il était. Et avant le genre humain, au premier jour, quand la lumière fut faite, Il était. Et même avant ce premier jour, quand tout était confusion, Il était. Il était, en un

mot, avant tout ce qui a commencé. Il était sans commencement.

Mais cette parole : Il était, ne nous dit pas son origine. Quelqu'un pourrait-il s'en plaindre? Si vous cherchiez la source des rayons du soleil sans la trouver, murmureriez-vous et renonceriez-vous à jouir de leur lumière? Pourquoi vous plaindre de ne pas connaître l'origine des rayons divins qui nous inondent? N'est-ce pas déjà bien précieux d'en jouir? L'Égypte fut longtemps sans connaitre les sources du Nil, cela l'empêchait-elle d'apprécier les richesses que les inondations de ce fleuve lui procuraient? Qui, d'ailleurs, pourrait donner l'origine de celui qui n'en a pas? Jean se contente de dire : « Le Verbe était. » Puis il se tait et il adore. Imitons-le.

Cependant, pourrions-nous savoir où était le Verbe qui était au commencement et qui ne commençait pas? » Il était en Dieu, dit saint Jean. Ne serait-il pas possible de savoir comment il y était? Était-il en Dieu comme tout à fait détaché de Dieu et subsistant sans Dieu, ou bien comme tout à fait uni et absorbé en Lui? Y était-il comme étranger à Dieu ou comme fondu en Lui? Ni l'un ni l'autre assurément. Il n'était pas en Dieu comme un être détaché de Dieu ou étranger à Dieu, car Il est participant de la nature divine. Il n'était pas non plus en Dieu comme fondu en Lui, puisqu'il demeure une personne distincte. Les paroles disant du Verbe qu'Il était au commencement et qu'Il était en

Dieu, marquent bien sa distinction et sa coéternité.

Il ne faut donc pas dire : Le Verbe, le Fils est moins ancien que le Père. Le rayon qui sort du soleil est-il moins ancien que lui? Il en est de même du Verbe, rayon éternel du Soleil éternel.

Et ce Verbe qui était quand tout commençait, qui était sans être fait et sans commencement, qui était en Dieu très inhérent et très distinct, qu'était-il? « Il était Dieu. »

Verbe veut dire parole. Il était la parole, la parole intérieure, le discours intime, sans discussion, sans raisonnement, contenant substantiellement toute vérité.

Gardons-nous, toutefois, d'imaginer une parole comme celle que nous entendons ou prononçons; une parole énoncée au-dehors, qui n'existe pas avant d'être dite, et qui périt après qu'elle est prononcée. C'est une parole intérieure semblable à celui qui l'énonce, et dans laquelle Il s'énonce tout entier et d'une manière permanente, puisqu'Il est lui-même permanent. Or, comme Celui qui pense ici est Dieu, sa pensée est Dieu. Comme Celui qui parle est Dieu, sa parole ou son Verbe, ce qui est une même chose, est Dieu. « Le Verbe était Dieu », dit saint Jean.

Mais ne pourrions-nous pas nous demander comment Il était Dieu? Etait-ce sans origine ou avec origine? Le Verbe était Dieu sans origine temporelle, mais non sans origine éternelle. Le

Verbe était Fils de Dieu sans commencement, étant toujours produit. Le Père qui est éternel est toujours Père, et son Fils qui est éternel, est toujours Fils. Il est sa pensée éternellement subsistante, sa parole éternellement parole. Je me perds, dit Bossuet ; je crois ; j'adore. Il ne me reste de tout cela qu'un irrévocabble acquiescement. Agréez aussi le nôtre, ô Verbe adoré et aimé.

Ainsi quand toutes choses créées commencèrent, le Verbe était ; Il était en Dieu ; Il était Dieu. Et saint Jean confirme tout, en ajoutant : « Voilà ce qui était au commencement en Dieu. »

L'Évangéliste tourne ensuite ses regards vers la création, qui lui apparaît dans son incomparable magnificence, et il s'écrie : « Tout a été fait par Lui. » Après avoir dit du Verbe qu'Il était, il dit des créatures qu'elles ont été faites par Lui. Ainsi tout a été fait, hormis Celui qui a tout fait, le Verbe. Un seul être qui n'est point fait et des choses faites par Lui, tout est là. Saint Jean semble se complaire dans son admiration.

Quelle différence, en effet, entre Celui qui, étant, a tout fait, et ce qui, n'étant pas, a été fait par Lui ! Être et être fait, comme cela se ressemble peu ! Et quelle distance entre Celui qui est et les choses qui sont faites ! Combien c'est grand d'être ! Et combien c'est petit d'être fait !

Être et faire, voilà donc ce qui convient au

Verbe. Être fait, c'est ce qui nous convient. Et cette distinction paraît à l'Évangéliste d'une si haute importance qu'il y revient à plusieurs reprises. Il a dit du Verbe jusqu'à trois fois qu'Il était. Trois fois aussi il répète des créatures qu'elles sont faites. « Tout a été fait par Lui. Par Lui est fait tout ce qui a été fait. Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui. Tout est donc par Lui, rien sans Lui. Quelle force dans ces redondantes paroles ! Quelle énergie contre les rêveurs de matière éternelle ! Que reste-t-il au langage humain pour exprimer l'être et l'œuvre du Verbe, le Créateur et la création ?

Mais qu'est-ce, pour vous, que créer, ô Verbe ? C'est parler au dehors. La parole intérieure de Dieu, c'est vous. La parole extérieure, c'est la création, un écho du Verbe. Oh ! les belles paroles ! La première nous confond. La seconde nous ravit. Comment la première ne nous écraserait-elle pas ? Cette parole est Dieu même. Comment la seconde ne nous ravirait-elle pas ? car c'est vous qui l'avez pensée et parlée au dedans d'abord, et au dehors ensuite, vous qui êtes mon Dieu.

L'homme, qui prend tant de peine en ses productions éphémères, se demande peut-être quels efforts la création a coûté au Verbe ? Aucun ? « Tout a été fait par Lui. » Mais dans ce mot *par*, il faut se garder de rien voir de matériel et de laborieux. La création fut un jeu de sa puissance. Il créa à la manière dont les esprits agissent, ce

qu'ils font, c'est surtout par la volonté. Il voulut et ce fut fait.

Soyez donc béni, ô Verbe! Vous avez vu que créer c'est faire du bien, qu'en créant vous produisez des créatures belles, bonnes et heureuses, et vous n'avez pas mis de bornes à vos largesses. Oh! Soyez mille fois béni! Et nous, ses créatures aimées, délectons-nous dans sa puissance et sa bonté! Prêtons une oreille docile à toute nouvelle parole sortant de sa bouche. Que notre cœur devienne un instrument docile sous la touche du Verbe! Que de vertus naîtront de notre divin commerce avec le verbe de Dieu!

Saint Jean continue : « La vie était dans le Verbe. » La vie, qu'est-ce : germer, croître, prendre des feuilles, des fleurs, des fruits, c'est la vie des plantes. Mais que cette vie est grossière! Voir, goûter, sentir, aller de ça, de là, c'est la vie des animaux. Bien grossière encore. Entendre, connaître les choses créées, soi-même et Dieu surtout, voilà la grande vie, la seule vraie vie.

Telle est celle qui est dans le Verbe et qui s'y trouve toujours; car comment y aurait-il eu un temps où Il ne l'aurait pas possédée? Et qui la lui aurait donnée? Elle y était, inséparable de Lui.

Cependant toute vie, comme toute rivière, doit avoir sa source. La source de la vie du Verbe, cette vie par laquelle Il est, par laquelle Il connaît et aime son père, par laquelle Il se connaît et s'aime Lui-même, cette vie d'où vient-elle? Et d'où peut-elle venir, si ce n'est de la généra-

tion du Père éternellement engendrant, et du Fils éternellement engendré? Aussi, est-il écrit : « comme le Père a la vie en soi-même, Il a donné à son Fils de l'avoir aussi » Il ne la lui a pas donnée, comme l'ayant tirée du néant, mais comme la tirant éternellement de soi-même et la lui donnant éternellement. Et de même qu'Il est la source de la vie, Il a donné à son Fils d'être une même source de la vie avec Lui-même. O vie! ô seule vie! ô source unique de vie! De vous et de vous seule a pu venir celle qui fait vivre et rend heureuses les créatures, quand elles apparaissent snr les rives du temps, à la recherche de l'immortelle vie.

Seulement cette vie en nous, toute belle, toute bonne, et tant aimée soit-elle, nous a été livrée à dose mesurée, comme il convient à des créatures sorties du néant, et elle peut hélas! périr. Dieu nous fasse la grâce de l'estimer et de l'accroître cette seule vraie vie, qui consiste à connaître le « seul vrai Dieu et son Fils qu'Il a envoyé. » Toute autre vie serait pour nous comme une mort.

« Et cette vie était la lumière des hommes. » Lumière digne de son foyer. La lumière du Verbe a inondé de ses feux les montagnes et les anges, les vallées et les hommes. Elle resplendit dans des enseignements magnifiques. « Nulle créature n'échappe à sa chaleur. » Elle se répand avec profusion, sans diminution pour le foyer qui la donne. L'astre du jour, en éclairant le monde, perd-il quelque chose de ses

feux? Si nombreux soient ceux qui s'abreuvent aux fontaines jaillissantes du Verbe, ils ne les tariront jamais. Les flots qui coulent de Lui sont infinis comme Lui.

« Et cette lumière à lui dans les ténèbres », ajoute saint Jean. La terre a ses nuits et des astres pour l'éclairer. Les âmes ont leurs nuits pareillement et le Verbe seul peut percer ces ténèbres · Quel peuple les philosophes ont-ils éclairé? Quel, au contraire, est demeuré dans les ténèbres, quand il s'est ouvert à la lumière du Verbe? Pourquoi y a-t-il des ténèbres qui ne reçoivent pas cette lumière bienfaisante? Les ténèbres du monde matériel ne résistent pas à la lumière des astres. Pourquoi celles de certains esprits résistent-elles à celle du Verbe? Ah! nous ne le savons que trop. C'est qu'elles ne peuvent supporter ce qui condamne des penchants adorés.

Mais le soleil s'impose à la terre, pourquoi la vérité ne s'impose-t-elle pas aussi? Mais non, le soleil ne s'impose pas. Les yeux demeurent libres de se fermer à ses rayons. Ainsi, en est-il de la lumière du Verbe. Si l'orgueilleux ne veut pas de l'humilité de Jésus, ni le libertin de sa chasteté, Jésus n'impose ni l'une ni l'autre. Les âmes d'orgueil et de plaisir demeurent libres de repousser les nobles renoncements.

Et nous chrétiens, qui nous croyons des disciples de la lumière, l'acceptons-nous pleinement? Ne nous voit-on pas trop souvent plus occupés de plaire aux hommes qu'à Dieu? Tout

entiers à la recherche de notre bon plaisir, contrairement à l'exemple du Maître, et au détriment du bon plaisir de Dieu, n'opposons-nous pas à la grâce qui nous visite des résistances obstinées? Mais prenons garde, car si la vérité et la charité ne s'imposent pas, la félicité non plus ne s'imposera point.

Certains, dit-on, en viennent à détester cette lumière qui les importune et même à l'accuser d'être pernicieuse. Le soleil est-il pernicieux parce qu'il importune les yeux malades? Plaignons ces haineux et prions pour eux. Dieu, du reste, en sa miséricorde, entend bien que rien ne manque aux yeux infirmes. Il daigne les préparer à la lumière qui va se lever. « Il y eut, dit l'évangéliste, un homme envoyé de Dieu, appelé Jean. Il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous, par Lui, pussent arriver à croire.

Mais comment, dit saint Chrysostôme, c'est le serviteur qui vient rendre témoignage au Maître. Il est donc bien grand. Oui, certes, et on le verra quand le Maître viendra lui demander le baptême. Et quand le Maître voudra, à son tour, rendre témoignage à Jean, Il dira que « parmi les enfants des hommes, il n'y en eut pas de plus grand. »

Soit. Mais le Verbe a-t-il besoin qu'on Lui rende témoignage? Quand même Il serait méconnu de tout l'univers, en serait-il moins la vérité? Et sa splendeur en pâlirait-elle? Aussi, n'est-ce pas besoin de témoignage, mais condes-

cendance pour la pauvre humanité à qui il faut faciliter l'entrée dans la vérité! Quand le divin éclate, l'homme s'étonne et s'épouvante. Une voix d'homme le ménagera et le disposera à recevoir sans effroi le don de Dieu. Jean ne vient pas pour donner plus de créance à la parole éternelle, mais pour incliner ses concitoyens à accueillir le visiteur céleste, Il vient pour secouer les hommes distraits ou absorbés et leur dire : « voici l'agneau de Dieu ».

Toutefois le témoin de Dieu sera si grand, ce flambeau sera si luisant et si ardent, que l'évangéliste sent la nécessité de prémunir les hommes disposés à le prendre pour le Messie, et il déclare que Jean « n'est pas la lumière, » mais un témoin de la lumière. Jean vient dire : voici la lumière.

Telle est donc la Bonté divine qu'Elle fait précéder ses largesses d'une voix qui prépare les cœurs à les recevoir. Le Verbe se fait annoncer et montrer par un précurseur. Ainsi, du reste, en sera-t-il toujours. Toute grâce à un précurseur. Ce n'est ni une maladie, ni une tristesse qui nous sauvera; mais tristesse et maladie sont un précurseur de la grâce qui nous sauvera. Le monde un jour nous aura méprisés. A notre tour, nous le mépriserons. Le degoût de ses folies nous viendra, et ce dégoût préparera l'attrait céleste qui nous unira à Dieu, ce sera comme Jean-Baptiste disant : voici l'agneau de Dieu.

Jean donc n'était pas la lumière. « Il y avait

une lumière vraie qui illumine tout homme venant en ce monde. » Que nul n'en rêve d'autre ; c'est la splendeur même du Père. Ni l'éclat d'un astre, ni celui de tous les astres n'approchera jamais de son éclat. Marchons comme les enfants de cette lumière. Elle éclaire la route qui mène à la vie

Mais « le Verbe était dans le monde, et le monde ne l'a pas connu. » Oh ! monde léger ! monde ingrat ! Tu as détourné les yeux pour ne pas voir. Tu as redouté une lumière qui accuse tes œuvres, malheur à toi !

« Le Verbe est venu chez Lui, et les siens ne l'ont pas reçu. » Il est bien chez Lui dans le monde, car le vase appartient bien au potier et la terre au Seigneur. Il est partout chez Lui, puisque « tout a été fait par Lui et rien sans Lui ». Les hommes sont bien à Lui, car nul autre que Lui ne les a créés. Il a même daigné faire d'eux sa famille. En venant parmi eux, Il vient bien chez les siens. Tous sont à Lui, mais plus spécialement ceux qu'il a faits son peuple de prédilection. Et ceux-là, tombés dans un inexplicable aveuglement, n'ont pas voulu le recevoir. Encore si ce peuple ingrat ne s'était pas grossi des orgueilleux et des ingrats de tous les âges ! ô Jésus, s'il vous plaît, que nous ne soyons pas de ceux-là.

Mais, Dieu merci ! beaucoup de cœurs se sont ouverts. Des pêcheurs quittèrent leurs filets, des publicains leur négoce, des foules d'enfants et de pauvres s'attachèrent à ses pas, d'illustres

femmes le suivirent. « Et ceux qui crurent en son nom, Il leur donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » Quelle faveur ! une chétive créature admise en la famille divine !

Comprenons bien cependant cette parole : « le pouvoir de devenir enfant de Dieu ». Au dire de saint Chrysostôme, elle affirme l'infinie différence entre le Verbe et l'homme. Du Verbe, Jean a dit qu'Il *était* le Fils de Dieu. Il dit des hommes qui ont cru en son nom qu'ils sont *devenus* les enfants de Dieu. Il y a là un hommage à l'infinie supériorité du Verbe ; et pour nous une invitation à la reconnaissance et à l'humilité ! Ce qu'est le Verbe, Il l'est par nature. Ce que nous devenons, c'est par grâce. Par nature, indignes serviteurs de Dieu ; par grâce, devenus ses enfants.

Ce n'est pas tout. Ce pouvoir qui nous est donné est une gloire pour le Verbe miséricordieux ; pour nous aussi, si nous l'exerçons. Il n'y a pas d'enfants de Dieu, si le Verbe n'en donne la grâce. Il n'y en a pas non plus si les hommes ne consentent à le devenir. Cette grâce est l'œuvre du Verbe et de l'homme tout ensemble. Dieu pouvait-il mieux nous honorer ? Il met la plus haute élévation à notre portée, en la laissant au choix de notre liberté ! Il veut que notre glorification soit en même temps notre ouvrage et celui du Verbe.

Dieu néanmoins, en respectant notre liberté, entend bien sauvegarder la dignité et la faveur mise à notre portée. Il se réserve qu'elle soit

pour ceux « qui croient en son nom ». Qu'est-ce que croire au nom du Verbe ? C'est le reconnaître pour le Fils de Dieu et notre Sauveur; c'est être prêt à tout pour sa gloire ; c'est répondre à la délicatesse qui ménage notre dignité par un acquiescement empressé !

Et ils sont grands alors ceux qui deviennent enfants de Dieu. L'évangéliste, comme ravi, s'écrie « qu'ils ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu ». L'eau du baptême est le flot qui les porta. Naissance magnifique ! éclipsant la naissance naturelle *divinement*.

Mais, chers frères, devenus enfants de Dieu, il faut le demeurer. Comment ? par les mêmes moyens qui nous ont faits ce que nous sommes : En ne suivant ni le sang, ni la volonté de la chair, ni la volonté de l'homme, mais Dieu.

L'évangéliste termine en chantant le cantique de l'admiration et de l'amour : « Le Verbe s'est fait chair, et Il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité ! » Dans l'éternité, Il était le Verbe. Dans le temps, Il est devenu chair. Quels extrêmes ! Jean ne dit pas qu'Il s'est fait homme ; l'homme qui est une intelligence, est quelque chose de grand ; mais il dit qu'Il s'est fait chair, afin de mieux marquer l'incomparable abaissement et l'infinie condescendance. Béni soyez-vous, ô Verbe, pour n'avoir pas méprisé l'humble chair de l'homme ! Au reste votre anéantissement qui nous relève,

ne vous diminue pas. Le prince ne se déshonore pas en relevant le pauvre. Il fait vraiment œuvre de Prince. « Le Verbe est descendu jusqu'à nous, pour nous faire monter jusqu'à Lui. » Quant à la chair qu'Il a prise, Il la présente à l'adoration des anges et des hommes. Mais prenons garde. Pour la dignement glorifier, il nous faut conserver la nôtre dans une parfaite intégrité.

« Et le Verbe a habité parmi nous. » Quel hôte pour notre terre ! Quel concitoyen pour le pauvre pécheur ! Qui de nous oserait rester misérable ? O Verbe demeurant chez nous, sanctifiez-nous. « Et nous avons vu sa gloire. » Qui ne l'a vue ? Elle a resplendi dans nos campagnes, dans les cantiques des anges, dans l'encens des bergers et des rois, dans les miracles qui ravissaient les foules, dans les accents enflammés des apôtres et des martyrs, et dans les merveilles de miséricorde qui remplissent le monde.

Il nous est apparu « plein de grâce et de vérité ». De grâce pour charmer les hommes, de vérité pour les sanctifier. » Mais si vous êtes plein de grâce et de vérité, ô Verbe, cette plénitude est bien pour déborder. Oh ! qu'elle s'épanche ! qu'elle nous inonde de ses flots ! qu'elle pénètre jusqu'au plus profond de notre vie ! Qu'elle fasse beau le pauvre pécheur si enlaidi par son péché ! Puisque vous daignez venir, ô Verbe, pour nous sauver, qu'il vous plaise de nous rendre tous, comme vous, pleins de grâce et de vérité !

Evangile pour la Fête de l'Epiphanie

Jésus étant né à Bethléem, ville de Juda, aux jours du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem et demandèrent : Où est celui qui est le roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. A cette nouvelle le roi Hérode fut troublé, et tout Jérusalem avec lui ; et, ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il leur demanda où le Christ devait naître, et ils lui dirent : A Bethléem, ville de Juda, car il est ainsi écrit par le prophète : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda, car de toi sortira celui qui conduira Israël mon peuple ». Alors Hérode, ayant appelé les Mages en secret, s'enquit d'eux avec soin du temps où l'étoile leur était apparue, et les envoya à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de l'enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer. Ayant entendu le roi, ils partirent. En même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient reparut, et elle allait devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant elle s'y arrêta. A la vue de l'étoile, ils furent ravis d'une joie extrême ; et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et

(ici on fléchit le genou) ils l'adorèrent. Puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; et, avertis durant leur sommeil de ne point retourner vers Hérode, ils revinrent dans leur pays par un autre chemin.

Huitième Homélie

Epiphanie

Jésus étant né à Bethléem, ville de Juda, aux jours du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et demandèrent : Où est le Roi des Juifs qui vient de naître, car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer.

Bénissons Dieu dans sa fidélité à réaliser les promesses qu'Il nous a faites par ses prophètes, relativement au Messie, Sauveur du monde. Il fut prophétisé qu'une étoile extraordinaire apparaîtrait au monde dès la naissance de Celui qu'attendait le monde, et voilà l'étoile qui brille. Il fut annoncé aussi que les Gentils viendraient pour l'adorer, portant de l'or et de l'encens : voilà les Mages qui arrivent à Jérusalem, et demandent où est le Roi des Juifs qui vient de naître, car ils ont vu son étoile, et sont venus pour l'adorer.

Dieu est admirable dans ses manières de traiter ses créatures. Quand il s'agit de manifester la naissance de son divin Fils aux hommes, il prend les moyens qui leur sont le plus familiers et le plus propres à les convaincre de la réalité de

l'événement. Et Dieu est aussi riche dans ses délicatesses que dans la variété de ses créatures. On ne trouve pas dans nos jardins deux fleurs qui se ressemblent parfaitement, ni dans nos forêts deux feuilles parfaitement semblables. Et quand Dieu veut envoyer sa rosée aux feuilles et aux fleurs, cette rosée prend sur les feuilles et sur les fleurs la forme la plus propre à nourrir les unes et les autres.

Les hommes non plus ne se ressemblent pas, ni pour le corps, ni pour l'âme, et quand Dieu daigne leur envoyer les nobles rosées de sa divine grâce, cette grâce sait prendre les formes les meilleures pour produire l'effet qu'Il en attend. La grâce prend d'innombrables formes, dit l'apôtre saint Paul, *multiformis gratia Dei*. C'est ce qui nous explique les différents moyens que nous constatons dans la manifestation de la nativité du Sauveur. Aux Juifs, à qui l'apparition des anges est familière, Il envoie des anges qui leur disent : un petit Enfant vous est né. Aux gentils qui se livrent à l'étude des astres, Il envoie une étoile, non pas que l'étoile leur parle et leur apprenne la grande nouvelle, mais comme ils connaissent la prophétie de Balaam, ils ne se trompent pas au signe que le ciel leur donne.

Ne négligeons pas, chers frères, de constater le succès de la divine grâce, dans les âmes droites et honnêtes des Mages, comme nous avons eu l'occasion de le faire pour les bergers de Bethléem. En effet, les bergers tout aussitôt se dirent les uns aux autres : Allons jusqu'à

Bethléem, et voyons ce qui est arrivé. Et les Mages, quand ils ont vu l'étoile, se sont mis en route aussitôt, si bien que, voir l'étoile et partir, semble chez eux comme un même acte. Leur droiture leur fait accepter immédiatement la lumière divine, et leur honnêteté leur fait accomplir aussitôt le devoir qu'elle impose.

Ils ont vu et ils sont venus : voir et partir, c'est tout un dans ces âmes généreuses. Heureux sommes-nous, chers frères, si la grâce de Dieu trouve chez nous la même droiture et la même honnêteté. Ne nous arrive-t-il pas trop souvent de discuter avec la lumière, à cause des sacrifices qu'elle nous demande, et n'avons-nous pas trop souvent à rougir devant l'exemple que ces généreux païens nous donnent! Profitons au moins de la leçon qui nous est servie aujourd'hui, et unissons-nous aux Mages, pour la belle adoration qu'ils vont offrir au Seigneur.

En voyant et en entendant ces nobles étrangers qui cherchent le nouveau Roi des Juifs, Hérode se trouble et la ville entière s'émeut aussi. Et pour pouvoir répondre aux Mages, il réunit tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple qui lui disent que c'est à Bethléem de Juda que doit naître le Christ. Hérode, revenu de son trouble, mais non rassuré, faisant appel à sa politique de tyran rusé, renvoie les Mages et leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que moi-même j'aille aussi l'adorer.

Peudant que les Mages étaient à Jérusalem, l'étoile avait disparu ; sa lumière était inutile en ce moment, car l'autorité religieuse qui était dans Jérusalem, pouvait suffire à donner les renseignements que nécessitait la circonstance. Après les paroles du roi, ils partent, et en même temps l'étoile se montrant de nouveau, va devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où est l'enfant, elle s'arrête et disparaît.

Les Mages n'ont plus besoin d'elle ; ils vont trouver dans la maison une étoile vivante et parlante : la divine Mère du nouveau Roi qui leur présentera son enfant. Sans se troubler des humbles dehors de l'édifice, ils entrent avec confiance et touvent l'enfant avec sa mère, et dans un ravissement inexprimable, ils se prosternent et l'adorent ; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Admirons combien la vue de la foi est puissante; elle va plus loin que toutes les intelligences et toutes les raisons des hommes ensemble. Elle voit une modeste femme, simplement vêtue, et un petit enfant couvert de pauvres langes; elle n'hésite pas à dire : cet enfant qui pleure, c'est mon Roi, c'est mon Dieu, et sa mère, c'est ma reine.

Les Mages sont venus, en toute confiance, sous la conduite de l'étoile, chercher le nouveau Roi des Juifs : ils ont trouvé Hérode, et sont passés sans lui demander autre chose que des renseignements sur le nouveau Roi. La cour

d'Hérode ne leur a fait aucune impression; ils en sont partis joyeux, suivant tranquillement leur silencieuse conductrice, la remerciant et lui disant adieu, quand elle s'est arrêtée sur le modeste palais du petit Roi des Juifs.

Et leur foi n'a pas été ébranlée ; les richesses du palais d'Hérode ne les ont pas étonnés, ni séduits; le manteau royal du tyran de Jérusalem leur a paru vulgaire et méprisable. Mais les murailles branlantes de l'étable les ont charmés, et les langes du petit enfant leur ont paru si belles, qu'ils les ont baisées avec un ardent amour, s'empressant, quoique timidement, de verser l'or qu'ils apportaient aux pieds du divin Enfant, rougissant de ne pas le trouver assez beau pour sa royauté. C'est bien pour eux le Roi qu'ils attendaient, le Roi des Juifs, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. O Roi, très grand et très doux, combien sont peu de chose, et nos couronnes et notre or, auprès des vôtres! daignerez-vous nous agréer pour vos sujets?

Mais leur foi va bien plus loin. C'est déjà grand de saluer le petit enfant comme roi, mais ils voient en lui bien d'autres choses : la grâce qui les a éclairés, n'ayant trouvé en eux aucun obstacle, les a inondés d'une telle lumière qu'ils ont vu en lui, malgré les terribles dehors de l'indigence, le Fils de Dieu descendu, le Messie promis, un Dieu, sauveur du monde. Et, bien éclairés qu'ils avaient été dès le commencement, ils lui présentent l'encens, réservé chez tous les peuples, à l'autel de la divinité.

O cher Enfant! laissez-nous faire brûler devant vous ces parfums que nous voudrions rendre dignes de votre Majesté sainte! quoique nous soyons quelque chose dans le pays d'où nous venons, il ne nous en coûte pas de reconnaître que nous ne sommes rien devant vous, et s'il y a en nous quelque chose qui plaise à votre divin regard, c'est ce que vous avez daigné y mettre vous-même, d'abord en nous créant, et puis, en vous offrant à notre connaissance et à notre amour

Mais ce n'est pas seulement un Roi et un Dieu que les Mages reconnaissent dans l'enfant que leur présente sa douce mère. A travers cette humilité et cette petitesse qui les charment, ils sentent l'homme, l'homme semblable aux autres hommes, sensible, passible et mortel. Ils lui offrent de la myrrhe, qui indique par son amertume, les souffrances qu'Il endurera et les mortifications qu'Il s'imposera. Aussi, permettez-nous, ô notre Roi, ô notre Dieu, de vous dire que nous sommes à vous, et que nous voulons bien être sensibles, passibles et pénitents, et s'il le faut, mourir comme vous et pour vous.

Serait-il possible, chers frères, que devant ces Mages si éclairés et si révérencieux, nous ne soyons pas nous-mêmes pénétrés de cette double grâce de respect et d'amour? Souffrez que nous nous arrêtions un instant pour voir ce que font sur nous ces attributs du divin Enfant, si bien compris par les Mages, et s'il est vraiment

pour nous comme pour eux, notre Roi, notre Dieu, notre modèle.

La royauté du petit enfant de Bethléem si bien reconnue par les nobles Gentils de l'Orient, l'est-elle aussi par les hommes de notre temps et par nous-mêmes? Les Juifs diront un jour, dans leur fureur : nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous! Ne vous est-il pas arrivé, chers frères, d'entendre aussi de vos oreilles attristées cette détestable parole. Nous ne manquons pas aujourd'hui de gens qui ne veulent pas, ou qui ne veulent plus que Jésus règne sur eux. Les lois qu'Il a faites, il les repoussent à l'égal des grands enseignements qu'Il a donnés. Ils extirpent de leurs propres lois toutes les traces de la doctrine et des préceptes de Jésus. Ils se disent rois eux-mêmes, et ils ne veulent pas, à l'exemple d'Hérode, en supporter un autre. Nous verrons bien ce que gagneront les peuples à ce renversement des choses ; nous verrons bien ce que leur apportera cette fourmilière de souverains qu'ils subissent béatement, sans même vouloir supporter qu'on les éclaire. En tout cas, les Juifs modernes comme les anciens n'empêcheront pas le Seigneur Jésus d'être le Roi immortel des siècles. Ils pourront échapper à la divine bienveillance de ce Roi compatissant, mais ils ne l'empêcheront pas de demeurer pour le bonheur d'autres générations plus sensées et plus sages.

Les Mages ont adoré leur Dieu dans le petit enfant. Nous faisons sans doute comme eux,

chers frères, mais tous nos contemporains le font-ils avec nous? Certains Juifs disaient autrefois : N'est-ce pas le fils du charpentier? Et parmi nous, dans un langage moins commun peut-être, ne dit-on pas : Le Christ fut un sage, un homme qui prêcha une belle doctrine et qui aima les hommes. Il fut un des bienfaiteurs de l'humanité, mais son temps est passé, maintenant c'est le nôtre.

Les hommes distingués de tous les siècles ont parlé autrement de Jésus-Christ. Et croit-on vraiment se distinguer en prononçant des appréciations différentes de celles que nous ont laissées les hommes qui ont le plus honoré l'humanité par leur génie, leur science et leur vertu? Ce serait une grande illusion. Jésus-Christ a tellement dominé tous les hommes de génie, de science et de sagesse, qu'on ne peut pas le laisser au rang des hommes. Sa doctrine ne fut pas la doctrine d'un sage, mais celle d'un Dieu, et sa vie et ses œuvres furent constamment divines. O Jésus, notre Roi bien-aimé et notre cher Seigneur, pardon pour les égarements de ces Juifs nouveaux, daignez agréer l'hommage de nos humbles adorations avec celles des Mages.

Le Messie nous est apparu dans sa naissance, entièrement sujet, comme chacun de nous, à la souffrance. Jésus ne s'est pas présenté à nous comme un homme forcé à souffrir, mais comme un homme voulant souffrir, pour apprendre aux hommes que la souffrance est une condition indispensable pour le relèvement de l'homme

tombé. La douleur répare les ruines que le plaisir a faites. Quoiqu'en disent les païens du temps présent, la mortification chrétienne s'impose à quiconque veut triompher des mauvaises passions. La pénitence est indispensable au salut : Il y a aujourd'hui une grande fureur pour jouir, et cette fureur augmente d'autant la nécessité et la gravité des souffrances qui surviendront. L'accumulation de plaisirs prépare une accumulation de souffrances. Les moins malheureux sont ceux qui acceptent la croix et qui lui sourient. Puissions-nous donc, en nous approchant de Jésus, faire comme les Mages, une offrande de myrrhe, aussi bien que d'encens et d'or.

Remarquons, chers frères, que les Mages, en reconnaissant, par leurs présents, les attributs du divin Enfant, sa royauté par l'or, sa divinité par l'encens, son humanité par la myrrhe, lui offrirent surtout les sentiments dont ces présents sont le symbole. Leur or était très beau, mais leur charité, dont l'or est l'emblème, était plus belle encore. Comme ils l'aimèrent ce doux enfant que Marie offrait à leurs caresses ! Quelle tendresse dans les baisers qu'ils purent déposer sur ses pieds sacrés !

Et puis, comme furent ardentes les prières figurées par l'encens, qu'ils firent monter vers l'auguste Fils de Dieu. Avec quelle flamme, ils demandèrent pour leurs peuples assis à l'ombre de la mort, une illumination pareille à celle dont ils se sentaient remplis. Et puis, en voyant ce roi et ce Dieu, venir en homme pour souffrir et

être victime en faveur des hommes pécheurs, comme ils acceptaient généreusement d'entrer dans cette voie du relèvement qui fera d'eux aussi des pénitents et des martyrs.

O bon Jésus, nous voici à vos pieds avec les Mages, et après avoir confessé votre triple gloire de Dieu, de Roi, d'homme mortel, nous vous supplions d'agréer les désirs que nous avons de répondre par l'amour à l'amour que votre naissance nous témoigne. Nous osons même vous dire que nous vous aimons, ô Roi, ô Dieu, ô homme; mais daignez augmenter cet amour que votre grâce a fait naître. Recevez aussi notre prière tiède et imparfaite, hélas! mais unie à celle de votre Église. Enseignez-nous à la rendre digne de vous, et proportionnée aux effets que vous voulez qu'elle produise. Formez-là en nous, et qu'elle s'élève sans cesse de notre cœur comme un nuage de parfum.

Recevez enfin l'hommage de nos cœurs contrits et repentants, la volonté que nous avons d'imposer à nos sens un frein qui les règle, et l'expiation qui les répare. Et puis, que votre bonne étoile qui conduisit les Mages à votre berceau nous conduise à vous dès ici-bas et dans l'éternité ensuite.

Après avoir donné toute satisfaction à leur foi et à leur piété, les Mages, ayant reçu en songe un ordre du ciel de ne point aller retrouver Hérode, retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

Que la prudence des Mages devienne la nôtre,

chers frères, et nous aussi, allons dans notre pays, c'est-à-dire aux affaires de notre condition, par un autre chemin que celui que nous avons suivi jusqu'à présent. Et comme dit saint Grégoire, si, jusqu'à présent, nous avons suivi la voie de l'orgueil et de la désobéissance aux saintes lois divines, si nous avons trop recherché les choses visibles et trop touché au fruit défendu, marchons désormais dans l'humilité, l'obéissance, le mépris de ce qui passe, la vraie mortification chrétienne et la recherche constante des biens éternels.

Évangile pour le premier dimanche après l'Épiphanie

Jésus étant âgé de douze ans, son père et sa mère allèrent à Jérusalem, selon leur coutume, au temps de la fête de Pâques. Après que les jours de la fête furent passés, et comme ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem sans que son père ni sa mère s'en aperçussent. Et pensant qu'il était avec leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs parents et ceux de leur connaissance. Mais, ne l'ayant pas trouvé, ils s'en retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Or, il arriva que, trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'écoutaient admiraient sa sagesse et ses réponses. En le voyant, ils s'étonnèrent, et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? voilà votre père et moi qui vous cherchions, tout alarmés. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper de ce qui regarde le service de mon père ? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. Il descendit ensuite avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis. Or, sa mère conservait dans son cœur toutes ces paroles; et Jésus croisssait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Neuvième Homélie

Jésus perdu et retrouvé

(Luc. II.)

Dieu, dans l'ancienne loi, commandait qu'en certains jours de fête, annoncés et célébrés par les prêtres, les hommes se rendissent à Jérusalem pour assister aux cérémonies sacrées. Joseph n'avait garde de désobéir à la loi; et Marie, sans y être obligée, car cette prescription ne regardait pas les femmes, se faisait un bonheur de le suivre.

La nouvelle alliance a aussi ses solennités. Les fidèles ont reçu le commandement d'y prendre part. Heureux ceux qui aiment à recueillir la rosée des grâces que ces jours bénis apportent ! Sommes-nous, chers frères, de ces heureux qui, saintement jaloux de garder les lois divines, s'empressent de recueillir les bénédictions qui leur sont offertes? N'y a-t-il pas des lâches qui regardent à la peine à prendre plus qu'aux bienfaits à recevoir? des âmes basses plus avides des biens grossiers que des intérêts surnaturels? La maison de Dieu, son culte, ses fêtes, qui nous donnera de les aimer et d'y trouver nos meilleures joies?

Mais de plus, selon que le voulait aussi la loi, lorsque l'Enfant Jésus eut douze ans, Joseph et Marie le conduisirent à Jérusalem pour la fête de Pâques. Parents chrétiens, diront les saints Docteurs, apprenez, de Marie et de Joseph, à conduire de bonne heure vos enfants au temple que le Seigneur habite. Vous ne sauriez trop tôt les présenter au Maître, et leur inspirer l'amour de cette maison dont l'atmosphère est si pénétrante et si bienfaisante. Les habitudes saintes s'impriment dans un cœur où rien n'a terni la radieuse image de Dieu.

Jésus, de son côté, pressé par l'amour du Père céleste, est heureux de se rendre en son temple. Oh ! vous, enfants, imitez Jésus. Entourez l'autel où le Seigneur aime à vous voir comme les rejetons chéris de son Église, et les futurs habitants de son ciel. Nous tous, chrétiens, suivons en Jésus, dit le vénérable Bède, les pas de l'homme si nous voulons jouir un jour de la contemplation de Dieu. « Le passereau trouve une demeure, et la tourterelle un nid ; et moi je cherche vos autels, Seigneur des vertus, mon roi et mon Dieu. » (Ps. 83, v 4.)

Quand les jours de la fête furent passés, Joseph et Marie s'en retournant, Jésus, sans qu'ils s'en aperçussent, resta dans Jérusalem Quelle pensée donc l'occupait déjà ? A cet âge où l'enfant craint d'être séparé des siens, comment craint-il si peu de rester seul dans la grande ville ? Lui, si respectueux et si aimant, comment se permet-il ce qui devra les contrister ?

Ah ! c'est que la maison de son Père a des charmes incomparables, et l'amour de ce Père possède sur son cœur un tel empire que tout autre amour s'éclipse devant cet amour. Béni, soyez-vous, ô Jésus, de daigner nous apprendre à aimer ainsi notre Père qui est dans les cieux. Rendez-nous capables de montrer que rien ne nous tient tant au cœur que cet amour.

On se demande peut-être comment Joseph et Marie ont pu partir sans avoir l'enfant auprès d'eux. Mais l'Évangile nous le dit : « Ils le croyaient avec ceux de leur compagnie. » C'était l'usage, chez les pèlerins d'une même contrée, de voyager par groupes, se mêlant comme les membres d'une même famille, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, laissant les enfants, selon leur attrait, aller avec le père ou la mère, et s'attacher à ceux qui les caressaient.

Et, s'il y eut inadvertance, disent les Pères, le ciel l'avait ménagée, pour que Jésus commençât à réveiller dans ces âmes augustes l'idée de la divine indépendance. Avertis du dessein de l'enfant, et ne s'en rendant pas bien compte, ils auraient peut-être mis obstacle, dit saint Thomas, à la discussion qui allait s'ouvrir avec les docteurs de la Loi.

Samson ne voulut pas découvrir à ses parents qu'il avait pris le miel dans le corps du lion, parce qu'ils n'auraient pas compris son dessein de confondre les Philistins. (Jud. 14. 9.) Samson, d'après saint Bonavanture, fut une figure de Jésus, et le saint Enfant, en accomplissant

cette figure, donne à tous ceux qu'Il appellera au grand ministère des âmes, l'exemple de ne pas laisser dépendre de la chair et du sang, les choses de leur glorieuse vocation. Ne connaissant pas, ou n'aimant pas les obligations qu'impose la consécration sacerdotale ou religieuse, les parents, trop souvent, méconnaîtraient des droits pourtant bien supérieurs à leurs droits.

Il se peut que Marie et Joseph eussent compris; mais alors eut manqué l'occasion de montrer au monde l'indépendance qu'il faut laisser aux enfants que Dieu appelle à son service. Or, l'univers devait apprendre, qu'avant tout, l'enfant appartient à Dieu, et que sa vocation ne doit dépendre ni de l'appréciation ni de la permission des hommes.

« Marie et Joseph, ayant marché tout un jour, s'aperçoivent de l'absence de Jésus, et se mettent à le chercher parmi leurs parents et les personnes de leur connaissance. » Ils ont certainement perdu Jésus sans qu'il y ait de leur faute, mais ils n'en sont pas moins dans une profonde désolation.

Oh ! douleur de Marie et de Joseph, que ne passez-vous dans le cœur de tant de parents chrétiens dont les enfants ont pris des routes bien différentes de celles du temple. Oh ! recherches anxieuses, que ne vous trouve-t-on dans l'âme de ces parents malheureux ! Et vous, pères et mères infortunés courez donc après ces pauvres enfants, jusqu'à ce que vous les trouviez.

Il y a pour nous, chers frères, plusieurs manières de perdre Jésus. On le perd par sa faute quand on se laisse tomber dans le péché mortel, et c'est la plus funeste manière de le perdre. Qui pourrait jamais assez la pleurer et trop faire pour la réparer ? On le perd encore par sa faute, en se permettant des négligences légères, excusables peut-être, mais qui, néanmoins, méritent un châtiment. Jésus se doit bien de supprimer à ses âmes les joies imméritées de sa présence.

Enfin, il y a des âmes qui perdent Jésus sans qu'il y ait de leur faute. C'est plutôt Jésus qui leur échappe, et c'est pour éprouver leur amour. Il veut savoir si c'est Lui ou ses biens qu'elles aiment. Ames fidèles qui aimez vraiment Jésus et veillez à ne le perdre pas, ne vous troublez point s'il disparaît quelquefois. Il se cacha pour ceux qu'Il aimait le plus au monde, les laissant trois jours en alarmes. Vous n'êtes pas plus justes que Marie et Joseph. Il veut savoir si vous l'aimez absent aussi bien que présent. Ne vous troublez pas, mais cherchez. Cherchez-le comme Marie et Joseph, qui, bien qu'innocents de sa perte, le cherchent avec la plus vive inquiétude.

Et vous, à qui trop de négligences ont attiré la disparition du Maître, prenez garde ; ne restez pas dans la tiédeur qui l'a contraint de s'éloigner ; ce serait une invitation au démon de venir. Cherchez-le, tout en larmes, et vous le retrouverez.

Quant à vous, infortunés, qui l'avez perdu par le péché mortel, ah ! pleurez cette perte, le plus grand des malheurs. Il faut retrouver Jésus, quoiqu'il en coûte, « car il n'y a point de salut en un autre ».

Mais pour vous trouver sûrement, ô bon Maître, où vous cherchons-nous ? Si Marie et Joseph ne vous ont point trouvé parmi les leurs, pouvons-nous espérer vous trouver parmi les nôtres.

« Marie et Joseph retournent à Jérusalem, et, après trois jours, ils trouvent Jésus dans le temple au milieu des Docteurs... »

C'était l'usage, chez eux, de se réunir toutes les semaines, sous quelque portique du temple. Ils prenaient place sur des sièges élevés, formant un hémicycle, au milieu duquel s'assemblait le peuple pour les écouter. C'est là que Marie et Joseph trouvent Jésus. Touchant mystère, dit Origène. Si donc il vous arrive de perdre Jésus, n'allez le chercher ni dans les champs, ni par les villes ; ses parents le cherchèrent ainsi vainement durant trois jours. N'allez pas surtout le chercher au milieu des agitations du siècle, dans le train des affaires et des plaisirs.

« Il ne se trouve pas, dit le prophète, dans la terre de ceux qui vivent parmi les délices. » Allez au temple, maison de la prière, et près des docteurs de la Sainte Église, et là, dit saint Hilaire, vous trouverez le Christ qui s'établira en vos bonnes et pacifiques volontés.

Mais que fait Jésus dans le temple ? Il ouvre

sans doute aux docteurs les trésors cachés de la science. Non, dit l'Evangéliste. « Il écoute et interroge. Pour montrer qu'il est homme, dit le vénérable Bède, il écoute humblement, comme ses maitres, des hommes qui ont le dépôt de la science. Dans sa condition d'homme, selon Métaphraste, il était raisonnable qu'il interrogeât, il était prudent qu'il écoutât. »

Or s'il écoute et interroge, Lui par qui seul savent les Docteurs, que devons-nous faire nous dont les vues sont si courtes en toutes choses? Si la science agit ainsi, que doit faire l'ignorance ? Si Jésus semble se faire disciple de la Synagogue, au moment même où elle va disparaître, parce qu'elle est encore l'autorité, que devons-nous être envers l'Église, l'autorité définitive, qui possède une sagesse dont la Synagogue n'eut que l'ombre? Ah! chers frères, tenons-nous humbles et attentifs, dans le conseil des Maitres. Écoutons et interrogeons. Interroger, c'est signe du désir de la vérité; écouter, c'est signe d'humilité ; double supplication qui provoque la lumière divine à descendre jusqu'à nous pour nous éclairer et nous guider. O bon Jésus, inspirez-nous de bien interroger et de bien écouter.

« Or tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'admiration. » Sa langue trahissait cette divine sagesse d'où sortaient les flots abondants de ses questions et de ses réponses. Il devait rester jusqu'à trente ans dans l'obscurité, pour obéir à la loi qui défendait, avant cet âge, d'enseigner

dans les Synagogues. Mais entre les merveilles de sa naissance et celles de la prédication, il lui plut de laisser échapper ce rayon de sa sagesse.

Toutefois ceux qui s'étonnaient, eussent été moins surpris s'ils avaient voulu se souvenir des anges qui chantèrent sa naissance, de l'astre nouveau qui brilla au firmament, et des rois de l'Orient qui vinrent lui offrir des couronnes. Et plus tard quand ils seront témoins des prodiges qu'il opèrera, ils seraient moins étonnés, s'ils se rappelaient que dix-huit ans auparavant, dans ce temple, il les charma, encore enfant, par sa modestie, et les ravit par la sagesse de ses discours.

« Marie et Joseph, voyant ainsi Jésus, furent remplis d'admiration. Mais Marie lui dit : mon fils, « que nous avez-vous fait là ? Voilà votre père et moi qui vous cherchions pleins de douleur ». Ces paroles de Marie vous paraissent peut-être un reproche. Elles ne sont qu'une plainte arrachée à sa tendresse ; plainte bien respectueuse ; pieuse et amoureuse plainte. Marie a souffert et elle le dit. Plaignons-nous ainsi nous-mêmes, quand Jésus semble nous soustraire sa grâce, disons-lui, comme Marie, que nous avez-vous fait là ? Et comme David : « Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré au loin. » (Ps. 9. 22.) Se peut-il que votre absence ne nous afflige beaucoup ? Nous l'acceptons. Néanmoins revenez au plus tôt, car notre âme languit sans force loin de vous.

Mais, répond Jésus : « Pourquoi me cherchiez-

vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des choses de mon Père ? » Sous de froides apparences, nous entendons là, chers frères, une vraie parole de Messie ; c'est l'inauguration de son grand ministère de Sauveur. La gloire du Père céleste, voilà le motif de la descente du fils de Dieu parmi nous. Se peut-il d'ailleurs que le très doux enfant ait voulu reprocher à sa mère sa sollicitude et sa douleur ? Ah ! non certes, il a entendu seulement relever ses pensées vers celui dont il est le fils, et dont il doit, sans immixtion de volonté humaine, accomplir les hautes volontés.

Mais Jésus, en même temps, dicte la réponse de toute âme appelée à des fonctions surnaturelles, quand elle est sollicitée, de regarder aux attachements naturels. Et ce n'est pas seulement aux ministres du Seigneur qu'il faut toute liberté pour leurs éminents devoirs. Tout chrétien se doit à la gloire de Dieu, et il lui faut mettre au permier rang de ses obligations celle de cette gloire. Et, dans le conflit entre la grâce et la nature, c'est manifestement à la grâce qu'il faut obtempérer. La nature a ses droits ; mais Dieu a les premiers.

Or, si Jésus répond ainsi à Marie, un tel fils qui ne peut être distrait de sa mission, à une telle mère qui ne veut certes pas l'en distraire, nous si faciles à ébranler dans le devoir, que ne devons-nous pas répondre à des esprits trop peu éclairés et trop peu scrupuleux qui voudraient nous en éloigner !

Sans doute il y a lieu de ménager des parents respectables. Si ceux de Jésus n'ont pas compris, dès l'abord, ses hautes destinées, est-il étonnant que les nôtres soient lents quelquefois à comprendre une vocation éminente ? Gardons seulement dans le maintien de nos résolutions, une douceur tranquille et respectueuse. Au reste la sévérité de Jésus n'est qu'apparente et Marie ne s'y méprend pas. Le bon Maître ne permettra pas que nos parents vénérés se méprennent à la nôtre.

Jésus donc nous apparaît, s'occupant, dès l'enfance, de la gloire de son Père. Ainsi doivent faire les vrais enfants de Dieu. Il n'est aucun temps dans lequel nous ne devions glorifier Dieu. Et d'ailleurs, « ce que vous n'aurez pas recueilli dans la jeunesse, comment dans la vieillesse, le trouverez-vous ? » (Sect. xxv. 5.) Rien de plus aisé que de prendre le bon chemin au départ. Mais quand on en a pris un autre, que de difficultés ne trouve-t-on pas à le changer !

Toutefois « Marie et Joseph ne comprirent pas, dit l'Évangile. » Ils comprirent assez néanmoins pour acquiescer aussitôt. Contents des lumières que Dieu leur donnait, ils ne murmurèrent pas de n'en pas recevoir davantage. Si Dieu ne nous découvre pas à la fois tous les secrets que notre curiosité voudrait pénétrer, ce qu'il daigne nous octroyer doit nous suffire. Dieu donne toujours le suffisant, même en abondance.

Au reste, en permettant que Jésus ne fut pas

entièrement compris, Dieu a voulu consoler d'avance l'Église et ses ministres des préjugés qui foisonneront sur leurs pas. Aussi, ne devront-ils pas cesser pour cela d'annoncer les mystères de la sagesse. (1. Cor. II. 5.)

Après cela, Jésus aurait pu rester dans le temple, et faire durer le charme qu'il répandait autour de lui ; mais il trouva mieux, après avoir proclamé les droits de son Père céleste, de reconnaître ceux de Marie et de Joseph, et il partit avec eux. Le Maître, dit saint Bernard, ne dédaigna pas de suivre un charpentier et une femme. Il vint à Nazareth, sans hésiter, quoiqu'il n'ignorât pas que ce lieu obscur serait pour lui l'occasion du mépris de la foule. On dira en effet un jour : « peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? »

Or, à Nazareth, « Jésus était soumis à Marie et à Joseph ». Et cela jusqu'à trente ans.

Être soumis, c'est se mettre dessous. Jésus se met sous Marie et Joseph. Soumission dit plus qu'obéissance. L'obéissance est un fruit de la soumission. L'obéissance opère les actes que la soumission inspire. La soumission est l'état d'où procède l'obéissance. L'obéissance est intermittente comme les actes qu'elle produit. La soumission étant un état, fait que l'âme est toujours prête quand le commandement apparaît. Ici, qui est soumis ? Le Verbe de Dieu. A qui est-il soumis ? A ses créatures. Rougis donc, poussière orgueilleuse, dit saint Bernard. Ton Dieu se soumet et tu voudrais dominer.

Prétendrais-tu te préférer à Dieu? Jésus descend et se soumet ; descends toi-même et soumets-toi.

Quant aux actes d'obéissance, il serait difficile de dire avec quelle spontanéité et quelle joie Jésus les accomplit. Obéissons ainsi, sacrifions notre jugement et notre volonté au jugement et à la volonté de ceux qui tiennent la place de Dieu. « L'obéissance vaut mieux que les victimes. » (I. Reg. 15. 22.) Dans les victimes, on n'immole que la chair des animaux ; on s'immole soi-même dans l'obéissance. Les supérieurs n'auraient-ils pas de bonnes raisons pour commander, les inférieurs en ont toujours d'excellentes pour obéir. C'est à la raison suprême de Dieu qu'ils obéissent. C'est toujours glorieux et profitable.

Quant aux autres doux mystères de la vie de Nazareth, Marie les gardait dans son cœur, et l'Évangéliste a dû respecter le secret de la divine Mère. Il a pourtant ajouté que l'enfant « croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes ».

Mais Jésus pouvait-il donc progresser en sagesse et en grâce? N'en possédait-il pas tous les trésors et n'en était-il pas la source infinie? Le soleil, toujours également lumineux en lui-même, brille cependant davantage à mesure qu'il monte sur l'horizon. Ainsi fait Jésus, notre divin Soleil. A mesure qu'il monte en âge, dit saint Thomas, il répand plus de sagesse et de grâce. Ses perfections ne sauraient croître; mais

elles brillent davantage, ce qui paraît aux hommes un accroissement. Il progresse, non en lui-même, mais en ses membres, dit saint Jean Damascène; ce qui donne un plus large cours à la manifestation de ses divines vertus.

Dans cet apparent progrès, d'ailleurs, Jésus apprenait à ses frères à s'élever graduellement jusqu'au jour parfait, jusqu'au plein midi du ciel. (Prov. IV. 18.)

Au reste, ce qui, pour Jésus, n'était qu'apparent ou accidentel, est pour nous absolument nécessaire. Ce qu'il possédait en plénitude, nous ne l'avons qu'en germe. Ce germe demande à grandir. La justice initiale ne saurait nous suffire. Toujours plus haut, toujours plus haut, devons-nous dire. Nous n'arriverons jamais au faîte ici-bas; mais il y faut tendre sans repos. Le faisons-nous, chers frères, et montons-nous de vertu en vertu? Ne pas progresser, dit saint Bernard, c'est reculer.

Cependant, entre progresser et reculer, il y a un milieu honorable, ce semble. N'est-ce pas quelque chose de demeurer stable dans la vertu? Mais déjà pour cela, il faut une volonté fidèle et vigoureuse, laquelle étant admise, ne saurait manquer de produire des accroissements généreux. Avançons donc, mais comme le divin enfant, « devant Dieu et devant les hommes ».

Devant Dieu d'abord. C'est manifestement Dieu qu'il faut, avant tout, satisfaire. Lui seul, d'ailleurs, voit tout, juge toujours équitablement et dispose des justes récompenses. Le progrès

devant Dieu, d'autre part, assure le progrès devant les hommes. Leur édification est la floraison naturelle de l'âme fidèle au Seigneur. Au contraire, progresser devant les hommes, n'assure pas le progrès devant Dieu. L'édification des hommes peut exister avec bien des lacunes intérieures ; mais le vrai service de Dieu n'en laisse aucune devant les hommes. Qui aime Dieu accomplit tout. Le progrès devant les hommes ne garantit, d'ailleurs, aucun des avantages que le progrès devant Dieu nous assure.

O bon Jésus, daignez, s'il vous plaît, favoriser notre croissance devant votre noble Père. Qu'il en paraisse ensuite devant les hommes ce qui est nécessaire à leur édification. Et puis, béni soyez-vous à jamais.

Evangile pour le deuxième dimanche après l'Epiphanie

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité à ces noces avec ses disciples. Et le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira. Or, il y avait, pour les purifications des Juifs, six grands vases de pierre contenant chacun de deux à trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez ces vases d'eau, et ils les emplirent jusqu'en haut. Et Jésus leur dit : Puisez maintenant, et portez-en à l'intendant du festin ; et ils lui en portèrent. Dès que l'intendant eut goûté cette eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : Tout homme sert d'abord le meilleur vin, et quand les convives ont beaucoup bu on en sert de moins bon ; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à présent. Ce fut le premier des miracles de Jésus : il le fit à Cana en Galilée, et par là fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

Dixième Homélie

Les Noces de Cana

(Jean. II.)

Nous avons laissé Jésus à Nazareth, croissant en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.

Le temps a marché. Jésus vient d'entrer dans sa carrière évangélique. Il a reçu le baptême de Jean. Il a déjà des disciples. Il n'a opéré encore aucune merveille sensible, pour confirmer la divinité de sa mission. Mais aujourd'hui même Il ouvre la série des prodiges qui rempliront désormais sa vie jusqu'à son retour dans les cieux.

« Il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus y vint aussi avec ses disciples. » Voilà déjà, chers Frères, dans ces courtes paroles, deux choses qui vous étonnent : Marie nommée la première, et puis son assistance à des noces, ainsi que celle de Jésus.

Mais d'abord, ce n'est pas sans raison que l'évangéliste nomme Marie la première. La mère passe avant le fils; Marie avant Jésus. Marie, la mère, avait l'autorité. Jésus, le fils, était subordonné. Le Dieu n'avait point paru encore. Mais surtout quel enseignement!

Dans la divine économie de la Rédemption, il a fallu passer par Marie pour arriver à Jésus. Marie n'est pas devenue sa mère sans avoir auparavant consenti à l'être. Or cette belle économie demeure. On n'arrivera pas à Jésus sans passer par Marie. Enfants des hommes, quelles que soient les noces que vous recherchiez, n'oubliez pas de recourir à Marie, si vous voulez obtenir la miséricordieuse présence de Jésus.

Quant à la présence de la divine Mère à des noces, ne répondait-elle pas à une haute convenance? N'avait-elle pas reçu l'honneur des plus illustres fiançailles? En elle s'était opérée l'union de la nature divine et de la nature humaine. Elle était dès lors destinée à exercer sur les noces chrétiennes une salutaire influence. Sa puissance sur le cœur de Jésus devait donc se montrer surtout en ces graves circonstances de la vie. Et le monde devait apprendre que c'est sous les auspices de Marie que doivent se faire les noces humaines. En ce jour donc saluons Marie protectrice, et de ces noces communes qui donnent des enfants à la terre, et de ces noces glorieuses qui donnent des apôtres et des épouses au Seigneur.

Mais Jésus y vint aussi. Le divin Maître trouva bon d'inaugurer son apostolat par la sanctification de l'état qui est le fondement de la société humaine. Il lui plût de proclamer, par sa présence, la sainteté des noces et de les élever à la dignité de sacrement. Quant à ses disciples, prémices du nouveau sacerdoce, dit Corneille de la Pierre,

il leur fallait apprendre à diriger les époux dans la connaissance et l'accomplissement de leurs devoirs, et, selon saint Augustin, à leur enseigner, dans la génération même à préparer la régénération. Voilà pourquoi ils étaient là aussi.

« Or, durant le repas, le vin étant venu à manquer, Marie s'en aperçoit et dit à Jésus, ils n'ont point de vin. » A ces paroles, on reconnaît vite une mère. Une mère devine les nécessités de ses enfants. Marie voit le besoin de ses hôtes. Elle n'attend pas d'être priée pour s'émouvoir de leur détresse. « Ils n'ont point de vin. » Quelle simplicité dans la demande ! Quelle confiance dans le pouvoir et la bonté de Jésus !

La chose cependant est de minime importance. Il ne s'agit, ni de guérir un malade dévoré de la fièvre, ni de rendre un enfant mort à sa mère désolée. Mais les entrailles de Marie sont si accessibles à la compassion que, pour épargner, même une honte légère, à une pauvre famille, elle ne croit pas que ce soit trop de mettre à contribution la toute puissance de Jésus. Au reste que pourrait-il sortir de la fontaine de pitié, si ce n'est une abondante pitié? Et qu'y a-t-il d'étonnant à voir les entrailles de la miséricorde laisser couler à flots la miséricorde? (S. Bernard.)

Mais quel touchant mystère ici ! nous disent les Pères. Le vin nous manque aussi à nous trop souvent : celui de la sagesse, dit saint Augustin ; celui de la dévotion, d'après saint Bernard ; et celui qui fait germer les vierges, ce

breuvage délectable qui n'est autre que le sang de Jésus-Christ, dont le vin miraculeux de Cana était la figure et la préparation, au dire de saint Cyrille.

Or ce vin précieux qui nous manque, comment nous viendra-t-il? Par Marie, comme aux époux de Cana. Dieu entend que tous les biens, figurés par cette liqueur bénie, nous soient distribués par l'entremise de la divine Mère. Marie fait au ciel ce qu'elle fit à Cana. Comme une vraie mère, elle connaît nos misères avant que nous les lui disions. Elle s'en émeut avant que nos cris montent jusqu'à son trône. Et que ne fera-t-elle pas si elle nous voit suppliants à ses pieds! O Marie, ô Marie, daignez regarder à nos maux. Épargnez-nous la honte de manquer du vin généreux de la vertu, et de paraître devant notre juge, sans que nos cœurs soient remplis du vin de la divine charité.

Marie cependant dit peu de chose à Jésus. Trois mots seulement : ils n'ont pas de vin. (*Vinum non habent.*) Et ces trois mots sans vivacité, sans insistance, tant elle est sûre de leur effet. Toutefois la réponse de Jésus ne paraît pas favorable. « Femme, dit-il, que m'importe et que vous importe? » Ces paroles sentent la sévérité et le refus. Et l'on se demande : comment Jésus a-t-il pu parler ainsi à sa mère? Ignore-t-il d'ailleurs l'abus que feront les hérétiques de ces paroles? Jésus sait tout; mais la malice humaine ne lui fera pas retenir une sentence utile aux hommes. Sous ces paroles, au

reste, il n'y pas toute la dureté qu'on pense, et il y a de touchants mystères qu'on ignore.

Et d'abord ce mot : femme. Sans doute il semble sévère et contraster douloureusement avec les sentiments dont Jésus et Marie sont animés l'un pour l'autre. Mais ici Jésus est Messie plutôt que Fils. C'est au Messie que Marie a fait appel. C'est le Messie qui répond. Et sa réponse nous avertit tous que, lorsque nous le presserons de requêtes importunes, pour des intérêts terrestres, Il nous dira aussi : Que m'importe et que vous importe? Il prémunit les parents contre la tentation de marquer sa conduite au fils du sanctuaire, et ce fils lui-même, Il l'invite à faire taire la nature pour laisser toute liberté à la grâce. Et pour que nul ne puisse se prévaloir d'une autorité ou d'une tendresse, légitimes d'ailleurs, Il trouve bon de parler sévèrement à la plus digne des femmes et à la meilleure des mères. Le prophète déjà avait dit : « Je serai sans tache, si je ne me laisse pas dominer par les miens. » (Ps. XVIII.)

Au reste, voici une parole qui corrige la sévérité de Jésus et son apparent refus : « Mon heure n'est pas encore venue ». Jésus donc ne refuse pas; mais Il attend l'heure marquée par son Père pour les miracles; sa tendresse pour sa mère ne doit pas la lui faire devancer. L'heure de Dieu! ah! que de fois nous aussi nous la devancerions volontiers! Et s'il arrive qu'elle se fasse attendre, que de plaintes! et quelquefois que de découragements! Nous semblons ignorer

qu'une humble soumission est le meilleur moyen de hâter l'heure de la visite de Dieu.

Jésus a répondu sévèrement d'abord. Il a daigné ensuite donner la raison de sa sévérité, qui était d'affirmer les droits de son Père. Il va maintenant condescendre au désir de sa mère, avancer son heure par égard pour cette mère bien-aimée, et faire éclater la puissance de sa maternelle intercession. Marie du reste a bien compris les leçons que voulait donner son divin Fils; elle a bien pressenti aussi que sa prière allait être exaucée. Et s'adressant aux serviteurs, elle leur dit : « Faites tout ce qu'Il vous dira. »

Jusqu'à ce moment la Mère de Jésus n'a point parlé aux hommes. L'Évangile nous a bien rapporté son entretien avec l'ange, son cantique dans la maison d'Elisabeth, ses paroles à son divin Fils quand elle le retrouve dans le temple. Aujourd'hui seulement, en la personne des serviteurs, elle s'adresse aux hommes. Et cette première fois sera aussi la dernière. Mais d'un seul coup, elle nous donne toutes les leçons désirables, pleinement contenues en ces mots : « Faites ce qu'Il vous dira. »

Heureux ceux qui voudront entendre et garder cette parole! C'est la loi de notre Mère, dit saint Thomas, et elle renferme toute perfection. Tout est là, en effet : obéir au Seigneur-Jésus. Le divin Maître n'a pas encore commencé sa prédication, et déjà sa divine Mère nous recommande d'observer tout ce qu'Il prescrira.

Nous le voulons bien, ô Mère. Et avec votre aide nous le ferons.

Souffrez, en passant, chers frères, un léger avis qui ressort de ce qui précède. S'il nous arrive à nous-même, comme à Marie, de subir des refus de la part de notre Dieu, ne nous troublons pas plus que la divine Vierge. Dieu ne refuse qu'en apparence, soit pour nous tenir dans l'humilité, soit pour exciter notre ardeur ou éprouver notre persévérance, soit pour attendre l'heure la plus opportune et la plus favorable à nos vœux.

Or il y avait là six grands vases de pierre pour les purifications des Juifs. Jésus dit aux serviteurs : « Remplissez-les d'eau. » Et ils les remplirent jusqu'au haut.

Ces urnes, dit saint Thomas, signifient les cœurs des hommes propres à recevoir l'enseignement des Écritures. Elles sont au nombre de six, dit saint Augustin, parce que le genre humain est divisé en six âges. Nos cœurs donc, chers frères, sont vides, et il faut les remplir de « l'eau salutaire », de la sagesse (Eccl. xv. 37.) ; de la parole de Dieu qui renferme toute science et toute charité. Il faut les remplir jusqu'au haut sans aucune place pour les eaux qui viennent de la terre. C'est dans ces vases pleins des eaux jaillissant des fontaines du Sauveur que s'opèrera la miraculeuse transformation.

« Quand les serviteurs eurent rempli les vases, Jésus leur dit : « Puisez maintenant et « portez à l'architryclin. » L'architryclin, dit

saint Gaudence, était, chez les Juifs, l'ordonnateur du repas. A lui revenait l'humiliation ou la gloire du service. Sa désolation avait été grande en voyant que le vin manquait, surtout en sachant que la pauvreté des époux ne permettait pas d'y suppléer. Et quel fut son étonnement quand il vit l'eau changée en vin ! Le prodige était éclatant. L'assistance avait vu que le vin manquait. Elle avait entendu Marie s'adresser à Jésus et Jésus ordonner de remplir d'eau les six vases vides. Elle avait vu les serviteurs les remplir jusqu'au haut. Elle se tenait dans l'attention pour voir ce qui arriverait, et tous maintenant savouraient le vin qui sortait de ces vases. Et ce changement n'avait coûté à Jésus ni prière, ni commandement, ni mouvement d'aucune sorte. L'architryclin ne comprenait pas; mais tous admiraient Celui qui, à la demande de Marie, et pour la joie des époux, avait changé l'eau en vin.

Nous aussi, Seigneur, nous admirons. Nous reconnaissons, avec saint Chrysostôme, que celui qui, par son Verbe increéé a pu créer toutes choses, peut aussi, par ce même Verbe, changer les choses qu'il a créées. Nous croyons, avec saint Augustin, que Celui qui a fait le vin dans les urnes, c'est le même qui le fait chaque année dans les vignes. Et il nous plaît aussi d'admirer le rapport qui existe entre ce miracle qui ouvre la carrière publique de Jésus et celui qui la fermera. Jésus change l'eau en vin ici; au cénacle, Il changera le vin en son

sang. Oh! la belle gradation dans la manifestation de son amour!

Il y a, dit-on, des hommes qui admirent avec nous le miracle de Cana et repoussent celui du cénacle. Vraiment, nous ne pouvons les comprendre. Jésus était-il moins puissant pour l'un que pour l'autre? L'Évangile est-il moins croyable quand il nous rapporte le second que lorsqu'il nous raconte le premier? Quelle difficulté peut trouver la foi à recevoir l'un quand elle a reconnu l'autre?

Mais ce qui met le comble à l'étonnement de l'architryclin, c'est que, contrairement aux usages, le vin qu'on avait servi jusque là était de qualité bien médiocre, tandis que le dernier était excellent. Aussi, dans son étonnement appelle-t-il l'époux et lui dit-il : Tout le monde sert d'abord le bon vin, et en donne ensuite de médiocre; mais vous vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure.

Il y a un doux mystère ici, chers frères. Le monde, en effet, sert d'abord le bon vin, les plaisirs et les joies. Il sert ensuite le mauvais, l'ennui et le remords. Le siècle enivre de jouissances et puis il abreuve d'absinthe et de fiel. (Prov. XXIII. 31). Mais Dieu figuré par l'heureux époux, fait le contraire. Il sert d'abord le vin amer de l'épreuve et réserve pour la fin le vin délicieux de la consolation. La souffrance est l'ordinaire condition des joies surnaturelles. Il faut même quelquefois, comme l'apôtre, être brisé jusqu'à l'ennui de vivre et jusqu'au désir

de mourir. (1. Cor. 1. 8.) Mais les consolations arrivent ensuite plus abondantes que ne le furent les douleurs. (2. Cor. 8. 5.) Et ces consolations si ravissantes ne sont que les arrhes de celles que Dieu prépare ailleurs. Heureux ceux qui ne detournent pas les lèvres de la coupe qui contient le vin amer du commencement ! qui ne refusent ni le travail, ni le sacrifice, ni la croix ! Rien ne saurait leur assurer plus de bonheur. O Jésus, bon Jésus, versez, versez, si vous le voulez l'amertume; mais qu'il vous plaise de nous réserver les délectations de votre amour.

Les paroles de l'architryclin nous fournissent aussi une allégorie de ce qui se passe quelquefois au banquet eucharistique et peuvent présenter à certaines âmes une leçon salutaire. Le vin le meilleur servi le premier, n'est-ce pas l'image de cette ferveur qui anime quelques chrétiens, au commencement de leur conversion? Et ce vin moins bon qui arrive ensuite, qu'est-ce, sinon les hommages sans chaleur d'une âme qui a perdu ses élans généreux d'autrefois. Heureux ceux qui, semblables aux époux de l'Évangile, renchérissant sur les flammes des premiers jours, portent au divin banquet le vin exquis d'une charité toujours grandissante !

« Or, ce fut là le premier miracle de Jésus, ajoute saint Luc ; Il le fit à Cana en Galilée ; Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en Lui ». Mais est-ce donc qu'ils n'y croyaient pas auparavant ? Sans cela, comment se seraient-ils mis à sa suite? Ils croyaient en Lui, dit saint

Thomas, comme à un homme bon, prêchant des choses justes et droites; désormais, ils crurent à Lui comme à un Dieu.

Et nous, chers frères, n'allons-nous pas grandir dans notre foi, après ces manifestations glorieuses? Jusqu'ici nous avons cru sans doute, mais n'est-ce pas un peu selon la première manière des apôtres? Nous croyons, mais notre foi n'est-elle pas encore faible? Nous attestons notre foi par nos paroles, l'attestons-nous aussi par nos œuvres? Nous voyons Dieu en Jésus; mais servons-nous Jésus en Dieu?

Il y a un moyen bien simple de nous assurer du progrès de notre foi, c'est de regarder au changement qui s'opère en nos œuvres; c'est de réaliser en nous une transformation analogue à celle de Cana. L'eau, en certaine page de la Sainte Écriture, est le symbole de l'ignorance. David parle de l'eau ténébreuse qui est dans les nuages et qui cache le soleil; c'est l'ignorance qui cache la science divine. (Ps. XVII. 12.) Or, cette eau ténébreuse de l'ignorance, nous la changeons en vin, quand nous nous instruisons des vérités divines.

Mais, c'est aussi changer l'eau en vin que d'imposer un frein à ses mauvais penchants. Les passions nous sont représentées par l'eau. Tu t'es répandu comme l'eau, dit Jacob au voluptueux Ruben. (Gen. 49.) Gardons-nous donc de nous répandre ainsi. Résistons aux flots des convoitises qui nous veulent entraîner. Changeons cette eau au vin précieux de la componc-

tion dont s'abreuva le roi pénitent, *(potasti nos vino compunctionis.)* Et surtout, ne soyons jamais de ces insensés qui changent en eau insipide ou corrompue le vin sacré des divines grâces. Instruits aux noces de Cana, présidées par le Seigneur Jésus, puissions-nous être appelés un jour aux noces de l'agneau lui-même, dans l'Éternité!

Évangile pour le troisième dimanche après l'Épiphanie

En ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande multitude de peuple le suivit, et voilà qu'un lépreux venant à lui l'adorait en disant : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Jésus, étendant la main, le toucha en disant : Je le veux, soyez guéri ; et à l'instant sa lèpre fut guérie. Jésus lui dit ensuite : Gardez-vous de parler de ceci à personne ; mais allez vous montrer aux prêtres et offrez-leur en témoignage le don prescrit par Moïse. Lorsqu'il fut entré dans Capharnaüm, un ceinturion s'approcha de lui et le pria en lui disant : Seigneur, j'ai à la maison mon serviteur malade d'une paralysie, et il souffre beaucoup. Jésus leur dit : J'irai et je le guérirai. Le centurion répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car moi aussi, je suis un homme soumis à l'autorité d'un autre ; j'ai sous moi des soldats et je dis à celui-ci : Va, et il va ; à un autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. Jésus, l'entendant, l'admira et dit à ceux qui le suivaient : En verité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël, aussi je vous déclare que plu-

sieurs viendront d'Orient et d'Occident, et s'assoieront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, et les enfants du royaume seront rejetés dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Jésus dit ensuite au centurion : Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et à l'heure même le serviteur fut guéri.

Onzième Homélie

Les lépreux et le centenier

(Matth. VIII.)

Le divin Maître est entré dans sa vie publique. Nous avons médité son premier miracle, à Cana, en Galilée. Désormais presque tous ses pas seront semés de miracles, et tous ses miracles seront des bienfaits.

Jésus, durant sa vie cachée, aima les lieux retirés et particulièrement les montagnes. Durant sa vie publique, il ne changea point ses goûts, ni ses habitudes. La plus large part de son temps, Il la passait dans la solitude, et sur les montagnes préférablement. Jésus étant l'élévation même suivait sa nature en cherchant les hauteurs, Il la suivait, comme l'oiseau la sienne, en volant dans l'air.

Mais, en même temps, Il formait silencieusement ses apôtres à aimer, au milieu même de la vie la plus occupée, la solitude absolument nécéssaire pour préparer les ascensions glorieuses de la vertu.

Saint Luc nous montre aujourd'hui Jésus descendant de la montagne. Cette particularité, très accessoire, ce semble, dans l'Évangile que nous

venons de lire, paraît aux saints Docteurs, pleine de significations diverses utiles à méditer.

La montagne d'abord signifie l'Église. « La maison du Seigneur est une montagne préparée au-dessus des autres montagnes ». (Isaïe. II. 2.)

C'est d'elle que descendent, pour le monde, toutes les lumières, tous les dévouements. C'est aussi vers les sommets illustres que tendent les âmes de bonne volonté. Les incrédules, les hérétiques, les pécheurs, ne veulent point de ces hauteurs où l'on n'arrive pas sans fatigue. « Parcourir la terre et la mer » (Math. 23. 15.), à la bonne heure. Mais, pour monter, pratiquer des renoncements quotidiens, c'est trop dur.

La montagne, au dire de saint Augustin, signifie aussi la sainteté. Tous les enfants de l'Église doivent briller de vertu, sous l'œil de Dieu, comme les montagnes de neige sous les feux du soleil ; mais avec l'éclat, il leur faut aussi la fermeté du rocher, pour résister à la fureur des vents. Et puis, comme, au printemps, du flanc des monts sortent des parfums délicieux, il doit s'échapper de leur cœur les doux parfums de la sainteté. (Cant. 8. 14.)

La montagne enfin signifie la prière, l'élévation la plus noble de l'âme, vers la plus noble des hauteurs, vers Dieu. Nous ne montons jamais mieux que sur les ailes de la prière. Et nous n'allons jamais plus haut que par elle, puisqu'elle nous établit en Dieu. — Nous savons d'ailleurs qu'il plût au Seigneur d'opérer les grandes choses sur les montagnes : Ararat, où s'arrêta l'ar-

che après le déluge; Moriah, où fut offert le sacrifice d'Abraham; Sinaï ou Moïse reçut la loi pour son peuple. C'est aussi sur des montagnes qu'il plût à Jésus de se manifester. C'est là qu'Il se transfigura, qu'Il prêcha, qu'Il mourut; de là aussi qu'Il prit son essor vers les cieux.

O Montagnes bénies, que la rosée divine et les pluies célestes vous fécondent pour les siècles des siècles. Et vous, ô nos chères montagnes, ô Église, ô Sainteté, ô Prière, que nous vous aimions comme Jésus vous aima. Que nos pieds inexpérimentés suivent, sur vos pentes, les traces qu'y laissèrent les pieds adorables du Maître! Qu'en nous pressant sur les douces montagnes de l'Église et de la Prière, nous devenions des montagnes de vertu et de sainteté!

Jésus est descendu du ciel pour se mettre au niveau de l'homme et le relever. C'est ainsi qu'Il descend de la montagne, afin que la foule puisse le suivre. La foule, en effet, ne suit pas sur les hauteurs, dit saint Grégoire; elle ne monte pas aux choses sublimes. Jésus descend vers elle pour les lui servir.

Combien Dieu est admirable en ses symboles! Le même plan préside aux œuvres de la nature et de la grâce. Les fleuves viennent des montagnes dans les vallées, où les plantes foisonnent au bord des eaux qui leur donnent croissance et beauté. Les biens spirituels nous viennent aussi des roches célestes; et nos plaines inondées voient la foule accourir auprès de Jésus, le fleuve d'eau vive.

Si vous voulez savoir quel esprit amène ces peuples à Jésus, Origène vous le dira. Les uns viennent parce qu'ils aiment Jésus; les autres pour recueillir la doctrine étonnante qui sort de ses lèvres; d'autres, pour être guéris de leurs maux. Quant à nous, chers frères, oh ! mêlons-nous à la foule pour tous ces motifs à la fois.

« Or voilà qu'un lépreux se présentant à Jésus, l'adore en disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » La lèpre est un mal affreux et contagieux. Affreux, qui corrompt le sang et rend le corps hideux et difforme; contagieux, qui faisait exclure de la société les malheureux qui en étaient atteints. Quelle figure du péché qui corrompt l'âme et la défigure et se propage par la contagion du mauvais exemple. Le peuple d'Israël, il est vrai, était préservé par la loi qui bannissait les lépreux du sein des villes. Moins heureux que lui, nous n'avons pas cette assurance. Nos lépreux propagent librement le mal qui les infecte, dit saint Chrysostôme. Il est vrai que la lèpre du corps se pouvait contracter indépendamment de la volonté, tandis que celle de l'âme ne se contracte que par le consentement de celui qu'elle atteint. A nous de veiller pour nous en prémunir et aussi pour apprendre à en obtenir la guérison.

Mais le lépreux, remarque Origène, avant de supplier Jésus l'adore. Belle leçon et touchant exemple ! Jésus est Dieu. Il faut avant tout reconnaître Dieu, s'anéantir devant Dieu. Quelle

lumière en ce pauvre lépreux ! Avant tout il présente son humble et profonde adoration. Il se souviendra ensuite de sa misère. Entends tu, pécheur ? Pauvre lépreux, vois-tu ? Prends garde que l'égoïsme ne soit le premier mouvement de ton âme. Adore d'abord en humilité, « car Dieu sauvera les humbles ».

Et le lépreux, après avoir adoré Jésus, lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Il ne doute pas de la puissance du Maître, dit saint Jérôme ; il pourrait douter de sa volonté à cause de sa propre indignité ; aussi lui dit-il : « Si vous voulez. » C'est tout à la fois un hommage à la puissance et un appel à la bonté. Les malades, d'après un saint Docteur, gagnent les bonnes grâces du médecin par des présents ; le lépreux s'attire celles de Jésus par la confiance. Fais comme lui, pécheur. Plonge-toi dans une adoration profonde. Et ensuite dis avec lui : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. »

Et Jésus, étendant la main, le toucha et dit : « Je le veux, sois guéri. » O force divine et divine condescendance ! La lèpre est horrible et contagieuse. Mais Dieu n'a ni horreur de sa malheureuse créature, ni peur de ses misères. Jésus, aussi compatissant que puissant, daigne étendre sa main et toucher cette chair toute hideuse qu'elle soit. O bon Jésus, étendez aussi votre main sur mon âme. O Jésus, daignez me toucher et me guérir.

« Et à l'instant même le lépreux fut guéri. »

Heureux sommes nous! Cette miséricordieuse puissance est de toujours et de tous les jours. Toutes les maladies du corps et de l'âme lui obéissent. O cher Maître, vous avez daigné me dire souvent : Sois guéri, et je l'ai été. Que je le sois encore aujourd'hui, malgré mon indignité, par un nouvel acte de votre pitié.

Mais Jésus dit au lépreux : « Gardez-vous de rien dire à personne. » Ainsi est-il toujours notre humble Sauveur, cherchant l'ombre au milieu des prodiges les plus éclatants. Peut-il donc espérer que l'heureux mortel qu'il a délivré de sa misère pourra contenir sa joie et sa reconnaissance ? Peut-il attendre le secret de la foule qui a été témoin de la guérison? Il faut qu'il en prenne son parti. Le bienfait sera proclamé ; il lui restera cependant, pour dédommagement, d'avoir condamné la vaine gloire si chère aux hommes et d'avoir appris au monde livré à la vanité, qu'une seule chose importe, celle de tout rapporter à la louange de Dieu. (Saint Chrysostôme).

Mais en cela, chers frères, quel sujet d'examen pour nous! Mettons-nous le même soin à cacher le bien que nous faisons, si Dieu permet que nous fassions quelque bien? Laissons-nous ignorer à la main gauche le bien que fait la main droite? Ne laissons-nous voir de nos bonnes œuvres que ce qui intéresse la gloire de Dieu ?

Le divin Maître daigne ajouter : « Allez; présentez-vous aux prêtres, et offrez le don pres-

crit à Moïse, afin que cela leur serve de témoignage. » C'est pour bien des motifs, dit saint Jérôme, que Jésus envoie les lépreux aux prêtres. C'est d'abord par humilité, et puis pour les honorer et ne les point priver des offrandes que leur attribue la loi en ces circonstances, et surtout pour que cela leur serve de témoignage. Ou ils croiront, ou ils ne croiront pas, ajoute le saint Docteur. S'ils croient, ils seront sauvés. S'ils ne croient pas, ils seront sans excuse.

Mais tout n'est point là, chers frères. La loi mosaïque, imposant au lépreux l'obligation de se présenter aux prêtres, figurait à l'avance, la loi de Jésus, qui fera au pécheur, le pauvre lépreux, la même prescription. Seulement, voyez la différence entre les prêtres de l'ancienne loi et ceux de la nouvelle. Ceux de l'ancienne ne pouvaient que discerner entre lèpre et lèpre, décider si elle était ou n'était pas contagieuse ; juger si le lépreux, banni de la société, était assez guéri pour y entrer ; mais ils ne pouvaient rien pour la guérison. Ceux de la nouvelle, au contraire, guérissent la lèpre du péché.

Quand donc Jésus envoie le lépreux aux prêtres, il pose les bases de l'hommage qu'il faudra rendre aux ministres de l'Évangile, et affirme pour nous l'obligation de leur exposer nos infirmités. Le lépreux s'empressa d'obéir à son bienfaiteur. Dieu veuille nous aider à nous montrer nous-même sans réserve aux ministres de la guérison! Et vous, ô Pères, ô ministres de Jésus, quand vous verrez sur nos fronts l'hor-

rible lèpre, ah ! délivrez-nous au plus tôt, s'il vous plaît (II Paral. 26. 20.)

Jésus étant entré dans Capharnaüm, un centenier s'approche et lui dit : « Seigneur, j'ai chez moi un serviteur, malade d'une paralysie dont il souffre beaucoup. » Les saints Docteurs admirent le bon sens de ce soldat. Ils louent cette sollicitude pour son jeune malade ; ils estiment que pour tous ceux qui ont des hommes au-dessous d'eux, c'est un exemple de les aimer et de les secourir. Dieu, chef et Père par excellence, se plaît à voir ceux qui tiennent sa place auprès des petits, animés de cette tendresse secourable.

Mais les saints Docteurs admirent aussi la confiance du centenier. Il est tellement pénétré de la bonté de Jésus, qu'il ne lui adresse pas de supplication. Il sent qu'à une bienfaisance infinie il suffit de présenter une misère pour qu'elle daigne aussitôt s'incliner à la guérir.

Nul de nous, chers frères, ne sera-t-il condamné un jour, pour n'avoir point eu la pitié et la confiance de ce soldat ? Oh ! vous tous qui avez des petits sous vos ordres, avez-vous pour eux un sincère dévouement ? Leur vie et leur âme vous sont-elles précieuses, comme celles du jeune malade au centenier ? Ce qui est si précieux devant Dieu, aurait-il peu de valeur devant nous ?

Quant au jeune serviteur atteint de paralysie, il est, dit saint Thomas, la figure de l'homme tenu dans le mal par faiblesse plutôt que par

malice. Il était bien à plaindre, étendu sur son lit, ne pouvant ni travailler, ni remuer les membres. Bien dignes aussi de compassion sont ces âmes, prises de paralysie spirituelle, ne pouvant ni marcher ni se tenir debout dans la vertu. Heureusement le jeune serviteur a son chef qui s'intéresse à lui. Et vous, chères âmes paralytiques, n'avez-vous pas le vôtre?

Le Seigneur va montrer combien lui plaît la simplicité du centenier et combien lui sont chères ses sollicitudes charitables : La prière pour les malheureux porte un caractère de désintéressement qui va au cœur de Dieu. Employez donc, ô pécheurs, dit saint Ambroise, employez des intercesseurs ; suppliez l'Église, suppliez les saintes âmes de s'intéresser à vous et de prier pour vous.

Quant à ceux qui ne compatissent point aux maux des serviteurs dont ils ont la garde, quelle sera leur excuse? O bon Jésus, donnez-nous d'imiter le centenier. Pouvons-nous plus que lui douter de vous? Non certes. Nous n'avons à craindre que nous-mêmes. Nous sommes hélas! le seul obstacle à vos bontés.

Jésus, qui a deviné et aimé le centenier, lui répond aussitôt : « J'irai et je le guérirai. » Oh! bonté de Jésus qui entend la prière silencieuse et qui accorde plus qu'elle ne demande! Le Seigneur guérira le petit malade, et pour montrer plus de charité, Il se rendra dans la maison du centenier.

Mais, voyez-vous la belle lutte qui s'élève en-

tre la bonté de Jésus et l'humilité du soldat? Jésus, dans sa bonté, veut dépasser les désirs du centenier; et le centenier, dans son humilité, refuse l'honneur dont Jésus veut le combler. « Seigneur, s'écrie-t-il, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. » O centenier, rassure toi. Tu n'es pas digne; mais en le confessant, tu acquiers, aux yeux de Jésus, toute la dignité désirable. Craindrais-tu sa majesté? N'est-elle pas voilée sous la bonté? Mais cette parole : Je ne suis pas digne, a charmé l'oreille de Jésus, et l'Église qui s'en souvient, la met, de siècle en siècle, sur les lèvres des pénitents pour qu'elle sollicite la divine clémence. Heureux le pécheur qui la répète humblement! Quand ses lèvres diront : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, Jésus lui répondra : Voici que je viens. *Ecce venio.*

Par suite d'un orgueil inné, l'homme est porté à se croire plus grand qu'il n'est et à se prévaloir de sa vraie ou fausse supériorité. Le centenier n'est pas ainsi. Il a sous lui des hommes qui lui obéissent. Néanmoins il s'humilie. Et nous aurions-nous, comme lui, au dessous de nous, des hommes et encore des hommes, nous n'en restons pas moins soumis à d'autres hommes, même à des créatures inférieures et à mille événements divers. Nous sommes à chaque instant arrêtés par quelque chose et par les moindres choses. Si nous nous connaissions bien, rien ne nous serait naturel comme l'humi-

lité. L'orgueil vient de l'ignorance de soi-même. « La connaissance de soi-même, dit saint Thomas, est la racine et l'origine de l'humilité. »

Mais autant le centenier s'estime peu, autant Jésus lui paraît grand : « Moi, dit-il, qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres hommes, je dis à l'un de mes soldats : allez, il va ; à l'autre venez, et il vient ; faites ceci, et il le fait. » Aussi est-il convaincu qu'un mot suffit à Jésus pour que la maladie recule, et il ajoute : Seigneur, dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.

Jésus, entendant ce langage, s'écrie : « En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël. » Et nous, chers Frères, en offrons-nous une semblable à notre divin Maître? C'est, en effet, d'une très haute importance pour nous. « Car beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et siégeront dans le royaume des cieux, avec Abraham, Isaac et Jacob ; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Et là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

La foi des Gentils leur ouvrira donc les cieux. L'incrédulité des Juifs les leur fermera. Nous avons pris la place des Juifs. Mais, devenus, par la bonté divine, ce qu'ils étaient, craignons de devenir ce qu'ils sont. Leur gloire est passée aux Gentils. Prenons garde qu'il en arrive ainsi de la nôtre ; car pour nous comme pour eux, ce serait les ténèbres extérieures, les pleurs et les grincements de dents. »

Et d'abord, « les ténèbres extérieures. » Le

pécheur, en cette vie, est dans les ténèbres intérieures; car « celui qui fait le péché hait la lumière. » Au dehors cependant il jouit encore de quelque lumière, à côté de la grâce, et peut retrouver sa route. Mais à la fin, toute lumière, soit intérieure, soit extérieure, aura disparu. Ce sera « la tempête de ténèbres réservée pour l'éternité. » (Judic. XIII.) Ici le pécheur n'est pas si éloigné de Dieu, qu'il ne puisse revenir. « Là-bas, dit saint Thomas, l'éloignement sera total et éternel. »

« Les pleurs » ensuite. « Les pleurs sont le signe de la douleur, et là il y en aura en abondance. » En voyant le mal qu'ils ont fait et qui les damne, en considérant les biens délectables qu'ils ont perdus, les malheureux ressentiront des désolations inénarrables. Tout en eux sera cause et matière de tristesse. Rien ne manquera de ce qui peut l'accroître, et ce sera vraiment une tristesse consommée. » (S. Thomas.)

Enfin, « les grincements de dents. » Au dire de saint Thomas encore, les grincements de dents sont le signe de la rage. « Le pécheur verra; il sera en fureur; il frémira dans ses dents. » (Ps. 109.) Vouloir toujours ce qu'on ne pourra jamais avoir; repousser toujours ce qui ne s'éloignera jamais; en faut-il davantage pour tomber dans une rage éternelle?

« Et pendant ce temps, dit le Seigneur, mes serviteurs me loueront dans les ineffables joies de leur âme, et vous, vous pousserez des cris de douleur et des hurlements que répèteront sans

fin les échos sombres de l'éternité. » (Isaïe 65. 14.)

Pour nous, chers Frères, demandons avec l'humilité et la confiance du centenier, la guérison des boursouflures de nos orgueils et des plaies de nos convoitises, afin de mériter que le très-bon Jésus nous dise aussi : « Va, qu'il te soit fait comme tu as cru ».

Évangile pour le quatrième dimanche après l'Épiphanie

En ce temps-là, Jésus montant dans une barque, ses disciples le suivirent. Et voilà qu'une grande tempête s'éleva sur la mer, de sorte que la barque était couverte par les vagues, et Jésus dormait. Ses disciples s'approchèrent donc de lui et l'éveillèrent en disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi? Alors, se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Et tous furent ravis d'admiration, disant : Quel est celui à qui les vents et la mer obéissent ?

Douzième Homélie

La tempête

(Matth. VIII.)

N'êtes-vous pas surpris de voir une tempête éclater, et menacer la barque sur laquelle est monté le Seigneur Jésus? Le divin Maître, il est vrai, réprime et dompte les éléments en furie, mais pourquoi leur a-t-il permis de se soulever ? Il n'aurait pas eu à les calmer.

Le Maître de la nature la laisse suivre les lois qui lui furent données au commencement. Il ne suspend ces lois que pour des motifs de sagesse et de miséricorde. Il avait ici ses raisons de laisser éclater la tempête, parce qu'elle allait être l'occasion d'exciter la confiance de ses disciples. Peut-être même arrivait-elle, appelée par lui à ce dessein. En effet, cette page de l'Évangile est l'histoire, figurée à l'avance, des épreuves et des triomphes de la Sainte Église.

« En ce temps-là, Jésus entra dans une barque accompagné de ses disciples. »

Cette barque, d'après saint Thomas, est une figure de l'Église. L'Église est ce bois, dont parle l'Esprit-Saint, auquel les hommes confient leurs âmes, pour traverser l'océan de la vie temporelle, et arriver à la Patrie. (Sap. XIV.)

Elle est cette barque qui fait la grande pêche des âmes dont l'abondance remplit de stupeur les pêcheurs eux-mêmes, et qui seule, avec sa noble charge, arrive à la terre des vivants.

Depuis que l'Esprit-Saint l'a lancée sur les flots, à combien de plages n'a-t-elle pas touché ! Combien de millions d'âmes n'a-t-elle pas achetés au prix du sang de Jésus-Christ ! Quel beau jour celui où les peuples verront cette barque divine, chargée des plus belles marchandises recueillies sur les rivages du monde, entrer dans le port céleste ! Soyez béni, Seigneur, de nous avoir appelés dans cette barque avec vos disciples ! Daignez nous y garder jusqu'à la fin ! Et puissiez-vous y attirer ceux qui flottent encore parmi les écueils !

Voyez si l'Église n'est pas figurée par cette barque. Il y a, sur une barque, un pilote, des rameurs, des passagers. Dans l'Église, il y a tout cela : le pilote, Jésus invisiblement mais réellement assis au gouvernail ; des rameurs et des passagers ; les uns qui conduisent, les autres qui sont conduits. Les rameurs, ne les reconnaissez-vous pas dans ces apôtres vaillants et infatigables ? Les passagers, c'est vous, chers frères, qui, sous leur conduite, cherchez le ciel ; tous exposés à la tourmente, et tous espérant trouver le salut au port.

Mais la barque est faite pour la mer. La mer sur laquelle est lancée l'Église, c'est le monde. Mer tantôt calme, tantôt agitée. Agitée, elle est terrible. Calme, elle ne cesse pas d'être redou-

table, car un instant suffit à la bouleverser. Calme ou agitée, elle a toujours les mêmes abîmes insondés, et les mêmes monstres dévorants dans ses abîmes ; des vents toujours prêts à faire mugir les ondes ; des pirates guettant, pour les piller, les vaisseaux chargés des richesses spirituelles de l'univers.

C'est bien une mer ce monde. Tantôt gracieux et caressant comme la mer. Tantôt furieux comme elle. N'est-il pas perfide comme la mer, quand il paraît calme ? N'est-il pas féroce comme elle, quand il se met en courroux ? N'est-il pas le jouet des vents les plus capricieux et les plus violents ? N'est-il pas infesté de pirates de la pire espèce, qui pillent, dans les âmes, les biens de la grâce et de la gloire ? N'est-il pas semé d'abîmes profonds pour ses victimes ? N'est-il pas le démolisseur jaloux des plus belles réputations et des meilleures vies? « Oh! quelle mer immense est ce siècle, s'écrie saint Augustin! Quelle mer mauvaise! Quelle mer amère! Quelle mer cruelle dans ses flots! »

« Et tout à coup il s'éleva sur la mer une si violente tempête, que la barque était couverte par les vagues. »

Puisque l'Église est une barque lancée sur une mer orageuse, pour une longue navigation, il ne faudra pas être surpris qu'elle y subisse des tourmentes. Les tempêtes du monde sont naturelles comme celles de la mer, et l'Église y doit courir des dangers comme les navires sur l'océan. La tempête décrite en notre Évangile est

donc une figure de celles qui se lèveront contre l'Église, dit saint Thomas. Elle présage les ouragans que l'erreur, les passions, la politique, la force brutale soulèveront contre cette barque divine. Nul donc ne devra s'étonner en voyant l'épreuve apparaître. L'Église ne saurait arriver au port sans passer par la mer de la tribulation.

Jésus veut aujourd'hui apprendre cette vérité à ses Apôtres, pour former ces navigateurs universels. C'est, en effet, quand le vaisseau est battu des vagues, qu'on développe l'intelligence et le courage des matelots. C'est dans les périls que s'acquièrent la prudence et la bravoure des ministres de l'Église.

Les savants connaissent et disent l'utilité des tempêtes. Qui pourrait nous raconter les avantages que nous valent celles que les esprits de l'abîme soulèvent contre l'Église? Elles aussi empêchent le peuple chrétien de se corrompre dans le repos. Elles aussi ouvrent les abîmes des cœurs pour en dévoiler les secrètes pensées (Luc. xi. 35.) Car, en ce temps, les masques tombent ; les méchants ne peuvent échapper au mépris, ni les bons à la gloire. Ce fut dans la Passion du Seigneur Jésus que se manifesta l'impuissance de ses ennemis et sa propre force. C'est dans les persécutions de l'Église qu'éclate sa force, et que se montre, malgré leur violence, la faiblesse de ses ennemis. C'est alors que resplendit la solidité de la promesse qui a condamné les portes de l'enfer à une éternelle

impuissance. (Matth. XVI. 18.) Le grand triomphe de l'Église c'est d'apparaître supérieure à tous les troubles et à toutes les embûches.

« Or, pendant que la barque était couverte de vagues, Jésus dormait. Les disciples effrayés s'approchent et le réveillent en disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Et Jésus leur dit : Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous ?

Ce sommeil de Jésus, chers frères, est une grâce. Si la tempête avait éclaté avant le sommeil du Maître, les disciples n'auraient pas craint ou ils n'auraient pas prié, dit saint Chrysostôme. La crainte excite la confiance et inspire la prière. Il est trop ordinaire d'oublier Dieu quand on est dans une tranquille assurance. Quand le péril apparaît, les supplications arrivent avec la crainte. « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Et le Seigneur, en même temps, se lève, commande aux vents et à la mer et il se fait un grand calme. » Et alors les apôtres étonnés disent : « Quel est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent. »

Il n'y a donc pas à se troubler quand la mer mugit « Jésus dort de corps ; mais sa divinité veille, dit Origène. » O Église, ô apôtres, ô fidèles, quelle crainte auriez-vous ? Le navire est solide. Il est pourvu pour les temps les plus difficiles et Jésus est avec vous, comme le Seigneur avec Gédéon. Marcheriez-vous au milieu des ombres de la mort, vous n'auriez rien à

craindre jamais, le Maître universel est avec vous. (Ps. XXIV. 4.)

En ces conditions, rien ne peut empêcher que la traversée ne soit sûre. (Ps. 44.) Il y aura des tempêtes, mais pas de naufrages. Il n'en sera pas de ce beau navire, comme de celui de Tyr, que les rameurs jetèrent sur les grandes eaux, que le vent du Midi brisa et précipita dans le cœur de la mer. (Ezéch. XXVII. 26.) La croix de Jésus est son mât resplendissant. C'est la nouvelle arche du monde. Quand les flots montent, elle monte avec eux ; et les vents, au lieu de lui nuire, la poussent plus rapidement vers les rivages qui attendent les biens immortels. O enfants des hommes, sortez de vos frêles embarcations pour entrer dans cette barque divine qui vous gardera de tout péril. Quittez le monde au moins de cœur, vous dit Origène. Dites tous les jours : Seigneur, conduisez-nous au port de votre divine volonté! (Ps. III.) Plantez-nous sur la montagne de votre héritage. (Exo. XV. 16.)

Sans doute, de grandes haines se déchaîneront contre l'Église ; mais vous aurez lieu d'admirer la puissance tranquille qui la conserve au milieu des plus furieux assauts. Les hérétiques de toute sorte, qui flattent les inclinations perverses des hommes, échapperont toujours à la persécution ; mais échapperont-ils à la damnation? L'Église, au contraire, grâce à la résistance qu'elle oppose à toutes les convoitises, passera par le feu de toutes les tribulations, mais elle arrivera à la gloire.

Le Maitre, quelquefois, semblera fermer les yeux sur les périls qui menaceront sa divine épouse, mais ce ne sera que pour l'éprouver et lui témoigner ensuite avec plus de magnificence ses divines tendresses. Il dira sans doute plus d'une fois à ses enfants effrayés : « Gens de peu de foi, pourquoi tremblez-vous ? » Mais après ce reproche, Il commandera aux vents et à la mer, et un plus grand calme se fera sur les flots.

Et quand les hommes verront ainsi changer les cœurs des peuples et des rois, et cette Église qui semblait près de périr, retrouver ses gloires accoutumées, saisis d'étonnement, ils diront, eux aussi : « Quel est celui à qui les vents et la mer obéissent ? »

Et n'est-ce pas, ô Jésus, ce qui s'apprête parmi nous ? Bien grande est la fureur de nos ennemis, et ils disposent de tous les pouvoirs humains pour la satisfaire. Les timides s'effraient et se découragent, et ils vous crient : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. » Mais nous savons que vous vous lèverez à votre heure, que vous commanderez encore aux vents et à la mer, et que le plus grand calme nous sera rendu. Et changeant un peu les paroles des disciples étonnés s'écriant : Quel est celui-ci ? Nous qui vous connaissons mieux, nous dirons : Béni à jamais Celui à qui les vents et la mer obéissent !

Mais, d'aprés les saints Docteurs, la barque est aussi une figure de l'âme chrétienne, et la tempête une image des tentations et des pensées qui fondent sur elle. Nos biens et nos

corps courent des dangers continuels, et nos âmes plus encore. Là même où se trouve Jésus, il y a place pour la tentation et pour l'affliction. Les meilleures œuvres sont exposées, ou à la déchéance, ou à la persécution, ou à la destruction. L'apôtre nous a raconté ses périls ; pouvons-nous être étonnés des nôtres, nous qui vivons dans l'état périlleux qu'il annonça. (II. Tim. III. 1.) Plus même est grand le bien que l'on fait, et moins on échappe à la jalousie des méchants. « Mon fils, nous a dit l'Esprit-Saint, en vous consacrant au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation. » (Eccl. II. 1.)

Et c'est d'autant plus nécessaire que nous n'avons pas les garanties de la Sainte-Église. Que d'âmes, ayant heureusement commencé leur navigation, ont vu leur foi faire naufrage. (I. Tim. I. 19.) Ah! quand le vent mugit, dit saint Augustin, quand le flot monte, quand les démons se déchaînent, prenez garde. Si vous cédez, le gouffre est là. Souvent il faut résister, quelquefois il faut fuir ; toujours il est nécessaire de se défier de soi-même, car si les occasions sont l'écueil de la faiblesse, elles le sont surtout de la vaine suffisance.

Or ce qui permet le plus à l'orage de menacer notre barque, disent les Pères, c'est le sommeil de Jésus. Elle ne saurait donc être sérieusement menacée tant que Jésus veille. Si Jésus ne dormait pas en nous, il ne s'élèverait pas contre nous tant d'ouragans, ou ces ouragans seraient moins redoutables. Ames chrétiennes, ne

laissez donc pas Jésus dormir. « Jésus dort en vous, dit saint Augustin, quand vous l'oubliez. Ne mérite-t-il pas d'être le jouet des vents celui en qui sommeillent la foi et l'amour du Christ? »

Durant le sommeil de Jésus la tempête éclate. Le démon, qui est l'esprit des tempêtes, excite les passions fougueuses, pour qu'elles nous brisent comme un navire dans l'ouragan. (Isaï. IV. 6.) Alors qu'avons-nous à faire? Nous approcher de Jésus, le réveiller et lui dire : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. »

Mais comment s'approche-t-on de Jésus? En s'humiliant dans la pénitence, dit saint Augustin Car la pénitence, éloignant de nous le péché, nous rapproche d'autant du Seigneur Jésus. Au dire de saint Ambroise, la tempête n'éclata contre la barque, que parce qu'elle portait le traître Judas.

On s'approche encore de Jésus par la confiance et par l'amour. Et pour cela, certes, nous n'avons ni voyage à faire, ni peine à prendre. C'est le cœur qui fait tous les frais.

On s'approche enfin de Jésus en travaillant à lui ressembler, en imitant surtout la patience et la charité dont il nous donna l'exemple dans cette dernière tempête où Il put dire : « Je suis venu sur la haute mer et la tempête m'a englouti. »

Après s'être approché de Jésus, il faut le réveiller. Mais qu'est-ce que réveiller Jésus? C'est penser à Lui, c'est méditer ses enseignements et ses exemples. Dans les tentations et les tribu-

lations des Saints, Jésus semble dormir. En réalité, dit saint Thomas, il ne dort que dans le cœur des lâches. « Ne vous laissez donc pas abattre dans l'épreuve, dit saint Paul. Songez seulement à celui qui a passé par ces tribulations avant vous. » (Heb. XIII. 3.)

Enfin, après avoir réveillé Jésus, dites comme les apôtres : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Voilà dans nos périls la meilleure des assurances. Combien de fois Jésus ne nous a-t-il pas exaucés au fort de la tempête ! Pour nos pères, un jour, il changea l'ouragan en un souffle léger, et les flots aussitôt firent silence. (Ps. 106. 28.) Il ne fera pas moins pour nous.

Mais Jésus dit à ses disciples : « Gens de peu de foi, pourquoi craignez-vous? » Gens de peu de foi, en effet, puisqu'ayant la vie même avec eux, ils avaient la faiblesse de redouter la mort. Pensent-ils qu'Il ne puisse rendre le calme à la mer sans se réveiller? Ils croient qu'il le pourra, éveillé ; et ils ne savent pas qu'il le puisse, même endormi. Ils sont vraiment hommes de peu de foi.

Ah ! chers frères, combien d'entre nous ressemblent aux apôtres ! Le divin Maître reprend en eux beaucoup de chrétiens dont la foi laisse à désirer. Ne craignons donc jamais dans la tribulation comme si Dieu n'était pas avec nous. Craignons seulement de laisser dormir notre foi dans notre cœur, car c'est alors que Jésus dort vraiment sur notre barque et que nous risquons de périr.

Jésus reprend les apôtres, mais Il daigne les exaucer. D'après saint Marc, il dit aux vents : « Taisez-vous », leur parlant comme à des créatures intelligentes. C'est que les vents, dit saint Jérôme, sont la figure des démons et de leurs suppôts, élevant leurs clameurs contre les justes. Et contre eux, aussi facilement que contre les vents le Seigneur exerce son victorieux empire. Pareil à un roi, comprimant des rebelles, Il brisera démons et passions, et vous délivrera de tout mal et même de toute crainte de mal. Il a promis d'ailleurs de ne « jamais vous abandonner dans le temps mauvais. » (Mala. v.) C'est parole de Dieu qui ne saurait périr.

Mais Jésus commande à la mer, comme Il a commandé aux vents. O Jésus, mes péchés sont comme une mer qui menace de me submerger. Dites-leur, s'il vous plaît, comme à la mer : « Tu n'iras pas plus loin et tu briseras là l'orgueil de tes flots ». (Job. 38. II.) « Il n'est rien, Seigneur, qui puisse résister à votre volonté, car tout est soumis à votre empire. » (Esther. XIII. 9.)

Mais, de notre côté, chers frères, ne nous laissons pas confondre par des créatures insensibles. « La mer écoute, dit saint Augustin, et toi, tu es sourd ». « Agis virilement. Réconforte ton cœur ». (Ps. 26. 14.) Livre-toi à Jésus qui domine les flots ; à Jésus qui, après la tempête, fait le calme, et après les larmes donne la joie. (Tobie. III. 22.)

« Et tous ceux qui étaient là, ajoute l'évangéliste, furent dans l'admiration, et ils dirent :

« Qui est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent ? » Et nous aussi nous admirerons la paix qui se fera dans les âmes, après la défaite de l'orgueil et des convoitises. Et nous dirons : Béni celui qui fait la tranquillité dans les cœurs comme sur les flots !

Évangile pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple une parabole, en disant : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui sema de bon grain dans son champ. Mais pendant que ses serviteurs dormaient, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le froment, et s'en alla. Or quand l'herbe eut poussé et produit son fruit, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille vinrent le trouver et lui dirent : Seigneur, n'aviez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est mon ennemi qui a fait cela. Ses serviteurs lui répartirent : Voulez-vous que nous allions et que nous l'arrachions ? Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez aussi en même temps le froment avec l'ivraie. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Cueillez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler ; mais amassez le froment dans mon grenier.

Treizième Homélie

Le bon grain et l'ivraie

(Matth. XIII. 24.)

La parabole que nous venons de lire est pleine d'enseignements salutaires. Que la grâce de Notre-Seigneur nous aide à les goûter et à nous en pénétrer !

« Le royaume du ciel est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. » Ce royaume du ciel, disent les Pères, c'est l'Église. Il y a donc chez elle un homme qui sème de bon grain, dans son champ. Quel est cet homme ? Quel est ce grain ? Quel est ce champ ?

« Celui qui sème, c'est le Fils de l'homme. » (Matth. XIII. 37.) Jésus-Christ s'appelle lui-même le Fils de l'homme, ce qui montre, dit saint Thomas, qu'il est vraiment homme. Mais il est Dieu aussi, car il s'est appelé semence spirituelle, ce qui n'appartient qu'à Dieu. Jésus-Christ est le semeur et le seul semeur. Semeur des richesses naturelles, car tout a été fait par Lui, semeur des richesses surnaturelles, car c'est par Lui seul qu'elles arrivent à l'humanité. Qu'aucun homme, si grand soit-il, n'ose se prendre pour

un semeur de bon grain ! Même quand Jésus daigne associer des hommes à ses semailles, c'est toujours lui qui sème, car ils ne livrent à la terre que le grain qu'il leur a confié.

« Le champ dans lequel sème Jésus-Christ, c'est le monde. » Il appelle le monde « son champ ». Il nous apprend donc, si besoin en était, que le monde est à lui. Combien dès lors sont insensés ceux qui, en exploitant la terre, s'en croient les maîtres ! Nul ne sème que dans son champ. Il n'est dans l'ordre, ni dans l'usage, de jeter la semence sur le terrain d'autrui. Le monde donc qui est le champ de Jésus-Christ, Jésus-Christ seul le sème, au dire de saint Chrysostôme. Oui, dit à son tour saint Bernard, « tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez vous vient de lui. C'est lui qui, pour vous, règle le cours des astres, la température de l'air, la fécondité de la terre et l'abondance des fruits ». « C'est lui qui fait descendre du Père des lumières les dons les meilleurs, les dons parfaits de la grâce et de la gloire. » (Jac. I. 17.)

Quant au bon grain « ce sont les enfants du royaume », c'est-à-dire les justes. Et c'est avec une profonde raison que les enfants du royaume sont appelés une semence. Que fait, en effet, la semence du blé ? Elle propage le blé. Et que font les enfants du royaume ? Ils propagent la foi, dont ils ont en eux le germe. Ils propagent les hommes de foi. Dieu a promis qu'il y aurait dans l'Église « des saints qui perpétueraient la sainteté, comme il y a sur la terre du froment

pour perpétuer le froment. (Isaïe. VI. 13.) Oh! l'illustre propagation! oh! la magnifique descendance! Mais, c'est vous seul qui la faites, Seigneur. « Je ne sais comment vous avez apparu dans mon sein, disait la mère des Machabées à ses enfants, et ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et la vie. » (Mac. VII. 22.) Nous aussi, nous pouvons dire que nous ne savons pas comment se font les saints, ni comment ils se propagent. Mais le monde n'en fait pas. Et c'est vous seul, ô mon Dieu, le semeur de ce grain précieux.

« Mais, pendant que les hommes étaient endormis, l'ennemi vint semer l'ivraie parmi le froment et se retira. » Ils étaient bien peu fidèles ces serviteurs qui dormaient au lieu de garder le grain. Leur paresse allait ainsi compromettre le succès de la moisson. Mais n'est-ce pas nous, ô Jésus, qui sommes ces lâches dormeurs? Après que vous avez si généreusement semé en nous la foi et la grâce, veillons-nous pour en assurer la germination et la croissance?

Le sommeil est l'état d'un homme en dehors du réel. Il ne voit que ce qu'il songe. Il ne sent rien en dehors des choses imaginaires. Ainsi, une âme endormie ne sent plus et ne voit plus que des songes. Et ces songes, au dire de l'Esprit-Saint, ce sont les biens du monde qu'elle aime; vrais songes, en effet, car ils en ont toute la vanité! Aussi, quand le réveil arrive et que la mort est là, toutes nos espérances s'envolent et ne nous laissent rien. (Job. XX. 8.)

Et combien ce déplorable sommeil est facile, si nous ne nous faisons une continuelle violence; car le monde fait une nuit sombre autour de nous, par les ténèbres qu'il accumule dans notre esprit, au moyen de ses fausses maximes et de ses menteuses promesses. Cette nuit amène naturellement le sommeil. Et malheur à qui aime ces songes! C'est le signe d'un sommeil profond et redoutable; car ce sommeil, c'est le temps de l'ennemi.

Le démon, ennemi de Dieu, ne peut rien contre Dieu. Il décharge alors sa haine contre la divine semence, et il commence par le sommeil des gardiens. Ce sommeil fait sa félicité, comme le sommeil du berger fait la joie des loups. Il essaie ensuite d'étouffer le bon grain, en répandant l'ivraie dans le champ. Certes, c'est bien là un ennemi mortel, dit saint Chrysostôme, pour nous dont il médite la perte, pour Dieu à qui il voudrait ravir toute gloire. O bon Jésus, préservez-nous de ce sommeil funeste. Faites bien veiller notre âme pour qu'elle garde fidèlement votre semence bénie.

Et que cette vigilance soit continuelle, chers frères. Le laboureur n'est pas obligé de veiller toujours. Il peut se reposer quand le grain est caché dans la terre. Il suffit de même au vigneron d'aller à la vigne de temps en temps. Mais le chrétien doit être en éveil toujours. (L. 22. 36.) Il faut qu'il veille par la foi, par l'espérance, par la charité et par les œuvres. (S. Augustin.) Saint Cyprien, près de mourir et n'attendant

que le bourreau, vit une grande foule se presser à la porte de son logis. Les fidèles venaient, par dévotion, saluer leur évêque martyr. Le saint se tourna tendrement vers eux et leur dit pour dernier conseil : « Prenez bien garde aux jeunes filles, afin de les préserver de tout mal. » Voyez-vous la sollicitude et la vigilance du bon évêque prêchant encore la sollicitude et la vigilance. Veillons donc sur notre âme, cette fille chérie, si convoitée par l'ennemi. Veillons tous sur les âmes de ceux que nous aimons. Ne laissons jamais une minute à l'ennemi pour se glisser dans le champ du Seigneur et y répandre son ivraie.

L'ivraie, vous le savez, c'est une plante dont la tige est droite comme celle du blé, dont la fleur est éclatante et belle, mais qui ne peut nourrir ni l'homme, ni le bétail ; pleinement inutile et même nuisible, puisqu'elle prend la place du blé ; juste symbole de l'ivraie spirituelle, de l'erreur toute parée de séduisantes affirmations et du vice soigneusement doré par le monde.

Qu'est-ce, en effet, que cette ivraie dont parle l'Évangéliste ? Jésus lui-même répond : « L'ivraie ce sont les fils du méchant. » (Ib. 38.) Mais ces fils du méchant qui sont-ils ? Saint Augustin répond : Ce sont les hérétiques. Mais les hérétiques, qui sont-ils ? Ce sont des orgueilleux qui choisissent dans l'écrin doctrinal de la Sainte Église les vérités qui leur agréent, comme si toutes n'avaient pas la même origine divine, et qui

mettent, à la place, les rêves de leur intelligence dévoyée et pervertie.

Il y a dans les sociétés humaines et particulièrement dans les sociétés modernes, deux sortes d'hérésies : l'hérésie publique dénoncée par l'Église, ou se dénonçant elle-même par son agrégation publique à une société reconnue pour hérétique, et l'hérésie privée qui, sans prétendre supprimer des vérités reconnues dans l'Église, ni sans affirmer des erreurs manifestes, professe une certaine indépendance dans les choses de la foi, et un certain esprit de critique vis-à-vis des dogmes catholiques. Cette seconde hérésie est bien moins caractérisée que la première. Peut-être est-elle parmi nous plus dangereuse.

Il y a entre l'Église et l'hérésie reconnue une ligne de démarcation très sensible qui sert de préservation aux fidèles. Avec l'hérésie privée, cette ligne n'existe pas, ou elle est très peu sensible. Aussi l'ivraie peut-elle faire insensiblement de sérieux ravages parmi les âmes peu instruites et sans défiance. C'est surtout contre cette ivraie que nous devons nous garder avec le plus grand soin. L'autre est, pour ainsi dire, assez loin de nous. Celle-ci vit au milieu de nous, s'insinue doucement et à la longue empoisonne et corrompt.

Mais de même qu'il y a le bon grain ou les fils du royaume, et l'ivraie ou les fils du méchant, il y a aussi un autre bon grain semé par Jésus-Christ, les belles vertus chrétiennes et

une autre ivraie, leur ennemie, les vices enfantés par les trop nombreuses convoitises. Et qu'elle est abondante cette malheureuse ivraie! Que de révoltes effrontées contre la loi divine! Que de vies licencieuses! Que de scandales! C'est toujours durant le sommeil des âmes et de leurs gardiens que l'ennemi a appelé « toutes les bêtes des champs et toutes les bêtes des bois » (Isaïe. 50.) pour dévorer le bon grain. Et c'est alors qu'on voit s'abattre, dans le champ du Seigneur, tous les vices de la civilisation *(bestiæ agri)* tous les vices de l'impudente grossièreté *(bestiæ saltus.)* « L'enfer dilate ses entrailles et ouvre sa bouche immense. » (Isaïe. XII.) O bon et doux Jésus, ne nous y laissez pas tomber.

« Quand l'herbe eut poussé et qu'elle fût montée en épis, l'ivraie commença aussi à paraître. » Elle ne se montre pas tout de suite, dit saint Thomas. Elle prend d'abord racine, puis une certaine croissance comme le bon grain. Ainsi fait le mal. D'abord caché, puis se montrant à peine en quelques mots timides contre la loi ou les gardiens de la loi, afin d'ôter insensiblement au peuple l'amour qu'il doit en avoir. Ce sont des scandales légers en apparence et donnés aux petits. Puis, quand il se sent un peu fort, il s'étale comme l'ivraie au milieu du froment. L'erreur ose réclamer les droits de la vérité, le vice ceux de la vertu. Et l'un et l'autre « aspirent ensemble à remplir la terre. » (Osée. IV. 2.)

Les serviteurs du Père de famille s'étonnent

alors et viennent dire : « Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? » Ces serviteurs étonnés et désolés de voir l'ivraie envahir le champ du Seigneur, ce sont ses ministres d'abord, et avec eux aussi les fidèles. Cette croissance et cette audace du mal les jette dans une profonde affliction. Tous déplorent ces immenses ravages de l'ennemi, opérés hélas! grâce à la négligence de tous. Ah! quand pourrons-nous dire avec le prophète : « Je vois une verge qui veille. » (Jéré. I. 11.) Quand pourrons-nous, avec le patriarche, nous écrier : « Le sommeil nuit et jour fuyait de mes yeux. (Genèse. XXXI. 40.) Vous demandez, ô serviteurs, d'où vient l'ivraie? Jésus vous répond : « C'est l'ennemi qui a fait tout cela. » Quel ennemi? Le démon, le corrupteur nocturne de la moisson de blé, selon Tertullien; c'est lui le semeur de l'ivraie. *(Frumentariæ segetis nocturnum interpolatorem.)*

Mais les serviteurs alors disent au Maître : « Voulez-vous que nous allions arracher cette ivraie? » Comme ces âmes généreuses, les cœurs fidèles s'enflamment, en voyant les ravages faits par les impies et les libertins. Volontiers ils feraient appel à la justice divine, et goûteraient une certaine joie dans un châtiment exemplaire qui rétablirait l'ordre.

Certes le zèle est une noble flamme. Mais il doit relever des règles de la sagesse. Plus le zèle est ardent, plus il faut qu'une science éclairée le tempère et mette de l'ordre dans la charité. Le

Sauveur loue le zèle de ses serviteurs; mais il met un frein à l'ardeur qui les anime. Lorsque Jacques et Jean, irrités de ce que les Samaritains n'avaient pas voulu recevoir Jésus dans leur ville, lui dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous disions au feu du ciel de descendre sur eux et de les consumer? Jésus les reprit sévèrement et leur dit : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. » (Luc. 9. 54.) La réponse du Maître aujourd'hui n'est point aussi sévère; mais elle est pareillement un refus de laisser passer la justice, afin de laisser la porte ouverte à la miséricorde.

Combien les hommes diffèrent de Dieu! Ils mettent de la passion même dans le bien. Dieu n'y met que de l'amour. Ne sont-ils pas trop durs ceux qui voudraient que Dieu se vengeât et permît d'arracher l'ivraie aussitôt qu'elle se montre? Dieu n'aime pas le péché, mais il aime le pécheur et ne veut point sa mort. La vengeance est le moyen d'un être faible et intempérant. La longanimité est d'un caractère fort et maître de lui-même.

Mais vous, si prompts à demander justice contre l'ivraie, ne fut-il pas un temps où vous étiez ivraie vous-mêmes? Et si la vie ne vous eût pas été continuée par la bonté divine, au lieu d'être aujourd'hui ce bon grain qui nous charme, vous seriez une ivraie brûlée par les flammes éternelles de l'enfer. Quand vous faisiez le mal, dit saint Augustin, Dieu vous a laissés vivre, pour vous donner le temps de cesser de le faire.

N'allez pas, maintenant que vous êtes passés, vouloir détruire le pont de la miséricorde divine. La clémence vous a supporté, n'empêchez pas qu'elle supporte les autres.

Les méchants, il est vrai, se prévaudront peut-être de cette patience étonnante. Ils y trouveront même occasion à de nouvelles insolences envers la bonté divine. N'importe. Dieu ne se pressera pas de frapper. Il attendra, dans l'espérance de pouvoir pardonner.

Le divin Maître n'obtempère donc pas aux désirs de ses disciples; mais Il daigne leur donner les raisons de son refus. « Non, leur répond-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez en même temps le froment. »

Les racines de l'ivraie s'enlacent avec celles du froment, et en arrachant l'une, on risquerait d'arracher aussi l'autre. La vertu des bons est liée à la malice des méchants, de telle sorte que, si elle ne périssait pas dans la destruction du mal, elle y perdrait de sa vie et de son éclat. Il arrive, par l'effet de la sagesse divine, que le mélange des méchants aux bons est pour les bons d'un utile exercice. La piété, si elle n'avait à se garder au milieu d'un monde corrompu, la sainteté si elle ne se heurtait à des scandales, la patience si elle n'était point battue par d'injustes persécutions, l'héroïque charité qui aime ses ennemis et leur fait du bien, auraient-elles des parfums aussi exquis, sans le mélange qui les éprouve, les fortifie et les fait resplendir dans une société

étonnée et émerveillée. Où serait la gloire des crucifiés sans la fureur des crucifiants?

Et d'un autre côté l'exemple des bons est pour les méchants d'une salutaire influence. Les méchants sans doute méprisent quelquefois les bons et peut-être aussi les maudissent. Mais qui peut empêcher la vue d'une haute vertu de faire à la malice du cœur humain une blessure qui, au jour de l'épreuve, lui sera mortelle, et ouvrira à la grâce des entrées fermées depuis longtemps? Si Dieu suivait ce zèle impitoyable qui fait désirer quelquefois la suppression des méchants, que d'âmes, qui un jour le loueront dans les cieux, s'en iraient maintenant dans le feu de l'enfer !

Comme il arrive d'ailleurs que l'ivraie ressemble souvent au bon grain, le discernement des bons et des méchants n'est pas aisé en ce monde. Il y a tant d'hommes qui paraissent bons sans l'être, et tant d'autres qui semblent mauvais et ne le sont pas, ou du moins ne le sont pas autant qu'ils paraissent l'être! Aussi l'apôtre nous recommande-t-il de ne pas juger avant le temps. (II. Cor. IV. 5.)

Toutefois, pécheurs, prenez garde. Si Jésus a dit à ses disciples : « Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson », c'est dans l'espoir que vous vous corrigerez. Si cette espérance ne se réalise pas, craignez. Le moment va venir où vous ne pourrez plus échapper au sort de l'ivraie.

Plus de temps alors, ni plus de grâce. « C'est l'heure de la moisson. (Apoc. XIV. 15.) Le Maître dit aux moissonneurs : cueillez d'abord l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler. Amassez ensuite le froment et mettez-le dans le grenier. »

La moisson est le temps où l'on recueille les fruits de la semence. Mais il y a deux moissons, dit saint Thomas : l'une qui se fait pour l'Église de la terre; l'autre qui se fera pour l'Église des cieux. Les prêtres sont les ministres de la première; les anges seront les ministres de la seconde. Que ceux qui veulent être recueillis par les anges dans le grenier du Père de famille se hâtent de se laisser cueillir par les prêtres. Qu'ils quittent la nature de l'ivraie pour prendre celle du froment. Le grenier qui les attend, c'est la demeure céleste.

Mais en attendant cette moisson dernière qui ne laissera plus d'espoir à l'ivraie, il en est une qui se fait tous les jours. Le pécheur ne la voit pas ou ne veut pas la voir. Aussi est-il victime de ses folles illusions et de ses présomptions vaines. » Il y a deux hommes dans un champ; l'un est pris; l'autre est laissé. » (Luc. XVII. 35.) Quelquefois c'est le juste qui est cueilli et porté aux cieux. D'autrefois c'est la malheureuse ivraie qui est liée en bottes et jetée au feu. La séparation entre le bon grain et l'ivraie est faite subitement et pour toujours.

O bon Jésus, préservez le pauvre pécheur de

la grande calamité qui le menace. Qu'il profite promptement des exemples du juste. Quant au juste, qu'il se sanctifie toujours davantage. Que tous, ô mon Dieu, nous devenions, par votre miséricorde, du pur froment pour vos greniers éternels.

Évangile pour le sixième dimanche après l'Épiphanie

En ce temps-là, Jésus proposa une parabole au peuple, en disant : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prit et sema dans son champ. C'est, à la vérité, le plus petit de tous les grains ; mais lorsqu'il a cru c'est la plus grande de toutes les plantes, et il devient un arbre, de telle sorte que les oiseaux du ciel viennent et habitent dans ses rameaux. Il leur dit une autre parabole : Le royaume du ciel est semblable à du levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la masse entière ait fermenté. Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, afin que cette parole du prophète s'accomplit : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles ; je révèlerai des choses cachées depuis l'origine du monde.

Quatorzième Homélie

Le grain de sénevé

(Matth. XIII.)

Les écrivains sacrés de l'Ancien Testament avaient annoncé les grands événements relatifs au salut du monde. C'est ainsi que Daniel, dans cette pierre devenue une grande montagne qui domine le monde, avait signalé la naissance, l'accroissement et la magnificence de l'Église. (Dan. II. 36.) Ainsi encore cette petite fontaine que Mardochée avait vue en songe grossir et devenir une grande rivière, puis une vaste mer, annonçait l'origine, les progrès et l'universalité de la prédication évangélique. (Esther. ℟ 10.)

Or ces grands événements, le divin Maître daigna aussi les annoncer dans ses paraboles. Celles que nous venons de lire, sont le renouvellement de la pensée de Daniel et de Mardochée ; une prophétie nouvelle des merveilles qui devaient apparaître dans l'établissement de la sainte Église, et dans la diffusion de la parole évangélique. Seulement les prophètes parlaient avec le lyrisme de serviteurs transportés par les glorieux ouvrages du Seigneur, et Jésus-Christ parle avec la simplicité du Maître, à qui les plus

grandes choses sont familières. « Ses paraboles, dit saint Chrysostôme, sont simples, vivantes et vivifiantes, toutes pleines d'une vertu divine. »

« Jésus proposa donc au peuple qui le suivait en foule, une parabole, en disant : « Le royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé, qu'un homme prend et sème dans son champ. » Le royaume du ciel ici-bas, c'est l'Église. L'Église donc est semblable à un grain de sénevé. L'homme qui a pris et semé ce grain illustre, c'est Jésus-Christ. Le champ dans lequel il a été semé, c'est le monde. Ce monde, bas et malheureux que nous habitons, est le sillon béni dans lequel germera ce grain fécond qui enrichira la terre.

Voyez cependant la différence entre le symbole et la réalité. L'homme qui prend le grain de sénevé ne le tire pas de lui-même et ce grain qu'il sème est bien moins que le semeur lui-même. Jésus-Christ, au contraire, tire de lui-même ce qu'il sème. Et ce qu'il sème devient lui-même d'une certaine manière et participe à sa vie divine. Il a tiré l'Église de son propre sein, de sa poitrine ouverte par la lance de Longin, de son sang, « de sa chair et de ses os ». L'Église est donc une graine divine, déposée dans un sol aride jusque-là, qui va se parer de toutes les gloires de la lumière et de la grâce.

D'un autre côté, voyez les ressemblances. Dans l'ordre naturel les semences sont petites, même quand elles doivent produire un grand arbre. Voyez le gland qui produit le chêne. Le grain de

sénevé est la plus petite des graines, et quand il a poussé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un grand arbre. Il en est de même dans l'ordre surnaturel.

Connaissez-vous quelque chose de plus humble que la crèche et la croix? Or c'est là que l'Église a pris son germe. Savez-vous quelque chose de plus petit que les pécheurs de Galilée, choisis par le divin Maître? Or c'est en eux que l'Église a commencé. La crèche et la croix, les plus misérables choses du monde; les pécheurs de Galilée, les plus ignorants des hommes, voilà les origines de la Sainte Église.

Mais le grain de sénevé grandit vite. L'Église aussi a grandi promptement. Tout a aidé à sa croissance. Plus heureuse que le sénevé qui a besoin de trouver, dans la terre et dans l'air, des conditions favorables, l'Église n'a point connu ces nécessités. Tout lui a été moyen, même les obstacles. Au lieu que les légumes meurent souvent, les uns sous le froid, les autres sous le chaud, l'Église a grandi, malgré toutes ces choses, et grâce à toutes ces choses. Qui ne sait que, dès les premiers jours, le monde entier s'est mis en travers pour arrêter la société nouvelle? Qui ne sait aussi que, dès les premiers jours, les apôtres ont porté sur toutes les plages le nom adoré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Église, tout aussitôt, laissa bien loin derrière elle les académies et les synagogues.

Cependant, les jalousies et les colères de toutes sortes ne lui manquèrent pas et ne s'épar-

gnèrent pas à la peine pour déraciner le grand arbre. La politique, la fausse sagesse, la violence s'y mirent, tantôt tour à tour, tantôt toutes ensemble. L'histoire des siècles est pleine de leurs efforts et de leurs insuccès. C'est surtout dans les plus horribles persécutions qu'éclatait la solidité de l'Église. C'est dans les tourments qu'apparaissait aux regards des peuples étonnés l'incomparable patience de ses enfants. Les amphithéâtres resplendissaient d'une charité telle qu'elle gagnait souvent les bourreaux eux-mêmes. Le grain de sénevé a besoin d'être broyé pour donner tout son parfum, dit saint Ambroise. Ainsi, en est-il du royaume de Dieu en terre. C'est sous les ongles de fer et sous la dent des bêtes féroces qu'il a montré ses divines richesses. Si l'ennemi parvenait quelquefois à séparer quelque branche du tronc majestueux, sa puissante sève les lui rendait avec abondance ; si bien qu'à l'heure où les empereurs se flattaient d'avoir fait disparaître de la terre le nom chrétien, c'est alors que le monde se trouva chrétien tout entier, y compris les empereurs.

Oh ! qu'il est beau cet arbre dont les racines plongent dans les profondeurs divines, et dont les branches couvrent la terre d'ombres fraîches et de fruits dorés ! Comme les oiseaux sur les rameaux des grands arbres, les âmes viennent de tous les points de la terre, s'abriter contre les feux impurs, à la fraîcheur de son feuillage béni ! Et elles se trouvent bien là. Les plus élevées montent sur les plus hautes branches de la per-

fection chrétienne, pour aspirer mieux les brises du monde céleste. Les autres montent selon leurs forces, pour échapper aux sollicitations du siècle. Et les autres, celles qui traînent encore des faiblesses, se trouvent heureuses de se presser au pied de l'arbre divin, où le sol du monde les brûle moins et où la boue est moins tenace. Apercevant de plus au-dessus d'elles-mêmes les cœurs généreux qui se sont soustraits aux misères communes, elles conçoivent l'espoir d'y échapper aussi.

Béni soyez-vous, Seigneur, d'avoir planté cet arbre bienfaisant au milieu de nos sables brûlants! Grâce aux arbres touffus et vigoureux, les petits oiseaux se tiennent tranquilles au milieu du déchaînement des orages ; nous aussi nous vivons en paix sous l'abri de la Sainte Église Tandis qu'elle soutient les assauts de l'enfer et les brise, nous, sous la feuillée, nous possédons notre âme dans la confiance.

Mais malheur à l'oiseau qui s'aventure dans les champs battus de pluie ou de grêle ! Ne permettez jamais, ô Jésus, pareille folie chez vos enfants. Que les justes restent fidèlement dans l'Eglise pour y accroître leur justice ! Que les pauvres pécheurs y demeurent aussi pour trouver le pardon ! Et vous, ô sainte Église, pour la sécur té que vous nous donnez, daignez agréer notre humble amour et la promesse d'une soumission que nous voulons rendre aussi durable que notre vie.

Les saints Docteurs ont voulu voir aussi dans

ce grain de sénevé une figure de la prédication évangélique. Semblable, en effet, au grain de sénevé, qui est la plus petite des graines, cette prédication a commencé comme la moindre de toutes les sciences et la plus difficile à acquérir. Que voyons-nous à son premier chapitre, dit saint Jérôme? Un Dieu qui naît et qui meurt ; les humiliations de la crèche et les scandales de la croix. Comparez cette doctrine naissante aux systèmes retentissants des philosophes et à leurs livres éloquents. Que d'éclat d'un côté! Que d'obscurité de l'autre ! Combien paraît petite la semence évangélique à côté de la doctrine des savants !

Mais, dans sa petitesse, dit Corneille de la Pierre, le grain de sénevé contient une vertu chaude, qui est l'emblème de l'efficacité des maximes évangéliques. Elle est, en effet, si forte dans son humilité, cette parole évangélique, qu'elle touche les cœurs les plus durs et fait verser des larmes aux plus grands pécheurs. « Mes paroles ne sont-elles pas comme un feu, dit le Seigneur ? Ne ressemblent-elles pas au marteau qui brise la pierre ? » (Jéré. XXIII. 29.)

Aussi les philosophes croissent en science à force d'études; mais où les mène cet accroissement? Vous ne trouvez en eux, dit saint Jérôme, rien d'incisif, de vigoureux, de vivant. Tout est faible, pâle, amolli. Leurs doctrines arrivent à la taille de légumes et s'y arrêtent pour sécher et tomber. Combien autre est le sort de la doctrine évangélique !

Elle a commencé petitement dans le monde. Mais elle a grandi vite, dépassé la taille des légumes et atteint les proportions d'un arbre grand et fort sur les rameaux duquel se pressent, en multitude, les âmes des croyants, y recueillant en abondance les fruits de nos dogmes saints. Partout ailleurs les âmes cherchent beaucoup et trouvent peu ; ici, sans chercher, elles trouvent tout et goûtent la paix la plus douce au milieu des richesses évangéliques. (S. Jérôme.)

Tout à l'heure, ô Jésus, nous vous bénissions pour nous avoir donné l'Église, votre noble épouse et notre Mère. Nous vous bénissons aussi pour la nourriture que cette Mère, par vos ordres, sert à nos intelligences. Sa doctrine est un lait pour les petits, et un pain substantiel pour les forts. O Jésus, faites que cette nourriture nous soit chère, comme le pain aux hommes et le lait aux enfants.

Mais, comme la terre, quand elle a reçu le grain, lui communique son humidité et sa chaleur fécondantes, ô terres intelligentes, empressez-vous d'offrir à la divine graine l'humidité et la chaleur d'une volonté amoureuse et active. Sans l'action intérieure de la terre la germination serait impossible. Il faut de même à la parole divine la coopération de la foi et de l'amour. Avec cela les âmes de doctrine sont toujours fortes contre la tentation et les tribulations. Les autres ressemblent à la poussière qui sert de jouet à tous les caprices du vent.

Mais pour donner plus de force à son ensei-

N'épargnez rien dans la récompense pour ceux qui ne se sont pas épargnés à l'ouvrage. Qu'ils voient bien à quel prix je les ai loués.

Peut-être ceux de la dernière heure craindront ; rassurez-les en les appelant les premiers. Ils ont plus besoin de ma bonté que ceux qui sont venus aux bonnes heures de la journée. Ceux-ci ont pour eux les travaux, les combats, les vertus, et la récompense convenue, immense, inaliénable. Ceux de la onzième heure ne peuvent espérer que ma miséricorde. Puis-je la leur refuser ? Commencez donc par eux et donnez-leur mon denier.

Qui pourrait dire la surprise et le bonheur de ces ouvriers, venus tard, ayant fait peu, et recevant ce denier qu'ils ont failli perdre, ce denier si précieux qu'il dépasse leurs espérances autant que leurs mérites. Mais les autres, qui les verront traiter si magnifiquement, ne feront-ils pas entendre des murmures ? Les saints pourraient-ils donc porter envie à ceux qu'appelle la divine miséricorde? Ne seraient-ils pas heureux du salut de leurs frères ? Écoutons-les cependant, comme s'ils se plaignaient, afin d'apprendre que la bénignité du Seigneur est grande au point d'exciter, si c'était possible, la jalousie de ceux qui n'en sauraient avoir.

Quoi ! Seigneur, ces hommes qui ont méconnu votre empire, suivi sans résistance le torrent du siècle, qui sont arrivés presque à la nuit, et n'ont, pour ainsi dire, touché à votre vigne que du regard, témoins à peine et nullement partici-

pants de nos travaux, vous les traitez comme nous qui nous sommes faits toutes sortes de violence et n'avons reculé devant aucune fatigue! Si inégaux dans le sacrifice, vous nous faites semblables dans la récompense! Il a suffi qu'une femme perdue, pleurât un moment à vos pieds, qu'elle baîsât de ses lèvres profanées ces pieds sans tache pour que vous lui donniez aussitôt des signes d'une tendresse capable de faire envie à une vierge immaculée. Il a suffi à un voleur, attaché comme vous à une croix, de se retourner vers vous, pour vous entendre aussitôt lui dire : « Tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis. » Que pourrez-vous donc répondre, ô bienveillant Seigneur, à ces cœurs affligés ?

O bénignité incomparable! Le père va discuter avec les murmurateurs en faveur des pauvres incriminés. Le juge va prendre auprès des accusateurs la défense des coupables. « Mon ami, dit-il à l'un d'eux, jugez donc avec moi et ne vous contristez pas injustement. Quelle injure vous ai-je faite? Quel tort ressentez-vous du bien fait à votre frère? En quoi vos intérêts sont-ils lésés parce qu'il entre avec vous dans mon royaume? Ne tenez-vous pas tout ce que je vous avais promis, tout ce que vous attendiez? Rappelez vous nos conventions. Si j'ai manqué à quelqu'une, indignez-vous. Sinon pourquoi m'inculpez-vous? Ai-je diminué la part que je vous devais pour en faire bénéficier un autre? Pourquoi donc murmurez-vous? Prenez ce qui

vous appartient, mais ne prétendez pas régner seul dans un lieu où tous sont appelés comme vous. Le Ciel est bien à vous ; mais s'il me plait de le donner en même temps à ceux-ci, qui peut s'y opposer ? Je suis maître de mes dons. Exigez de moi la justice; mais ne me défendez pas la bonté.

Sans doute, il s'est égaré durant de longues années, ce pauvre pécheur. Mais quel pasteur repousse jamais la brebis qui revient au bercail ? Sans doute il est demeuré longtemps sourd et il est revenu tard. A qui le dites-vous ? Mais enfin il est revenu. Faut-il le repousser? Après avoir été séduit par les beautés périssables, il a pleuré, il a baisé les épines qui couronnaient ma tête, pouvais-je ne le pas accueillir? Il n'a pas travaillé autant que vous; mais il a cru, il a aimé comme vous, ne peut-il pas être admis avec vous? J'ai suppléé à ce qui lui manquait par ma grâce. Ce n'est pas à vos dépens que j'ai exercé ma munificence envers lui. Je vous ai appelé dès le commencement et vous ne regrettez pas d'être venu. Que votre œil ne devienne pas mauvais parce que je suis bon !

Ah ! non, Seigneur, personne ne se plaindra de vos bontés. Sans elles, où seraient ceux-là même qui sont arrivés à la vigne dès le matin ? Vous seul avez attiré les premiers et les derniers, et tous vous loueront à l'envi. Que leurs gorges se remplissent de Psaumes sacrés et de saints cantiques ! Que leurs yeux, leurs mains et leurs cœurs se lèvent vers vous leur roi bien

aimé. Que leurs lèvres vous disent : Seigneur, ouvrez, ouvrez à tous votre vigne chérie. Prenez ceux de la première heure et ceux de la dernière. Qu'ils soient tous fidèles et laborieux, et dans le ciel il n'y aura ni premiers ni derniers, car ils ne feront qu'un dans votre amour et votre immortelle félicité !

Le divin Maître termine sa parabole en disant : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Certains se demandent en tremblant, si, de ces paroles, il ne faudrait pas conclure au petit nombre de ceux qui parviennent au salut. Assurément non. Il est évident que la sentence doit se rapporter à la parabole. Or la parabole elle-même ne regarde nullement le nombre des élus pour le paradis.

En effet, beaucoup sont appelés d'après la parabole ; or, en ce qui concerne le salut, ce n'est pas beaucoup qui sont appelés, mais tous, selon cette parole de saint Paul : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. »

De plus, la parabole nous apprend que, à la fin du jour, tous les ouvriers sont récompensés ; or, en ce qui concerne le salut, il est de foi que tous n'y parviendront pas, puisque Jésus-Christ a dit de quelques-uns : « Ceux-ci iront au supplice éternel. »

Bien plus, non seulement il n'est pas question du nombre des élus, mais il n'en peut pas être question, car Notre-Seigneur, ce qui est inadmissible, se serait mis en contradiction avec lui-même. Sa sentence, en effet, détruirait la

parabole, puisque l'une nous montre tous les ouvriers récompensés et l'autre ne parle que du petit nombre. De la parabole où tous les ouvriers reçoivent la récompense, il n'est pas possible de conclure au petit nombre des récompensés. La parabole et la sentence doivent donc se rapporter à autre chose qu'au nombre des élus. Voici l'explication de l'une et de l'autre.

Tous ceux qui sont appelés à travailler à la vigne du Seigneur ne répondent pas également à l'excellence de leur vocation, et il arrive que des ouvriers de la dernière heure parviennent à être récompensés comme ceux de la première. Beaucoup sont appelés à être les premiers par les grâces singulières qu'ils reçoivent d'un appel précoce et soutenu; mais peu y arrivent, soit par suite de la mollesse qu'ils mettent à l'ouvrage, soit par les sentiments humains qu'ils y mêlent. Beaucoup sont appelés à la grande vertu et peu y atteignent. Peu d'hommes hélas ! répondent à toutes les lumières qu'ils reçoivent. Peu arrivent à réaliser les œuvres dont leurs qualités naturelles et les grâces surnaturelles les rendaient capables. Les volontés divines n'avortent pas; mais les destinées des hommes subissent, par leur faute, des humiliations et des mécomptes.

Ce qui console, c'est de voir les derniers appelés s'élancer généreusement dans leur course, réaliser, en peu de jours, le travail de longues années et saisir les premières places.

Quant à la doctrine du grand ou du petit nom-

bre des élus, qui n'a pas ici sa place, disons cependant que la foi ne fixe rien, mais ajoutons que l'Église semble répugner à l'opinion douloureuse du petit nombre des sauvés, qui lui paraît offensante pour l'œuvre miséricordieuse de la rédemption du Verbe. Quoi! dit le Père Lacordaire, le Fils de Dieu aurait tant fait pour glaner quelques élus le long des siècles! Mais son ouvrage alors serait un immense échec, ce qui est absolument inadmissible. Dieu ne peut pas avoir d'échec, même en face de la liberté humaine, et surtout en de telles proportions.

Mais si ces paraboles doivent être prises comme des preuves, c'est plutôt le grand nombre des élus qui en ressort et qu'il en faut conclure. C'est ainsi qu'au festin des noces un seul est exclu. La doctrine du grand nombre des élus est infiniment plus conforme à l'idée que nous avons de la bonté divine. Certains théologiens pensent qu'il y aura analogie entre les anges et les hommes. Or ce n'est pas le grand nombre des anges qui est tombé. Espérons donc que ce sera le grand nombre des hommes qui sera sauvé.

Et vous, ô bienveillant Seigneur, pour que nous puissions finir dans l'esprit de votre parabole, soutenez, s'il vous plaît, les premiers appelés, pour qu'ils n'aient pas le malheur de déchoir, et daignez bénir ceux qui, venus les derniers, veulent réparer le temps perdu et gagner le denier précieux de la sainteté et de la gloire.

Evangile du dimanche de la Sexagésime

En ce temps-là, comme le peuple s'assemblait en foule et accourait des villes vers Jésus, il leur dit en parabole : Celui qui sème sortit pour semer son grain ; et, comme il semait, une partie de la semence tomba sur le bord du chemin ; elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent. Une autre partie tomba sur la pierre, et, après avoir levé, elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. Une autre partie tomba dans les épines et les épines, ayant poussé avec la semence, l'étouffèrent. Une autre partie tomba sur la bonne terre, et ayant levé, elle porta du fruit au centuple. En disant cela, il criait : Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre ! Mais ses disciples lui demandant ce que signifiait cette parabole, il leur répondit : Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais pour les autres, il leur est proposé en paraboles, en sorte qu'en voyant ils ne voient point, qu'en entendant ils ne comprennent point. Voici donc ce que signifie cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu. Ce qui tombe sur le bord du chemin désigne ceux qui entendent la parole ; le diable vient ensuite et l'enlève de leur cœur, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés. Ce qui tombe sur la pierre marque ceux qui, ayant entendu la

parole, la reçoivent avec joie ; mais ils n'ont point de racine, car ils ne croient que pour un temps et au moment de la tentation ils s'éloignent. Ce qui est tombé parmi les épines figurent ceux qui ont entendu la parole, et qui, s'en allant, la laissent étouffer en eux par les sollicitudes, les richesses et les plaisirs de la vie, et ne rapportent point de fruit. Mais ce qui est tombé dans la bonne terre indique ceux qui, ayant entendu la parole, la conservent dans un cœur bon et bien disposé, et portent du fruit par la patience.

Seizième Homélie

Le Semeur

(Luc. VIII).

En ce temps-là, comme le peuple s'assemblait en foule, et qu'on accourait des villes vers Jésus, Il leur dit : « Celui qui sème est sorti pour semer. » Jésus, remarquent les saints Docteurs, n'a pas dit : Celui qui a semé, ou qui sèmera, mais celui qui sème, comme qui dirait : Celui dont la nature est de semer. Quel est donc celui qui sème et dont la nature est de semer?

Chers frères, c'est le Fils de Dieu lui-même qui a semé dès le commencement, qui sème perpétuellement, non dans la terre dont Il laisse le soin aux hommes, mais dans les âmes. Durant sa vie mortelle, Il ne cessa de semer dans la Judée. Depuis qu'Il a quitté la terre, Il sème toujours. Il sème par ses apôtres. Pierre baptise, c'est Lui qui baptise ; Paul baptise, c'est Lui qui baptise, dit saint Augustin. C'est toujours Lui qui fait la grande semaille. Jésus sème par ses lieutenants. Les apôtres sont les continuateurs du semeur Jésus. Quand ils parlent, c'est Lui qui parle. Quand on les entend, c'est Lui qu'on entend. Dans le disciple nous écoutons le Maî-

tre. Ne cherchez donc, parmi les peuples, que Lui et ses envoyés. Il n'y en a pas d'autre. Si vous frappez à la porte des écoles et des académies, vous ne trouverez que des fragments infirmes de la graine apportée par le Fils de Dieu à l'humanité !

Or « celui qui sème est sorti. » D'où est-il sorti? Du Père. Lui-même l'a dit : Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde. (Jean. XVI. 28.) Mais Il est sorti sans changer de lieu. Il est sorti par l'Incarnation. Il s'est fait notre frère, en prenant notre chair.

Et pourquoi celui qui sème est-il sorti? Il est sorti pour semer ; non à nouveau puisqu'il sème toujours, mais pour semer d'une manière différente. Et quelle semence vient-Il répandre? Une semence quelconque? Non, mais sa semence à Lui. (*Seminare semen suum.*) Et quand les apôtres veulent savoir qu'elle est sa semence à Lui, Jésus répond : « La semence, c'est la parole de Dieu. » C'est bien, dit saint Grégoire, nous n'avons pas à nous fatiguer pour chercher l'explication de la parabole. La Vérité elle-même nous la donne. Mais nous avons à nous pénétrer des devoirs qui en ressortent.

La parole de Dieu est donc une semence. Dès lors elle a une destinée analogue à celle de toute semence et elle réclame les mêmes soins, pour que sa fécondation soit assurée. Et c'est là ce que nous enseignera la parabole du Maître.

Mais d'abord, puisque Jésus appelle la parole de Dieu sa semence, cette parole est donc à Lui

et pas à d'autre. Elle est à Lui et Il ne la reçoit de personne. Ce n'est point une semence d'emprunt, comme celle que répandent les hommes. Bien plus cette semence c'est Lui-même, car il est Lui-même le Verbe de Dieu.

Nul autre semence n'en peut dire autant. Chacun donne ce qu'il a reçu. Pour Jésus, au contraire, on constatait qu'Il n'avait point passé par l'école, et on se demandait comment Il connaissait les lettres, ne les ayant point apprises. (Jean. VII. 15.) Il est Lui-même l'école, l'école universelle, le seul Maître, le seul sans Maître, et quiconque sème après Lui la parole de Dieu, ne donne que ce qu'Il a reçu de la divine munificence. Heureux l'homme que vous instruisez, Seigneur, et que vous formez à la connaissance de votre loi! (Psaume. XCIII. 2.) Donnez, Seigneur, donnez la pluie à votre semence, partout où vous la jetez en terre, et le pain viendra en abondance. (Isaïe. XXX. 23.)

C'est avec une profonde justesse que la parole de Dieu est comparée à la semence qui est le principe de toute fleur, de tout fruit. La parole est, en effet, le principe de toute vérité, de toute beauté, de toute vertu. Les arbres naissent de la semence et se perpétuent par elle. (Gen. I. II.) De la parole de Dieu sans cesse répandue parmi les peuples naissent les plantes spirituelles de toutes sortes qui font un Eden de la Sainte Église de Dieu. Depuis le sacrifice figuré par celui de Noé, Dieu veut que tous les jours de la terre soient des jours de semailles et des jours de

moisson. (Gen. VIII. 22.) Ni semailles ni moissons ne se reposeront jamais pour la parole de Dieu. « Par la parole de Dieu, dit saint Bonaventure, nous renaissons pour devenir saints et divins. Dieu nous a engendrés volontairement par la parole de la vérité! »

Or, « pendant que le semeur jetait sa semence, une partie tomba le long du chemin où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. » Est-ce votre faute, ô divin semeur, si trop souvent votre parole tombe le long des chemins où elle est foulée par le pied des passants, et où la dévorent les esprits de ténèbres répandus, comme les oiseaux dans l'air? Le Fils de Dieu est venu du ciel pour répandre la semence de sagesse et de vie. (Eccl. I. 15.) Nouveau Joseph, il s'est avancé à la rencontre de ses frères, pour leur donner des nouvelles du Père qui les aime, les suit du regard et les attend. Il jette sa semence avec une telle abondance qu'il court le risque de passer pour prodigue. N'est-ce pas au moins l'apparence de la prodigalité que de la répandre là où il est manifeste qu'elle ne pourra pas fructifier, dit saint Thomas? Il montre éminemment ainsi « qu'Il veut le salut de tous les hommes » (I. Tim. II. 4.) et qu'il ne saurait jamais se réjouir dans la perte des hommes. » (Sap. I. 13.) La passion du salut de tous, quelle belle justification de ces divines profusions!

Pourquoi, hélas! tant d'âmes ressemblent-elles à des chemins qui sont toujours arides, incultes, improductifs? Le cœur des mondains ressem-

ble aux grandes routes foulées par tous, où se pressent promeneurs, voyageurs, animaux, chars, vaines pensées, folles images, fantaisies insensées, turbulentes agitations. Comment donnerait-il quelque attention à la parole de Dieu qui descend tranquille comme la rosée. *(Sicut ros eloquium tuum.)* Comment la graine divine pénètrerait-elle dans ce sol durci et pourrait-elle y exciter la germination de la vérité et de la vertu? (S. Cyrille.) Les oiseaux d'ailleurs sont là qui se hâtent de l'enlever. C'est si facile. Elle n'est ni cachée, ni gardée. Les démons au plus tôt s'en emparent pour ne lui pas laisser le temps de pénétrer dans le cœur, où elle pourrait peut-être demeurer, si seulement elle y entrait un instant. Dieu nous préserve d'être de ces esprits superficiels, distraits et dissipés à l'égard de la divine Parole!

« Une autre partie de la semence tomba sur un endroit pierreux, et le grain, après avoir levé, sécha faute d'humidité. » Le divin Maître a daigné nous dire quelles sont les âmes que nous représente ce terrain pierreux, où la semence lève, mais se sèche faute d'humidité. « Ce sont celles qui entendent la parole divine, la reçoivent avec joie, mais qui n'ayant pas de racines, ne croient qu'un temps, et, au moment de la tentation, se retirent. »

Le monde, tout plein qu'il est d'âmes vaines, en contient cependant qui sont naturellement bonnes. La vérité plaît à ces âmes; la parole de Dieu trouve de l'écho en elles. Elles aiment à

l'entendre, mais ne savent pas la recueillir et la garder. Bien douées pour les nobles commencements, très peu pour les dignes suites. La divine semence a levé par le goût naturel des belles et bonnes choses ; mais elle a séché faute de la profondeur et de l'humidité nécessaire pour y prendre racines. Or, sans racines, comment une plante peut-elle vivre, grandir et fructifier? Les âmes ne peuvent donner de racines à la divine parole que dans la charité, nous dit l'apôtre (*in caritate radicati et fundati.*) (Ephes. III. 17.) Le goût naturel de ces âmes pour la parole de Dieu, n'en est pas l'amour ardent et élevé que réclame saint Paul. Aussi leurs vertus ressemblent, dit l'Esprit-Saint, à ces plantes adultères (rejetons bâtards) qui ne prennent pas de profondes racines. (Sap. IV. 3. *Spuria vitulamina non dabunt radices altas.*) Quand souffle le vent de la tentation, elles sont sans résistance ; quand c'est l'épreuve qui vient, elles perdent courage, et c'est leur faute.

En effet, dit saint Chrysostôme, si au sens matériel de la parabole, un terrain pierreux ne peut donner de belles moissons, il n'en est pas de même au sens spirituel. Le Seigneur a dit : craignez la dureté du cœur. Nous pouvons donc l'empêcher de venir ou la vaincre. Ce granit peut acquérir la friabilité des terres les meilleures et toute l'humidité désirable. Ah ! chères âmes, tournez vos regards vers les montagnes saintes d'où viennent les eaux fraîches et tout ce qui féconde les terres des penchants. Éta-

blissez-vous comme l'arbre planté au bord des eaux, dont les racines s'enfonçent aisément dans la terre et dont les branches s'étendent dans l'air, bravant les chaleurs d'été. O très bon Seigneur, quand vous verrez ma vertu défaillir ne m'abandonnez pas. (Ps. 70. 9.) Que je recueille votre parole, que je la garde, que je lui donne les profondes racines de la charité, et que je puisse vous offrir chaque mois mes prémices, parce que ma fécondité me viendra de votre béni sanctuaire d'où sortent les eaux qui m'arroseront. (Ezéch. 47. 12.)

« Une autre partie de la semence tomba dans les épines, et les épines venant à croître en même temps qu'elle l'étouffèrent. » Ces épines, qui étouffent la divine parole en ceux qui l'ont reçue, c'est la passion des richesses; c'est l'amour des plaisirs de la vie. Si Notre-Seigneur Lui-même ne l'affirmait, le mondain voudrait-il le croire? Hélas! même après l'enseignement du Maître, ne se révolte-t-il pas contre une doctrine qui gêne ses convoitises? Quoi! des épines, tout ce qu'il adore! Oui, des épines qui déchirent les chairs, ces richesses qui promettent des jouissances infinies. Des épines qui mettent, comme en lambeaux, les âmes infortunées qui ne se tiennent pas en garde contre elles. La honte, l'ennui, la satiété, le dégoût, le remords sont la réalité cruelle qui succède à la séduisante apparence. Nul mondain ne met longtemps à en faire l'épreuve.

En effet, si tôt que la divine semence, sous

l'aile de la bonté souveraine, arrive à une âme livrée à la concupiscence, au lieu de saluer la noble envoyée qui lui offre la délivrance, cette âme malheureuse se laisse irriter et enflammer contre elle. N'est-ce pas, chers frères, d'une douloureuse expérience? D'où viennent ces cris, ces violences, ces fureurs contre les semeurs et contre la semence? D'où, si ce n'est de la peur d'un triomphe qui leur serait mortel?

Ah! que peut devenir une graine délicate tombée dans une terre envahie par des ronces? Privée d'air et de lumière, elle ne peut que périr. Tel est, ô mon Dieu, le sort de votre divine parole quand elle descend dans un cœur dominé par l'amour des choses du siècle. Ces épines l'étouffent, et l'âme elle-même, suffoquée comme un homme pris à la gorge, n'a plus la force de prononcer votre louange. A-t-elle même la liberté de penser à vous? Or, dans cet état, quel fruit l'homme porte-t-il? Le Maître l'a dit : « Il n'en porte pas. »

Il est donc vrai, chrétiens, que tous ces biens du siècle sont de vrais maux. Comme les ronces, partout où ils nous touchent, ils nous déchirent. Combien donc est-il nécessaire de nous affranchir de leur tyrannie! Si notre âme est demeurée libre, qu'elle prenne garde à la servitude toute prête à venir. Si elle est tombée en leur pouvoir, arrachons une à une ces pointes ensanglantées; nous le pouvons avec l'aide de Dieu. « Ah! Seigneur, bénissez-nous dans la toute puissance de votre bénignité, et nos cam-

gnement et le rendre plus saisissable à l'intelligence des petits, le divin Maître daigne insister et employer une nouvelle parabole. « Le royaume du ciel, dit-il, est semblable à du levain qu'une femme prend et qu'elle met en trois mesures de farine jusqu'à ce que la pâte soit toute levée. » Cette femme laborieuse et vaillante, c'est l'Église. Ce levain c'est Jésus-Christ qu'elle prend pour l'établir dans le cœur de ses enfants.

Jésus-Christ a été comparé au grain de froment; Il peut l'être aussi au levain fait avec le froment. Et quelle ressemblance de ce levain sacré avec l'autre ! Petit d'abord comme lui, et puis, comme lui, se laissant pétrir dans sa douloureuse Passion, sans rien perdre de sa force; car ce levain fait de sa chair et de son sang, fera lever, d'une manière étonnante, cette pesante pâte qu'on appelle la nature humaine. Il avait annoncé lui-même que « lorsqu'il serait élevé de terre, il attirerait tout à lui ».

Mais c'est surtout dans la sainte Eucharistie que Jésus nous apparaît comme un levain d'une merveilleuse puissance. Nulle part, Il n'est plus petit. Nulle part non plus, il ne se montre plus fort. L'Église le prend dans les cieux, le pose sur nos autels, le distribue à ses enfants dans un banquet céleste. Elle le porte triomphalement dans les rues de nos cités pour les bénir, à travers les campagnes, à la recherche des infirmes et des mourants, l'établit aussi dans nos tabernacles pour le réserver à toutes nos

nécessités. Et elle n'oublie pas les trois mesures de la parabole.

L'esprit de l'homme, en effet, son cœur et son corps, au contact de ce levain béni, reçoivent des transformations étonnantes. L'esprit y prend une perspicacité et une droiture qui dépassent ses limites naturelles. La visite de la vie surnaturelle ne saurait le laisser à son niveau, et lui donne de hautes aptitudes pour la vérité. Le cœur que les créatures se disputent avec tant d'instances, comprend mieux leur néant et leur insuffisance, et s'élève plus vivement aux sommets glorieux de la vertu et du divin amour.

Quant au corps, ce n'est pas en vain qu'il a l'honneur de loger l'intelligence et la grâce, la vie naturelle de l'âme et sa vie surnaturelle. Il s'ennoblit au contact des nobles hôtes qui l'habitent ; et ses appétits grossiers deviennent des appétits relevés. Au lieu d'être, comme chez l'homme avili, un servile instrument de luxure, il devient, pour le chrétien, le coopérateur généreux de ses élévations. Dieu, en un mot, se mêle à nous, dit saint Augustin, « pour que ce divin mélange consolide tout le genre humain ».

Il arrive quelquefois, dans les choses communes, que le levain n'est pas fait dans des conditions d'ampleur et de force suffisantes. La pâte alors lève difficilement. Ici c'est bien différent. Le levain sacré est toujours ample et fort. Si la pâte ne lève pas, ce n'est point la faute du levain, mais de la pâte elle-même, trop souvent faite d'éléments avariés qui empêchent le tra-

vail de la fermentation divine. O chrétiens, si votre nature ne monte pas, c'est qu'il y a dans le cœur un mauvais levain contraire au levain céleste. Prenez garde et « purifiez ce vieux ferment, si vous voulez devenir une nouvelle créature. » (I. Cor. v. 7.)

Quand Jésus trouve une pâte bien préparée, les transformations ne se font pas attendre ; car si « une toute petite bénédiction attire l'homme en lui-même et le remplit de sa grâce » *(ib.)*, qu'en sera-t-il pour nous de cette bénédiction, la plus grande qui soit en terre et dans le ciel ?

Mais, dit saint Augustin, c'est surtout par la charité que Jésus vient à nous ; c'est aussi par la charité qu'il faut aller à Lui. Ces deux amours, se confondant en un seul amour, feront fermenter notre pesante nature et la transformeront.

« Jésus, continue l'évangéliste, dit au peuple toutes ces choses en paraboles. Il ne leur parlait qu'en paraboles. » La parabole était en grand usage en Orient. Mais quel langage pouvait mieux convenir à la mission du Maître ? S'il eût parlé autrement, comment les petits, qui sont les plus nombreux, auraient-ils pu atteindre à sa haute doctrine ? En la faisant passer dans des paraboles, il la mettait à la portée des plus petits, sans exclure les grands de cette miséricordieuse participation.

Ainsi l'Évangile brille comme le soleil pour tous les hommes. Les petits sont inondés de sa lumière. Les grands n'en sont pas privés, s'ils

veulent se faire petits par l'esprit et par le cœur. Petitesse réelle ou petitesse de volonté, il la faut absolument demander à tous, puisqu'il n'y a que les petits qui puissent entrer dans le royaume de Dieu.

Évangile du dimanche de la Septuagésime

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples. Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne. Or, après être convenu avec les ouvriers d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne. Étant encore sorti sur la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient sur la place sans rien faire, et leur dit : Allez aussi, vous autres, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable ; et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième heure, et il fit la même chose. Enfin, il sortit sur la onzième heure, et il en trouva d'autres qui se tenaient là, et leur dit : Pourquoi demeurez-vous ici tout le jour sans rien faire ? C'est, lui dirent-ils, que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez aussi, vous autres, à ma vigne. Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers et payez-les, commençant par les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient venus sur la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui étaient venus les premiers, s'étant aussi approchés, crurent qu'ils allaient rececoir davantage, mais ils reçurent chacun un denier. Et, le rece-

vant, ils murmuraient contre le père de famille, en disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les avez traités comme nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il lui dit, répondant à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort ; n'êtes-vous point convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous appartient et retirez-vous ; pour moi, je veux donner à ces derniers autant qu'à vous ; ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ? C'est ainsi que les derniers seront les premiers et les premiers les derniers, car il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

Quinzième Homélie

Les ouvriers de la vigne

Quelle bonne figure nous présente ce Père de famille, s'attendrissant sur l'état des pauvres ouvriers à qui l'oisiveté est si funeste! Quelle sollicitude de sortir à toute heure du jour, pour recueillir, sur la place publique, tous ceux qu'il trouve et les conduire à sa vigne! A ceux du matin il promet un denier. Le denier valait environ cinq francs. C'était une belle rémunération en ce temps-là, pour le travail d'une journée. Aux autres, sans rien déterminer, il promet de donner ce qui sera juste, et certes ils peuvent bien compter sur lui. Quant à ceux qu'il rencontre vers la onzième heure, c'est-à-dire presque à la fin du jour, il les plaint ; il a pitié d'eux et les prend aussi. Oh! bonté! Et lorsque le soir est arrivé, à l'étonnement de tous, il leur donne le prix d'une journée entière. Ils ne l'ont point gagné; mais ils en ont besoin, et le bon père ne peut pas se refuser la joie de les rendre heureux.

Il est vrai que les premiers, jaloux de cette faveur, se plaignent et murmurent. Mais quelle tranquillité dans ce père de famille! Il ne s'indi-

gne pas contre eux, et ne les moleste en aucune manière. Il leur dit simplement : « Ne vous ai-je pas donné ce qui est convenu? Et pouvez-vous m'accuser d'injustice? S'il me plaît de me montrer bon envers ceux-ci qui sont dans le besoin. quel mal cela peut-il vous faire? »

Vous n'avez pas de peine, chers frères, à deviner les significations de cette parabole. Il y en a plusieurs, en effet, et voici la première. Le divin Maître se trouve en face des Juifs s'estimant plus que tous les peuples de la terre, et ne sachant pas accepter que les Gentils puissent être admis à entrer dans le royaume du Messie attendu.

Par l'appel des ouvriers aux premières heures du jour, Il honore les Juifs qui sont les premiers appelés à la lumière évangélique. Par l'appel des ouvriers de la onzième heure, Il proclame la vocation miséricordieuse des Gentils à cette même faveur. Dans les murmures égoïstes des ouvriers du matin, Il signale et condamne les répugnances des Juifs à voir l'adoption divine s'étendre aux nations. Il montre ensuite, dans la terrible substitution des derniers aux premiers, le châtiment de ces répugnances.

Mais il y a, dans le parabole du Maître, un autre enseignement qui nous touche de plus près et que nous allons méditer. Le Père de famille, c'est Dieu; la place publique, c'est le monde La vigne, à laquelle nous sommes appelés à travailler, c'est notre âme. Les heures diverses sont les divers âges auxquels Dieu appelle les

hommes pour le travail de leur salut. Le denier promis, c'est la félicité éternelle qu'il désire donner à tous.

Voyez d'abord combien notre âme, cette vigne spirituelle, est chère au Père céleste! Pour veiller sur elle, son verbe bien-aimé s'est revêtu du nuage de l'humanité. Pour travailler à lui faire porter des fruits, on l'a vu devançant l'aurore, à la recherche d'ouvriers vaillants. On l'a vu aussi, à toutes les heures du jour, continuant ses recherches et ses appels. Le crépuscule du soir le trouvait encore occupé à son même ouvrage.

Au premier matin l'auguste Fils de Dieu recueille l'enfance, ce matin de la vie humaine. Vers la troisième heure, Il accroît son butin de cette jeunesse ardente et généreuse qui pourra faire un beau travail. A la sixième heure, à la neuvième et à la onzième, Il aspire encore à augmenter sa richesse. Plus Il recueille d'ouvriers et plus ses désirs s'enflamment. L'enfant, qui à peine balbutie, fait ses délices. Le jeune homme, plein de feu, le fait tressaillir de bonheur. Les forts du midi ajoutent à la joie de ses conquêtes. Et quand Il rencontre un élan généreux chez des âmes vieillies loin de lui, Il oublie toutes les heures perdues. Pour le satisfaire pleinement, il lui faut des multitudes. Les meilleurs, Il les veut certes au premier rang, mais Il ne dédaigne pas les autres. Et ceux que l'erreur a séduits, et ceux qu'a saisis le sommeil de l'indifférence, tous les indigents de vérité, de vertu, de courage, Il les invite tous, Il les presse, Il les veut

au travail. Est-il donc miséricordieux ce Sauveur de la grande famille humaine! Ah! Il n'a pas circonscrit les faveurs de l'Évangile. Il n'a pas obstrué l'entrée de ses domaines. Il n'a pas fait de la justice le lot de quelques-uns, comme les savants ont fait de la science. Il n'a pas limité la récompense à son premier appel du matin. Il donne largement le temps de la pénitence et les grâces qui préparent le retour.

Aussi sont-elles belles ces légions laborieuses de tout âge, de tout sexe, de toute condition, répondant à l'appel du Seigneur; prenant le hoyau, faisant de sa vigne tant aimée un vrai paradis! On y voit des pampres vigoureux; on y respire les parfums exquis du raisin en fleur; on y savoure le vin généreux des grandes vertus.

Mais ce qu'il y a surtout de bien touchant dans les soins du Maître, c'est le soin qu'il prend de ceux qui ont passé toute une longue vie dans le désœuvrement et les misères qui en sont la suite. Tant que dure leur existence, Il ne renonce jamais à les amener. Et quand elle touche à la fin, Il est là, veillant sur cette onzième heure qui va ouvrir l'éternité! Il est là suppliant ces oisifs de paraître au moins un instant à sa vigne. « Pourquoi, leur dit-il, vous tenez-vous ainsi tout le jour dans l'oisiveté? » Le soleil accomplit régulièrement sa course; la lune se montre servante obéissante de son créateur; chaque élément s'exerce au ministère pour lequel il a été fait. Pourquoi vous seuls humiliez-vous la nature par cette oisiveté qui lui est si

contraire? Êtes-vous sans yeux pour contempler les beautés de l'univers? Sans voix pour chanter les louanges de Celui qui a fait toutes choses? N'avez-vous pas des mains pour travailler? des pieds pour marcher dans les routes lumineuses du Salut?

Ils disent peut-être : « Personne ne nous a loués ». Quelle réponse! Comme si le Maître ne les avait pas appelés dès qu'ils parurent sur la place publique de la vie. N'avez-vous pas été invités dès le sein de votre mère? leur dit-il. N'avez-vous pas sucé le lait divin des mamelles de la Sainte Église? Que de voix ont frappé votre oreille racontant ma vérité, ma loi, mes bontés! N'avez-vous jamais rencontré d'apôtres vous sollicitant, d'amis vous donnant bon conseil et bon exemple? Et n'est-ce pas de vous-mêmes et bien volontairement que vous êtes demeurés spectateurs indifférents des travaux des autres, sans souci d'une stérilité qui vous couvre de honte et de la noire mort prête à fondre sur vous?

Mais ce bon Maître arrête vite sur ses lèvres des reproches trop mérités et se contente de dire : « Vous aussi allez à ma vigne ». J'admets les oisifs qui veulent cesser de l'être; les vieillards décidés à glorifier leurs cheveux blancs. Vous avez passé vos jeunes années en mille folies; prenez au moins un peu de sagesse sur vos derniers jours. Vous avez livré les grandes forces de l'âge mûr à des intérêts périssables, consacrez enfin à vos intérêts éternels ces années devenues inutiles pour tout autre ouvrage.

Durant les longs jours de votre vie, vous avez traîné la chaîne d'un tyran odieux, levez-vous enfin et mettez-vous au service de votre roi légitime. Avant de tomber dans la sombre mort, venez demander l'étole de l'immortalité. Ne descendez pas dans une tombe sans honneur ; mais plutôt préparez-vous une sépulture glorieuse.

Or, pour cela, il faut entrer sans retard dans la vigne que je vous ouvre. Que le soleil couchant vous y trouve. Si, avant qu'il disparaisse à l'horizon, vous avez pris place parmi mes ouvriers, vous ressentirez l'effet de mes divines largesses. Vous aurez travaillé peu de temps, vous n'aurez pas fait grand ouvrage, néanmoins vous serez payé bien au-delà de la justice ; saisissez promptement la bêche avant que la cruelle mort arrête votre bras. Si elle vous trouvait inactif et hors de ma vigne, pourrais-je vous donner place parmi les travailleurs glorifiés? Le mort ne croit pas, ne confesse pas, ne travaille pas, ne mérite pas de récompense. Mais le vivant louera le Seigneur. Il demeurera vivant même dans la mort ; il fleurira sur son tombeau, et glorifiera son Seigneur et son Dieu.

Mais ce n'est pas seulement aux ouvriers de la dernière heure qu'il importe de se rendre à la vigne. Quelle que soit l'heure de l'invitation de la grâce, il y faut aller sans retard. Aucun des ouvriers de la parabole n'a dit au Père de famille : attendez. Ceux du matin n'ont pas remis à la troisième heure, ni ceux de la troisième à la sixième, ni ceux de la sixième à la neuvième, ni

ceux de la neuvième à la onzième. Et c'est bien la seule sagesse. Nul, s'il ne vient quand il est appelé, ne peut se promettre de venir plus tard. Qui vous garantit que vous serez encore vivant à la onzième heure? Qui, même le matin, peut se promettre d'arriver soit à la neuvième, soit à la sixième, soit même à la troisième? Le Seigneur ne convoque à ces diverses heures que ceux qui sont vivants. Puis Il n'a pas promis une seconde invitation à celui qui aura méprisé la première. La récompense est assurée au travailleur; mais le temps n'est promis à personne. *(Certus de mercede; incertus de die.)* Ah! Seigneur Jésus, à quelqu'heure qu'Il vous plaise de nous appeler, donnez-nous de venir aussitôt et faites-nous « des ouvriers honnêtes, traitant dignement le Verbe de vérité ». *Fac me operarium inconfusibilem, recte tractantem verbum vitæ.)*

« A la fin du jour le père de famille dit à son intendant : appelez les ouvriers et payez-les, en commençant par les derniers et finissant par les premiers. »

Cette manière de commencer par les derniers étonne un peu; mais l'étonnement devient grand lorsque ces ouvriers de la dernière heure reçoivent chacun un denier, autant que ceux de la première. Aussi voilà des murmures. « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, disent les mécontents, et vous leur avez donné autant qu'à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. »

A ce langage, chers Frères, vous reconnaissez

les Juifs, ouvriers du matin, jaloux des Gentils, ouvriers du soir, n'admettant pas l'égalité du don, ne voulant que pour eux-mêmes, le denier, la révélation du Messie et de son royaume.

Le Père de famille, en sa bonté, consent à entrer en discussion avec eux et daigne répondre à l'un d'eux : « Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu d'un denier avec moi ? Il me plaît de donner à celui-ci autant qu'à vous ; ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? »

En effet, quelle injustice y a-t-il, quand le soir est arrivé, à payer d'abord les derniers venus, et même à leur donner autant qu'aux premiers, pourvu qu'on donne à ceux-ci tout ce qui a été convenu? Mais quand surtout on regarde à la signification de la parabole, il ne pourrait y avoir lieu au murmure. Le denier c'est la grâce, le salut, le ciel ; denier tellement supérieur au travail humain que, ni les ouvriers de la dernière heure, ni ceux de la première ne sauraient le mériter, et qu'il demeure une faveur insigne pour les uns comme pour les autres. Cette récompense est si magnifique qu'elle surpasse tous les mérites de la plus longue et de la meilleure vie. Aussi ce Père de famille se montre-t-il par ce don incomparable, aussi bon envers les premiers qu'envers les derniers. Si par ce denier merveilleux il donne aux premiers infiniment plus qu'ils n'ont gagné, ne peut-il en faire autant pour les autres? La faveur accordée à ceux-ci ne diminue pas celle qu'ont reçue les

premiers puisqu'elle est parfaite et infinie. Tous ont plus qu'ils ne méritent et reçoivent tout ce qu'ils peuvent désirer de mieux.

Le père de famille entend que la même récompense soit donnée à tous, parce qu'il n'y a qu'un même appel, pour tous les hommes, au même bien la grâce et la gloire. La durée du travail n'établit pas entre eux de différence essentielle. La manière de l'opérer a sa valeur qui peut quelquefois éclipser le mérite de la durée.

Au reste de ce que les derniers sont appelés les premiers et reçoivent le même denier, cela veut-il dire qu'ils sont plus dignes et également récompensés? Non, assurément. Tous ont le denier précieux, le royaume céleste; mais chacun dans la mesure proportionnée à ses mérites. Les bons, dit Bellarmin, auront l'égalité de l'éternité, mais non celle de l'excellence et de la gloire. (*Æqualitatem æternitatis, non gloriæ et excellentiæ.*)

Au reste il peut arriver que les derniers soient également dignes et même plus dignes que les premiers. C'est l'amour plus que le temps qui fait ce mérite. Ce qui fait grand, ce n'est ni la priorité de l'appel, ni la longueur de la journée, mais l'empressement à répondre dès qu'on est appelé, la vaillance à l'ouvrage et la charité qui inspire l'une et l'autre. Il y a des ouvriers qui, en peu de temps, font un ouvrage qui prend des années à d'autres. « Je vous ai envoyée dans la vigne de l'obéissance, dit le Seigneur à sainte Catherine de Sienne, pour y travailler de diffé-

rentes manières. A chacun je donnerai le prix de son temps et de son travail, mais surtout de son amour. Le larron n'arriva qu'à l'heure suprême, mais la souffrance et l'amour lui valurent ce que le temps ne lui avait pas procuré. »

Cette pensée doit tenir les premiers dans l'humilité, et encourager les derniers à se mettre à l'ouvrage. Le père de famille veut donner confiance à ceux-ci et empêcher les autres de présumer d'eux-mêmes. Les longs services ne doivent être pour personne un motif de se préférer à autrui, ni les longs retards une raison de se décourager. Au reste, le moyen d'être mis au dernier rang là-haut serait de se croire digne du premier. La première place sera pour celui qui ne se croira digne que de la dernière. Les humbles ne murmurent jamais ; ils disent uniquement : Nous sommes des serviteurs inutiles. (Luc. xvii. 10.)

Au reste, les derniers, là-haut, n'auront certes aucune peine. C'est assez pour chacun de recevoir le ciel. C'est si grand d'être même le dernier dans ce royaume que tout murmure est insensé et sera terriblement châtié. Des premiers, la suffisance fait des derniers et l'humilité fait monter de la dernière place à la première.

Voilà réglées les affaires de cette journée. Mais c'est l'image de la vie, pressée de finir. Et quand ce grand soir sera venu, le Seigneur dira à son intendant : Appelez les ouvriers. Découvrez devant eux les splendeurs de mon royaume.

pagnes trop longtemps stériles se rempliront d'abondance. (Ps. 104. 12.)

Certains s'étonnent des insuccès de la divine parole. « Est-ce que tous n'ont pas entendu », disent-ils avec l'Apôtre? Oui, répondons-nous avec Lui, « mais tous n'obéissent pas à l'Évangile. (Rom. x. 16.) La divine parole se propose à tous, mais ne s'impose à personne. Elle se propose à tous, c'est de la munificence divine. Elle ne s'impose à personne, « c'est la révérence très grande de Dieu pour la liberté humaine ». Si une trop grande part de cette céleste parole se perd, hélas! ce n'est la faute, ni du semeur, ni de la semence, mais du sol qui reçoit mal le grain qui lui est confié.

Ne soyons donc, chers frères, ni chemin public, ni terrain rocailleux, ni fourré d'épines, et vour verrez l'abondance de la vérité et de la vertu couvrir la terre. Il dépend de chacun qu'il en soit ainsi. Pourquoi dès lors ne pas se mettre à l'ouvrage : « Les lâches préfèrent la nuit au jour. » (Jean. III. 19.) Ils préfèrent « les œuvres des ténèbres ». Dans ces dispositions, les conversions sont difficiles, comment toucher celui qui a tout entendu et qui méprise? Son sommeil est de ceux que même les coups de tonnerre ne troublent pas. Il sait qu'il fait le mal et il le fait quand même; il vit tranquillement sur la route de l'enfer, sachant bien qu'il y descend, et ne voulant pas s'en émouvoir.

Certains autres s'étonnent quand le Maître affirme que telles et telles terres, bonnes en ap-

parence, ne portent pas de fruit. Elles trouvent le Seigneur sévère et peut-être exigeant. Le monde raconte les œuvres d'honnêteté, de justice, de philanthropie de ces hommes. Comptez-vous cela pour rien, Seigneur ?

Les mondains, en fait de vérité et de vertu, ne sont pas difficiles. Demi-vérités et demi-vertus leur suffisent. Je le crois bien, elles les dispensent des sacrifices que réclament les entières. Mais en ces vertus faciles et tant vantées, prenez garde, dit saint Bernard, de perdre votre temps et de vous consumer en un labeur insensé. Tous ces tissus ne sont que des toiles d'araignée. Peuvent-ils servir pour la vraie gloire ?

D'autres disent : la parole divine, c'est comme la lumière du soleil. Quand l'astre du jour offusque nos yeux, nous sommes libres de les fermer. Tout homme est libre de fermer son âme à l'importune lumière qui la fatigue par la splendeur de ses rayons. Quel langage ! chers frères. L'homme aux yeux malades, qui murmurerait contre le soleil, serait-il plus insensé ? L'homme et le monde ont besoin de la lumière du soleil, sans que la folie des murmurateurs puisse diminuer ce besoin. Les oppositions que rencontre le Verbe sont la preuve la plus éloquente du besoin qu'ont de lui hommes et peuples.

Mais au moins peut-on différer de le recevoir, disent quelques-uns. Ils se croient bons princes, ceux-là, en disant : attendez, Seigneur. Nous vous entendrons à notre heure. Ah ! ils ne se

doutent point de tout ce qu'il y a de charitable dans les instances de la divine parole. « Cherchez le Seigneur pendant qu'Il peut être trouvé, dit l'Esprit-Saint. Invoquez-le pendant qu'il est proche. » Nul ne dispose, ni du temps, ni de Dieu. Ne défions pas le Seigneur, en refusant sa vérité quand elle nous arrive. La rosée du ciel choisit l'heure la plus propice pour rafraîchir la terre, et la terre confiante ne remet pas à plus tard pour la recueillir et s'en pénétrer. La grâce fait comme la rosée. L'âme doit faire comme la terre. Si la terre, pour profiter de la rosée, attendait le soleil du lendemain, où prendrait-elle son rafraîchissement. Ainsi, en serait-il de nous, âmes chrétiennes.

Mais la divine semence ne trouve-t-elle donc que chemins arides, terrains pierreux, fourrés d'épines? Tomber sur la marge de la route et être dévorée par des oiseaux rapaces, sur des pierres et devenir la proie du hâle desséchant, parmi les épines et être étouffée par elles, est-ce toute sa destinée? Non, non. Par la bonté divine, une partie échappera à nos vices pullulants comme les passereaux des sentiers, à nos passions brûlantes comme le soleil du midi, aux épines et aux broussailles des intérêts humains. « Quand les pluies et la neige sont descendues du ciel, elles n'y reviennent pas, dit le prophète; elles trouvent toujours une terre qu'elles enivrent, qu'elles font germer et qui donne le grain à celui qui sème et le pain à celui qui le mange. (Isaïe. 55.) Ainsi en est-il, dit le Sei-

gneur, de la parole qui sort de ma bouche. Elle ne tombera pas dans le vide ; elle fera ce que j'ai voulu, et elle réalisera ce pour quoi je l'ai envoyée. Une partie de la semence tombera en une bonne terre qui compensera toutes les pertes et lui fera rendre cent pour un. » (Ib.)

En effet, dit l'Évangile, une autre partie tomba en bonne terre, et le grain ayant levé, porta du fruit et rendit cent pour un. » Voilà l'image de ceux qui « ayant écouté la parole de Dieu avec un cœur bon et parfait, la conservent et portent des fruits dans la patience... »

Mais cette bonne terre recueillant et conservant la divine semence, qui l'a préparée? N'est-ce pas vous, Seigneur ? Ah! puissé-je recevoir et conserver ainsi la graine de votre grâce! Daignez vous-même ensuite suspendre à mes branches des fruits de salut, l'amour de Dieu et de mes frères, les œuvres qui nourrissent ce double amour et la vaillance qui les opère noblement.

En disant sa parabole, le Maître cria : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » La parole retentit. L'homme a le devoir de l'écouter. Il a la liberté de ne pas l'écouter. C'est ce qui fait l'honneur de celui qui l'écoute, et la honte de celui qui refuse de l'entendre.

Mais vous qui l'écoutez, prenez garde. Ce ne serait pas assez de lui présenter une curiosité purement humaine, une attention toute littéraire ; il faut à la parole divine une attention respectueuse et amoureuse. « Le temple de Dieu,

dit Bossuet, a deux places augustes et vénérables, l'autel et la chaire. Là, se présentent les requêtes; ici se publient les ordonnances. Là, les ministres des choses sacrées parlent à Dieu de la part des peuples. Ici, ils parlent au peuple de la part de Dieu. Mais oserais-je comparer la chaire à l'autel? Voudrais-je mettre la parole de Dieu au même rang que le corps de Notre-Seigneur? Saint Augustin va le faire : je vous interroge, frères. Dites-moi ce qui vous paraît plus grand, la parole de Dieu où le corps du Christ? Si vous répondez selon la vérité, vous direz certainement que la parole de Dieu n'est pas moindre que le corps du Christ. Aussi, vous savez avec quelle sollicitude nous veillons, quand on nous sert le corps du Seigneur, à n'en pas laisser tomber par terre la moindre parcelle. Ainsi doit-il être fait pour la parole de Dieu, car celui qui l'écoute avec négligence, n'est pas moins coupable que celui qui manque de révérence envers la Sainte Eucharistie.

Il se peut qu'il y ait quelquefois de la fatigue à recueillir les divins enseignements. N'y en a-t-pas pour le moissonneur des campagnes? Mais la joie qu'il éprouve à ramasser ce grain qui va faire sa richesse lui rende douces les plus grandes lassitudes. Il sait bien que ce repos viendra et aussi la jouissance tranquille des biens amassés. Tel doit être le chrétien. Qu'il recueille donc la graine précieuse et qu'il fasse ensuite son travail silencieux de conservation et de fécondation.

Quand la semence a été reçue par la terre, c'est tout aussitôt comme un travail à deux qui s'opère ; celui de la terre et celui de la semence, d'où sortira l'épi de blé. C'est ce travail que doivent faire ensemble le cœur du chrétien et la grâce de la parole qui lui a été donnée. O sainte parole de Dieu, puisse mon cœur travailler avec vous à la production du froment des vertus chrétiennes! Que de joies et d'élévations me vaudra ce travail commun de votre grâce et de ma bonne volonté!

Et vous, ô bon Maître, qui, dans votre parabole, nous avez si bien enseigné à faire fructifier votre divine semence, daignez nous assister toujours de votre grande charité, afin que, pour votre gloire et pour notre salut, nous lui fassions produire cent pour un.

Evangile du dimanche de la Quinquagésime

En ce temps-là, Jésus prit les douze apôtres avec lui et leur dit : Voici que nous montons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme s'accomplira. Car il sera livré aux gentils, moqué, flagellé, couvert de crachats ; et après qu'ils l'auront flagellé, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à tout cela ; c'était pour eux une parabole cachée, et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait. Or, il arriva, comme il approchait de Jéricho, qu'un aveugle étant assis sur le bord du chemin, demanda l'aumône. En entendant passer la multitude, il demanda ce que c'était ; or, on lui dit que Jésus de Nazareth passait. Et il cria, en disant : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! Ceux qui précédaient Jésus disaient rudement à cet homme de se taire ; mais lui criait beaucoup plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi ! Alors Jésus, s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât. Et quand l'aveugle se fut approché, Jésus l'interrogea, disant : Que voulez-vous que je fasse pour vous ? L'aveugle répondit : Seigneur, que je voie. Et Jésus lui dit : Voyez ; votre foi vous a sauvé. Et à l'instant il vit, et il suivait Jésus, glorifiant Dieu ; et tout le peuple, témoin de ce miracle, en rendit gloire à Dieu.

Dix-septième Homélie

L'aveugle de Jéricho

« En ce temps-là, Jésus prit les douze apôtres avec Lui et leur dit : Voici que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui est écrit par les prophètes, touchant le Fils de l'homme, sera accompli. Car il sera livré aux Gentils, traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats. Après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir, et Il ressuscitera le troisième jour. »

Déjà deux fois le Seigneur Jésus a entretenu ses apôtres des principales particularités de sa Passion. Pourquoi y revient-il ainsi ? L'épanchement est un profond besoin de la nature humaine. L'homme est ainsi fait qu'il lui faut parler de ce qui le préoccupe et de ce qu'il aime. Ce que quelqu'un aime, dit un Père, il l'a présent toujours à la mémoire, et il en parle volontiers.

Tel est le Seigneur Jésus. Il aime les hommes. Il a formé le dessein de les sauver. Il a résolu de le faire en mourant pour eux. Sa douloureuse Passion, par laquelle il satisfera son amour et accomplira son dessein, est toujours présente à sa pensée et revient souvent sur ses lèvres. « Il se la propose même comme une

joie », au dire de l'apôtre. Non, sans doute, la joie de la douleur, ce qui est contraire à la nature, mais la joie du relèvement de l'humanité.

Indépendamment de la consolation que ces épanchements donnent au divin Maître, ils sont, de sa part, un acte de tendre miséricorde. Jésus sait de quel trouble seront saisis ses disciples, quand l'heure de sa Passion sonnera. Sa bonté les prévient afin qu'ils ne se scandalisent, ni ne se découragent. Quand ils verront les suprêmes épreuves, ils se souviendront qu'elles ont été prévues, prédites et racontées à l'avance par le Seigneur avec une précision qui leur donnera une preuve éclatante de sa divinité.

Mais en même temps qu'Il les prépare aux graves événements qui l'attendent, Il leur apprend qu'Il va de lui-même à la douleur, avec une entière spontanéité et un réel empressement. Il les anime aussi par son exemple à supporter les tribulations. Il n'avait pris que trois apôtres aux Thabor, parce qu'il s'agissait de sa gloire. Ils sont tous là quand Il parle du Calvaire, parce qu'ils doivent tous monter à Jérusalem avec Lui et assister à son sacrifice.

Et nous, chers frères, n'étions-nous pas tous présents à la pensée du divin Maître, quand Il s'entretenait avec eux des douleurs de la mort qu'il allait subir ? C'est pour nous, comme pour eux, qu'il se préparait à les endurer, et dès lors cette douloureuse Passion, dont nous étions l'objet, ne devons-nous pas y penser souvent

nous-mêmes, comme Lui, et en parler avec une profonde reconnaissance? Il y pensait et il en parlait, Lui, parce qu'il nous aimait; n'y penserions-nous pas, nous, et ne l'aimerions-nous pas, nous qui en avons profité? Serait-il possible que cette Passion ne fût pas l'objet de nos plus chères méditations et de nos plus doux entretiens?

Le sacrifice du Maître est d'ailleurs la plus grande et la plus accessible des leçons. Il n'y en a pas de plus haute ni de plus saisissable. Les petits y peuvent aussi bien parvenir que les grands. Les douleurs de Jésus sont un foyer lumineux. L'ignorant y puise avec abondance la joie et la componction. Et celui qui est déjà exercé dans cette sainte étude, y prend des irradiations et des flammes, dit saint Laurent Justinien. L'amour des douleurs de Jésus fut et sera toujours le cachet des âmes les plus élevées dans la sainteté. C'est, en effet, l'union la plus intime avec le mystère qui a sauvé le monde, et avec celui qui l'a opéré. Puisque la divine Passion est le sacrifice qui nous a régénérés, c'est aussi celui pour lequel nous devons rendre les plus vives actions de grâces.

Il y a là, sans doute, un enseignement qui fait frémir la nature, mais auquel il importe de ne pas échapper. Chaque homme a ou aura son Calvaire. Qu'arriverait-il si ce n'était ni prévu ni préparé? Au contraire, si, à l'exemple du Seigneur, nous allons généreusement au devant de cette sévère visiteuse qui s'appelle la Croix, de

grandes douceurs et de grands profits nous attendent.

En effet, Jésus allant à la mort, marche aussi vers la résurrection, et Il veut bien qu'on le sache. Il l'annonce ; Il entend que nous connaissions tout ce que nous devons espérer. Aussi quand les flots amers de la tristesse nous envahiront, nous saurons que ces flots coulent et passent, et que la résurrection sera le couronnement de la mort. Va donc, chrétien, va généreusement comme le Maître. Avec le souvenir de sa Passion, il n'est rien de si dur que tu ne puisses supporter d'un cœur tranquille. Marcher vers la Croix, c'est marcher vers toutes les vertus, vers la résurrection et vers les cieux.

« Mais les apôtres ne comprirent rien à ce discours ; c'était un langage caché pour eux, et ils n'entendaient pas ce que Jésus leur disait. » Ne nous étonnons pas de cela, chers frères. Trop semblables aux Juifs, Juifs eux-mêmes, fortement imbus, comme la nation tout entière, de puissance et de gloire temporelles qu'ils rêvent pour leur Messie, ils ne comprennent pas. La nature comprend difficilement ce qui la contrarie. Les apôtres prennent en un sens allégorique ce qui blesse leur passion chérie. Le Maître avait l'habitude de parler en paraboles ; il leur paraissait que ce devait être une parabole. Puis sachant leur Maître si juste, pouvaient-ils penser que la jalousie monterait si haut contre Lui ? Le sachant tout-puissant, pouvaient-ils suppo-

ser qu'il ne mettrait pas d'obstacle à d'aussi cruelles extrémités? »

Hélas! tels, nous sommes bien toujours. Quelle lenteur et quelle résistance à accepter la doctrine de la Croix! Nous avons horreur de souffrir, voilà pourquoi nous ne voulons pas comprendre. Nous n'aimons pas à comprendre. L'homme refuse l'entrée de son esprit à la lumière, à cause des labeurs qu'elle impose. Mais il n'en reste pas moins que le Maître a souffert, et que la souffrance est un exemple qui s'impose. (*Vobis relinquit exemplum ut sequamini vestigia ejus.*) Ne parlons pas de sagesse en dehors de la route du Calvaire. Elle ne se trouve pas dans la terre de ceux qui vivent dans les délices. (*Non invenitur in terra suaviter viventium.*)

Neanmoins les apôtres suivent Jésus à Jérusalem, bien décidés à souffrir et à mourir avec Lui. (*Eamus et nos et moriamur cum eo.*) Suivons nous aussi. Nous mettrions de l'empressement à nous préparer à des honneurs périssables, n'en mettons pas moins à suivre le Maître dans la voie dont le terme est l'éternel honneur et l'infinie félicité.

Mais parce que les apôtres se montrent lents à entrer dans les pensées du Maître, Jésus, toujours infiniment secourable, va faire un miracle. Peut-être ceux que les mystères célestes n'émeuvent pas, les faits sensibles les toucheront et les confirmeront dans la foi. Au reste, dit saint Grégoire, les faits miraculeux, il faut certainement

les voir comme faits, mais aussi et surtout comme figures. Les œuvres du Maître présentent une chose et en enseignent une autre. Le miracle visible est la route qui mène à l'invisible. La guérison corporelle est le signe et la révélation de la guérison spirituelle. Le genre humain est aveugle. Il faut qu'il arrive à la lumière. Voici venir un aveugle qui ouvrira la porte à d'autres aveugles.

Comme Jésus approchait de Jéricho, un aveugle, assis le long du chemin, entend passer une foule de peuple, et il s'informe de ce qui arrive. On lui dit : « C'est Jésus de Nazareth. » Aussitôt il se met à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Mais, pauvre aveugle, on t'a dit : Jésus de Nazareth, pourquoi dis-tu : Jésus, fils de David. Qui t'a appris que Jésus est fils de David ? Tu n'as point lu les livres, et tu ne l'as pas vu lui-même. Qui t'a appris à supplier ainsi celui qui passe ? D'où connais-tu sa puissance et sa bonté ?

Il y a, dans cet homme, deux grandes misères : il est pauvre et aveugle. Pauvre, ce n'est pas pour lui que les campagnes se couvrent de moissons, et que les arbres se chargent de fruits. Ce n'est pas pour lui que les brebis portent une laine abondante et chaude. Ce n est pas pour lui que pétillent, en hiver, les grands feux dans les maisons bien closes. Ce n'est pas pour lui que se préparent les repas somptueux et les brillantes fêtes.

Aveugle, misère plus grande que la pauvreté !

En vain la lune éclaire la nuit de ses lueurs tranquilles; en vain le soleil inonde la terre de ses feux, l'aveugle ne jouit ni de l'un ni de l'autre. Sa vie est comme une nuit sombre et sans fin. En vain la mer agite ses flots aux mille reflets; en vain le printemps émaille de fleurs jaunes et blanches les vertes prairies, le pauvre aveugle n'en jouit point. Tandis que l'œil supplée au service de plusieurs de nos sens et de nos membres, aucun de nos sens ni de nos membres ne supplée aux services que l'œil nous rend. Ils ne peuvent même user sans lui de leur capacité naturelle qu'avec difficulté! Les mains sans l'œil savent-elles travailler aussi bien qu'avec lui? Les pieds peuvent-ils marcher avec la même assurance?

Mais tout à l'heure l'aveugle ne s'occupait que de sa pauvreté; maintenant il ne s'occupe que de sa cécité. Il ne parlait que de sa pauvreté devant la foule; il savait qu'elle n'a de soulagement que pour cette misère. Devant Jésus, il ne parle que de sa cécité! Qui donc lui a révélé que Jésus pouvait l'en délivrer? Quelle spontanéité et quelle confiance! Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Il estime que la pauvreté est un bien léger mal auprès de la cécité! Il ne demande plus l'obole mais la lumière. Il veut être guéri. Il espère être guéri. Il sent que Jésus peut lui faire cette grâce, et il espère de sa bonté qu'Il le voudra.

Quel modèle pour tant d'âmes qui ressemblent au mendiant de Jéricho! Elle est bien pauvre

l'âme que le péché a dépouillée de ses mérites et de ses droits. Elle est bien aveugle aussi, ne distinguant pas les abîmes où elle va tomber. « Ne sais-tu pas, lui dit saint Jean, que tu es malheureuse, misérable, aveugle et nue. » (Apo. III. 17.) Tu es pauvre des biens spirituels si nécessaires et si éminents. Et tu es aveugle au point de ne pas voir ta pauvreté !

Bien pauvres, en effet, sont ceux qui ne possèdent ou ne recherchent que des biens grossiers, les avares, les jaloux, les ambitieux, les libertins. Bien aveugles ceux qui croient se suffire à eux-mêmes, sans les enseignements de la foi. Bien aveugles ceux qui ne cherchent de lumière qu'à travers les choses du temps qui n'en ont que des reflets. Ah! pauvres aveugles, plus vous courez dans ces régions, et plus vous vous enfoncez dans les ténèbres de l'esprit et du cœur. Vous vous éloignez à chaque pas du foyer lumineux, et vous pénétrez plus avant dans la nuit qui menace de devenir éternelle.

Et pour comble de malheur, on vous voit assis dans ces régions désolées, au bord de la route et non dans la route; au bord de la route où l'on ne marche pas, et non dans la route des saints commandements où l'on marche pour retrouver les biens perdus, comme le dit un saint Docteur. (*Juxta viam et non in via regularum tuarum.*) Et là vous demeurez dans une torpeur qui fait trembler, ne semblant visités d'aucune lueur d'espérance ni de désir. Le peu de force qui vous reste vous l'employez à mendier auprès

des bruyantes créatures qui passent, une obole, un plomb vil, une vaine joie, un misérable plaisir. Et vous dédaignez la grande aumône de Jésus qui passe aussi, mais riche, bienfaisant, les mains pleines d'or pur, et le cœur débordant de divine charité.

Le pécheur trouve donc bien sa figure dans ce mendiant ; puisse-t-il y prendre aussi son modèle ! Si l'aveugle demande si ardemment la lumière corporelle, avec quelle ardeur, ô pécheur, ne te faudrait-il pas solliciter la lumière spirituelle ! Dans un deuil, dit un Père, on pleure avec ceux qui pleurent ; si ce n'est point par émotion personnelle, c'est par compassion pour ceux qui sont dans les larmes. Mais quand on est dans le même malheur, ne doit-on pas ressentir les mêmes désolations ! Compagnons d'infortune avec l'aveugle de Jéricho, faites comme lui. Criez bien fort : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Criez de la voix et criez par vos mœurs. Crions et vivons bien, dit saint Grégoire. (*Clamenus vocibus clamenus moribus. Clamenus et bene vicamus.*)

Jésus peut guérir les aveugles et Il a pris l'engagement de le faire. « Je conduirai les aveugles dans une route qu'ils ne connaîtront pas. Je changerai devant eux les ténèbres en lumière. » (*Ducam eos in viam quam nesciunt. Ponam tenebras coram eis in lucem.*) Dites-lui seulement avec le prophète : « Illuminez mes yeux pour que je ne m'endorme pas dans la mort »,

et répétez ardemment la prière de l'aveugle : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. »

« Or ceux qui allaient devant, dit l'Évangile, l'en reprirent en lui disant de se taire. Mais lui criait plus fort : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. »

La foule est comme la mer, mobile et changeante. Tantôt elle s'émeut et compatit, tantôt elle se montre dure et impitoyable. Elle est cruelle en ce moment pour le malheureux qui la dérange et arrête sa marche.

Que cette foule nous représente bien le monde, sans compassion pour les aveugles spirituels dont il ne comprend pas l'immense malheur. Dites-lui qu'un homme vient de perdre la vue, il le plaindra peut-être. Dites-lui qu'un homme a perdu la foi, songera-t-il seulement à le déplorer ? Il a bien d'autres préoccupations.

Mais avec les mondains, cette foule nous représente aussi la multitude des passions rugissant contre l'âme, lorsque lasse de sa cécité, elle en réclame la délivrance. Ce sont là des bêtes de nuit ; la lumière leur est insupportable. Elles sentent que la divine lumière les tuera. Mais c'est le cas de ne point s'émouvoir, pas plus que l'aveugle. Il ne s'agit ni de plaire à la foule, ni de craindre le tumulte qu'elle peut faire. Foule impie celle qui veut fermer la bouche au malheureux ! Gardez-vous de vous troubler devant les objurgations bruyantes des mauvais esprits et des honteuses passions. Ils veulent empêcher vos supplications d'arriver au trône de la

divine miséricorde. Si l'aveugle effrayé s'était tu, il n'aurait pas recouvré la vue ni pu jouir de notre soleil ; mais il s'en garda bien. Chères âmes aveugles, gardez-vous en bien comme lui. Criez, au contraire, tant que vous pourrez, non de la gorge, mais du cœur. Le cri du cœur triomphe de la foule et surtout arrête en sa marche Jésus de Nazareth.

« Alors Jésus s'arrêtant commande qu'on lui amène l'aveugle. Et quand l'aveugle s'est approché, Jésus lui dit : Que veux-tu que je te fasse? Seigneur répond l'aveugle, faites que je voie. »

Jésus veut qu'on lui amène les aveugles. Il y en a tant, d'ailleurs, qui ne songeraient pas à venir, et qui demeureraient peut-être toute leur vie dans leur affreuse cécité. Heureux ceux qui s emploient à ce miséricordieux ministère ! c'est la charité par excellence et l'œuvre des œuvres. Ils deviennent les aides du Seigneur dans ces grands miracles des guérisons surnaturelles. Et puis, prenant si large part à faire la miséricorde, quel droit n'auraient-ils pas à la recevoir en abondance! Le Seigneur a dit : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde! »

« Quand l'aveugle est là, Jésus lui dit : que veux-tu que je te fasse ? » Mais, Seigneur, vous le savez bien ; son infirmité parle pour lui. Le maître veut donner à l'aveugle le mérite de confesser sa puissance et sa bonté, lui fournir l'occasion de renouveler sa prière devant la foule qui va devenir attentive à ne rien perdre de ce qui va se passer.

L'aveugle, en entendant Jésus lui dire : que veux-tu que je te fasse, ne perd pas son temps à demander mille choses qui lui manquent. Il ne demande ni or, ni argent, mais la lumière, rien que la lumière. La lumière, c'est tout pour lui. Il veut voir. Un seul cri part de son cœur : faites que je voie.

Ah ! si nos aveugles se montraient aussi empressés à se laisser conduire au Maître qui les réclame ! Mais du moins qu'ils ne fassent pas de résistance. C'est si doux de voir le soleil se lever après une trop longue nuit ! Qu'ils se hâtent pour demander la grande lumière de la foi et de la grâce ! Qu'ils disent : Seigneur faites que je voie. Comme on ouvre au matin les fenêtres d'un appartement aux abondants rayons du soleil, ouvrez, chers aveugles, ouvrez toutes les entrées de votre âme à la sainte lumière de Dieu. Vous pourrez ensuite marcher à cette bienfaisante lumière, sachant où vous allez et ce qui qui vous attend. L'indifférence en chose si importante ne se comprendrait pas, ni non plus la mollesse dans le désir et la supplication. On n'obtient que ce que l'on désire et demande ardemment.

« Et Jésus dit à l'aveugle : voies, ta foi t'a sauvé. A l'instant même il vit et il le suivait en rendant gloire à Dieu. Et tout le peuple témoin du miracle rendait aussi gloire à Dieu. ».

L'aveugle a cru et il voit. Aucune guérison d'aveugle n'est plus difficile. Dès lors, si nous ne constatons pas un plus grand nombre de

guérisons, c'est que la foi et la supplication ne montent pas ardemment jusqu'au cœur de Dieu.

Nous n'avons pas à peindre le bonheur de l'aveugle; mais nous ne devons pas nous taire sur ce qu'il fait : Il suit Jésus en rendant gloire à Dieu...

Suivre Jésus : quel meilleur emploi pouvait-il faire de la faveur qu'il venait de recevoir ? Sans retard, laissant la place où il avait mendié, il suit Jésus. Ah ! il n'est plus pauvre maintenant. Il voit et possède la lumière même qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il suit Jésus : c'est le devoir et le bonheur. Jésus est la voie qui mène à la vie, à l'éternelle vie. Il est lui-même cette vie, car, dit saint Jean, « l'éternelle vie, c'est de vous connaître, ô mon Dieu, et de connaître avec vous celui que vous avez envoyé ».

Puis il rend gloire à Dieu... Louer Dieu c'est l'heureuse occupation des saints et des anges dans le ciel. Louer Dieu sur terre, c'est s'unir aux glorieuses phalanges de là-haut ; c'est changer la terre en ciel. Voilà ce que fait l'heureux miraculé de Jéricho. Et à cette louange, il trouve sa félicité.

Et vous, chères âmes, qui avez retrouvé, comme lui, la lumière, les joies chrétiennes et les saintes espérances, sans doute aussi et sans retard vous suivez Jésus. Les planètes là-haut suivent le soleil et lui font cortège. Marchez, comme elles, à la suite de votre soleil Jésus. Faites-lui un noble cortège d'honneur. Et vous,

ô Maître, soyez à jamais l'orbite de nos esprits et de nos cœurs.

Mais ce n'est pas tout, ô chères âmes, faites encore comme le pauvre de Jéricho et rendez gloire à Dieu. Que jour et nuit retentissent les cantiques de votre reconnaissance. Dites avec le saint roi David : Seigneur, ma consolation et ma vie, dans ce lieu de mon pèlerinage, c'est de chanter vos justifications.

Mais tout le peuple. témoin du miracle, rend aussi gloire à Dieu. C'est juste. Aucune des largesses de Dieu n'est absolument particulière. Le rayon descendu sur une âme ne saurait manquer d'avoir son reflet sur d'autres âmes. Toutes profitent, dans la Sainte Église de Dieu, des faveurs répandues sur chacune. Ainsi le firmament tout entier voit sa lumière s'accroître de chaque nouvelle étoile qui se lève. Chaque astre nouveau sur nos têtes est un accroissement de splendeur et un enrichissement pour le firmament. Toute âme en qui se rallume la grande lumière du Christ devient un astre béni dont l'éclat se répand sur la nuit du siècle, et sert à d'autres pour retrouver la voie qui mène au salut.

O foule, ô peuple, rendez donc gloire à Dieu. Bénissez le Seigneur pour tous les nouveaux feux qui s'allument chaque jour sur la terre, dans la Sainte Église. Et puis tous ensemble, les vieux astres et les nouveaux, les anciens justes et ceux qui le deviennent, louons les miséricordes du Seigneur Jésus qui fait voir les aveugles, pour le temps et pour l'éternité.

Evangile pour le premier dimanche du Carême

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable, et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits il eut faim. Et le tentateur, s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le diable le prit, le porta dans la ville sainte, et l'ayant placé sur le haut du temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il vous a confié à ses anges, et ils vous porteront dans leurs bras, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. Jésus lui répondit : Il est aussi écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le prit encore et le transporta sur une montagne fort élevée. Il lui montra tous les royaumes du monde avec leur gloire, et lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si vous vous prosternez et m'adorez. Mais Jésus lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur, votre Dieu et vous ne servirez que lui seul. Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent et il le servaient.

Dix-huitième Homélie

Tentation de Notre-Seigneur

En ce temps-là, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable.

Voilà tout d'abord une parole bien faite pour nous étonner. Peu s'en faut qu'elle ne nous attriste ; peut-être même qu'elle ne nous scandalise. Ne nous troublons pas cependant.

L'homme est arrivé libre, ayant devant lui deux routes, entre lesquelles il doit choisir.

C'est un insigne honneur de pouvoir disposer de soi et de se faire le satellite volontaire de la lumière et de la vie.

Mais précisément, parcequ'il est libre, l'homme est accessible à des influences diverses, et même à des sollicitations contraires.

Entre le ciel qui est sur sa tête et la terre qui est sous ses pieds, il peut librement regarder l'une ou l'autre et s'y attacher.

Le ciel l'attire ; mais la terre n'est pas sans attraits. Des voix célestes l'appellent et il les écoute volontiers. Des voix terrestres arrivent à son oreille, et il ne se peut qu'il ne les entende. Quelque chose lui montre les cieux et le presse d'en faire l'ascension. Quelque chose aussi lui

présente la terre vêtue des plus flatteuses apparences ; c'est la tentation.

La tentation, selon que ce mot l'indique, est un essai que le démon pratique sur une âme, pour découvrir par où il peut la faire tomber.

Nul n'échappe à la tentation, puisque nul n'échappe à la nécessité de choisir. Le Seigneur Jésus, en tout semblable à l'homme, a consenti à passer par cette épreuve. Il le pouvait, sans aucune atteinte pour sa sainteté, car la tentation n'étant qu'un essai, venu de l'extérieur, n'est pas un mal ; d'autant qu'elle lui fournissait l'occasion de donner à l'homme un enseignement et un exemple de très haute importance.

Adam eut la tentation ; vous savez ce qu'il en advint. Le Seigneur Jésus veut bien subir la sienne ; vous allez voir l'accueil qu'il lui fait. Nous avons chacun la nôtre. Est-ce Adam, est-ce Jésus-Christ que nous imitons ?

Mais pourquoi Jésus-Christ est-il conduit par l'Esprit au désert ? Sa tentation n'est-elle pas possible partout ? Sans doute ; mais le désert est le lieu des grands combats. Nous le savons par le malheur de nos premiers pères, par l'exemple des grands solitaires, et aussi peut-être par notre propre expérience. La solitude excite si facilement l'imagination et les sens ! Or Jésus veut se mesurer avec la tentation dans toute sa force, pour la consolation de ses enfants, dont aucun ne poura se croire plus éprouvé que ne l'a été le Maitre, et dont nul non plus ne devra se croire insuffisant devant la tentation, grâce à

l'Esprit qui sera toujours là comme il le fut avec Jésus-Christ.

1. — Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, Jésus eut faim. Compatissons, chers frères, à ce tourment du Maître, et soyons moins pressés de nous plaindre des légères pénitences que nous prescrit la Sainte Église. Que sont, en effet, ces œuvres, disputées à la justice divine par notre lâcheté, si nous les comparons à celles du Seigneur ?

Jésus a faim, rien d'étonnant à cela ; il est homme. Il laisse paraître sa faim ; pourquoi la cacherait-il ? Il veut bien qu'on sache qu'il est homme. Il est Dieu aussi, il est vrai ; mais il ne veut pas encore le montrer. Sa faim est un moyen de cacher sa divinité. Il faut que le tentateur puisse oser l'attaque, et que nous ayons nous-même l'occasion d'entendre les enseignements et les exemples de sa sainte humanité.

Tout aussitôt, en effet, sous la faim de Jésus, le démon flaire une proie. Là où il aperçoit la faim, il suppose une faiblesse. (*Ubi fames, ibi infirmitas*, dit un Père.) Il eut cependant pu soupçonner qu'un jeûne absolu de quarante jours n'est guère dans la nature de l'homme ; mais la malice, si habile soit-elle, est courte par quelqu'endroit, et il s'approche de Jésus, le hideux ennemi ! Et Jésus le laissa faire. Rien ne répugne au bon Maître de ce qui peut servir les intérêts supérieurs de ses enfants.

« Si vous êtes le Fils de Dieu, dit alors Satan, commandez que ces pierres deviennent du pain. »

A cette première parole ne reconnaissez-vous pas le vieux serpent ? Il est toujours le même, et ses moyens, pas plus que sa haine, ne changent pas. Trouvant, avant tout, dans l'homme, une pente vers les choses des sens, c'est à flatter les sens qu'il travaille pour s'insinuer dans l'homme. Il avait dit à Ève : pourquoi ne mangez-vous pas de tous les fruits du Paradis ?

La tentation du pain est, en effet, la première et la plus redoutable. Il faut du pain, et il est dans la nature de se défendre difficilement contre la tentation du nécessaire. Il faut du pain. Aussi à quels travaux l'homme ne se livre-t-il pas pour s'assurer ce pain du jour présent, et même celui du lendemain, tout incertain que soit ce lendemain ?

La faim d'ailleurs est mauvaise conseillère. A quelles iniquités trop souvent n'entraîne-t-elle pas ? Les grondements du socialisme qui vous effraient ont-ils une autre cause ?

C'est toujours sur la question du pain que les peuples s'agitent et se soulèvent. C'est avec l'appât du pain que les ambitieux enflamment la convoitise des masses, pour les attacher à leur politique.

O Jésus ! Jésus ! Grâce à un empressement bien naturel pour satisfaire la faim qui vous presse, l'ennemi compte arriver à savoir si vous êtes le Maître de la faim, ou si la faim est votre maîtresse.

Sans s'émouvoir de l'audace du tentateur, sans même prendre la peine de le repousser,

pareil à l'aigle qui, d'un coup d'aile, s'élance et fend la nue, Jésus, dédaignant la nécessité qu'il ressent et l'adoucissement qu'il pourrait se donner, s'élève sur les divins sommets et nous emporte avec lui. « Il est écrit : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

O Jésus, soyez béni d'une si ennoblissante parole! L'homme ne vit pas seulement de pain, à la bonne heure. Voilà qui relève l'homme. Le pain, il le lui faut sans doute pour le serviteur de son âme. Mais à son âme aussi, il faut une nourriture. Il la lui faut propre à sa nature. Elle réclame le pain substantiel de la vérité.

Ce n'est pas le pain vulgaire qui peut nourrir la vertu, dit saint Grégoire de Nysse, ni les viandes communes qui développent la vie de l'âme. Le royaume de Dieu n'est pas la nourriture et la boisson, mais la justice.

(Regnum Dei non est esca et potus, sed justitia.)

Oh! chers frères, prenons garde. Celui qui, par l'attrait des sens, a séduit et perdu Adam, qui a même espéré triompher de Jésus, ne nous épargnera pas. Il sait trop ce qu'il fait tomber de malheureux dans cette tentation. Puis, après le pain il ne manquera pas de nous dire : pourquoi ne mangez-vous pas de tous les fruits que vous offre le monde? Sous la tentation du pain beaucoup d'autres tentations se cachent. Qui veut se contenter du nécessaire? Avec autant de fureur que le nécessaire, on appelle l'abondance

qui fait jouir. Ce que le besoin a commencé, la frénésie du plaisir le continue. On s'arrête difficilement sur cette pente. C'est comme chez les païens, après le pain, les jeux et les excès qu'ils engendrent. Qui dit jamais assez ? Et l'orgueil de la chair monte ; les sens accroissent leur honteuse oppression, et enflamment l'immonde luxure qui précipite les peuples dans la barbarie ou dans la mort.

Ah ! en voyant avec quelle vigueur le divin Maître repousse le moyen de satisfaire un besoin légitime, quelle énergie ne devons-nous pas déployer contre les tentations qui visent l'inutile, le dangereux, le défendu ! Si l'homme ne vit pas seulement de pain, il ne vit surtout pas de plaisir. Il ne saurait jamais vivre de jouissances qui amollissent et dégradent. Entendez bien, chers frères, et faites entendre autour de vous la grande parole qui élève et qui sauve. Jetez hardiment à votre siècle sensuel la sentence du Seigneur Jésus : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

2. Le démon ensuite transporte Jésus dans la ville sainte, et le plaçant sur le pinacle du temple lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, pour que vous ne blessiez pas votre pied contre la pierre. »

Oui certainement, s'il est le fils de Dieu, il ne manquera pas d'anges pour le recueillir et le

préserver dans sa chute. Et s'il est le fils de Dieu, il n'aura même pas besoin de ces nobles serviteurs. Lui qui empêche de se heurter dans l'espace les millions de soleils qu'il y a répandus, il saura bien éviter de se heurter contre la pierre. Et si les anges se mettent autour de lui, ce sera pour lui rendre hommage et non pour le garder lui qui garde tout ce qu'il a créé.

Mais quand même Jésus serait le fils de Dieu, et ne courrait de risque d'aucune sorte, quelle nécessité de se jeter en bas ? Quelle gloire en reviendrait à Dieu son Père et à lui-même ? Quel avantage aux hommes ?

S'il est le fils de Dieu, est-il obligé de le prouver à son ennemi et de satisfaire une curiosité malfaisante ? La majesté divine peut-elle se prêter à ce qui ne serait qu'un vain étalage ?

Et s'il n'est pas le Fils de Dieu, sera-t-il assez insensé pour tenter une pareille aventure ? L'homme vain, on le sait, aime à faire parade de ce qu'il est et de ce qu'il a. Sa vanité cependant s'arrête devant sa sécurité. Si Jésus est fils de Dieu, il ne fera pas acte de vaine gloire ; et s'il n'est qu'un homme, il ne fera pas la folie qu'on lui demande. Quand il y a des manières humaines de se conduire, il ne sied pas d'en employer d'autres. Jésus peut descendre du pinacle sans se précipiter, et il répond simplement : Il est encore écrit : vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.

L'esprit d'orgueil qui avait dit : je monterai dans le ciel, je poserai ma tente sur la monta-

gne du tabernacle et sur les flancs de l'aquilon et je serai semblable au très haut, est tombé misérablement.

Il lui semble trouver un adoucissement, dans son malheur, à se donner des compagnons de sa chute. C'est de haut, il le sait, que l'on tombe le plus douloureusement.

Toutefois, il prend à l'égard de chacun les moyens les plus propres à servir sa malice. A Jésus il dit : Jetez-vous en bas, lui montrant la gloire qui lui reviendra de manifester sa puissance. Au commun des mortels, c'est plutôt de monter qu'il propose. A qui en effet ne sourit-il pas de monter ? Qui ne s'en croit capable ? Qui n'aime le pinacle? Que d'hommes n'attendent pas qu'on les y pousse et s'y hissent d'eux-mêmes, Dieu sait par quels moyens et à quel prix ! Aussi le démon n'a pas à leur dire de se précipiter. C'est assez qu'il leur dise : montez.

Les sommets sont flatteurs ; mais le plus souvent ils sont mortels. Il n'y a pas de pinacle sans précipice, ni de capitole sans roche Tarpéienne. La tête tourne aisément là-haut. La place d'ailleurs y est étroite et les compétiteurs surabondent. Il y a plus d'affamés que de satisfaits, et les ambitieux se chargent volontiers de précipiter les ambitieux. Vit-on jamais plus d'escalades que de nos jours ? Mais vit-on aussi jamais plus de culbutes ? O Jésus, venez, s'il vous plait, redire aux hommes de notre temps si travaillés par le désir immodéré de sortir de leur condition, venez leur redire :

« Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. » C'eut été, de votre part, tenter Dieu que de vous jeter en bas ; pour eux, c'est tenter Dieu que de quitter le champ qui les a vus naître, l'atelier où ils ont formé leurs mains à l'ouvrage ; c'est tenter Dieu pour eux que de se hausser, outre mesure, quand la nature et l'éducation ne les y ont pas préparés. Il est infiniment périlleux de quitter son horizon sans des signes positifs de la divine Providence. C'est fuir la paix et le bonheur, pour aller au sein des orages, se heurter à des ambitions et à des jalousies qui remplissent la vie d'amertumes et trop souvent d'insuccès. Ceux-là seuls que Dieu élève sont heureusement élevés. Ceux que font monter les hommes ou qui se poussent d'eux-mêmes n'ont rien de plus assuré qu'une chute rapide, avec la honte de l'avoir inconsciemment provoquée.

Il y a toutefois, dans la parole même du mauvais esprit, comme un aveu d'impuissance qui doit, à bon droit, rassurer les âmes qu'il attaque. Il peut les presser de se jeter dans le mal, mais non les y contraindre. Il peut leur dire, comme à Jésus, jetez-vous en bas, mais non les y précipiter. Il n'est donc vraiment redoutable que pour ceux qui prêtent l'oreille à ses sollicitations. Nous sommes nos maîtres, et notre sort demeure entre nos mains. Si nous ne voulons pas tomber, rompons avec celui qui nous pousse à la chute. Ne demeurons pas dans une compagnie dangereuse, car cela aussi serait tenter Dieu.

3. « Le diable alors porte Jésus sur une montagne très haute, et de là, lui montrant tous les royaumes du monde, avec tout leur éclat, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en tombant à mes pieds, vous m'adorez. »

Ainsi, après la tentation du plaisir et celle de la vaine gloire, voici celle de la richesse qui les nourrit l'une et l'autre, et qui exerce, sur la nature humaine, une grande puissance de séduction.

Mais avez-vous entendu cette parole : Je vous donnerai tous les royaumes du monde ? Sont-ils donc à lui ? Et en dispose-t-il à son gré ? Et à qui les promet-il ? à celui qui donne le royaume des cieux. (*Promisit terrestria illi, qui dat cœlestia.* S. Remy.) Et à quelle condition met-il ce don incontestablement magnifique ? à condition que vous tomberez à mes pieds et que vous m'adorerez. L'adoration pure ne lui suffit pas, il faut qu'elle soit si profonde qu'elle ressemble à une véritable chute et à un entier anéantissement. (*Si cadens adoraveris me.*)

Tomber d'abord et adorer ensuite. Ce serait payer bien cher, même tous les royaumes de la terre. Le malheureux ! Dans les abîmes de sa misère, il n'a pas renoncé à son antique audace d'usurper le culte qui n'est dû qu'à Dieu.

Heureusement il se trahit lui-même en avouant, sans doute malgré lui-même, que cette adoration est pour l'homme une chute. Celui qui veut adorer le démon doit commencer par tomber.

(Adoraturus diabolum, ante cadere debet. Adoraturus diabolum, ante corruit.)

Or il est de l'essence de l'adoration d'élever l'homme, non de le dépraver. Quiconque s'incline devant Dieu s'élève. On s'honore toujours par les hommages rendus à la vraie grandeur. On se déshonore quand on les prostitue aux pieds de la fausse.

En fait de chutes, nous en avons assez. Ce sont des élévations qu'il nous faut, et les véritables, non celles qui enflent, mais celles qui bénissent ; non celles qui nourrissent la vanité, mais celles qui rendent meilleur. Il nous faut des élévations qui nous fassent, non des esclaves de la créature, mais les serviteurs de Dieu. Nous savons, ô Jésus, comment vous avez été patient dans les précédents essais du démon. Comment allez-vous recevoir sa nouvelle insolence ?

Ah ! jusqu'à présent Jésus n'a voulu voir, dans les assauts du démon, que des injures personnelles, et il lui a plu de les dédaigner. Mais quand l'outrage monte jusqu'à son noble père, il ne le supportera pas. « Retire-toi, Satan. Il est écrit : vous adorerez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que lui seul. » Quand donc il nous arrivera, chers frères, de subir des injures personnelles de la part de notre ennemi, nous ferons comme Jésus, donnant paisiblement les réponses de la raison et de la sagesse. Mais quand il s'agira de l'honneur de Dieu, nous saurons dire : retire-toi, Satan. Tes négations

effrontées et tes blasphèmes, jamais. Jamais les exigences impies, ni les odieux ukases de tes suppôts.

Avec quelle fureur cependant il travaille encore à s'imposer aux hommes! Il semble devenu le maître des gouvernements et de la fortune publique. Il dispose des honneurs, des places et de la richesse. Il les promet et les donne à qui partage ses haines et l'adore. A ceux-là tout. Aux autres rien et la persécution. Et par une chance indéniable de sa malice, c'est devenu comme un préjugé général qu'il n'y a d'heureux que ceux qui possèdent, et il espère jeter dans un discrédit absolu la maxime du Seigneur-Jésus : bienheureux les pauvres.

Pour nous, chers frères, abritons-nous contre les prétentions du révolutionnaire des enfers sous l'auguste parole du Maître : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et ne servirez que lui seul ». Quant aux richesses, serait-il possible que Satan les donnât comme il les promet, et qu'elles valussent ce que les mondains les estiment, qu'elles périssent toutes celles qu'on ne peut acquérir que par la violation de la loi divine et de la dignité humaine! Si l'on ne peut plus arriver à quelque chose que grâce à des compromissions odieuses et à la faveur tyrannique des pervers, périssent les richesses, les honneurs, le repos, le pain, la vie même s'il le faut, pour demeurer les immortels adorateurs de Dieu. Aussi bien n'est-ce que là que se trouvent la dignité du présent et la gloire de l'avenir.

Toutes les ressources de la malice et toutes les formes de la tentation étant épuisées, le démon vaincu se retire. Le premier Adam les avait subies, et en leur cédant, il avait péri. Le nouvel Adam a consenti à subir leur attaque ; mais semblable à son aïeul David qui, de quelques pierres ramassées dans le torrent, terrassa le géant Goliath, Jésus, de quelques paroles recueillies dans le grand fleuve des Écritures, a terrassé le géant des enfers.

Mais, chers frères, qu'avons-nous vu ? Adam vaincu, seul, dolent, sombre, effrayé, tremblant, quitte son Éden et s'avance au hasard, au milieu d'une nature devenue rebelle. Jésus-Christ, vainqueur, descend de la montagne, entouré d'anges qui se pressent pour lui rendre gloire et le servir. Témoins discrets jusque là de la lutte, et demeurés au loin pour ne pas paraître le secourir, ils s'empressent maintenant, mettant leurs hommages aux pieds de notre vainqueur.

Et que voyons-nous, chers frères, sous nos yeux ? Deux peuples qui s'avancent, l'un à la suite d'Adam brisé, l'autre à la suite de Jésus triomphant ; les enfants du vaincu qui se sont laissé vaincre comme lui par les fureurs de la concupiscence ; les enfants du vainqueur qui l'ont domptée à son exemple ; les uns décolorés et tristes, s'en allant misérablement vers les sombres régions de la mort ; les autres pleins d'espérance, marchant vers la gloire immortelle.

Et nous, chers frères, de quelle phalange sommes-nous ? Comptons-nous parmi les vaincus ou parmi les vainqueurs? Ah ! Prenons garde, mais ayons bon courage. N'oublions jamais comment Adam fut vaincu et Jésus vainqueur. Adam, confiant en lui-même, faisant céder la loi de Dieu à ses goûts, se perdit. Jésus, assisté du divin Esprit, s'étant préparé à la tentation par le jeûne et par le baptême, remporta une éclatante victoire. Entre ces deux exemples, choisissons.

Quand nous nous serons préparés comme Jésus, implorant l'Esprit Saint, pratiquant la pénitence, recevant les Sacrements, l'ennemi pourra venir, la lutte sera chaude, mais nous vaincrons, et l'ennemi honteux et découragé nous laissera comme il laissa Jésus. Et tout aussitôt nous goûterons les délices du repos après la fatigue, et après le combat, la joie de la victoire. Heureux moment celui où le chrétien contemple à ses pieds les dépouilles de Satan et où il reçoit sur son front les lauriers de la victoire. Les anges qui le contemplèrent dans la lutte sont là aussi pour se réjouir de la victoire et glorifier le vainqueur.

Evangile du deuxième dimanche du Carême

En ce temps-là, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère : il les conduisit a l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. En même temps leur apparurent Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui. Alors Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Seigneur, il nous est bon de rester ici. Si vous voulez, faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. Il parlait encore lorsque une nuée lumineuse les couvrit, et voici qu'il sortit de la nuée une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. Les disciples, entendant ces paroles, tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une grande crainte. Jésus s'approcha, les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez point. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit cette défense et leur dit : Ne parlez à personne de cette vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

Dix-neuvième Homélie

La transfiguration de Notre-Seigneur

Sur les limites du pays d'Issachar, à une demi-journée de marche de Capharnaüm, à 1.760 pieds au-dessus de la mer, s'élève une montagne, aux flancs couverts de chênes et de fourrés épais remplis d'innombrables oiseaux. Elle domine superbement toutes les montagnes d'alentour, et de sa crête, on voit se dérouler, dans un horizon magnifique, la Méditerranée, le Carmel, la mer de Galilée, le Jourdain, le Liban au nord avec ses sommets neigeux, la Samarie au midi, à ses pieds Capharnaüm, et plus loin Cana, Nazareth, Naïm, le théâtre tout entier de la vie de Jésus dans la première moitié de son apostolat : montagne célèbre dans la Galilée, comme Garizim dans Samarie, comme Moriah dans la Judée, le Thabor, choisi par le divin Maître, pour y dédommager la sainte humanité des humiliations de la tentation du désert, dans les gloires de la Transfiguration.

« En ce temps là, en effet, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, les conduisit à l'écart sur la haute montagne, et fut transfiguré en leur présence. «

Le choix de ses trois apôtres trouve sa raison d'être dans les extrêmes délicatesses du Seigneur. Jésus daigne préférer, pour témoins de sa gloire, ceux qui doivent particulièrement l'assister dans son agonie du Jardin des Olives. Il trouve bon de les fortifier ainsi d'avance contre la tristesse qui les attend. Dieu traite toujours les âmes selon ce qu'il attend d'elles, et les arme assez pour les combats qu'elles doivent soutenir. Il veut bien aussi compter pour beaucoup les dispositions qu'Il trouve en elles. Pierre, disent les saints Docteurs, fut choisi parce qu'il aimait ardemment le Maître, Jean à cause de sa parfaite innocence, Jacques à cause de sa générosité à boire avec Jésus le calice de la douleur, et à détruire les vices. *(Supplantator vitiorum.)*

Vous donc qui êtes avides des joies célestes, prenez courage, vous les aurez, si vous le voulez bien. Soyez seulement ou Pierre dans l'amour, ou Jean dans l'innocence, ou Jacques dans le désir de la croix et la haine du mal. Et si, malgré ces vertus, il vous arrive de ne voir pas tout aussitôt la transfiguration du Maître, s'il ne vous est pas donné de tremper vos lèvres à la coupe des divines consolations, ne vous troublez point. Il y a quelque chose de plus heureux que de voir, c'est de croire *(beati qui non viderunt et crediderunt)*; quelque chose de plus utile que la consolation, c'est la foi vigoureuse qui sait s'en passer et travailler à la mériter. Il faut, d'autre part, se garder soigneusement de toute insensibilité devant le tableau de la Transfiguration,

quand même c'est la foi seule qui le montre. N'est-ce pas assez qu'elle nous fasse connaître le bienheureux état de la future résurrection, en nous indiquant les solides vertus qui dès ici-bas le préparent? Il n'en faut certainement pas davantage pour se tenir tranquille et confiant parmi les tristesses et les labeurs de l'exil.

Les montagnes étaient les lieux préférés du Seigneur Jésus. C'est là qu'Il aimait à se retirer pour ses longs entretiens avec son Père; là qu'Il prononçait son discours fameux des béatitudes et qu'Il opérait ses principaux miracles. Il choisit aujourd'hui le Thabor pour la manifestation de sa gloire, comme il choisira plus tard le Calvaire pour sa douloureuse mort, et le mont des Olives pour sa triomphante Ascension.

Les montagnes, en élevant les corps, favorisent singulièrement l'élévation des âmes. Quand nous voyons à nos pieds d'immenses plaines; quand nous entendons, en les dominant, les bruits et les agitations des grandes villes, l'esprit se dilate et grandit avec l'horizon.

Mais les hauts lieux sont surtout favorables aux communications divines. L'âme plus dégagée, plus libre, y goûte mieux les choses élevées et devient plus apte à recevoir les faveurs célestes.

Les ascensions, il est vrai, sont toujours laborieuses et pénibles. Le corps se fatigue à gravir des sentiers escarpés et difficiles; mais il oublie vite la fatigue devant les tableaux qui se déroulent à ses yeux. Telles sont asssi les montagnes

de Dieu. Ce n'est pas toujours sans sueur qu'on parvient à les gravir. Les dons célestes se livrent spécialement sur les sommets et se donnent à la vertu. Ce n'est pas dans les bas-fonds où s'agitent les foules, au milieu d'intérêts vulgaires, que s'accomplissent les belles transfigurations des âmes. Ceux-là ne verront jamais Dieu qui se plaisent en bas. Pour être capable de le saisir et de le goûter, il faut s'arracher aux plaines abjectes, aux mesquins intérêts, aux joies grossières, aux conversations mondaines, aux aises aimées. Celui qui n'aura pas le courage de quitter ces choses et de monter ne saurait être digne de savourer les grands airs, ni les parfums salubres des montagnes sacrées.

O vous, qui souhaitez de contempler les joies du Verbe, séparez-vous, gravissez vaillamment les sommets de la vertu. Faites-vous vous-même comme une montagne de Sion. Oh! la belle montagne que forment les hautes pensées, les nobles sentiments, le grand caractère, le digne langage, les chrétiennes actions! Faites de votre vie tout entière une montagne de bonnes œuvres et vous aurez préparé une terre magnifique à une nouvelle et glorieuse transfiguration.

Certains ont la prétention de transformer les hommes et les peuples, et de les rendre heureux par les moyens d'une civilisation humaine dont ils sont bien fiers, la science, la richesse, les engins divers qu'ils ont trouvés, mais non créés. Pure utopie! Il n'y a de transformation vraie et heureuse que sous l'étendard de la vérité qui

seule brise les mauvais penchants. On ne rend heureux que les peuples que l'on rend meilleurs. Et ce n'est ni l'orgueilleuse science, ni la richesse dissipante, ni l'abondance des plaisirs qui produisent cet effet désirable. Ils en sont plutôt l'obstacle le plus résistant.

Dans sa Transfiguration, « le visage de Jésus devient brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. » L'évangéliste veut nous peindre la gloire du Seigneur ; mais il n'a que des paroles d'homme, pour nous dire des choses divines. Pour nous faire comprendre l'état de la physionomie du Maître, il nous parle du soleil, parce que nous ne connaissons rien de plus brillant que ce roi du firmament. Qu'est cependant cet astre d'or auprès de la splendeur du Verbe? Pour nous dire la blancheur des vêtements de Jésus, il nous parle de la neige, parce que nous ne connaissons rien de plus blanc qu'elle ; mais la neige est aussi impuissante à nous représenter la blancheur des vêtements du Maître, que le soleil la gloire de son visage.

Toutefois ne nous affligeons pas de cette impuissance. Bénissons-là plutôt. Elle est une preuve que les beautés du Seigneur Jésus dépassent infiniment toutes nos expressions et même toutes nos conceptions. Mais retenons que cette gloire du Seigneur Jésus est le type de celles qui attend les élus dans le ciel ; et retenons surtout que nous devons travailler à donner à notre âme le radieux éclat de la vertu chrétienne

et le vêtement blanc des bonnes œuvres, qui en sont la préparation nécessaire. Il faut la base pour avoir le couronnement.

« En même temps les apôtres voient paraître Moïse et Elie qui s'entretiennent avec Lui, et Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici, si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.

Pierre est dans l'ivresse du bonheur. Certes ce n'est pas étonnant ; le ciel même lui apparaît et l'inonde de ses félicités. Il est vraiment entré dans la joie de son Seigneur. *(In gaudium Domini sui.)* Qu'il oublie la terre; qu'il dise : nous sommes bien ici ; qu'il rêve de demeurer à jamais sur la montagne bénie; qui de nous ne ferait comme lui?

Pierre, dans son ravissement, ne se souvient plus que Jésus n'a pas atteint le terme de sa course, et que lui-même a aussi sa carrière à fournir. Il ne songe pas que ce qu'il faut à l'heure présente, c'est la patience et le travail plutôt que le repos et la joie. Le Thabor n'est qu'une halte reposante pour le Maître et les disciples, un réconfortant pour le chemin qui reste à parcourir, une éclaircie parmi les ombres de l'exil. Le Thabor permanent apparaîtra quand nous aurons généreusement franchi le torrent de l'épreuve. On n'est pas couronné avant d'avoir combattu et remporté la victoire. Lève-toi plutôt, ô Pierre; levons-nous généreusement nous-mêmes avec

lui, et marchons hardiment à l'ouvrage qui nous vaudra la gloire.

Pierre, hors de lui, a voulu faire trois tentes, une pour Jésus, une pour Moïse et l'autre pour Elie. Là non plus il ne sait pas ce qu'il dit l'heureux apôtre. Le propre d'une tente c'est d'abriter. Pierre croit-il que les froids de l'hiver ou les feux de l'été puissent troubler les fêtes célestes? Là où Dieu se montre, y a-t-il à craindre des intempéries de saison ou des malices d'homme? Celui qui porte en soi-même l'infini bonheur suffit bien à le préserver.

Est-il permis, d'ailleurs, ô Pierre, de traiter les serviteurs à l'égal du Maître, le vase d'argile comme celui qui l'a fait, de préparer une tente à Moïse et à Elie, de la même manière qu'à leur Seigneur et Maître?

Pourquoi d'ailleurs Moïse et Elie sont-ils là? Sinon pour incliner la Loi et les Prophètes devant l'Évangile, pour mettre le monde ancien tout entier aux pieds du Verbe, du Messie, du Sauveur? Car il n'y a qu'un seul Verbe, un seul Messie, un seul Sauveur, ô Pierre. Ne le divise pas et ne divise pas non plus tes hommages. Unis-toi plutôt à Moïse et à Elie pour l'adorer. Ce n'est pas trois tentes qu'il faut, en supposant qu'il en faille. Il n'en faut qu'une, une seule pour Jésus seul Seigneur. Et il ne la veut certes pas sur le Thabor, ô Pierre, mais dans ton cœur et dans le mien; car c'est là qu'il aspire à venir et à demeurer. (*Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.*) Ah! Seigneur, daignez

donc venir en nous et y demeurer. Et daignez auparavant purifier cette tente, pour qu'elle ne soit pas trop indigne d'abriter et de garder, contre les yeux profanes, les doux mystères de votre charité.

Pierre cependant a corrigé l'extravagance de la demande en disant : Seigneur, si vous voulez. Il s'est souvenu de ce que le serviteur doit au Maître et l'humble sujet à son roi. Ne l'oublions jamais nous-mêmes non plus. Et quand nous adressons à Dieu des requêtes dont nous ne connaissons pas très bien la nécessité ou la sagesse, ne manquons pas de dire : Seigneur, si vous voulez. Ce sera, pour la débonnaireté souveraine que nous sollicitons, un hommage qui ne pourra que servir aux humbles prières.

Mais tandis que Pierre parlait encore, « une nuée lumineuse les couvrit, et en même temps sortit de la nue une voix qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le. »

Lorsque Dieu répandait l'épouvante sur le Sinaï, dit saint Chrysostôme, ce fut une nuée lumineuse qui enveloppa la montagne. Maintenant qu'Il vient pour instruire, c'est une nuée lumineuse qu'Il envoie. Béni soit-il! La terreur a fini son temps C'est la lumière et l'amour qui guident les pas de l'humanité!

Ecoutons donc la voix qui sort de la nue; c'est la grande voix du Père qui nous dit : Celui-ci est mon Fils, mon Fils bien-aimé, mon Fils, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, c'est-à-

dire toutes mes joies, toutes mes félicités, joies et félicités infinies. Ah! quel Fils ce doit être pour être ainsi l'objet des divines complaisances du Père céleste! Il est très grand, en effet, très beau, très bon, très saint, très heureux, partageant toute la puissance, toute la sainteté et tous les bonheurs du Père, à ce point que voir l'un, c'est voir l'autre. *(Philippe, qui videt me videt et Patrem meum.)* Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père, a dit le Seigneur Jésus.

Humbles apôtres, enfants des hommes, peuples de la terre, rendez vos hommages à ce Fils auguste que daigne nous montrer le Père. Saluez, du plus profond de l'âme, ce Fils bien-aimé que le Père daigne nous donner. Car, par sa grâce et son amour, tu pourras, ô chrétien, devenir le fils béni de ce même Père, qui daignera te donner aussi à toi-même le nom si doux de fils. Puisses-tu mériter, par tes révérences et tes tendresses, d'être appelé son fils bien-aimé, et devenir aussi l'objet de ses divines complaisances. Tu le pourras vraiment, si tu le veux, et comment se pourrait-il que tu ne le voulusses pas? Tu le voudras. Et ce sera facile, car que faut-il? Que faut-il à un père, si ce n'est l'amour de son enfant? Il te faudra donc l'aimer. Il le désire, il le demande, il le commande, et c'est dans la nature d'un fils d'aimer son père, comme c'est dans la nature de l'étoile de briller, et dans la nature de la fleur de répandre des parfums. Et quand on aime un père, on se porte avec bonheur à tous ses bons plaisirs. On veut ce qu'il veut. On

aime ce qu'il aime, on fait ce qu'il souhaite. Or sais-tu, chrétien, ce que désire de toi le Père céleste? Que tu écoutes son Fils bien-aimé, l'objet de toutes ses complaisances Il l'a dit solennellement dans la nue : *ipsum audite :* écoutez-le.

Oh! écoutez-le, car il est tout, dit un saint Docteur. C'est un homme qui est tout : *vir qui est omnia.* Ecoutez-le, car il sait tout. Ecoutez-le car il est sage. Ecoutez-le, car il est bon. Ecoutez-le car lui seul possède toute science, toute sagesse, toute bonté. Ecoutez-le, car lui seul a le droit de parler à l'homme, d'enseigner l'homme et de le diriger. Ecoutez-le, car lui seul éclaire, lui seul compatit, lui seul relève, lui seul pardonne, lui seul console, lui seul sanctifie, glorifie et béatifie. Ecoutez-le, c'est justice, c'est sagesse, c'est profit, joie et bonheur. Quiconque l'écoutera vivra. *(Qui audierint vivent.)*

Mais l'écoutez-vous, ô enfants du siècle, vous qui prêtez si activement l'oreille à toutes les utopies, à toutes les promesses que de faux docteurs vous prodiguent? L'écoutez-vous dans ses enseignements si clairs, si sûrs, si consolants et si salutaires? L'écoutez-vous dans ses lois si sages, si douces, si efficaces pour le salut des peuples? L'écoutez-vous dans ses conseils, ses inspirations, ses appels miséricordieux à la foi, au repentir, à la charité, aux bonnes œuvres?

Hélas! que d'oreilles volontairement dures! Que d'intelligences obstinément fermées! Que de cœurs glacés, indifférents, ou esclaves d'attachements vulgaires, ou coupables! Que de vo-

lontés faibles, indécises, flottantes et trop souvent rebelles! Que d'imaginations séduites et égarées! Que d'âmes entraînées ou perverties!

Écoutent-ils le Fils de Dieu ceux qui se livrent sans mesure à l'ambition, à la cupidité ou au plaisir? L'écoutent-ils ceux qui croient pouvoir tout à leur aise fabriquer des lois contre les droits sacrés de son Église, contre la sainteté du mariage, la liberté du foyer, l'enseignement chrétien, la vie religieuse et les immunités ecclésiastiques? L'écoutent-ils ceux qui arrachent aux petits, aux pauvres, aux malades et aux mourants la religion qui seule les soutient, les console, les encourage et leur inocule la douce espérance des immortels dédommagements? Non certes ils ne l'écoutent pas pour le malheur du peuple et leur propre malheur.

Et d'où viennent ces recherches si laborieuses et si vaines tout à la fois, ces tâtonnements, ces expérimentations, cette confusion dans les conseils, cette hésitation dans l'action? D'où viennent ces affaissements des principes, ces compromissions avilissantes, cet envahissement des expédients, ce trouble et cette incertitude universels? Mais de ce que vous écoutez des hommes; des hommes sans autorité, sans lumière, sans expérience, sans dévouement, sans dignité et quelquefois sans honnêteté; des hommes qui vous flattent pour vous exploiter; qui vous emploient à procurer leurs intérêts sans se dépenser pour les vôtres. Tout cela vient de ce que vous écoutez tout le monde plutôt que le

Fils de Dieu. Ah! chrétiens, devant les maux innombrables qui nous pressent, reconnaissons notre erreur et tournons-nous vers celui qui seul nous aime véritablement, qui seul peut et veut pleinement nous sauver. Écoutons-le. Écoutons à jamais le Fils de Dieu.

« En entendant ces paroles sorties de la nue, les disciples tombent la face contre terre et sont saisis de frayeur. » Le saisissement et la crainte sont naturels à l'homme devant les manifestations du monde surnaturel, son œil est trop faible pour une si vive lumière; son cœur trop étroit pour de si grandes émotions; et il tombe écrasé par le ravissement !

Toutefois, dans cette chute qui provient de la faiblesse de l'homme et de la force du surnaturel, il y a, avec la frayeur, un autre sentiment et un autre mouvement, le sentiment et le mouvement de la plus profonde adoration. On s'incline pour rendre hommage; pour un plus grand hommage on se prosterne, et la précipitation dans ce prosternement est le signe de la plus parfaite adoration. Un saint docteur a remarqué que tomber la face contre terre est principalement le signe des saints. Les impies tombent surtout en sens contraire.

Au reste, cette frayeur des apôtres devant la transfiguration du Seigneur répond bien à ceux qui se plaignent de la trop grande sobriété de Dieu dans ses manifestations et de l'ombre de ses mystères. La bonté divine nous ménage. Nous ne sommes pas capables en ce monde de

supporter une plus grande lumière. L'ordre actuel en serait renversé. Les larges manifestations divines viendront en leur temps, quand les puissances de l'homme se seront accrues dans la gloire de la résurrection. Le travail méritant n'est possible que dans le demi jour de la foi.

« Mais Jésus s'approcha de ses apôtres et leur dit, ne craignez pas. Et comme ils descendaient de la montagne, il leur fit cette défense : ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » Modestie du Maître, mais sagesse et bonté aussi ! Si les gloires de la transfiguration avaient été connues avant l'heure marquée par Jésus, les épreuves de la voie douloureuse en eussent peut-être été compromises. Le peuple ravi se serait opposé à l'accomplissement de la Passion qui était nécessaire à l'œuvre de la Rédemption.

Quand il fallut, les apôtres parlèrent pour la gloire de leur Maître. Faisons comme eux, car il le faut désormais toujours. C'est un devoir de reconnaissance et d'amour de proclamer la transfiguration de Jésus et celle des peuples qui en fut la suite. Que le siècle nous vante ses progrès, ses merveilles de locomotion, les jouissances, de toutes sortes qu'il procure aux générations nouvelles, nous proclamerons nous que Jésus seul peut les transfigurer. Lui seul change les esclaves en hommes libres. Lui seul met dans le cœur des tyrans des tendresses de père pour les petits. Lui seul transforme les pécheurs en

pénitents et en saints. Proclamons surtout cette bénie transfiguration du Maître par notre transfiguration quotidienne, au moyen des saints exercices de la vertu.

Et vous, ô bon Jésus, daignez aider vos pauvres créatures à se transfigurer véritablement. Des pécheurs, faites des justes ; des justes, faites des saints. De nous tous daignez faire des élus pour vos cieux.

Evangile du troisième Dimanche du Carême

En ce temps-là, Jésus chassait un démon, et ce démon était muet ; et dès que ce démon fut chassé, le muet parla et le peuple en fut dans l'admiration. Néanmoins quelques-uns d'entre eux dirent : C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. D'autres, pour le tenter, lui demandaient un prodige venant du ciel, Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, et toute maison divisée contre elle-même, tombera. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il, puisque vous dites que c'est par Béelzébub que je chasseles démons ? Or, si c'est par Béelzébub que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils ? Ils seront donc eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les demons, il est certain que le royaume de Dieu est arrivé parmi vous. Lorsqu'un homme fort et armé garde l'entrée de sa maison, ce qu'il possède est en sûreté ; mais s'il en survient un plus fort qui triomphe de lui, il emportera toutes les armes dans lesquelles le fort mettait sa confiance, et il partagera ses dépouilles. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et

celui qui n'amasse pas avec moi dissipe. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va à travers des lieux arides, cherchant du repos et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti : et à son retour il la trouve purifiée et parée. Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants, ils entrent dans cette maison, ils y demeurent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Or, il arriva, comme il disait ces choses, qu'une femme du peuple, élevant la voix, lui dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont nourri ! Jésus lui répondit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la pratiquent !

Vingtième Homélie

Le Sourd-Muet

L'Église nous fait lire aujourd'hui l'Évangile du sourd-muet. L'opportunité de cette lecture n'échappera à personne. A l'heure présente de la sainte quarantaine, la digne épouse du Christ cherche à ramener nombre d'enfants égarés. Elle ne manque, hélas! ni de sourds qu'il faudrait faire entendre, ni de muets qu'il faudrait faire parler. Le miracle du Maître pieusement médité, sera peut-être pour quelques-uns l'occasion de recouvrer l'ouïe et la parole.

Qui de nous ne déplore, avec la sainte Église, la multitude des sourds-muets spirituels? Parmi les sourds, ceux qui n'entendent plus, et ceux qui refusent d'entendre, soit qu'ils aient passé à des doctrines impies, soit qu'ils subissent la tyrannie des passions. Parmi les muets, ceux qui ne parlent plus la langue de la prière, et ceux qui s'obstinent à ne pas « confesser leur injustice devant le Seigneur »

Et ce qui ajoute à la tristesse de l'Église, c'est que, bien différents du sourd-muet, qui ne met, certes, aucun obstacle à sa guérison, ils font des efforts obstinés pour demeurer dans leur infir-

mité. Qu'ils prennent garde cependant. Malheur à ceux qui se taisent de vous, Seigneur, dit le prophète. (*Væ tacentibus de te.*) Ils écoutent et parlent volontiers toutes les langues des mondains, et ne sont sourds-muets qu'avec Dieu. Nous préserve le ciel de leur ressembler !

Il est juste de partager les inquiétudes de la sainte Église sur tant d'âmes exposées à périr. Ses sollicitudes doivent être les nôtres. Pouvons-nous aimer notre mère sans aimer aussi nos frères qui lui sont si chers ; sans partager ses craintes et sans nous associer à ses vœux ? Vous surtout qui avez, sous votre toit, des êtres chéris qui se perdent, vous si sensibles, d'ailleurs, au moindre mal qui les afflige, qui sacrifiez si généreusement votre repos pour leur épargner la moindre souffrance, seriez-vous insensibles à leurs maux spirituels ? Tout ce qui leur est contraire, vous désolerait-il, excepté le malheur de leur âme ? Quel signe ce serait de peu de foi et de peu de charité ! Ah ! unissez-vous plutôt à l'Église pour obtenir, en ces jours, la guérison de tous nos sourds spirituels.

Et vous, ô pauvres sourds, venez au Maître qui fait entendre. Venez, ô muets, à Celui qui fait parler. N'ayez peur ni d'entendre ni de confessser la vérité ! « La vérité vous délivrera. »

« Jésus donc chassa un démon qui était muet. Et aussitôt qu'Il eût chassé le démon, le muet parla et le peuple fut dans l'admiration. »

Nous ne saurions nous étonner de l'admiration du peuple. Comment n'eut-il pas été ravi de

la bonté et de la puissance de Jésus? La guérison du pauvre infirme n'excite pas la jalousie de ces âmes simples et droites. Tous, d'ailleurs, profitaient de ce miracle dont un seul était l'objet. Tous apprenaient à connaître Celui dans lequel ils pouvaient espérer à l'heure de la nécessité.

Voilà bien les sentiments qui devront prochainement nous animer. Au saint jour de Pâques, quand nous verrons l'Église, avec ses foules heureuses, bénir Dieu pour tous ceux qui auront retrouvé l'ouïe, la parole et les saints cantiques, nous aussi, nous le bénirons de tout cœur.

« Néanmoins il y en eut quelques-uns qui dirent : C'est par Béelzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons. »

C'étaient les jaloux. Pendant que le peuple louait Dieu, ils cherchaient à dénigrer Jésus. Ce qui excitait l'admiration de la foule les irritait. Les bienfaits de Jésus lui attirent la sympathie des petits, le pharisien superbe ne le peut tolérer. Il ne doit y avoir de popularité que pour le pharisien.

Telle est bien toujours la jalousie. Elle ne saurait supporter que l'Église continue les œuvres du Maître. Elle ne lui pardonne pas d'instruire les ignorants, de consoler les affligés, d'assister le soldat tombé sur le champ de bataille, et le pauvre qui meurt sur le lit de l'hôpital, toutes choses qui lui conquièrent le cœur des malheureux.

« Si nous laissons faire ce Jésus, tout le peuple courra après lui », disent les vieux pharisiens. Si nous laissons faire l'Église, disent les nouveaux, la foule se précipitera sous sa bannière. Et comme les premiers disaient du Seigneur : c'est par Béelzébuth qu'il chasse les démons, à entendre les seconds, ce n'est pas l'amour du peuple qui anime l'Église, mais l'esprit de domination. Elle est ennemie du siècle et de la civilisation.

L'Église est certainement l'ennemie de l'erreur et du vice sous toutes leurs formes. Elle condamne toujours les scandaleuses escalades de la fortune, les folles dilapidations, la débauche et les brigandages publics et privés. Elle poursuit toutes les convoitises et toutes les tyrannies. Mais elle n'est jamais l'ennemie des hommes ni des peuples, pas même de ceux qui la persécutent. L'ennemie du siècle ; nul n'est plus jaloux de sa gloire. L'ennemie de la civilisation ; nul ne travaille autant qu'elle à la répandre. L'ennemie des grands ; elle seule leur prêche ce qui les honore et les sauve ; la modération dans la jouissance, le bon emploi de la fortune, la miséricorde pour les malheureux. L'ennemi des petits ; est-ce donc être leur ennemie que de les aimer, de les diriger, de les moraliser ? L'ennemie des ouvriers ? Oui, si c'est être leur ennemie que de leur enseigner la patience, la tempérance, l'économie, la chasteté, le courage, l'amour du foyer, la pratique du devoir, les espérances éternelles.

Pour être l'amie des petits au gré de ceux qui se targuent si mensongèrement de l'être, il faudrait leur arracher la foi qui les ennoblit, la crainte de Dieu qui contient leurs passions, l'espoir des récompenses éternelles qui les encourage à la vertu. Aux yeux de ces singuliers moralistes le gendarme et la prison suffisent à tout. Mais des philosophes, peu suspects de cléricalisme, n'ont jamais partagé cette illusion. Et, en tous cas, ils ne sont pas beaux les résultats de cette morale. Rien ne l'inspire, au reste, que la haine de l'Église, et la cause de cette haine, c'est que l'Église gêne les pharisiens nouveaux comme Jésus gênait les anciens. Heureusement il ne suffit pas d'être jaloux et haineux pour remporter des victoires.

Ils se flattent bien, il est vrai, que l'Église déjà agonise. Mais d'ordinaire s'acharne-t-on si fort contre des agonisants ? O sainte Église, comme Jésus, laissez dire et continuez vos œuvres. Comme le soleil, brillez sans distinction sur les bons et sur les méchants ; les bons méritent votre maternelle lumière ; les autres, un jour, peut-être, en profiteront. Et nous-mêmes aussi, chers frères, allons droit sans souci des envieux. Si nous ne suscitons jamais de colère, c'est que notre vie peu chrétienne ne condamnerait pas assez hautement les désordres de la leur.

« Mais Jésus connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même périra, et toute maison divisée sera détruite. Si

donc Satan est divisé entre lui-même, comment subsistera-t-il ? »

Ceux qui avaient parlé se trouvaient assez loin de Jésus ou avaient parlé assez bas pour n'être pas entendus. Aussi quand le Maître répond à leurs pensées, il fait bien preuve d'une science divine qui devrait les éclairer s'ils n'étaient, hélas ! volontairement aveuglés. Ecoutons cette réponse. Si elle n'opère pas leur conversion, elle tournera du moins à leur confusion.

« Tout royaume divisé périra. » Nous voyons tous les jours la vérité de cette sentence. C'est par la division que les familles et les peuples périssent. Se diviser sur les principes, les affections, les intérêts, c'est se diviser sur l'action. Se diviser sur l'action, c'est isoler et pulvériser les forces, ou les mettre en opposition les unes contre les autres. Quand nous assistons à des ruines domestiques, gouvernementales ou nationales, nous savons toujours d'où elles viennent. La division a passé par là. La concorde, au contraire, donne une force incomparable pour la résistance comme pour l'attaque. Que peut-on contre des principes, des amours, des volontés, des forces qui s'unissent ? Et que ne peuvent pas toutes ces choses marchant ensemble à la réalisation d'un même dessein ?

« Si je chasse les démons par Béelzébuth, prince des démons, dit Jésus, il y a donc division parmi eux. Et s'il y a division entre eux, comment leur règne subsistera-t-il? »

Si les démons se divisaient, ils périraient, dit

un saint Docteur. Mais ils ont garde de se faire la guerre les uns aux autres. Quoiqu'innombrables, ils sont toujours d'accord pour le mal. (*Infiniti numero, semper concordes in malo.*) Et n'en est-il pas de même parmi les méchants ? Séparés par des opinions diverses, des intérêts opposés et mille passions contraires, ils sont toujours d'accord contre la vérité et pour persécuter la vertu.

Mais où la concorde manque-t-elle le plus souvent ? Hélas ! parmi ceux qui se croient les défenseurs des bonnes causes. Aussi, à quoi parviennent-ils ? Ce qui fait aujourd'hui la force des impies, c'est leur parfaite entente contre les catholiques ; et ce qui fait la faiblesse des catholiques, ce sont leurs interminables divisions. Chacun ne songe qu'à ses préférences, au lieu de s'unir résolument contre l'armée de la destruction. Mais prenez donc garde ; si vous vous réduisez à l'état de poussière, le colosse révolutionnaire soufflera sur vous, et dans un tourbillon vous emportera.

« Puis donc que les démons ne se font pas entre eux la guerre, Jésus ne chasse pas les démons par Béelzébuth leur prince. Mais vos fils, continue le Seigneur, par qui les chassent-ils ? » Il y avait, en effet, chez les Juifs des exorcistes et des formules contre les démons. C'était leur dire : « Vous n'entendez certainement pas que vos fils chassent les démons autrement qu'à l'aide de Dieu ; alors pourquoi croire que je les chasse d'une autre manière ? »

L'homme ne suffit pas contre le démon. Il y faut Dieu.

« Mais si je chasse les démons par le doigt de Dieu, le règne de Dieu arrive chez vous. » Les démons chassés, c'est le commencement du règne, et c'est l'œuvre du doigt, ce petit membre. Or, si le doigt déjà fait si grande chose, que verra-t-on quand, au lieu du doigt, ce sera le bras et le bras étendu, c'est-à-dire toute la force divine. *(In brachio extento.)* Oh ! quelle joie alors pour les peuples ! Quelle terreur pour Satan, et pour ceux que les Pères appellent les vases de Satan ou ses suppôts ! *(Vasa diaboli.)*

Certes le fort armé tenait le monde livré tout entier à l'esprit de malice. Il le gouvernait comme sa maison ; mais un plus fort que lui est venu lui arracher les armes sur lesquelles il comptait. Les abondantes dépouilles qu'il avait emportées lui ont été reprises. Les âmes, ses captives, retrouvent la liberté ; et tandis que le misérable est rejeté au loin, les peuples foulés respirent sous le doux empire du Messie qui se lève sur l'humanité.

Quelques-uns reconnaissaient que les Juifs allaient bien loin dans la guerre faite à Jésus ; peut-être aussi croyaient-ils que Jésus se montrait sévère dans la manière de se défendre. Et Jésus, devinant leur pensée, y répond : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. Celui qui ne recueille pas avec moi dissipe. » Entendez-vous, ches frères, cette parole si bien faite pour

l'heure présente où nous périssons de la maladie des milieux ?

La lumière et les ténèbres, la vérité et l'erreur, le bien et le mal, Jésus et Bélial sont des termes absolument opposés, des pôles tout à fait contraires. Que faut-il penser de ceux qui cherchent à les concilier ? Qu'ils vont contre la parole du Maître, tout en professant de croire en lui ; qu'ils violentent la nature des choses essentiellement répugnante à des mixtions de ce genre ; qu'ils se livrent à un vain rêve et à un labeur funeste. « Comment, a dit l'apôtre, peut-on mêler le Christ et Bélial ? »

Mais l'erreur et le mal eux-mêmes ne veulent pas de cette conciliation. Quand ils la réclament, parce qu'ils se sentent faibles, c'est une hypocrisie, faisant mine de vouloir s'entendre avec la vérité et le bien, pour avoir une occasion sûre de l'étouffer. Après une concession, ils deviennent plus pressants que jamais pour en obtenir une nouvelle, et la conciliation demeure toujours à faire.

Quant à ceux qui s'emploient naïvement à ce travail, que de mécomptes ils se préparent ! Parler de concessions en pleine bataille de l'impiété, c'est porter la division parmi les vaillants de la grande cause, décourager ceux qui tiennent l'épée, accroître l'audace de l'ennemi. C'est le moyen assuré de perdre une armée.

Depuis quand la France a-t-elle baissé devant l'Europe et le monde ? Depuis quand la cause catholique est-elle tombée en souffrance ? Depuis

que leurs enfants ont cherché des accommodements dans la lutte contre l'impiété. On n'est fort que dans l'unité, et l'union n'est possible que dans les principes gardés. La conciliation entre l'erreur et la vérité est une monstruosité qui offense la nature des choses. « Qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Et que penser de ceux qui, croyant faire acte de sagesse, cherchent un milieu entre des extrêmes opposés? Qu'ils sont aussi dans une illusion regrettable. Le milieu qui éloigne de la pleine vérité ou du bien total, peut-il n'être pas à déplorer? Ce milieu sans doute est un amoindrissement de l'erreur et du mal, mais c'est toujours erreur et mal, car c'est une diminution de la vérité et du bien. Vous ne vous jetez pas dans la nuit sombre, mais vous vous éloignez de la lumière. Vous n'allez pas au pôle infernal, mais vous vous éloignez du pôle céleste. Ce milieu honore l'erreur et le mal, et il déshonore la vérité et le bien. C'est la balance entre la nuit et le jour, des égards semblables pour des extrêmes entièrement contraires, une manière égale de les traiter, comme s'ils avaient la même origine, la même valeur, les mêmes effets et la même destinée. Qu'ils en prennent leur parti : « N'être pas avec Jésus, c'est être contre Jésus. » D'autres nous vantent et veulent nous imposer le système de la neutralité; la neutralité qui ne s'occupe ni de l'un ni de l'autre, ni de Dieu, ni du démon. Mais c'est là tout ensemble une impossibilité et une monstruosité.

Et d'abord cette neutralité est-elle possible? Pouvez-vous être neutre entre la lumière et les ténèbres, entre votre père et votre ennemi? Si vous faites le bien, vous sortez de la neutralité à l'égard du mal. Si vous faites le mal, vous sortez de la neutralité à l'égard du bien.

Ne veut-on parler que d'une neutralité extérieure, telle que serait le silence sur la question religieuse qui passionnera toujours l'humanité? Mais ce silence non plus n'est pas possible. Défendre à la vérité de parler, c'est défendre au soleil de briller. Quant à l'erreur, est-ce qu'elle consentira jamais à se taire? Ne lui faut-il pas essayer de justifier ses iniquités? La vie extérieure est pour tous l'épanouissement inévitable de la vie intérieure. Et si la force brutale arrivait à imposer le silence de part et d'autre, ce serait le plus détestable des crimes, car le silence tuerait la vérité qui est le premier et le plus impérieux besoin des intelligences, et ouvrirait large la route à toutes les convoitises qui ne réclament autre chose que le silence de la loi.

Reconnaissons plutôt sous cette prétendue neutralité une haineuse hyporisie. A l'heure même où l'on impose le silence à ceux qui aiment Dieu, l'impose-t-on à ceux qui le haïssent? Qui ne sait que toutes les faveurs sont assurées à ceux-ci et toutes les persécutions aux autres? Ah! on ne sera jamais neutre entre Jésus et Bélial, et qui n'est pas avec Jésus est contre lui.

Au reste, même à n'être pas contre Jésus,

c'est perdre son temps que de travailler sans lui. Il a dit un jour : Personne ne vient à mon père, si ce n'est par moi ; je suis la porte. Il dit maintenant : Qui n'amasse pas avec moi dissipe. Voilà jugés en deux mots ces hommes si nombreux de nos jours, qui se contentent d'une certaine mesure de vérités et de vertus, en dehors de la religion et de ses pratiques. C'est donc chose vaine que cette honnêteté naturelle si vantée ? Hélas ! oui. N'ayant rien de commun avec la vie surnaturelle, comment aurait-elle la récompense surnaturelle ?

Et alors ces vertus seront sans récompense ? Non. Mais leur récompense sera humaine, comme elles. Les mondains les loueront au passage, et c'est tout. Grand sujet de tristsse que cette stérilité des vertus humaines, qui ne coûteraient pas davantage à devenir surnaturelles, et qui produiraient des gains magnifiques. A quelle hauteur ces âmes naturellement bonnes ne s'élèveraient-elles pas, en prenant les ailes de la foi et de la grâce divine ! Avec un dessein plus élevé, des moyens plus puissants, elles centupleraient leurs forces et deviendraient la gloire du monde et des merveilles de sainteté.

Cette doctrine de l'inutilité des vertus purement humaines pour le ciel paraît dure à quelques-uns. Mais s'ils prétendent être vertueux sans Jésus-Christ, de quel droit demandent-ils des récompenses à Jésus-Christ ? Dieu aurait octroyé la vie surnaturelle au monde pé-

rissant du besoin qu'il en avait, et certains la refuseraient sous prétexte de se suffire à eux-mêmes, et ils en réclameraient les bénéfices. Étrange inconséquence et prétention insupportable !

Peut-être dans cette prétention y a-t-il beaucoup d'ignorance, peut-être aussi un prétexte pour cacher une mollesse qu'épouvantent les obligations pourtant bien faciles de la vie chrétienne. Quoi qu'il en soit, il ne saurait se trouver d'excuses en aucune de ces choses. Il y a des vertus que l'homme peut se donner à lui-même, et elles sont bonnes pour la terre. Il y en a qu'il ne peut acquérir qu'à l'aide de Dieu, et elles sont bonnes pour la terre et pour le ciel. Ne balançons pas entre les premières et les secondes, et pour ne point dissiper, recueillons avec Jésus-Christ.

En fin ssant, Notre-Seigneur nous fait connaître les manœuvres du démon expulsé et les précautions à prendre pour empêcher son retour.

« Quand l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant le repos et n'en trouvant pas, il dit : « Je reviendrai « dans la maison d'où je suis sorti. »

Bien arides, en effet, sont pour lui, dit un saint Docteur, les lieux où il ne trouve pas d'âmes à posséder; bien arides aussi les âmes affranchies de sa concupiscence et brûlant du divin amour. Satan ne saurait se plaire que dans des cœurs où mugissent comme les flots d'une

mer agitée, les sombres convoitises. Aussi, dans sa fureur, dit-il : Je reviendrai dans ma maison d'où je suis sorti.

Ah! tremble, pauvre âme humaine délivrée, si tu n'es pas solidement assise dans le Seigneur! Quel malheur si ta maison, vide de bonnes œuvres, est livrée aux vaines pensées! Ton ennemi s'en ira chercher sept autres esprits, plus méchants que lui, et ils entreront et ils demeureront en toi, et ton état sera pire que le premier.

Pire, en effet, car ces sept esprits signifient la multitude des vices et leur irruption dans la pauvre âme ravagée. La rechute est plus grave que la maladie. La faiblesse et l'ingratitude, après la guérison et le pardon, contristent le médecin céleste, excitent l'audace de l'ennemi, et le second état devient pire que le premier.

Avec quel à propos, chers frères, ces souvenirs nous sont rappelés! La sainte Église, peut-elle être sans crainte sur la persévérance des âmes qui vont être délivrées? Il y en a tant qui se gardent si peu contre le péril des rechutes. Ignorent-elles que Satan est un être formidable et persévérant? Oh! chères âmes, prenez garde. Après avoir chassé votre ennemi, veillez, veillez jour et nuit.

« En entendant ces paroles, une femme élevant la voix du milieu du peuple, dit : « Heureu-
« ses les entrailles qui vous ont porté et le sein
« qui vous a nourri. » Unissons-nous à cette femme pour la louange de Marie. Bienheureuse

est-elle, en effet, d'avoir porté le Christ ; bienheureux sommes-nous, nous-mêmes pour qui elle l'a porté. Mais Jésus répond : « Bien plus heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et la conservent. »

Il n'eut servi de rien à Marie, disent les Pères, d'avoir été la mère du Christ, si elle n'avait en même temps écouté et gardé la divine parole. Mais elle a eu tous ces bonheurs. Et nous aussi nous pouvons les avoir. Nous pouvons porter le Christ dans nos corps et dans nos cœurs ; nous pouvons aussi écouter, garder et pratiquer sa parole. Dieu aidant, nous le ferons. Et toi aussi, ô France, écoute le Christ qui aime les Francs. N'oublie jamais que tout royaume divisé périra. Écoute Jésus qui te dit : Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. Celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe.

Evangile
pour le quatrième dimanche du Carême

En ce temps-là, Jésus s'en alla au-delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade, et une grande foule le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il faisait sur les malades. Jésus se retira donc sur une haute montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, le jour de Pâques, qui était la fête des Juifs, était proche. Jésus, ayant levé les yeux et voyant cette foule immense qui venait à lui, dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains pour rassasier tout ce peuple ? Et il disait ceci pour le tenter, car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour en donner à chacun un peu. Un de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons : mais qu'est-ce que cela pour une si grande multitude ? Jésus leur répondit : Faites-les asseoir. Or, il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu-là ; tous s'y assirent, au nombre d'environ cinq mille. Puis Jésus prit les pains, et, ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis ; il fit de même des deux poissons et leur en donna autant qu'ils en voulaient. Et après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Amassez les

morceaux qui restent, afin que rien ne soit perdu. Et ils les amassèrent, et remplirent douze corbeilles des morceaux de pain d'orge qui étaient restés après que tous en urent mangé. Ces hommes donc, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : Celui-ci est vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jésus, sachant qu'ils devaient venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit encore et se retira seul sur la montagne.

Vingt-et-unième Homélie

La multiplication des pains

La Sainte Église a mis sous nos yeux, avec la tentation du Maître, les luttes que le chrétien doit soutenir; avec la transfiguration, la récompense qui attend les vainqueurs; et dans la guérison du sourd-muet, le remède propre à guérir ceux qui ont été blessés dans le combat.

Aujourd'hui, Elle nous montre le festin glorieux qui sera servi à ceux qui se seront relevés.

Les Saints Pères admirent la sagesse et la bonté de Jésus dans la marche progressive de ses miracles. L'un prépare l'autre; le dernier est comme un renchérissement miséricordieux sur celui qui le précède. Ainsi, Il guérit les malades, et puis Il leur donne le pain des bien portants. Les malades, en effet, ne sauraient se nourrir comme ceux qui sont en bonne santé. « Que l'homme s'éprouve, a dit l'apôtre; » c'est-à-dire qu'il se guérisse avant de se nourrir du pain de Jésus et de boire à son calice.

« En ce temps-là, Jésus s'en alla au-delà de la mer de Galilée qui est le lac de Tibériade. » Cette mer n'était que le Jourdain, appelé mer de Galilée à cause de son étendue dans ce pays, et

lac de Tiberiade, du nom de cette ville bâtie sur ses rivages.

Or, une grande foule suivait Jésus émerveillée de ses miracles. Cette foule se composait de ceux qui avaient été guéris, de ceux qui souhaitaient de l'être, de la troupe nombreuse de parents et d'amis, et de tant d'autres qui prenaient part à la curiosité et à la joie communes. Suivons nous-mêmes, en esprit, ce bon peuple reconnaissant ou plein d'espérance. Pour combien de largesses, n'avons-nous pas à rendre grâces! Et que de faveurs n'avons-nous pas à solliciter! Allons comme lui au-delà de la mer de Galilée. Passons de la maladie des convoitises à la santé spirituelle. Puis, après avoir été guéris, demandons humblement l'insigne faveur d'être nourris.

« Et Jésus monta sur une montagne où il s'assit avec les disciples. » Il ne lui plaît guère d'opérer ses merveilles au milieu des villes, pour nous apprendre que ce n'est pas, d'ordinaire, au milieu du tumulte que se font les grandes choses. Il revient toujours à ses chères montagnes, par goût assurément, mais pour indiquer la meilleure manière de nous élever vers Dieu notre père, et de traiter avec élévation les choses élevées.

« Or, la Pâque qui est la fête des Juifs était proche. » Voilà la raison du miracle que Jésus va faire. Voilà aussi le motif qui a inspiré la Sainte Église, dans le choix de cet Évangile, pour ce moment de notre sainte Quarantaine. Pour nous comme pour les Juifs, c'est tout à

l'heure Pâque. Le miracle du pain matériel que nous allons voir nous est une prophétie et une figure de celui qui nous donnera, en cette grande solennité, le pain spirituel.

« Jésus, levant les yeux et voyant la grande foule qui venait à Lui, dit à Philippe : où pourrons-nous acheter du pain pour donner à manger à tout ce peuple. Mais il disait cela pour le tenter, car Il savait bien ce qu'il voulait faire. »

L'Évangéliste nous fait remarquer que Jésus lève les yeux. Jésus, en effet, dans sa modestie, ne les levait que vers le ciel, la glorieuse demeure de son noble Père, ou sur les nécessités des hommes, ses frères. Qui nous donnera la sainte modestie du Maître, pour fermer nos yeux aux vanités du siècle et à ses périls? Qui nous inspirera de les lever volontiers sur les misères de nos frères, pour y compatir, et vers le ciel, à la recherche de cette Patrie si chère, et du Père adoré qui nous y attend?

Nous sommes hélas! trop peu élevés dans nos pensées, nos désirs et nos affections. Mais si, par la bonté divine, nous regardons un peu haut quelquefois, regardons plus haut encore. Il y a de nobles cœurs dans le monde qui ont pour devise : toujours plus haut. Ce devrait être surtout la nôtre, la seule devise digne du chrétien.

Mais quand Jésus dit à Philippe : où trouverons-nous à acheter du pain pour tant de monde, Il veut éprouver la foi de son apôtre, et le conduire doucement au miracle. Il commence par lui faire constater l'immense foule, la faim qui la

presse et la pénurie du désert. La magnificence du miracle ressortira ainsi davantage.

« Philippe, en effet, répond : quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un morceau. » La réponse de Philippe étonne cependant, et accuse trop de faiblesse dans sa foi. Devait-il donc trouver si difficile de nourrir tout le peuple? N'est-il pas en présence de Celui « qui tire de la terre le pain et le vin qui réjouit le cœur de l'homme. » (Psaume 103.) Sans doute la foule est grande, le lieu désert; mais celui qui est là, c'est le nourricier de l'univers.

« Un des disciples, André, frère de Simon-Pierre, dit à Jésus : il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais, qu'est-ce que cela pour tant de monde? »

Le divin Maître ne s'émeut point de ce peu de foi et daigne n'en pas faire de reproche. Il dit seulement : « Faites asseoir tous ces hommes ». O divine bonté de Jésus, si attentive même dans les moindres choses! Elle veut que ce bon peuple se mette à l'aise et se repose de sa fatigue. Il y avait là, en effet, beaucoup de gazon sur lequel la foule pouvait se reposer.

Mais, au dire des saints docteurs, sous cette délicatesse du Maître à faire asseoir le peuple sur le gazon, il y avait une importante leçon. Le peuple, avant le repas, s'assied sur l'herbe. « Or, toute chair c'est de l'herbe, dit l'Esprit-Saint ». S'asseoir sur l'herbe et la froisser, c'est s'asseoir sur la chair et la dompter. Ah! dit le vé-

nérable Bède, qu'il s'asseye sur ce foin, qu'il en foule la fleur, qu'il châtie son corps, qu'il réduise les sens en servitude, qu'il brise la luxure et en arrête les flots, celui qui ne veut pas succomber dans la vieillesse et les infirmités du péché, qui désire restaurer son âme du pain vivant et participer aux mets de la Patrie.

Les apôtres aussitôt font asseoir le peuple, au nombre d'environ cinq mille hommes, foule immense qui s'est répandue en ce lieu comme des eaux. *(Instar aquarum in eo loco confluxerat.)* Mais quel riche, dit un saint Docteur, eût osé entreprendre de nourrir tant de monde?

« Jésus alors prit les pains et ayant rendu grâces, il les distribua à tous ceux qui étaient assis ». On leur donna aussi des deux poissons autant qu'ils en voulurent.

Le divin Maître fait ses miracles, tantôt par le commandement, tantôt par la prière, observent les Pères. Pour la guérison du paralytique, pour la résurrection du jeune mort de Naïm, pour l'apaisement des flots, Il commande. Pour d'autres, tels que celui des pains aujourd'hui, Il prie.

Quand Jésus commande, Il montre sa puissance. Quand Il prie, Il montre son intime union avec Dieu, son Père. De ces diverses manières ressort tout à la fois ce qu'Il est par lui-même et ce qu'Il est vis-à-vis de son Père. Mais deux choses surtout sont à remarquer, la première c'est que, pour les grands miracles, le plus sou-

vent c'est le commandement que Jésus emploie, et la prière pour ceux qui semblent moindres.

Cependant les grands miracles, paraissant plus difficiles à faire, c'est pour ceux-là surtout, ce semble, qu'Il devrait appeler son Père. Pour les moindres, on conçoit qu'Il puisse plutôt par lui-même y suffire.

Mais, puisqu'il s'agit de montrer son pouvoir, ne le montre-t-il pas mieux en opérant, tout seul, les plus grands prodiges? Et quand il s'agit de prouver son intime union avec son auguste Père, ne la prouve-t-il pas mieux en l'invoquant pour les moindres? Ah! Jésus fait bien tout ce qu'Il fait, et de quelque manière qu'Il agisse, une solide instruction en ressort toujours pour nous.

La seconde remarque des Pères, c'est que Notre-Seigneur, le plus souvent, emploie le commandement quand Il est presque seul, et la prière quand Il est devant les foules. Or, ce n'est certainement pas sans une intention miséricordieuse qu'Il agit ainsi. S'Il s'adresse à Dieu son Père, même pour les choses qui paraissent moindres, lui qui se suffit si bien pour les plus grandes, n'enseigne-t-il pas à la foule et à nous tous ce que nous devons faire, nous qui ne nous suffisons, ni pour les unes ni pour les autres, et qui pour toutes dépendons absolument de Dieu? Ah! c'est bien nous qui, en toutes choses, devons lever les yeux vers le ciel et rendre grâces à notre Père, car c'est en Lui « seul que nous avons l'être, le mouvement et la vie ». (S. Paul.)

Or, après que Jésus a élevé sa pensée vers

son Père, voilà que dans ses mains le pain engendre le pain. Que de travaux et de temps ne faut-il pas à l'homme pour arriver à produire le pain ! à Jésus il n'en faut point. Ici, ce n'est plus la main de l'homme qui travaille, la charrue qui déchire le sol, le grain que la terre recueille, l'épi qui sort lentement du grain, la farine que prépare la meule, la pâte qui fermente, le four qui la cuit ; non le pain se fait et se multiplie en un instant dans les mains du Seigneur Jésus. Comme les eaux vives sortent des roches séculaires et coulent dans les campagnes, les pains miraculeux se répandent dans cette immense plaine d'hommes. Et comme les fleuves où s'abreuvent les multitudes, ne voient pas pour cela diminuer l'abondance de leurs flots, les pains non plus, quel que soit le nombre des convives, ne diminuent pas sur la table de la miséricorde. La fable parle d'un roi de Phrygie, (Midas) auquel un dieu (Bacchus) avait donné le pouvoir de changer en or tout ce que ses mains touchaient. Mais, pour son malheur, le pain même devenant du métal, il ne pouvait assouvir la faim qui le dévorait. Jésus, plus heureux, change, en des pains nouveaux, tous ceux qu'Il daigne toucher.

Alors le peuple admire et bénit en se rassasiant tout à l'aise. Admirons et bénissons comme Lui. Pour nous, Il féconde le sein de la terre et la couvre de moissons magnifiques. La multiplication des pains ou la multiplication des gerbes de froment, c'est pour Lui même ouvrage.

L'un ne coûte pas plus que l'autre à sa puissance. Multiplier les pains ou les grains, c'est même chose. Multiplier ne saurait être difficile à celui qui peut créer. S'il a pu, d'un seul mot, faire de rien toutes choses, Il peut bien, de certaines choses, en faire d'autres. Quand Il appelle ce qui n'est pas avec la même facilité que ce qui est, Il peut bien, à la bénédiction qui fait les êtres, ajouter celle qui les multiplie.

Pourquoi les hommes se sont-ils ainsi diminués qu'ils admirent les choses, non pas tant pour ce qu'elles ont de merveilleux que pour ce qu'elles ont d'insolite? Les grandes merveilles qui s'opèrent tous les jours ne les touchent pas; et d'autres, qui ne sont pas plus surprenantes, les étonnent, parce qu'elles sont inaccoutumées. On admire les choses, dit S. Augustin, non parce qu'elles sont grandes, mais parce qu'elles sont rares. On n'admire, dit S. Basile, ni les fontaines qui donnent des eaux, ni les raisins qui viennent sur les vignes, ni les fruits de toute espèce que donnent les arbres chaque année. Le gouvernement du monde semble aux hommes un moindre miracle que le rassasiement de cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons. Ces prodiges, ajoute S. Augustin, ont perdu de leur prix par leur accoutumance.

Aussi contre cette maladie des enfants d'Adam, Dieu s'est réservé de faire, à certaines heures dont sa sagesse règle l'opportunité, des choses qui ne sont pas plus grandes, mais dont la nouveauté attire l'attention. Il lui plait de réveil-

ler ainsi une admiration endormie et une reconnaissance dont les flots sacrés ne devraient jamais tarir sur les lèvres de l'homme.

Mais ce n'est pas tout, disent les Pères. Les miracles ont une langue pleine d'éloquence, pour dire des choses qui frappent les sens, et si riche qu'elle exprime beaucoup plus de choses qu'ils n'en peuvent saisir. Le peuple, dit S. Ambroise, sembla ne prendre qu'une nourriture corporelle, mais il en prit une spirituelle en même temps. La vie du corps et la vie de l'âme se sustentèrent ensemble.

C'est ainsi pareillement que la divine parole se multiplie pour les auditeurs. Quelques paroles sorties des lèvres de Jésus suffisent à tous comme les quelques pains aux convives. La parole se divise et se multiplie comme les pains. Quelques mots font l'abondance pour des milliers d'esprits. La vérité arrive à tous ceux qui en ont faim. Le pain miraculeux du corps est aussi un symbole de celui des intelligences. La doctrine qui les nourrit leur arrive de la même étonnante manière.

Et il en sera des apôtres comme de Jésus. Ils ouvriront la bouche. Des paroles pleines de lumière et de chaleur ruisselleront de leurs lèvres. La foule les recueillera et s'en rassasiera. Et la seconde merveille ne sera pas moindre que la première. Le pain substantiel des esprits surpassera le pain qui ne nourrit que la chair de l'homme.

Mais ce pain miraculeux de la montagne en si-

gnifie encore un autre, qui doit attirer aussi notre attention et notre dévotion. Il est la figure du pain vivant descendu du ciel pour donner la vie éternelle. Et ce pain nouveau ne sera, ni fabriqué ni multiplié une fois, en un seul lieu, pour cinq mille personnes, mais tous les jours et des milliers de fois par jour, en tous les pays du monde, et pour les innombrables multitudes des fidèles qui se succèderont sur l'herbe verdoyante des campagnes de l'Église, à la table auguste du nouvel Assuérus, jusqu'à la consommation des siècles.

O Jésus, le peuple est ravi quand vos mains divines lui servent le pain avec tant d'abondance; il doit l'être bien davantage quand vous daignez lui prodiguer la nourriture supérieure de l'intelligence; mais il doit l'être plus que la langue humaine ne saurait le dire, quand il vous plaît de le rassasier de votre divine Eucharistie. Oh! merveille des merveilles! « L'homme a mangé le pain des Anges. » Se pourrait-il que sa vie ne devint pas tout angélique?

Puisque ce pain distribué à la foule est une figure de la doctrine sainte et de l'Eucharistie, il importe de savoir ce que l'une et l'autre attendent de nous.

Eh bien! Écoutez, disent les Pères. Jésus n'a pas fait son pain miraculeux dans la ville, pour les désœuvrés et les dédaigneux. Il l'a fait au désert pour le peuple laborieux, qui ne craint, ni la fatigue, ni les dédains superbes. Il l'a fait

pour ceux qui l'ont aimé et qui ont tout quitté pour le suivre.

Ainsi la divine parole et la sainte Eucharistie attendent des âmes vaillantes qui ne craignent pas la fatigue, des cœurs généreux qui ne regrettent point les petites choses qu'il faut laisser pour arriver aux grandes. Elles veulent l'une et l'autre des volontés décidées et franches qui n'entendent pas mêler des choses contraires, les mœurs du monde et celles de l'Évangile; qui vont au Maître, sans regarder à la longueur de la route, à l'âpreté de la montagne, à la faim qui se fait sentir. La vérité et l'Eucharistie d'ailleurs, nous le savons, leur serviront des dédommagements incomparables. Et, s'il arrivait que les joies sensibles n'apparussent point tout aussitôt, la possession, même toue nue de ces biens, ne vaut-elle pas mieux que tous les dédommagements, et ne les porte-t-elle pas tous éminemment avec elle?

Aussi quand vous rencontrez des esprits dévoyés, des cœurs égarés, des volontés sans force, dites : ils ont peur de suivre Jésus. Leur défaillance est le triste fruit de leur lâcheté; et ils peuvent justement dire avec le prophète : « Mon cœur s'est flétri parce que j'ai oublié de manger mon pain. » Jésus donne le pain vivant à tous ceux qui le veulent. Mais c'est bien la moindre des choses qu'on vienne et qu'on tende la main pour le recevoir. Dès lors ceux qui périront dans la route, l'auront bien voulu, car le pain ne coûte jamais cher. Demandez au peuple

de l'Evangile, s'il eut bien à souffrir pour suivre Jésus, vaincre l'orgueil de l'esprit, les viles convoitises, et s'asseoir à la table de la divine charité.

« Quand ils furent rassasiés, Jésus dit à ses disciples : ramassez les morceaux qui restent afin que rien ne périsse. » Il y avait eu, par conséquent, non seulement l'abondance, mais la surabondance. Dieu fait ainsi toujours. Le suffisant ne saurait lui suffire. Il aime à voir les flots de ses largesses déborder. Mais de plus, faire recueillir les restes du festin, c'est en confirmer la réalité, en assurer la durée, en préparer une nouvelle diffusion.

Heureux apôtres que le miracle inonde de ses feux, et qui vont encore se baigner délicieusement dans la joie d'accomplir le nouvel ordre du Maître, dans la noble charge de recueillir et de garder les restes du festin sacré ! Tous les jours ne sont pas des jours d'abondance. Aussi nous voilà avec des réserves précieuses pour entretenir la foi et le courage.

« Les apôtres remplissent douze corbeilles des morceaux qui étaient restés des cinq pains après que tous en eurent mangé. » Douze corbeilles ! La richesse du don éclatait de nouveau en cette abondance Telle sera toujours celle de la divine parole et de la sainte Eucharistie. Même quand les peuples en auront pris tant qu'il leur en aura fallu, il en restera toujours. La table des âmes sera perpétuellement servie de la manière la plus magnifique.

Mais le chiffre de douze pour les corbeilles

n'est pas sans avoir une signification. Il y a douze apôtres. Chacun a sa provision pour les futures distributions. La foule s'est rassasiée; mais la foule dure toujours et la faim ne manque pas de revenir. Par la bonté divine, il y aura toujours de quoi la satisfaire; toujours du pain et toujours des distributeurs généreux qui n'épargneront ni leurs sueurs, ni leur sang, ni leur vie.

Toutefois, quoique les apôtres seuls aient la charge de paître le troupeau du Christ, toute âme est invitée à faire des réserves saintes et à les partager avec les indigents. Faut-il laisser périr ceux qui ne se trouvaient pas sous la bienfaisante pluie de la manne céleste? Toute âme rassasiée doit venir en aide aux affamés, leur faisant une part abondante de sa lumière et de sa charité, et leur montrant le lieu des divins rassasiements.

« Or ces gens ayant vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : « C'est vraiment le pro-« phète qui doit venir dans le monde. » Mais Jésus, sachant qu'on voulait le faire roi, s'enfuit et retourna seul sur la montagne. »

Le peuple était bien inspiré. Le règne de Jésus ! Ah ! ce serait le règne de la plus grande et de la plus douce puissance. L'orgueil et l'ambition rugiraient ; mais les petits et les malheureux seraient dans la joie. Jésus, certes, ne connaîtrait pas ces tyrannies communes des rois vulgaires. Il ne serait point de ces despotes qui suppléent, par la violence, à l'autorité et au droit qui leur manquent, et qui se font craindre,

ne pouvant se faire aimer. Sous le roi Jésus, nous ne serions pas des sujets, mais des enfants. A la cour de Jésus, on règne avec Jésus.

Jésus s'enfuit, c'est vrai, devant le dessein du peuple. Quels attraits pouvait avoir pour Lui cette royauté humaine? Misérable royauté celle qui vient des hommes! Ceux qui s'arrogent le rôle de faire des rois prennent aussi celui de les défaire. Plusieurs de ceux qui viennent d'acclamer Jésus ne le pousseront-ils pas à la Croix ? Fuyez donc, ô Jésus, cette royauté toujours vaine et quelquefois si dure; mais daignez accepter celle que vous offre notre cœur.

Rien n'empêche que nous fassions Jésus notre roi. Nul ne peut lui défendre de monter sur ce trône intérieur, le seul qu'il nous demande. Supplions-le de s'y asseoir, d'y régner et d'y commander toujours à nos pensées, à nos affections, à nos volontés, à notre vie tout entière. Ce trône, d'ailleurs, ne saurait rester vide. Si nous le refusions à Jésus, une vile idole s'en emparerait et nous tomberions sous les pieds d'un tyran détestable. Prenez-le donc, ô Jésus, s'il vous plaît, et gardez-le.

Il y a encore un autre trône, celui que ses ennemis lui préparent, la croix douloureuse; Jésus daignera y monter aussi. Quant à nous, chers frères, après avoir appris de Lui à mépriser les avances du siècle, apprenons aussi à ne pas nous dérober à la croix. Double grâce que nous vaudra le pain que nous allons prendre bientôt à la table pascale pour notre joie présente et notre gloire future. Ainsi soit-il.

Evangile
pour le Dimanche de la Passion

En ce temps-là, Jésus disait aux juifs : Qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est né de Dieu entend la parole de Dieu. C'est pourquoi vous ne l'entendez point, parce que vous n'êtes point nés de Dieu. Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous-êtes un Samaritain et que vous êtes possédé du démon ? Jésus leur répondit : Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore mon père et vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma gloire ? un autre la cherchera et me fera justice. En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Les Juifs lui dirent : Nous connaissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes aussi, et vous osez dire : Celui qui garde ma parole ne mourra jamais ! Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que les prophètes qui sont morts aussi ? Qui prétendez-vous être ? Jésus leur répondit : Si je me glorifie moi-même ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui que vous appelez votre Dieu, et que vous ne connaissez pas ; mais pour

moi, je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serai menteur, semblable à vous, mais je le connais et je garde sa parole. Abraham votre père a tressailli dans l'espoir de voir mon jour : il l'a vu, et il en a été comblé de joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ! Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, moi je suis avant qu'Abraham fût. Là-dessus ils prirent des pierres pour lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du temple.

Vingt-deuxième Homélie

Les oppositions que trouve Jésus

Les bienfaits de Jésus remplissent la Judée et ses prédications ravissent le peuple de plus en plus. Mais en même temps monte la jalousie des Pharisiens. Déjà ils ne peuvent plus se contenir. Leur colère concentrée longtemps est prête à éclater.

L'Évangile nous fait assister aujourd'hui à un dialogue terrible, dans lequel se déroulent, d'un côté, la haine des Pharisiens, de l'autre, la juste sévérité du Seigneur. Laissez-nous, ô Maître, considérer ces débordements de malice, malgré les désolations qu'ils nous donnent, afin de pouvoir recueillir avec fierté les fortes réponses par lesquelles vous brisez l'orgueil de vos ennemis.

« Jésus dit aux Juifs : qui de vous me convaincra de péché? » Sans vanité, mais avec une tranquille assurance, le divin Maître les défie de trouver en sa vie des taches. Quel homme pourrait jamais porter un semblable défi à des ennemis acharnés? Nul assurément ne l'oserait. Jésus seul l'a osé; mais Il le pouvait. Le péché ne saurait atteindre Celui qui justifie le pécheur.

L'auteur de la lumière n'a jamais subi d'ombre. Jésus a pu défier les Pharisiens. Ah! Seigneur, que votre défi nous rend heureux! Que nous sommes fiers de votre resplendissante sainteté! Qu'ils cherchent les Pharisiens de tous les pays et de tous les siècles. Le défi est jeté à tous ceux qui surgiront à travers les âges. La vie de Jésus appartient à l'histoire. Qu'on nous montre les fautes de notre Sauveur.

Quant à ceux qui répandent sur l'Église, sa divine épouse, les flots impurs de la haine dont Il est le principal objet, qu'ils apprennent qu'elle ne les craint pas. Toujours unie à son auguste chef, l'erreur et le péché ne l'atteindront jamais. Qui l'a vue un jour pactiser avec le mal qu'elle a reçu mission de combattre? Comme Jésus, elle n'a jamais contre elle que les bienfaits que les méchants ne sauraient lui pardonner.

Qui nous donnera, chers frères, de marcher sur les traces de notre Maître et de sa digne épouse? Notre foi nous oblige à leur ressembler. Trop souvent nos faiblesses servent de prétexte aux critiques des pervers. Il disent à l'Église avec des airs de triomphe, mais les vôtres même ne sont pas avec vous. La défection pratique des croyants est un des grands malheurs de l'heure présente. Ils deviennent un grave sujet de scandale pour les petits et assument les plus redoutables responsabilités.

« Si je vous dis la vérité, continue le Maitre, pourquoi ne me croyez-vous pas? » Pourquoi ils ne vous croient pas, Seigneur? Mais parce

que la vérité les gêne. La vérité n'est pas accommodante comme l'erreur. Elle ne laisse de repos, ni à l'orgueil, ni aux viles passions. Si votre parole les flattait, comme ils proclameraient votre tolérance! S'ils vous haïssent, ce n'est pas pour vos bontés, mais à cause de votre vérité. Ils n'incriminent vos bonnes œuvres que parce qu'elles condamnent les leurs.

« Celui qui fait le mal déteste la lumière. » Les ténèbres plaisent au pécheur, parce qu'elles cachent des œuvres dont il ne veut pas être repris. *(Ut non arguantur opera ejus.)* Et quand nous voyons, avec une tristesse bien amère, l'Église ne recueillir que de la haine sur tous les pas qu'elle sème de bienfaits, ne cherchons pas d'autre cause : Elle est gêneuse. Elle dit la vérité toujours, à tous et sur toutes choses. Si l'on repousse son enseignement, c'est parce qu'il est inséparable de ses lois.

Pourquoi spécialement en ce moment de la sainte Quarantaine, quand les voix apostoliques retentissent dans toutes les chaires en vue du devoir pascal, pourquoi tant de gens supportent-ils si mal ces salutaires instances? D'où viennent tant d'irritations et de calomnies? Pourquoi ceux que troublent les appels de l'Église s'acharnent-ils à une propagation satanique, pour éloigner les hommes de la confession et de la communion? A cause des fortes exigences de la foi.

En effet, « Celui qui est de Dieu, continue le divin Maître, écoute la parole de Dieu. Ce qui

fait que vous ne l'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. « Votre sentence est sévère, ô Jésus; mais qui peut dire qu'elle n'est pas juste? Voilà, chers frères, une règle sûre pour nous juger nous-mêmes. L'homme fait voir ce qu'il est par les choses qu'il recherche et par celles qu'il repousse.

Il est de toute évidence que celui qui est de Dieu, aime sa parole, l'écoute, la proclame, la pratique. Cette parole qui excite dans l'homme le mépris du monde, le respect de tous les biens du prochain, fortune, honneur, vertu, l'amour ardent des biens célestes, c'est être de Dieu que de l'embrasser. Celui, au contraire, qui ne veut pas l'entendre, soit qu'il en ait peur, soit qu'il la dédaigne, comment serait-il de Dieu ? Il ne faut pas tant regarder à la nature, dit saint Augustin, qu'aux vices qui l'ont envahie. Par la nature vous êtes les fils de Dieu; par vos vices, vous avez cessé de l'être. Enfants d'Abraham par l'origine, votre vie d'orgueil et de péché souille cette gloire. Vous, si assidus et si attentifs en ces jours, vous êtes de Dieu assurément, car vous aimez sa parole. Aussi descend-elle et pénètre-t-elle en vous, comme dans nos fertiles campagnes le grain qu'y sème le laboureur. Quant à ceux qui pratiquent à son égard des dédains insolents, qu'ils prennent garde. Fermer son oreille et son cœur à la vérité, c'est s'éloigner de Dieu; et « ceux qui s'éloignent de Dieu périssent. » *(Ecce qui elongant se à te peribunt.)*

Et les Juifs en fureur répondent : « N'avons-

nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon. » Oh ! Dieu ! que faut-il entendre? La jalousie aveugle et tue la raison. Le sens humain perverti ne peut plus supporter ce qu'il a résolu de haïr. La bonté est odieuse aux méchants. La justice est pour eux une ennemie. Le juif ne discute pas, il insulte.

Possédé du démon, celui qui le chasse. Et pourquoi, dit Origène? Parce qu'il donne des enseignements transcendants. *(Propter sermones transcendentes.)* Ou ils ne les comprennent pas, et alors quelle est leur intelligence ? Et quelle n'est pas leur insolence de traiter ainsi Jésus pour des choses qui les dépassent ! Ou ils les comprennent, et alors quelle mauvaise foi !

Des injures ! Quelle misérable réponse ! Qui pourraît devant cela garder la patience? Jésus le pourra et la gardera. Avec une dignité tranquille, Il répondra aux injures par de solides raisons. Il ne saurait s'irriter devant d'aussi douloureuses infirmités. Apprenons un peu, chers frères, à faire comme Notre-Seigneur ; ne cessons pas de voir, dans les insulteurs, des images de Dieu, bien défigurées hélas ! mais toujours images de celui que nous aimons ; images qui pourront retrouver leur gloire peut-être un jour, et devenir nos sœurs là-haut. Soyons toujours forts pour manifester la vérité, sans nous écarter jamais de la charité.

« Je ne suis pas possédé du démon, dit Jésus ; mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez ». Jésus aurait pu ajouter : comment

serais-je possédé du démon, car le démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles? Celui qui fait le bien peut-il être sous la puissance de l'esprit du mal? N'est-ce pas vous plutôt qui en êtes remplis; votre malice en est une assez éclatante preuve. Jésus daigne ne pas dire ces choses cependant de peur de paraître répondre trop sévèrement à l'outrage. O Jésus, donnez-nous, s'il vous plaît, vos manières. C'est être bien puissant que de garder la patience! Et quelle glorieuse puissance que cette vertu! Vous l'avez pleinement, Seigneur. Elle nous manque totalement. Qu'Il vous plaise de nous la donner!

Le Seigneur Jésus cependant ne se contente pas de nier ce dont on l'accuse, Il ajoute une preuve qui détruit cette accusation, en disant : « J'honore mon Père ». Dieu le Père, c'est la souveraine sainteté; le démon l'extrême perversité. Comment celui qui honore le Père pourrait-il communiquer en quelque chose avec son éternel ennemi? Mais ce sont ceux qui outragent Jésus qui sont possédés du démon. Déshonorer le Fils, c'est déshonorer le Père. On ne saurait jamais les séparer l'un de l'autre. « car ils ne font qu'un ». (*Ego et Pater unum sumus.*) L'hommage ou l'injure les atteignent également tous les deux. Que penser alors de ces hommes trop semblables aux Juifs, qui prétendent honorer Dieu tout en négligeant les lois et les sacrements de son Fils Jésus?

Au reste, les outrages des Pharisiens ne sauraient émouvoir le divin Maître qui ne cherche

point sa gloire. Il y a quelqu'un qui la cherche pour Lui et qui saura la Lui trouver. Et celle-là, les hommes ne sauraient ni la donner ni la ravir, Dieu seul la donne. Ne l'attendre que de Lui, en accomplissant ses volontés, c'est l'unique moyen de se l'assurer.

Toutefois, ce n'est pas seulement le soin de sa gloire que Jésus laisse à son Père ; mais aussi le jugement et la vengeance. Il est venu, Lui, pour souffrir, non pour juger et frapper. Il devra le faire un jour ; mais ce ne sera qu'à la fin. Il y a deux jugements, disent les Pères, celui du discernement et celui de la damnation. Ici, c'est celui du discernement que le Père seul exerce. L'autre, celui de la fin, c'est Jésus qui le prononcera. Mais, si celui qui doit juger alors daigne se taire maintenant, nous qui n'aurons jamais le droit de juger, pourquoi le pressons-nous ? Devant les malices diverses dont nous sommes l'objet, contentons-nous d'en laisser le jugement au Seigneur.

Cependant, la patience qui se tait pour ne pas juger, n'est point obligée à taire la vérité ! Les bons deviendront meilleurs à l'entendre. Et si les méchants deviennent pires, ce ne sera point à la charge du héraut de la vérité, mais à celle de leur propre iniquité. Aussi, Jésus reprend-il : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais ». Voilà une solennelle promesse. Qu'en faut-il penser ?

Elle étonne peut-être, et l'on se demande com-

ment elle pourra se réaliser ? Mais saint Augustin va nous l'expliquer. Il y a deux morts, celle du corps et celle de l'âme. Celle du corps à laquelle personne ne saurait échapper, et celle des géhennes ou de la damnation dans laquelle personne ne tombe sans l'avoir voulu.

La première n'est qu'une migration ; il n'y a pas lieu de la craindre. La seconde seule doit faire trembler. Que d'infortunés cependant ne craignent que la première, oubliant absolument la seconde ! Du temps de Nabuchodonosor, des malheureux consentaient à adorer les idoles, pour échapper à la mort dont on punissait les adorateurs du vrai Dieu, et ils tombaient dans la mort éternelle. Les martyrs, au contraire, bravaient la première, pour échapper à la seconde.

O homme, continue le saint Docteur, tu es né pour mourir. Pourquoi tant d'efforts en vue de ne pas mourir, quand la mort est une dette qu'il faut payer absolument ? Et pourquoi si peu afin d'éviter la mort éternelle qui n'est imposée à personne? La première n'est vraiment que le passage d'une vie à une autre. La seconde seule est la vraie mort qui dure toujours et qu'il est facile d'éviter, puisque « celui qui gardera la parole de Dieu ne mourra jamais de cette affreuse mort ».

Mais comment se garde cette parole? En deux manières, par la foi et par la vie chrétienne ; la foi qui la recueille et la vie chrétienne qui s'inspire de ses enseignements ; deux conditions indispensables qu'il ne faut jamais songer à sépa-

rer. La foi sans les œuvres serait une foi morte. Les œuvres sans la foi seraient des œuvres sans vie surnaturelle. Elles pourraient n'être pas sans valeurs devant les hommes, mais elles seraient sans mérite devant Dieu dont elles se feraient indépendantes. Que de gens hélas! sont loin de garder ainsi la parole de Dieu! Les uns ne préséntent ni la foi, ni les œuvres. D'autres nous vantent leur foi, mais n'en suivent pas les règles. Les premiers sont assurément les plus éloignés de Dieu. Quant aux seconds, ne sont-ils pas plus illogiques et plus ingrats? Ni les uns, ni les autres ne sauraient avoir d'assurance contre la dernière mort.

Mais les Juifs, loin de s'ouvrir à la lumière qui les presse, s'irritent davantage et aggravent leurs outrages. « Nous voyons bien maintenant, disent-ils, que vous êtes un possédé. Abraham est mort et les prophètes aussi, et vous dites : Celui qui garde ma parole ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que les prophètes qui sont morts aussi ? Qui prétendez-vous être ? »

Jésus prétend être ce qu'Il est, plus grand qu'Abraham et que les prophètes. Le Maître n'est-il pas plus que le serviteur et l'ouvrier plus que l'œuvre? Les Juifs ne voient les choses que grossièrement. Ils emprisonnent leur esprit dans l'idée de la mort corporelle, et ne veulent pas s'élever jusqu'à la mort dont parle Jésus. Abraham et les prophètes sont morts de la première, mais non de la seconde, morts et vivants

tout ensemble; morts au temps et vivants à l'éternité!

Mais Jésus répond : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. Celui qui me glorifie, c'est mon Père. Vous dites qu'Il est votre Dieu, mais vous ne le connaissez pas. » En disant : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien, Jésus parle évidemment en tant qu'homme, Il y a deux gloires, l'une humaine, l'autre divine. L'humaine, celle que donne l'homme, n'est qu'une vaine fumée qu'emporte le vent. La divine, celle que Dieu donne, la terre et les cieux n'ont rien qui lui soit comparable.

Quant au Père que les Juifs appellent leur Dieu, Jésus leur reproche avec raison de ne pas le connaître. « Vous ne le connaissez que charnellement leur dit un saint Docteur. (*vos carnaliter cognoscitis.*) Les démons aussi le connaissent. Cette connaissance ne les empêche pas de le déshonorer. Si vous connaissiez le Père, vous connaîtriez aussi le Fils qui vient de Lui. Le ruisseau est de même nature que la source; le fruit de la nature de l'arbre qui le porte. Éternel est celui qui est engendré éternellement, (*est æternum quod ex æterno genitum est.*) »

Pourquoi la race de ces Juifs, qui ne connaissent pas Dieu véritablement, se propage-t-elle toujours? Quand vous répudiez Jésus, vous vantant de vous suffire à vous-même, vous êtes dupes d'un orgueil insensé. Vous ressemblez à un homme qui, voyant le soleil se coucher, prétendrait le suppléer par une lumière artificielle.

Il parviendrait sans doute à éclairer les rues d'une grande ville; mais les vastes campagnes, les monts élevés, les vallées profondes, les déserts immenses resteraient dans une profonde nuit. La science ne saurait suffire même aux savants, car elle ne saurait répondre à tous les problèmes que la raison se pose. Quant aux foules elle les laisse dans de parfaites ténèbres. Comme le soleil est nécessaire à l'uuivers, le soleil Jésus l'est à l'humanité. Salut, ô notre soleil. Nous sommes heureux de vous connaître, et par vous, le Père qui vous a envoyé.

Pour certains Jésus n'est qu'un sage ou peut-être un illuminé; l'Église une institution humaine, utile en son temps, ambitieuse, manifestement décrépite, et condamnée par le progrès moderne.

Mais si Jésus n'est qu'un sage, que les Juifs anciens et nouveaux nous expliquent son pouvoir de guérir instantanément les malades et de ressusciter les morts. S'il n'est qu'un illuminé, d'où vient que les lambeaux de sagesse dont se prévalent nos philosophes ne sont que des emprunts qui lui sont faits? Si l'Église n'est qu'une institution humaine, qu'on nous explique, au milieu des cataclysmes qui emportent tous les ouvrages humains, sa vitalité et son inépuisable fécondité. D'où vient que son sang coule toujours et partout sans jamais tarir, si ce n'est de son immortalité?

« Pour moi, continue Notre Seigneur, je connais mon Père, et si je disais que je ne le connais

pas, je serais un menteur comme vous. Je le connais et je garde sa parole. » Jésus maintenant se loue contrairement à ses habitudes. Ainsi ne faut-il pas craindre de parler quand c'est pour la glorification de la vérité. La modestie va bien aux serviteurs de Dieu, à condition qu'elle ne soit ni un déguisement ni une humiliation pour la parole divine. A l'heure où trop de gens osent tirer vanité de leur impiété, osons tirer gloire de notre foi. Osons dire, à l'exemple de Jésus, que nous connaissons Dieu et que nous gardons sa parole.

Après s'être loué, Jésus traite sévèrement les Juifs, Lui si doux toujours. On sent presque, à la dureté de ses reproches, le juge qui un jour brisera contre terre la tête de ses ennemis. Mais la Synagogue ne s'est-elle pas oubliée jusqu'à lui dire qu'il est possédé du démon? Étrange aveuglement! Le sang même du Sauveur ne guérira pas ces obstinés. Et leur malheur nous fait penser, avec une immense tristesse, à ces pécheurs endurcis pour lesquels la Pâque de cette année sera aussi stérile que les précédentes.

« Abraham, votre père, ajoute Jésus, a désiré avec ardeur voir mon jour. Il l'a vu et il s'est réjoui. » Quelle belle vue que celle de la foi, de l'espérance et de l'amour! *(Credens, sperans, amans.)* Si vous demandez quel est ce jour salué par le patriarche avec des tressaillements de bonheur, mais c'est le jour du Messie descendu, le jour de la naissance que chantèrent les anges, le jour de la croix sur les sommets illuminés du

Golgotha, le jour de sa triomphante ascension et de son intronisation dans la gloire. O Jésus, montrez-nous comme à Abraham ces jours de vos incomparables miséricordes. Vous nous verrez tressaillir de bonheur comme lui, car, au lieu de la parole de l'homme qui agite l'air, s'envole et disparaît, nous aurons celle qui demeure. (*Verbum permanes*.)

Mais les Juifs lui répondent : « Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham ». Toujours les mêmes ces Pharisiens, emprisonnés dans la lettre, et incapables de s'élever jusqu'à l'esprit. Est-ce que le temps peut être pour Dieu une gêne? Aussi entendez cette majestueuse réponse : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût fait, je suis. »

Voilà la part du Créateur et de la créature. Abraham a été fait. Quant au Fils de Dieu, Il est. Il n'y a ni passé ni futur pour Lui. Aussi ne dit-il point : avant qu'Abraham fût fait, j'étais, ce qui marquerait un temps passé; mais avant qu'Abraham fût fait, je suis, c'est le présent. Dieu est un présent éternel. Le Fils n'est ni le passé qui s'en va, ni le futur qui vient; il est le présent infini, le Verbe qui demeure (*Verbum permanens*.)

Mais cette fois les Juifs n'y tenant plus prennent des pierres. » Où pouvaient-ils aller, disent les Pères, si ce n'est là. Chacun va à son semblable. Seulement, de ces pierres, ce n'est pas Dieu qu'ils tueront, mais eux-mêmes. Prenez des pierres, ô Pharisiens de tous les âges, pour

les jeter à Jésus, à l'Église, à ses chrétiens qui souffrent et ne se défendent pas. Mais vos pierres pourraient ne pas atteindre ceux que vous visez.

Ainsi la dernière ressource de la haine c'est toujour la violence, et elle ne s'en prive pas. « Vous offusquez nos yeux, vous disparaitrez. » Telle est la raison souveraine des méchants. On vous arrachera de vos demeures; on vous jettera dans la rue : on vous poussera à la frontière; on désaffectera vos possessions; et, si cela parait utile, on vous mettra à mort. La vérité, la justice, la vertu, rien n'arrête les Juifs, ni leurs semblables. Pardon, ô Jésus, pour ces égarés, victimes d'une détestable politique. Pardon aussi pour moi, Seigneur : car trop souvent peut-être mon cœur a été de pierre pour vous : ce cœur si facile pourtant à s'émouvoir pour les créatures. Ah ! ce cœur de pierre, arrachez-le et donnez-moi un cœur de chair, selon la promesse que vous en avez faite. (*Auferam a vobis cor lapideum et dabo vobis cor carneum.*)

Quand les Juifs prirent des pierres, la terre aurait pu s'entrouvrir et les dévorer. Cela aurait peu coûté au Seigneur. « Mais Jésus se cacha et sortit du temple. » Est-ce la peur de la mort qui lui inspire de se cacher et de fuir ? Non certes. Tout à l'heure, on le verra aller au-devant d'elle. Jésus disparait en ce moment parce que ce n'est pas sous des pierres qu'il doit expirer, mais sur la croix, d'où son sang descendra comme un fleuve pour arroser le monde.

Mais si Jésus se cache, c'est aussi pour n'être pas contraint de châtier ces insensés. Il ne craint pas, il épargne. Quand Dieu se détourne du pécheur, c'est pour le ménager et lui laisser le temps de se repentir et de se sauver. Mais malheureusement pour les obstinés le Juge ne se cachera pas toujours. Viendra l'heure où leurs pierres, se retourneront contre eux.

Toutefois cette interprétation de la disparition miséricordieuse de Jésus n'en exclut pas une autre qui a bien son importance. Quand Jésus s'éloigne d'une âme, ce peut être quelquefois un mauvais signe. A l'âme qu'Il abandonne, Il laisse hélas! son cœur de pierre. Or le cœur de pierre demeure sans vie comme la pierre elle-même. Et sans celui qui donne la vie, la pierre peut-elle vivre jamais?

O bon Jésus, en vous cachant, vous épargnez aux Juifs les coups de votre justice, mais ne leur cachez-vous pas en même temps votre miséricorde? En vous en allant, ne les laissez-vous point à leurs iniquités? Ah! Seigneur, cachez-nous votre justice, mais non votre grâce et votre indulgence. Ne vous en allez pas, s'il vous plaît, par pitié, quelle que soit la malice ou la folie des pauvres pécheurs.

Quel malheur immense c'est pour nous, chers frères, quand Jésus s'en va! C'est plus que si les étoiles disparaissaient, que si le soleil s'éteignait, que si les arbres cessaient de donner leurs fruits et leurs ombrages. Quand Jésus s'en va, c'est la vérité qui nous quitte, les vertus qui

tombent, les âmes qui périssent, les foyers qui s'effondrent, les peuples qui vont à la barbarie. O pieux Jésus, ne nous laissez pas.

Prenez courage, pauvres pécheurs, Jésus peut-il sur terre être sans miséricorde? En effet, Il se cacha et sortit du temple; mais, tout en se rendant invisible à ses ennemis, Il marchait au milieu d'eux, (*per medium illorum ibat.*)

Ainsi donc, ô cher Maître, même quand nos ingratitudes vous contraignent à vous cacher, vous daignez cependant demeurer auprès de nous. Se peut-il dès lors que cette présence, si cachée soit-elle, ne nous soit point salutaire? Se peut-il qu'il ne s'échappe pas de vous quelque vertu sanctifiante qui nous dispose doucement à la conversion? Daignez cependant, ô Jésus, ne vous cacher jamais longtemps. Montrez-vous et donnez-vous à nous, pour que nos âmes éprises de votre beauté et de vos bontés s'enflamment de plus en plus de votre divin amour.

Évangile du Dimanche des Rameaux

En ce temps-là, Jésus approchant de Jérusalem avec ses disciples, et étant déjà arrivé à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, envoya deux d'entre eux, et leur dit : Allez au village qui est devant vous ; vous y trouverez une ânesse attachée et son ânon avec elle ; détachez-les et amenez-les moi. Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que le Seigneur en a besoin, et aussitôt on les laissera aller. Or, tout ceci arriva afin que cette parole du Prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse habituée au joug et sur son ânon. Les disciples s'éloignèrent, et firent ce que Jésus leur avait ordonné. Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon ; et les ayant couverts de leurs habits, ils le firent monter dessus. Alors, une grande multitude de peuple étendit ses vêtements sur le chemin ; d'autres coupaient des branches d'arbre, et les jetaient sur son passage. Tous ceux qui le précédaient et qui le suivaient criaient : Hosanna au fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

Vingt-troisième Homélie

Les Rameaux

Jésus sort de Béthanie où il vient de ressusciter Lazare, laissant la foule dans l'admiration, et les pharisiens dans une fureur croissante. Il sent que le dénouement approche, que la colère de ses ennemis va éclater, que l'heure de sa Passion arrive. Il s'arrête à Bethphagé, lieu ainsi nommé parce qu'on y gardait les agneaux destinés au sacrifice. N'est-il pas, lui, la victime qui va être immolée pour le salut du monde? Il se dirige ensuite vers Jérusalem.

Mais, avant de se livrer à ses ennemis, Jésus veut permettre à ceux qu'il a guéris et aux heureux témoins de ses miracles, la joie de lui donner un triomphe. Soyons attentifs, car nous y pourrons apprendre ce que nous devons faire nous-mêmes en la solennité qui va venir. Cette multitude d'ailleurs nous représentera le triomphe que lui feront les âmes délivrées, et les circonstances de ce premier triomphe seront un indice de celles qui devront accompagner le second, et nous servir de règle.

« Jésus dit à deux de ses disciples : allez au village qui est devant vous, vous trouverez une

ânesse et son ânon avec elle. Délivrez-les et amenez-les moi. Si quelqu'un vous dit quelque chose, vous répondrez : le Maître en a besoin et aussitôt on les laissera amener ».

Cette ânesse, disent les Pères, est la figure de la Synagogue, et l'ânon la figure de la Gentilité. La Synagogue a eu des docteurs. La Gentilité n'en a point supporté. Dieu les veut néanmoins l'une et l'autre. L'Évangile comme le soleil brillera pour tous les enfants de la terre. Si, tandis que les Gentils accourent avec empressement, les Juifs refusent de venir, tant pis pour eux. Ont-ils le droit de se plaindre ceux qui ferment volontairement les yeux à la lumière qui s'offre à tous ?

Mais les deux animaux liés représentent aussi les pécheurs liés par leurs péchés, ainsi que les âmes embarrassées dans les affaires et les attachements terrestres ; interprétation trop fondée hélas ! Car quelle que soit la dignité naturelle de l'homme, et quelles que soient surtout les prétentions des superbes, le péché les fait descendre au niveau de l'animal sans raison. L'Esprit-Saint lui-même l'affirme. « L'homme, dit-il, si grandement honoré, n'a pas compris sa dignité : Il s'est abaissé jusqu'aux bêtes et s'est fait semblable à elles. » (Ps. 48.)

Le pécheur est même tombé plus bas. La bête suit son naturel et n'excède jamais. Le pécheur va contre la sienne. La bête use et le pécheur abuse. Aussi « ses iniquités saisissent l'impie, et le serrent par les cordes de ses péchés ».

(Prov. v. 22.) Saint Augustin admire que l'Esprit-Saint compare les péchés à des cordes qui font ressortir la dureté et la solidité de la captivité du pécheur.

Le cordier prend des fils nombreux, les juxtapose, et tandis qu'il les roule et les tord ensemble, en reculant, la corde se forme, se consolide, s'allonge et devient propre à lier avec grande force. Ainsi fait le pécheur. Sa vie forme comme une corde d'actes mauvais qui se succèdent, se mêlent, se tordent et se prolongent, tandis qu'il s'en va à reculons sans voir l'abîme où il risque de tomber, et il se trouve ensuite lié par son propre ouvrage, ayant presque perdu sa liberté. « Je soupirais, ajoute le saint Docteur, lié non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté, devenue comme du fer, et toute passée au pouvoir de mon ennemi qui en usait pour m'enchaîner ». Samson avait défait des armées, forcé des villes, déchiré des lions et il fallut le voir attaché à une meule, subissant les outrages des Philistins. Grande misère ! bien moins grande cependant que celle de l'âme devenue captive du Philistin de l'enfer et enserrée de ses propres péchés !

Le siècle, il est vrai, dore tant qu'il peut les chaînes du pécheur. Mais qu'importe, dit saint Ambroise, est-ce moins la captivité? Si la marche m'est interdite que me fait le prix de mes liens? Hériogabale se fit faire un poignard d'or et d'argent. Espérait-il que la mort en serait moins amère? Les liens du monde, nous dit

encore saint Ambroise, ont une fausse douceur, une douleur certaine, un repos troublé, des biens pleins de misère, une vaine espérance de bonheur. Heureux ceux qui savent et veulent s'en affranchir. Voici, du reste, le libérateur.

L'ânesse et l'ânon ne peuvent se délier eux-mêmes, ni le pécheur non plus. Mais Jésus dit à ses apôtres : Déliez-les. Plus tard, il leur dira : Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Oh ! la grande parole et la belle charge ! Rendre la liberté à des captifs ! Affranchir les âmes du pire des esclavages !

Mais c'est donc en vain que les hommes se targueront de se délivrer eux-mêmes. Quiconque voudra recouvrer la liberté perdue la devra demander aux apôtres. L'orgueil qui refusera le moyen de la délivrance n'en obtiendra pas le bénéfice. Ils auront beau dire : Je ne veux pas d'homme entre Dieu et moi. S'il a plu à Dieu d'en établir, que peuvent-ils contre cette volonté? Le pardon dépend bien, sans doute, de celui qui le donne, et aussi la condition du pardon. L'homme, pour la nourriture du corps refuse-t-il l'intermédiaire du cultivateur de la terre ? De quel droit, pour la santé de son âme, repousserait-il les intermédiaires autorisés ?

Le captif ne peut être délivré malgré lui, c'est vrai. Nul n'est affranchi s'il ne veut l'être. Les animaux ne résistent pas à la délivrance qui leur arrive. Le pécheur, au contraire, aimerait-il mieux ses fers que la liberté? Ah ! dit un saint

Docteur, les animaux ne refusent pas la liberté, ne la refuse pas non plus, pécheur.

Et non seulement les animaux ne la refusent pas, mais que d'efforts ne font-ils point pour se dégager ! La bête suit sa nature en cherchant sa délivrance. Le pécheur se plairait-il à contrarier la sienne ? Aurait-il horreur de sentir ses pieds libres pour marcher dans les sentiers de la justice ? Le forçat s'obstine-t-il à garder le boulet qu'on veut lui oter? Le prisonnier s'accroche-t-il à la muraille humide de sa prison, par peur ou par dégoût de l'air pur des campagnes et du soleil ? Ah ! réjouissez-vous plutôt, pécheurs. Voici votre roi qui vient plein de mansuétude. Voici ses envoyés pour vous délivrer.

Or Jésus ne dit pas seulement : Déliez l'ânesse et l'ânon, car la pleine liberté pourrait leur être nuisible, mais il daigne ajouter : « Amenez-les moi. » Oh ! la délicieuse parole ! Quelle faveur pour une pauvre âme, à peine délivrée, d'être aussitôt amenée à Jésus, le très doux Sauveur. La liberté qui lui servit si mal ne pourrait-elle pas lui nuire encore? Mais amenée à Jésus et remise à sa divine tendresse, elle retrouvera tous les soins et tous les secours et tous les droits à l'héritage perdu.

Amenez donc, ô vaillants apôtres, amenez à Jésus les hommes et les peuples. Amenez-les de l'erreur à la vérité, des tourments du doute à la possession tranquille des certitudes catholiques, du péché à la grâce. Et vous, ô miséricordieux Seigneur, comme il y aura toujours ici-bas des

Juifs et des Gentils, faites qu'il y ait toujours, comme vous l'avez promis, des apôtres généreux pour vous les amener, et des fidèles zélés qui favorisent le ministère des apôtres pour l'heureuse délivrance de tous les captifs spirituels.

« Et si quelqu'un vous dit quelque chose, ajoute le divin Maître, vous répondrez que le Seigneur en a besoin, et alors on les laissera aller. »

Mais quel téméraire oserait s'opposer à l'ordre du Maître et Seigneur de toutes choses ? Qui, sans être insensé, tenterait d'arrêter l'apôtre et d'empêcher la délivrance du pécheur ? En tout cas, qu'ils tremblent les jaloux qui, par des menées sournoises ou par des persécutions ouvertes, travailleraient à empêcher ou à diminuer le triomphe pascal du Seigneur Jésus.

Quant à vous, ô apôtres qui vous heurterez aux obstacles soulevés par la malice, ne vous découragez point. Pontifes sacrés, prêtres pieux, religieux et religieuses de tout ordre, ne vous arrêtez jamais en vos œuvres de zèle. Associations d'hommes et de femmes amenez de pauvres pécheurs à Jésus. Parents chrétiens, amenez vos enfants. Enfants pieux, sollicitez un respectable père qui se néglige, un frère oublieux et entraîné. Quelle bienfaisante fonction de conduire des âmes à Jésus-Christ, et de préparer son triomphe ! Que ce soit votre rôle à tous, comme c'est celui des anges, d'amasser des foules délivrées et de les présenter au Seigneur.

Nul ne travaillera en vain. Le dessein des pervers périra ; celui de Jésus sera couronné de succès, et les ouvriers gagneront des gloires incomparables.

« Les apôtres s'empressent d'amener l'ânesse et l'ânon. Puis ayant mis dessus leurs vêtements, ils font asseoir le Seigneur sur l'un d'eux. »

L'ânesse n'avait donc rien sur son dos, puisque les apôtres la couvrent de leurs habits, pour la commodité et l'honneur du Maître. Vive figure de la nudité du pécheur à qui l'Esprit-Saint dit : Ne sais-tu pas que tu es pauvre et nu, que ta beauté et tes mérites ont disparu sous les ravages du péché? Mais cette nudité de l'ânesse et l'acte des apôtres ont une autre signification. Pécheurs, dit l'apôtre, dépouillez-vous du vieil homme, pour mériter d'être présentés à Jésus. Vous qui allez venir pour notre grande fête, dépouillez-vous de vos vieilles habitudes, des anciens péchés, de vos défauts, source trop abondante de nouveaux péchés. N'ayez plus rien de terrestre dans l'esprit, dans le cœur, dans les paroles, dans les actes divers de votre vie. Cessez d'être si indulgents pour vous-mêmes et si sévères pour les autres, complaisants aux abus du monde et ombrageux avec l'Eglise.

Puis, quand vous aurez opéré ce dépouillement généreux, suivant toujours l'exemple des apôtres et la recommandation de saint Paul,

« revêtez-vous de l'homme nouveau, refait dans la foi et selon l'image de celui qui l'a créé. »

Or cet homme nouveau ne devra plus rien garder des misères de l'ancien. Il lui faut désormais des pensées différentes de celles du siècle, des sentiments élevés, un digne langage, des actes resplendissants d'honnêteté qui nous rappellent Adam au sortir des mains de Dieu.

Auriez-vous peur du sacrifice et du travail? Mais les apôtres sont là pour vous aider. Par la vertu divine, le Gentil fut btentôt dompté comme l'ânon, et le monde, affranchi de la tyrannie de Satan et de ses hontes séculaires, apparut noblement orné des vêtements de la sainte Loi. Oh! la belle humanité nouvelle, dépouillée des loques impures du péché et revêtue d'un manteau de grâce.

Or la vertu divine n'a point tari dans les veines de l'apostolat. Les hommes de Dieu sont toujours là, toujours les mêmes, toujours au service des âmes. Nous voici pour vous aider au dépouillement et au revêtement pascal.

Voilà donc humblement monté sur l'ânesse, Celui qui est assis là-haut sur les Chérubins. Quel signe de douceur et de miséricorde! S'Il eût voulu faire tembler ses ennemis, Il n'eût pas pris si modeste appareil. Aussi, n'est ce pas la crainte qu'il veut inspirer, mais l'amour.

Qu'ils sont heureux les peuples chrétiens, disent les Pères! Ils ont pour cavalier le Christ. (*Christum habent sessorem populi christiani.*) Aussi vont-ils fièrement, respirant la vigueur et

le courage, à la conquête des hautes vertus et des gloires de la civilisation. Le vieux monde s'est ému.

Le nouveau s'émeut pareillement. La France tressaille toujours et les plus lointains rivages frémissent sous la glorieuse charge du Christ. Chacun de nous peut réclamer l'honneur d'être monté par Lui. Seulement soyons de nobles porteurs. O Jésus, faites-nous forts dans la foi, généreux dans notre marche. Ornez-nous de l'or resplendissant de la divine charité et des perles sacrées des vertus chrétiennes, afin que nous puissions vous porter dignement sur nos lèvres, dans nos corps et dans nos cœurs.

Mais si les Pères nous proposent d'admirer la promptitude avec laquelle fût dompté l'ânon vigoureux et la subite soumission des Gentils, c'est pour nous exciter à suivre sans retard l'impulsion de la grâce. La lumière n'aime pas les yeux lents à s'ouvrir. La grâce ne saurait se plaire parmi les vaines temporisations. Quand la route s'éclaire et s'ouvre, pourquoi ne pas s'y lancer ? Quel contraste entre les Juifs murmurants et les Gentils généreux ! N'ayons rien du Juif, s'il vous plaît. Comme le Gentil partons au premier appel et avançons d'un pas décidé à l'accomplissement du devoir.

Ainsi monté, Jésus s'avance vers Jérusalem, l'ingrate, et Il y entre par la porte d'or : Touchant symbole de la charité dont son cœur est rempli ! O Jésus, daignez vous avancer aussi vers nous, vers nos âmes dont chacune est

pour vous une Jérusalem bien-aimée, quoique ingrate. Daignez venir : mais venez par la porte d'or de la charité.

« Or voilà qu'aussitôt une grande foule se presse, étendant les vêtements le long de la route. Les uns coupent des branches d'arbre ; les autres les répandent sur le chemin. Et toute cette multitude, tant ceux qui précèdent que ceux qui suivent, s'écrient : Hosanna au Fils de David. Béni Celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Mais qui donc a réuni si vite cette immense foule ? Qui lui souffle ces enthousiasmes enflammés ? Qui de nous, ô Jésus, ne serait heureux de se mêler à cette foule et de vous louer ? Ah ! frères, apportons aussi nos vêtements sur la route où passe le Christ ; étendons-les sur son passage, c'est-à-dire domptons nos passions, effaçant ainsi les inégalités du chemin. Mettons nos vêtements par terre, dit saint Ambroise, c'est-à-dire, châtions le corps par la pénitence. Plus encore, étendons-nous nous-mêmes, pour recevoir le Verbe qui vient. Les martyrs se dépouillèrent même de leur vie pour l'amour et le triomphe du Seigneur Jésus. Dépouillons-nous de tout ce qu'il y a de terrestre dans nos affections.

Les rameaux que le peuple jette sur la route sont, comme les vêtements étendus par terre, un hommage au divin Maître ; ils sont aussi pareillement pour nous un enseignement. Le palmier commence par une racine amère et se déploie ensuite en des branches d'un éclat ma-

gnifique. Voilà, dans la racine, le signe des aspérités et des amertumes de la vie présente ; mais aussi dans les branches celui de la grâce et de la gloire. L'Esprit nous apprend « que le juste fleurira comme le palmier. » Quant à l'olivier, ministre de la lumière, (*olei natura lucis ministra*) il nous annonce l'adoucissement à nos travaux et à nos douleurs ; (*laborum et dolorum solamen.*) nous prêchant aussi la paix et la miséricorde.

Dès lors, chers Frères, prenons des branches de palmier, sans craindre l'amertume de la pénitence, car il nous sera donné de fleurir comme cet arbre. Prenons aussi des rameaux d'olivier, répandant autour de nous la lumière et l'espérance. Et puis suivons Jésus avec la foule, et chantons, avec les enfants des Hébreux, le cantique de la plus belle louange. N'est-ce pas merveille que les petits sachent si bien louer le Seigneur ? Les séraphins ne sauraient pas mieux dire. Répétons mille fois avec bonheur : Hosannah au Fils de David ! Béni Celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni, ô vous qui avez ressuscité Lazare, qui brisez les puissances de l'enfer ! Béni, ô tueur de la mort et dompteur de Satan ! vous nous guérirez par votre humilité et votre charité.

Si le Seigneur s'était avancé sur un char d'or, attelé de mules blanches, avec un appareil d'armes et d'éléphants, il eût flatté l'orgueil des Pharisiens ; mais le peuple n'aurait pas osé l'approcher. Sur son humble monture, il con-

damne les orgueilleux. Avec sa douceur, Il encourage et attire les petits. Pareille au fleuve qui descend les monts et féconde les campagnes, sa bénignité descend sur les peuples de la terre, les relève, les fortifie, les sanctifie et les rend heureux. Et toi, ô Jerusalem, tu ne voudras pas le reconnaître, goûter sa charité sous son humilité ! Pour nous, chrétiens, c'est surtout à ces signes que nous le reconnaîtrons et pour ces signes que nous le bénirons.

Néanmoins le triomphe de Notre-Seigneur, tout modeste qu'il est, est singulièrement magnifique avec ces foules qui le précèdent et qui le suivent et qui toutes l'exaltent à l'envi. Comment, dit saint Chrysostôme, Jésus se prête-t-il à un triomphe si contraire à ses goûts. Car enfin, quand Il prenait une mère, Il ne la choisissait point parmi les reines ; quand Il naissait, ce n'était pas dans un palais ; quand Il se donnait des disciples, Il n'allait pas les chercher parmi les orateurs ni parmi les philosophes. Lorsqu'Il allait d'un lieu à un autre, c'était à pied, prenant ses repas au bord des fontaines, et ne portant que des vêtements de la plus extrême simplicité. Pourquoi aujourd'hui se complait-il en des hommages si retentissants et si glorieux ?

Écoutez, chers Frères. Ce triomphe avait été prédit par les prophètes. Ne devait-Il pas à sa divinité de le laisser se réaliser ? Les douleurs et la mort qu'Il allait endurer pouvaient décourager ses disciples, ne convenait-il pas de les fortlfier par ces hommages rendus à sa divinité ?

Et pour l'honneur même de la divine Rédemption ne fallait-il pas auparavant que le Roi et le Dieu apparussent.

Vous ressembliez ce matin, chers frères, à ce peuple de l'Évangile, lorsque tenant dans vos mains vos frais rameaux, vous redisiez le cantique des petits des hébreux. Que ces branches vertes vous prêchent ce que doit être votre vie. Que l'été ni l'hiver ne dessèchent jamais votre foi. Que le feu des passions ou le froid égoïsme n'atteignent jamais vos cœurs. Comme les petits enfants hébreux, petits en malice et ardents à la louange, suivez Jésus. Les membres doivent être avec la tête. Qui ne suivra pas Jésus sur la terre, ne le suivra pas au ciel. Ne manquez pas d'entrer avec Lui dans notre Jérusalem pascale, si vous tenez à entrer avec Lui dans la Jérusalem céleste où tous les travaux seront achevés, les combats finis, et où seront donnés à jamais le repos et la récompense.

Évangile pour le saint Jour de Pâques

En ce temps-là, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques et Salomé achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus. Et le premier jour de la semaine, dès le matin, elles arrivèrent au sépulcre vers le lever du soleil. Elles se disaient l'une à l'autre: Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre? Et, regardant, elles virent qu'elle était ôtée. Or, cette pierre était très grande. Et en entrant dans le sépulcre elles aperçurent un jeune homme assis à droite, couvert d'une robe blanche, et elles en furent effrayées. Mais il leur dit : Ne craignez point ; vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié ; il est ressuscité ; il n'est point ici ; voilà le lieu où on l'a mis. Mais allez et dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.

Vingt-Quatrième Homélie

La Résurrection de Jésus

Jésus mort et enseveli, les Juifs ne sont pas rassurés de leur victoire. Ils veulent, à l'entrée du Sépulcre, une pierre énorme, scellée des sceaux de l'empire, et une garde autour du tombeau. Pilate leur accorde tout. Ainsi sera certainement empêché l'enlèvement du corps de Jésus. Ne semble-t-il pas voir des insensés qui mettraient des sceaux et des gardes aux portes de l'Orient pour s'opposer au lever du soleil ?

Rien n'avait détourné Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et Salomé de suivre le Maître jusqu'au Calvaire. Elles avaient assisté à la descente de la Croix, vu le Sépulcre et observé comment était placé le divin corps. Il est manifeste, dit le vénérable Bède, qu'elles se proposaient de revenir l'honorer.

Durant le jour du Sabbat, elles se tiennent dans le silence. (*Sabbato siluerunt. L.*) Mais quand le premier jour férié arrive, elles ne peuvent plus résister à leur attrait. Elles aiment mort Celui qu'elles ont aimé vivant, et veulent lui donner encore des témoignages de leur amour. Elles n'ignorent pas que Nicodème a

mis dans le tombeau jusqu'à cent livres de parfums. Mais ce qui suffit surabondamment à la convenance, ne suffit pas à leur piété! Elles achètent des aromates, afin d'aller embaumer la dépouille sacrée de Jésus. Certes, ces parfums, si exquis soient-ils, n'égaleront pas ceux de ces cœurs fidèles et embrasés. Heureuses les âmes qui semblables à ces augustes femmes, aiment le Maître dans l'épreuve aussi ardemment que dans le bonheur, le cherchent en quelque lieu et en quelqu'état qu'Il se trouve, et mettent au-dessus de tout l'honneur de pouvoir lui prouver leur amour.

Ainsi pourvues, ces femmes partent de grand matin. Les premières à la Passion de Jésus, les premières au Sépulcre, se pourrait-il, si Jésus ressuscite, qu'elles ne fussent pas les premières à la résurrection? Le Maître adoré voudrait-il être en reste avec celles qui s'élevèrent dans le courage et dans l'amour au-dessus même des apôtres!

Avant le départ, elles n'ont pas réfléchi à l'énormité de la pierre qui ferme l'entrée du Sépulcre. L'amour ne pense pas et ne regarde pas aux obstacles. Chemin faisant, cependant, cette idée leur vient, et elles se disent : « Qui nous ôtera la pierre du tombeau? » Néanmoins elles vont sans trouble et confiantes. Les âmes simples savent que Dieu pourvoit toujours à tout.

Elles arrivent au lever du soleil. Et que voient-elles? La pierre est renversée; le Sépulcre est vide; un jeune homme est assis au côté

droit, le visage brillant comme l'éclair, les vêtements blancs comme la neige. Leur cœur bat avec violence. Elles sont frémissantes et saisies de frayeur. Que s'est-il donc passé ? Une troupe d'anges était demeurée trois jours auprès du corps sacré du Maître. Puis, au lieu que le soleil se lève après l'aurore, le divin Soleil s'était levé avant elle. (*Antelucanus.*) Sans rompre les sceaux de l'empire, pas plus que ceux de la virginité de sa Mère, il était sorti du Sépulcre comme du sein de Marie. Puis il s'était fait un grand tremblement de terre ; la pierre avait été renversée ; les gardes étaient épouvantés, devenus comme morts, et ce jeune homme était assis triomphant. Et il dit aux pieuses femmes tremblantes, avec une douceur toute angélique : « Oh ! ne craignez pas, vous ; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; Il est ressuscité. Il n'est plus ici. Voilà le lieu où on l'avait mis. »

Quelles paroles et quelles nouvelles pour celles qui avaient tant pleuré ! Ne manquons pas de les méditer. Remarquez bien, dit Sévérien, que ce n'est ni un vieillard ni un enfant qui parle, mais un jeune homme, afin de mieux représenter la jeunesse de la résurrection. La résurrection ne connaît ni les faiblesses de la vieillesse ni celles de l'enfance. Que ceux qui redoutent la mort, sachent que tout est radieux et consolant dans la résurrection.

« Et le jeune homme est assis sur la pierre renversée ; c'est bien le signe de la puissance et

de la permanence; puissance et permanence de la vie sur la mort. Enfants des hommes, vous êtes flottants ; vous cherchez quelque chose qui vous contente et qui demeure; cherchez la gloire de la résurrection. Vous serez là dans la possession tranquille et ferme d'un bien qui ne périra pas. Le jeune homme, en effet, est assis à droite. Or la droite, c'est la vie future. La gauche nous marque la vie présente. Jésus a quitté la gauche et a pris la droite. Ne l'oublions pas. Cherchons donc, à travers les vicissitudes de la vie, cette droite radieuse, qui nous reposera et nous inondera de félicité.

Si le divin Maître eut promis la résurrection de la chair, sans nous la montrer, l'homme, si enclin au doute, aurait-il pu y croire ? Aussi Jésus a-t-il voulu faire voir par son exemple, ce qui attend chacun des siens, une vie céleste pour une terrestre, pour une mortelle une immortelle. En mourant, Il s'est fait voir homme comme nous. En ressuscitant, Il nous montre que nous ressusciterons avec Lui.

« Puis le jeune homme, ou plutôt l'ange, était vêtu d'une étole blanche. La blancheur est la couleur de la joie, et bien justement celle de la résurrection. Aussi la Sainte Église se garde de laisser ce détail en oubli. Après les vêtements de tristesse qu'elle a portés durant les jours de la sainte quarantaine, qui représentent les douleurs de son divin Époux, avec quel bonheur elle reprend les vêtements blancs de la gloire. Double joie pour elle; c'est la résurrection de

Jésus ; c'est aussi la résurrection spirituelle des âmes bien-aimées que ses sollicitudes ont tirées de la sombre mort du péché. Tout est blancheur et bonheur.

Quant à la frayeur qu'éprouvent les saintes femmes, il ne faut certes pas nous en étonner. Malgré la foi et l'amour, cette frayeur est bien naturelle. Il est naturel à l'homme d'être ému devant les manifestations de l'ordre surnaturel. Ces faits sont les signes de la présence de Dieu, toujours émouvante et redoutable, même au sein des plus amples miséricordes.

Mais l'ange aussitôt les rassure, et avec quelle ravissante délicatesse. « Ne craignez pas, vous, leur dit-il. ». Que ce vous est délicieux ! C'est bien l'envoyé d'un Dieu tout bon qui parle à de pauvres femmes. L'envoyé peut-il parler autrement que celui qui l'envoie, ce doux Maître qui se montra toujours si tendre aux petits. Aussi était-ce comme si l'ange eut dit : « Ne craignez pas, vous qui aimez Jésus, vous qui le cherchez. On ne le cherche pas sans le trouver. On ne le trouve pas sans être sauvé. Les pécheurs même ne doivent pas craindre. Les péchés passés ne leur nuiront pas, s'ils ont cessé de leur plaire. Pour qui, surtout, le Fils de Dieu est-il descendu, si ce n'est pour ceux qui avaient péri ? »

Mais qu'ils craignent ceux qui sont sans foi et sans amour ! Qu'ils craignent les Pharisiens superbes, les Romains ambitieux ! Qu'ils craignent les esprits orgueilleux et les cœurs char-

nels! Qu'ils craignent ces philosophes pleins d'eux-mêmes, ces politiques astucieux et égoïstes! C'est pour eux que l'aspect de l'ange ressemble à la foudre. (*Aspectus ejus sicut fulgur.*)

Or cette parole de l'ange demeure toujours vraie, chers frères, et toujours encourageante aux âmes de bonne volonté. Quels que soient les troubles intérieurs, les jalousies du monde, la colère des persécuteurs, ne craignez pas. Quand même vous tomberiez dans de cruelles impuissances, dans des délaissements amers et décourageants, ne craignez pas. Quand même vous verriez le monde se bouleverser, les rochers se fendre, les tombeaux s'ouvrir, la foudre éclater, ne craignez pas. Ne craignez jamais tant que vous porterez au Seigneur Jésus les parfums de votre amour et de votre bonne volonté. Le messager même de Dieu vous le dit : *Nolite timere vos.*

« Vous cherchez Jésus de Nazareth qui fut crucifié. Il est ressuscité. Il n'est plus ici. Samson, enfermé dans Gaza, enleva les portes de la ville, les prit sur ses épaules et s'en alla. Jésus, plus grand que Samson, ne touche pas la porte du sépulcre, laissant à l'ange, son serviteur, le soin de briser les sceaux, de renverser la pierre, de poser à côté les linges qui avaient enveloppé son divin corps. Jésus avait refusé de descendre de la Croix, se réservant de tuer la mort au plus profond du tombeau. Ainsi plaît-il à Dieu de faire ; il laisse ses ennemis s'agiter, frapper, aller jusqu'au bout. Et quand ils se croient et se pro-

clament vainqueurs, le Seigneur se lève, renversant l'œuvre de l'impiété et commandant à la vie et à la mort.

Enfants de la Sainte Église, en nos épreuves personnelles ou domestiques, dans les malheurs de la Patrie ou de l'Église, n'oublions pas l'Évangile. Il est bien vrai que nous ne verrons jamais la haine s'éteindre, jamais finir en ce monde la douloureuse Passion de la Vérité et de la Vertu. Mais jamais non plus nous ne verrons la victoire déserter notre drapeau. Du fond des prisons comme du fond des sépulcres, les saintes âmes entendront toujours l'ange du Seigneur jeter au monde sa grande parole : Vous cherchez Jésus de Nazareth qui fut crucifié. Il n'est plus ici. Il est ressuscité.

Ne dites jamais : qui ôtera la pierre du Sépulcre ? Les persécutions qui se succèdent d'âge en âge ne sont qu'un élément nouveau pour de nouvelles victoires. La résurrection, c'est l'état permanent de Jésus-Christ et de son Église.

L'ange dit ensuite aux saintes femmes : « Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'Il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme Il l'a dit Lui-même. » Nous étonnerions-nous, chers frères, que des femmes aient été les premières à apprendre la résurrection de Notre-Seigneur, et les premières aussi à recevoir l'ordre de l'annoncer aux disciples ?

Dieu est grand et délicat. Grand, il lui sied de confondre l'ennemi du genre humain par ses premières victimes. La femme la première a

subi les assauts de l'Esprit pervers; la première aussi elle recevra d'un ange la bonne nouvelle du salut. Mais il était aussi dans les délicatesses divines de ménager cette faveur à celles qui avaient montré la fidélité la plus persévérante et le plus entier dévouement. Les premières au Calvaire, les premières au Sépulcre, Jésus pouvait-il ne pas leur donner la première place au soleil de la résurrection?

C'est bien ainsi, du reste, que vous faites toujours, ô notre cher Maître. A tous miséricordieux, mais infiniment large envers les plus dévoués et les plus empressés. Ceux à qui vous inspirez de vous aimer et de vous chercher, et qui sincèrement vous aiment et vous cherchent, vous ne sauriez leur manquer.

Mais si ce n'est pas un ange qui annonce aux apôtres la résurrection du Seigneur, si ce sont de pauvres femmes qui remplissent cette charge, leur dignité d'apôtre n'en sera-t-elle pas diminuée? Non, non. C'est le dessein de Dieu de prendre, pour le relèvement de l'homme, les mêmes instruments que le Démon a pris pour le faire tomber. Ève fut l'instrument de Satan auprès de son mari; les saintes femmes seront les instruments de l'Esprit-Saint auprès des apôtres. L'une fut la messagère de la mort, les autres seront les messagères de la vie. Elles sont d'ailleurs bien dignes d'être les porte-voix de la résurrection, celles qui ont mérité d'être les premières à en recevoir l'information. C'est grand honneur, certes, d'avoir à proclamer et à

répandre la lumière; mais nul ne mérite cet honneur autant que les âmes qui l'ont le plus ardemment aimée.

Quant à Pierre, qui a renié son Maître d'une manière plus éclatante et plus blessante que tous les autres, comment devient-il l'objet d'une faveur si peu méritée d'être nommé, et seul nommé dans le message de l'ange? Ah! c'est ici que resplendit la divine pitié du Maître. Pierre, honteux et malheureux de son infidélité, oserait-il venir, si Jésus ne daignait lui en faire parvenir expressément l'invitation? Être nommé par Jésus, c'est être encouragé à se présenter.

Puis Pierre doit être le Pasteur des âmes; ne faut-il pas qu'il apprenne à compatir à toutes leurs infirmités? Et comment pourrait-il mieux l'apprendre qu'en se voyant traité avec une compassion si adorable? Certes, la touchante avance du Maître lui montrera éloquemment comment il devra traiter les infirmes qui lui seront confiés. La compassion gagne les cœurs tombés. Pierre non exclu, Pierre appelé saura qu'il ne doit exclure personne et aller même au-devant des plus égarés.

O bon Jésus! qui pourra jamais raconter l'étendue et la profondeur de votre miséricorde? La grâce que vous faites à Pierre est bien propre à encourager les plus misérables pécheurs. Nul ne sera privé de vous voir, pas même ceux qui vous auront le plus vivement blessé. Béni soyez-vous, cher Maître! Et nous pécheurs, ren-

dons-nous à son appel et aux gloires que la Résurrection nous apporte.

Mais les saints Docteurs, après nous avoir montré, par leurs explications de l'Évangile, comment sont arrivées les saintes femmes à apprendre, les premières, la nouvelle de la résurrection, nous font remarquer aussi comment on parvient à l'insigne faveur de voir Jésus ressuscité. Nul n'a eu ce bonheur avant d'avoir cru par avance à cette résurrection. Les saintes femmes n'ont vu Jésus ressuscité qu'après avoir cru à la parole de l'ange, et les apôtres qu'après avoir cru à celle des saintes femmes. Telle est la loi fondamentale. Croyez d'abord et vous verrez ensuite. La vue est la récompense de la foi.

Mais si telle fut la loi dès le commencement, telle encore elle demeure. Que nul donc ne se berce de l'espérance de voir Jésus dans la gloire, si auparavant il n'a cru à sa résurrection. Nul ne jouira de ses immortelles félicités, s'il ne l'a adoré dans la foi et l'humilité. Mais quiconque aura cru et aimé ne saurait manquer de le voir et de le posséder.

Toutefois il y a encore une condition pour voir Jésus ressuscité. Les femmes ont reçu l'ordre de dire aux disciples et à Pierre que Jésus les précède en Galilée, et que c'est là qu'ils le verront, selon qu'Il le leur a prédit. C'est donc là que Jésus se rend ; c'est là qu'Il attend ses disciples ; là qu'Il se laissera voir ; là qu'ils doi-

vent aller. Tel est le fait. Voici le doux mystère qu'il représente.

Galilée signifie révélation et aussi transfiguration. Galilée, révélation de Jésus, c'est le Ciel. Galilée, transfiguration, c'est le passage de l'exil à Patrie, du siècle qui s'écoule à l'éternité qui dure, de l'ombre à lalumière, de la foi à la vision. Dans Jésus, nous avons les prémices de l'humanité régénérée. Il marche devant elle. Il est notre précurseur dans la résurrection. Il nous précède dans la Galilée, dans la gloire où il nous attend pour se révéler. Mais puisqu'Il nous précède, nous devons aller après Lui. Puisqu'Il daigne nous donner rendez-vous et nous attendre, il faut nous empresser. Oh! Galilée bienheureuse, quand apercevrons-nous tes montagnes bénies? Quand pourrons-nous contempler Celui qui t'inonde de sa gloire?

Avons-nous beaucoup à faire pour aborder aux radieux rivages de notre céleste Galilée? Jésus n'y est arrivé qu'après les labeurs de sa vie et les douleurs de sa mort. Ne rêvons pas des conditions différentes. Notre patrie nous fut ravie. Il faut la reconquérir. Mais elle n'échappera pas aux vaillants.

Il y a deux Galilées, l'une en terre, l'autre au Ciel. L'une où l'on trouve Jésus dans la grâce; l'autre on le trouvera dans la gloire. L'une où l'on peut le perdre après l'avoir possédé; l'autre où on ne le perdra jamais, quand on l'aura. L'une où on le posède réellement sans le voir;

l'autre où on le possèdera à découvert. La première, c'est la sainte Église ; la seconde, c'est le Paradis.

Mais pour parvenir à posséder Jésus dans la seconde, il faudra l'avoir cherché et trouvé dans la première. La Galilée de la terre, seule, mène à la Galilée du ciel. Vous, les heureux communiés d'aujourd'hui, vous avez cherché et trouvé Jésus et vous le possédez dans notre Galilée terrestre. Gardez-le, gardez-le soigneusement ; c'est le sûr viatique pour atteindre la céleste. Et vous qui n'avez pas encore répondu aux appels de cette Galilée présente, si accueillante et si maternelle pourtant, que ferez-vous pour ne pas manquer le rendez-vous de la future ? Les saintes femmes vous l'ont appris dans leur conduite.

D'abord, elles n'ont pas craint de suivre Jésus en ses courses apostoliques, afin de recueillir sa doctrine ; ni en sa route sanglante du Calvaire, pour compatir à ses douleurs, malgré les périls qu'elles couraient au milieu de féroces ennemis. Jésus mort et enseveli, elles sont venues au Sépulcre, malgré la nuit peu sûre, dans un pays hostile, et malgré l'insolente garde qui faisait le guet au tombeau. Elles sont arrivées au lever du soleil, chargées de parfums pour honorer la dépouille sacrée du Seigneur. Vous devinez, chers frères, les leçons que toutes ces choses nous prêchent. Disons-les cependant brièvement :

La première, c'est de nous porter sur les pas des apôtres, afin de recueillir la sainte doctrine qui descend de nos montagnes sacrées, nos chai-

res catholiques. C'est elle qui nous apprend à chercher, à trouver, à aimer et à posséder Jésus ressuscité!

La seconde, c'est d'entrer généreusement dans la voie de la Croix, à la suite de Jésus, c'est-à-dire dans la voie de la Pénitence. Ce chemin est âpre; la nature a horreur de la souffrance. Jésus non plus n'aimait point la douleur ; mais comme elle était nécessaire à l'expiation, Il l'acceptait. Ne reculons pas devant cette inévitable nécessité.

Il y a, hélas! dans le monde trop de lâches chrétiens qui font tout pour échapper au salutaire mystère de la Croix; il y en a d'autres qui le comprennent insuffisamment. On rencontre des âmes que les épreuves découragent et qui sont portées à se croire abandonnées de Dieu. Mais ces délaissements ne sont qu'apparents, comme ceux de Jésus durant le crucifiement. Dieu le Père avait-il cessé d'aimer son Fils auguste, parce qu'Il semblait l'avoir abandonné à ses ennemis? Ah! non, certes, ces délaissements, loin d'être un abandon, ne font que cacher, pour un plus grand bien, la plus spéciale tendresse. Sans doute, si tout finissait au tombeau, on pourrait ne pas comprendre un véritable amour dans un tel abandon; mais au tombeau tout commence. On l'a vu pour le divin ressuscité.

La troisième chose à recueillir de l'exemple des saintes femmes, c'est que pour chercher Jésus et le trouver, il ne faut jamais regarder aux obs-

tacles, ni à la nuit sombre des vices qui nous environne, ni aux esprits de ténèbres qui nous épient, ni à la violence des tentations. Le courage et la confiance qui nous font partir et marcher en toute simplicité et sans crainte, nous feront arriver joyeux au lever du Soleil de justice. Et alors, grâce à sa divine lumière qui rejaillira sur nous, nous verrons avec des transports d'allégresse, les difficultés vaincues, les pierres renversées, et la garde romaine épouvantée et en fuite.

Enfin, la quatrième chose à retenir, c'est que nul ne doit aller à Jésus les mains vides. Il importe, comme les saintes femmes, de se pourvoir de parfums délicats. Il est manifeste que les aromates, dont elles étaient chargées, étaient tout à la fois la preuve et le symbole des sentiments dont leur cœur était rempli pour le divin Maître. Les nobles vertus chrétiennes sont les seuls parfums que Jésus veuille agréer. Portons donc avec nous, chers frères, cette bonne odeur de Jésus-Christ. Les mondains, hélas! ne portent-ils pas avec eux celle du monde? Là où une âme vraiment chrétienne a passé, comme Madeleine, la maison en est tout embaumée. L'âme du monde, au contraire, ne traîne après elle que les odeurs détestables de l'égoïsme et de la vanité. Comme une rivière qui ne peut répandre d'autres eaux que celles qui coulent dans son lit, chacun ne peut offrir que ce qu'il a dans son cœur.

Ames chrétiennes, faites donc une provision

très abondante des parfums les plus exquis. Allez ainsi à la rencontre du Maître, et vous ne tarderez pas à le trouver dans la gloire de la résurrection, au milieu de la Galilée de la terre, et à vous acheminer, en sa divine compagnie, vers la Galilée du Ciel.

Évangile
pour le dimanche de Quasimodo

En ce temps-là, sur le soir du même jour, qui était le premier jour de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés de peur des Juifs étant fermées, Jésus vint et se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. Ce qu'ayant dit, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples donc eurent une extrême joie de voir le Seigneur. Il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous. Comme mon père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Ayant dit ces mots, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Mais Thomas, l'un des douze apôtres, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la place des clous et ma main dans son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas avec eux. Jésus vint, les portes fermées, se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et considérez mes mains ;

approchez aussi votre main et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu. Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu. Jésus a fait encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas rapportés dans ce livre. Mais ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

Vingt-cinquième Homélie

Les apparitions de Jésus

(S. Jean. xx).

L'Évangile aujourd'hui nous rapporte deux apparitions de Jésus à ses apôtres, l'une le jour même de sa résurrection, en l'absence de Thomas, l'autre, huit jours après, Thomas étant présent. Voici d'abord la première.

« Sur le soir du même jour, (celui de la résurrection) qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples se tenaient étant fermées par crainte des Juifs, Jésus vint, se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. »

Saluons avec une joyeuse reconnaissance ce premier jour, ce jour sacré de la gloire du Maître sorti vainqueur du tombeau ; ce jour de notre gloire aussi, car de ce moment resplendissent sur nous les grandes preuves et les pleines assurances de notre réparation.

Durant ce jour le divin Maître a daigné faire plusieurs apparitions particulières aux âmes qui l'ont le plus aimé, remettant au soir celle qu'Il réserve à ses apôtres. Le soir, c'est l'heure qui réunit au foyer les membres que les affaires

du jour séparent ; c'est l'heure douce et mystérieuse des épanchements de la famille et de l'amitié ! Le soir paraît meilleur au divin Maître pour cette solennelle et émouvante apparition.

L'Évangéliste note les moindres circonstances. Le temps nous manquerait pour les méditer toutes. Mais associons-nous au pieux collège apostolique. Réunissons toutes les facultés de notre âme, pour recueillir avec lui les bienfaits de l'auguste visite, et fermons toutes les portes de notre esprit. Il y a toujours des Juifs haineux qui rôdent pour inquiéter les disciples du Christ. Dieu d'ailleurs n'entre pas si les portes ne sont pas closes. L'esprit se dissipe lorsque les sens ne sont pas gardés et que la pensée des créatures va et vient en toute liberté !

Et d'abord Jésus entre, les portes étant fermées. Mais, disent des hommes de foi faible et présomptueuse, comment Jésus peut-il entrer si les portes sont closes ? Si vous le compreniez, où serait le miracle ? Vous demandez ce que devient la loi des corps ? Je vous réponds : Que devient-elle quand Jésus marche sur les eaux sans enfoncer ? Une première raison, c'est que Jésus est le Seigneur et que la résurrection ne l'oblige pas à cesser de l'être. Vous ne comprenez pas l'opération divine. Mais, si vous la compreniez, ou bien elle serait moins divine, ou bien votre raison serait plus qu'humaine. Et quel serait le mérite de la Foi, si la raison comprenait toujours ?

Au reste les œuvres de Dieu qui ne peuvent

pas être appréciées en elles-mêmes, doivent l'être d'après d'autres déjà admises.

Qu'est-ce qu'il y a de si étonnant à voir Jésus vainqueur de la mort, entrer dans un appartement les portes étant fermées, lorsque, venant sur terre pour souffrir et mourir, il est sorti du sein de sa divine Mère sans rompre les sceaux de sa virginité ? Et tout à l'heure n'est-il pas sorti du tombeau sans briser les sceaux de l'État et sans renverser la pierre du sépulcre? Jésus ne fait que continuer à montrer que les corps lui sont soumis et qu'il n'est lui-même assujetti à aucun.

Qui d'ailleurs connaît l'état d'un corps tel que l'a fait la gloire de la résurrection ? Dans la mort, dit saint Paul, « nous semons un corps animal et il en sortira un corps spirituel. » Jésus ressuscité ne connaît plus les entraves d'un corps soumis à la mortalité. Il passe à la manière des esprits dont il a pris les qualités glorieuses. Jésus nous montre tout à la fois qu'Il a un vrai corps puisqu'on peut le voir et le toucher, et un corps spiritualisé, puisqu'il pénètre dans un appartement dont les portes sont fermées ; un corps de même nature que le nôtre puisqu'il est palpable, mais de gloire différente, puisqu'il est, comme les esprits, incorruptible. Par sa palpabilité il affermit notre foi ; par son incorruptibilité il nous invite à l'espérance.

« Et Jésus se tint debout au milieu des apôtres, » pour être également vu de tous et les rassasier du bonheur de contempler sa gloire.

Laissons-le ainsi, chers frères, se tenir debout au milieu de nous, afin de le bien voir, de ne voir que Lui. C'est assez pour les créatures d'occuper les angles, dit un saint docteur. Le milieu est pour celui qu'il faut adorer. (*In angulis creaturæ ; in medio stantem adorantes.*)

Et Jésus dit : « Que la paix soit avec vous. » La paix ; première parole qui retentit dans les airs, sur les lèvres des anges, quand le Sauveur naquit à Bethléem ; première parole qui sort de la bouche de Jésus ressuscité ! C'est donc bien un signe que la paix fût le but de sa naissance, de sa vie, de sa mort, et de sa résurrection. Mais quelle paix ? Ah ! la paix avec Dieu, par le pardon de Dieu donné aux hommes, et par la conformité de la volonté des hommes à la volonté de Dieu. La paix avec le prochain par une charité réciproque, patiente et bienveillante. La paix avec soi-même par le silence imposé aux passions, par le moyen de la mortification.

Il est bien vrai que la paix complète et inaltérable ne se goûtera jamais sur la terre qui demeurera le lieu des combats ; mais ce sera « une paix abondante pour ceux qui aimeront la loi divine ». (Ps.) Il y a deux paix : celle de l'innocence, bien rare hélas ! et celle de la vertu. Les impies parlent bien d'une paix à eux. Paix honteuse, celle des défaites. Paix menteuse, car l'Esprit-Saint affirme « qu'il n'y a pas de paix pour les impies ».

« Puis Jésus montre à ses apôtres ses mains

et son côté. » Oh! divine bénignité! Jésus a gardé les traces de ses blessures afin de guérir celles que le doute aurait faites. Il les montre à ses disciples, pour bannir toute crainte de leur cœur, pour raffermir une foi que tant de graves événements avaient troublée, et relever des âmes qui furent faibles, hélas ! mais qui l'avaient aimé et qui devaient beaucoup l'aimer. Ah! vénérons aussi ces blessures sacrées, naguère si douloureuses, et maintenant si glorieuses; ce côté très saint d'où la vie divine s'est répandue sur nous ; ces pieds qui nous ont appris à marcher dans les voies droites ; ces mains qui nous ont enseigné à aimer l'ouvrage. Elles nous appartiennent comme aux apôtres, et nous donnent comme à eux la joie et l'espérance. C'est par le mérite de ces plaies sacrées que les martyrs conservent les leurs dans le ciel, non certes comme une difformité, mais comme un titre et un accroissement de gloire. (S. Augustin.) Par elles aussi, chers frères, tous les coups que vous recevrez dans les combats, pour l'amour du Christ, seront là-haut votre meilleur appoint pour l'infinie félicité.

Le Seigneur dit ensuite : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Quelle parole, s'écrie saint Chrysostome! Envoyés comme Jésus. Mais alors, c'est pour le même ouvrage, avec la même puissance et les mêmes manières de l'accomplir. Oui, le même ouvrage, la délivrance des hommes ; la même puissance qui ne connaîtra pas de limites; les mêmes manières

de travailler et de se donner ; le même amour porté jusqu'à l'effusion du sang. O Mission mille fois magnifique! Devant ces envoyés pâlissent les conquérants les plus illustres et les plus sages législateurs. Ils n'auront, ni à bouleverser les sociétés, ni à lancer des armées contre de puissants ennemis, ni à faire périr des hommes, ni à écraser des peuples. Ils ne seront pas des envoyés de justice ni de vengeance. Ils ne distribueront que des pardons et seront les ministres des nobles relèvements.

La Mission sera dure quelquefois. En cela, comme en tout le reste, elle ressemblera à celle du Maître. Jésus n'envoie pas ses élus aux joies du monde. Il les envoie, comme son Père l'a envoyé lui-même, à la passion et à la mort. Rassurez-vous, cependant, ô dignes apôtres; quelqu'un veillera sur vous tendrement. Le Père, en traçant au Fils la terrible route du Calvaire, ne cessa point de l'aimer, certes. Et le dévouement du Fils aurait, au contraire, enflammé davantage, le divin amour, s'il n'eut déjà été infini. Tel sera l'amour du Christ pour les apôtres, croissant avec leurs immolations.

Jésus, alors, souffle sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés que vous remettrez seront remis, et ceux que vous retiendrez seront retenus. » Le souffle de Dieu avait donné à l'homme la vie naturelle ; ce même souffle lui donne la vie surnaturelle. Avec quelle force et quelle douceur ! Il brise les cèdres orgueilleux et caresse les petites fleurs. Il soulève

la mer et ne fait pas tomber la goutte de rosée qui pend à la feuille du chêne. Ainsi fera-t-il par la bouche des apôtres, humiliant les superbes et relevant les humbles.

Par ce souffle, en effet, l'apôtre continuera l'œuvre du Seigneur Jésus. Il portera la vie où régnait la mort. Ce souffle, dit Corneille de la Pierre, nous fait connaitre toute la puisssnce sacerdotale ; si grande qu'elle inspirera la pénitence à ceux qui n'aimaient qu'à jouir, et qu'elle disposera à la haine de leurs péchés, ceux qui semblaient ne les vouloir quitter jamais. Autant le ciel l'emporte sur la terre et l'âme sur le corps, autant le pouvoir sacerdotal l'emporte sur tout pouvoir humain. Que les grands rois délivrent les prisonniers ; qu'ils rendent la liberté aux esclaves ; l'apôtre délivrera les âmes de la sombre prison du péché ; il les arrachera à l'horrible esclavage du démon.

Et quelle misericorde dans l'octroi de ce pouvoir ! Le Seigneur offensé, charge des hommes pécheurs de répandre les divins pardons. Il choisit pour compatir aux misères de leurs frères, ceux qui ont tant besoin que l'on compatisse à leurs propres infirmités. Confier le ministère du pardon au semblable du pauvre pécheur, c'est la miséricorde des miséricordes. Aussi, pécheur, si tu trembles, viens vite et tu seras rassuré. Comment serais-tu repoussé par celui qui a, comme toi, le plus grand besoin de pardon ?

Or Thomas, appelé Didyme, n'était pas avec les apôtres quand Jésus vint. A son arrivée, ses frères lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur. » Mais il leur répondit : « Si je ne vois pas la marque des clous dans ses mains, et si je ne mets mon doigt dans la plaie de son côté, je ne croirai pas. »

Si Thomas ne se trouva point avec les apôtres quand Jésus vint, ce fut par une disposition de la divine Providence. Quand nous verrons le disciple toucher les plaies du Maître, nous sentirons guérir les notres. Les doutes de Thomas nous auront servi autant que la foi de ses frères. Son retour à la foi sera la consolidation de la nôtre. Dans cette émouvante scène, le Seigneur prodiguera à son Église les preuves de sa glorieuse résurrection. Ainsi fait Dieu, tirant le bien du mal, et faisant servir les fautes des hommes au resplendissement de la lumière et de la vertu divine.

Constatons bien néanmoins le tort de Thomas, justement surnommé Didyme à cause de ses doutes coupables. Il fut irrévérencieux envers ses coapôtres, en ne croyant pas à leur parole, rendue d'autant plus croyable par le bonheur dont il les voyait remplis. Ce fût surtout une singulière présomption de prescrire à Dieu les moyens de gagner sa foi. On n'est vraiment pas plus téméraire.

Mais Thomas, dira-t-on, était-il obligé de déférer au témoignage de ses frères? Ne lui était-il pas permis de réclamer une expérience

personnelle, avant de donner son adhésion au plus étonnant des miracles ? N'était-ce pas prudence de suspendre sa conviction jusqu'à ce que des preuves vinssent confirmer ce qui lui était rapporté ?

Thomas avait vécu trois ans dans l'intimité de Jésus, au milieu des prodiges et des tendresses de toutes sortes. Il l'avait vu rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la vie aux morts. Il l'avait entendu annoncer sa mort et sa résurrection. N'étaient-ce point là des preuves anticipées et irréfragables ? Jean fut moins difficile. Pour croire, il eut assez de voir la pierre renversée et le Sépulcre vide. Malheureusement une telle sincérité vis-à-vis des choses divines est trop rare. C'est la pente déplorable de l'homme de vouloir toujours obliger Dieu à de nouvelles preuves.

Certes, le Seigneur n'en est point avare. Il ne lui en coûte point de les prodiguer. Il ne les refusera pas à Madeleine ni aux autres saintes femmes. Il est vrai qu'elles n'avaient pas été incrédules, mais seulement distraites par l'exaltation d'un amour encore trop naturel. La foi n'a de véritable obstacle que l'orgueil. Il en est de même des avances de Dieu. « Dieu résiste aux superbes et donne grâce aux humbles. »

Il est cependant reconnu que le témoignage des hommes, quand il est grave et désintéressé, produit la certitude dans les esprits sensés. Comment se fait-il qu'on lui conteste cette efficacité, quand il s'agit de faits surnaturels ? Tho-

mas a entendu ses frères, graves et désintéressés dans leur témoignage, et il réclame une expérimentation personnelle. C'est évidemment une exigence mal placée.

Mais, sans nous en rendre un compte assez fidèle, ne ressemblons-nous pas souvent à Thomas? Nous nous rassurons parce que nous nous croyons toujours du nombre des disciples de Jésus ; Thomas aussi croyait l'être. Néanmoins la parole et le bonheur de ses frères ne réveillait en lui que l'idée de faiblesse. Oui, tels sont beaucoup de chrétiens que le rationalisme contemporain a blessés. Ils croient parce que la raison leur en montre la nécessité; mais c'est une foi de l'esprit et non du cœur ; une conclusion de la science, plutôt qu'une aspiration de l'âme vers Dieu. C'est une foi qui se dérobe et redoute de se compromettre. Que d'étoiles se détachent ainsi du ciel où elles brillaient d'un vif éclat, risquant de s'égarer et de tomber !

Jésus refusa souvent aux Pharisiens des prodiges qu'il leur plaisait d'exiger, comme condition de leur foi en lui. Il refusa pareillement de satisfaire la curiosité d'Hérode. Toutes ces demandes ne venaient que d'un dessein de contredire la vérité. La haine, qui animait tous ces hommes, ne cherchait que des prétextes pour ne pas reconnaitre le Messie en Jésus. Un nouveau miracle qui leur eût été accordé ne les aurait pas empêchés d'en réclamer d'autres, d'une autre espèce.

Heureusement pour lui, Thomas, malgré sa

faute, était loin de leur ressembler. Il souhaitait sincèrement que la résurrection du Maître fut réelle, et c'est la violence même de ce désir qui le rendait plus exigeant. Que fera donc Jésus ?

« Huit jours après, comme les disciples étaient de nouveau réunis dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et paraissant au milieu d'eux, Il leur dit : La paix soit avec vous. »

Durant huit longs jours, le bon Maître avait fait violence à son cœur, afin d'enflammer davantage les désirs de l'infidèle, et de le punir de son infidélité. Thomas aussi, l'ingrat, avait tenu huit jours dans ses résistances. Et quel temps, peut-être, son incrédulité n'aurait-elle pas duré, si Jésus n'avait daigné venir à lui? Et n'en serait-il pas ainsi de nous, chers frères, quand nous tombons? Quel temps ne resterions-nous point par terre si la divine miséricorde ne daignait nous prendre en pitié.

Jésus vient donc. Il vient, ô charité! pour une seule âme. Mais Il vient devant ceux qui connaissent la faute de Thomas, afin que, tombé sous leurs yeux, il puisse aussi se relever en leur présence. Ne devons-nous pas aux témoins de nos chutes la preuve de notre repentir?

« La paix soit avec vous, » a dit le Maître. Ah! Thomas ne l'a point. Quand Jésus l'a donnée à ses apôtres, il n'était point là pour la recevoir aussi. Et depuis, son trouble n'a fait que s'accroître par ses doutes et son obstination.

Aujourd'hui, par la bonté divine, il va enfin la trouver.

Et Jésus dit à Thomas : « Mets ici ton doigt et considère mes mains; mets aussi ta main dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

Il y a, dans le cénacle, Marie, Pierre, Jean et les autres apôtres, tous plus dignes des attentions du Seigneur. Néanmoins c'est à Thomas qu'Il s'adresse. Il vient donc spécialement pour toi, ô Thomas. Ah! c'est que, tranquille sur la vertu de tous, Il est surtout préoccupé des nécessités d'un seul. Thomas est le moins digne de l'assemblée; mais il est le plus nécessiteux. Qui de nous eut fait comme Jésus ?

Mais pourrions-nous contempler sans émotion cette admirable scène ? Ce Jésus qui, semble-t-il, aurait dû châtier son disciple, le voilà, qui, après lui avoir donné tous les délais inutilement, daigne accéder à toutes ses exigences. Thomas porte une grave blessure au cœur, dit saint Augustin, et le charitable médecin va le guérir en lui montrant les siennes. Daignez me les montrer aussi, ô Jésus, ces plaies adorables, afin que je les baise et que j'y puise, avec la confirmation de ma foi, un grand accroissement d'amour.

Le divin Maître fait, sous les yeux de Thomas, deux miracles, l'un de science divine, puisqu'il a lu dans son esprit ses doutes et ses résistances; et l'autre, en lui rendant son corps palpable, malgré les gloires de la résurrection.

Après cette faveur, Il peut bien glisser une admonition à l'apôtre et lui dire, sans se départir de sa douceur : « Et maintenant, ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

Thomas, en effet, s'écrie tout aussitôt : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

La foi, le repentir et l'amour débordent de ces brèves paroles. Thomas, confus, heureux, croit et adore. Disons nous-mêmes avec Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu. Nous ne saurions trouver de meilleures paroles. O chrétiens, reconnaissons bien notre Seigneur et notre Dieu. Et s'il est notre Seigneur, pourquoi l'offenserions-nous? Et s'il est notre Dieu, pourquoi ne l'aimerions-nous point par dessus tout ? O bon Jésus, daignez nous pardonner comme à Thomas, et nous admettre à votre service. Que notre vie confirme notre foi.

Mais Jésus ajoute : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » Cette parole descend comme un doux reproche sur le cœur de l'apôtre, et sur nous comme une consolation et un précieux enseignement. Comme une consolation, car c'est nous que ces bonnes paroles désignent, nous qui croyons sans avoir vu. Comme une importante leçon, car l'homme, toujours trop semblable à Thomas, voudrait voir, et Jésus lui apprend qu'il est plus heureux de croire sans avoir vu.

Dieu a voulu que la foi reposât, non sur la vue mais sur le témoignage. Aussi quand Jésus

a paru et vécu sur la terre, Il s'est à peine laissé voir, et même en montrant son humanité, Il cachait sa divinité. Ce n'est donc pas la vue qui engendre la foi. Elle en sera la récompense, mais n'en saurait être le moyen.

Cette foi, du reste, qui se forme sans la vue nous est plus avantageuse. Quel mérite avez-vous à croire quand vous voyez? Mais vous en avez beaucoup à croire sans voir, à cause des actes d'humilité, de confiance et d'amour que la foi suppose.

Cela veut-il dire que la foi ne saurait jamais exister avec la vue? Non, car la vue, telle qu'elle est possible en ce monde, est imparfaite et laisse place à la foi par quelque côté. En effet, Thomas a vu et il a cru. Il a vu l'homme, et il a confessé Dieu qu'il ne voyait pas. La foi donc n'est pas incompatible avec une certaine vue. Elle le serait avec une vue totale. Aussi, n'aurons-nous pas à faire des actes de foi dans le ciel, quand nous serons en possession de la pleine lumière.

Cependant, cette foi qui provient d'une vue imparfaite, quoiqu'elle soit la foi, est moins bonne que l'autre, parce qu'elle est plus aidée et, par conséquent, moins méritoire. Aussi, n'est-ce pas Thomas, qui a cru après avoir vu, que Jésus-Christ appelle heureux, mais ceux qui auront cru sans avoir vu.

Il faut cependant distinguer, dans la foi, entre le moyen qui la fait naître et la manière dont elle s'exerce. Une foi moins bonne, à cause du

motif moins bon qui l'a produite, peut devenir excellente et même supérieure à celle dont l'origine a été meilleure. Ainsi, le moyen par lequel Thomas est arrivé à la foi n'est pas excellent ; mais sa fin devient excellente par l'énergie et le feu dont il l'anime.

Il se peut aussi qu'une foi très bonne à son origine, devienne misérable par la manière dont elle est pratiquée. Les langueurs dans les œuvres de la foi sont déplacées toujours, souvent dangereuses et quelquefois mortelles.

Si donc nous avons la grâce que notre foi repose sur la base louée par le Seigneur Jésus, gardons-nous, faisant trop de fond sur elle, de négliger les œuvres qu'elle réclame. — Si beaucoup trop de gens ressemblent à Thomas, réclamant des preuves et des jouissances sensibles ; trop peu lui ressemblent dans les ardeurs et les travaux de la foi conquise.

La vraie foi, chers frères, ne regarde ni à la consolation, ni à la peine. En cette vie pleine d'alternatives de lumière et de ténèbres, et surtout avec les humeurs changeantes de l'homme, les inégalités sont inévitables. Une âme de foi doit veiller à ce qu'elles n'entravent pas sa marche. Sous le nuage comme sous le soleil, avec la brise comme avec la tempête, il faut aller à Dieu. Au lieu de se lamenter de ce qui leur manque, les vaillants, cherchent la cause qui leur attire ces privations. S'ils parviennent à la connaître, ils y remédient aussitôt. S'ils n'y parviennent pas, ils s'humilient et marchent

quand même avec confiance. Que l'infidélité de Thomas, si justement reprise, nous apprenne donc à préférer la foi véritable qui ne demande ni à voir ni à jouir. Et que l'ardeur qu'il porte à la pratique de sa foi, nous enseigne à faire produire à la nôtre l'adoration profonde et l'ardent amour de Jésus ressuscité.

Evangile
pour le deuxième dimanche de Pâques

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens : Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup et abandonne les brebis et s'enfuit, et le loup les ravit et disperse le troupeau. Or, le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie. Il faut que je les amène. Elles écouteront ma voix et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Vingt-Sixième Homélie

Le bon Pasteur

(Jean. x)

Qu'est-il pour nous ce Jésus dont nous connaissons la résurrection et les apparitions? Il a daigné lui-même le dire aux Pharisiens : « Je suis le Bon Pasteur. » Nous savons ce qu'est un pasteur. Jésus ne s'appelle pas un pasteur, c'est-à-dire un pasteur quelconque, pasteur d'un troupeau plus ou moins grand; mais le pasteur, le pasteur par excellence, le pasteur universel.

La vie pastorale commença sur la terre avec l'humanité! Abel fut le premier pasteur et s'acquitta si bien de sa charge que le Créateur des brebis daigna avoir pour agréables les offrandes des premiers nés de son troupeau. Et cette vie pastorale fut toujours en honneur dans l'ancien monde. Tous les patriarches étaient pasteurs.

Jacob gardait les troupeaux de Laban avec une grande sollicitude, endurant les chaleurs du jour et la froideur des nuits; ne permettant point au sommeil de fermer ses paupières; (Gen. xxxi, 39) combattant souvent pour ses brebis, et s'ennoblissant à cette charge.

Joseph aussi fut gardien de troupeaux. Moïse

conduisait sur les montagnes de Madian, les brebis de Jéthro, et avec tant d'amour que les visions du Seigneur et ses travaux glorieux ne lui firent jamais oublier cette occupation chérie de sa jeunesse. David aussi fut pasteur. Et, comme pour relever cet état, le Seigneur parut se plaire à prendre, parmi des pasteurs, les chefs de son peuple. C'est qu'il y a de grandes ressemblances entre des fonctions qui paraissent pourtant si différentes.

En effet, n'est-ce pas un pastorat que la garde et la conduite des hommes et des peuples? Pastorat plus distingué, et plus difficile, qui trouvait dans ce premier comme un utile apprentissage. En gardant les troupeaux, Joseph avait préludé au gouvernement de l'Egypte, Moïse à la délivrance du peuple de Dieu. Quand David arrachait les brebis à la gueule des loups, il apprenait à arracher les Israélites à celle des Philistins; et quand il étouffait les lions dans ses bras, il se préparait à terrasser Goliath. En tenant la houlette, il se formait à porter le sceptre.

Or, une famille, c'est une bergerie dont le père est le pasteur. C'est encore une bergerie qu'une nation qui a pour pasteur un roi. Aussi, dans les temps anciens, les rois furent nommés pasteurs des peuples. Ce que le pasteur, en effet, est pour un troupeau, le père et le roi doivent l'être pour leurs enfants et leurs sujets.

Mais le temps est venu où toutes choses vont grandir et les horizons s'étendre. Jusque-là, on n'avait pas vu plus loin que l'héritage paternel,

ou que les montagnes et les fleuves qui séparaient les nations diverses. Le Juif ne voyait que Jérusalem, le Grec ne connaissait qu'Athènes ; le Romain n'admettait que Rome. Mais avec le Seigneur Jésus, une bergerie plus grande a été signalée. L'humanité est apparue elle aussi comme un immense troupeau. Il n'y aura plus ni Juif, ni Gentil, ni Grec, ni Barbare, mais une seule bergerie et un seul Pasteur. (*Unum ovile et unus Pastor.*)

Qu'il est beau sur les montagnes, dit saint Basile de Séleucie, le pasteur fidèle appelant ses brebis, les conduisant aux pâturages, se tenant au milieu d'elles pendant qu'elles paissent, mais ayant l'œil ouvert pour voir venir la bête féroce et le bâton prêt pour la repousser ! Si belle et si noble charge que le Fils de Dieu daigna se faire pasteur aussi, mais Pasteur d'hommes ! Voyant errer à l'aventure, souffrant de toutes les indigences, exposées à la férocité des pervers ou à l'avidité des mercenaires, ses créatures préférées, Il en eut pitié, et Il résolut de les garder lui-même et de les conduire aux pâturages les meilleurs. Heureuses brebis ! Jésus vous gouvernera, et rien ne vous manquera. Vous aurez les herbes les plus succulentes et les plus limpides eaux de ses montagnes sacrées. (Psau. XXII.)

Il a donc bien raison le Seigneur Jésus de s'appeler le bon Pasteur. Oui, certes, Il fait éminemment ce que fait le pasteur vulgaire. Ecoutez-le : « Je connais mes brebis, » dit-il.

Quelle parole! Je connais mes brebis. Il les connaît, en effet, depuis longtemps. Dès l'éternité, Il les a connues, les préparant dans son amour et, depuis leur naissance, Il les connaît toujours. Il les connaît d'une connaissance de choix et de complaisance. Il les connaît comme son Père le connaît Lui-même, de la connaissance la plus intime. Il les connaît et les distingue au milieu du tourbillon du siècle. Quels que soient les nuages de fumée ou de poussière qui s'élèvent de cette mêlée épaisse, Il les connaît, comme une mère son fils entre mille. « Il connaît les siens. » *(Novit Dominus qui sunt ejus.)*

Toutes les créatures sont bien à Dieu. Lui seul leur a donné la vie et la leur conserve au milieu de tant d'éléments de destruction. Mais celles-ci surtout sont siennes à cause de l'amour particulier qu'Il a pour elles, et des attentions dont Il les entoure en face des cieux étonnés et ravis. Ah ! frères, que nous importe d'être connus des hommes, si nous sommes connus de Jésus ! Que nous fait la connaissance d'êtres chétifs qui peuvent si peu pour nous, pouvant quelquefois trop contre nous ? Qu'est-ce qu'avoir une place dans ces pensées mobiles et dans ces cœurs changeants ?

Mais la connaissance de Jésus, ah! qu'elle nous est chère, cette bienfaisante connaissance! Il daigne nous connaître particulièrement Celui qui connaît tout en général. Il veut bien nous appeler siens Celui à qui tout appartient. Quelle joie! Et quelle assurance contre les vicissitudes

et les périls d'ici-bas! Oh! connaissance miséricordieuse de mon Dieu, je vous adore!

Il est vrai, Seigneur, que cette connaissance qui me fait tressaillir de bonheur, devrait aussi peut-être et plutôt me faire trembler.

En me connaissant, vous pénétrez mes pensées, mes volontés, mes œuvres, mes misères hélas! presqu'infinies. Et comment ne pas frémir sous le poids de tant de faiblesses dont aucune ne saurait échapper, ni à vos yeux, ni à votre justice. Néanmoins, ô Jésus, la crainte ne saurait étouffer ma confiance parce que vous êtes le bon Pasteur.

Le pasteur connaît ses brebis et il s'occupe d'elles. Quel pasteur fait pour son troupeau autant que Jésus? Voyez quelle jouissance Il semble prendre au milieu de ses brebis, à recevoir leurs caresses et à leur prodiguer les siennes.

Quant à celles qui s'éloignent, avec quel empressement Il court pour les ramener! Et s'il en est quelqu'une qui s'égare, avec quelle abnégation de lui-même il se livre à sa recherche! Ah! il ne craint point de gravir les plus hautes montagnes et de parcourir les plus sombres forêts. Les lieux les plus âpres et les plus escarpés ne sauraient l'arrêter. Il lui faut sa brebis bien-aimée.

Et s'il la trouve brisée et malade, bien que ce soit par sa faute, il ne saurait la haïr, ni à cause de son mal, ni à cause de son ingratitude. Bien au contraire, tout compatissant et tout tendre, Il la soigne et la rapporte au bercail, heureux que

sa propre fatigue adoucisse celle de la pauvre brebis. Sa lassitude à lui même lui devient une joie, trouvant le soulagement de sa tristesse dans le bonheur de procurer du repos à celle que le siècle a lassée sans la rendre heureuse.

Mais la brebis depuis longtemps perdue, se résigne-t-il à imposer silence à son cœur? Oh! jamais. Où donc est-elle cette brebis qui m'est uniquement chère? Où sera sans elle la gloire de mon troupeau? Je ne puis me réjouir avec les fidèles. Je ne saurais supporter le tourment que me cause l'absence de l'infidèle. Comment pourrai-je mettre fin à ses erreurs? Que je sache seulement où elle est, et sans qu'elle ait à prendre la peine de venir, j'irai à elle, et je mettrai mes épaules à sa portée. Ma commisération sera ma première joie, et son retour mettra le comble à mon bonheur.

Oh! le bon Pasteur qu'est Jésus! Il fortifie ce qui est faible, il guérit ce qui est malade, il répare ce qui est brisé, il ramène ce qui s'est égaré, il va quérir ce qui s'est perdu. J'ai vu Israël écrasé de maux, dit-il; je l'ai vu déchiré par des loups cruels. Pouvais-je le mépriser et l'abandonner? J'ai arraché sa main déjà prise dans la gueule du tigre; j'ai recueilli ses entrailles qui faisaient naufrage dans un fleuve de sang. J'ai rompu les portes des vieilles prisons, fait voir l'aveugle. rendu la vie à Lazare. Et cet autre qui était devenu la demeure des démons, vivant parmi les sépulcres, je l'ai débarrassé de ces hôtes abominables.

Qu'il est donc beau, pourrait ajouter saint Basile de Séleucie, sur les montagnes de la charité, ce pasteur si bienfaisant ! Qu'il est beau entouré du troupeau qu'il nourrit de sa doctrine immortelle. Qu'il fait bon l'entendre chanter ses cantiques spirituels, réunissant les agneaux au son de sa très douce voix et charmant les âmes par sa tendresse autant que par sa beauté. Mais, en même temps, qu'il est terrible contre les loups ravisseurs ! Aucun ne lui échappe de ceux dont la dent meurtrière a déchiré quelque petit du troupeau.

Aussi voyez-le, et c'est là une autre marque du bon Pasteur, Il marche devant les brebis : *ante eas vadit.* Il prend donc pour lui-même les hasards de la route et le danger des explorations difficiles. Il ne mène jamais ses brebis parmi des terres inconnues et des pâturages douteux. « Je susciterai, dit le Seigneur, un pasteur qui mènera paitre mes brebis. Elles trouveront des pâturages exquis sur les montagnes d'Israël. Là, elles se reproseront aux frais ombrages, sur des gazons verts ; elles se nourriront à l'envi et trouveront à boire l'eau de la sagesse qui leur donnera la santé et le salut. (Eccl. xv. 3.) O Jésus, conduisez votre peuple comme des brebis. (Psau. 76. 21.) Faites-nous du nombre de ces brebis heureuses et donnez-nous vos divins pâturages.

Mais le Pasteur qui marche devant le troupeau, se trouvera une fois ou l'autre en face de l'ennemi du troupeau chéri. Il lui faudra lutter

et peut-être même périr. Mais c'est la plus haute marque du bon Pasteur. « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Ni la lutte ni la mort pour le salut des âmes ne sauraient l'épouvanter. Rien ne lui paraît dur, ni amer, ni insupportable. Les flèches empoisonnées, les glaives étincellants n'arrêtent pas son amour. Le sacrifice de sa vie est le signe le plus caractéristique du bon Pasteur.

Ah ! frères, combien ce Pasteur dépasse tous les autres ! Eux se nourrissent au moins du lait de leurs brebis et se couvrent de leur laine. Mais vous, ô Jésus, vous ne demandez rien aux vôtres. Vous montrez que le pasteur est pour le troupeau et non le troupeau pour le pasteur. Non seulement vous les nourrissez de la meilleure pâture, mais vous vous donnez vous-même en nourriture à vos brebis. Vous êtes pasteur et pâture tout ensemble. (*Idem pastor et pascua.*) Quel pasteur s'écrie saint Chrysostôme, songea jamais à nourrir son troupeau de son propre sang !

Mais remarquons bien, chers frères, la parole du Maître. Il ne dit pas : le bon Pasteur *donnera* sa vie pour ses brebis ; mais le bon Pasteur *donne* sa vie pour ses brebis. C'est, qu'en effet, Jésus n'attendra pas le Calvaire pour s'immoler ; il le fait tous les jours. Il donne sa vie en temps de paix comme en temps de persécution. Il donne ses joies, son repos, ses sollicitudes, ses veilles et ses fatigues. Il lui faut souvent perdre l'amitié de ses brebis afin de les sauver. Même

en se dévouant sans cesse il n'échappe pas à l'aversion de ceux que gênent ses tendres vigilances. Aussi être pasteur comme Lui, c'est donner sa vie en toutes ses heures, en attendant la grande, celle qui consomme le sacrifice dans l'héroïsme de l'amour et de la mort.

Certes, chers frères, si le Pasteur de nos âmes diffère si grandement des pasteurs ordinaires, combien surtout diffère-t-il du mercenaire! « Le mercenaire, ajoute le divin Maître, celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, ne voit pas plutôt venir le loup qu'il abandonne les brebis et s'enfuit, et le loup les ravit et disperse le troupeau. »

Jésus prononçant ces paroles devant les Pharisiens, les contraint à voir, dans sa divine personne, les traits du vrai Messie, et les oblige aussi à se reconnaître sous les traits du mercenaire. Ce n'est ni au dévouement, ni à l'amour, que se reconnaît le mercenaire, mais à l'intérêt personnel. Il n'est pas l'homme du sacrifice, son nom même l'indique. Il est l'homme du gain. Il n'est pas pour donner, mais pour recevoir. Aussi, quand son intérêt court des risques, il abandonne le troupeau et s'en va. D'autres que les Pharisiens, n'est-ce pas, chers frères, peuvent ici s'instruire? Ceux qui ne cherchent dans leurs fonctions que les honneurs et les bénéfices, sans souci du service à remplir, du dévouement à pratiquer, ne sont-ils pas des mercenaires?

Aussi, quand viennent les mauvais jours, que le gain, le repos, la jouissance et surtout la vie sont en péril, il faut voir comme ils disparaissent. Que leur importent les dangers et les maux dans lesquels vont tomber les peuples ? Que leur fait l'invasion des loups dans la bergerie, pourvu qu'ils puissent se mettre à l'abri ? Autant ils furent prompts à se présenter quand il y avait à jouir, autant ils sont rapides à s'éclipser quand il peut y avoir à souffrir quelque chose. Ceux qui ne cherchent qu'à profiter de la sueur du peuple, comment demeureraient-ils lorsque l'heure de se sacrifier pour le peuple a sonné. L'égoïsme ne fait jamais de héros.

Il y a, du reste, plus d'une manière de fuir. Ce n'est pas seulement la disparition du gardien qui est une fuite, c'est aussi quelquefois le silence. On fuit sans changer de lieu, quand on refuse la lumière, la consolation, l'encouragement, la direction. C'est fuir que de se cacher sous le silence. Vous êtes demeuré de corps, dit un Père, mais vous avez fui de cœur. Vous avez fui parce que vous vous êtes tu. Vous vous êtes tu, parce que vous avez craint. O pasteurs, prenez garde. Le loup ne demande que le sommeil du berger. L'impie ne souhaite que votre silence. Il ne réclame pas que vous disparaissiez, mais que vous vous taisiez. Les mercenaires se tairont. Les vrais pasteurs élèveront la voix. Ils la feront résonner comme une trompette, et les loups craindront. Souvent, pour être tenus, il suffira de la vigilance des pasteurs. S'ils aper-

çoivent seulement la houlette levée comme une verge, ils se tiendront à distance du troupeau.

Il y a des temps où les pasteurs et les mercenaires ne se distinguent pas aisément l'un de l'autre. Mais quand l'ennemi paraît, toute hésitation cesse. L'un demeure et l'autre s'enfuit. L'un crie au loup, et l'autre garde le silence. Les temps de paix ont des avantages que l'Église apprécie pour ses troupeaux bien-aimés. Les temps de persécution ont bien les leurs. Chacun alors se montre ce qu'il est. Et, si c'est un sujet de grande affliction de rencontrer des mercenaires qui fuient ou se taisent, quelle joie de voir des pasteurs généreux braver les violences de la fausse politique et de la haine ! Et quel éclat salutaire répand dans le monde l'héroïsme de leur charité !

« Mais, ajoute le divin Maître, j'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie. Il faut que je les amène aussi. Elles écouteront ma voix et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

Le divin Maître aperçoit, dans le lointain des terres et des âges, des brebis qui ne sauraient elles-mêmes le voir. Elles aussi sont l'œuvre chérie de ses mains, et son cœur ne peut consentir à les laisser loin de la lumière et de la vie. Il ne veut point cacher ses désirs aux Pharisiens superbes qui tiennent la Gentilité en si profond mépris, et qu'il tient lui en si grande compassion. Oui, ces brebis qui ne sont pas de

la bergerie, il veut les amener, pour les rendre heureuses, et il les amènera.

Il est vrai qu'il a dit un jour : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Sans doute, répondent les saints Docteurs ; mais ceci doit s'entendre d'une présence et d'une action corporelle. Au point de vue spirituel, il est venu pour tous les hommes, et tous auront leur place au bercail.

Or, ces brebis qu'il n'ira point chercher personnellement, qui ira les prendre et les amener ? Qui ? Mais les apôtres ; les apôtres, ces hommes de flamme que rien n'arrêtera, s'emploieront le long des siècles à ce noble ouvrage. Si dispersées que soient les pauvres brebis dans les plus lointaines régions de l'infidélité, ils les visiteront : elles entendront leur voix, et elles se rangeront toutes dociles sous la houlette du vrai et unique Pasteur.

Faites donc, ô Jésus, ce que votre divine charité nous annonce. Que votre doux nom soit porté sur toutes les plages ! Que toute créature apprenne à vous connaître et à vous aimer ! Que toute brebis soit amenée et mise à l'abri de la faim et des loups ! Faites que ce pieux mystère de votre compassion ne soit jamais interrompu sous le soleil. Il y aura toujours des âmes assises à l'ombre de la mort ; suscitez toujours des vaillants qui explorent toutes les mers, abordent à tous les rivages, tant que la terre et l'humanité dureront.

Mais indépendamment de ces brebis qui sont

tout à fait hors du bercail, il y en a d'autres qui pour appartenir à la bergerie par le nom, en sont dehors par l'esprit ou la vie; présentes de corps, absentes de cœur. Il y a des hommes, dit saint Augustin, qui sont dans la maison de Dieu, et forment eux-mêmes la maison de Dieu, les justes; ma s il y en a d'autres, qui, quoique dans la maison de Dieu, ne sont pas la maison de Dieu, les pécheurs. Ils sont séparés du troupeau par les iniquités qui les dominent. Ils ne prennent plus leur place aux divins pâturages. La nourriture des brebis fidèles, c'est l'Eucharistie. Or, ce mets n'est point servi pour les pécheurs. Et ils le sentent si bien qu'ils s'en éloignent d'eux-mêmes. Le pain des anges est trop délicat pour leur palais blasé. Reconnais donc, reconnais, ô pécheur, que tu t'es séparé du troupeau, puisque tu vas chercher au loin tes pâturages.

Tu diras peut-être : je suis dans la bergerie ; j'appartiens à l'Église; je crois, j'espère. Mais de quoi sert au bras gangrené de tenir encore au corps par quelque nerf, s'il ne participe plus à sa santé et à sa vie? Si éloigné du cœur, comment en recevrait-il la sève? Le cœur de l'Église, c'est la charité. Or, celui qui n'aime pas demeure dans la mort. (*Qui non diligit manet in morte.*) Et il n'aime pas, celui qui reste dans son péché!

Hélas! et s'il ne participe pas aux biens du corps spirituel, il a le triste privilège de lui communiquer ses maux. La brebis galeuse peut passer son mal à d'autres. Ne te vantes donc

pas, pécheur, de ta foi ni de ton espérance. Tu viens avec les fidèles en nos fêtes et ils te reçoivent. Ils ne voient pas ton fond et ne sont pas tes juges; mais Dieu te voit et te sépare. Prends garde, pauvre pécheur, afin d'éviter que cette séparation spirituelle de la divine bergerie ne devienne pas l'éternelle? N'en est-ce pas, hélas! le commencement?

O Jésus! bon Jésus! daignez avoir pitié de ces brebis ingrates. Visitez-les et arrachez-les aux lieux sauvages où elles se sont dispersées. (Ézéchiel. xxxiv. 12.) Et daignez ensuite les faire paître auprès de la tente des pasteurs (*pasce hædos tuos juxta tabernaculum pastorum*), afin qu'il n'y ait plus désormais « qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

Pour nous, chers frères, ne sentirons-nous pas, pour un si bon pasteur, la plus vive des reconnaissances? Et si nous la ressentons, ne chercherons-nous pas à l'exprimer?

Quand le divin Maître a dit : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ». Il nous a montré le premier caractère de la brebis fidèle. La vraie brebis connaît donc le Seigneur Jésus, son pasteur. Il y a une double connaissance : celle de l'esprit, et celle du cœur. Celle de l'esprit absolument nécessaire, car comment pourrait-on aimer ce qu'on ne connaît pas, selon le proverbe latin connu : *ignoti nulla cupido*, mais tout-à-fait insuffisante, car à quoi servirait de connaître Dieu, si on ne l'aimait pas? Les démons qui ont de Dieu la connais-

sance de l'esprit, n'en sont ni moins méchants, ni moins malheureux, parce qu'ils n'auront pas et n'auront jamais la connaissance du cœur, qui fait tout ensemble la joie du Père et le bonheur des enfants? La vraie brebis connaît le Pasteur par l'esprit et par le cœur, par la foi et par l'amour. Et cette foi et cet amour ne sont pas seulement un sentiment intérieur, mais une sève qui s'épanouit en œuvres.

Un second caractère de la brebis fidèle, c'est d'écouter la voix du pasteur. « Elles entendront ma voix, a dit le Seigneur. » Avec quelle joie la vraie brebis écoute cette parole qui éclaire, dirige, soutient, console, ouvre les horizons fermés, pénètre les voiles. Ah! Seigneur, fermez, s'il vous plaît, notre oreille aux voix trompeuses du siècle, et que nous n'ayons jamais d'attraits que pour écouter la vôtre qui ne trompe jamais.

Un troisième caractère de la fidèle brebis, c'est de suivre le Pasteur. « Le divin Maître a ajouté en effet : « *Sequuntur me*, elles me suivent. » Mais où vous suivrons-nous, Seigneur? Ah! nous le savons et nous vous disons avec votre apôtre : « Je vous suivrai partout où vous irez ». « Celui qui vous suit ne marche pas dans les ténèbres ». Tous ses pas se font dans la lumière et la confiance. Que lui importe de vous suivre dans l'humiliation ou dans la mort. Qui vous suivra à l'humiliation, vous suivra à la gloire. Qui marchera à la mort avec vous marchera avec vous à la résurrection.

Evangile pour le troisième dimanche après Pâques

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps et vous me verrez ,parce que je vais à mon Père. Sur cela quelques-uns de ses disciples se dirent les uns aux autres : Que veut-il nous dire par là : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais à mon Père ? Ils disaient donc : Que signifie cette parole : Encore un peu de temps? nous ne savons ce qu'il veut nous dire. Mais Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que je vous ai voulu dire par ces paroles : encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous gémirez, et tout le monde sera dans la joie. Vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse se changera en joie. Lorsqu'une femme enfante, elle est dans la douleur parce que son heure est venue ; mais après qu'elle a enfanté un fils elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie d'avoir mis un fils au monde. Ainsi vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.

Vingt-septième Homélie

La tristesse et la joie

Après la dernière cène, et au moment de sa Passion, Jésus dit à ses disciples : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps et vous me reverrez, car je vais à mon Père. » Et les apôtres se disaient les uns aux autres : « Qu'est-ce que cela ? Que signifient ces paroles : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps et vous me reverrez. Nous ne savons ce qu'il nous dit. »

La sainte Église nous fait lire aujourd'hui ce passage du saint Évangile parce qu'il est très approprié à l'heure où les apôtres se trouvaient et où nous nous trouvons nous-mêmes, entre la Pâque passée et l'Ascension qui approche. Tâchons d'en prendre les renseignements.

Les apôtres étaient peu cultivés, et le départ prochain du Seigneur répandait sur leur âme un voile de tristesse obscurcissant encore leur esprit. Les paroles du Maître d'ailleurs semblaient renfermer une contradiction, dit le vénérable Bède : « Si nous devons nous voir, comment vous en allez-vous ? Et si vous vous en allez, comment vous verrons-nous ? Il ne faut donc

pas s'étonner si les apôtres ne comprennent pas...

Que de fois nous arrive-t-il à nous-même de ne pas comprendre et de nous étonner, comme s'il était dans notre nature et dans nos habitudes de comprendre toujours ! Une trop longue expérience de notre faiblesse devrait, ce semble, nous avoir appris à modérer notre curiosité et à contenir nos désirs. Quoi de plus déraisonnable que de vouloir soumettre à la raison des choses qui surpassent sa portée. A l'école du Seigneur, la meilleure disposition est la soumission.

Jésus annonçait à ses apôtres, comme prochaine, sa mort après laquelle ils ne le verraient pas ; et puis, comme devant bientôt suivre, sa résurrection après laquelle ils le reverraient.

En appliquant ce passage, selon le désir de l'Église, à l'heure qui précédait l'Ascension du Maître, en voici l'explication naturelle : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus parce que je m'en vais à mon Père. » C'est bien, en effet, au saint jour de l'Ascension que Jésus va quitter la terre et s'asseoir à la place que lui ont conquise ses travaux et sa mort.

Il s'en va à son Père. Cela devait être. Le fils va au Père. Et nous-mêmes, n'est-ce pas notre destinée d'y aller comme Lui ? Dieu est notre Père. Il nous faut aussi aller à Lui ? Jésus l'entend bien. Il nous a dit : « Je vous recevrai auprès de moi pour que vous soyez là où je suis.

Béni soyez-vous, ô Seigneur ! Vous allez à votre Père qui est notre Père, et vous voulez

que nous y allions avec vous. Où irions-nous, en effet ? La vie éternelle est-elle ailleurs qu'auprès de votre Père et de vous ?

Passe encore pour ces paroles : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus. » Elles sont assez claires; puisqus Jésus va monter au Ciel sons peu de jours, il est manifeste qu'alors les apôtres ne pourront le voir. Mais ces autres : « Encore un peu de temps et vous me reverrez », que peuvent-elles signifier ? Jésus, une fois monté au Ciel, doit-il donc redescendre bientôt ? Et les apôtres peuvent-ils s'attendre à le revoir dans sa chair ? Nous savons qu'il doit ainsi venir à la fin du monde pour le jugement universel. Mais nous ignorons qu'il doive revenir avant cette fin des temps. Si Jésus veut réellement parler d'une venue prochaine dans sa chair, nous ne comprenons pas. Et s'il entend parler de cette venue dernière de la fin des temps à l'ouverture de l'éternité, comment peut-il dire : « Encore un peu de temps et vous me reverrez ? » La longue durée des siècles est-elle donc si peu de chose ? et peut-elle être appelée un peu de temps ?

Oui certainement, au dire de saint Augustin.

Ce peu de temps désigne bien la durée du monde.

Ce peu de temps doit s'entendre de la durée des siècles qui nous séparent du jour où nous verrons le Dieu des Dieux dans Sion, nous dit saint Bonaventure.

Encore un peu de temps, en effet, et celui qui doit venir viendra et il ne tardera pas.

La durée de tous les siècles pour Dieu n'est qu'un moment. Et pour nous, elle est aussi bien peu de chose, soit que nous la comparions à l'éternité, soit que nous la considérions en elle-même. En face de l'éternité, mille ans c'est comme un jour.

Et si mille ans c'est comme un jour, qu'est-ce donc que la vie si courte de l'homme ?

Les livres saints la comparent à un torrent qui passe précipitamment dans les vallées ; à une vapeur servant à peu de chose ; à la fumée que le vent emporte ; à une flèche lancée ; à une ombre qui passe ; à une image qui s'efface.

C'est bien vite, dit saint Pierre, qu'il faut déposer mon « tabernacle ».

C'est donc vraiment dans peu de temps que nous verrons le Seigneur, puisque la fin de tout arrive si vite et que nous finissons nous-mêmes si rapidement. Le fil si léger de notre vie nous sépare seul de ce moment béni. Et quel bonheur cette pensée donne à l'âme juste ! Aussi, dans l'amour du Maître qui la presse, trouve-t-elle cette vie encore trop longue ! O peu de temps ! ô peu de temps ! dit-elle avec un saint Docteur. Est-il possible, ô pieux Seigneur, que vous appeliez peu de temps ces heures si lougues de votre obsence et de notre exil. Pardon, Seigneur, d'aller contre votre parole ! Ah ! ce peu de temps est bien long. Quand viendrai-je ! Quand apparaîtrai-je devant votre face ?

Je ne serai rassasiée qu'à la vue de votre gloire. Sans doute ce temps est court pour les mérites qu'il me faudrait acquérir ! Mais qu'il est long pour les vœux ardents de mon cœur !

Et cependant tout au contraire, ce temps, qui paraît si long à l'âme éprise des charmes du Seigneur Jésus parait bien court au mondain. Jouir si peu de cette vie si chère ! n'avoir que des joies qui périssent à l'instant même où elles commencent, et en voir tarir si promptement la source ! comme c'est cruel !

Aussi peut-on s'étonner que, trouvant la vie si courte, les hommes n'en fassent point un plus utile emploi, et que le Seigneur étant si proche, ils ne se préparent pas mieux à sa venue ! Le Seigneur va venir. Parole terrible pour qui voit périr tout ce qu'il a aimé et qui voit arriver le Dieu dont il a négligé le service !

Mais puisque c'est si vite que finissent les joies de la terre, pourquoi s'y tant arracher ? Est-ce la peine de se livrer ardemment aux joies qu'elle offre, aux bagatelles qui la remplissent ? Est-il concevable qu'avec tous les avertissements et toutes les expériences, l'homme puisse encore repaître son âme de rêves chimériques, ou nier l'amère brièveté des choses et si mal employer les heures fugitives dont il dispose ? Comme il était plus sage cet ancien qui ne voulait pas se réjouir avec les mondains de peur d'être affligé un jour avec eux !

Heureux ceux qui ne se laisseront pas séduire par cette fleur du siècle qui se fane du matin au

soir ! Heureux ceux qui ne consentiront point à devenir les jouets du mensonge et de la folie ! Nous ne sommes que des hôtes et des étrangers, dit saint Pierre.

Il ne saurait nous convenir de nous arrêter et de nous établir autrement que sous une tente qu'on pose le soir et qu'on lève le matin. Le souvenir de cette vérité est d'une si haute importance que le divin Maître a répété jusqu'à quatre fois dans ce passage de l'Évangile cette sérieuse parole : « Encore un peu de temps et vous me verrez. » Bien importante est-elle, en effet, car elle est l'alphabet de la vie chrétienne et le plus grand frein des passions qui tourmentent l'homme ici-bas.

Mais les interprètes ont vu de plus dans ces paroles une prophétie et une expression sensible de la conduite de Dieu, envers les âmes, dans les routes de la vie spirituelle. Ce sont, en effet, toujours des vicissitudes de départ et de retour.

Ces alternatives d'absence et de présence, de délaissement et de consolation, c'est toute l'histoire des âmes à la recherche de Dieu. L'absence du Maître, c'est la tristesse ; sa présence, c'est la joie ; son départ, c'est l'épreuve ; son retour, c'est le relèvement.

Nul doute que ce ne soit là des vues toutes de bienfaisance. Dieu veut éclairer, animer, perfectionner les âmes qu'il aime !

Il est d'ailleurs à remarquer que ces alternatives de tristesse et de joie, de peine et de douleur, de zèle et de découragement sont, qui

qu'on fasse, l'état de la vie présente pour tous les enfants d'Adam. L'homme ici-bas flotte toujours entre la paix et le trouble, comme le vaisseau entre le calme et la tempête. La stabilité ne se trouvera que dans la vie future. Là seulement toujours la joie ou toujours la désolation.

Mais ces changements subits si fréquents et souvent inexpliqués, ont de très grands avantages spirituels. Ils apprennent à l'âme à se bien connaître, et par suite à se défier d'elle-même et à compter sur Dieu. Ils lui montrent la nécessité de profiter de tout pour hâter sa marche vers la vertu, et surtout de l'absence du Maître si fréquente et si propice pour la génération des vertus. C'est alors que fleurissent les saintes vertus si nécessaires de résignation, d'humilité, de patience.

L'âme s'épure dans l'épreuve, comme l'or dans le creuset. Bien loin que la sécheresse soit un obstacle au progrès de l'âme, elle est, au contraire, un moyen des meilleurs : c'est vraiment alors que l'âme généreuse travaille, et d'autant plus méritoirement qu'elle semble travailler seule. Lorsque Dieu fait sentir sa présence, l'élan de l'âme est si facile et si vif qu'il semble que c'est Dieu qui travaille en elle plus qu'elle-même. Où serait d'ailleurs le mérite d'une âme qui serait toujours soutenue par une grâce sensible ? Jésus retire ses dons ; mais seulement en apparence ; et il le fait pour voir ce que peut l'âme par elle-même ; et pour l'habituer à agir quel que soit le vent qui souffle.

Il est manifeste aussi qu'une jouissance continue de la divine présence, tout en diminuant les mérites d'une âme, risquerait de s'user par l'habitude. L'interruption allume les désirs que la perpétuité pourrait quelquefois éteindre.

L'âme délaissée peut bien certes se lamenter de son délaissement, appeler ardemment le retour de Jésus ! mais qu'elle ne se décourage et ne se désespère jamais. Jésus d'ailleurs se cache plus qu'il ne s'éloigne. Elle ne le voit pas ; mais il daigne la regarder avec tendresse et se complaire à ses efforts. Au reste quand il lui dit : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez pas », Il ajoute tout aussitôt une promesse qu'Il ne manquera pas de tenir : « Encore un peu de temps et vous me verrez. »

Mais il est bien nécessaire aussi que l'âme visitée par les faveurs célestes ne se repose point en elles. Dieu les lui envoie plutôt pour l'encourager dans sa faiblesse que comme moyen de perfection. C'est comme un oasis de quelques heures pour le voyageur du désert. Le Maître se fait sentir au cœur et donne à la pauvre âme un divin rafraîchissement. Mais Il ne tarde pas à dire aussi à l'âme heureuse : Encore un peu du temps et vous ne me verrez pas.

La vraie sagesse chrétienne consiste donc à à ne point se troubler dans les aridités, et à ne point faire fond sur les consolations ; mais à bénir Dieu des unes et des autres, car toutes viennent de Lui, dans un dessein miséricordieux.

« Or Jésus sachant que les apôtres voulaient

« l'interroger leur dit : Vous vous demandez les « uns aux autres ce que j'ai voulu dire par ces « paroles : encore un peu de temps et vous ne « me verrez plus ; encore un peu de temps et « vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous « le dis : Vous pleurerez et vous gémirez vous « autres et le monde sera dans la joie. »

Remarquons d'abord l'étonnement que durent ressentir les apôtres en voyant leurs pensées connues, tandis qu'ils se les étaient communiquées secrètement. Mais aussi quel accroissement ce dût être pour leur foi ! pouvaient-ils à un trait si frappant de la pénétration du Maître ne pas reconnaître en Lui Celui qui sonde les cœurs ? Saisis nous-mêmes de cette pensée d'un Dieu qui pénètre les plus profonds secrets, gardons-nous d'oser devant Lui ce que nous n'oserions pas devant les hommes. Cette assurance que Dieu voit tout est effrayante pour le pécheur ; mais elle peut lui être bien salutaire. Il est difficile de se sentir suivi par l'œil de Dieu et de ne pas éviter ce qui blesse sa divine sainteté. Quant au juste, elle ne peut lui être que douce et encourageante. Aucun soupir, aucune aspiration, aucun bon désir, aucune bonne œuvre qui ne soient vus et entendus par le Seigneur.

Or Jésus tout bon va répondre à la préoccupation de ses apôtres. Il lui arrive quelquefois de repousser des supplications, mais c'est qu'elles ne viennent pas d'un cœur assez préparé Au contraire souvent il exauce de simples désirs parce qu'ils sortent d'un cœur qui lui est agréa-

ble. C'est donc ordinairement la disposition des âmes qui décide de la différence dans les manières de faire du Seigneur.

Mais quelles étranges explications et combien sombres pour la nature humaine! « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus. Vous pleurerez et vous gémirez, vous. Et durant ce temps, devant vous, le monde sera dans la joie. » Est-ce donc ainsi, Seigneur, que vous encouragez les hommes qui se donnent à vous ? C'est ainsi que fait Jésus et il ne faut pas craindre que les apôtres et les serviteurs jamais lui manquent.

Ce fut toujours la loi des saints de gémir et de pleurer durant la vie. Les prophètes passèrent par toutes les douleurs. Mais depuis le drame douloureux de la vie et de la mort du Maître, il ne se peut qu'il en soit autrement. Les apôtres et les vrais enfants de Dieu ne sauraient avoir un plus noble sort. Les prophètes préludèrent aux douleurs de la Rédemption que les disciples de Jésus devaient continuer. Apôtres et disciples, soyez donc bien avertis et tenez-vous prêts.

La terre sera toujours un lieu d'exil pour les âmes éprises de l'amour divin. Comment pourraient-elles se réjouir dans les biens terrestres quand elles n'aiment que les célestes ; et se plaire parmi les habitants de Cédar lorsque leur conversation est déjà dans le ciel ? Tristesse à cause des ombres de la foi, des assauts à la tentation, de chutes plus ou moins nombreuses et

plus ou moins graves, de langueurs et de découragements amers ; tristesse à cause des misères du siècle, de l'iniquité triomphante des pécheurs, des calamités que ces misères et ces iniquités attirent ; tristesse à cause de privations, de maladies, de chagrins, de périls de toute sorte ; tristesse à cause de la jalousie, de la haine et de la persécution des méchants qui ne sauraient supporter sans colère ceux dont la présence mortifiée condamne les passions et les folies. Tel est bien le lot des enfants de Dieu, et le Seigneur ne s'est point trompé dans sa prophétie.

Quant aux mondains, pendant que gémissent et pleurent les amis de Dieu, ils se livrent à toutes les joies que la vie peut donner. Comme le marin cherche le vent pour enfler sa voile, ils cherchent le plaisir pour la leur. Les plaisirs légitimes, ils les savourent jusqu'à l'abus ; les plaisirs défendus, ils ne sauraient s'en priver, et ils leur trouvent une saveur supérieure. Leur délectation c'est de faire le mal et de tressaillir d'aise dans les plus détestables choses.

Ils ne savent mettre leur bonheur que dans les joies mêmes qui devraient les désoler. Et loin de rougir de leurs débordements, ils les étalent, comme si leurs passions trouvaient un nouvel assouvissement dans l'effronterie de leur publicité ! Jouir et se réjouir, tel est le monde !

Seulement leur félicité n'est pas sans mélange ! Au fond du calice, il y a de la tristesse et du chagrin.

Ils n'échappent ni à la maladie, ni au dégoût,

ni à la honte, ni au remords. Et puis surtout, comme elle dure peu cette félicité tant aimée ! comme la vie, elle ressemble à un point imperceptible.

Le mondain a son heure sans doute, mais comme elle est courte ! Et puis la parole s'accomplira sur lui : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez et gémirez. Quant à vous qui passez par la tribulation, votre tristesse se changera en joie. Les choses sont ainsi disposées, dit Tertullien, qu'elles doivent toutes subir des changements ! Ceux qui se réjouissent pleureront, et ceux qui pleurent se réjouiront.

Jésus marque bien ainsi la ressemblance et la différence entre le sort de ses amis et celui des mondains. La joie et l'affliction seront pour tous: Tous tremperont leurs lèvres à ces deux coupes. Seulement les uns commenceront par la douleur, et les autres qui commencent par la douleur finiront par la joie. Les larmes sont la route qui mène à la félicité. La tristesse enfante la joie.

Et cette joie sera durable. Celle des tyrans est toujours bien courte : bien longue, au contraire, sera celle des martyrs. Nul ne pourra jamais vous enlever cette joie, dit le Seigneur. Elle durera comme la digne récompense des vertus et des mérites qui l'ont conquise. Je vous verrai de nouveau et votre cœur se réjouira. L'homme, comme c'est juste, recueille ce qu'il a semé. Le Seigneur l'a vu pour l'appeler et le verra pour le couronner.

N'allez pas croire cependant que dans l'enfantement douloureux des félicités futures, les saints ici-bas soient dans une tristesse sans consolation. De même que les jours les plus radieux du pécheur ne sont jamais sans nuages, les jours tristes du juste ne sont jamais sans soleil. Pendant qu'il garde la patience dans la tribulation, l'espérance dore les sommets de son âme et lui annonce la joie qui va venir.

La tristesse des serviteurs de Dieu, surtout de ceux qui souffrent pour les misères de leurs frères est une tristesse pieuse que saint Augustin appelle une misère heureuse.

Dieu ne manque jamais de visiter les âmes qui lui demeurent fidèles dans la vallée des larmes. Ne descendit-il pas dans la fosse avec son prophète? Et l'abandonna-t-il dans les fers?

L'assistance de Dieu est si sensible dans ses serviteurs que le monde ne peut pas s'expliquer la joie qui rayonne sur leur physionomie. Au milieu des flots de tribulation dont ils sont assaillis, il semble qu'ils devraient être tristes, et ils sont toujours dans un plein contentement.

Le divin Maître a bien voulu imprimer fortement cette consolante vérité dans le cœur de ses apôtres et dans le nôtre. Aussi use-t-il d'une comparaison éloquente : Quand une femme est dans le travail de l'enfantement, dit-il, elle éprouve une grande douleur, car son heure est venue. Mais lorsqu'elle a mis un fils au monde, elle ne se souvient plus de sa douleur, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est venu au

monde. Ainsi en sera-t-il de vous. Vous ètes maintenant dans la tristesse ; mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous enlèvera votre joie. La vie présente, c'est l'enfantement de la vie future. La tristesse présente, c'est la mère de la joie céleste. Le fruit de nos tribulations sera l'éternelle félicité.

Mais ce n'est pas tout. La femme en travail, dit un saint docteur, s'attriste moins de sa douleur qu'elle ne se réjouit du fruit qu'elle attend.

Elle ne voudrait certes pas échapper à ces déchirements au prix de la consolation qu'elle espère. La douloureuse fécondité lui est plus chère que la plus tranquille stérilité! Et puis quand l'heure est passée, et qu'elle presse son enfant dans les bras, son bonheur est si grand qu'il ne laisse subsister, non seulement aucune douleur, mais pas même le souvenir de celle qu'elle a endurée.

Telle est bien la Sainte Eglise. Tels sont les apôtres. Tels aussi tous ceux qui ont l'honneur de travailler à l'enfantement du Christ en leur âme ou en celle des autres.

Telle est bien la Sainte Eglise, mère féconde en bonnes œuvres et en enfantements spirituels. Elle ne produit ses enfants et ses œuvres que par la souffrance. « O mes fils que j'enfante à nouveau, dit-elle, jusquà ce que le Christ soit formé en vous ».

Ah ! que cet enfantement est laborieux ! Voyez, dit saint Chrysostôme, voyez s'émouvoir ses entrailles maternelles. Quelle anxiété ! Quelles

lamentations ! Bien plus triste que les filles d'Adam, car ses douleurs se renouvellent aussi souvent, ô mon Dieu ! qu'elle voit ses enfants s'éloigner de vous. Mais heureuse aussi comme elles, à cause de la joie qu'elle attend. Elle a même d'autant plus de courage à souffrir qu'elle sait quel fils Dieu lui donnera. La mère naturelle ignore quel sera le sien, sage ou insensé.

L'Église sait qu'elle aura un homme parfait et fort, héritier du royaume céleste.

Remarquons, avec saint Augustin, que l'Évangile parle d'un fils, et non d'une fille, pour montrer la valeur qu'il déploiera dans les actes qui préparent les joies de l'éternelle contemplation.

Aussi, après les désirs, les gémissements, les supplications, ce sera la louange et la félicité.

Mais ce n'est pas là seulement l'histoire de l'Église et de l'apostolat. C'est aussi la nôtre. C'est celle de toute âme en travail de la vertu. La souffrance précède la joie ; elle en est la condition indispensable.

Le juste ressemble à la mère qui, mettant un fils au monde, gémit dans les douleurs de l'enfantement et se réjouit dans le fruit que Dieu lui donne. Il lui faut ressentir les brisements intérieurs de sa volonté, de ses affections, pour avoir ensuite la joie de voir arriver ce noble enfant qui s'appelle la vertu ou la perfection.

Quelque douloureux que soit l'enfantement naturel, la femme l'aime encore mieux que la stérilité qui la priverait des joies de la maternité ! Et toi aussi, chrétien, tu dois préférer à

une honteuse stérilité la douloureuse fécondité. Rien n'est misérable comme la stérilité spirituelle. Rien n'est glorieux comme la fécondité des âmes.

Or, ton heure est venue, chrétien. Le travail et les douleurs sont là. Prends-les noblement : affronte avec joie les déchirements qui feront ta joie et ta gloire. Bien grande, certes, est la joie d'une femme qui a donné à la terre un fruit mortel ; bien autrement grande sera celle du chrétien qui aura donné un fruit immortel au paradis ; d'autant plus que ce fruit béni n'est autre que lui-même. En souffrant généreusement, il se sera enfanté lui-même à une nouvelle vie, la meilleure des vies.

Qu'importent donc les moments de l'épreuve? Ils sont courts. Qu'importent les déchirements? Ils touchent à une joie qui emporte toute douleur et n'en laisse pas même subsister le souvenir. O chrétien ! ne sois donc jamais de ces lâches qui se présentent à la porte de l'enfantement et n'ont point la force d'enfanter (Isaïe. 37. IV. 3.) Rien ne saurait être plus honteux, ni plus déplorable. Rien, au contraire, n'est grand comme la fécondité surnaturelle en larmes qui multiplient à l'infini sur la terre et les hautes vertus, et les âmes appelées à les produire. Rien n'est bon comme elles, puisque, versées pour le Maître, elles nous mériteront de le voir, et nous procureront une joie que personne ne pourra nous enlever.

Evangile pour le quatrième dimanche après Pâques

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Maintenant je vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse vous a saisi le cœur. Cependant je vous dis la vérité : Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde du péché, de la justice et du jugement ; du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; de la justice, parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me verrez plus ; et du jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand l'esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité, car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra ce qui est à moi, il vous l'annoncera.

Vingt-huitième Homélie

Le prochain départ de Jésus

Jésus ressuscité ne doit pas rester sur la terre. Un jour Il dit à ses disciples : « Je vais à Celui qui m'a envoyé, et personne d'entre vous ne me demande : où allez-vous? Mais parce que je vous ai parlé ainsi la tristesse a rempli votre cœur. »

Aucun des apôtres n'a demandé à Jésus où Il va. Le Seigneur en paraît étonné; mais c'est plainte et tendresse plutôt que reproche; bonté qui s'épanche et console des cœurs affligés.

Certes si la tristesse a gagné les apôtres, il n'y a pas à s'en étonner. La privation de la présence du Maître, la solitude dans laquelle ils vont tomber, les périls qui ne manqueront pas, c'est plus qu'il n'en faut pour être tristes. Qui ne l'eût été à leur place? Nous-mêmes qui, depuis sa naissance en Bethléem, avons pieusement suivi le Maître avec la sainte liturgie, pouvons-nous, en entendant cette parole : Je m'en vais, ne pas sentir aussi la tristesse pénétrer nos cœurs? Encore quelques jours et Jésus va s'élever au ciel, et l'année perdra le charme radieux qu'elle empruntait, jour par jour, aux discours et aux actes de notre Emmanuel. L'attachement des apôtres, trop humain encore, se complaisait

dans une présence sensible, et il devenait nécessaire de l'épurer. La charité, qui est un amour éminent, vit dans l'absence aussi bien que dans la présence de l'objet aimé. Elle ne se soutient point par les sens, mais par la foi. Les apôtres ne peuvent encore le comprendre : mais bientôt leurs vues s'élèveront grâce au divin Esprit. Au reste, si Jésus parle de la tristesse qui les accable, c'est moins pour les reprendre que pour les instruire. Il veut leur apprendre qu'ils ne doivent s'affliger, ni pour Lui qui s'en va à son Père, ni pour eux qui ne seront pas délaissés.

La tristesse qui s'empare de l'âme chrétienne dans les jours qui précèdent le mystère de la divine Ascension n'est point la même que celle des apôtres. La présence mystique est moins émouvante que la présence corporelle, et puis les enfants de Dieu sont plus éclairés que ne l'étaient, à ce moment, les apôtres sur les motifs et les avantages de cette Ascension. Ils savent où va Jésus et la mission qu'il remplira auprès de son Père. Nous n'ignorons pas ce que nous pouvons et devons attendre de son intercession. Heureux! si nous reconnaissons, en toute humilité, que nos mérites sont bien insuffisants sans les siens, que les siens sans les nôtres ne nous sauraient être appliqués, et que dès lors deux choses s'imposent, l'une de travailler, puisque, sans ce travail personnel, les mérites du maître ne nous serviraient de rien, l'autre de nous unir intimement à Lui, afin de puiser dans ses mérites, de quoi suppléer à l'insuffisance des nôtres.

Mais à voir la nonchalance de quelques-uns, on les croirait du nombre de ceux qui se croient dispensés, en vertu des mérites du Seigneur, de travailler à leur salut. Et à voir la confiance extrême de certains autres en leur propre valeur, ne dirait-on pas qu'ils ont la prétention de se suffire? Certes si Jésus a repris les apôtres à cause de leur tristesse, ne doit-il pas condamner, et ceux qui ne font rien parce qu'ils attendent tout de Lui, et ceux qui ne demandent rien, parce qu'ils attendent tout d'eux-mêmes?

Les interprètes ont remarqué l'état tranquille du Maître quand Il dit : « Je vais à Celui qui m'a envoyé ». Mais outre que la possession absolue de soi est naturelle au Fils de Dieu, Jésus n'a pas à s'émouvoir, car Il sait où il va. Il monte vers son Père, là où se trouvent tout repos et toute joie.

Et nous qui devons nous en aller aussi, pouvons-nous avoir la même tranquillité? Qui de nous peut être sûr du lieu où il va? Vers son Père bien-aimé ou vers un juge sévère? Nos désirs sans doute sont pour le ciel; mais nos œuvres ne sont-elles pas pour la terre? Ah! quelle inquiétude devrait avoir celui qui ne sait où il va, ou qui ne fait pas ce qu'il faut pour arriver au terme qu'il désire! Heureux celui qui ne craint pas de se demander : Où vais-je? et qui, sans mollesse, prend la route de sa Patrie!

« Cependant, continue le Seigneur, ce que je vous dis est la vérité. Il est utile que je m'en aille. » Oh! Maître, nous savons bien que vous

dites la vérité; vous êtes vous-même la vérité dans sa plénitude; mais pour cela même nous ne comprenons pas qu'il nous soit utile que vous partiez. Peut-il être utile à la terre que le soleil cesse de l'éclairer et de le réchauffer?

La présence de Jésus a eu ses avantages; son absence aura les siens. Les apôtres sont encore ignorants comme de pauvres pêcheurs, et faibles comme des enfants. Habitués à la compagnie de Jésus et trouvant tout en Lui, ils n'éprouvent aucun besoin des biens célestes. Leur vie est telle qu'ils n'en voudraient jamais d'autre. Toutefois il y en a une bien différente qui les attend et il est nécessaire qu'ils s'y préparent. L'homme commence par se nourrir de lait; mais il lui faut ensuite recourir au pain. Les apôtres ont reçu la première formation grâce à la présence de Jésus; son absence fera la seconde.

Jésus présent, les apôtres sont tout à la joie de le posséder. Jésus parti, ils élèveront leurs désirs et porteront leur cœur où sera leur trésor. ils prendront en dégoût la terre; ils auront des appétits spirituels. Il leur fallut la présence de leur maître pour les attacher à Lui; il leur en faut la privation pour se dévouer à son ouvrage. Une présence sensible, avec les joies qui en sont inséparables, les distrairait des travaux de l'apostolat. Une présence spirituelle suffira à soutenir leur courage. Le départ de Jésus d'ailleurs ne sera pas un abandon. « Si je ne m'en vais pas, dit-il, le Consoleur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

Béni soyez-vous, Seigneur, pour ces promesses! Vous auriez pu vous contenter de dire à vos apôtres que votre mission était consommée, donnant à leur esprit une satisfaction suffisante; mais il vous a plu de donner aussi satisfaction à leur cœur par la promesse du divin Esprit, qui s'établira au milieu de l'Église comme son soleil fécondant.

Ainsi donc, ô apôtres, prenez courage, vous ne serez jamais seuls. Et vous, âmes chrétiennes, ne vous laissez pas aller à la tristesse à cause des absences de Jésus. Il ne s'éloigne pas de vous sans vous envoyer son divin Esprit. Jamais vous ne serez seules, ni dans les combats, ni dans les tribulations.

Mais Jésus ne s'arrête point là. Il fait aussi connaître la confusion dont le monde sera rempli. « Lorsque l'Esprit sera venu, dit-il, il convaincra le monde touchant le péché, la justice et le jugement. Touchant le péché parce qu'ils n'ont pas cru en moi; touchant la justice parce que je m'en vais à mon Père; touchant le jugement parce que le prince de ce monde est déjà jugé.

Et d'abord l'Esprit Saint convaincra le monde touchant le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi. Le péché, c'est donc l'incrédulité. Mais pourquoi l'incrédulité? Est-elle donc le seul péché? Non, elle n'est pas le seul, mais le principal, car c'est de lui que les autres découlent. L'incrédulité, qui éloigne les hommes du service de Dieu, les conduit à la suppression pratique

de Dieu. Or cette suppression ouvre la porte à tous les vices. De même que la foi est la source des vertus, les vices ont la leur dans l'incrédulité. Elle laisse l'homme sans autre frein contre les passions qu'un vain renom d'honorabilité dont tant de gens se moquent, et une crainte inefficace de la justice humaine qui arrête si peu les pervers.

L'incrédulité est de tous les péchés le plus funeste, car elle prive le pécheur du moyen le plus nécessaire pour obtenir son pardon. Sans la foi, qui seule inspire le repentir, comment arriver à faire un vrai pénitent? Le fidèle qui pèche dévie de la voie de Dieu; l'incrédule la perd tout à fait, et s'interdit de la retrouver par le mépris qu'il fait des moyens qui pourraient l'y faire rentrer.

Vienne donc l'Esprit Saint pour convaincre le monde touchant le péché. Il parlera par la bouche des apôtres, car ce ne sera point eux qui parleront, mais l'esprit de Dieu en eux. (*Nom enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.*) Ils ne cesseront de crier, et leur voix retentira comme une trompette. Ils reprocheront aux Juifs leur obstination à méconnaître le Messie. Et le monde, étonné de les entendre, convaincu par les miracles qu'ils opèreront, déposera ses erreurs et adorera ce qu'il avait blasphémé! O divin Esprit, daignez renouveler cette opération magnifique! Car les incrédules se sont multipliés parmi nous; et leur incrédulité plus audacieuse et plus criminelle que l'ancienne,

ne va-t-elle pas jusqu'à vouloir supprimer toute notion de Dieu, et, si elle le pouvait, Dieu lui-même. Tout éprise d'un progrès qui n'est certes pas son ouvrage, mais le produit lent et fécond des idées chrétiennes, n'en vient-elle pas à citer à son tribunal jaloux et haineux, pour la flétrir et la détruire, la persévérante bienfaitrice des peuples.

Mais quelle responsabilité pour des hommes qui, témoins des merveilles de la divine Rédemption, désertent, par une lâche faiblesse, le noble drapeau de la sainte foi! Quel malheur, quand, par une envie sombre et cruelle, ils mettent tous leurs efforts à éloigner les foules des croyances et des pratiques religieuses qui seules sauvent les individus et les nations! Trop semblables à la ville ingrate qui méconnut obstinément les prodiges de la divine miséricorde, pourront-ils échapper au sort qui lui fut fait? La descente du divin Esprit fut le signal des faveurs les plus éminentes pour les âmes de bonne volonté, mais aussi des plus terribles châtiments pour les ingrats.

« L'Esprit Saint convaincra aussi le monde touchant la justice, parce que, dit Jésus, je m'en vais à mon Père. » Il y a une justice bien insuffisante dont le monde est très fier. Il y en a une très ample qu'il ignore. L'Esprit Saint fera la lumière sur ces deux justices.

Une première erreur du monde, c'est de confondre la vertu particulière de justice qui consiste à rendre au prochain ce qui lui est dû, avec la

grande justice qui est l'ensemble de toutes les vertus. Une seconde erreur, c'est de prétendre que l'homme peut être juste par les simples forces de la nature.

L'Esprit Saint confondra également ces deux erreurs, et ouvrira des horizons nouveaux, immenses et magnifiques. En même temps qu'il désenchantera l'homme de la confiance qu'il a en lui-même, Il lui fera connaître la source, la gloire et les moyens de la grande justice.

La grande justice! Ah! elle rayonne assez au-dessus de la justice commune et restreinte, pour qu'il ne soit pas nécessaire de raconter sa gloire. Mais pour la produire, cette justice totale, il ne saurait suffire de quelques tronçons de loi morale, faibles vestiges des anciennes communications de Dieu avec l'homme, péniblement conservés à travers les débordements des âges, donnés par des philosophes comme leur propre sagesse ou le fruit de leurs investigations. De tous ces lambeaux, l'homme le plus éminent ne saurait tirer le code universel embrassant tous les devoirs, comprenant toutes les vertus, poussant l'humanité jusqu'à la perfection. A ce travail immense il faut l'Esprit Saint.

Mais avec Lui, au lieu de cette morale bornée, qui n'atteint que quelques hommes, qui ne touche qu'à quelques devoirs, c'est une morale universelle qui ne laisse aucun mal sans le condamner, aucun bien sans le prescrire, qui se montre et s'impose à tous les hommes, dont les grands

génies admirent la beauté et qui ravit les petits par sa simplicité.

Au lieu de cette morale vague, indéfinie, incertaine, sujet de vaines disputes dans les académies, c'est une morale fixe, claire, dont une autorité toujours vivante, partout présente et infaillible détermine le sens et l'étendue.

Au lieu de cette morale flottante, — qui ne repose que sur des intérêts et que des intérêts renversent, — c'est une morale appuyée sur les motifs qui doivent le plus émouvoir les hommes et sur les intérêts infiniment supérieurs de l'âme et de l'éternité.

Au lieú de cette morale boiteuse et molle qui autorise toutes les passions ou qui désarme devant elles, c'est une morale pure, sévère, ferme, à laquelle les plus ardents ennemis ne peuvent reprocher de tolérer le plus léger mal ni d'autoriser la moindre faiblesse; morale qui règle tous les devoirs, tous les hommes et tous les peuples, sous toutes les latitudes et pour toujours, et parfaitement efficace pour réaliser cette grande justice qui ne supporte aucune lacune dans l'homme, soit devant sa propre conscience, soit devant le prochain, soit devant Dieu.

Or, la racine de cette justice, c'est la foi; la foi qui n'aura toute sa plénitude qu'après que Jésus sera monté vers son Père. Sa présence la rend facile, mais la laisse incomplète. Son absence la rendra plus difficile, plus méritoire, et en fera vraiment la foi qui croit sans voir, sans rien voir de ce qu'elle croit. La justice vient de la foi.

Cette justice, s'écrie saint Augustin, naîtra donc, ô Jésus, parce que vous allez à votre Père et que les hommes ne vous verront plus. Le juste vit de la foi. Il en vit pleinement, s'il ne voit pas ce qu'il en croit.

Nous n'aurons donc la vraie justice que grâce à la foi qui la nourrit, l'augmente, la consomme. Qu'il vienne dès lors le divin Esprit. Et vous, ô apôtres de cette grande justice, faites-la resplendir dans le Maître que vous prêchez et dans toute votre vie. Que le monde apprenne à la connaître. Qu'il puisse comparer la justice précaire à cette justice totale et savoir qu'on n'y arrive que par la foi en Jésus et par la pratique fidèle de sa loi sainte.

Malgré tous ces enseignements, il y a des hommes qui glissent, sous des formes honorables, les erreurs dont ils sont imbus. Ils appellent juste, moral, honnête, probe, quiconque ne fait point de mal à autrui, quoique dépourvu d'ailleurs de la foi et des actes religieux qu'elle prescrit. Mais le prophète les a vus venir et les a stigmatisés : Ils se sont obstinés à un langage pervers « (*Firmaverunt sibi sermonem nequam.*) Et l'Église continue, par ses ministres, à confondre ces hypocrites. Elle dit à l'incrédule : Tu n'es pas juste, car le juste vit de la foi, et tu n'en as point. Elle dit au pécheur : Tu n'es pas juste, car tu ne laves pas ton étole dans le sang de l'agneau. (Apoc.22. 4.) Elle dit à celui qui ne reçoit pas l'Eucharistie : Tu n'es pas juste, car celui qui ne mange pas la chair et ne boit pas le

sang de Jésus n'a pas la vie en soi. (Jean. VI, 54.) Oh! que de justes selon le monde appraîtront un jour misérables! Que d'abominations longtemps cachées derrières d'hypocrites murailles seront montrées au grand jour. (Ezéchiel. VIII. 8.)

Envoyez, envoyez vite, ô Jésus, ce divin Esprit qui fera briller la grande justice. Que tous ces hommes, grâce à Lui, cessent, sous les dehors trompeurs d'une prétendue vertu civique, de servir la vaine gloire. Qu'ils cessent aussi ces mondains légers d'aspirer aux honneurs de la vertu en étalant tous les jours ces affections babylonniennes qui scandalisent les petits et les pauvres. Qu'ils sachent tous qu'il n'y a de vraie justice que celle qui met en prmière ligne les devoirs envers Dieu et envers son Christ. (S. Augustin.)

« Enfin l'Esprit Saint convaincra le monde touchant le jugement, parce que le Prince du monde est déjà jugé. » La loi primitive qui soumet tous les hommes à un jugement final ne s'effaça jamais de la mémoire des peuples. Les païens même la gardèrent fidèlement. Cette vérité cependant obscurcie par des fables, niée par des philosophes, toujours combattue par les passions, pouvait tomber en souffrance. Et comme elle est d'une importance capitale pour prémunir les hommes contre les maux de la vie future, l'Esprit Saint la renouvellera. L'univers apprendra que le mal est jugé dès qu'il est commis, et que la condamnation est suspendue d'avance sur la tête des prévaricateurs.

Le jugement du monde, en effet, commence à cette vie. (*Nunc judicium est mundi.*) Dès maintenant est prononcée la condamnation des maximes du siècle qui se plaignent de l'impossibilité de la foi et de l'impossibilité de la vertu. Et avec le monde est jugé aussi le Prince du monde, et non seulement jugé, mais chassé. (*Princeps hujus mundi ejicietur foras*) (J. XII, 31.) Si ce démon est appelé prince, ce n'est pas qu'il le soit, mais parce qu'il cherche à l'être. Et s'il peut être appelé prince, à cause de la tyrannie qu'il exerce sur ceux qui sont tombés dans ses filets, c'est une principauté adultère qui ne lui vaut qu'un plus terrible châtiment. Quelle que soit sa prétention à la domination il ne sera jamais que le premier et le plus malheureux des damnés.

Ainsi les disciples du monde sont bien avertis que le démon, leur prince, est à jamais plongé dans la réprobation, et que le monde, leur idole qui vit d'erreur et de mal, s'il ne cesse d'être le monde, n'échappera pas à son sort. S'ils ne veulent donc pas être condamnés en cette vile compagnie, qu'ils se hâtent de ne plus marcher avec elle.

Sans doute la pensée du jugement est triste; mais combien elle est salutaire! Quelle arme puissante contre la tentation! Que d'âmes retenues par elle sur le bord de l'abîme! Que d'autres arrachées à ses profondeurs! Devenue familière, elle préserve des folies qui rendent nécessaire le jugement.

« J'aurais encore beaucoup d'autres choses à

vous dire, ajoute le Seigneur, mais présentement vous ne pourriez les comprendre. Lorsque l'Esprit de vérité sera venu, Il vous enseignera Lui-même toute vérité.

Jésus daigne se faire à la taille de ses apôtres, et mesurer les manifestations de la vérité à leur capacité. Quelle leçon pour ceux qui ont des âmes à former ! Il faut savoir se rapetisser dans l'intérêt même de la vérité et de ceux qu'elle doit écairer. A quoi bon la grande lumière pour les yeux qui ne sont qu'à moitié ouverts? Loin de les aider à voir, elle les éblouit et les aveugle. Toute semence ne convient pas à toute terre. Aussi le cultivateur observe-t-il soigneusement, afin de ne pas perdre ni son temps, ni son gain, ni ses espérances. Notre Seigneur s'abaisse tendrement pour ses créatures chéries.

Quel fruit pourraient attendre ceux qui, dans la formation des âmes, ne tiendraient pas compte de leur portée? Si la semence ne peut être recueillie, à quoi servira-t-elle? Il n'est pas dans la mission apostolique de conquérir des lauriers d'académie. L'étalage de pensées profondes ou de langage recherché ne nourrit que la vanité.

Il ne suffit d'ailleurs pas, d'autre part, de mesurer la vérité à la capacité de ceux qui doivent la recevoir ; la sagesse, dans l'exposition de la vérité, commence par le plus nécessaire, ce qui n'inquiète guère les faux sages. Oubliant le nécessaire, et peut-être le dédaignant, ils mettent au premier rang, ou même uniquement en rang, l'étude des choses dont le peuple n'a que faire.

Ils font pâlir les enfants sur des choses secondaires, sachant bien que le temps leur manquera, et peut-être voulant bien qu'il leur manque, pour les choses absolument nécessaires à la bonne vie et à la bonne mort.

« Mais quand l'Esprit Saint viendra, Il enseignera aux apôtres toute vérité ». Ne prenons pas cependant ces paroles dans le sens le plus absolu. Toute vérité, ce sera le don de la vie future. Toute vérité nécessaire au salut, c'est le don de la vie présente. Et à ce don rien ne manquera pour conduire hommes et peuples dans leur marche vers l'éternité.

Et cet enseignement donné aux apôtres et répandu par eux, se continuera dans la Sainte Église, et se répandra par elle sous l'assistance du divin Esprit ; car il y aura toujours une humanité ignorante et faible à instruire et à soutenir. Toutefois ce ne sont pas seulement les apôtres et leurs successeurs qu'assistera l'Esprit Saint. Chrétiens de tout état, vous aussi vous recevrez de Lui lumière, charité, force. Les pensées salutaires, les affections généreuses, les discours édifiants, les grandes actions vous viendront par Lui. Il s'offre miséricordieusement à tous ; mais à ceux qui le désirent et qui l'appellent, Il se donne en surabondance. Illuminez-vous donc en Lui, et puis faites-le rayonner autour de vous par une sainte vie.

« Mais, dit en finissant le Seigneur, l'Esprit dira ce qu'Il a entendu, et Il annoncera des choses futures. Il me glorifiera, parce qu'Il re-

cevra de ce qui est à moi, et Il vous l'annoncera. »

Jésus avait dit que la doctrine qu'Il prêchait, n'était pas sa doctrine, mais celle du Père qui l'a envoyé. Maintenant Il nous apprend que l'Esprit Saint ne dira que ce qu'Il a entendu et qu'Il a reçu du Verbe. Ainsi l'Esprit et le Fils viennent d'une même source et nous apportent les mêmes biens. C'est la doctrine du Père que le Fils apporte et que l'Esprit perpétuera parmi nous. Le Fils et l'Esprit qui parlent la même langue possèdent la même nature. C'est comme le parfum répandu par la fleur qui est de même nature qu'elle. Oh! la belle unité entre les trois augustes personnes de la Trinité!

Et cet Esprit, répondant aux aspirations et aux besoins des hommes, leur annoncera les choses futures dont le désir les tourmente en la vallée des larmes. Il leur annoncera les combats, les secours, les victoires, les joies de la Patrie et ses fêtes éternelles.

Et tandis que le Fils eut pour mission de glorifier Dieu son Père, l'Esprit aura celle de glorifier le Fils. Et Il le fera en proclamant à tous les peuples, par ses nobles envoyés, les œuvres de sa divine charité.

Puis l'Eglise continuera sans fin cette glorification du Verbe fait homme, et, avec elle, toutes les âmes régénérées dans le Christ, pour leur bonheur, en terre d'abord et dans les cieux ensuite.

Evangile pour le cinquième Dimanche après Pâques

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité je vous le dis : Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. Je vous ai dit ceci en paraboles. L'heure vient que je ne vous parlerai plus en paraboles, mais que je vous parlerai ouvertement de mon Père. En ce jour-là vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous, car mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde et je vais à mon Père. Ses disciples lui dirent : C'est à cette heure que vous parlez ouvertement et que vous n'usez plus de paraboles. Nous voyons bien à présent que vous savez tout et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge ; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.

Vingt-neuvième Homélie

Les leçons du départ

Notre-Seigneur est à la veille de quitter la terre. Il le dit aujourd'hui très nettement à ses apôtres ; il leur apprend d'où il est venu et où il va, et il leur indique miséricordieusement le moyen sûr qu'ils auront pour faire face à toutes les nécessités dans lesquelles ils pourront se trouver au milieu de leurs travaux apostoliques. Il n'est rien dans tout cet Évangile qui n'ait une très haute portée pour tous les enfants de Dieu aussi bien que pour les apôtres. Dieu veuille que nous nous pénétrions bien de ses divins enseignements.

Et d'abord : Je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde : maintenant je quitte le monde et je retourne à mon Père. Il y a dans ces paroles l'expression d'une grande loi que Notre-Seigneur accomplit et qui atteint toute créature. Les feuilles des arbres retournent à la terre d'où elles sont sorties ; les eaux retournent à l'océan d'où elles sont venues ; le corps de l'homme rentre dans la poussière d'où il a été tiré, et son esprit revient à Dieu, l'Esprit Infini d'où il émane. Quelle belle voie ! et combien glorieuse pour l'homme ! Jésus est sorti de son

Père et Il est venu dans le monde pour y semer des bienfaits, des grandes vertus et de vraies félicités ; et Il retourne à son Père pour que son humanité sainte se repose dans la gloire qu'elle s'est acquise par ses travaux et par sa mort.

Nous aussi, chers frères, nous sommes sortis de Dieu et nous sommes venus dans le monde pour y faire quelque chose : mais ce quelque chose, quel est-il ? Certains se figurent que les choses vulgaires doivent suffire à l'homme : travailler, s'enrichir, jouir, n'est-ce pas le but de beaucoup trop de gens en ce monde ? Il semble pourtant que l'homme est fait pour mieux que cela, puisqu'il peut plus que cela. S'il s'estime à sa juste valeur, il ne devait pas dédaigner de le faire, comme le Maître, semeur de bienfaits, de vertus et de félicités. Quel est, en effet, l'homme, si déshérité de qualités naturelles et de grâces surnaturelles, qui ne puisse, devant ceux au milieu desquels il vit, faire briller une lumière secourable, réconforter quelque âme faiblissante, et consoler quelle tristesse ? Et toutes ces choses, nous pouvons les faire en proportion des vertus qu'il nous plaira d'acquérir ; les plus vertueux sont les plus bienfaisants. Ils sont, en même temps semeurs de vertus : l'exemple qu'ils donnent en fait naître infailliblement autour d'eux : or qui ignore que la félicité plus ou moins grande est le fruit de ces bienfaits et de ces vertus ensemble ?

Notre-Seigneur est passé sur la terre en faisant le bien. Puissions-nous, dans ce même

monde où Il est venu, passer, comme Lui, en faisant le bien.

Quand une destinée humaine est ainsi accomplie, le Fils sorti du Père peut retourner au Père. Il faut toujours qu'il y revienne, puisque c'est la loi de toute créature; mais quelle différence entre le retour de celui qui a roulé son existence dans les choses terrestres, et celui qui a nourri sa vie des sublimes choses de la bienfaisance et de la vertu! Quel accueil peut faire, le père. si tendre soit-il, à l'enfant dégénéré qui a méconnu son origine, sa mission et sa destinée? Mais aussi, quels divins embrassements sont réservés à Jésus, montant vers son Père, et aux frères de Jésus parés de sa glorieuse ressemblance?

Mais les apôtres vont partir pour aller continuer l'œuvre charitable du Maître qui les quitte. Que de travaux, que d'hostilités, que de souffrances les attendent! Mais Notre-Seigneur ne s'en va pas, sans leur mettre dans le cœur le moyen de suffire à tout, de triompher de tout pour le salut des hommes dont ils sont chargés. Écoutons cette parole: « *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez.* »

Remarquons cette étonnante expression du Maître. Il ne fait aucune réserve; il n'établit aucune différence; il n'indique pas même une préférence pour les choses célestes. Tout ce qui leur sera nécessaire, soit pour les choses

spirituelles, soit pour les choses corporelles, tout leur sera accordé.

Ils pourront commander aux montagnes de se jeter dans la mer, aux tempêtes de se calmer, aux boiteux de se redresser, aux maladies de disparaître, à la mort de rendre ses victimes ; ils pourront prendre du poison sans qu'il leur en arrive aucun mal. La parole de Dieu est engagée, et rien n'empêche la parole de Dieu d'aboutir. S'ils demandent le bien, la diffusion de la lumière évangélique, la conversion des païens, avec quelle abondance, ces choses distinguées ruisselleront sur les âmes ! Et s'il leur arrivait de demander les biens temporels, ce qui est bien permis, puisque, venant à Dieu, ils sont bons, rien ne leur sera refusé. S'ils demandent que les campagnes se remplissent de moissons, que les fleurs et les fruits réjouissent par leur beauté et leur abondance, que les vignes se chargent de grappes d'or, Dieu qui fait toutes ces choses, même pour les méchants, les fera bien surtout pour ses amis et ses fidèles serviteurs.

Mais le Seigneur dit qu'il faut demander toutes ces choses en son nom au Père céleste ; et nous ne saurions nous étonner de l'importance de cette recommandation. Quand les sujets ont une faveur à demander au prince, ils ne manquent pas de faire présenter leur requête par des amis du prince ; ils se gardent bien de compter sur eux-mêmes pour faire agréer leur demande ; et Notre-Seigneur se sert ainsi d'un usage com-

mun pour l'employer à des choses supérieures. Il est manifeste, en effet, que l'homme pécheur serait téméraire d'aller droit au grand Roi sans se faire présenter par un ami puissant et secourable. Or, qui est plus ami du Père céleste que son divin Fils Jésus qui a tant fait pour rétablir la gloire de son Père ; et en même temps, quel ami plus secourable, pouvons-nous employer pour nos intérêts auprès de Dieu ?

Qu'ils aillent donc les vaillants apôtres à travers les montagnes et les océans, qu'ils aillent parmi les peuples civilisés et les peuples barbares, ils seront assistés toujours par le Père céleste que le divin Maître suppliera pour eux, et ils verront les barbares se civiliser, et les civilisations païennes devenir chrétiennes.

Il ne faudrait pas croire que Jésus partant n'ait promis son efficace assistance qu'aux apôtres, et pour le temps de leur apostolat. La parole du Maître, plus que les rayons du soleil, va à tous les pays et à tous les hommes, et s'étendra sur tous les âges.

C'est donc aussi pour chacun de nous que Notre-Seigneur a dit : « *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez.* »

Aussi, voyez, chers frères, voyez comme la Sainte-Église, notre mère et notre modèle, a des prières pour toutes les nécessités de ses enfants, soit corporelles, soit spirituelles : et comme elle les adresse toutes au Père céleste par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Vous connaissez bien

sa formule : « *Per Dominum nostrum Jesum Christum* » qui termine toutes ses oraisons.

Nous pouvons donc, en toute confiance, frapper à la porte du Père céleste, puisque nous serons présentés par le Fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances.

Demandons quoi que ce soit ; tout ce que nous voudrons, et tout nous sera accordé : le pain quotidien, la santé, la paix de la famille et celle de la patrie ; et surtout le pain et la santé de l'âme, l'extension de la sainte Religion, la connaissance plus ample, et l'amour plus ardent de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le divin Maître a pour nous des instances d'une incomparable miséricorde ; sa bonté pour nous le porte à nous faire entrevoir, comme fruit de la prière, un des biens les plus chers à l'homme. Écoutons et savourons cette parole : « *Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.* »

La joie est bien bonne et bien chère à l'homme ; elle est comme un accroissement de vie, et comme un avant-goût du bonheur pour lequel il se sent fait. La joie n'est pas la félicité, mais un rayon de la félicité ; et ce rayon, hélas ! ne vous vient que par intermittence, et surtout il n'inonde pas l'homme tout entier, comme le fera le bonheur quand il l'aura atteint ; mais la joie très douce et très vivifiante, c'est la prière qui nous la donnera, aussi pleine que le comporte la vie de l'exil. Il est manifeste que la persévérance dans la prière établit comme une présence

de Dieu en nous, et par conséquent, une expulsion de toutes les affections troublantes. La prière donne la joie, dans la confiance qu'on a d'obtenir ce qu'on demande : et quand on l'a obtenu, c'est la joie de l'avoir obtenu, et l'encouragement à demander encore ; et ces joies qui s'unissent concourent à faire la joie prafaite que le Seigneur nous promet. Heureux ceux qui comprendront et goûteront cette parole du Seigneur ; ils auront la meilleure et la plus durable des jours que le chrétien puisse avoir avant d'entrer dans l'éternelle.

Mais, nous n'avons pas fini avec les bontés du Maître ; Il va encore nous montrer que nous avons des droits à être exaucés : « *Et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous ; car mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.* »

Il y a donc un moyen pour les apôtres et pour tous les enfants des hommes d'être aimés du Père céleste, et d'avoir toutes sortes de droits sur son cœur ; ce moyen, c'est de croire que Jésus-Christ est sorti de Dieu et de l'aimer. La foi en Jésus-Christ et son amour sont donc pour nous la parfaite garantie de notre empire sur le cœur du Père céleste.

Et maintenant, si vous le voulez, chers frères, rentrons en nous-mêmes, et demandons-nous si nous méritons que Notre-Seigneur nous rende le témoignage que le divin Maître rend à ses apôtres, et si nous pouvons compter qu'Il dise à

chacun de nous que son Père nous aime parce que nous avons cru qu'Il est sorti de Dieu, et que nous l'avons aimé. O Seigneur-Jésus ! vous savez bien que nous croyons en vous et que nous vous aimons ; mais nous ne saurions pas nous dissimuler que notre foi est faible et peu agissante. Nous sommes bien obligés de convenir que notre amour pour vous est trop souvent traversé par de misérables attachements aux créatures, et nous ne pouvons pas n'être point confus de ne vous offrir qu'un cœur partagé.

Mais, ô bon Maître, nous vous supplions, comme vous le demandaient les Apôtres, d augmenter notre foi et de vous aimer toujours davantage. Et puisque l'amour du Père céleste pour les hommes leur est assuré en proportion de la foi et de l'amour qu'ils ont pour vous, daignez avoir pitié de tant d'hommes à qui on n'a point parlé de vous dans leur enfance, et qui n'ont point goûté les joies de votre amour. Ils sont hélas ! bien à plaindre, car ils demeurent soumis à toutes les épreuves de la terre, sans avoir le réconfort et la consolation qu'ils auraient si on leur avait parlé de vous et s'ils avaient pu arriver à vous connaître et à vous aimer.

Et puisque vous allez quitter ce monde, daignez vous souvenir là-haut de ceux pour qui vous êtes descendu, et daignez donner à votre sainte Église de continuer votre ouvrage en vous annonçant à ceux qui vous ignorent, et en nous donnant à nous, vos enfants, de croître

tous les jours dans votre divine foi et dans votre divin amour, afin que nous puissions faire vaillamment et fidèlement les œuvres que cette foi et cet amour réclament de nous.

Évangile pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Lorsque sera venu le Consolateur, cet Esprit de vérité qui procède du Père et qne je vous enverrai de la part de mon Père, il rendra témoignage de moi, et vous en rendrez aussi témoignage, parce que vous ètes dès le commencement avec moi. Je vous ai parlé ainsi, afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront de leurs synagogues, et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira être agréable à Dieu. Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Or, je vous ait dit ces choses afin que quand cette heure sera venue vous vous souveniez que je vous les ai dites.

Trentième Homélie

Le témoignage

Jésus, avant de monter au ciel, nous a laissé une dernière leçon de haute importance et une très douce consolation. Jésus parti, la Sainte Église veut nous entretenir de l'Esprit-Saint que nous attendons. Elle va le faire en nous donnant à méditer les paroles que Notre-Seigneur en a dites pour nous le faire connaître.

« Lorsque le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, cet esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, Il rendra témoignage de moi. Et vous aussi vous me rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. »

Rien donc ne manquera à la connaissance et à la certitude de la foi que nous aurons. L'Esprit, qui procède du Père, viendra confirmer la Mission du Fils, et assurer la durée de son ouvrage. Pour nous bien faire connaître ce divin Esprit, Notre-Seigneur l'appelle le Consolateur, l'Esprit de vérité ; deux titres bien propres à gagner notre confiance et à marquer les effets qu'il produira parmi nous. Consolation et vérité, n'est-ce pas la réponse aux plus pressants besoins de l'humanité ! La consolation au milieu

de ses douleurs infinies; la vérité au sein des Ténèbres qui enveloppent le monde. Qu'il paraisse donc ce divin Esprit. Qu'Il vienne nous consoler dans la vallée des larmes; et allumer sur nos tristes rivages le phare de l'immortelle vérité!

L'Esprit consolera les apôtres de l'absence du Maître. Il le leur montrera là-haut « toujours vivant et intercédant pour eux auprès de Dieu son Père. » Il leur prodiguera, au milieu de leurs travaux, des joies si grandes qu'ils s'estimeront heureux « d'être jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. »

Nombreux et graves sont ici-bas les maux qui accablent la pauvre famille humaine, vous le savez, chers frères. Quel est l'homme à qui rien ne manque et qui ne souffre jamais de rien? Qui n'a des heures et quelquefois de longues heures de tristesse et de désolation? Aussi, combien est profond le besoin de consolation! Mais à qui la demander? Parmi les hommes qui peut la donner? Peut-être même qui le voudrait, si la chose était possible? Le saint homme Job appelle ses amis des consolateurs onéreux. (XVI. 2.) L'homme ne sait pas et ne peut pas consoler l'homme. Il n'y a de consolations efficaces que celles qui viennent d'En-Haut.

Le divin Esprit, sans doute, ne tarira pas la source des larmes; mais sans nous ôter nos maux, ni le sentiment de nos maux, Il en diminuera considérablement l'amertume. Il les empêchera d'abattre nos courages, et répandra une onction

céleste de patience et même de joie qui nous surprendra. Il sera pour nous, non pas un consolateur, mais le Consolateur unique et universel. Heureux ceux qui lui ouvriront les campagnes désolées de leur âme, car il y sèmera les divines espérances.

Mais le Consolateur est en même temps Esprit de vérité. La vérité aussi nécessaire que la consolation ; la vérité sans laquelle il n'y a pas de consolation véritable; la vérité qui est la consolation par excellence, et dont l'absence fit toujours le tourment de l'humanité ; la vérité aussi nécessaire à l'esprit que la lumière à l'œil, que les hommes n'ont pas et ne peuvent donner, l'Esprit-Saint la répandra avec abondance, car la parcimonie n'est pas dans ses goûts. S'il n'y a pas dans la nature un être qui échappe à la chaude lumière du soleil, il n'y aura pas une âme, à moins qu'elle se cache volontairement, qui échappe à celle de la vérité!

En effet, les apôtres, qui les premiers la recevront, la porteront à tous les habitants de la terre, sans jamais consentir à se taire sur ce qu'ils auront vu et entendu. Le monde étonné les écoutera et demeurera charmé de cette vérité radieuse. Les savants se délecteront à la recueillir, et elle fera aussi les délices des enfants. Vous parlerez, ô ministres du Seigneur, mais c'est l'Esprit qui vous inspirera. Il sera Lui, le vrai semeur, et vous serez, vous, les instruments des divines semailles. Pendant qu'Il bénira, sur vos lèvres, les accents émus qui réveilleront les fou-

les, Il bénira aussi les âmes qui vous écouteront et les disposera à recevoir la Sainte Semence, à lui donner racine, à lui préparer de merveilleux accroissements. Vous serez généreux, ô apôtres, et les peuples, avides d'un bien, dont fut si longtemps privé le monde, se presseront aux bords de ce fleuve béni et y boiront jusqu'au rassasiement.

Certainement l'esprit de mensonge rugira. Il était si fier de tenir la terre sous son empire! Il soulèvera tout pour retenir sous son joug les peuples ébranlés. Les sophismes de l'incrédulité, les subtilités de l'hérésie, les séductions du plaisir se multiplieront sous sa néfaste influence. Des milliers de systèmes surgiront pour exciter la curiosité des esprits aventureux et enfler leur vaine suffisance. Sous des mots pompeux miroiteront des promesses d'un bien-être tel qu'on n'en vit jamais de semblable. Lui, l'ami des ténèbres, n'hésitera pas à se transformer en ange de lumière, pour mieux tromper les âmes. On le verra se parer de principes vrais, mais pour en tirer des conclusions fausses et vicieuses. Il étalera même des actions louables sous lesquelles se glisseront ses intentions criminelles. Il mêlera, dans un brillant langage, le faux au vrai. Il fera des largessas, non certes pour Dieu, ni pour les malheureux, mais afin de passer pour bienfaisant et pour conquérir des suffrages nécessaires à sa domination. Il excellera enfin dans toutes les hypocrisies, sans assouvir jamais sa haine.

Mais l'Esprit de vérité sera là. Et tandis que les mondains épris de ce qui favorise leurs passions, se laisseront prendre à ces filets misérables, les âmes droites que suit la multitude, marcheront en pleine lumière, heureuses de choisir, contre l'esprit de mensonge qui tue, l'esprit de vérité qui vivifie.

Or, cet Esprit de vérité rendra témoignage de Jésus-Christ. Il dira sa divine origine, le dessein de sa miséricorde, les biens qu'Il est venu apporter, le concours qu'Il attend et les gloires qu'Il prépare. Il rendra témoignage de Jésus devant les apôtres, en confirmant la doctrine qu'ils ont entendue ; en leur inspirant une foi et un amour qu'ils porteront jusqu'à l'héroïsme dans les combats et dans la mort. Il rendra témoignage aussi de Jésus devant les âmes ; car Il les visitera, les désabusera des erreurs qu'elles suivirent ; leur prodiguera des illuminations qui susciteront ces regrets, ces gémissements, ces retours, ces pénitences, ces résolutions généreuses, ces ardeurs de sacrifice qui les transformeront.

Mais à leur tour aussi les apôtres, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, rendront témoignage au Seigneur Jésus et un témoignage généreux. Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Rome les verront proclamer le Fils du Dieu vivant, Dieu lui-même. Ils le proclameront sur les places publiques, sous les yeux de la synagogue, devant l'aréopage et les tribunaux, jusques dans les prisons et jusqu'à la mort. Et quand ils parleront à

ces foules, accourues à Jérusalem des diverses contrées de la terre, dans la langue propre à chacun, quel étonnement et quel ravissement ! Et quand ils confondront la sagesse des sages et la science des savants, quel glorieux témoignage pour le nom du Seigneur Jésus !

Et le témoignage sera d'autant plus éloquent qu'ils auront vu tout ce qu'ils raconteront. Avoir été dès le commencement dans la Sainte Compagnie du Maître ; ne s'être pas séparé de Lui un seul instant ; avoir recueilli tous ses enseignements, savouré toutes ses tendresses, assisté à tous ses miracles, contemplé ses plaies sanglantes sur le Calvaire, touché ses blessures glorieuses au jour de la résurrection, quelle autorité et quel crédit en reviendront à leur parole ! « Ce que nous avons vu de nos yeux, diront-ils, ce que nous avons entendu de nos oreilles, ce que nous avons touché de nos mains, relativement au Verbe de vie, c'est ce que nous vous annonçons. »

Et ce double témoignage de l'Esprit-Saint et des apôtres se renouvellera d'âge en âge ; car les apôtres, comme Elie, laisseront leur manteau à des disciples qui, à leur tour, porteront le nom de Jésus à toute créature. L'Église, toujours suspendue aux lèvres du divin Esprit y puisera sans fin la vérité et la grâce dont elle enrichira le monde. Ses temples seront les véritables tentes d'Israël, renfermant l'arche du Seigneur. Et l'on y verra toujours d'infatigables ouvriers, d'une main combattant les ennemis,

et de l'autre élevant l'édifice des âmes régénérées.

Ce ne sera au reste toujours qu'un même témoignage, l'Esprit parlant au dedans pendant que les apôtres parleront au dehors. Et ce témoignage demeurera à jamais sous cette forme. Les apôtres ne parleront avec autorité que sous l'inspiration du divin Esprit, et l'Esprit ne parlera que par les apôtres et leurs successeurs.

Il ne faudra donc pas songer à diviser ce témoignage. Nul ne pourra se flatter de se suffire, grâce à des inspirations particulières; nul le prévaloir d'un enseignement intérieur de l'Esprit-Saint. Tout ce que l'Esprit-Saint inspire, c'est d'écouter les apôtres. Il n'autorise que ce que l'Église enseigne par Lui. Et quand il lui plaira d'agir directement sur les âmes, il les obligera à soumettre à l'Église les inspirations qu'Il leur aura données.

C'est que l'inspiration privée serait vraiment trop périlleuse. Les âmes se trouveraient exposées à d'innombrables illusions. Qui pourrait sûrement distinguer entre les idées de l'Esprit de vérité et les idées personnelles? Et ce serait le chaos dans les âmes. Combien nombreuses seraient celles qui mettraient au compte de l'Esprit-Saint, les rêves d'une imagination dévoyée! Aussi, tout ce que n'enseigne pas l'Église n'appartient pas à la foi, et nul n'a le droit de rien retrancher de ce qu'elle enseigne. L'Esprit-Saint et l'Église ne se contredisent pas. C'est le même témoignage rendu au Seigneur Jésus par l'Es-

prit qui inspire et par l'Église qui parle son inspiration.

Mais s'il n'est pas permis de diviser le témoignage, à plus forte raison ne faut-il pas le supprimer. Certains toutefois, avec ou sans franchise, en ont la prétention Mais prétention peu sérieuse. L'homme a un profond besoin de vérité, c'est manifeste. Il est manifeste aussi qu'il ne la trouve pas en soi-même, autrement le besoin n'existerait pas. A peine, par ses propres forces, en peut-il saisir des lambeaux. Il ne peut davantage la trouver chez les autres qui ne l'ont pas plus que lui. Les philosophes, même les plus distingués, en sont réduits à des fragments sur lesquels ils ne s'entendent pas entre eux. La vérité totale n'est qu'en Dieu, et ne nous est communiquée que par des moyens prescrits par Dieu. Maître de ses dons, Il l'est aussi de la manière de les répandre, et il prend toujours la plus favorable à l'homme. Jésus a dit : « L'Esprit de vérité me rendra témoignage, et vous aussi, ô mes apôtres. » *(eritis mihi testes.)* Telle est la règle. En dehors d'elle, les hommes n'auront jamais que des miettes tombées de la table de la vérité.

Mais, ô Jésus, nulle créature n'est exclue de l'honneur de vous rendre témoignage. Les aveugles que vous avez fait voir, les sourds que vous avez fait entendre, les lépreux que vous avez guéris, les morts que vous avez ressuscités, les pécheurs que vous avez convertis, vous proclament à l'envie leur Sauveur et leur Dieu. Qui de

nous, dès lors, ne peut espérer d'être admis à vous rendre aussi témoignage ? Ah ! nous voudrions pouvoir dire toutes les larmes que vous avez séchées, toutes les tristesses que vous avez consolées, toutes les espérances que vous avez fait briller sur nos découragements ! Nous voulons au moins confesser que vous êtes le Fils éternel de Dieu et notre doux Sauveur.

Puis le divin Maître ajouta : « Je vous ai dit ces choses pour que vous ne soyez pas scandalisés. On vous chassera des synagogues, et l'heure va venir où quiconque vous fera mourir croire rendre gloire à Dieu. » Jésus voit venir les orages sur la tête des apôtres. Sa charité peut-elle ne pas les prévenir et ne les point prémunir ? Les maux imprévus peuvent abattre des cœurs non préparés. Ce sont des ouragans subits qui déracinent les cèdres. Si les apôtres fussent tombés, sans s'y être attendus, dans les mains de leurs ennemis, ils auraient pu perdre courage, être scandalisés, peut-être même douter du Maître. Le bon Maître les a avertis. Ils s'en souviendront. Aussi, quand la tempête mugira, que l'enfer se déchaînera ; ce seront les tribulations prédites et ils se tiendront calmes.

En effet, quand la persécution apparut, rien ne troubla les vaillants apôtres. Leur courage monta toujours plus haut que leurs épreuves ; les épreuves venaient d'en bas et le courage d'en haut. Quand ils se heurtaient à des ennemis de toutes sortes, quand ils sortaient des tribunaux,

couverts de chaînes et traînés dans les cachots, « ils s'en allaient joyeux d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. » Que leurs successeurs veillent bien à ne pas s'émouvoir davantage. Leur ministère est le même, et les conditions ne sont pas changées. Le monde et le démon demeurent ce qu'ils furent.

Vous aurez donc, ô apôtres de tous les âges, les mêmes haines à affronter, les mêmes passions à vaincre. Il vous faudra subir les outrages, la prison, la mort ; c'est le lot le plus assuré de ceux qui portent aux hommes la vérité. Ceux que cette vérité sainte offusque, ne pouvant rien contre elle, se vengent de ses exigences et de ses justices contre ceux qui la propagent. Tous les moyens leur sont bons pour fermer ces bouches importunes ; mais tous ces moyens aboutissent à faire surgir de nouveaux apôtres et à rendre la vérité plus radieuse. Pendant que le démon entretient les mêmes jalousies et les mêmes fureurs, l'Esprit divin suscite la même fidélité et le même courage. Les derniers apôtres sont dignes des premiers. La vérité est toujours royalament proclamée par ses hérauts, et le témoignage rendu au Maître apparaît toujours glorieux.

Et toi, chrétien, ne t'étonne pas et ne te trouble pas non plus, si ta fidélité excite des antipathies et des colères. Le chrétien est un témoin aussi. Ses vertus condamnent les vices. Pourquoi ne rêveraient-ils pas de supprimer le chrétien ceux qui tentent la suppression du Christ ?

Le témoin de la vérité a sa part de la haine qu'elle inspire aux pervers. Mais le chrétien est un soldat, et le soldat peut-il s'étonner de recevoir des blessures dans la bataille?

Mais rien n'est glorieux comme d'être le témoin de la vérité et rien n'élève comme ce noble témoignage. Et il ne faut pas croire que ce témoignage, pour être glorieux, doive nécessairement être sanglant; c'est aussi un beau témoignage que celui d'une vie vraiment chrétienne. Car là, ce n'est pas seulement l'esprit qui adhère à la vérité, c'est le cœur qui l'aime, la volonté qui l'embrasse, les sens qui se soumettent, les actions qui se règlent, c'est tout l'homme qui en fait une proclamation magnifique. Le premier témoignage est plus éclatant, mais les occasions en sont plus rares. Le second est moins retentissant : mais il est de tous les jours.

Vous demandez peut-être quel est celui des deux que réclame principalement l'heure présente. Le témoignage de la vie chrétienne est toujours nécessaire. Quant à l'autre, nous comprendrons en quelle mesure il nous est demandé, en sachant bien par quels moyens et de quelle manière nos ennemis nous attaquent.

La guerre du mensonge ne chôme jamais. Elle varie seulement ses formes. Elle va de la ruse à la violence, de la violence à la ruse, selon l'occurence et sans le moindre scrupule. Aujourd'hui, elle semble incliner moins vers la férocité de Néron que vers l'hypocrisie de Julien. Elle paraît se souvenir que le sang est une se-

mence de chrétiens. Mais la haine qui conseille la ruse est aussi profonde que celle qui inspire la cruauté ; elle est également capable de l'une et de l'autre. Dans les agissements de la ruse, ce n'est pas l'horreur du sang qui la guide, mais l'espérance de mieux aboutir à ses fins.

C'est ainsi que la diffusion de l'impiété lui apparaît comme l'infaillible moyen d'arriver à tuer la vérité, et vous savez si elle se ménage à cette infernale besogne. Pourra-t-elle arracher Dieu aux générations arrivées ? Elle sait bien que cet espoir lui est défendu. Alors elle travaille à l'empêcher d'entrer dans les générations qui viennent.

Et vous, chrétiens et ministres du Seigneur, si vous vous plaignez, vous serez des intolérants; si vous vous indignez, on vous imposera silence, et même, selon que le Seigneur l'a annoncé, on vous chassera de vos synagogues, des salles d'asile, des écoles, des bureaux de bienfaisance, des hôpitaux, des prisons, de l'armée. On partagera avec vous vos temples, si besoin est, en attendant qu'on vous en ferme l'entrée à vous-mêmes. Par une touchante sollicitude, on viendra alléger pour vous le poids du gouvernement domestique, en vous déchargeant du soin de vos enfants. Quant au dessein que vous auriez de vous consacrer aux divers services publics de la Patrie, quittez ce souci. Auriez-vous du génie, toute carrière vous sera fermée si vous n'êtes marqués du signe de la bête. Une grande faveur

vous sera laissée, celle de payer pour enrichir vos tyrans.

Au milieu de ces maux où la violence se mêle déjà bien à la ruse, il y a des naïfs qui se tiennent tranquilles, ne croyant pas à la possibilité de leur accroissement. Mais outre qu'ils sont déjà bien assez graves pour mériter d'être vaillamment combattus, les journées sanglantes sont-elles si loin de nous? Les appétits qui les ont fait naître sont-ils satisfaits et moins féroces? Une civilisation paganisée peut-elle n'être pas cruelle? La persécution du sang? Avez-vous supprimé les convoitises qui la rendent, si elles ne sont pas combattues, périodiquement inévitable? La violence est naturelle au pervers. Elle lui va mieux que la ruse qui demande des calculs et de la contention.

Or, en cet état de choses, apôtres ou simples chrétiens, que devons-nous faire? Toujours rendre témoignage à Jésus-Christ. Ce devoir demeure toujours et s'impose d'autant plus que les maux sont plus grands. La route d'ailleurs est éclairée et marquée par les vaillants. Du reste, la persécution violente est plus facile à soutenir, qu'on ne pense. Les attaques étant plus directes et plus personnelles, le devoir est plus accentué. Puis, il y a dans l'air des enthousiasmes et des grâces qui animent les combattants. En tout état de cause, la soumission au martyre éventuel doit être une des vertus du chrétien.

Quant à l'autre persécution, plus dangereuse

parce qu'elle est plus continue et que les contours en sont moins définis, il faut la surveiller et lui tenir tête. Plus continue, elle nous blesse tous les jours dans notre foi, dans nos droits, dans nos devoirs. Moins définie, elle nous met quelquefois dans le doute s'il faut parler ou se taire, résister ou céder, combattre ou attendre. Mais ce sont-là des motifs pressants de soutenir notre foi et de lutter à chaque instant. Ces escarmouches quotidiennes nous rendront plus aptes aux combats des grands jours. Tel doit être le chrétien que le témoignage de la vie le rende capable du témoignage de la mort.

Mais quelle illusion hélas! chez les méchants! « L'heure va venir, dit le Seigneur, où quiconque vous fera mourir, croira rendre gloire à Dieu. » C'était le cas des Juifs qui croyaient sauver l'honneur de Dieu et de la nation en faisant périr le Juste. C'était le cas aussi des païens qui pensaient défendre leurs Dieux. Mais en peut-on dire autant des persécuteurs nouveaux? Quel est, en effet, le culte antique et vénéré qu'ils défendent? Ils n'en ont d'aucune sorte. Ce qu'ils poursuivent, c'est l'anéantissement de tout culte. C'est Dieu lui-même qu'ils voudraient dépouiller de sa foudre, pour se mettre à l'abri de sa justice. Leurs efforts heureusement seront aussi vains que ceux des vieux Titans. Mais ce qui met le comble à l'odieux de leurs machinations, c'est qu'ils couvrent du manteau profané de la tolérance la plus furieuse tyrannie qui se vît jamais ; c'est qu'ils commet-

tent tous les crimes contre la liberté, au nom même et sous le voile de la liberté. « *Velamen habentes malitiæ libertatem* ». (S. Pierre.)

Quant à la vraie cause de ces immortelles persécutions, le Seigneur Jésus a bien voulu nous la faire connaître. « Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. » Sans doute, s'ils connaissaient vraiment Dieu et son Christ, ces hommes ne les persécuteraient pas. Mais, n'est-ce point surtout la miséricorde de Jésus qui lui inspire cette excuse à la décharge de ses ennemis ? Les Juifs auraient bien pu arriver à cette connaissance, s'ils avaient été droits et humbles de cœur. Les païens aussi auraient pu deviner la vérité du christianisme à la splendeur de ses œuvres. Mais le soleil fatigue les yeux malades et la vérité importune les cœurs corrompus.

En tout cas, ce n'est pas des ennemis actuels de Jésus-Christ qu'on peut dire qu'ils ne connaissent ni le Père ni le Fils. L'éclat du catholicisme est si grand, qu'il est bien difficile d'échapper à sa lumière, à moins de fermer les yeux volontairement. Trop souvent les transfuges de la Foi le furent d'abord de la loi. Ils outragent la vérité qu'ils ont adorée parce qu'elle les a contrariés. C'est vengeance, sotte et vaine sans doute, mais non ignorance.

Au reste, s'il était vrai qu'ils ne connaissent ni le Père ni le Fils qu'il a envoyé, ce serait déjà un bien grand malheur; car, ô Père, « la vie éternelle, c'est de vous connaître vous, seul

vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. (Jean. XVII. 3.) Il est dès lors bien triste de voir des hommes se donner tant de peine pour de frivoles connaissances qui leur serviront de peu dans la vie, et de rien sans doute dans la mort, dédaignant la plus belle, la plus sûre et la plus profitable. Nous préserve le ciel d'être du nombre de ces dévoyés !

Prenons garde, d'ailleurs, de ne pas nous contenter d'une connaissance purement spéculative. La science de Dieu surtout doit être pratique. Ils se trompent, dit l'apôtre, ceux qui « prétendent connaître Dieu et le renient par leurs actes. (1. Tit. I. 16.) Et saint Jean, sans les ménager, les appelle des menteurs. (1. Jo. II. 4.) Celui-là, seul, le connaît véritablement qui l'aime et accomplit sa loi.

Le Seigneur heureusement nous a dit ces choses, comme aux apôtres, pour que nous nous en souvenions au jour de l'épreuve. Ce souvenir, en effet, nous rassurera. En voyant se réaliser la prophétie de l'épreuve, nous prendrons confiance dans celle du secours et de la victoire. « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ endureront persécution. » Mais Dieu sera toujours là avec des forces victorieuses et des compensations magnifiques. L'heure des plus grandes douleurs est celle des plus grandes gloires. Les plus malheureux ne sont jamais les persécutés ; ce sont toujours les persécuteurs. Que Dieu leur fasse miséricorde !

Évangile pour le jour de la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles ; et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père, qui m'a envoyé. Je vous ai dit ceci demeurant avec vous. Mais le Consolateur, l'Esprit saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je vous la donne, non pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble ni ne s'épouvante. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vous dis que je vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi. Et je vous le dis maintenant avant que cela arrive, afin que vous croyiez lorsque la chose sera arrivée. Je ne vous parlerai pas plus longtemps, car le prince de ce monde vient, et il n'a aucun droit sur moi ; mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, je fais ce que mon Père m'a ordonné.

Trente-et-unième Homélie

Homélie sur l'Évangile de la Pentecôte

En ce temps là Jésus dit ses discpiples : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. Et mon Père l'aimera. Et nous viendrons en Lui. Et nous ferons en lui notre demeure.

Le Seigneur Jésus veut être aimé des enfants des hommes. Or, dans ce passage, Il nous apprend à quelle marque nous pourrons reconnaître que nous l'aimons, et quelles sont les faveurs glorieuses que cet amour attirera sur nos âmes.

Devant l'amour immense du maître, il y a des âmes reconnaissantes qui se montrent très désireuses de l'aimer à leur tour. Ce désir est-il quelque chose et peut-il avoir quelque valeur aux yeux de Dieu ?

Oui, certes, répond saint Grégoire, ce désir est quelque chose ; ce désir est déjà de l'amour. On ne désire pas de faire ce qu'on n'aime pas à faire. Le désir, c'est vraiment de l'amour Désirer d'aimer Jésus, c'est vraiment l'aimer. Le désir d'aimer Jésus est déjà comme une prise de possession de cet amour.

Toutefois, les âmes qui désirent vivement aimer le Seigneur Jésus ne sauraient se conten-

ter de ce désir. L'illusion d'ailleurs pourrait se mêler à un sentiment qui ne se manifesterait point en des actes d'amour. La haine a ses marques; l'amour doit avoir les siennes. Jésus daigne nous signaler la plus importante : « Celui qui m'aime gardera ma parole. »

L'amour de Jésus ne se sépare donc pas de la parole de Jésus. Jésus et sa parole c'est tout un. Aimer l'une c'est aimer l'autre, c'est un seul et même amour. Aussi saint Grégoire ajoute-t-il avec raison : la preuve de l'amour, c'est l'accomplissement de ce que l'amour commande. (*Probatio ergo dilectionis est exhibitio operis.*) Si vous séparez l'obéissance de l'amour, vous n'aimez certainement pas, quand même vous prétendiez aimer. Mais si vous unissez l'un à l'autre, vous aimez véritablement, quand même vous auriez la crainte de ne pas aimer.

Toutefois, cette parole de Jésus qu'il faut garder, quelle est-elle? Mais c'est sa doctrine, c'est sa loi ; sa doctrine qui nous instruit, sa loi qui nous guide. Parole qui nous éclaire, nous soutient, nous élève. Eclairante, fortifiante, ennoblissante est la parole de Jésus qu'il faut garder. Ah ! Seigneur, combien sont heureux ceux qui la gardent fidèlement ! car, en paraissant réclamer d'eux une preuve d'amour, c'est leur félicité que vous leur demandez d'assurer.

Mais aussi combien sont à plaindre ceux qui ne gardent point la parole bénie de notre Seigneur ! S'éloigner de la parole de Jésus, c'est s'éloigner de Jésus lui-même; or s'éloigner de

Jésus, c'est périr. Le prophète royal nous l'a dit : *Ecce qui elongant se a te peribunt* : voilà que ceux qui s'éloignent de vous périront.

Bien à plaindre aussi ceux qui ne gardent que partiellement la parole du Maître, qui choisissent dans ses enseignements et ses commandements selon leurs attraits ou leurs répugnances. L'amour ne se divise ni ne divise. Garder une partie de la parole et laisser l'autre, c'est diviser la parole et diviser l'amour; c'est enfreindre la loi générale qui renferme la totalité de la loi, à savoir : la charité. » La fidélité en tout est la vraie mesure de la charité. » (La Luzerne.) Le point sur lequel vous manquez accuse toujours l'absence de charité.

Ce n'est donc pas vous aimer, Seigneur, que de mépriser ou négliger vos enseignements et vos commandements. Ce n'est pas vous aimer que de choisir parmi eux ceux qui nous plaisent, en laissant orgueilleusement ou lâchement les autres. Ce n'est pas vous aimer que de prendre des jouissances que vous défendez ou de négliger les devoirs que vous avez trouvé bon de nous prescrire. Ce n'est pas vous aimer que de ne pas garder toutes vos volontés.

Il est, en effet, dans la nature de l'amour de chercher le bon plaisir de ceux que l'on aime et de renoncer à tout ce qui peut leur être une cause de déplaisir. Aussi, chers frères, quand vous voudrez vous assurer si vous aimez véritablement le Seigneur Jésus, regardez si vous faites pour Lui ce qu'il fait Lui-même à l'égard

de son adorable Père. Or ce qu'Il fait, Il vous l'a dit : *Quæ placita sunt ei facio semper*. Les choses qui lui plaisent, je les fais toujours.

Mais si vous trouvez quelque difficulté à acquérir un tel amour, voici, chers frères, que nous sommes à l'heure la plus favorable pour l'obtenir ou l'accroître. C'est aujourd'hui la grande force de l'amour. Le Seigneur Jésus, réclamant de nous cette flamme dont Il nous sait si peu capables, veut bien nous l'envoyer du ciel. L'Esprit Saint descend en ce saint jour de la Pentecôte, et l'Esprit Saint, au dire de saint Grégoire, c'est l'amour (*Spiritus sanctus amor est.*) Descendez donc sur nous, ô divin Esprit, et daignez allumer en nous ce feu qui consumera tout ce qui est charnel et nous fera répondre au désir qui dévore le cœur du Maître d'être aimé de nous.

A nous maintenant, chers frères, d'ouvrir à l'Esprit Saint une libre entrée dans notre âme; d'expulser de cette demeure tout ce qui le contristerait, et de lui livrer notre maison pour qu'il la remplisse tout entière comme il arriva à celle où les apôtres se tenaient réunis.

Et alors nous aurons en nous tout ce qu'il faut pour aimer notre Seigneur, et cet amour sera si grand qu'il débordera autour de nous et se répandra sur nos frères, selon la volonté du Maître. La charité en effet est une. C'est un seul feu, un seul amour qui atteint Dieu et les créatures que Dieu aime. L'Esprit Saint a été donné deux fois à ses disciples par le Seigneur Jésus;

une première fois pendant qu'il était encore en terre, et une seconde en ce jour dont nous fêtons présentement l'auguste anniversaire. Il le leur donna, de la terre, pour leur faire aimer les hommes, et du ciel, pour leur faire aimer Dieu.

Si vous désirez savoir pourquoi, de la terre d'abord et du ciel ensuite, saint Jean va vous le dire : Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas! Aimons donc notre frère qui est près de nous, pour que nous puissions parvenir à l'amour de Celui qui est au-dessus de nous. Pratiquons à l'égard de notre frère ce que nous devons pratiquer envers Dieu, afin de mériter de nous réjouir en Dieu avec notre frère.

Et maintenant, chers frères, voici les belles promesses faites à celui qui, par amour de Jésus, gardera sa parole : « Mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. »

Et d'abord « mon Père l'aimera ». Vous connaissez tous l'amour d'un père. Bien rares sont heureusement sont ceux qui n'ont pas eu la révélation du plus profond des amours. Vous savez tous la force et la persévérance du plus désintéressé des dévouements. Vous savez tous combien vous a aimés celui qui vous a donné le jour. Et cependant ce père qui nous a tant aimés n'était qu'un homme. Quel serait donc son amour, s'il était Dieu?

Or il est Dieu le père qui daignera aimer celui qui gardera la parole du Seigneur Jésus. Oh! la

délicieuse assurance qui nous est donnée! Se peut-il imaginer plus ravissante faveur que d'être aimé d'un tel père! La condition imposée d'ailleurs pour nous attirer cet amour, est-elle si difficile à remplir? N'est-elle pas d'ailleurs aussi douce qu'elle est aisée? En peut-il coûter vraiment de garder cette si belle et si bonne parole du Seigneur Jésus? Et s'il était possible qu'il y eût quelque peine à prendre, que serait-ce devant l'insigne faveur d'être aimés de Dieu notre Père? Quel sacrifice pourrait vraiment paraître un sacrifice? Ah! Seigneur Jésus, assurément nous mettrons tous nos soins à la garder, votre chère parole. Nous la garderons tout à la fois et pour elle-même et pour avoir le bonheur d'être aimés de notre Père qui est aux cieux.

Mais ce n'est point là tout ce que promet le divin Maître au fidèle gardien de sa parole. Écoutez encore : « Nous viendrons à lui, dit le Seigneur Jésus. » Mais, s'il vous plaît, ô Maître, que signifie cette promesse? Nous viendrons, dites-vous. Qui donc viendra avec vous? Qui sera digne de vous suivre dans votre descente miséricordieuse? Mais le Père qui vous aime viendra; le Fils qui vous aime viendra avec Lui; et l'Esprit Saint qui vous aime aussi viendra pareillement. Ils viendront ensemble, car ils sont inséparables. Comme ils sont un en essence, ils sont un aussi en amour pour vous.

Mais encore, ô Jésus, que signifie cette parole : Nous viendrons? Avez-vous donc besoin de venir? N'êtes-vous point présent partout?

Votre immensité ne touche-t-elle pas à tous les rivages? Le propète vous disait : Si je monte au ciel, vous êtes là; si je descends en enfer, je vous y trouve. Si je prends mes ailes au matin et si je vais jusqu'aux plus lointaines extrémités de la mer, c'est votre main qui m'y porte, que signifient donc ces mots : Nous viendrons?

Ah! chers frères, c'est que cette présence universelle ne suffit pas à l'amour. A l'amour il faut une visite plus intime, plus sensible, plus tendre et plus bienveillante. C'est comme un besoin pour le Seigneur. Est-ce que ce n'en est pas un pour nous aussi? Quand un ami des meilleurs nous annonce sa visite, notre cœur est tout à la joie. Or cet ami qui s'annonce à nous en ce moment, c'est l'ami par excellence, l'incomparable et l'unique; celui qui a tout fait et qui nous a faits.

O Seigneur, mon âme tressaille d'allégresse en entendant votre promesse de venir, vous vers moi créature misérable et pécheresse. Ah! votre visite, c'est plus que la visite d'un ami, plus que celle d'un roi, c'est celle de mon Père et de mon Dieu.

Et cependant, voilà que l'amour ne se contente pas d'une visite si douce et si ravissante soit-elle. Une visite, c'est un rayon qui brille et disparaît, c'est un souffle qui rafraîchit et qui passe. Ce n'est pas assez pour l'amour d'un bonheur qui se montre et s'enfuit. L'amour rêve de demeurer en possession de l'objet aimé. Il lui faut la jouisssance tranquille, continue, permanente.

Ce n'est pas seulement une visite qu'il lui faut, mais un séjour, un séjour indéfini. Quand une mère est loin de son fils, elle désire sa visite. Quand elle le possède elle veut le garder. Telle est la nature. Tel est aussi l'auteur de la nature. Ce que nous ressentons, il le ressent éminemment et le premier. Aussi ne dit-Il pas seulement : « Nous viendrons à lui ; mais il ajoute : « Et nous ferons en lui notre demeure. » C'est bien cela : un séjour avec les épanchements, les familiarités de la tendresse ; une vie commune du Créateur avec sa créature, du meilleur des pères avec des enfants bien-aimés.

Dieu a parmi nous des temples où Il daigne habiter d'une manière plus pénétrante et plus émouvante que dans l'univers. C'est là principalement qu'Il se plaît à répandre ses largesses ; là qu'il place pour nous son nom, ses yeux et son cœur (III. Regum. 9. 3.) Est-ce là le séjour dont le Seigneur Jésus a daigné nous faire la promesse ? Non, chers frères. Écoutez. L'âme humaine est un temple, mais un temple vivant qu'Il préfère à tous les temples. Il aime mieux ces maisons vivantes et parlantes que les plus beaux temples que lui ont consacrés les peuples de l'univers. « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous êtes les temples de l'Esprit Saint qui habite en vous ? (I. Cor. III. 16.) Ah ! chers frères, c'est déjà grande merveille que Dieu habite en nos temples de pierre ; mais quelle autre merveille, c'est qu'il daigne habiter dans nos cœurs ! Enfants des hommes nous empresserons-nous

jamais assez de bannir de ce temple les idoles qui blesseraient les regards de Celui qui vient? Les païens avaient de profonds respects pour leurs temples, souillés cependant de fausses divinités. N'en aurions-nous pas autant qu'eux et plus qu'eux pour nos églises et pour nos âmes, les vrais temples de Dieu? Ah! n'y souffrons jamais aucune cohabitation déshonorante. Dieu ne la supporterait pas. « Si quelqu'un viole le temple de l'Esprit Saint, dit l'apôtre, Dieu le dispersera comme l'ouragan fait de la poussière des chemins. (I Cor. III. 17.) O chrétiens, gardez, gardez inaltérés la parole et l'amour du Maître, car la grâce et la gloire de garder Dieu dans votre cœur vous seront par là même assurées.

Si quelqu'un parmi vous, chers frères, s'étonnait d'une telle condescendance et s'il se demandait comment Celui qui est tout peut se complaire avec ceux qui ne sont rien, que celui-là se souvienne que Dieu est père et ce mot répond à tout. Un père se plaît avec ses enfants. Puissent aussi les enfants trouver leur félicilité à conserver chez eux l'hôte céleste que leur envient les anges. Qu'ils retiennent par un généreux amour celui qui est descendu chez eux par l'amour le plus désintéressé. Que leur amour soit ardent et agissant. Car l'amour, au dire de saint Grégoire, ne connaît jamais l'oisiveté. S'il est grand, il est fait de grandes choses; s'il est petit, il en fait de petites; mais il ne se repose jamais.

Or, dit le Seigneur Jésus, cette parole que

vous avez entendue de moi et qu'il faut garder *n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé.* Envoyé par le Père, c'est donc la parole du Père que nous porte Jésus. L'envoyé parle au nom de Celui qui l'envoie. Et cette parole qui est Dieu même, est le plus grand don fait à l'homme. Parole d'un père, c'est sagesse, amour, bienfait au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer.

Et cette parole, ce sont maintenant les apôtres envoyés par Jésus-Christ qui nous la font entendre. Et, dès lors, c'est le Père qui parle toujours aux peuples de la terre. Oh! la mission magnifique du Père au Fils, du Fils aux apôtres et des apôtres à toutes les nations. Cette parole, sortant comme une sève puissante d'une racine unique, se répand dans le tronc, dans les branches et jusqu'aux plus petits rameaux de l'Église, leur faisant porter des fleurs et des fruits de salut. Ah! béni soyez-vous, Seigneur, dans votre sollicitude pour nous et dans cette disposition providentielle qui ne laisse pas la moindre petite feuille de l'arbre humain, sans la lumière, la chaleur et la rosée des divins oracles. Que les savants et les législateurs de la terre prononcent ainsi, s'ils le peuvent, une parole qui atteigne toute âme d'homme, la transforme, l'agrandisse, la sanctifie et en fasse une demeure de Dieu et comme un ciel. Mais il n'y a qu'une parole qui produise ces merveilles, c'est celle de Jésus que nous accueillons avec reconnaissance, que nous garderons avec fidélité, et qui nous assurera.

avec l'amour du Père, sa visite et sa demeure bienfaisante chez nous.

Toutefois, chers frères, ce n'est point là tout ce que le Seigneur Jésus nous promet. Il nous annonce la venue de l'Esprit Saint qui complètera l'habitation de Dieu en nous. « Le Paraclet que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses. » Le Paraclet sera donc consolateur comme son nom l'indique et docteur ; consolateur pour les malheureux, docteur pour les ignorants. Consolateur. Quelle grâce pour les foules qui remplissent la terre, portant le poids du jour et de la chaleur, allant et pleurant, jetant leurs semences dans les sillons arrosés de leurs sueurs. Il y a des mères qui pleurent sur des tombes d'enfants bien-aimés et des enfants qui pleurent sur des tombes de mères. L'Esprit Saint les consolera. Il y a des âmes brisées par les injustices du monde, Il les relèvera. Il y a des pécheurs épouvantés, ils auront en Lui un avocat d'une rare éloquence. Et de tous ces cœurs meurtris, Il fera des priants d'une incomparable puissance. *(Eos quos repleverit exorant es facit.)* Bien plus, Il se fera priant en eux avec des gémissements ineffables.

Comment cependant l'apôtre peut-il nous dire que l'Esprit Saint prie en nous? Celui qui prie est moindre que celui qui est prié. (*Minor est postulans quam postulatus.*) Si l'Esprit Saint est l'égal du Père et du Fils, comment peut-il prier? Et s'il prie, comment est-il leur égal? Ah ! voici, chers frères : Il prie, c'est-à-dire qu'Il excite en

nous la prière. Il porte à prier ceux en qui Il habite. Il met en action des puissances dormantes ou molles. Il inspire le désir des biens spirituels et une supplication qui monte jusqu'au cœur de Dieu.

Mais de plus Il sera docteur; docteur universel pour tous les hommes de tous les temps et dans toutes les vérités nécessaires. Avec Lui, les ignorants apprendront et les savants verront s'étendre l'horizon de leurs connaissances. Des pécheurs de Galilée deviendront savants à émerveiller le monde et les philosophes s'étonneront de se voir dépassés par des bateliers. L'ignorance deviendra savante et la science plus savante et plus humble tout à la fois. A toutes les questions fondamentales que l'homme se pose, Il donnera une réponse divine. Il fera aimer de la raison les vérités qu'elle ne saurait atteindre. Il soumettra les volontés à des préceptes qui les contrarient. Il rendra faciles les vertus qui font frémir la nature.

Et avec quelle facilité se fera cette formation glorieuse! Ah ! il ne faudra pas à ce Maître, comme aux nôtres, ni un temps considérble, ni de nombreux discours, ni des répétitions fastidieuses. Il servira tout prêt à l'homme le festin de l'intelligence et de la foi. Festin si simple que les plus petits y pourront participer et si profond que les grands y trouveront toujours de nouvelles puissances.

Voilà donc, chers frères, voilà donc réalisées les promesses du Seigneur. Vous venez de

lire dans l'épître l'émouvant récit de la descente du Saint Esprit ; cette tempête mystérieuse, ces langues enflammées, cette ivresse sacrée. Saint Jean nous a dit (Jean III. 17.) : Dieu a tant aimé le monde qu'Il nous a donné son Fils unique... Nous pouvons ajouter maintenant : Le Père et le Fils ont tant aimé le monde, qu'Ils lui ont envoyé le Saint Esprit.

Il est donc vrai qu'il est venu d'en-haut l'Esprit divin et qu'Il a fait briller sur nous ses feux ; Il est venu le père des pauvres, le distributeur des dons incomparables, la grande lumière des cœurs. Il est venu le consolateur très doux, l'hôte bienveillant de l'âme et son aimable rafraîchissement. Et il sera le repos dans la fatigue, l'abri dans les ardeurs brûlantes, la consolation dans les pleurs.

O lumière précieuse remplissez de vos clartés les cœurs de vos fidèles jusques dans leurs plus intimes profondeurs. Sans vous il n'y aurait rien dans l'homme qui ne lui devint nuisible. Lavez, s'il vous plait, lavez nos souillures, arrosez nos sécheresses, guérissez nos blessures. Fléchissez ce qui est raide en nous, réchauffez ce qui est froid, redressez ce qui s'égare. Répandez vos sept dons sur ceux qui mettent en vous leur confiance. Accordez-leur le mérite de la vertu, l'heureuse issue du salut et les joies éternelles *(Prose : veni Sancte Spiritu.)*

Evangile pour le premier dimanche de la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Soyez miséricordieux, comme votre père lui-même est miséricordieux. Ne jugez point et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés ; remettez et on vous remettra ; donnez, et on vous donnera ; on répandra dans votre sein une mesure pleine, pressée et surabondante ; car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres. Il leur faisait aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse ? Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; mais tout disciple sera parfait s'il est comme son maître. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, et n'apercevez-vous pas la poutre qui est dans votre œil ? ou comment pouvez-vous dire à votre frère : Mon frère, ôtez la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre? Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et vous verrez ensuite comment retirer la paille de l'œil de votre frère.

Trente-deuxième Homélie

La Miséricorde

(Luc vi.)

La belle succession des mystères de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, consommée par la descente du Saint-Esprit, est maintenant close. Que reste-t-il donc au monde, si ce n'est de s'appliquer ce salut par la pratique des vertus chrétiennes.

La sainte Eglise ouvre la série des dimanches d'après la Pentecôte par la vertu qui a le plus resplendi dans l'Incarnation et la Rédemption du Verbe.

Dans la lecture que nous venons de faire, le divin Maître nous dit : « Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux. » Par ces paroles, Il nous prêche la miséricorde d'une manière générale. Dans la suite de l'Évangile, Il nous montrera les œuvres principales de cette vertu.

Dans ces paroles, d'abord, Notre-Seigneur nous donne tout ensemble le précepte de la miséricorde, avec le motif et la règle de cette vertu. « Soyez miséricordieux. » Voilà le précepte. « Comme votre Père céleste est miséri-

cordieux », voilà le motif. Les enfants viennent du Père. Ils doivent lui ressembler. Le rayon ressemble au soleil ; le ruisseau est de même nature que la source. Nous sommes les images de Dieu, faits à sa ressemblance. Notre physionomie doit être la reproduction de la sienne. Or la physionomie sensible de Dieu, c'est la miséricorde ! Ah ! bienheureux les enfanfs qui ressemblent à ce noble Père, et portent, comme Lui, la miséricorde en leur cœur, dans leurs paroles et leurs œuvres !

Quant à la règle de cette vertu, elle est renfermée dans ce même texte : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste, c'est-à-dire de la même manière que Lui. »

Or la miséricorde de Dieu est, comme tous ses autres attributs, sans mesure. Elle est sans mesure en durée, en intensité, en abondance. Elle est toujours ; elle est partout ; elle est pour tous ; elle est en toutes choses et pleinement surabondante. Une créature pourra-t-elle jamais en arriver là ? Non, sans doute ; mais nous devons tous y tendre. Notre miséricorde doit être sans mesure en ce sens qu'elle s'accroisse toujours, qu'elle remplisse toute notre vie, qu'elle se répande sur tous ceux qui nous entourent, et qu'elle ne s'arrête pas lorsque nous serons nous-mêmes arrêtés. Notre modèle c'est Jésus-Christ. « Ton devoir donc, ô chrétien, dit saint Bernard, c'est de fixer le terme de ta course et de tes progrès là même où Jésus-Christ a fixé le sien. Or sa miséricorde a duré jusqu'à la

mort. Si ardemment donc que tu aies couru, ô chrétien, si tu ne cours pas jusqu'à la mort, tu ne remporteras pas la victoire. » Courons donc sur les augustes traces de notre Sauveur et que la miséricorde ruisselle de toutes nos œuvres.

Après cette recommandation générale de la miséricorde, Notre-Seigneur a bien voulu nous montrer en particulier ce que cette vertu nous défend et ce qu'elle nous commande. Pour les choses qu'elle nous défend, elles sont en ces deux mots du Seigneur : « Ne jugez pas ; ne condamnez pas. »

Et d'abord, « ne jugez pas ». En effet, voyez Dieu. Lui, la Sainteté et la Justice même, Il fait tout pour ne pas juger. Il attend, Il invite, Il presse, Il diffère. Il semble que sa plus vive sollicitude soit d'empêcher qu'il y ait lieu à juger. Et, en tout cas, Il ne jugera qu'à la fin ; quand il n'y aura plus moyen d'ajourner, quand la miséricorde aura fini son cours avec le temps, qui est le seul empire où elle puisse s'exercer.

Et puis : « Ne condamnez pas. » Voyez Dieu encore. Si le jugement lui répugne, la condamnation lui répugne davantage. Il sent qu'il faudra nécessairement en arriver là pour quelques-uns. Mais que ne fait-il pas pour échapper à cette cruelle nécessité? Les prières, les promesses, les menaces, tout pour éviter cette extrémité douloureuse, pour faire fondre, comme un nuage, l'affreuse matière de la condamnation, ou du moins pour en renvoyer le plus loin possible la désolante extrémité.

Or si Dieu, la Sainteté et la Justice même ne juge pas, est-ce à nous, pécheurs misérables, à le faire? Quels droits avons-nous à juger nos frères? Qui nous a constitués les gardiens et les exécuteurs de la justice éternelle contre eux? Juger n'est pas un attribut naturel de l'homme. Il ne tient, en ses mains ni la clef qui ouvre les consciences, ni la puissance de plier ses frères à son jugement. Au milieu de nos ténèbres et de nos passions, peut-il, d'ailleurs, y avoir assez de lumière et assez de calme pour prendre un rôle d'une si grave importance? Aurions-nous ce droit que nos propres misères nous en dépouilleraient, en en rendant l'exécution absolument impossible.

Et si Dieu, la Sainteté et la Justice, ne condamne pas les hommes, est-ce à nous à prononcer leur sentance et à les condamner, nous, pécheurs comme eux, et peut-être plus pécheurs qu'eux?

Que de fois cependant nous jugeons et nous condamnons ! Que de fois, nous jugeons et condamnons sans savoir, sans entendre ! Et avec quelle aigreur, quelle insistance et quelle persévérance nous lançons nos jugements et nos condamnations !

Et puis quels retours quotidiens sur les mêmes jugements et les mêmes condamnations, afin qu'il soit bien démontré au ciel et à la terre, que ce n'est point la légèreté et l'irréflexion qui en sont la cause !

Est-ce ainsi que nous suivons notre modèle?

Oh! renversement! Le juste ne juge pas; c'est l'injuste qui juge. Le saint ne condamne pas, c'est le pécheur qui condamne. Quel mépris du divin modèle! Et quelle cruauté envers nos frères!

La miséricorde qui ne juge ni ne condamne est si agréable à Dieu qu'Il lui fait les plus rassurantes promesses. « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. Ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. » Quelle parole pour le pécheur fortement effrayé à la perspective du jugement final? Dieu pouvait-il mieux nous rassurer contre les terreurs d'une trop juste condamnation! Prends donc courage, pécheur. Comme il est facile de te préserver de la « colère à venir! » Quelles que soient tes impiétés, seraient-elles grandes comme des montagnes et nombreuses comme les sables de la mer, prends courage, il n'y a ni jugement ni condamnation pour ceux qui n'ont ni jugé ni condamné.

Mais toi, censeur impitoyable, ne te berce pas de la fausse espérance de trouver à la fin la douce figure d'un Dieu plein de bonté. Tu seras traité comme tu auras traité tes frères. Il sera prononcé « un jugement sans miséricorde contre celui qui n'aura pas été miséricordieux ». Et c'est justice. Les anges ne pleureront pas la perte de ce malheureux et les démons y applaudiront.

Mais, chose bien étrange, les plus fautifs sont ordinairement les plus sévères. Ce sont les médisants qui ne peuvent supporter la plus

légère médisance; les emportés qui ne sauraient souffrir les impatiences des autres ; les libertins qui exigent la plus sévère réserve de ceux qui pratiquent la chasteté. Une paille les offusque dans l'œil de leur frère, quand ils ne voient pas la poutre qui est dans le leur.

Hypocrites, jusques à quand déploierez-vous tant de zèle pour la correction des autres et en garderez-vous si peu pour vous ? D'où vient que vous trouvez si nécessaire et si urgent de prononcer contre autrui des sentences dans lesquelles vous ne faites jamais votre part ? Mais si le zèle et la justice vous animaient vraiment, ne commenceriez-vous point par vous-mêmes ? Ce qui est mal chez vos frères est-il bien chez vous ? Et n'êtes-vous point chargés de vous-mêmes plutôt que de vos frères ? Pourquoi vous occuper tant d'un mal dont vous n'êtes pas responsables, et si peu de celui dont vous aurez à répondre ? Commencez par vous débarrasser des misères qui vous couvrent, vous aurez peut-être quelque droit ensuite de reprendre les autres. Quand vous serez devenus irréprochables, vous pourrez peut-être exercer quelque correction sur autrui ; car alors, sans doute, ce qui vous inspirera, ce sera la charité. Aujourd'hui ce ne serait, hélas ! que la malice. Le sage est toujours sévère pour soi, toujours doux pour les autres. Il laisse à Dieu le jugement et la condamnation, qui ne sauraient appartenir qu'à Dieu. O Seigneur, faites-nous la grâce d'imiter le sage, et de n'empiéter jamais sur des droits

qui n'appartiennent qu'à vous, dont il vous répugne tant d'user vous-même et que vous avez la miséricorde d'ajourner toujours.

Quant aux œuvres que la miséricorde nous demande, écoutons le Seigneur Jésus : « Pardonnez et l'on vous pardonnera ; donnez et l'on vous donnera. » Pardonnez et donnez, vertus incomparables qui resplendirent dans la vie et dans la mort du Maître. Vivant « Il guérissait toute langueur et toute infirmité ». Mourant, Il pardonnait à ceux qui le faisaient mourir.

C'est beau une âme généreuse qui triomphe d'elle-même, étouffe la révolte que provoque en elle l'injustice et donne à l'ennemi qui la blesse un pardon immérité.

C'est beau un cœur viril qui déracine l'égoïsme naturel et profond de l'homme, sacrifie et donne avec largesse les moyens de tant de jouissances si chères aux fils d'Adam.

Ce sont là des vertus venues du ciel où l'on est maître de soi, et où l'on ne se laisse pas ébranler par les choses inférieures.

Or ces vertus brillèrent éminemment dans le Seigneur Jésus : Il pardonnait sans avoir besoin de pardon. Il donnait sans avoir besoin de recevoir. Le pardon et le bienfait étaient en Jésus les fruits du plus parfait désintéressement.

Ce serait trop de nous demander semblable miséricorde. On ne peut pas exiger des pécheurs et des pauvres qu'ils pardonnent et qu'ils donnent, sans penser à leurs propres misères et à leurs propres besoins. Le pardon et l'aumône

s'imposent à nous par nos pressantes nécessités.

Mais aussi, pour les obtenir, les accents du Seigneur sont-ils d'une irrésistible éloquence. Il va, jusqu'au plus profond de notre cœur chercher, pour cela, l'amour même dont nous nous aimons et réveiller, pour l'intéresser, notre plus vivace passion. « Pardonnez et l'on vous pardonnera. Donnez et l'on vous donnera. »

Le pécheur dirait-il : Je n'ai pas besoin de pardon ? L'enfant même qui sort du sein de sa mère n'est pas pur. Si quelqu'un osait prétendre qu'il n'a rien à recevoir, on lui répondrait avec l'apôtre : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? »

Et qui donc pourrait, avec sagesse, se montrer clément envers celui qui refuserait de l'être? Le pardon est la très-légitime condition du pardon.

Voici, d'ailleurs, ce que le Seigneur Jésus met tous les jours sur nos lèvres : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Oh ! la redoutable parole! Elle veut dire, en effet : Pardonnez-moi de la même manière que je pardonne. Et si je prononce cette parole avec un cœur gonflé d'amertume, c'est ma propre condamnation que je demande à mon Dieu. Peut-on réclamer sa miséricorde, en refusant soi-même de la faire aux autres.

Mais alors je ne prononcerai plus cette prière. Cependant, ô Jésus, vous me l'avez apprise et commandée. Ah! ce n'est donc pas la prière

qu'il faut laisser, mais mon cœur ulcéré qu'il faut changer. Pardonne donc, pauvre pécheur. Et si tu n'as pas l'âme assez haute pour pardonner, en t'oubliant toi-même ; si tu n'es pas assez pur pour n'avoir pas besoin de miséricorde, sois au moins miséricordieux pour toi-même. En pardonnant tu seras pardonné.

Qu'as-tu d'ailleurs tant à pardonner, et que n'as-tu pas à te faire pardonner à toi-même? Quelle différence entre les offenses qu'on a pu te faire et celles que tu as faites à Dieu. Tes fautes contre Dieu sont graves et innombrables peut-être. Il n'en est certes pas ainsi des offenses que tu as reçues. Elles ne sauraient être graves, car la gravité de l'offense se tire surtout de la majesté de l'offensé, et tu n'es, tu le sais bien, qu'une créature misérable. Elles ne sauraient être nombreuses non plus, car les hommes ont trop de passions diverses pour se tenir longtemps à la même malice.

Fréquemment, d'ailleurs, les manquements dont nous nous plaignons ne sont qu'imaginaires. Quoi de plus commun que d'attribuer aux autres des pensées qu'ils n'ont pas, et de les juger injustement, en même temps que nous nous plaignons de leurs jugements injustes? Souvent aussi ce que nous attribuons en eux à la malice, n'est que l'effet d'une prévention. Et sommes-nous exempts nous-mêmes de prévention à leur égard?

Au reste, si nous voulions bien en convenir, on ne nous fait pas tant d'injustices que nous ai-

mons à le dire ; et peut-être méritons-nous plus de sévérités que nous n'en endurons. Si nous subissons des imputations calomnieuses, il en est bien d'autres qu'on ne nous fait point et que nons méritons.

D'ailleurs, s'il arrive à nos ennemis de mêler à leurs censures de véritables injustices, c'est un mal pour eux. Quant à nous, cherchons notre bien non dans l'amertume qui se plaint, mais dans la bonté qui pardonne. Soyons heureux d'accorder la petite miséricorde que Dieu réclame pour nos frères, quand nous avons tant besoin de la grande miséricorde qu'Il nous offre à ce prix.

Mais, après nous avoir recommandé de pardonner, le bon Maître nous a invités à donner. Dieu est infiniment riche. Il est aussi infiniment généreux. Il donne sans cesse ; Il donne sans mesure ; Il remplit tout l'univers de sa bénédiction. Celui qui donne ressemble donc à Dieu.

Mais Dieu aime à donner. L'homme, au contraire, ne l'aime pas. Les besoins réels d'autrui le touchent peu. Les siens, même éventuels, même imaginaires, le touchent vivement. Il aime beaucoup à recevoir. Il n'aime pas du tout à donner. Comment ferez-vous, ô Jésus, pour réduire cet égoïste ? Ah ! vous le prendrez par son égoïsme même. Vous vous servirez du vice qu'il a pour lui inspirer la vertu qui lui manque. Vous l'intéresserez dans l'œuvre que vous lui demandez.

Qui n'aime à recevoir ? Même les riches l'ai-

ment. Combien plus les pauvres! Tous, d'ailleurs, nous avons besoin, soit de la continuation des biens que nous possédons, soit de la venue de ceux qui nous manquent. Gens pauvres, vous avez besoin qu'on vous donne ; gens avides, vous souhaitez qu'on vous donne. « Donnez et l'on vous donnera. »

Il y a des mendiants qui nous tendent la main. Nous sommes tous des mendiants devant le bon Dieu, dit saint Augustin. Beaucoup de choses nous manquent, surtout la plus grande chose, Dieu. Le mendiant vous demande du pain, donnez-lui. Et puis demandez votre pain à votre tour, et Dieu vous le donnera ; demandez Jésus qui a dit : « Je suis le pain de vie »

O mon Dieu! je suis pauvre et j'ai besoin que vous me donniez. Alors je vais moi-même donner. Si j'ai peu, je donnerai peu ; si j'ai beaucoup, je donnerai beaucoup. Je partagerai avec mes frères les biens que j'ai reçus de vos largesses ; les biens naturels et les biens surnaturels. Je leur donnerai le pain et le vêtement ; le bon conseil et le bon exemple. De toutes choses je donnerai tant que j'aurai et tant que je vivrai. Et vous, Seigneur, alors, car vous l'avez promis, vous remplirez « notre sein d'une mesure bonne, pressée, abondante et surabondante ». Vous daignerez certainement le faire en terre, et vous le ferez certainement dans les cieux.

Evangile pour le deuxième Dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole aux pharisiens : Un homme fit un grand festin, auquel il invita un grand nombre de convives. Et à l'heure du festin il envoya son serviteur dire aux conviés de venir parce que tout était prêt. Mais tous ensemble commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il est nécessaire que j'aille la voir; je vous prie de m'excuser. Le second lui dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les éprouver ; je vous prie de m'excuser. Le troisième lui dit : J'ai épousé une femme, c'est pourquoi je n'y puis aller. Le serviteur étant revenu, rapporta ceci à son Maître. Alors le père de famille, irrité, dit à son serviteur : Allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boîteux. Le serviteur lui dit : Seigneur, ce que vous avez commandé est fait, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse, car je vous assure qu'aucun de ceux que j'avais invités ne sera de mon festin.

Trente-troisième Homélie

Le grand souper

(Luc. XIV.)

La meilleure nourrice de la bonne miséricorde dont nous parlions dimanche dernier, c'est l'Eucharistie qui est la grande miséricorde de Dieu envers nous. C'est donc bien judicieusement que la sainte Église, dans la parabole qu'elle nous propose aujourd'hui, nous invite à venir puiser au foyer de la divine Miséricorde, si nous souhaitons vraiment devenir miséricordieux.

Dieu a préparé à l'homme un triple festin, celui de la vérité, celui de la sainte Eucharistie, et celui de sa félicité éternelle, dont le grand souper que nous allons méditer est également la figure. Selon le désir manifeste de l'Église, nous étudierons principalement le don de Dieu sous le second rapport, sans négliger néanmoins les deux autres.

Jésus dit aux Pharisiens : « Un homme fit un grand souper et invita beaucoup de monde. Quand tout fut prêt, il envoya ses serviteurs presser les invités de se rendre. » Mais chose étrange, les invités s'excusèrent et ne vinrent pas.

Il nous est facile, tout d'abord, chers frères,

de reconnaitre, en cet homme de l'Évangile, le bon Maître qui a voulu sauver avant tout la maison d'Israël, sa Fille si chère. Il a voulu l'inviter la première au banquet glorieux de la vérité. Le paganisme avait envahi le monde. Les vérites étaient diminuées parmi les hommes. Les fils de Moïse eux-mêmes avaient corrompu leur loi, en la chargeant de vaines pratiques. Dieu, tout bon, daigna faire de la vérité une proclamation nouvelle. Il envoya son divin Fils pour la prêcher. Enfants d'Israël, le festin des âmes est prêt. La nourriture sublime des intelligences va vous être servie, et, grâce aux ineffables égards du Maitre pour vous, vous êtes les premiers appelés. Venez.

Mais le peuple privilégié ne se rend pas. L'orgueil des Pharisiens, leur cupidité scandaleuse, leurs vices mal cachés sous de fastueuses maximes, ne sauraient s'accommoder de l'humilité, de la pauvreté et de la mortification évangéliques.

Alors donc la salle du festin restera vide. Personne ne touchera au grand mets porté du ciel? Rassurez-vous, frères, rassurez-vous. Il n'en sera pas ainsi. La vérité ne sera pas la risée des peuples. Israël aveuglé n'en veut pas. Dieu trouvera des foules qui en feront leurs délices. Il y a des pauvres qui remplissent les rues, les chemins, les champs. Les Gentils sont partout, boîteux, borgnes, ignorants, mais non pleins d'eux-mèmes. Ils ne mépriseront pas la vérité, eux, les méprisés des superbes. Ils rempliront

avec bonheur la salle du festin, et prendront la place du peuple déchu.

Nous l'avons vu. Les premiers appelés ont refusé l'invitation. Les seconds se sont empressés, et ils sont là, illuminés et illuminant le monde. Soyez béni, Seigneur! Votre justice a châtié l'orgueil des Juifs. Elle a exalté l'humilité des Gentils. Et vous, Gentils, rendez gloire au Seigneur, gardant avec amour la vérité qui vous a visitée d'En-Haut.

Les invités de la vérité sont aussi ceux de l'Eucharistie. Mais ce grand souper aussi bien que le grand festin d'Assuérus, quelle pâle figure de la Cène donnée par le Maître à ses apôtres et à l'humanité! Celui qui prépare la terre, c'est Jésus, le fils de l'éternel Dieu. La nourriture qu'Il présente, c'est Lui-même; Lui, le pain vivant descendu du ciel. Sa chair est un mets recherché; son sang est un breuvage généreux. Le nombre des invités, nul ne saurait le dire. La durée du festin égalera celle du monde. Pas plus que le blé aux enfants des hommes, l'Eucharistie ne manquera aux enfants de Dieu.

Mais autour d'une grande table les serviteurs abondent, et d'autant mieux choisis que l'hôte est plus illustre et les invités plus recommadables. Où sont donc, ô Jésus, les nobles serviteurs de l'Eucharistie?

Voici les prêtres, envoyés tout à la fois pour appeler les invités et pour les servir. Entendez-les, chers frères, vous convier tous les jours à la table divine, et vous raconter les

douceurs de ce festin des anges et le mets délicieux que vous y trouverez. La table est partout servie. Les serviteurs du Maître sont tout aux ordres des invités. Nul ne pourra dire : j'ignorais le festin, je ne connaissais pas l'invitation. Les bouches sacerdotales les proclament aux quatre coins du ciel. Les grandes voix dans les vénérables basiliques, et les petites dans les humbles chapelles de hameau disent à tous : « Venez, tout est prêt. »

Ah ! sans doute, ô Jésus, tout est prêt de votre part. Mais vos invités, combien ils sont peu prêts eux-mêmes ! Combien peu dignes d'être admis ! Tout est prêt de votre côté, Seigneur ! Rien, peut-être, n'est prêt du nôtre.

La Gentilité a ouvert son âme à la lumière divine. Mais, avec le temps, il s'est glissé du pharisien dans le Gentil. Entendez ce pharisien nouveau, plein de faste et d'arrogance comme l'ancien : « J'ai acheté une maison de campagne, il faut que j'aille la voir ; je vous prie de m'excuser. » Il a des terres ; il veut qu'on sache qu'il en a. Qu'allez-vous donc lui proposer ? Il a des terres, n'est-ce pas tout ?

Entendez aussi ce pharisien cupide : « J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais en faire l'essai ; je vous prie de m'excuser. » Rien n'est absorbant comme la passion du lucre. L'homme devient semblable à ce qu'il adore, terre ou métal comme le Dieu qu'il se fait. Parlez-lui du prix des denrées, du cours de la bourse ; le blé se vend ; la rente monte ; tout est là. A d'autres

vos invitations pour un festin spirituel et ennoblissant.

Entendez enfin le pharisien charnel : « Je me suis marié et je ne puis venir. » En effet, la chair et l'esprit n'ont pas les mêmes goûts. Les mets spirituels sont trop délicats pour des palais tout de chair. L'homme, esclave des sens, ne saurait être en même temps serviteur de son esprit. Vous promettez, Seigneur, « au vainqueur de ses vices une manne cachée ». Le charnel aime la défaite et ne voit rien de meilleur que d'être vaincu.

Puis ce sont les distraits. Ayant peine à penser à ce qu'ils voient, comment s'arrêteraient-ils à ce qu'ils ne voient pas ? Puis les tièdes que les coups de tonnerre n'effraient point et qu'une mélodie même divine ne saurait charmer. Il est manifeste, ô Jésus, que vos invitations ne sont point heureuses. Votre table va demeurer vide et vos mets vont périr dédaignés. N'en croyez rien, chers frères, mais écoutez le Seigneur.

« Sortez vite, ô mes serviteurs, allez sur les places et dans les bourgs de la ville. Amenez-moi les pauvres, les infirmes, les aveugles, les boîteux. Et après, s'il y a encore de la place, et il y en aura, allez dans les chemins et le long des haies. Pressez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse. Mais nul de ceux que j'avais invités ne sera de mon festin. » Oh ! bonté divine ! Le grand bienfait ne sera pas re-

tiré. Il sera répandu. Heureux ceux qui le recueilleront.

Mais nous, frères bien-aimés, de quelle catégorie serons-nous? Nous verra-t-on parmi les pharisiens dédaigneux qui n'auront pas de part au festin? Aurons-nous le bonheur d'être de ces petits qui se délecteront du pain des anges?

Les pauvres n'ont aucune estime d'eux-mêmes; ils avouent humblement leur impuissance et reconnaissent ne rien avoir qu'ils ne tiennent de la bonté divine. Vrais pauvres en esprit. « Dieu les regarde de près; Il les relèvera de terre, pour les placer parmi les princes de son peuple. »

Les infirmes tombent; mais c'est leur faiblesse surtout qui les fait tomber. Pécheurs sans doute, mais de fragilité plus que de malice. Or Dieu a pitié des faibles. Le pain qu'il leur servira les rendra forts.

Ces aveugles ont l'intelligence courte, la connaissance bornée, mais la volonté droite et la nature sincère. S'ils avaient les lumières et la science des Pharisiens, qui pourrait les arrêter dans les voies de la vertu? Dieu, certes, ne saurait leur être sévère. Il ne mesure pas ses largesses à une ignorance qui n'est pas de leur faute, mais à leurs bons désirs.

Ces boîteux, hélas ! penchent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais honteux et tristes de leur claudication, Dieu les redressera.

Et nous, Seigneur Jésus, qui avons bien tou-

tes les infirmités de ces malheureux, avons nous aussi leur humilité, leur droiture, leur sincérité, leur bonne volonté? Ah ! nous vous les demandons humblement, pour n'être point de ceux que votre sentence va frapper.

« Je vous le dis en vérité, aucun de ces hommes qui ont été appelés n'aura part à mon festin. » Oh ! la terrible sentence, disent les Pères ! mais bien juste aussi. Le père de famille n'a-t-il pas prodigué les instances de ses invitations. Il n'y a d'exclus parmi eux que ceux qui veulent l'être.

Ainsi les pauvres, les infirmes, les aveugles, les boîteux se satureront au milieu des délices eucharistiques, et les autres, les orgueilleux, les avares, les voluptueux, ne les connaîtront jamais. A quel jeûne, hélas ! ils se condamnent ! Et comme ils sont pressés de commencer le jeûne de l'éternité ! Car, dit saint Chrysostôme, croyez-vous qu'il y ait grande différence entre l'enfer et la privation de l'Eucharistie ? Là-bas, ce sera le jeûne de l'Eucharistie dévoilée, comme ici c'est le jeûne de l'Eucharistie sous les voiles ; là-bas, le jeûne d'un Dieu découvert, comme ici le jeûne d'un Dieu caché. Ils sont donc bien pressés de commencer dès ce monde les privations éternelles, et d'inaugurer dès ici-bas l'enfer par l'abstention criminelle de l'Eucharistie.

Ils espèrent, nous le savons, des récompenses charnelles que leur promet le monde. Ah ! dit saint Grégoire, les délices de la chair sont

bien douces quand on les rêve; mais que donnent-elles? fièvre, lassitude, satiété et d'inexprimables dégoûts. La coupe semble dorée et pleine de miel, mais l'or et le miel ne sont qu'au bord, et au fond, c'est un fiel détestable.

Il en est, certes, bien autrement, ô Jésus, des délices que vous donnez à l'âme chrétienne. Rien d'apparent, il est vrai, n'attire à elles. Elles semblent même au mondain hérissées d'ennuis et de privations intolérables. Mais quand on les a goûtées, quel étonnement et quel ravissement!

D'un côté, pour le corps une ivresse grossière, pour l'intelligence l'obscurcissement, pour la volonté une honteuse tyrannie, triste compensation des refus méprisants de l'Eucharistie. De l'autre, c'est l'esprit qui s'élève, le cœur qui s'ennoblit et s'enflamme, un corps qui devient un digne temple de la majesté divine. O Jésus! Jésus! Tout pauvres, tout faibles, tout aveugles, tout boîteux que nous sommes, nous voici très désireux de votre festin; s'il vous plaît, recevez-nous.

Quant aux autres, ces dédaigneux, ah! veuillez prendre pitié d'eux. Avant la conclusion suprême des choses, amenez-les à devenir membres pénitents de cette humble foule que vous ramassez par les chemins. Et si malheureusement, sourds à la voix qui les presse, ils se privent jusqu'à l'heure du terrible départ, de participer à la table eucharistique, votre miséricorde, Seigneur, ne nous laisse-t-elle aucun espoir, qu'ils puissent trouver la porte du festin céleste?

Votre parabole n'est-elle pas aussi, selon les Pères, une figure de la table éternelle des élus ?

L'Évangile et l'Eucharistie, en effet, sont tables de passage, dressées dans un lieu de passage, comme moyen de parvenir à une table définitive dans un lieu définitif. L'Évangile et l'Eucharistie ne nous livrent, d'ailleurs, qu'un Dieu voilé, quand nous sommes destinés à voir Dieu face à face. Ils ne sont, dès lors, qu'un avant-goût des rassasiements célestes et un cordial pour les atteindre. Le festin éternel, voilà donc l'objet définitif de la grande invitation faite par le Seigneur à l'humanité.

Mais pour le Ciel, comme pour l'Évangile et l'Eucharistie, trop de gens s'excusent. Le festin cependant ne supporte pas d'excuses, car que peut trouver l'homme qui puisse égaler le prix de son âme ? Il est si vrai qu'aucune n'est admissible, quand il s'agit du salut, que Notre Seigneur a énuméré, dans sa parabole, des choses en soi bien innocentes, très admissibles quand il est question d'un festin ordinaire, et qu'il les condamne cependant, parce que son festin n'est autre que la félicité éternelle, contre laquelle, ni attachements, ni affaires ne sauraient prévaloir. Alors ces malheureux sont-ils condamnés sans espérance ? Dieu est si bon !

Sans doute l'Évangile et l'Eucharistie sont le commencement du festin de là-haut, et ceux qui le bannissent volontairement de leurs fêtes dans le temps, n'y sauraient avoir droit dans l'éternité. Sans doute, aucun de ceux qui ont méprisé l'in-

vitation du père de famille ne mérite de s'asseoir à sa table. Ni les orgueilleux, ni les cupides, ni les voluptueux ne peuvent entrer dans le royaume céleste. Toutefois, Seigneur, comme votre miséricorde est infinie, s'il vous plaisait de ménager une dernière grâce à l'orgueilleux, au cupide, au voluptueux, au jeûneur entêté, pour qu'avant son dernier soupir il reconnaisse ses égarements. S'il fallait même user de violence, quel mal y verriez-vous? La violence, inspirée par la tendresse est bien dans les droits d'un Père. Ne l'avez-vous pas vous-même recommandée dans le Maître qui ordonne à ses serviteurs de « forcer les gens d'entrer ».

Entendons cependant comme il convient cette sentence. Dieu ne fait jamais de violence absolue ; il se contredirait puisqu'Il a fait l'homme libre. Mais Il ne peut s'interdire une violence morale salutaire à ses enfants.

Or, comment s'opère cette violence? Voyez. Qu'est-ce qui éloigne les hommes du festin éternel? Les mêmes choses qui les éloignent de l'Eucharistie : les enflures de l'orgueil, les jouissances de la richesse et de la volupté. Qu'est-ce, au contraire, qui les en rapproche? Les mêmes choses qui les rapprochent du divin Sacrement. Ce sont les pauvres, les faibles, les aveugles, les boîteux, ceux qui souffrent, qui entrent. Les heureux s'excusent. Ceux qui acceptent ce sont les malheureux. La souffrance est donc une préparation au Paradis, comme à l'Eucharistie.

Mais tous ces biens extérieurs qui éloignent

de vous les hommes sont dans vos mains, ô mon Dieu ! Vous ne les deviez à personne. Vous n'en devez non plus à personne la continuation. Vous n'êtes pas tenu surtout de les conserver à ceux qui en abusent. Et sans faire une violence injuste à qui que ce soit, vous pouvez bien les retirer quand cette soustraction peut être favorable à des égarés.

Aussi, chers frères, voyons-nous Dieu quelquefois opposer la violence de la miséricorde à celle des passions Nous le voyons rompre les desseins des uns, renverser la fortune des autres, pour les désenchanter et les ramener à leurs vrais intérêts. Heureuse contrainte ! Bien loin qu'elle répugne, elle est toute compatissante. Néanmoins, ô mon Dieu ! si nous vous demandions d'en user, les obstinés, dans leur ignorance, nous prendraient pour des hommes durs. Nous vous supplions, au moins, Seigneur, de faire que les coups inévitables de la mort et de ses brisements leur ouvrent les yeux. Faites-leur, ô Jésus, tout indignes qu'ils en sont, cette dernière grâce. Après vous être vainement fatigué à les chercher durant leur vie, qu'ils ne puissent pas vous éviter à la mort. Qu'il leur soit accordé, au moins, d'entrer dans la salle du festin et de recueillir les miettes bénies qui tomberont de la table de vos élus.

Ainsi soit-il.

Évangile pour le troisième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Et les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient et disaient : Quoi ! cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux ! Jésus leur proposa cette parabole : Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour s'en aller après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve? Et, lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules avec joie, et, de retour en sa maison, il assemble ses amis et ses voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui a fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou quelle femme ayant dix drachmes et en ayant perdu une, n'allume sa lampe, et balayant sa maison, ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve? Et, après l'avoir trouvée, elle assemble ses amies et ses voisines et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous dis de même que c'est une joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence.

Trente-quatrième Homélie

La brebis et la drachme

(Luc. xv.)

Les publicains et les pécheurs s'approchaient volontiers de Jésus pour écouter sa parole. Le divin Maître ne les en empêchait pas. Quelquefois même, Il consentait à manger avec eux. Les Pharisiens, au contraire, les tenaient à distance, et ne leur auraient pas permis de toucher même le bord de leur manteau.

La conduite de Jésus ne pouvait manquer de déplaire à ces observateurs méticuleux et superbes des convenances du dehors. Aussi « murmuraient-ils ».

Comment donc, ô Jésus, consentez-vous à vous trouver duns une compagnie si peu digne de vous, et à scandaliser les hommes importants de votre époque? Mais y a-t-il plus honorable compagnie pour le médecin que celle des malades? Le savant s'honore, en recherchant les ignorants pour les instruire ; le saint en allant vers les pécheurs pour les sauver. Le médecin est pour guérir, le savant pour instruire, le saint pour sanctifier. Or, n'êtes-vous pas, ô Jésus, le médecin, le savant, le saint par excellence ? Vous vous plaisez avec les publicains pour les guérir

les instruire et les sanctifier. Vous leur dites avec le sage : « Approchez-vous de moi, vous tous qui manquez de doctrine. Rassemblez-vous dans la maison de la lumière. » (Eccl. 41-31.) « Ah ! bienheureux les pécheurs qui viennent aux pieds du Maître ! Ils se relèveront éclairés de sa haute doctrine. » (Denté. 33. 3.)

Alors, pourquoi les Pharisiens murmurent-ils? Mais parce que cette charité qui descend miséricordieusement condamne leur orgueil qui monte fastueusement. Ils murmurent parce qu'ils sont jaloux de voir, aux pieds de Jésus, la foule qui ne se presse pas aux leurs. Ils murmurent à cause du bien que Jésus fait à ces malheureux. « Ces hommes au cœur desséché, dit saint Grégoire, ne peuvent supporter que la fontaine de miséricorde répande ses flots bénis dans l'âme altérée des petits. » Ceux qui ne donnent pas sont ainsi faits; ils ne sauraient supporter ceux qui donnent. Ces Pharisiens se croient seuls savants et seuls bons, et le peuple, en les fuyant, leur fait voir le cas qu'il fait de leur supériorité.

Quelle différence entre la vraie et la fausse justice ! « La vraie est pleine de compassion et la fausse pleine de mépris. » (Grég.) « Le juste, sans doute, s'indigne quelquefois contre les pécheurs ; mais cette indignation ne vient pas de l'orgueil comme celle du Pharisien ; elle vient de l'amour. » Le juste s'anime contre le péché, mais ne méprise pas le pécheur. Au dehors il lance du feu. Au dedans il nourrit toutes les

douceurs de la charité. Il préfère celui qu'il corrige à lui-même. Il se croit moins bon que ceux qu'il veut rendre meillleurs. Ainsi tout ensemble, « il sauve les autres par son zèle et lui-même par son humilité. » (S. Grég.)

La fausse justice, au contraire. toute pleine d'elle-même, ne sait pas condescendre. Les orgueilleux ne savent que mépriser. Les Pharisiens ne pouvaient donc que blâmer Jésus. Et ils ne s'épargnaient point à cela. Vous auriez honte, ô Pharisiens, de vous abaisser jusqu'au pauvre publicain, vous auriez peur de vous souiller, en touchant sa main calleuse ; la charité n'a pas de ces hontes ni de ces peurs. Le soleil déshonore-t-il ou souille-t-il sa lumière en la faisant arriver jusqu'au prisonnier dans son cachot? Loin d'être indigne de Jésus, rien n'est plus digne que « de relever ceux qui sont par terre ». Jésus descend vers les misérables, mais c'est pour les faire monter jusqu'à lui.

Vous vous plaignez, ô Pharisiens, parce que le peuple se porte vers Jésus. Mais les êtres besogneux ont le sens de ce qui leur est bon. S'ils vont à Jésus, ils savent pourquoi. S'ils ne vont pas à vous, ils ont bien leurs motifs. Jésus les aime et vous les méprisez. Vous leur êtes durs et Jésus leur est plein de bonté.

O vous tous, petits, pauvres, ignorants ou pécheurs, allez, allez toujours à Jésus, quoique les pharisiens murmurent. Allez toujours à la sainte Eglise, dépositaire fidèle des lumières et

des tendresses du Seigneur Jésus. Laissez dire ces Pharisiens de tous les temps et venez.

Jésus, d'ailleurs, en recherchant les publicains et les pécheurs, ne fuit pas pour cela les Pharisiens. Ce sont là d'autres malades que sa miséricorde veut aussi guérir. Voyez même avec quel ménagement Il les traite. Il aurait pu leur dire : Mais, s'il ne m'est pas permis de fréquenter les pécheurs, je devrais aussi m'éloigner de vous, d'autant plus malades que vous ignorez votre maladie. Au contraire, il leur fait voir doucement que, s'il se sépare d'eux quelquefois, pour parler à des publicains, il les traite eux-mêmes en brebis fidèles. Ecoutez, en effet, sa bonne parabole :

« Qui d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? »

Le Fils de Dieu, en sa bonté, a voulu associer à son bonheur céleste tous les malheureux de la terre. Pour réaliser ce dessein, Il a quitté les chœurs des anges. Il est venu chercher l'homme perdu. Il est venu « appeler non les justes qui sont à Lui, mais les pécheurs qui sont au démon ». Est-ce à dire qu'il ait moins d'amour pour les justes ? Non certes ; mais les justes sont en sûreté. Que de craintes, au contraire, n'a-t-il pas pour les égarés ? Est-ce donc si mal de laisser ceux qui sont en assurance, pour voler au secours de ceux qui périssent ? Pourquoi donc, ô Pharisiens, blâmez-vous Jésus ? Si vous êtes

justes, en vous laissant pour les publicains, il proclame et honore votre justice. Si vous étiez pécheurs, seriez-vous si malheureux d'être cherchés?

Ah! frères, la bonté du Maître nous cherche tous, publicains et pharisiens. Nous sommes tous malheureusement des brebis perdues. Heureusement nous sommes des brebis cherchées! Tandis que nous fuyons, hélas! à travers les créatures, le Seigneur ne nous fuit pas, Lui. « O patience de mon Dieu, s'écrie saint Augustin, j'allais au loin, je m'éloignais de vous, et vous, Seigneur, vous ne songiez point à me fuir, vous m'attendiez. »

Et non seulement Jésus nous attend tous, pauvres pécheurs, mais avec quelles instances Il nous dit : « venez tous ». Tous, entendez-vous? grands et petits. Et il nous presse en toute manière, par la voix de ses prédicateurs, par des attraits intérieurs, par les accents impérieux des remords, par les conseils et les exemples de nos amis, par la voix de l'adversité elle-même. O chères âmes, en quel état que vous soyez, Il vous dit : « Revenez à moi et je vous recevrai. » (Jéré. III. 1.)

Oui, Jésus nous cherche tous et nous fait chercher toujours. Voyez ses ministres. Vous ne pouvez contester leur zèle. Vous leur reprocheriez plutôt d'en avoir trop, car ce zèle, quelquefois, incommode le monde. Ces vaillants, en effet, sont toujours à l'ouvrage. Ils auraient pu aussi bien, et peut-être mieux que tant d'autres,

courir avec distinction sur les routes de la fortune. Mais non, ils aiment mieux suivre le Maître, et se porter au secours de ceux qui vont périr.

Le monde, il est vrai, les maudit souvent, comme les vieux pharisiens maudissaient Jésus. Ils n'accomplissent pas moins l'œuvre incomparable. Laissant les pharisiens nouveaux poursuivre leurs tentatives ténébreuses, ils vivent, travaillent et meurent pour le plus noble dessein : le salut de tous, petits et grands.

Mais revenons à la brebis de la parabole. Le pasteur la cherche « jusqu'à ce qu'il la trouve ». Je le crois bien. On ne cesse pas de chercher ce qu'on aime. Aussi, pécheur, prolongerais-tu tes égarements jusqu'aux années de la plus décrépite vieillesse, Jésus ne cessera pas de te chercher. Il ne se lassera jamais et aucun obstacle ne l'arrêtera. L'égoïsme ne cherche que soi. La charité ne cherche que les autres. O charité de Jésus, rien ne vous a retenue. Ni les veilles, ni les jeûnes, ni les voyages, ni la lassitude, ni la privation des aises de la vie ni celle des choses nécessaires, ni les peines de l'esprit, ni les inquiétudes du cœur, ni les ennuis, ni les craintes, ni les humiliations, ni les contradictions, rien, rien n'a vaincu le pasteur secourable.

Serait-il possible que la brebis, cherchée avec tant d'amour, redoutât la rencontre de celui qui l'aime ? Mais quand le pasteur retrouve la brebis, il ne lui fait point de reproches ; il ne la force point à sortir seule du milieu des épines.

Il la retire avec les plus doux ménagements ; puis il ne la contraint pas de marcher ; « il la prend sur ses épaules ». Il lui ôte tout à la fois les horreurs de l'abîme et les fatigues du retour.

Et sa joie d'avoir retrouvé sa brebis est si grande qu'il ne saurait la contenir. « Il rassemble ses amis et ses voisins. » Et il laisse éclater devant eux son bonheur, en l'affirmant par une sorte de serment. « La conversion du pécheur lui donne une joie plus vive que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. » (Matth. XVIII. 30.) Soyez mille fois béni, Seigneur ! Vous agissez avec l'homme, au dire de saint Thomas, comme si l'homme était votre Dieu. (*Quasi homo esset Dei Deus.*) On dirait que vous ne pouvez vivre ni sans lui, ni loin de lui.

Mais ce n'est pas seulement pour dire sa joie que le pasteur appelle ses amis et ses voisins. Il veut aussi se faire féliciter. Étrange langage de la charité ! Jésus ne dit pas : Félicitez la brebis de ce qu'elle a retrouvé le bercail ; non. Il dit : Félicitez-moi. » Il ne faut pas qu'on ignore que le salut du pécheur est le bonheur suprême de son Créateur. Ainsi faites-vous vous-même, ô sainte Église. Nul ne saurait dire votre joie dans ces jours bénis où des pécheurs vous reviennent. Vous convoquez des foules chrétiennes dans vos temples, pour participer à votre joie de mère sur vos enfants retrouvés. Et votre joie est d'autant plus grande que les dangers courus ont été plus redoutables.

Mais si la joie du pasteur est si vive pour une

pauvre brebis retrouvée, que sera-t-elle, ô Jésus. quand vos apôtres vous amèneront des multitudes qu'ils auront gagnées dans les grandes prédications, durant les jours de pénitence, à l'occasion des majestueuses solennités de l'année liturgique ? Nul ne saura dire, ici-bas, cette joie de Jésus. Nous ne la connaîtrons que lorsque sa gloire nous apparaîtra dans les éternels rassasiements.

Ainsi les Pharisiens sont bien instruits des motifs qui portent Jésus à fréquenter les publicains et les pécheurs. Ce que fait le bon Maître pour ces malheureux, ils le font, eux, pour une bête de leur troupeau. Toutefois le divin Sauveur insiste et emprunte une comparaison nouvelle aux charges communes de la vie.

« Quelle est la femme qui ayant dix drachmes, et venant à en perdre une, n'allume pas sa lampe, balayant la maison et cherchant avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? »

Il est manifeste que, si le divin Maître se présente ici sous la figure d'une femme, c'est pour mieux exprimer l'affection qu'il a pour les pécheurs. Cette femme, en effet, allumant sa lampe et cherchant sa drachme perdue, qui nous représente-t-elle, ô Jésus, si ce n'est vous ? Vous qui, voyant mon âme aventurée et perdue au milieu des misères du monde, avez mis tout en œuvre pour retrouver cette drachme marquée à l'effigie du grand roi. Vous qui avez allumé le flambeau de l'Incarnation et placé la lumière de votre divi-

nité dans l'argile de notre humanité. (I. Grégoire.)

Mais pour parvenir à retrouver sa drachme, la femme remue tous les meubles de sa maison. Il le fallait bien. La pièce de monnaie ne pouvait retourner d'elle-même à sa maîtresse. C'était donc à sa maîtresse de la chercher. Et nous, égarés sur ces plages lointaines du péché et brisés par nos iniquités, c'en était fait de nous, si le Seigneur ne nous avait cherchés avec une tendre sollicitude; s'il n'avait éclairé notre conscience sur la difformité du péché ; s'il ne nous en avait montré les suites épouvantables; s'il n'avait remué toutes les facultés de notre âme ; s'il n'avait agité tout à la fois la crainte et l'espérance, aurions-nous jamais retrouvé les voies de la vérité et de la vertu ? Béni soit-il pour nous avoir recherchés « avec tant de diligence ».

Et que ceux qui le peuvent, prêtent leur concours à ce divin labeur du Maître! Ministres sacrés, mettez-vous à l'ouvrage. Allumez la lampe de la prière pour trouver vos frères qui périssent. Fouillez parmi les profondeurs des consciences, remuez tous les meubles, balayez tous les coins de la maison, enlevez la poussière ou la boue des mauvaises habitudes. Les choses perdues se retrouvent très difficilement dans la confusion, et bien aisément quand l'ordre est revenu. Oui, cherchez, remuez, balayez ; c'est le plus divin de tous les ouvrages. (S. Denys l'aréopagite.)

Quand la femme a retrouvé sa drachme, elle

fait comme le Pasteur. Elle invite ses amies et ses voisines à venir la féliciter. Mais puisque vous faites comme cette femme, ô Jésus, qui voulez-vous qui vienne vous féliciter? Dieu invite les anges à se réjouir de la conversion du pécheur. C'est juste qu'ils soient de la fête. Ils l'ont ménagée et préparée par mille soins. Il invite les saints du ciel et de la terre, parce que le salut du pécheur a été le plus cher de leurs désirs et l'objet le plus constant de leurs prières. (S. Grég. Nazi.)

Bien grande œuvre est donc la conversion du pécheur, puisque les meilleures créatures y travaillent et entrent en fête quand elle arrive, puisque Dieu lui-même se félicite et veut être félicité comme s'il avait retrouvé le trésor sans lequel, dit saint Thomas, Il semblerait ne pouvoir être heureux.

Cherchez donc, ô Jésus, cherchez vos brebis et vos drachmes perdues, car il y en a toujours. Courez après les publicains et les pécheurs. Multipliez tous les jours les fêtes de la sainte Église et celles du Paradis.

Et vous, ô Pharisiens, apprenez combien l'orgueil est misérable et stérile! Voyez comme est belle et féconde la charité! Bénissez enfin le Seigneur Jésus et mettez-vous à l'imiter.

Évangile pour le quatrième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, comme la foule se pressait autour de Jésus pour entendre la parole de Dieu, et que lui-même était debout près du lac de Génésareth, il vit deux barques arrêtées au bord du lac, et les pécheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Il entra dans l'une des barques, qui était à Simon, et le pria de le conduire à quelque distance de la terre ; et, s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travailllé toute la nuit sans rien prendre ; néanmoins, sur votre parole, je jetterai les filets. Les ayant jetés, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leurs filets se rompaient. Et ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans une autre barque, de venir les aider. Ils vinrent et ils remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne coulassent au fond. Ce que Simon-Pierre ayant vu, il tomba aux genoux de Jésus et lui dit : Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur : car la frayeur l'avait saisi et tous ceux qui étaient avec lui, à la vue des poissons qu'ils avaient pris. Jacques

et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon, étaient dans le même étonnement. Mais Jésus dit à Simon : Ne craignez point; désormais vous serez pêcheurs d'hommes. Et ayant ramené leurs barques à terre, ils quittèrent tout et le suivirent.

Trente-cinquième Homélie

La pêche miraculeuse

(Luc. V).

« Jésus, étant un jour au bord du lac de Génézareth, se trouva accablé par une foule qui le suivait, pour entendre la parole de Dieu. » Souvent le peuple se pressait autour du Maître pour obtenir la guérison de quelque malade. Souvent aussi, il n'obéissait, en le suivant, qu'au charme de le voir et de l'entendre. La foule, qui le presse aujourd'hui, ne parait animée, selon saint Luc, que du désir « d'entendre la parole de Dieu. » Cette parole va si bien à l'esprit et au cœur du peuple. La parole de l'homme se fait écouter des savants, des philosophes, des littérateurs ; mais elle n'arrive pas aux masses. La parole de Dieu au contraire les atteint merveilleusement et les ravit. Elle va aujourd'hui mettre sous les yeux de la foule, une pêche miraculeuse, qui sera une belle figure de la pêche spirituelle des âmes, car l'Évangile que nous venons de lire, se termine par ces mots adressés à Pierre : « Désormais tu seras pêcheur d'hommes. » Cette pêche, dès lors, nous apprendra tout à la fois, et la manière et les succès de la pêche apostolique.

« Il y avait donc là deux barques d'où les pêcheurs étaient descendus. Jésus monta sur l'une d'elles qui était à Simon, et Il le pria de s'éloigner un peu du rivage. Puis, s'étant assis il instruisit le peuple de dessus la barque. »

Jésus d'abord veut s'éloigner du rivage. Pieuse attention du Maître ! Mêlé à la foule, sa voix n'aurait été entendue que des plus proches. En s'éloignant, Il se met à la vue de tout le peuple saintement avide. Et, tout en donnant satisfaction au peuple empressé, Il assure la diffusion de la vérité. Il donne aussi les règles de la prédication évangélique.

Pour être entendu du monde, il faudra donc que l'apôtre s'éloigne du monde. Il lui faudra un éloignement de lieu, sans doute ; mais surtout un éloignement de vie. S'il se tient trop au milieu des hommes, sa voix n'arrivera guère à leur oreille, et pas du tout peut-être à leur cœur. Qu'il prenne donc une vie à part, un éloignement de lieu et de mœurs tout ensemble. La sainte Église n'a garde d'oublier l'exemple du Seigneur. Voyez avec quel soin, de bonne heure, elle éloigne du monde ceux qui doivent un jour parler au monde ! Elle leur inocule des goûts, des habitudes et des vertus à part, afin de faire naître, dans le peuple, l'estime et la confiance pour le prédicateur.

Jésus ensuite prêche à la foule du haut de la barque de Pierre. Voyez-vous tout de suite d'où il faut que vienne l'enseignement ? De la barque de Pierre. La barque de Pierre, c'est l'Église

de Pierre, l'Église gouvernée par Pierre. Or, comme la pêche des âmes se fait par la parole, selon la pratique même de Jésus-Christ, cette parole ne doit sortir que d'une seule barque, celle de Pierre, l'Église catholique dont Pierre est le chef.

Quand Jésus eut cessé de parler, Il dit à Simon : « Avancez en pleine eau et jetez vos filets. » C'est donc Pierre qui reçoit la charge de faire la pêche des âmes. Ce n'est pas que les autres apôtres n'aient aussi à jeter leurs filets ; mais au nom de Pierre, seul chef de la pêche, avec les filets ou la parole de Pierre et sous sa pleine dépendance. Il n'a été dit qu'à Pierre : « Avancez en pleine eau. » C'est lui, la base immobile, le Maître de l'univers, le port de la foi, la langue des cieux, disent les Pères. Béni soit Jésus qui nous a ainsi assurés contre toute confusion ! Béni soit-il d'avoir garanti l'unité à nos âmes. Ni doute, ni incertitude chez nous. Nous savons où il faut frapper, qui nous devons écouter. Nous avons la barque ou l'Eglise ; dans la barque ou l'Eglise, c'est Pierre ; dans Pierre, c'est Jésus-Christ, le très doux Sauveur.

Mais quelle est cette pleine mer où Pierre doit conduire son embarcation et jeter ses filets ? C'est le monde, le monde entier, les nations les plus civilisées et les plus sauvages, les plus éloignées aussi bien que les plus proches. Ni les mers glacées, ni les sables brûlants, ni les montagnes inaccessibles n'arrêteront sa parole. « Toute chair verra le salut de Dieu. » Par

Pierre, comme par une seule fête, dit saint Léon, le Seigneur répandra ses dons dans tous les membres, et le corps tout entier, l'humanité, sentira courir en ses veines la vie nouvelle par la parole de Pierre, la bouche de l'univers.

Qui voyez-vous et qui entendez-vous sur tous les rivages, sur les promontoires et les continents ? Les envoyés de Pierre. Et qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui vont ainsi porter partout les paroles de la vie éternelle ! La lumière de l'apostolat inonde la terre et sa charité s'enflamme. Il n'y a qu'un soleil ; mais ses rayons arrivent partout. Il n'y a qu'une racine dans la terre évangélique ; mais ses rameaux couvrent le monde entier. Il n'y a qu'un Pontife ; mais il inspire tous les autres. La prédication apostolique seule retentit partout, et seule aussi elle est féconde et remplit le monde de ses fruits.

Il ne manque pas d'églises, en dehors de celle de Pierre. Et, comme elles s'agitent pour s'étendre au soleil et se donner des enfants ! Mais, séparées de l'époux, elles ont perdu la fécondité. Semblables à la femme stérile, elles en ont pris la jalousie et la malice. Enfermées, comme elle, dans leur maison silencieuse et triste, elles ne peuvent laisser la mère féconde jouir de la joie parmi ses enfants.

Les novateurs sont faits de jalousie et de haine. Aussi où sont les moissons qu'ils ont recueillies ? Qu'ils nous montrent le résultat des pêches qu'ils ont faites. On ne voit jamais autour

d'eux de nouveaux chrétiens. A peine parviennent-ils à pervertir quelques-uns des anciens, en profitant de leur faiblesse. Mais vous, ô Pierre, avancez en pleine mer et jetez vos filets. Ce ne sera jamais en vain.

Pierre cependant effrayé répond : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. » A son point de vue, Pierre a raison. Si durant la nuit qui est le temps le plus favorable pour la pêche, ils n'ont rien pris, peuvent-ils espérer plus de succès durant le jour ? Mais Pierre ne sait pas encore que la pêche spirituelle, dont celle qu'il va faire, n'est que la figure, au contraire de la pêche commune, ne se fait pas durant la nuit. La pêche de la nuit est celle du démon, qui a besoin des ténèbres pour ses desseins pervers. Le jour ne lui va pas. Qui voudrait de lui s'il ne cachait ses traits affreux ? Il faut au mal des voiles. Ses aspects naturels sont repoussants.

Quant aux pêcheurs évangéliques, ils sont « les enfants de la lumière. » Ils proclament en plein soleil ce qu'ils ont vu dans l'ombre de l'étude et de la prière. « Ce qu'ils ont entendu dans l'oreille, ils le proclament sur les toits. » (Math. x. 27.) Courage donc, ô prédicateurs de l'Évangile. Opposez à l'orgueil la sublimité des dogmes, à la corruption la sévérité de la morale chrétienne, à la superstition l'unité du culte, à la persécution la stabilité de la foi. Dites au monde : « Croyez à la lumière, pendant qu'elle brille, pour être des enfants de lumière. »

(Jean. XII. 3. 6.) Qu'ils se cachent ceux qui disent des choses que hait la lumière. Que le monde entier entende ce que disent les envoyés de Jésus.

Quoique Pierre n'ait pas compris, il s'empresse néanmoins d'obéir. « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais, sur votre parole, je jetterai mes filets. » La confiance de l'apôtre n'est pas longtemps sans récompense. Il prend une si grande quantité de poissons, que le filet se déchire et que ses compagnons de l'autre barque sont obligés de venir l'aider. Et les deux barques sont tellement remplies qu'il s'en faut peu qu'elles ne coulent à fond. Aussitôt Pierre troublé, se jette aux pieds de Jésus : « Seigneur, dit-il, éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur. » Mais Jésus lui répondit : Ne crains pas. Désormais tu seras pêcheur d'hommes. La stupeur de Pierre est très naturelle. Que sera-ce, lorsque sortant des figures, il entrera dans les réalités de la pêche évangélique ? Lorsque ses yeux verront les succès incomparables de ses premières prédications ? C'est ainsi, dit saint Ambroise, qu'un filet très simple a pris des poissons en innombrables multitudes, et qu'un faible assemblage de paroles a gagné des millions d'âmes. Pierre à peine a ouvert la bouche, et aussitôt aux pieds de la croix, naguère maudite, on voit tant d'hommes à genoux qu'on se demande : « Comment déjà si nombreux les amis du crucifié ! »

« Le doigt de Dieu est là. » C'est manifeste.

Mais par la bonté divine, il y a aussi la confiance, l'empressement et l'intrépidité des hérauts de Jésus. Le Maître a dit : « Avancez en pleine mer » et sans hésiter, ils vont hardiment.

Bien autrement font les prédicants hétérodoxes. Enlacés dans les liens du monde et de la famille, ils ont horreur de la haute mer du sacrifice. Aussi ne sauraient-ils détourner les hommes, ni des erreurs qui les flattent, ni des passions qu'ils adorent. Le siècle écoute peut-être leurs maximes sonores, mais il reste à ses attachements. On ne domine pas les flots de la concupiscence par la pompe du langage. Il y faut la mission divine et la supériorité de la vie. On ne voit pas l'apôtre de Jésus côtoyer les rivages où se goûtent les aises de la vie. Il est sur la haute mer, là où la vie est dure. Affranchi des sollicitudes de la chair et du sang, il saisit les peuples par la mâle éloquence de ses mœurs autant que par celle de ses discours. Il a le droit de dire : Bienheureux les pauvres, lui qui est pauvre volontaire ; bienheureux ceux qui ont le cœur pur, lui qui, pour l'amour de Jésus et des âmes a renoncé même aux joies légitimes de la vie.

Pour prêcher efficacement les hommes, il ne faut, ni demeurer au milieu d'eux, ni rester à leur niveau. L'hérésie a méprisé ces choses et elle périt dans la stérilité. L'Église s'en souvient et elle voit ses enfants se multiplier « autour de sa table comme les rejetons de l'olivier. »

La prédication évangélique est donc vraiment

une pêche. On y trouve la mer, les poissons, les pêcheurs, les filets, tout.

Le siècle, dit saint Augustin, est une mer salée, amère et féconde en tempêtes, où les hommes lancés au milieu des choses mobiles, entraînés par leurs convoitises, ressemblent aux poissons qui se dévorent les uns les autres. (Enar. in. ps. 64.) Selon saint Bernard, il y a trois sortes de mers redoutables : celle du péché, celle des tribulations et celle de l'enfer. Qui aura pitié des malheureux exposés parmi ces abîmes ? Vous, Seigneur Jésus. Par vos apôtres, vous les délivrerez de la mer du péché ; vous les sanctifierez sur celle des tribulations ; vous les préserverez du lac profond d'où l'on ne sort pas. Que faudra-t-il seulement à ces malheureux ? Se laisser prendre aux filets de votre parole, entrer dans la barque de Pierre, et y demeurer jusqu'au port que vous leur préparez.

Quelques-uns se targuent d'arriver à la Patrie, sans passer par Pierre. Illusion funeste ! Pierre seul et ses envoyés ont reçu la charge de la pêche spirituelle. Les seuls filets qui prennent les poissons spirituels pour les sauver, sont ceux de Pierre, et la seule barque qui les mène à la paix céleste, est celle de Pierre.

D'autres s'arrogent la fonction de la pêche, sans la recevoir du Maître de la pêche. Témérité bien grande et bien pernicieuse ! Trop semblables aux pêcheurs ordinaires qui n'ont d'autre but que de manger le poisson ou d'en trafiqu r.

les hérétiques ne cherchent que des créatures à exploiter.

Mais combien sont étonnants les procédés de Jésus pour sa pêche ! Saint Augustin est dans le ravissement. A qui en effet, confie-t-il ce grand ouvrage ? Charge-t-il l'orateur de prendre le pécheur ? Non c'est le pécheur qui prendra l'orateur Et si la pêche est toute divine par l'impuissance native de ceux qui la font, elle l'est aussi dans la manière dont elle est faite. Le pêcheur jette son filet au hasard, sans savoir s'il prendra du poisson. Ainsi en est-il du prédicateur de l'Évangile. Le succès est le secret de celui qui conduit toute pêche, celle du lac de Génézareth et celle de l'apostolat catholique.

Aussi les pêcheurs d'âmes attendent-ils tout de Celui qui commande la pêche et la rend féconde à son gré. Nul ne se trompe en comptant sur Lui. Aussi bien que les vents et la mer, les poissons et les hommes lui obéissent.

Or le pêcheur qui ne sait, en jetant ses filets, s'il prendra du poisson, ignore également quel poisson il prendra. Le moins attendu est souvent celui qui se presse dans les filets. Les apôtres virent arriver en foule les peuples idolâtres si peu disposés en apparence pour l'Évangile ; et ils virent s'éloigner les enfants d'Israël, qui, ce semble, auraient dû être les plus empressés à recueillir la divine parole. Si bien que le Seigneur a pu dire : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas. » (Rom. x. 20.)

La pêche que nous venons de voir, chers frères, figure notre heureuse entrée dans l'Église. Le divin Sauveur ordonnera plus tard une autre pêche aussi merveilleuse qui signifiera l'entrée des élus dans la gloire. La foi des apôtres dut considérablement s'accroître dans la première déjà si surprenante; mais elle dut prendre de bien autres accroissements dans la seconde, entreprise pareillement sur l'ordre du Maître, après sa résurrection, avec des circonstances qui en firent la prophétie et la figure, non plus d'une grâce qui passe, mais d'une gloire qui demeure.

Dans la première pêche, les filets sont jetés indifféremment à droite et à gauche. Dans la seconde, ils ne sont jetés qu'à droite. Le filet se rompt dans la première ; il ne se rompt pas dans la seconde. Dans la première le filet renferme des poissons sans nombre, bons et mauvais. Dans la seconde les poissons sont choisis et comptés au nombre de cent cinquante-trois. Quels doux mystères sous ces choses, chers frères !

La gauche et la droite ensemble, c'est la vie présente. La droite, seule, c'est la vie future. Le filet de la grâce peut se rompre sur la terre, celui de la gloire ne se rompt pas dans les cieux. Les enfants de l'Église ne sont ni comptés, ni choisis ; mais ceux du ciel seront choisis et comptés.

Ces deux pêches différentes nous représentent manifestement l'Église en ses deux états

divers : l'état présent durant le cours des siècles ; l'état futur quand les siècles seront finis. (S. August.) La première figure l'Église militante, comparée par le divin Sauveur à un filet jeté dans la mer au hasard et qui rapporte des poissons de toute espèce, bons et mauvais. (Math. XII. 47.) L'Église ici-bas renferme en effet des justes et des pécheurs. La seconde au contraire représente l'Église triomphante composée des justes seuls qui entreront dans le ciel.

Ah ! chers frères, pour être les heureux captifs de la seconde pêche, prenons garde de rester fidèles de la première. Après avoir été pris dans les filets et reçus dans la barque de Pierre qui mène son équipage à la Patrie, ne sortons, ni de ces filets, ni de cette barque, en dehors desquels il n'y a que l'abîme. Quoique le filet fut rompu dans la première pèche, dit le vénérable Bède, cependant aucun poisson ne s'échappa. Ainsi gardons-nous de sortir de la grâce et de l'Église. Nous sommes libres sans doute. Mais la liberté n'est pas une invitation à quitter un abri tutélaire ; elle est un moyen d'arriver à l'honneur, au mérite et à la récompense.

Et vous, ô bon Jésus, daignez veiller toujours sur le filet et sur la barque si bien remplis par votre miséricorde. Qu'aucun de ceux que vous avez arrachés aux flots de la perdition ne retombe dans les vagues amères du péché. Que tous ceux qui sont avec vous demeurent avec vous, dans l'Église et dans le ciel.

Évangile pour le cinquième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des docteurs de la loi et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point; et quiconque tueras sera condamné par le jugement. Mais moi je vous dis : Quiconque s'irrite contre son frère sera condamné par le jugement; et celui qui dira à son frère *Raca* sera condamné par le conseil; et celui qui lui dira : Insensé, sera condamné au feu de l'enfer. Si donc vous présentez votre don à l'autel, et que vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre don devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votré frère; et alors vous viendrez offrir votre don.

Trente-sixième Homélie

La vraie Justice

(Matth. v.)

Le pécheur, retiré, par la pêche apostolique, du milieu des flots du monde, doit vivre dans la Justice. Mais il y a justice et justice, car Jésus nous dit aujourd'hui : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. » Il nous importe de bien savoir quelle est cette justice que le Seigneur stigmatise si sévèrement, et de veiller à ne pas nous en contenter.

Les scribes et les pharisiens étaient gens aux belles apparences, couvrant de tristes réalités. Leur justice n'était qu'une justice de parade, et le mal était si profond en eux que le Seigneur dût lancer contre eux huit grands anathèmes opposés aux huit béatitudes. Le mot *væ* qui se trouve huit fois dans le chapitre dont nous venons de lire un passage, est une expression terrible que l'Écriture applique à ceux qui méritent les plus grands châtiments. Elle doit bien suffire à nous montrer les vices de cette justice menteuse et à nous les faire abhorrer.

Ces hommes, les savants d'Israël, faisaient un étrange abus de la science, créant subtilement de fausses maximes, affectant un grand zèle pour faire des prosélytes, séduisant le peuple par leurs longues oraisons et leurs pompeuses sentences, mais ne se faisant pas scrupule de dévorer en secret la maison des veuves. Aussi Jésus-Christ leur dit-il : « Malheur à vous, hypocrites, qui offrez scrupuleusement à Dieu la dîme des moindres herbes et qui transgressez les plus graves commandements ; vous qui faites les difficiles pour un moucheron et qui ne craignez pas d'avaler un chameau ; vous qui donnez un soin extrême à ce qui paraît au dehors, ne faisant aucun cas de la pureté intérieure ; sépulcres blanchis, pleins au-dedans de toutes sortes de vices. »

En somme, dit saint Chrysostôme, Jésus leur reproche la vaine gloire, l'étalage d'une religion qu'ils n'ont pas, une justice qui n'est qu'hypocrisie. Dieu veuille, chers frères, qu'il n'y ait point parmi nous des hommes de ce genre, très désireux de passer pour honnêtes et peu soucieux de l'être en réalité. Assurément si notre justice n'était pas plus abondante, nous n'entrerions pas dans le royaume des cieux.

De quoi pourrait nous servir, dit saint Chrysostôme, de présenter sur l'autel des vases d'or, si notre âme n'est qu'un plomb vil ? Que gagnerons-nous à attirer les regards des hommes, si nous méritons intérieurement la malédiction de Dieu ? Les plus grandes œuvres faites pour

la gloire humaine seront vaines, car ce n'est pas l'homme qui, à la fin, distribuera les récompenses. Le verre d'eau froide, au contraire, donné en secret pour Dieu, trouvera Dieu pour le bénir. (Math. vi.)

La vraie justice est, avant tout, intérieure. Elle naît dans le cœur ; elle réside dans le cœur ; elle sort du cœur quand elle brille parmi les hommes. La justice extérieure, pour n'être point menteuse, ne doit être que la splendeur de la justice intérieure. « Plaire aux hommes ne me ferait pas serviteur du Christ, » dit l'apôtre saint Paul. Nous pouvons et nous devons le dire comme lui.

La vraie justice vient donc du cœur. Mais de plus, au dire de saint Chrysostôme, elle consiste dans la réunion de toutes les vertus. Bien qu'il y ait une vertu de justice, la justice ici entendue, les appelle toutes et les exige toutes. L'absence d'une seule empêche la plénitude de la justice et son abondance telle que la veut le Seigneur Jésus.

Mais alors n'allons-nous pas nous décourager devant la difficulté d'opérer ce grand ouvrage ? Non assurément. Dieu daigne donner la semence de la vraie justice ; il en donne aussi l'accroissement et la multiplication. Il y faut sans doute notre coopération généreuse. Mais combien elle devient facile ! La parole divine retentit à l'oreille ; l'Esprit-Saint agit avec nous. S'il y a quelques fardeaux pesants à porter, ils ne

paraissent trop lourds qu'à ceux qui font des réserves dans les sacrifices.

Après nous avoir donné cette belle idée de la vraie justice, qui cherche, avant tout, l'œil de Dieu, et qui embrasse toutes les vertus, le Seigneur Jésus, par des explications particulières, va en faire briller encore plus la beauté et la perfection.

« Vous avez entendu dire : « Vous ne tuerez point, et quiconque tuera méritera d'être condamné par le tribunal du jugement. Et moi je vous dis : quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par ce tribunal. »

Le tribunal du jugement condamnait à mort les meurtriers. Quand donc Jésus renvoie devant ce tribunal ceux qui se rendent coupables de colère, c'est qu'il la regarde comme un péché grave qui mérite la mort.

Mais le divin Maître vous paraît bien sévère peut-être de frapper ainsi la colère, cette passion qui ne semble pas si difforme, qui même quelquefois est fondée en raison, notamment quand elle provient d'un soulèvement de la nature contre personnes ou choses qui nous sont ou nous paraissent pernicieuses, ce qui en doit atténuer la gravité. Il est en outre plus difficile de réprimer les mouvements de la colère que ceux des autres passions, parcequ'ils éclatent sans avoir été prévus et débordent avant qu'on se soit aperçu de leur fureur. Les mouvements de la concupiscence sont plus difficiles à vaincre à

cause de leur continuité, dit saint Thomas, et ceux de la colère à cause de leur instantanéité et de leur impétuosité. La haine est réfléchie, la colère ne l'est pas ; aussi la haine est-elle plus grave que la colère. Quand donc le divin Maître frappe si sévèrement de toutes les passions la plus digne d'excuses, quel éclat ne donne-t-il point à la perfection de sa loi !

Ainsi, dit saint Augustin, la justice des pharisiens, c'était de ne tuer personne, la justice de ceux qui doivent entrer dans le royaume des cieux, c'est de ne point se mettre en colère. Ne pas tuer, c'est bien peu, c'est un très petit pas vers la justice. Résister à la colère, c'est un pas très grand, car, « l'homme patient est supérieur à l'homme fort, et celui qui domine son cœur à un destructeur de villes. » (Prov. XVI. 32.)

La colère quelquefois est légitime, c'est quand elle ne provient pas du péché ou qu'elle n'y mène point. Les Stoïciens voulaient que l'homme sage en fut entièrement exempt : les Péripatéticiens la toléraient à condition qu'on sut la régler. Le divin Maître ne condamne pas l'indignation contre le mal ; cette indignation est un bien. C'est une passion qui vient de l'amour ; elle est une sainte passion. Mais l'indignation contre ceux qui font le mal est bien autre chose et Jésus ne la saurait tolérer. C'est une colère absolument défendue qui porte le désordre dans l'âme, et, au dire de saint Jérôme, nous fait cesser d'être nous-mêmes.

Il y a la colère qui bouillonne au dedans et

celle qui éclate au dehors. C'est ce que saint Grégoire exprime par ces mots : la colère sans cri, la colère avec des cris et la colère avec de violentes paroles. Tout doit être réprimé. Faites mourir votre colère là même où elle prend naissance, dit saint Bernard, ne laissez point sortir un mal qui donne la mort.

Toutefois si le premier mouvement, presqu'involontaire de la nature, est rendu passible du jugement, comment le Seigneur traitera-t-il les œuvres de la colère qui en accroissent considérablement la gravité ? Écoutez le : « Celui qui dira à son frère : *Raca*, (mot syriaque qui signifie homme de rien), méritera d'être condamné par le Conseil, et celui qui lui dira : vous êtes un fou, méritera d'être condamné à la Géhenne de feu. »

Ces divers châtiments, bien connus, nous feront comprendre les divers degrés de culpabilité dans lesquels peuvent tomber les violents.

Le tribunal du jugement, composé de vingt-trois juges, appelait les meurtriers à sa barre et pouvait les condamner à mort. Le tribunal du Conseil, c'était le Sanhédrin ou Conseil suprême de la nation. Le tribunal du jugement ne connaissait que des crimes privés. Le tribunal du Conseil connaissait des crimes publics, soit politiques, soit religieux. Le tribunal du jugement pouvait condamner à mort ; mais l'accusé avait le droit de se défendre, et la sentence prononcée n'était pas sans appel. Devant le Conseil, au contraire, il n'était pas question de discuter, la

culpabilité étant publique. Les juges conféraient seulement entre eux pour s'entendre sur le supplice à infliger au coupable. Il n'y avait lieu pour le coupable, ni à se défendre, ni à subir un jugement, mais à recevoir un châtiment.

Quant à la géhenne de feu, la condamnation n'était pas douteuse, comme dans le tribunal du jugement ; le genre de peine n'était pas douteux non plus comme dans le tribunal du Conseil. La condamnation est certaine et le genre de châtiment aussi ; c'est la géhenne de feu.

Il y avait, près de Jérusalem, une vallée appelée vallée des cadavres, parce que, du temps des idolâtries du peuple, les Israélites allaient là brûler leurs enfants en l'honneur de Moloch. On y trouvait encore alors les marques du feu et des sacrifices dans les cendres et les cadavres à demi consumés. La tradition, d'autre part, enseignait que les cadavres des soldats de Sennachérib avaient été jetés dans cette vallée en telle multitude qu'elle fourmillait des vers sortis du corps de tous ces malheureux. Le nom propre de cette vallée était Ben-Ennon, c'est-à-dire : vallée des fils d'Ennon. En changeant le B en G, comme c'était fréquent, Ben-Ennon fait Gehennon, Géhenna, Géhenne. Or l'horreur qu'on avait pour cette vallée était si grande qu'on se servait de son nom pour exprimer ce qui dépasse tout, en fait de châtiment, à savoir l'enfer avec son ver qui ne meurt pas et son feu qui ne s'éteint pas.

Béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ qui,

par de telles sévérités, relève si bien la perfection de sa loi. Si, en effet, de simples paroles injurieuses méritent d'être ainsi relevées et châtiées, que sera-ce des actes de violence? Arrière donc les maximes du Pharisaïsme. Il faut, à tout prix, que les âmes s'éloignent, non seulement du grand mal, mais même du moindre; il faut qu'elles s'élèvent au bien et au plus grand bien. Il faudra même qu'elles bannissent jusqu'aux humeurs incommodes, jusqu'aux saillies de caractère qui troublent la paix et l'union parmi les enfants de Dieu. La douceur, la ravissante douceur évangélique devra remplacer les jalousies et les haines des sociétés antiques. L'Évangile, comme Celui qui nous l'a porté, est tout charité. Heureuse sévérité, qui sort de la bouche du fils de Dieu, pour assurer la grandeur et le bonheur de l'homme!

Mais voici les dernières paroles de notre évangile d'aujourd'hui qui viennent mettre le sceau à cette belle doctrine. Écoutons-les avec un respectueux amour, et s'il y a lieu, conformons-y notre conduite.

« Si, au moment de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande ; allez vous réconcilier avec votre frère. Après cela vous viendrez présenter votre offrande. »

Il ressort de ces paroles que tout fidèle, comme le prêtre, doit offrir à l'autel. Dieu attend l'hommage de toute créature. Tout homme a le

devoir et le besoin de communiquer intimement avec Dieu et de s'approcher de l'autel. Tout fidèle, d'une certaine manière, doit offrir avec le prêtre la sainte victime.

Mais n'est-il pas requis auparavant de s'être rendu digne de cette grande fonction ? Arrachez donc, nous dit saint Bernard, ces ceintures maudites, triste héritage d'Adam prévaricateur. Déchirez ces voiles de feuilles qui couvrent vos ignominies, mais ne sauraient guérir vos plaies. Il faut vous voir tel que vous êtes et vous traiter en conséquence. Toute pitié pour vous-même vous serait funeste.

Or voici, d'après saint Augustin, la manière d'opérer cette purification. La matière de l'Eucharistie, dit-il, qui est le pain et le vin signifie la concorde. Par là donc Jésus recommande la concorde à tous ceux qui veulent s'approcher de l'autel pour le sacrifice. Afin d'entrer en communication avec un Dieu de paix et de charité, il est nécessaire de mettre son âme dans la paix et dans la charité. C'est ici la paix et la charité par excellence. Ne vous étonnez pas de l'obligation que le Maître vous impose. Elle ressort de la chose elle-même pour laquelle vous venez. Il faut absolument vous réconcilier avec votre frère, pour pouvoir communiquer avec Dieu et faire votre offrande à l'autel. Dieu préfère la concorde des fidèles à leurs présents.

Quant à la participation à l'oblation, elle se fait en deux manières : ou par la sainte communion, ou par la simple assistance à l'oblation.

Qu'il ne soit pas permis de se présenter à la communion, sans s'être réconcilié avec ses frères, c'est manifeste. Mais il ne faudrait pas même assister ensemble à l'oblation, sans avoir opéré cette réconciliation. Les paroles du divin Maître ne laissent point de doute. Elles ne font point de distinction entre les deux oblations, justement pour que la prescription s'étende aux deux en même temps. Jésus même insiste sur l'empressement que nous devons mettre à cette œuvre. Il ne veut pas en effet que nous attendions pour cela l'heure du sacrifice ; Il entend que « nous ne laissions pas le soleil se coucher sur notre colère. »

Mais ce n'est pas seulement par respect pour le sacrifice que le Seigneur Jésus nous presse de nous réconcilier, c'est aussi par tendresse pour nous. Ne savez-vous pas que les ténèbres accroissent les chagrins, et que la colère prend, dans les rêves sombres, une aigreur dévorante ? La nuit est mauvaise pour les maladies du corps ; elle l'est aussi pour les maladies de l'âme. Les passions tristes de jalousie, de haine, de vengeance, s'aigrissent durant la nuit ; et il n'est pas rare de voir la froideur prendre la couleur de la haine par le retard de la réconciliation.

Mais, ô divine délicatesse du Maître ! Jésus ne dit pas : « Si vous avez quelque chose contre votre frère, remarque Bossuet, allez vous réconcilier car, dans ce cas, nul ne peut douter de l'obligation ; mais « si votre frère a quelque

chose contre vous. » Il n'y a qu'un Dieu pour proclamer une pareille doctrine. Oui, si votre frère a quelque chose contre vous, soit que vous lui en ayez donné sujet, soit qu'il l'ait pris mal à propos, éclairez-nous charitablement avec lui ; autrement vous vous exposerez à le haïr, lorsque vous saurez qu'il vous hait. Le premier présent à faire à Dieu, avant toute oblation, c'est un cœur pur non seulement de toute inimitié, mais même de toute froideur, car toute froideur est contraire à la charité.

Seigneur Jésus, ne demandez-vous pas à notre nature plus qu'elle ne peut donner ? Mais nous qui demandons Dieu à l'autel, ne demandons-nous pas plus que nous ne méritons et que nous ne pouvous porter ? Cependant ce Dieu que nous demandons, sans qu'Il nous soit dû et bien qu'Il nous dépasse jusqu'à l'infini, Il nous est donné. Et nous refuserions de donner ce que nous devons, quand la grâce de Dieu nous aide et fait le plus difficile.

Par la bonté divine, nous voilà instruits de la vraie justice qui mène au royaume de Dieu, et du remède aux fautes commises contre cette belle justice. Béni soit le Seigneur ! Et empressons-nous de nous élever à ces nobles sommets où le Seigneur daigne nous appeler, d'abord à la grande et précieuse justice, et puis au royaume des cieux.

Évangile pour le sixième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, comme une foule nombreuse accompagnait Jésus et n'avait pas de quoi manger, il appela ses disciples et leur dit : J'ai pitié de ce peuple, parce que voilà déjà trois jours qu'il est avec moi, et il n'a rien à manger. Si je les renvoie à jeun en leurs maisons, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs d'entre eux sont venus de loin. Et ces disciples lui répondirent : Comment pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour les rassasier? Jésus leur demanda : Combien avez-vous de pains? Sept, lui dirent-ils. Alors il ordonna au peuple de s'asseoir sur la terre; et prenant les sept pains et ayant rendu grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient encore quelques petits poissons : il les bénit et commanda qu'on les distribuât. Et ils mangèrent et furent rassasiés, et on emporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés. Or ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille; et Jésus les renvoya.

Trente-septième Homélie

La multiplication des pains

(Math. VIII)

La justice chrétienne, même la plus fidèle, a besoin d'être soutenue. Celui qui la commande y pourvoira.

« En ce temps-là, une grande foule se trouvait avec Jésus et n'avait pas de quoi manger. » Elle avait vu Jésus guérir les malades ; elle s'était laissé charmer par la parole et entraîner jusqu'au désert, oubliant, pour l'entendre, le temps, la distance, la fatigue et même la faim. Qui pouvait penser aux nécessités du corps, quand l'âme était si abondamment nourrie? Qui pouvait songer à la lassitude sous la conduite du divin compagnon de voyage? Heureuse foule ! image de ces âmes de désirs, prêtes à suivre Jésus partout où Il va, même à la mort.

Mais se pouvait-il que le bon Maître ne s'aperçut pas de la fatigue et de la faim de ce peuple si empressé et si heureux de le suivre.

Ah ! lisez : « Jésus appelant ses apôtres autour de lui, leur dit : J'ai pitié de cette foule. Voilà trois jours qu'ils demeurent avec moi continuellement, et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie à jeun dans leurs maisons, ils tombe-

ront en défaillance sur le chemin, car quelques-uns sont venus de loin. » Oh ! Béni soyez-vous, Seigneur, d'avoir pitié de ce peuple qui vous aime. Nous n'avons certes pas, en vous, un Pontife qui ne compatisse pas à nos infirmités.

Mais il y a, hélas ! d'autres foules qui, au lieu de tout oublier pour vous suivre, ô Jésus, vous oublient, vous seul, pour courir après les vaines choses de la terre. Foules légères et misérables, bien lasses aussi dans les voies difficiles où elles se sont aventurées, et bien exposées à défaillir dans le chemin. Elles sont bien loin de mériter votre compassion comme celle qui vous entoure au désert ; mais, pour cela même, n'en ont-elles pas un plus grand besoin ? N'est-ce pas pour la grande misère qu'est venue vers nous la grande miséricorde ? C'est bien, d'ailleurs, votre habitude, ô bon Maître, quand vous secourez les corps, de viser surtout les âmes. La charité spirituelle est la fin de toutes vos charités corporelles. Aussi, pendant que vous allez vous montrer si tendre pour ceux qui vous ont suivi, daignez vous montrer clément pour les autres. En servant à la foule du désert un pain qui lui rendra ses forces, daignez vous souvenir des jeûneurs spirituels, d'autant plus à plaindre qu'ils ne sentent ni la fatigue qui les accable, ni la faim de leur pauvre âme qui se meurt d'inanition.

Mais, répondent à Jésus les disciples : « Qui pourra, en ce lieu désert, parvenir à donner du pain à tout ce peuple ? » Pauvres esprits ! Ont-

ils sitôt oublié la multiplication récente des cinq pains qu'avait daigné faire le Seigneur Jésus? Et comment se fait-il que les seuls moyens naturels leur viennent à la mémoire et qu'ils ne pensent pas à d'autres ?

Pour nous, chers Frères, en voyant le surnaturel entrer si difficilement dans le cœur des apôtres, ne nous étonnons pas qu'il lui en ait tant coûté pour s'établir dans les âmes et dans le monde. Qui pourrait raconter tous les miracles qu'il a fallu pour obtenir de la nature humaine la soumission et la foi qu'elle a données à l'Évangile ?

Certains reprochent violemment au surnaturel son influence. Il l'a pourtant bien gagnée. Ce n'est pas sans d'éclatantes merveilles qu'il l'a conquise. On ne saurait faire un crime à l'humanité de s'être inclinée trop facilement devant lui. Elle ne l'a certes pas fait sans des preuves invincibles et sans des résistances désespérées. Les impies s'étonnent de ne point parvenir plus facilement à déraciner le surnaturel du fond des âmes. Ils s'en étonneraient moins s'ils réfléchissaient davantage à tout ce qu'il a fallu pour l'y implanter. D'innombrables miracles l'ont manifesté et d'innombrables témoins sont morts pour affirmer ces miracles. Ce qui repose sur de telles bases ne saurait être emporté ! L'espèce savante et l'espèce brutale se sont longuement essayées contre le surnaturel. Vous savez si elles ont réussi. Toutes les luttes n'ont servi qu'à le rendre plus resplendissant. Et c'est ainsi

qu'il en sera toujours. Soit dit pour les lutteurs nouveaux.

Jésus demanda à ses apôtres : « Combien de pains avez-vous ? Sept, répondirent-ils. Alors Jésus fit asseoir la foule sur la terre. Puis prenant les sept pains et rendant grâces, il les rompit et les donna, pour être distribués, à ses disciples qui les servirent à la foule. »

Voyez-vous, chers frères, l'extrême bonté du Maître. Il daigne descendre jusqu'aux attentions les plus délicates. Il veut non seulement que le peuple prenne sa nourriture, mais Il veut qu'il soit à l'aise pour la prendre et Il le fait asseoir sur le gazon. Assuérus, dans son festin figuratif de la Sainte Eucharistie, avait ainsi mis tous les convives à l'aise, et chargé des princes de veiller à chacune des tables, pour que rien ne manquât à ses invités. (Esther. I. 8.)

« Puis Jésus prend les pains et les bénit » avant de les donner à ses disciples ; doux mystère qui précède et prépare le repas de la foule. Toute abondance se fait par la prière qui monte et va puiser là où tout abonde. Et tout aussitôt la table se couvre du pain miraculeux. Quelques grains de froment suffisent chaque année pour donner à la terre des moissons magnifiques. Quelques pains suffisent à Jésus pour nourrir tout un peuple Les pains se multiplient dans les mains des apôtres, comme les grains de blé dans la terre. Certains, dit-on, admirent cette multiplication extraordinaire du pain, plus que la multiplication annuelle du fro-

ment. Et pourquoi, dit saint Augustin ? C'est le même miracle. Il faut admirer et bénir des deux côtés également. Les prétendus esprits forts ne croient pas au miracle des pains, parce qu'ils ne l'ont pas vu. Mais si un homme, n'ayant jamais vu la merveille des moissons, refusait de la croire, malgré le témoignage des hommes, pour qui le prendriez vous ? Pour un esprit mal fait sans doute. Cependant il ne serait que ce que sont ces esprits forts, parce qu'il ne ferait que ce qu'ils font.

Pouvons-nous, chers frères, glorifier assez le Seigneur pour ce magnifique festin du désert ! Quelle nourriture ! un pain miraculeux ! Quels distributeurs ! Les ministres mêmes d'un Dieu ! Quels convives ! Sans compter les femmes et les enfants, une multitude de quatre mille hommes, qui, d'après saint Hilaire, signifient les habitants des quatre parties du monde, destinés à recevoir le pain spirituel de la main des hommes apostoliques. Car les miracles de Jésus sont à la fois des figures et des prophéties. Le rassasiement des corps de ce jour nous annonce le rassasiement futur des âmes. Le pain des anges se multipliera sur tous les autels de la terre, pour tous les enfants des hommes. Et les successeurs des apôtres, toujours debout, serviront généreusement le peuple chrétien. Ni le pain, ni les serviteurs ne manqueront. Le pain ne manquera pas. « Tant qu'on en mange, on ne l'achève jamais. » Les serviteurs ne manqueront pas. Celui qui multipliera les moissons

eucharistiques, leur assurera pareillement des distributeurs.

Quelques-uns disent : Dieu agit par lui-même sur les âmes. Sans doute, il ne se l'interdit pas ; mais régulièrement Il entend le faire par ses serviteurs. Personne ne pourra se dire indépendant du ministère apostolique. Le miracle des pains s'est fait dans les mains des apôtres. Celui qui n'aurait pas voulu le recevoir de leurs mains, n'en aurait point reçu du tout. Or, c'est la même loi toujours. La multiplication et la distribution eucharistiques ne se font que par les mains de l'Église. Rendez-lui cette justice qu'elle n'est ni molle pour la multiplication, ni avare pour la distribution.

Cependant, s'il y a ici du pain pour tous, tous n'en peuvent pas profiter. Il y a des préférés à la table divine. Il y en a, et nul ne peut s'en plaindre. Chacun, s'il le veut, peut être des préférés. Il y a sans doute des conditions pour être admis à l'Eucharistie. Ne serait-il pas étrange qu'il n'y en eût pas ? Le premier venu peut-il s'asseoir à la table des princes ? Il ne le peut pas davantage à la table du Christ. Aussi voyez : Jésus, avant de nourrir la foule, avait guéri ses malades. La guérison avait précédé le repas. Or c'est partout et toujours le même ordre. La guérison des maladies de l'âme d'abord et le festin ensuite.

Toutefois si cette guérison est la condition fondamentale et indispensable, il est de toute convenance et de sérieuse utilité qu'il y en ait

d'autres. Les plus grands biens ne doivent-ils pas être l'objet des plus ardents désirs et des recherches les plus généreuses ? « Aussi, n'est-ce point aux désœuvrés, aux grands du siècle, aux habitants des villes qu'est distribué le céleste aliment, mais à ceux qui cherchent le Christ au milieu des déserts ; ceux-là qui ont faim sont reçus par le Christ à la participation du Verbe et du royaume de Dieu. » (S. Ambroise.) La foule désireuse de Jésus, la foule généreuse qui suit Jésus, oubliant ses affaires, ses maisons, ses fatigues, le temps et la faim, celle-là trouvera ce qu'elle cherche et elle le recevra en abondance.

Pour nous, chers frères, à qui voulons-nous ressembler ? Aux désœuvrés des villes, ou à la foule éprise du Seigneur Jésus ? Ah ! ne regrettons pas les quelques plaisirs du monde qu'il faudra quitter, nous en trouverons d'incomparablement supérieurs. Ne craignons pas les quelques privations à subir ; de royales compensations nous attendent. Celui qui laisse tout pour Jésus, ne manque jamais de trouver tout.

Soyons donc guéris, chers frères. Soyons désireux et empressés. Méprisons les choses vaines et courons au désert, sinon de corps, au moins d'esprit. Et là asseyons-nous par terre, sur l'ordre du Seigneur, c'est-à-dire, dans une profonde humilité. Ceux qui se tiennent debout et fiers ne sont pas dignes du pain de Dieu. Mais ceux qui se tiennent, en d'humbles sentiments d'eux-mêmes, Dieu les rassasie.

Entre la multiplication des pains que nous avons méditée au quatrième dimanche de Carême, et celle qui nous occupe aujourd'hui, les saints Docteurs ont trouvé une différence qu'ils veulent bien nous signaler et qu'il nous importe de remarquer. « Au plus grand nombre, figuré par les cinq mille hommes de la première multiplication, conviennent les cinq pains d'orge, (I. vi. 9.) répondant, par leur moindre qualité aux cinq sens qui retiennent plus ou moins la multitude sous leur empire. Mais aux privilégiés de la grâce, aux hommes qui, dominant les mille sollicitudes de la vie, et méprisant les jouissances permises, parviennent, dès ce monde, à faire régner Dieu seul en leur âme, à ceux-là Jésus destine le pur froment des sept pains, dont le nombre rappelle l'Esprit de sainteté, et figure le repos de l'heureuse éternité. Bénis assurément sont ceux qui ont pu se nourrir des cinq pains de la première multiplication ! Mais combien le sont davantage ceux que leur générosité a rendus dignes de goûter les sept autres, après lesquels il n'y a plus rien de meilleur à attendre sur terre, car c'est éminemment sainteté et félicité.

L'Évangile nous dit enfin qu'avec les sept pains, il y avait aussi quelques petits poissons, et saint Jérôme nous apprend que ces poissons signifient les livres du Nouveau Testament.

Il y a donc deux mets différents sur la table des fidèles, comme sur le gazon du désert où s'assit la foule ; il y a l'Eucharistie, figurée par

les pains, et la doctrine figurée par les poissons, ce qui est une autre Eucharistie. Nous sommes ainsi divinement pourvus. Sachons bien seulement d'où ce pain succulent de la divine parole doit nous venir.

Les apôtres seuls reçurent de Jésus l'ordre de distribuer le pain ; seuls aussi ils furent chargés de distribuer les poissons. Eux seuls pareillement sont les distributeurs de l'Eucharistie et de la divine parole. Leurs mains suffisent à la distribution de l'Eucharistie, et leur bouche à la diffusion de la Doctrine. La Doctrine ne vient que de l'Église comme l'Eucharistie. De l'Église seule nous devons recevoir l'une et l'autre.

Après que la foule s'est rassasiée, les disciples, sur l'ordre du Maître, recueillent les morceaux qui restent du repas, afin que rien ne se perde, et ils en remplissent sept corbeilles. Cette surabondance ne peut pas nous étonner ; mais elle doit nous toucher et nous instruire. Elle est si délicate la leçon du Seigneur Jésus. « Recueillez ce qui reste, afin que rien ne périsse. » Les moindres fragments des grandes choses sont infiniment précieux assurément.

Mais d'ailleurs tous les jours ne sont pas des jours d'abondance Les moissons de l'âme ressemblent à celles de la terre. Si, par la bonté divine, l'âme souvent surabonde de joie et de confiance, souvent aussi on la voit tomber dans le délaissement et le découragement. Il est donc sage, durant les jours d'abondance, de songer

que les jours de disette pourront venir. Dieu entend qu'on ménage les grâces à l'heure où Il les fait affluer, en vue de l'heure où Il lui plaira d'en diminuer l'abondance, tandis qu'il faudra cependant combattre avec vigueur. Ne pas réserver les biens de Dieu équivaudrait à n'en pas connaître le prix, et à méconnaître ses propres faiblesses. Le souvenir fidèle des bienfaits de Dieu est une sûre garantie contre nos défaillances.

Ames chrétiennes, recueillez donc et approvisionnez-vous, et gardez bien soigneusement au-dedans de vous, comme faisait la très sainte Vierge, toutes les grâces que vous avez reçues. Durant les absences réelles ou apparentes qu'il plaira au Seigneur de faire, le souvenir des anciennes visites de Dieu vous soutiendra, et vous permettra d'attendre sans péril qu'Il daigne les renouveler.

Après cela, chers frères, qui ne bénirait le Seigneur, et ne garderait une pleine confiance ? « J'ai vu l'affliction de mon peuple dans l'Egypte, dit-il, et je suis descendu pour le délivrer. » (Exode. III. 7.) Tel est le père. Il connaît de là-haut les nécessités de ses enfants et Il en est touché. Si nous l'invoquons, Il nous exauce avec empressement. Souvent même Il descend sans être appelé. Il nous prévient comme Il l'a fait aujourd'hui pour la foule du désert. Si donc, il vous arrive un jour de sentir la fatigue ou la faim, ne dites pas : « Dieu m'a oublié ; il s'est détourné de moi pour toujours. (Isaïe. 49. 35.)

Non, non, une femme peut-elle oublier son enfant ? Et quand même elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai pas, dit le Seigneur. » « Il n'y a point de disette pour ceux qui craignent Dieu. » (Ps. 35.)

Soyez donc mille fois béni, Seigneur, car il est très vrai que « les yeux de toute créature espèrent en vous, que vous donnez à chacune tout ce qu'il lui faut au temps le plus favorable, et que vous remplissez toute âme vivante de bénédiction. » (Ps.)

Évangile pour le septième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui au-dedans sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez par leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces ? Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits, et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. Un arbre bon ne peut produire de mauvais fruits, et un arbre mauvais de bons fruits. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.

Trente-huitième Homélie

L'arbre et les fruits

(Math. VI)

Le peuple fut bien nourri par le Seigneur au désert, et les âmes le sont divinement dans le cours de la vie. Nous pouvons tous ainsi prendre force et vaillance. Il reste néanmoins, sur la route à parcourir, des dangers de diverses sortes. Se peut-il que le bon Maître n'y songe pas, et qu'il ne prémunisse pas ses enfants?

Dieu voit dans les plus intimes profondeurs du cœur de l'homme. L'homme ne voit que les dehors de l'homme. C'est donc, d'après l'extérieur qu'il juge de l'intérieur. Mais son jugement ainsi formé est-il toujours juste? Hélas! non. Il ne manque point d'hommes qui se façonnent un extérieur de manière à déguiser ce que l'intérieur recèle. Trop souvent, sous de belles apparences, se cachent des mystères d'iniquité et de malice.

Lorsque le démon voulut perdre nos premiers parents, dès leur origine, il cacha son infernal dessein sous les plus habiles et les plus flatteuses promesses.

Lorsque le disciple infâme vint pour livrer son

Maître à la troupe ennemie, il choisit le signe le plus suave de l'amitié.

Ainsi, font toujours les pervertisseurs, cachant, sous les dehors d'une brillante douceur, la rage qui les dévore. Ils sentent bien la nécessité d'agir ainsi. L'homme, quoique porté au mal, se souvient de son origine, et n'aime pas qu'on le lui présente dans sa repoussante nudité. L'erreur, pour s'insinuer, emprunte les vêtements de la vérité, et le vice ceux de la vertu. Il est dès lors bien important que les disciples du Maître soient avertis. Aussi, le Seigneur Jésus leur dit : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, et sont au-dedans des loups ravissants. »

Les disciples, en effet, se trouvaient tous les jours en face des Pharisiens orgueilleux, jaloux de leur prépondérance, austères d'apparence, mais sépulcres blanchis qui ne cherchaient qu'à dominer le peuple et à se faire rendre des hommages.

Bientôt aussi, le peuple juif, ayant repoussé le Messie, allait devenir la dupe d'ambitieux de toutes sortes, de faux prophètes et de faux messies. Dans l'effarement de la démence qui remplaçait dans son cœur l'attente sereine des patriarches, il allait voir le Christ dans tous les révoltés, et payer bien chèrement ses folies. Et c'était, avec une profonde tristesse dans le cœur que le bon Maître faisait entendre et avec instance, sous des formes diverses, la même sentence : Gardez-vous des faux prophètes qui

viennent à vous sous des peaux de brebis et qui au-dedans sont des loups ravisseurs.

Les faux prophètes, au reste, sont de tous les temps, et la recommandation du Seigneur plane sur tous les âges pour la préservation de ses enfants. Les noms et les systèmes peuvent changer, mais le fond reste le même. « Tandis que les passions demeurent les mêmes, dit un célèbre orateur, l'ignorance et l'erreur varient presque à l'infini, revêtant tour à tour les habits de la barbarie, de la civilisation ou de la décadence; empruntant aux peuples, pour les endormir et les subjuguer, leur propre tempérament. »

Entendez-les tous ces Docteurs du moment. Comme ils savent emprunter le beau langage de la vérité, de la charité, promettant aux ignorants la science, aux pauvres la fortune, aux travailleurs le repos, à celui qui sert le pouvoir qui commande, aux petits une fraternité fière avec les grands, à tous la liberté, la délicieuse liberté. Ils font les purs et les incorruptibles. Ils se donnent pour ardents réparateurs de toutes les iniquités, et apôtres de tous les redressements. Quels hommes si la parole était tout l'homme! Mais elle n'est pas tout l'homme. Tandis qu'ils chantaient les gloires du libéralisme, ils glissaient l'énorme monstruosité des droits égaux de la vérité et de l'erreur. Et leurs dithyrambes en l'honneur de la neutralité, ce palladium de la liberté de conscience, qu'est-ce autre chose qu'une peau de brebis pour cacher l'infiltra-

tion sournoise de l'athéisme? Pauvre conscience, celle qui peut survivre, quand tous les principes sont supprimés et que toutes les passions sont déchaînées! Le Sage, dès longtemps, a signalé ces faux prophètes qui « ont rempli de douceurs leurs discours, et qui sont eux-mêmes des dards empoisonnés. » (Ps. 54. v. 22.)

Mais, sera-t-il facile de distinguer entre Docteurs et Docteurs, entre prophètes et prophètes? N'en doutons pas, chers frères. La distinction se fera d'elle-même, grâce à la parole du Maître. Vous demandez : à quoi les reconnaîtrons-nous? Jésus vous répond : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre de bons fruits. » Ainsi, il n'y a qu'à regarder aux œuvres de ces hommes. A leurs œuvres vous les connaîtrez. Ne vous contentez donc pas de les écouter quand ils vous parlent du haut de leurs tribunes, ou qu'ils écrivent dans leurs journaux ou leurs livres, écoutez surtout et regardez ce qui transpire de leur vie. Assurez-vous des vertus que produisent en eux les systèmes fastueux dont ils se parent. « Ils ont transgressé les lois ; ils ont changé le droit ; ils ont dissipé l'alliance sempiternelle de l'homme avec Dieu. » (Isaïe. XXIV. 5.) Peut-il rester des lois avec leur morale indépendante ! A la place du droit, ils ont mis la force. Quant à l'alliance avec Dieu, ils ont banni même son nom de leurs lèvres et de leurs livres. Gardez-vous donc soigneusement de tous ces hommes et n'allez point

à eux. Est-ce que vous allez jamais cueillir des raisins sur les épines, et des figues sur des ronces ?

Le divin Maître semble avoir principalement en vue les hommes qui se parent de pompeuses opinions pour tromper les peuples et les faire servir à leurs desseins ambitieux. Toutefois, comme il y a plus que les Pharisiens qui se prévalent de vaines apparences et dont l'influence peut être funeste, il faut nous garder contre tous les dehors qui peuvent tromper de quelque nature qu'ils soient, et en quelque personne qu'ils se montrent.

Il est très fréquent de rencontrer des hommes dont la bouche retentit sans cesse de leurs propres mérites, et qui se disent hautement irréprochables. Mais se laissera-t-on prendre à ces belles apparences? L'honnêteté et l'honneur ont peu de consistance, qui ne le sait, quand ils n'ont point la religion pour soutien. L'honnêteté et l'honneur ne sont pas tout d'ailleurs. Dieu a droit à d'autres hommages; la société a besoin d'autres vertus, et les petits d'autres exemples. Ce serait vraiment trop naïf de juger les hommes par ce qu'ils disent d'eux-mêmes. Il est, au contraire, toujours sûr de les juger à leurs œuvres. Que font-ils pour Dieu, pour le prochain, pour leur âme? A cela vous les reconnaîtrez.

Souvent au désert, le voyageur croit apercevoir, dans le lointain, une terre verdoyante, qui lui promet des ombrages, une fraîche fontaine,

un doux repos. Il marche avec joie; il arrive, il s'approche et ne trouve qu'un massif d'épines. Ainsi, en est-il de certains hommes que leurs dehors faisaient apparaître comme un champ fécond en vertus, et où vous ne trouvez, en fouillant leur vie, que les œuvres de la chair énumérées par l'apôtre saint Paul, et que nous aimons mieux ne pas énoncer. Ils le disaient pourtant irréprochables. Dieu nous préserve de leurs vertus!

Or, ces hommes, aux belles apparences, qui paraissent si tranquilles et si sûrs d'eux-mêmes, n'ont-ils vraiment rien à redouter, comme ils le prétendent? Voici la réponse du Seigneur Jésus : « Tout arbre, qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. » Auparavant, le prophète Daniel avait dit : « Arrachez l'arbre, coupez les branches, faites tomber les feuilles et dispersez-les. Que les animaux qui se reposaient à son ombre s'enfuient et que les oiseaux du ciel s'éloignent de ses branches. » (Daniel. IV. 11.) « Le souffle du Seigneur, comme un torrent de soufre, l'emportera. » (Isaïe. XXX. 33.)

L'arbre sera donc coupé et retranché du milieu des autres arbres. Hélas ! C'est le pécheur enlevé du milieu des hommes vivants, retranché de la société des élus, expulsé du royaume céleste dont la perte sera bien amère, puisque l'on dit si amère la perte d'un royaume terrestre; et, après l'expulsion, selon le prophète Isaïe, le pécheur aura « pour nourriture du feu et du bois. » (ib.) « Et toi, qui brillais comme une étoile dans

les mains du Seigneur, tu seras converti en charbon. » (S. Ambroise.) « Ah! pécheur, tandis qu'il en est temps, tremble à la vue de la bête infernale, des entrailles de l'enfer, des lions rugissants, qui s'apprêtent à dévorer leur proie. Crains le ver qui ronge, le feu qui brûle, la fumée, l'air, le soufre, et l'esprit des tempêtes; crains les ténèbres extérieures. (S. Bernard.) Et nous, chers frères, gardons-nous de ces hommes qui nous entraîneraient dans les calamités qui leur sont réservées.

Mais, nous-mêmes, chers frères, ne serions-nous pas, sans nous en douter, victimes aussi des vaines apparences? Ne compterions-nous pas trop sur nos œuvres extérieures quand nous mettons trop au second rang les intérieures, ne serions nous pas de ceux qui croient avoir beaucoup fait, pour avoir récité de longues prières, assisté à de nombreux exercices religieux, et pour s'être vivement agités en actions, charitables, sans doute, mais où la nature avait peut-être autant de place que la grâce? Ah! s'il en était ainsi, combien serait opportun pour nous l'avertissement du Seigneur Jésus! « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux. »

« En effet, nous dit saint Hilaire, quel mérite avez-vous de dire : Seigneur, Seigneur. Si vous ne le dites pas, cela n'empêchera pas le Seigneur d'exister. Si vous le dites, c'est bien assurément, mais cela ne saurait suffire. Alors, bon Maître,

qui donc arrivera à ce royaume que vous prêchez? « L'homme qui fait la volonté de mon père qui est au ciel, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux. » Mais cette volonté, Seigneur, quelle est-elle, s'il vous plaît? « La voici : La volonté de Dieu, c'est votre sanctification. »

Or, la sanctification est chose éminemment intérieure. Ce qui paraît au dehors ne doit être que le resplendissement de ce qui est au dedans. Les feuilles et les fleurs d'un arbre viennent de la sève qui est tout intérieure. S'il n'y avait pas de sève au dedans, nous n'aurions que des fleurs artificielles, sans parfum et sans vie. Aussi, le divin Maître ne juge-t-il pas de l'arbre par ses feuilles et ses fleurs qui n'ont rien de solide et tombent au souffle du vent; mais par les fruits. Vous reconnaîtrez donc la sanctification d'une âme, non à ses feuilles et à ses fleurs, comme seraient des prières et des œuvres qui pourraient n'être qu'extérieures; mais à ses fruits, à ses vertus qui ne peuvent venir que de l'intérieur, de la sève chrétienne, de la divine charité. Il faut, sans doute, priser les feuilles et les fleurs chrétiennes, mais avant tout la grâce et l'énergie intérieure qui les produisent. Sans cela, chère âme, vous n'auriez que des vertus artificielles, tout à fait insuffisantes pour le royaume de Dieu.

Nous connaissons le sort du mauvais arbre; mais celui de l'arbre stérile, quel sera-t-il? Le Seigneur Jésus va nous le dire : « Pourquoi occupe-t-il la terre? » Toute branche qui ne

porte pas de fruit sera enlevée, jetée dehors, et elle sèchera, et on la ramassera et on la jettera au feu. »

Ne nous étonnons pas de cette sévérité, chers frères. La stérilité est la honte des êtres, comme la fécondité est leur gloire. Prenons garde et voyons bien si nous ne sommes point atteints de stérilité!

D'après saint Bernard, on distingue trois sortes d'arbres stériles, ceux qui ne font pas de fruit, ceux qui ne portent pas le fruit qui convient à leur nature, et ceux qui ne donnent pas leur fruit au temps opportun.

Quel est maintenant, parmi nous, l'arbre qui ne fait pas de fruit : c'est manifestement l'homme qui ne fait pas le bien ; mais, c'est aussi l'homme qui ne fait qu'un certain bien. Le bien est un tout homogène ; s'il vient s'y mêler du mal, ce n'est plus le bien : ce n'est qu'un certain bien. Ce bien souillé, c'est un équivalent de la stérilité! La chasteté est grande, dit saint Grégoire, mais elle cesse de l'être, si elle n'est pas accompagnée de bonnes œuvres. Les bonnes œuvres sont précieuses, mais elles perdent leur prix sans la chasteté. Et toi, dit saint Bernard à l'orgueilleux, que nous vantes-tu ta virginité, si tu négliges l'humilité? L'orgueil souille toute sa beauté.

Quel est ensuite l'arbre qui ne porte pas le fruit qui convient à sa nature : c'est le chrétien qui ne fait pas le bien que sa nature de chrétien réclame. Le chrétien est un être surnaturel.

C'est un bien surnaturel qu'il doit faire. C'est en vue de plaire à Dieu qu'il doit agir dans ses œuvres, et non pour la gloire humaine. Une compassion purement naturelle pour les malheureux ne le rendrait point digne du royaume céleste qui est tout surnaturel. Il y faut la grâce et la recherche du bon plaisir de Dieu.

A cette catégorie de chrétiens qui ne font pas le bien propre à leur nature de chrétien, il faut joindre ceux qui, tout en faisant un vrai bien surnaturel, négligeraient cependant le bien que leur état comporte. Tel serait un père de famille qui mènerait une vie d'anachorète, et négligerait les devoirs de son état, qui, tout communs qu'ils soient, doivent passer avant les vertus éminentes qu'il pratiquerait d'ailleurs.

Quant à l'arbre qui ne porte pas son fruit au temps opportun, c'est le chrétien ou la chrétienne, trop peu réglés, qui laisseraient leurs divers devoirs empiéter les uns sur les autres, et prendre la place les uns des autres. Telle serait une femme qui vaquerait à ces exercices de piété à l'heure où les soins de sa maison la réclament. Cela ferait penser à l'arbre qui, au lieu de donner ses fruits en automne, selon sa loi propre, ne les donnerait qu'en hiver et ne les verrait pas arriver à maturité. Cela équivaudrait manifestement à la maudite stérilité.

Il y a, dans l'homme, chers frères, comme vous le voyez, des tendances qu'il faut soigneusement combattre La première, à la vue du travail que le bien total réclame, c'est de se con-

tenter d'un certain bien, qui l'aveugle sur son propre compte, et l'expose à de cruelles illusions. La seconde, c'est de se contenter de vertus purement naturelles, qui ne sont point sans valeur assurément, mais qui sont pleinement insuffisantes pour mériter le royaume céleste. La greffe change la nature de l'arbre et lui fait produire, au lieu de fruits amers, des fruits excellents. Ainsi, le baptême a changé notre nature d'enfants d'Adam, et doit nous faire porter les fruits du Christ.

Faites donc, Seigneur Jésus, que nous profitions et de vos leçons et de vos grâces. Daignez nous rendre semblables à l'arbre, planté au bord des eaux, dont les feuilles ne tomberont pas, qui portera ses fruits en son temps, et pour lequel tout prospèrera. (Ps. 1.)

Evangile pour le huitième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Et il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? rendez-moi compte de votre administration, car vous ne pouvez plus désormais gouverner mon bien. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? Je ne puis cultiver la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que lorsqu'on m'aura ôté mon emploi, des personnes me reçoivent chez elles. Il fit donc venir l'un après l'autre tous les débiteurs de son maître, et dit au premier : Combien devez-vous à mon maître? Il répondit : Cent barils d'huile. L'économe lui dit : Reprenez votre obligation, asseyez-vous là et faites-en promptement une autre de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, combien devez-vous? Il répondit : Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, votre obligation, et faites-en une autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment : car les enfants de ce siècle sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi je vous dis : Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

Trente-neuvième Homélie

L'économe infidèle

(Luc. xvi).

Les dilapidations d'un économe et les réprimandes qu'elles lui attirent, les bonnes œuvres auxquelles il se livre et les éloges que son maître lui donne; tel est le sujet de la parabole que nous avons à méditer aujourd'hui.

Un homme riche avait un économe. Cet homme riche, nous n'avons pas de peine à le reconnaître, c'est Dieu, la richesse infinie, de qui descend toute richesse naturelle et surnaturelle. Cet économe, c'est l'homme, c'est le chrétien, c'est chacun de nous.

Dieu, en effet, nous a confié, en grande abondance, les biens de la nature et de la grâce, avec la charge d'en user pour sa gloire, pour la nôtre et pour le bien de nos frères.

Mais Dieu, en nous confiant ces biens, dit saint Ambroise, ne nous les a pas donnés en propriété. Il nous en a simplement constitués les administrateurs. Puissions-nous, tant que notre administration durera, être des administrateurs fidèles!

« Or, cet homme riche apprit que l'économe dissipait son bien. » Et ce ne fut pas une sim-

ple accusation portée contre l'économe, mais une véritable diffamation. Une accusation laisse des doutes. Une diffamation n'en laisse pas, car elle n'arrive d'ordinaire qu'après des fautes nombreuses et publiques. Les dilapidations de l'économe étaient devenues telles, que tout le peuple les connaissait et en était scandalisé.

Ainsi, chers frères, quand le chrétien s'oublie et use de ses talents pour s'enorgueillir, de son autorité pour opprimer les faibles, de la fortune pour séduire l'innocence ou corrompre la justice, alors de grands cris montent vers Dieu contre lui. De toutes parts, s'élèvent des voix accusatrices qui dénoncent le criminel abus des dons de Dieu.

Et qui de nous, chers frères, ne dissipe pas quelque bien? Qui ne sacrifie pas quelque chose au monde? Qui ne jette aux vents du siècle quelqu'un de ces biens précieux venus du ciel? Qui n'a, sur sa conscience, quelque dilapidation? Non seulement, nous ne faisons pas produire à ces biens célestes l'accroissement qui est dans leur nature, mais nous condamnons ce divin capital à une honteuse stérilité. Nous arrivons, par suite, à le diminuer, car les dons qui ne sont pas utilisés dépérissent. Infidèles économes, combien grande est notre imprudence !

Et ne nous faisons pas d'illusion, chers frères. Nous aussi, nous sommes diffamés auprès de notre Maître. Son trône est assailli par les plaintes que les êtres, nos témoins ou nos victimes font monter vers Lui. Les anges pleurent

la perte des biens que nous dilapidons. Les démons crient vengeance, car s'ils avaient trouvé, sur leurs pas, les miséricordes qui abondent sur les nôtres, ils seraient rentrés dans l'ordre. Les hommes, nos frères, souffrent de nos folies. Les créatures inintelligentes et les inanimées elles-mêmes gémissent, nous dit l'apôtre, de l'abus que nous faisons d'elles. Tout s'élève contre nous, parce que nous n'employons pas les biens de Dieu selon Dieu. La santé, nous la prodiguons au plaisir. La fortune ne sert qu'à nourrir notre vanité ou nos passions. Les talents ne nous servent qu'à satisfaire des ambitions extravagantes. Ah! frères, ne tremblerons-nous pas devant les clameurs universelles qui montent contre nous jusqu'au ciel? (Exo. xi. 23.) Hâtons-nous de prévenir cette diffamation auprès du Juge suprême, si nous voulons échapper au compte terrible qui attend un administrateur infidèle.

« Le Maître, en effet, ne manque pas de faire appeler son économe. » Qu'est-ce donc que j'entends dire de vous? Rendez vos comptes. Et désormais, toute administration vous sera ôtée. Il y a quelques heures douces dans la vie, celles de la dissipation et de la jouissance; mais il y en a une très dure, celle du règlement des comptes. Et nul, n'échappe à cette heure terrible. Elle est dans la nécessité des choses. Et quelle terreur! « quand des calamités subites se jetteront sur nous comme un ouragan. » Prov. i. 27.) Ah! nous ne serons pas plus rassurés

que l'économe. Quand le Maître dira : « Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Qu'avez-vous fait des biens tant prisés de la vie, de la santé, des moissons et des fruits de la terre? Qu'avez-vous fait des biens de la société qui vous en assurait la jouissance? A quelles œuvres avez-vous employé les facultés dont j'avais peuplé votre âme et les grâces dont je l'ai enrichie? » Ah! s'écrie Jérémie (XIII. 20.), une femme, dans les douleurs de l'enfantement ne souffre pas plus que vous ne souffrirez, ô infidèles économes! » Et quelle désolation quand tout vous sera enlevé! car, est-il juste que la bénédiction soit laissée à celui qui en abuse? « J'ai mis entre ses mains, dit le Seigneur, le blé, le vin, l'huile, l'argent, l'or, les vêtements de laine et de lin, toutes sortes de richesses. Mais je me retournerai. Je reprendrai mon blé, et je délivrerai ma laine et mon lin que l'on profane, en leur faisant couvrir des ignominies. » (Osée. XI.)

Vous vous trompez donc, quand vous agissez comme si vous étiez les maîtres des biens que vous possédez. Vous vous trompez, en ne faisant pas, des dons de Dieu, le bien qui vous est prescrit : Vous vous trompez, en les employant au mal qui vous est défendu. Et, votre erreur est d'autant plus grande, que votre administration est de plus courte durée. En effet, elle ne dure pas toujours autant que votre vie, car Dieu souvent retire aux hommes les richesses qui les dépravent. Et, même quand il les leur laisse toute la vie, c'est encore bien peu, « car la vie

n'est qu'un souffle. » Nous ne sommes, ici-bas, que des hôtes et des étrangers. On nous mène où nous ne voulons pas aller, et on nous contraint à marcher, quand nous n'aspirons qu'à nous reposer. Ah! dit saint Chrysostôme, déposez vite tout ce faste qui ne saurait convenir qu'à un maître, et prenez l'humilité et la modestie qui conviennent à un simple administrateur.

« Que ferai-je, se dit alors l'économe? Je ne puis travailler la terre, et j'aurais honte de mendier. » Et, nous-mêmes, que ferons-nous? Travailler, ce serait pourtant la perfection de notre pénitence. Mendier, il y a d'incomparables ressources dans l'humiliation de l'esprit. Durant la vie, nous avons, pour cultiver le terrain stérile de notre cœur la bêche de la componction. Nous pouvons aussi mendier avec succès l'intercession des saints, des anges, et surtout de la bienheureuse Vierge Marie. Mais, à l'heure de la mort, l'impuissance devient le châtiment d'une vie de mollesse et d'orgueil. La force manque pour remuer une conscience endurcie. Peut-être aussi, n'avons-nous plus assez de lumière pour solliciter, ni assez de confiance pour espérer les secours des intercesseurs célestes que nous avons négligés. Ne perdons pas courage cependant. L'économe est là pour nous montrer ce qu'il faut faire.

« Je sais ce que je ferai, dit-il, afin de trouver, lorsqu'on m'aura ôté mon emploi, des gens qui me reçoivent chez eux. » Et le voilà, profitant

des moments, où la procuration et la signature de son maître ne lui sont pas retirées, pour diminuer leurs dettes aux débiteurs. A celui qui devait cent barils d'huile, il fait grâce de cinquante. A celui qui devait cent mesures de froment, il fait grâce de vingt. Il remédie ainsi à son malheur en se faisant des amis.

Saint Jérôme nous invite à admirer ici une magnifique idée de l'aumône. L'économe fait des largesses avec les biens du Maitre. Comment les pourrait-il faire autrement ? Il n'a que les biens que le Maître lui a confiés. Quel doux mystère caché sous cet acte ! Ce que vous distribuez aux pauvres appartient à Dieu. Celui qui donne, ne donne rien qui lui soit propre. Le désir même et la volonté de donner viennent de Dieu. Vous distribuez du pain et des vêtements ; mais vous tenez de Dieu toutes ces choses. C'est le pain de l'instruction et de l'éducation que vous donnez ; mais Dieu vous l'a donné premièrement. Rien n'est à nous. Tout vient de Dieu.

Voilà, certes, une pensée très vraie et bien capable de chasser la vaine gloire. Oui, quand nous soulageons les malheureux, nous le faisons avec les biens de Dieu. O bonté divine ! Et, c'est surtout nous-mêmes que nous soulageons. Nos péchés sont d'énormes dettes, qu'il nous est permis et même commandé de racheter par l'aumône. Il arrive donc, qu'en faisant l'aumône, nous payons nos dettes à Dieu, avec ses propres deniers. Et Dieu daigne s'accommoder de

cette pieuse fraude. Il voudra bien même la louer.

En effet, après avoir réprimandé l'économe pour ses dilapidations, le Maître le loue d'avoir si bien su se faire des amis. Il ira même jusqu'à nous le proposer pour modèle.

Peut-être, vous semble-t-il, que ces louanges ressemblent à une apologie de la fraude? Détrompez-vous. C'est une apologie de la finesse et de la prudence. Les dilapidations de la richesse furent criminelles. L'aumône en est l'emploi le meilleur. Même, en prenant le sens littéral de la parabole, dit Origène, le Maître n'entend pas louer l'infidélité de son intendant, mais son habileté à se préparer des ressources pour le jour du malheur. Quant au sens moral, le Maître loue vraiment sans restriction l'économe qui exerce la miséricorde, et il ne peut que le louer. Dieu, bien loin de regarder comme injuste un tel emploi des biens qu'il a donnés, a fait de la charité un précepte de premier ordre. La miséricorde est dans les volontés d'un Maître infiniment miséricordieux.

Mais, si le dispensateur injuste s'est vu louer à propos d'une œuvre, quoique frauduleusement faite, avec quelle bonté seront accueillis ceux qui pratiquent les bonnes œuvres dans la justice et dans l'amour! Et puis encore, si le Maître qui a subi la perte exalte cependant la prévoyance de son intendant, combien plus le Seigneur, qui ne peut recevoir aucun dommage,

exaltera-t-il la miséricorde de ses bien aimés disciples !

Mais, voyons un peu les manières de l'économe. Il accorde une remise de cinquante pour cent à celui qui doit l'huile, à celui qui doit le froment, il n'accorde que vingt pour cent. L'huile, dit saint Augustin, est la figure de la grâce et des biens spirituels qui délivrent l'homme du péché. Le froment indique le pain du corps nécessaire au pauvre. Or, il est manifeste que, si l'état du pauvre est intéressant, celui du pécheur l'est davantage. Il est manifeste aussi, que les plus grandes aumônes doivent être dirigées vers les plus grandes misères. Et, s'il faut donner beaucoup au pauvre de ce froment qui le fera vivre sur la terre, il faut procurer surtout au pécheur beaucoup de cette huile des biens spirituels, sans lesquels il ne pourrait vivre éternellement.

Quant â l'aumône matérielle, trop de gens peut-être la négligent. Ils ont, les uns, grand souci de leurs aises, et les autres, grande sollicitude pour les jours de la vieillesse. Ils oublient que Dieu a promis d'être le pourvoyeur et l'infirmier de l'homme charitable. (Ps. 40. 4.) Ah! frères, songeons moins aux jours incertains de la vie terrestre, et un peu plus aux jours assurés de la vie éternelle. Tout ce qui n'est pas nécessaire est une charge et peut, au moyen de l'aumône, devenir un précieux secours.

Il y a, il est vrai, des situations qui imposent

les limites à la charité qui soulage les misères corporelles ; mais, quant à la charité spirituelle, il ne saurait y en avoir. Vous pouvez n'avoir que vingt pour cent à donner des biens corporels ; mais des biens spirituels, vous pouvez toujours donner cinquante. Cette aumône est tout à la fois la plus importante et la plus facile. Donnez-là donc. Donnez toujours de bons enseignements et de bons exemples à toute créature que Dieu met sur vos pas et qu'il mêle à votre vie.

Au reste, la charité dans l'aumône matérielle est une prédisposition à l'autre. Celui qui est fidèle dans les petites choses, c'est-à-dire dans la distribution des choses terrestres, sera fidèle dans les grandes, à savoir dans la distribution des choses spirituelles. Et, au contraire, celui qui est injuste dans les petites, refusant le nécessaire corporel, celui-là aussi, sera injuste dans les grandes, en refusant le nécessaire spirituel. Et alors, malheur à ceux-là, dit saint Jérôme ! N'ayant dispensé convenablement, ni les richesses corporelles, ni les spirituelles qui passent, comment leur confierait-on les richesses éternelles de toutes sortes qui ne passent pas. (Epit. ad Algar. 151.) Après avoir fait subir des rebuts amers aux besogneux, ils subiront à leur tour des rebuts terribles.

Le divin Maître, pour compléter la leçon qu'Il nous a donnée, en louant l'économe, a bien voulu ajouter : « Les enfants de ce siècle, sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires,

que les enfants de la lumière. » Tâchons, frères, de bien entendre cette grave parole.

Il y a, dans les affaires, deux choses à distinguer, la fin qu'on se propose et les moyens pour y arriver. La prudence consiste dans le choix des moyens à prendre pour arriver à la fin.

Les enfants de la lumière l'emportent certainement de beaucoup par la fin qu'ils veulent atteindre. Les enfants du siècle ne cherchent que les choses terrestres qui méritent si peu de soins et les enfants de la lumière aspirent avant tout aux biens célestes qui méritent tous les soins.

Quant au choix des moyens, les enfants du siècle, il faut l'avouer, l'emportent sur les enfants de la lumière. Rien n'égale l'industrie et l'activité des mondains. Ils sont passionnés et infatigables dans leurs courses après la fortune qui périt. Les enfants de Dieu, hélas ! sont bien moins ardents à l'ouvrage. Les mondains ressemblent à l'architecte qui emploie toutes les ressources de l'art et du travail à bâtir des châteaux de cartes, et, les enfants de la lumière à l'architecte qui entreprend des demeures solides et magnifiques, mais sans ardeur et sans persévérance. L'un, n'est pas moins sensé, malgré sa lâcheté, et l'autre, n'est pas moins fou, malgré son zèle. Mais le zèle du mondain n'excuse pas sa folie, et la grandeur de la fin que le chrétien se propose ne rend que plus coupable sa mollesse.

Ah ! si les enfants de la lumière, avec leur fin glorieuse, et les grâces dont ils disposent, vou-

laient déployer dans leurs œuvres, l'ardeur et la constance des enfants du siècle dans leurs folies, ils réaliseraient des merveilles qui étonneraient et subjugueraient le monde. Oh! Bon Jésus, donnez-nous le feu qui nous manque, et faites-nous aussi zélés et aussi persévérants pour nos grandes choses, que les mondains le sont pour leurs choses de néant.

Le divin Maître termine en disant : « Faites-vous, au moyen de l'argent de l'iniquité, des amis qui vous recevront un jour dans les tabernacles éternels. » Mais, ne vous paraît-il pas, chers frères, que le Seigneur se montre sévère pour les richesses? Le Seigneur les appelle l'argent de l'iniquité, ou parce qu'elles fournissent une matière abondante au faste et à la volupté, ou parce qu'elles deviennent un instrument de tyrannie et d'oppression.

Mais, telle est la bonté de Dieu qu'Il nous oblige à nous ménager, grâce à ces biens qui ont presque toujours une tache d'injustice dans leur origine, ou dans leur gestion, ou dans leur usage, des amis qui puissent nous servir à l'heure du besoin. Il nous promet, d'ailleurs, d'abondantes louanges, et nous montre la perspective radieuse des pauvres, venant à notre rencontre pour nous introduire dans les demeures célestes. L'aumône est la grande ressource des richesses injustes ; le remède aux iniquités passées, le préservatif des iniquités futures, l'indispensable condition du salut pour le pécheur fortuné.

Mais, si l'aumône couvre la multitude de nos péchés, selon l'apôtre saint Pierre, (1. Pet. IV. 8.) si elle est une sorte de Rédemption, (Donti. IV. 14.) si elle délivre de la mort et fait trouver la miséricorde, va-t-elle nous dispenser de l'accomplissement de la loi divine ou de la pratique de la pénitence ? Non, certes ; mais, son mérite est si grand, qu'il attire au pécheur le temps, la grâce et l'esprit d'une vraie pénitence.

Ainsi, les pauvres qui nous importunent quelquefois, nous donnent plus qu'ils ne reçoivent de nous. Gardons-nous de fermer l'oreille aux supplications de ceux qui vont devenir nos puissants intercesseurs.

Mais, si les pauvres venaient à ne pas se sauver, comment se presseraient-ils au devant de nous? Dans ce cas, rassurez-vous; quelqu'un les remplacera. « Tout ce que vous aurez fait aux plus petits, c'est à moi que vous l'aurez fait dit le Seigneur. » Il s'est fait pauvre ici-bas, durant sa vie mortelle. Et, quoique au ciel maintenant, Il continue à être pauvre dans les pauvres qui le représentent sur la terre. Or, de même que le pauvre, dans ce monde, représente Jésus-Christ : de même, Jésus-Christ représente le pauvre dans le ciel. Et, à défaut des pauvres pour nous recevoir dans les tabernacles éternels, c'est lui-même qui nous recevra.

Mais, si les richesses injustes, quand elles sont charitablement employées au soulagement des misères humaines, peuvent tourner au bien et au salut du pécheur, qu'en sera-t-il des ri-

chesses acquises par le travail et la modération des désirs, et qui recevront un emploi si magnifique? Ah! celles-là, quel poids immense de gloire elles attireront sur la tête de ceux qui en auront fait un si noble usage! (S. Jérôme.) Heureux riches! vous aurez été pour les pauvres des bienfaiteurs de passage. Ils seront pour vous là-haut des bienfaiteurs éternels.

Évangile pour le neuvième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, comme Jésus approchait de Jérusalem, en voyant la ville il pleura sur elle, disant : Ah ! si du moins, en ce jour qui t'est encore donné, tu savais ce qui peut t'apporter la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Car il viendra des jours malheureux pour toi, et tes ennemis t'environneront de tranchées ; ils t'enfermeront, te presseront de tous côtés et te renverseront à terre, toi et tes enfants qui sont dans tes murs ; ils ne laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'a pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. Etant entré dans le temple, il commença à en chasser ceux qui y vendaient et qui y achetaient, leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prière ; et vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple.

Quarantième Homélie

Ruine de Jérusalem

(Luc. XIV.)

Nous ne sommes que les administrateurs des biens que nous possédons. L'économe infidèle qui répare, par ses bonnes œuvres, les torts qu'il a faits à son Maître arrive à être loué de lui. Quant à celui, qui continue jusqu'à la fin ses dilapidations, il ne saurait avoir qu'un sort déplorable. Si c'est une ville, elle sera détruite ; si c'est un peuple, il disparaitra. Si c'est une âme, elle périra éternellement.

Jésus venait de parcourir Jéricho et de visiter Zachée. En approchant de Bethphagé et de Béthanie, il envoya deux de ses disciples dans un château voisin, avec ordre de lui amener un ânon que personne n'avait encore monté. Les disciples s'empressèrent, couvrirent l'ânon de leur vêtements, et Jésus y monta. Et, tandis que le divin Maître s'avançait vers Jérusalem, le peuple étendait ses habits sur son passage et disait : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Jésus descendant la montagne des Oliviers, la ville déroulait devant lui ses murailles, ses maisons, ses palais, son temple. Jérusalem resplendissait au soleil. C'était encore la reine de l'Orient.

« Et Jésus, voyant la ville, pleura sur elle, en disant : « Ah ! si du moins, en ce jour qui t'est encore donné, tu savais ce qui serait la paix. Mais, maintenant tout cela est caché à tes yeux. »

En effet, Dieu avait comblé sa ville favorite de bienfaits de toutes sortes. Il lui avait prodigué les triomphes de la fortune et de la gloire. Il l'avait illustrée par une succession de prophètes incomparables, et fait proclamer ses splendeurs au-delà de toutes les mers. Le fils de Dieu, lui-même, daignait la visiter en ce moment, lui prodiguant sa parole et ses miracles.

Et tout cela était caché à ses yeux, tant était profond l'aveuglement dans lequel l'orgueil l'avait précipitée. Aussi, Jésus daignait pleurer sur elle. Il pleurait parce qu'elle n'avait que des enthousiasmes de passage, demeurant légère, oublieuse et ingrate. Il pleurait, parce qu'elle fermait l'oreille à tous les avertissements du ciel. Il pleurait, parce qu'elle était à la veille de mettre le comble à ses ingratitudes, en livrant son Sauveur à la mort, et en méconnaissant la plus grande de ses bénédictions dans le supplice même qu'il allait endurer pour elle. Il pleurait, enfin, à cause des calamités qui allaient fondre sur cette ville infortunée. Toutefois, ce qui l'affligeait le plus, dit saint Augustin, c'était moins les maux temporels que les maux éternels qui attendaient la plus grande partie de ses habitants.

Aussi, après les accents du père qui cherche

à retrouver le cœur de son enfant, Jésus prend ceux du prophète. « Il viendra un temps malheureux où tes ennemis t'environneront de tranchées. Ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans ton enceinte. Et, ils ne laisseront pas pierre sur pierre. »

Mais, un peuple que les bienfaits n'ont pas touché, peut-il être ému par les menaces ? L'insensé se joue de tout. Seulement, il n'arrête, ni l'heure, ni les sévérités de la justice qui se précipitent. A peine encore quelques années, et voici les Romains. Ils entourent Jérusalem de constructions effroyables. Ils l'enferment dans les murailles qui la serrent de toutes parts. La famine arrive et devient si affreuse, qu'on voit une mère se nourrir de la chair palpitante de son enfant. Et avec la famine, c'est la peste, le carnage, l'incendie, des maux enfin comme on n'en vit jamais. Et puis, Jérusalem est si bien détruite jusqu'en ses fondements, que Titus fait passer la charrue dans ces lieux désolés, pour que le passant ne puisse plus reconnaître qu'il y eût là une ville célèbre.

Des ennemis de Jésus, espérant donner un démenti aux vengeances du ciel, tenteront bien un jour de rebâtir Jérusalem. Mais, des tourbillons de flammes mystérieuses, sortant des entrailles de la terre, dévoreront, à mesure, les matériaux et les ouvriers. Et la haine de Julien l'apostat devra reculer devant une force contre

laquelle ne sauraient lutter même les empereurs.

Il existe bien une ville, du nom de Jérusalem, bâtie par la piété des fidèles, en souvenir des grands mystères du salut, mais elle n'a de l'ancienne que le nom. Construite sur le lieu même où Jésus-Christ a souffert, elle est hors de l'emplacement de l'ancienne. Et, dans cette Jérusalem, il n'y a plus rien de ce que Dieu avait voulu détruire. Il n'y a plus, ni le temple, ni les Pontifes, ni la loi, ni le peuple. Israël a été déraciné et jeté sur toutes les plages, partout étranger.

Mais quittons l'extérieur, dit saint Grégoire, et que le renversement des édifices de pierre nous fasse craindre la ruine des édifices spirituels. Jérusalem est la figure de l'homme comblé des bienfaits de Dieu, mais égaré et obstiné dans les égarements comme Jésusalem. Qui, de nous, en effet, n'a été comblé? Et qui, de nous, n'est ingrat?

Qui, de nous, n'a été comblé? Ne devons-nous pas à l'extrême bonté divine cette vie qui nous est si chère, et ce beau monde où nous régnons? N'est-ce pas pour nous que le Fils de Dieu a quitté le sein de son Père, s'exilant sur une terre inhospitalière, se faisant notre compagnon de route, notre commensal, notre victime, notre médecin et le pasteur de nos âmes? Ignorons-nous de quelles tendresses Il nous a entourés dans notre famille et dans son Église, pour former notre esprit aux grandes pensées,

notre cœur aux nobles amours, notre vie tout entière aux fortes vertus?

Et, tous ces biens qu'en faisons-nous? Ne méritons-nous pas que le prophète appelle à notre confusion les oiseaux du ciel et qu'il nous dise : « Le milan a connu son temps ; la tourterelle, l'hirondelle et la cigogne sont fidèlement arrivés au temps voulu ; mais mon peuple n'a pas connu mon jugement. » Le Créateur, en effet, n'est-il pas devenu comme étranger parmi ses créatures? Et le Sauveur n'est-il pas inconnu parmi beaucoup de ceux qu'Il a rachetés? Les uns contestent sa divinité ou la divinité de l'Église, son plus bel ouvrage. Les autres vivent dans le mépris ou dans l'oubli de ses bienfaits. Nous tous, hélas! les uns plus, les autres moins, n'insultons-nous pas de nos dédains ou de nos négligences, l'abondance de ses grâces, semblables à certains riches qui, regorgeant de tout, ne semblent plus faire cas des biens dont ils regorgent? Qui, de nous enfin, peut se vanter de ne pas faire pleurer Jésus?

Ah! ceux-là le font pleurer qui « se réjouissent dans le mal qu'ils font et triomphent dans les choses les plus détestables. » (Prov. II.) Ceux-là surtout le font pleurer qui s'obstinent à vivre loin de Lui. Ames infortunées, comment Jésus ne pleurerait-il pas en vous voyant abuser des jours si fugitifs qu'Il vous donne, sans inquiétude sur ce jour que Dieu seul sait, et après lequel il n'y aura d'autre jour que celui de l'éternité? Un Sauveur aussi compatissant pour-

rait-il ne pas pleurer sur les maux spirituels de ses enfants?

C'est si grand malheur, en effet, qu'une âme se ferme, en ce lieu de passage, aux divines miséricordes du Maître! Car, l'heure arrive, où la vue est tellement obscurcie par les nuages du péché que l'homme retrouve bien difficilement la route bénie dont il s'est volontairement éloigné. Quand l'homme s'est obstiné dans les passions, les ténèbres se sont épaissies autour de lui; les vérités les plus claires lui échappent ; les plus terribles ne trouvent plus de sensibilité à émouvoir; il croupit dans sa misère. Et, en attendant, s'apprête la vengeance.

Tu pensais, peut-être, pécheur, pouvoir vider, à longs traits, la coupe des folies de Jérusalem, sans partager sa fin déplorable. Quitte, quitte cette illusion. Les larmes d'un Dieu coûtent cher. Déjà, les anges attristés passent et disent: « Qu'elle périsse la ville où n'a pas été reçu Jésus que toute créature doit recevoir. » L'âme infidèle tombera tout à coup dans des afflictions inénarrables. « Les biens qui lui avaient été donnés pour sa paix ne lui seront plus qu'une cause d'amertune, et elle ne recueillera que des désolations là même où les justes surabonderont de joie. » (S. Grégoire.) Elle boira le calice de sa sœur Jérusalem jusqu'à la lie.

Voilà les pas de l'ennemi qui retentissent. De point en point va s'accomplir la prophétie du Maître. Et d'abord cette première parole : « Tes ennemis t'environneront de tranchées et te ser-

reront de toutes parts. Quand donc, une âme est-elle environnée de tranchées ?

Il y a deux phases dans le siège d'une âme, la première durant la vie, la seconde à l'heure de la mort. Durant la vie, l'homme est circonvenu d'ennemis, qui s'acharnent, les uns, contre sa foi, les autres, contre le faible reste de ses vertus. Tous, ont hâte d'éteindre la flamme légère qui éclaire encore la route du salut. Puis, hélas! ces ennemis ont des intelligences dans la place : l'ignorance, les préjugés, mille passions diverses qui s'opposent violemment aux légers soulèvements d'une conscience encore chrétienne.

A la mort, la fureur du siège prend des accroissements terribles. Ni l'ignorance, ni les préjugés, ni les passions n'ont disparu, l'âge plutôt les fortifie Le monde ne cesse pas non plus ses promesses menteuses. Sur ses lèvres toujours, c'est longue vie, nombreux plaisirs. Et les démons, plus ardents que jamais à l'heure qui paraît décisive, ont des suppôts audacieux qui ne laissent pas un instant le chevet du moribond, guettant pour empêcher qu'aucune influence salutaire n'arrive à son oreille, et repoussant impitoyablement ses amis les meilleurs.

L'âme cependant, si elle voulait, serait moins à plaindre que Jérusalem. Une ville assiégée ne peut fuir au-dessus de sa tête, car, l'air et les nuages ne lui offrent pas un passage possible. L'âme, au contraire, en peut trouver un. Quand

tout est fermé autour d'elle, le ciel demeure ouvert.

Mais, peut-on comprendre la tyrannie des mauvaises habitudes qui enlacent le pécheur de leurs nœuds abominables, et parviennent même à faire au-dessus de sa tête comme une voûte de plomb qui empêche les soupirs de monter? Joignez à cela une fausse dignité, une prétendue force qui n'est que l'entêtement de l'orgueil ou du respect humain. Ajoutez encore que le corps usé et avili ne seconde plus les gémissements mystérieux prêts à naître, que l'âme elle-même, si longtemps esclave, a perdu tout souvenir de sa noblesse primitive et tout désir de sa liberté. O Jérusalem, ainsi fermée de toutes parts, sans aucune porte ouverte au Dieu qui te cherche, que vas-tu devenir? Hélas! ce que devient une ville assiégée où les vivres ne pénètrent plus. Si le pain céleste ne t'est plus servi, la famine est là; l'horrible famine spirituelle, avec ses angoisses et bien d'autres maux encore.

En effet, les Romains, ne se contentèrent pas d'affamer Jérusalem; ils s'y précipitèrent avec le fer et le feu. Ainsi, la pauvre âme devient la proie de toutes les suggestions perverses. Les convoitises diverses attirées par les démons achèvent de consumer tout ce qui restait encore des biens célestes. Après cela, c'est la peste; la peste pour le corps usé par le vice; la peste pour l'âme qui s'est fait une vie infâme. Or, la peste, c'est l'infection à l'entour.

Ceux qui ont pratiqué les saints durant leur vie, savent qu'ils répandent sur leur passage des parfums d'une suavité mystérieuse, et que leurs dépouilles restent pénétrées de ces parfums auxquels, parmi ceux de la terre, rien ne saurait être comparé. Mais, ceux qui ont le malheur de pratiquer les victimes du vice, dans leur vie et dans leur mort, savent qu'un phénomène tout opposé s'opère. Après la mort de ces malheureux, il faut fuir; car, nul ne peut tenir auprès de ces restes impurs. Les vers sont pressés de dévorer une proie qui leur appartient. Mais, même durant sa vie, le pécheur invétéré répand autour de lui une odeur épaisse et âcre. Le vice commence la décomposition durant la vie, comme la vertu inaugure la glorification avant la mort.

Le divin Maître a ajouté : « Tes ennemis te jetteront à terre, toi et tes enfants qui sont dans tes murs. » Une colonne dont vous ruinez la base, tombe dans la poussière avec ses corniches élégantes et ses châpitaux ornementés. Ainsi l'âme, cette brillante colonne, avec ses radieuses facultés, sapée par les diverses passions, s'affaisse dans des abîmes de déchéance. « L'homme avait reçu dans son cœur des élévations. » (Hyer. in. Ps. 83.) L'âme avait ces élans, elle n'a plus que des pentes. Son corps a cessé d'être un serviteur docile, pour devenir un tyran qui l'opprime. Maîtresse autrefois, elle est maintenant esclave. Le corps s'en va dans la honteuse poussière du tombeau,

et l'âme dans un autre sépulcre aux profondeurs infinies. Ah! pécheur infortuné! dans ces lieux si bas, au milieu des flammes dévorantes, tu demanderas, comme le mauvais riche à Lazare, une goutte d'eau pour tremper ta langue, et ce sera vainement. C'est durant la vie présente qu'il faut quêter l'eau fraîche de la grâce divine, qui, en éteignant tes convoitises, éteindra aussi le feu qui doit les châtier. Rien n'éteint l'enfer que ce qui éteint d'abord les passions.

Quant aux enfants de l'âme qui tomberont avec elle, ce sont ses pensées et ses œuvres. Il y eut de belles images dans sa pieuse enfance, de nobles pensées dans sa jeunesse bénie. Elle connut autrefois les résolutions généreuses et les valeureux dévouements; splendeurs évanouies. Quant aux autres enfants, ceux qui n'auraient point dû naître, ces folles pensées de fierté, d'ambition, de domination, de jalousie, de cupidité, de plaisir, tous ces rêves insensés s'évanouiront. Au lieu que les « pensées des forts resplendiront dans une abondance éternelle, » (Prover. XXI. 5.) « celles des autres, en ce dernier jour, périront. » (Ps. 145.)

Et puis, a ajouté le Seigneur : « Tes ennemis ne laisseront pas de toi pierre sur pierre. » Mais, ô bon Jésus, que voulez-vous nous apprendre par ces dernieres paroles? Sommes-nous des édifices pour que de nous, il ne reste pas pierre sur pierre?

Il y a, dans l'homme, un double édifice, celui qu'élève l'homme lui-même, et celui qu'élève

Dieu. L'homme construit en soi un édifice d'orgueil. Il entasse prétentions sur prétentions, folies sur folies, comme pierre sur pierre. Autour de soi, il bâtit des maisons, somptueuses comme pour un prince, solides comme pour un prince éternel. Il accumule trésor sur trésor, renommée sur renommée. Enorgueillissez-vous donc, ô mortels, de vos édifices fameux. Vantez-vous d'avoir fait de grands ouvrages. Flattez-vous que votre nom ne périra pas. Une destruction prochaine est là qui s'annonce, et elle égalera si bien au sol ces monuments insensés, qu'il ne faudra pas les charrues de Titus, pour en effacer le souvenir. Passe encore pour des édifices qui n'auraient pas dû naître, quoi de plus juste qu'ils tombent ?

Mais, Dieu aussi a élevé un édifice dans l'homme. La beauté en était incomparable, et la durée en devait être sans fin. Quelle structure ! Quelle délicatesse ! Quelle grandeur ! Quelle solidité ! Quelle ordonnance dans toutes les parties ! Quelle correspondance des unes avec les autres, et de chacune avec le tout : Quelle harmonie enfin, et dans le corps et dans l'âme !

Or, avez-vous vu la noble habitation de l'âme ? ce corps illustre façonné par la main divine ? Les coups de l'orage ont été si forts qu'une dislocation totale s'en est suivie, et puis, une communion éternelle avec ses frères, les vers.

Avez-vous vu l'hôte glorieux qui l'habitait ? cette âme rayonnante qui rivalisait avec les étoi-

les? astre éteint. L'erreur a jeté là une nuit éternelle.

Avez-vous vu la vie divine descendue et greffée sur la vie humaine? ces hauts mystères mis à la portée des petits enfants, ces grandes vertus naturalisées dans le cœur des pauvres, ces grâces si lumineuses et si chaudes? étoiles enfouies dans des citernes corrompues.

Oh renversement! Dans le corps, plus de sens ennoblis par le service de l'âme! Et, dans l'âme, plus de haute partie, plus de partie surnaturelle. Tout est abruti. Tout est corps. Tout est sens, dit Bossuet. Tout est abattu. Tout est par terre.

Ah! qu'est devenue cette belle architecture qui marquait si bien la main de Dieu? Il n'y a plus ni suite, ni liaison dans cet édifice autrefois si magnifique. Les membres ne tiennent plus aux membres; les puissances ne tiennent plus aux puissances; les grâces, qui s'enchaînaient si bien, ne tiennent plus aux grâces. Les socles et les couronnements sont mêlés ensemble et confondus avec la boue des chemins. Jésus l'avait dit : « Il ne restera pas pierre sur pierre. » Sa parole est accomplie. (Bossuet.)

Quand les Romains eurent nivelé le sol où avait été Jérusalem, nul n'aurait retrouvé les traces de l'ancienne maîtresse des nations. Dans le terrible jour de la justice, quelqu'un reconnaîtra-t-il l'édifice que Dieu avait élevé avec tant d'amour? Qui pourra reconnaître celle que Dieu avait faite la reine du monde et la sœur des anges?

Mais, Jésus étant arrivé à Jérusalem, et étant entré dans le temple, commença à chasser ceux qui vendaient et achetaient, en disant : « Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. » Notre âme aussi, est la maison de Dieu, et une maison de prière, temple préféré de la majesté divine, toute parée de lumières et de fleurs, toute pleine d'amour et d'espérance. Gardons-nous d'en faire une caverne de voleurs, un réceptacle de malices, une sentine de luxure. Dieu est jaloux de l'honneur de sa maison. Il ne saurait y demeurer en mauvaise compagnie. Et son départ serait la confusion et la mort de l'âme.

Et, si nous avions malheureusement profané ce temple, devrions-nous être sans espérance ? Non, mes frères. Même après la prophétie du Maître, il dépendait de Jérusalem de revenir au Seigneur. Jésus n'avait pas retiré sa parole. Tous les jours encore « Il instruisait dans le temple. » Il désirait toujours, Il cherchait toujours, Il espérait toujours le retour de Jérusalem. Oh ! la miséricordieuse assurance ! Les menaces de Jésus ne sont pas des arrêts de la justice, mais des avertissements de sa tendresse. « Il nous prévient, pour n'avoir pas à nous frapper. » (S. Grég.) Mêlons promptement les larmes de notre repentir à celles de sa compassion, et ce sera notre salut à jamais.

Evangile pour le dixième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes comme étant justes, et qui méprisaient les autres : Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était pharisien et l'autre publicain ; le pharisien était debout et priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, voleur, injuste, adultère, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenait éloigné et n'osait pas même lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur ! Je vous le dis : celui-ci s'en retourna justifié, et non pas l'autre, car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Quarante-et-unième Homélie

Le Pharisien et le Publicain

(Luc. XVIII.)

Dans les paroles qui terminaient l'Evangile que nous avons médité dimanche dernier, Notre Seigneur nous disait : « Ma maison est une maison de prière. » Aujourd'hui Il nous dit : « Deux hommes montaient au temple pour prier. L'un était pharisien et l'autre publicain. »

Le temple était bâti sur une colline et l'on y montait par des degrés . Dieu l'avait ainsi voulu pour nous apprendre que celui qui veut prier doit élever son cœur en haut. La prière, c'est l'élan du cœur vers Dieu. Or Dieu, quoique partout, est surtout au ciel, demeure plus digne de Lui. La terre n'est que l'escabeau de ses pieds. Aussi avait-il dit à Moïse : « Monte vers moi, sur la montagne. (Ex. 21.)

Mais ce n'est pas seulement parce que Dieu est en haut que la prière est une ascension. Serait-il au milieu de nous, de la même manière qu'il est au ciel, il faudrait encore monter. Dieu est l'être essentiellement élevé. L'homme, au contraire, est l'être douloureusement abaissé. Il lui faut donc toujours monter pour trouver Dieu.

Oui, vraiment, chers Frères, nous sommes des êtres bas et dans des lieux bas. Dieu, au contraire, est sur la hauteur, et Il est la sublimité par excellence. Si nous voulons prier, il faut monter vers son temple et vers lui-même. Il faut quitter la terre et nous quitter nous-mêmes. Celui-là seul monte et prie bien qui est dégagé de l'un et de l'autre.

« Or le Pharisien se tenait debout et priait en lui-même. » Voilà d'abord pour un homme qui prie une tenue singulière. Ce Pharisien qui s'étale, le corps droit, la tête haute, ressemble-t-il bien à un suppliant? Sans doute la prière est une élévation vers Dieu ; mais c'est l'élévation du cœur et non du corps. Sans doute, dans les choses visibles pour parvenir à celles qui sont hautes, il faut se tenir droit, et même quelquefois se hausser. Il en est autrement pour les choses invisibles. Dieu, très excellent, dit saint Augustin, se laisse atteindre, non par l'orgueil, mais par l'humilité. L'élévation du cœur est vraiment une élévation vers Dieu ; l'autre est plutôt une élévation contre Dieu.

Et puis : « Il priait en lui-même. » Singulier genre de prière. Prier, c'est sortir de soi et se jeter aux pieds de Dieu. Notre Pharisien a d'autres manières. Il ne sort pas de soi ; il ne s'élève pas vers Dieu. Il se renferme en soi-même. Depuis quand donc la prière est-elle une concentration en soi-même? La prière du Pharisien ressemble beaucoup plus à sa propre adoration qu'à celle de Dieu.

Entendez-le maintenant : « Mon Dieu, je vous remercie de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, ni tel que ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède. » Voilà, dit saint Bonaventure, une action de grâces, bien fastueuse, une critique des autres bien présomptueuse, une glorification personnelle bien vaine et bien ridicule.

Il est pourtant monté au temple pour prier. Ecoutez donc ce qu'il demande. Mais il ne demande rien Il est tout entier à se louer. Il ne dit pas : Seigneur, pardonnez-moi mes fautes; accordez-moi vos grâces : non. Il se loue de n'être pas comme les autres hommes. O suffisance! qui connaît si bien ses vertus et si mal ses vices. Le Pharisien sait qu'il jeûne et paie la dîme. Il ignore que l'orgueil le dévore. « Laissez le prochain vous louer, a dit le Sage; mais que votre propre bouche ne vous loue jamais. » Ce n'est point la maxime favorite du Pharisien.

Mais qu'importe qu'une ville assiégée possède de grandes richesses, si elle manque de pain et s'il reste une porte ouverte à l'ennemi? Qu'importe que le Pharisien soit affranchi de certains vices grossiers, s'il est en proie à celui qui les engendre tous? « L'orgueil est le commencement de l'apostasie. » (Eccl. x, 14.) Il est pour beaucoup d'hommes une source de luxure. Tandis que la superbe les porte sur les hauteurs, la chair les plonge dans les abîmes. (S. Grégoire.)

Et non seulement le Pharisien ne prie pas;

non seulement il se loue ; mais de plus il insulte à celui qui prie. Un autre aurait dit : Je ne suis pas comme quelques hommes qui sont voleurs, injustes, adultères. Pour lui ce n'est pas assez. Afin que sa vertu brille davantage, il faut qu'il fasse de toute l'espèce humaine une masse impure. « Je ne suis pas comme le reste des hommes. » Mais croyez-vous qu'il s'arrête là? C'eût été déjà intolérable de l'entendre se préférer à dix et même à un, et cependant il pousse encore plus loin l'extravagance ; car, malgré ces excès, il trouve, dans le voisinage du Publicain, l'occasion d'une nouvelle enflure et d'une nouvelle injustice. En effet, son insulte qui frappait tout le monde, demeurait dans le vague, et perdait de sa force par sa folie même. Mais elle devient sanglante en tombant sur un homme qu'il montre du doigt et sur un homme qui prie. « Je ne suis pas comme ce publicain. »

Voyez-vous, dit saint Chrysostôme, ce grand vaisseau qui a traversé toutes les mers, essuyé mille tempêtes, échappé à de terribles pirates, le voilà qui vient se briser là même où tous les autres trouvent le salut. Tel est le Pharisien. Après avoir supporté les longues fatigues du jeûne ; après avoir soutenu de grands combats contre les séductions du monde et contre les tyrannies de la chair, il vient échouer au temple. « L'édifice que la justice avait élevé, l'orgueil le précipite dans la poussière. » L'étalage de la vertu en est le naufrage.

Elie, le prophète osa dire un jour au Seigneur,

en face des prévarications du peuple : « Voilà que je suis resté seul. » Et le Seigneur lui répondit : « Je me réserverai en Israël plus de sept mille hommes dont les genoux ne se sont pas pliés devant Baal » (III Reg. xix. 18.) Ah! devant le Pharisien superbe qui se croit seul juste, viens, ô pauvre Publicain; viens nous consoler de tant d'arrogance, ou plutôt, reste où tu es, dit saint Augustin. Tiens-toi loin. Dieu lui-même viendra.

« Le Publicain, en effet, se tenant éloigné n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine et disait : « Mon Dieu, ayez pitié de moi pécheur. »

« Et d'abord il se tenait loin ». Les petits et les pauvres ont des lumières qui étonnent. Cet homme qui, à la bassesse de sa condition, joignait celle de ses égarements, avait sur Dieu et sur soi-même, des révélations profondes Il avait compris combien la majesté divine est grande et combien est extrême la petitesse de l'homme. Il avait compris que le pauvre pécheur doit se tenir, en présence de Dieu, dans un respectueux éloignement. Mais cet éloignement, dit saint Augustin, ne l'éloignera pas. Si sa conscience le tient à distance, sa piété le rapprochera.

Et, non seulement, il se tenait loin, mais « il n'osait même pas lever les yeux au ciel. » Ainsi fait le coupable devant son juge. Mais, s'il y avait de la crainte dans le Publicain, il y avait aussi de la supplication; et cette supplication était d'autant plus vive que le coupable se sentait plus

pénétré de son indignité. Le Publicain n'osait lever les yeux au ciel, mais il y levait son cœur. Le remords le pressait; mais l'espérance le soutenait. Ah! que les petits et les pauvres sont éloquents! Le Publicain ne regardait pas; mais il se faisait regarder. (Saint Augustin.)

« Et puis, il frappait sa poitrine. » Frapper sa poitrine, c'est accuser ce qui est caché dans les profondeurs de l'âme; c'est châtier le mal qui cherche l'ombre. Le Publicain sait qu'il est pécheur; il ne veut pas le cacher. Il sait que le péché mérite châtiment; il n'entend pas le ménager.

Mais, en se punissant lui-même, il n'oublie pas pour cela que Dieu seul peut lui pardonner, et il lui demande très humblement cette grâce et il dit : Seigneur, ayez pitié de moi, pécheur. Enfin, voilà un homme qui prie, s'écrie saint Augustin. *(Ecce qui rogat.)* Voilà une créature tremblante et suppliante. Voilà un pécheur tel qu'il doit se tenir devant Dieu. Si Dieu l'épargne il ne faudra pas s'étonner; nous l'épargnerions nous-mêmes. Si Dieu condamne l'autre, nous le ferions aussi. Qui n'est porté à l'indulgence envers l'humble qui s'accuse, et à la sévérité envers celui qui fait parade de ses vertus?

Et le pauvre Publicain, tout entier à sa misère et à sa supplication, ne songe guère à rendre au Pharisien l'injure qu'il en a reçue. Il ne se donne même pas la peine de repousser ses accusations. Il y ajouterait plutôt. Que lui importent ses hu-

miliations, s'il arrive au pardon? Bénie soit plutôt cette honte qui aide à sa justification, et le fait arriver sans sueur et sans retard à la couronne de justice! Son ennemi devient sans le savoir, son bienfaiteur. (Saint Chrysostôme.)

Voilà donc deux hommes, montés au temple pour la même chose, et qui la font bien différemment. L'un vante la justice qu'il possède, l'autre demande celle qui lui manque. Vous avez entendu l'accusateur superbe et l'humble coupable. Ecoutez maintenant le juge. Vous avez suivi le débat; entendez la sentence (Augustin.)

« En vérité, je vous le dis, ajoute le divin Maître, celui-ci s'en alla justifié et non pas l'autre. » Et pour que personne ne s'étonna de cette sentence qui nous montre le pécheur arrivant à la justification, et le juste devenant coupable, il daigne nous en donner la raison : « Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé. »

L'orgueil est intolérable. Dieu ne le peut supporter. « Il ne connaît que de loin ceux qui ont le cœur enflé d'eux-mêmes. » Lui, si doux pour toute créature, est plein de colère pour les superbes et il prophétise leur chute : « Quiconque s'élève sera abaissé! » Et c'est, en effet, ce que l'on voit toujours. N'ont-ils pas été précipités du ciel les anges qui voulurent se faire semblables au Très-Haut? Et nos premiers pères n'ont-ils pas été bannis du paradis pour avoir voulu devenir comme des dieux? Quand l'orgueil a l'audace de se lever contre Dieu, sa perte est inévi-

table. Pour Dieu d'ailleurs ce n'est qu'un jeu de renverser les superbes. « Une pensée de son cœur » lui suffit.

L'humilité au contraire charme le Seigneur. « Dieu élevé aime à regarder les humbles. » Dieu s'approche du Publicain qui se tient loin. Il incline son oreille vers celui qui ne lève pas fièrement la tête. Et tandis que « la prière du Pharisien se tourne pour lui en péché, celle du Publicain pénètre les cieux. » Aussi le cœur de l'orgueilleux, malgré ses vertus, ressemble à ces rochers toujours arides, malgré les pluies qui les arrosent, et le cœur de l'humble, malgré ses péchés, devient semblable « à ces vallées où le froment vient en abondance. »

Qu'elle est belle l'humilité qui s'oublie ! Le paganisme lui-même a pressenti sa beauté L'empereur de la Chine, en montant sur le trône, promet de respecter trois symboles de l'oubli de soi-même, à savoir, d'après Confucius, le ciel qui n'est pas étendu sur nos têtes pour lui-même ; la terre qui ne produit point pour elle-même les plantes dont elle est parée ; le soleil et la lune qui ne brillent pas pour eux-mêmes. L'orgueil se contemple ; l'humilité contemple Dieu. L'orgueil veut attirer et il repousse. L'humilité se cache et Dieu et l'homme la regardent avec admiration.

Qu'elle est puissante aussi l'humilité ; dit saint Optat de Milet, puisque les péchés, avec l'humilité, ont été trouvés meilleurs que l'innocence

avec l'orgueil. L'humilité conduit le pécheur au salut et l'orgueil en éloigne le juste.

Alors mieux vaudra le péché que la justice. Non certes, répond saint Augustin; aussi ne vous dis-je pas ces choses pour que vous négligiez la justice, mais pour que vous évitiez l'arrogance. Ce n'est pas le péché qu'il faut pratiquer, mais l'humilité. Ce n'est pas la justice qu'il faut fuir, mais l'orgueil qui tue la justice.

Et quel avantage de pratiquer ensemble la justice et l'humilité! Si l'humilité, malgré le péché, a été si profitable au Publicain, que serait-ce si elle était jointe à la justice? Et, au contraire, quand le faste, mêlé à la justice, a pu la détruire, s'il se trouve mêlé à l'iniquité, en quelle géhenne ne précipitera-t-il pas sa victime? (S. Chrysos.)

Dès lors, chers frères, puis-je vous dire avec saint Augustin, vous avez entendu la sentence tombée sur la tête du Pharisien, prenez garde à l'orgueil qui vous en attirerait une semblable. Hélas! les Pharisiens ne manquent pas dans une société tout entière à la vanité. Jamais les hommes furent-ils plus pleins d'eux-mêmes et plus disposés à se croire les seuls auteurs de leurs médiocres vertus? Les uns vont au temple et n'y prient pas. Les autres ne vont pas même au temple. Si vous demandez aux premiers pourquoi ils ne prient pas, et aux seconds pourquoi ils ne vont pas au temple, ils vous répondront comme le Pharisien : « Je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes. Les voilà bien contents d'eux. N'être ni voleur,

ni injuste, c'est la plénitude de la vertu. Ils n'ont rien à demander et peuvent se louer.

Le Pharisien cependant rendait au moins gloire à Dieu de ce qu'il n'était pas comme le reste des hommes. Il reconnaissait que ses vertus lui venaient de Dieu. Nos Pharisiens n'en sont plus là et suppriment cet hommage. Ils se croient justes par eux-mêmes. « Qu'avons-nous besoin de prières et de sacrements, disent-ils? Nous n'usons pas de ces choses; et nous ne sommes pas cependant comme tel et tel qui sont des vôtres. Nous devons à la nature d'être hommes; nous ne devons à personne d'être honnêtes. Nous le sommes parce que nous le voulons.

Mais, ô Pharisiens, vous avouez que la nature vous a donné le corps, le sentiment, l'esprit, le cœur, l'âme; vous reconnaissez que vous n'avez pas pu vous donner à vous-mêmes ces biens, d'un ordre inférieur cependant, et vous prétendez ne devoir qu'à vous-mêmes, la justice, ce bien suréminent. Dieu seul est la source de toutes les facultés, de toutes les lumières, de tous les moyens, de toutes les grâces nécessaires pour arriver à la justice, et la justice ne serait que votre propre ouvrage (S. Aug.) C'est le cas de vous dire avec l'apôtre : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? Et si vous avez tout reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous n'aviez rien reçu? »

Ah! si vous n'avez pas commis les crimes dont vous parlez, à qui donc le devez-vous? A moi seul, seul, dit le Seigneur. Si vous n'êtes

pas tombé dans l'adultère, c'est peut-être que vous n'avez pas été sollicité. Et si personne ne vous a sollicité, c'est à moi que vous le devez. Je connaissais votre faiblesse et j'ai éloigné l'occasion. Et si l'occasion s'est présentée, le temps et le lieu vous ont manqué. Mais je suis maître du temps et des lieux, et c'est à moi que vous devez d'avoir manqué du temps et du lieu favorables. Et si vous trouvez tout, solliciteurs, temps, lieu, d'où sont venues ces terreurs, ces sentiments d'honneur ou peut-être ces impuissances qui vous ont préservé? Toutes ces choses, séparées ou ensemble, c'est une divine Providence qui les a disposées pour vous sauver.

Le Pharisien de l'Évangile a rendu grâces à Dieu de sa justice; mais, malgré sa justice et ses actions de grâces, nous l'avons vu condamner, parce que, dans sa suffisance, il ne trouvait rien à demander. Qu'en sera-t-il de celui qui non seulement ne prie pas, se vante de quelques vertus misérables, mais qui, méconnaissant le bienfait et le bienfaiteur, ne rend grâces qu'à soi-même des crimes qu'il n'a pas commis? C'est le paroxysme de la folie et les fruits en sont amers. « Parce que tu as mis ta confiance en toi-même, dit le Seigneur, tu habiteras dans la sécheresse du désert. » (Jér. xvii, 5.) « Parce que tu as mis ta confiance en toi-même, dans tes munitions, dans ton trésor, toi aussi tu seras pris. (Jér. 48. 7.) Et quand le superbe ajoute à son extravagance l'insulte pour le Publicain,

« Celui-là sera de la fumée dans ma colère, dit le Seigneur. » (Isaïe. 55. 5.)

Au reste, il ne nous est point dit : Soyez moins que vous n'êtes, mais seulement reconnaissez ce que vous êtes, faibles et pécheurs. Cette confession sera votre justification. Ne refusons jamais de descendre, parce que l'humilité c'est la vérité, et parce que celui qui s'abaisse sera élevé.

Les mondains confondent l'enflure avec la grandeur. L'enflure, mais non la grandeur, est incompatible avec l'humilité. La vraie grandeur et l'humilité sont compagnes inséparables. Chers frères, si nous avons quelques vertus, rendons grâces à Dieu de qui elles nous viennent, et demandons-lui humblement celles qui nous manquent. Si nous avons le malheur de ressembler au Publicain par nos péchés, ressemblons-lui aussi par notre humilité !

Le vénérable Bède nous apprend que le Pharisien était une figure du peuple Juif, et le Publicain une figure du peuple Gentil. Le Juif a été maudit pour son orgueil ; le Gentil par son humilité a mérité d'être exalté. Ne nous faisons jamais Juif par un orgueil insensé. Demeurons Gentil par une pieuse humilité !

Evangile pour le onzième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus quitta les confins de Tyr, et vint par Sidon près de la mer de Galilée, à travers le pays de la Décapole. Et quelques-uns lui amenèrent un homme sourd et muet, et le supplièrent de lui imposer les mains. Jésus donc, le tirant de la foule du peuple et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue, et, levant les yeux au ciel, il soupira et lui dit : Ephta, c'est-à-dire ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée et il parlait distinctement. Il leur ordonna de n'en parler à personne ; mais plus il leur défendait, plus ils le publiaient, et ils redoublaient d'admiration, en disant : Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets.

Quarante-deuxième Homélie

Le Sourd-Muet

(Marc. VII.)

Le divin Maître instruisait souvent par des paraboles. Nous avons médité dimanche celle du Pharisien et du Publicain qui condamne l'orgueil et exalte l'humilité. D'autres fois Il se servait des miracles, apprenant, par la guérison des corps, la manière de guérir les âmes, selon que nous allons le voir aujourd'hui.

« En ce temps là, Jésus quittant le pays de Tyr, alla, par Sidon, vers la mer de Galilée, en traversant le pays de la Décapole. Et voilà qu'on lui présente un sourd-muet, en le priant de lui imposer les mains. » Bonne et compatissante foule, disent les saints Docteurs, qui s'attendrit sur le sort de ce malheureux, et sur celui de sa famille affligée, et qui nous représente le zèle et les supplications de la Sainte Église pour la guérison de ses sourds-muets spirituels. Le pauvre sourd-muet était un grand sujet de tristesse pour toute sa maison. Le pauvre pécheur l'est bien plus encore pour la Sainte Église. O bon Jésus, donnez-nous à tous la pitié et le zèle dont nous sommes témoins.

« Jésus, aussitôt, tire le sourd-muet à l'écart,

hors de la foule. » Mais ne pouvait-il pas lui imposer les mains, comme on le lui demandait, même au milieu du peuple? Ne pouvait-il pas aussi le guérir, même sans lui imposer les mains? Ah! sans doute. Mais ce qui aurait suffi à la guérison n'aurait pas suffi à notre instruction. Jésus, par les divers actes, qui concourent au miracle, veut nous enseigner ce qui se doit pratiquer pour arriver à la guérison des sourds-muets spirituels. Par cette première circonstance, Il daigne enseigner aux médecins des âmes, que pour les guérir, il faut commencer par les séparer du monde, et aux malades eux-mêmes la nécessité de cette séparation.

Le monde, en effet, n'est point favorable à la guérison des âmes. Il est le lieu même de la contagion. Or la première condition, pour la guérison d'un malade, n'est-elle pas de sortir du lieu où elle règne? O pécheurs, qui voulez vous arracher au mal qui vous ronge, quittez la foule, retirez-vous à l'écart. Non certes qu'il faille abandonner la condition que Dieu vous a faite dans la société; car autre chose est le monde, autre chose la condition providentielle de chacun. Le monde emporte avec lui l'idée d'une mer féconde en orages tandis que la condition est une place que Dieu assigne et où il s'agit de se bien tenir.

Toutefois ce ne serait pas assez de cette séparation. La foule et le monde nous pourraient suivre à l'écart. Il faut les en empêcher. « Il faut bannir, loin de nous, toute pensée turbulente,

toute parole désordonnée, toute action déréglée. (S. Jérôme.) Il faut se séparer tout à la fois, et de la société des mondains et de leurs œuvres. La séparation, pour être profitable, exige cette double condition.

« Le divin Maître ensuite met ses doigts dans les oreilles du sourd-muet. » C'est une confirmation de la nécessité de la séparation. Mettre ses doigts dans les oreilles, c'est les fermer aux bruits extérieurs. L'âme malade doit se fermer aux maximes du monde que saint Grégoire appelle des séductions pestilentielles, et saint Bernard des suggestions empoisonnées. Sans cette précaution, elle n'est pas à l'abri des périls du siècle, même après s'être éloignée de lui.

Saint Grégoire nous donne aussi son explication de cette action du Maître. Les doigts du Rédempteur nous représentent, dit-il, les dons du Saint-Esprit. « Si je chasse les démons dans le doigt de Dieu, avait dit Jésus, assurément le royaume de Dieu est arrivé parmi vous. » Les doigts de Jésus chassent donc les démons, et, par conséquent, lorsque le divin Maître met ses doigts dans les oreilles du sourd-muet, comme pour enlever l'obstacle qui les tient fermées, Il nous apprend que, pour ouvrir les oreilles des pécheurs, il faut le doigt de Dieu, l'Esprit-Saint, qui seul change la volonté de l'homme, l'incline à écouter la voix du Seigneur et à se soumettre à ses commandements.

« Puis, Jésus, ayant pris de sa salive en touche la langue de l'infirme. » La salive vient de la

tête dans la bouche et sur la langue. La salive du Rédempteur signifie la sagesse, au dire de saint Jérôme. Cette sagesse, en touchant notre langue, la rend apte à parler selon Dieu, et donne de l'éloquence, même aux enfants. Jésus nous insinue donc, par cet acte, ce qui va se passer dans le sourd-muet.

Mais puisque la volonté du divin Maître suffit à tous les miracles, pourquoi ces actes corporels qui ne sont pas nécessaires? Le voici, chers frères. Dans le dessein de Dieu, le salut de l'homme, qui est esprit et corps tout ensemble, ne devait pas s'opérer uniquement par les moyens spirituels; il y fallait aussi les moyens corporels, tels que la naissance, la vie et la mort de l'Homme-Dieu. La guérison des âmes ne se fait point dès lors seulement par notre foi en Dieu considéré comme Dieu ; mais par notre foi en Dieu revêtu de notre chair, agissant en même temps spirituellemeut et corporellement. Aussi, d'après la divine économie, nous ne pouvons aller à Dieu que par Jésus-Christ. L'homme qui est chair et qui l'est devenu plus encore par le péché, ne se relève que par la chair toute pure de Jésus-Christ, et Il nous l'a dit expressément lui-même par ces paroles : « Personne ne va à mon Père que par moi. » Aussi la Sainte Église termine-t-elle toutes ses prières par Jésus-Christ Notre Seigneur, et nous invite t-elle à faire de même. Arrière dès lors ces prétentions orgueilleuses qui affectent de trouver plus grand et plus court d'aller directement à

Dieu. Il est ridicule et faux de vouloir être plus sage que l'Église.

« Et Jésus, levant les yeux au ciel, poussa un gémissement, et dit : Eppheta, qui signifie : ouvrez-vous. » Lever les yeux au ciel, c'est une prière de Notre Seigneur à Dieu son Père, et c'est pour nous une bien utile leçon. Avant de se faire entendre des hommes, il faut se faire entendre de Dieu. Si vous parlez seul à l'homme, ou vous ne parlerez pas assez haut pour vous faire entendre, ou il ne sera pas assez docile pour vous écouter. Dieu seul donne la force à la voix et la docilité à l'oreille. Parlez donc à Dieu avant tout. La prière doit précéder toute bonne entreprise. Trop souvent l'impétuosité de la nature nous le fait oublier. Les moyens humains sont presque toujours les premiers, quand ils ne sont pas les seuls à nous venir à la pensée.

Mais Jésus « ne fait qu'un avec son Père » ; c'est de lui-même que nous le savons. Alors pourquoi lever les yeux au ciel? Le ciel est en Lui. Les cieux, chers frères, nous sont représentés dans les saintes lettres, comme une noble demeure, d'une grandeur et d'une beauté incomparables, la plus digne par conséquent d'être habitée par le Seigneur. Ils nous sont donnés comme le séjour du bonheur et de la gloire, comme le lieu d'où toute lumière et toute rosée descendent, comme le meilleur objet des désirs de l'homme et comme sa Patrie. Il est donc naturel de chercher Dieu là plutôt qu'ailleurs. La guérison des corps et celle des âmes, comme tout

« don parfait, nous viennent du ciel, du Père des lumières. » C'est là qu'il faut aller toujours chercher les biens divers.

Mais le gémissement de Jésus, que nous marque-t-il? Aurait-il sa raison d'être s'il ne s'agissait que de la surdité et du mutisme corporels? Certainement non. Ah! Jésus gémit, parce qu'il pense à une autre surdité et à un autre mutisme, bien autrement déplorables, la surdité et le mutisme du pécheur. Apprenez donc, pauvres pécheurs, que votre guérison doit coûter des larmes. La conversion est une plante que doivent arroser des flots de repentir. Vos gémissements auront une voix pénétrante. La meilleure condition pour une prière éloquente, c'est ce gémissement, ce cri d'un être, à qui il manque quelque chose, vers Celui à qui rien ne saurait manquer. Aussi le grand apôtre nous dit-il que l'Esprit-Saint prie en nous avec des gémissements ineffables, nous invitant ainsi à gémir avec Lui.

Après ce gémissement, Jésus prononce cette grande parole : « Eppheta, ouvrez-vous. » Parole réparatrice et créatrice tout ensemble. Jésus répare, dans ce pauvre infirme, les injures de la nature. Il crée en lui cette faculté merveilleuse qui va lui ouvrir un monde nouveau. « Ouvrez-vous ». Les prophètes avaient dit : « Que les oreilles des sourds s'ouvrent. » (Isaïe. 35. 5.) « Que la langue des muets soit déliée. » Ouvrez-vous donc, oreilles des sourds. O langues des muets, déliez-vous. Jésus Rédempteur et Créateur vous le commade. Mais, ô Jésus, que les

oreilles et les langues de chair ne soient pas les seules à s'ouvrir et à se délier. Ouvrez, Seigneur, ouvrez l'oreille de mon âme à la voix de vos divins oracles. Déliez ma langue pour la glorification de votre nom et la proclamation de votre sainte loi. Dites sur moi aussi : Eppheta, Eppheta.

Aussitôt, en effet, les oreilles du sourd-muet s'ouvrent; sa langue se délie. Il entend et il parle. Imaginez le ravissement du jeune miraculé. C'est comme Adam, entendant pour la première fois, les harmonies de la nature, la voix de son Dieu et celle de son épouse; parlant pour la première fois, et répandant à flots les émotions qui débordent de son cœur. Nous qui avons savouré ces joies peu à peu, et comme goutte à goutte, nous ne saurions avoir une idée de l'extase qu'éprouve celui qui arrive tout à coup à cette félicité. Et le peuple, voyant éclater la puissance du Maître, et le bonheur du jeune homme, se sent transporté d'un enthousiasme indescriptible. Jésus lui défend de parler du miracle. Mais la famille et la foule vont publiant la merveille et disant dans leur admiration : « Il a bien fait toutes choses. Il a fait entendre les sourds et parler les muets. »

Ne vous semble-t-il pas que la recommandation de Jésus devait être vaine? Est-il possible d'imposer silence à tout un peuple émerveillé? La reconnaissance, au contraire, ne lui impose-t-elle pas de proclamer ce bienfait si glorieux pour la puissance et la bonté du Seigneur? Mais

Jésus, qui tenait à ménager les Pharisiens jaloux, voulait aussi, selon Théophylacte, nous apprendre à ne point rechercher les applaudissements des hommes.

La gloire humaine, en effet, est vaine et nuisible. Vaine, car elle ne nous servira de rien là-haut; nuisible, car elle porte l'homme à se complaire dans un bien passager, au détriment du bien véritable. « Qu'est-ce, dit Pierre de Blois, que la vaine gloire? Un insecte vil et venimeux. » « Comme les vents troublent la mer tranquille, comme ils l'agitent jusqu'en ses profondeurs, mêlant avec furie les sables et les flots, ainsi la fureur de la vaine gloire trouble et obscurcit l'esprit de l'homme. » (Saint Chrysostôme.) Le divin Maître, en semant les miracles, semait donc aussi la sagesse.

Mais comment le peuple reconnaissant se montrait-il si peu respectueux de la défense du Maître, et s'obstinait-il à publier son enthousiasme? Ah! c'est qu'il sentait que la recommandation de Jésus était plutôt un acte de modestie qu'une défense. N'aurions-nous pas fait comme lui?

Après cela, chers frères, vous proposerai-je de sortir de la lettre pour entrer dans l'esprit? Mais nous n'avons pas cessé d'être dans l'un et l'autre tout ensemble. Livrons-nous plutôt alors à une étude toute pratique, si vous voulez.

La Sainte Écriture nous traite souvent de sourds, de muets, de malheureux pris par tous les membres. Cependant, il nous semble qu'au-

cun de nos sens ne nous refuse ses services. Et d'abord nous ne sommes pas sourds, Dieu merci. Nous ne le sommes même pas assez quand il s'agit des promesses menteuses du monde et de ses perfides sollicitations. Nous entendons bien les invitations de la chair et du sang; nous aimons fort les voix qui nous parlent fortune et plaisir.

Mais que nous sommes sourds à la très sainte voix de Dieu! La nature est pleine de discours et de chants qui nous invitent à connaître, à aimer, à louer Dieu. La raison nous montre le devoir et le mérite de cet hommage. La foi nous y sollicite de mille manières. Les saintes lettres nous répètent à satiété que le temps est court, que la fin de tout arrive, que les cieux sont beaux, l'enfer terrible; que notre vie décidera de notre sort à jamais. Et toutes ces voix passent au-dessus de nos têtes comme des sons confus. Ni les avertissements des Saints Livres, ni les remords de la conscience, ni les bons exemples, ni les bienfaits, ni les châtiments n'émeuvent nos cœurs. Ah! frères, n'est-ce point la plus calamiteuse des surdités? Il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Et il ne le veut pas pour n'être pas obligé de bien faire. Les exigences de la vertu sont la seule cause de ses résistances.

Il y a une surdité moins criminelle, celle de l'ignorance; mais souvent le pécheur est affligé de l'une et de l'autre. Elles s'engendrent et se soutiennent mutuellement. Comment le pécheur

ignorant sortirait-il de son ignorance, si, par la dureté de son cœur, il s'y plaît, et s'il se bouche les oreilles de peur d'entendre des avertisssements qui le troubleraient.

Mais, mes frères, si vos amis voulaient vous arracher, ou à l'indigence, ou à la maladie, ou à la prison, ou à l'exil, feriez-vous les sourds? Si vous étiez surpris dans votre lit par une inondation ou un incendie, vous plairait-il de fermer l'oreille au bruit des flots, ou aux crépitations des flammes. Or voilà pourtant notre inconséquence et notre folie. On nous propose les plus grands biens ; on nous menace des plus grands maux; des événements privés et publics viennent chaque jour à l'appui de ces promesses et de ces menaces, et nous demeurons sourds, sans nous arrêter aux conséquences affreuses et sans remède de notre surdité.

Car, pécheurs, Dieu ne supportera pas toujours nos oublis ou nos dédains. Si nous rions aujourd'hui de ses avertissements, « Il rira demain de notre mort », dit l'Écriture. Ah! ne ressemblons donc pas à ces idoles qui ont des oreilles et n'entendent pas. « Jésus frappe à notre porte. ». « Inclinons notre oreille à la parole de sa bouche. » Et le cœur qu'il réclame, donnons-le lui.

Le mutisme est une infirmité différente de la surdité; mais il la suit toujours quand elle est originelle. Celui qui n'a jamais entendu parler, comment parlerait-il? En serait-il de même pour

le pécheur? quand il est sourd, est-il muet aussi? Hélas! une infirmité entraîne l'autre.

Le pécheur ne paraît pas toujours muet cependant. Si vous le suivez dans la compagnie des mondains, quand vous entendrez mugir les flots de ses blasphèmes ou de ses discours licencieux, vous regretterez qu'il soit si peu muet. Ah! il ne l'est hélas! que pour parler à Dieu dans la prière, ou pour parler de Dieu devant ses semblables.

« Mais pourquoi parle-t-il, dit saint Augustin, celui qui ne connaît pas et ne parle pas la langue de Sion? Car notre langue, ce sont les prières et les cantiques de Jérusalem. Les chants et le langage du siècle sont pour nous une langue étrangère et barbare, que nous avons malheureusement apprise dans les tristes jours de notre captivité. Qu'il est donc muet celui qui oublie Jérusalem! »

Ah! chers frères, si nous voulions bien considérer l'injustice de notre mutisme et les cruelles extrémités qu'il nous prépare, comme nous en tremblerions! et comme on nous verrait empressés à en solliciter la guérison! O chrétiens, ouvrez la bouche. Parlez à Dieu. Louez-le. Glorifiez-le. Ne soyez muets ni en paroles, ni en œuvres. Professez énergiquemet la vérité, et pratiquez généreusement la vertu.

Mais si nous avons le bonheur d'entendre et de parler comme le doit un chrétien, souvenons-nous que les Juifs corrompirent leur langue et leurs mœurs, en se mêlant aux étrangers.

L'étranger pour le chrétien, c'est le monde qui le séduit et le trompe.

O Jésus, séparez-nous vous-même, s'il vous plaît, de l'étranger, comme vous séparâtes le sourd-muet de la foule. Touchez nos oreilles pour les préserver à l'avenir de toute surdité envers vos divins oracles. Mettez de votre salive sur notre langue pour que la sagesse ne la quitte jamais.

Et puis, ô Jésus, donnez-nous ce cœur compatissant de la foule pour les sourds-muets si nombreux parmi nous. Que nous sachions et voulions vous supplier de les guérir. Et nous pourrons ensuite nous réjouir avec la foule, devant les nouveaux infirmes que vous aurez guéris, et proclamer partout comme elle, « que vous avez bien fait toutes choses; que vous avez fait entendre les sourds et parler les muets. »

Évangile pour le douzième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez ; car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, et entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. Et voilà qu'un docteur de la loi se leva pour le tenter et lui dit : Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? qui lisez-vous ? Il lui dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez bien répondu : faites cela, et vous vivrez. Mais celui-ci, voulant passer pour juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? Jésus, prenant la parole, lui dit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent le laissant à demi-mort. Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin ; il l'aperçut et passa outre. Un lévite, étant aussi venu au même lieu, le vit, et passa de même. Mais un Samaritain qui voyageait vint à passer près de cet homme, et, l'ayant

vu, il fut ému de compassion. Il s'approcha donc de lui, banda ses plaies, y répandit de l'huile et du vin, et, l'ayant mis sur son cheval, il le conduisit dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte et lui dit : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus je vous le rendrai à mon retour. Lequel des trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le docteur lui répondit : Celui qui a usé de miséricorde envers lui. Allez, lui dit Jésus, et faites de même.

Quarante-troisième Homélie

Le bon Samaritain

(Luc. x.)

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! Car je vous déclare que beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. »

La descente du Fils de Dieu sur la terre, ses prédications ravissantes, ses guérisons de toute langueur et de toute infirmité, son oblation sur le Calvaire et sur tous les autels du monde, (Zacharie. IX) les eaux de la grâce arrosant et fécondant les déserts les plus arides, (Isaïe. 35.) tels sont les biens qui ont fait soupirer les prophètes et les rois, et qu'ils n'ont entrevus que de loin. Et c'est nous, les petits, les indignes, qui pouvons voir ce qu'ils n'ont point vu et entendre ce qu'ils n'ont point entendu. A qui le devons-nous, chers frères? A la seule miséricorde de Notre-Seigneur.

Mais suffit-il de voir et d'entendre ces choses pour ressentir le bonheur dont parle le maître? Il faut surtout les goûter. Nous sommes plus heureux que les prophètes et les rois, à la condi-

tion que le cœur, plus que l'œil et que l'oreille, savoure ces biens si précieux. Au milieu des splendeurs de l'Évangile, nous pourrions être moins heureux que ces hommes vénérables. Eux, au moins, saisissaient ces bienfaits par le désir et par l'amour. Et nous peut-être, trop ressemblants aux Scribes et aux Pharisiens, nous nous en détournons avec indifférence.

Il y a, dit l'Esprit-Saint, des hommes qui voient et ne voient pas, qui entendent et ne comprennent pas. » Mais il y en a aussi qui ne voient ni n'entendent, et qui cependant comprennent. D'où cela peut-il venir? Les uns ne voient pas, même en voyant, parce qu'ils sont pleins d'orgueil. Les autres, même sans voir, saisissent très bien, parce qu'ils sont humbles de cœur. La foi vaut mieux que la vue. La vue peut manquer d'intelligence et d'amour; la foi au contraire en surabonde. « Dieu se cache aux sages et se révèle aux petits enfants. » (S. Paul.) Aussi la Sainte Écriture appelle-t-elle les petits : Cieux, à cause des lumières qu'ils possèdent, et les autres : terre, parce qu'ils en sont privés. Que ces cieux cependant prennent garde, ils pourraient devenir terre, en donnant accès à l'orgueil; et que cette terre ne soit pas sans espérance, elle peut devenir ciel par l'humilité. (S. Jérôme.) Ce qui maintient les petits dans leur félicité et ce qui y ramène les autres, c'est, avec l'humilité, la charité dont va nous parler l'Évangile.

« Voilà qu'un docteur de la loi se lève pour

tenter Jésus, en lui disant : Maître, que faut-il faire pour posséder la vie éternelle ? » Voilà bien un homme qui a la science, dit saint Cyrille, mais il n'a ni humilité, ni charité. Il se lève, non pour apprendre, puisqu'il est docteur, mais pour tenter Jésus, essayant de lui faire prononcer quelque parole qui soit ou paraisse opposée à la loi. Pour le mieux séduire, il l'appelle Maître, sans vouloir cependant être instruit par lui.

« Mais Jésus lui répond : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? Qu'y lisez-vous? Et le docteur reprend : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Et Jésus lui dit : Vous avez bien répondu. Faites cela et vous vivrez. »

Le docteur ne fut point habile. Tout à la fois, il questionnait comme pour apprendre, et il étalait sa science en répondant lui-même à la question qu'il posait. Il aimait mieux passer pour astucieux que pour ignorant. Voilà comment « la science enfle ». Selon l'apôtre « les orgueilleux s'évanouissent dans leurs pensées ; leur cœur insensé tombe dans l'obscurcissement. En se disant sages, ils deviennent fous. (Rom. I. 21.)

En effet, après une faute de malice et de vaine complaisance, en voici une d'obstination. « Voulant se justifier, il dit à Jésus : et qui est mon prochain. » Question singulière de la part d'un docteur. Ou il ignore, et alors quelle est sa

science de docteur? Ou il n'ignore pas, et alors quelle est sa bonne foi? Trop d'hommes feignent de ne pas savoir qui est leur prochain, pour n'être pas obligés de faire violence à leur égoïsme.

Les Juifs se regardaient comme un peuple à part, supérieur à tous les autres. Ils méprisaient les Gentils et haïssaient les Samaritains. Aucun peuple, à leurs yeux, n'était le prochain du peuple Juif. Quant aux Pharisiens qui primaient dans la nation, ils étaient si pleins d'eux-mêmes, qu'ils semblaient se croire d'une autre nature que les pauvres. Or, comme l'orgueil est le plus fort tenant de la malice, le docteur s'obstine à espérer que Jésus se compromettra, soit en sacrifiant enfin, contrairement à ses habitudes, aux préjugés d'Israël, faisant ainsi preuve d'inconséquence, soit en blessant ses préjugés, et en ameutant Israël contre Lui.

Mais Jésus va définir nettement la charité dans une parabole. « Un homme, dit-il, qui descendait de Jérusalem à Jéricho, tomba dans les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi-mort. » Oh! le déplorable état de cet homme, dit saint Chrysostôme! Moins déplorable cependant, ajoute-t-il, que celui du pécheur tombé parmi des larrons autrement terribles. Jérusalem est le symbole de la sainteté. Jéricho est la figure du péché. Cet homme qui descend de Jérusalem à Jéricho, c'est Adam placé dans le paradis de la sainteté et qui descend vers les

sombres régions du péché. C'est lui dépouillé, couvert de plaies, à demi mort, couché sur la route, privé de tout secours, victime de son imprudence. (Origène. S. Augustin. S. Chrysostôme.)

Mais cet homme, c'est aussi le chrétien, tombé des hauteurs de la grâce dans les bas-fonds du péché. Ces voleurs, ce sont les esprits de ténèbres et leurs suppôts. Voyez ce qu'ils font de l'imprudent qui a laissé Jérusalem pour Jéricho. Ils le dépouillent des vêtements de la grâce ; ils le frappent et lui font autant de blessures qu'ils lui font commettre de péchés. Or les péchés, dit le vénérable Bède, sont des plaies affreuses qui laissent le chrétien à demi-mort. Vivant sans doute encore parce qu'il peut revenir à Dieu ; mais mort en tant qu'il sèche sous le feu de ses convoitises. Qui ne s'attendrirait, disait tout à l'heure saint Chrysostôme sur le sort du voyageur de Jéricho? Mais surtout qui n'aurait pitié d'une pauvre âme en ce douloureux état?

« Or, il arriva qu'un prêtre, allant par le même chemin, vit cet homme et passa outre. Un lévite, étant venu près du lieu, et l'ayant vu, fit de même. » Ils savent pourtant qu'il faut aimer le prochain comme soi-même ; c'est dans la loi. Est-ce préjugé de nation qui leur fait commettre cette cruauté, dit saint Augustin! Point du tout ; car cet homme, qui venait de Jérusalem, était Israélite. Or, en tant qu'Israélite, il était bien, même selon le préjugé de la nation, le prochain

du prêtre et du lévite.. Si donc ils passent sans secourir le malheureux, ce n'est pas préjugé, c'est dureté.

Le divin Maître nous dévoile la plaie du sacerdoce déchu d'Aaron dans ce prêtre dénaturé qui ne peut s'émouvoir à la vue du malheureux voyageur, et dans ce lévite trop ressemblant à à son maître. (Corneille de la P.) Mais Il nous montre, en même temps, l'impuissance de l'ancien sacerdoce et de l'ancienne loi, pour relever Adam et le pécheur. Aaron ne peut rien par son sacrifice, ni Moïse par sa loi. Que le prêtre et le lévite passent et méprisent le malheureux. Un autre viendra qui aura tout ensemble plus de miséricorde et plus de puissance.

« Or un Samaritain, venant à passer, fut touché de compassion. Il s'approcha de lui, versa de l'huile et du vin dans ses plaies et les banda. Il le mit ensuite sur son cheval, et le conduisit dans une hôtellerie où il prit soin de lui. Le lendemain il tira deux deniers qu'il donna à l'hôtelier en disant : Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous aurez avancé de plus, je vous le rendrai à mon retour. » Oh ! la bonne figure de ce Samaritain qui vient nous consoler de l'insensibilité du prêtre et du lévite ! Mais Adam, criblé de plaies aura-t-il aussi son Samaritain? Oui, le voici. Reconnaissez, sous cette aimable figure, Jésus Sauveur des hommes. Le Fils de Dieu a daigné jeter les yeux sur Adam tombé. Il a eu pitié des hommes dépouillés et

souffrants dans tous les membres. Il est venu sur la route de Jéricho nous secourir.

Ainsi le prêtre et le lévite, très proches, par la race, du voyageur blessé, s'en montrent très éloignés par leur cruauté. Et le Samaritain qui, par le sang, en est très éloigné, s'en montre très proche par la charité. « Quoi de plus éloigné des hommes que Dieu, des mortels que l'immortel, des pécheurs que le juste? » (S. Aug.) Eloignement, non de lieu, car Dieu est partout, mais de dissemblance. Ainsi, disons-nous de deux hommes, même vivant sous le même toit, qu'ils sont loin l'un de l'autre quand ils mènent une vie opposée. Le pieux est toujours loin de l'impie, l'innocent du coupable. Et si cela est vrai d'homme à homme, combien plus d'homme à Dieu, et surtout de pécheur à Dieu.

Or le Fils de Dieu, quoique très éloigné de nous, nous est devenu très proche Qu'a-t-il fait pour cela? Il avait deux biens incomparables, et nous avions deux maux déplorables. Il était saint et immortel et nous étions pécheurs, condamnés à la mort. S'il avait pris le péché et la mort, il fut devenu trop semblable à nous, et aurait eu besoin, comme nous, de délivrance. Il n'a pas pu devenir entièrement ce que nous sommes; mais il l'est devenu autant que c'était possible et autant que c'était nécessaire. Dans tes maux, ô pécheur, il y a deux choses, l'une qui est la faute, l'autre qui est la peine; la faute puisque tu es tombé; la peine puisque tu es devenu sujet à la mort. (S. Aug.)

Voici donc ce qu'a fait Jésus pour devenir ton prochain. Il a embrassé la peine, mais non la faute. S'il a pris la faute, en quelque manière, c'a été non pour la commettre mais pour l'effacer. O pécheur, que tu étais loin! Et Jésus, pour s'approcher de toi, ne s'est pas fait pécheur comme toi, mais il est devenu mortel comme tu l'es. En acceptant la peine, il n'a pas pris la faute; mais il a détruit et la faute et la peine. Il s'est fait notre prochain de la plus excellente manière. Oh! le très bon Samaritain!

Les Juifs un jour dirent à Jésus : Nous avons bien raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon. » Jésus répondit simplement : « Je ne suis pas possédé du démon. » Ainsi, dit saint Augustin, Jésus réfute l'accusation sur laquelle il répond, et il confirme le point sur lequel Il garde le silence. Il peut bien dire : Je ne suis pas possédé du démon puisqu'Il le chasse. Mais Il ne dit pas : Je ne suis point Samaritain, car ce mot signifie gardien, et il est certes bien le gardien de l'homme, de ce demi-mort couché sur le chemin de Jéricho.

Mais, ô notre bien-aimé Samaritain qui vous êtes si miséricordieusement approché de nous, avez-vous aussi versé de l'huile et du vin dans nos plaies? Assurément. L'huile signifie la douceur, et vous avez adouci nos amères douleurs par l'effusion de vos divines grâces. Le vin signifie la force, et vous nous avez fortifiés en nous arrosant de votre sang précieux.

« Le Samaritain met ensuite le blessé sur son

cheval et le conduit dans une hôtellerie. » C'est bien là toujours l'histoire des miséricordes du Maître. Il a pris à terre la nature humaine; il l'a établie sur la nature divine, et il l'a conduite dans une hôtellerie célèbre qui reçoit les voyageurs fatigués de la marche et du fardeau de leurs iniquités, la Sainte Église. Et là ils trouvent contre le feu des passions, les plus doux rafraîchissements, et des consolations telles que leur cœur ne les pouvait espérer, et dont ils ne pouvaient surtout soupçonner la suavité. Il n'y a là, pour eux, ni les ardeurs du soleil, ni les importunités de la froidure. C'est toujours, au dire de saint Chrysostôme, ou la température du printemps ou celle de l'automne. Et pour que rien ne manque à l'ancienne victime des voleurs, on lui sert des mets succulents et des boissons fortifiantes.

O notre divine hôtellerie, quel bon accueil vous faites au pauvre pécheur ! Nul ne saurait dire les tendresses que vous lui prodiguez. Et combien sont heureux sous votre toit ceux qui ont couru tant de périls, et subi tant de maux ! Tout ce qui est mauvais est dehors. Tout ce qui est bon est dedans. Dehors les voleurs qui dépouillent les imprudents. Dedans la troupe innocente des agneaux et des brebis. Et s'il arrive qu'un loup vienne à s'y glisser sous le vêtement de ces animaux tranquilles, on le reconnait vite et on le rejette au-dehors. Heureux chrétien! et d'autant plus heureux que cette hôtellerie bien aimée qui l'a recueillie,

durant cette vie de passage, se transformera un jour en une maison permanente d'où il ne sortira jamais. L'hôtellerie deviendra sa patrie.

Mais le Samaritain avant de continuer sa route, le lendemain, « tire de sa poche deux deniers qu'il donne à l'hôtelier en disant, ayez soin de lui, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. » L'hôtelier, dit saint Augustin, c'est l'apôtre, honoré et heureux de sa charge. Comme il est tendre pour les petits enfants! Comme il est doux pour les vieillards et les malades! Comme il est compatissant pour les malheureux, empressé et vigilant pour les ignorants et les faibles! en perpétuelle sollicitude sur ceux qui vivent et sur ceux qui meurent! Tel est l'hôtelier préparé par le Seigneur Jésus.

Quant aux deux deniers, d'après la belle doctrine des Pères, ce sont les deux testaments données à l'Église, l'ancien et le nouveau; la loi et l'évangile; l'un par le ministère de Moïse, l'autre par le Fils éternel de Dieu. Et ces deux deniers serviront à guérir les blessés de la route, et à maintenir les bien portants dans la santé. Deniers précieux que l'hôtelier ne cache pas, qu'il distribuera, et qui ne seront point dédaignés, dit saint Chrysostôme, car le malade ne refuse pas la guérison, ni celui qui se porte bien d'être confirmé dans la santé.

Ces deux deniers sont aussi, d'après saint Augustin, les deux préceptes de la charité; l'amour de Dieu et l'amour du prochain. « Dans

lesquels sont renfermés la loi et les prophètes. » Ils signifient encore, selon le même Père, la vie présente et la vie future. Oh! les belles richesses, confiées pour nous à l'hôtelier! Quelles blessures pourront leur résister? Quels infortunés ne pourront trouver consolation! C'est la fortune du monde remise par Jésus-Christ à son Église.

Mais le bon Samaritain ajoute à tout cela de pressantes instances pour que son malade soit bien soigné, et il prend l'engagement de payer tout ce qui sera dépensé, quand il reviendra. Est-ce ainsi que vous faites, Seigneur Jésus? Promettez-vous de revenir, et de payer à vos apôtres tout ce qu'ils auront dépensé pour les pécheurs? Oui, dit saint Bonaventure, car Il ne saurait laisser sans récompense celui qui, pour l'amour du Christ, se sera dévoué à ses frères. Vous rendrez donc, ô Jésus, à vos serviteurs tout ce que vous daignez consentir à leur devoir. Mais quand reviendrez-vous? Et vraiment que leur devez-vous?

Quand reviendrez-vous? Notre attente sera-t-elle longue? Ah! vous reviendrez pour le grand jugement dont nul ne sait le jour. Et ce sera redoutable pour ceux à qui vous ne devrez rien! Mais combien doux pour les autres! Et puis, Seigneur, que nous devrez-vous? L'apôtre peut-il dépenser plus qu'il n'a reçu, dit saint Chrysostôme? Il tient les deux testaments, que peut-il y ajouter? Qu'il les publie, qu'il en enrichisse les peuples, tout est là. Il ne saurait dépenser d'autres biens; il n'y en a point d'autres. Ah!

chers frères, écoutez la bonne réponse. Dans la distribution généreuse des largesses divines, n'y a-t-il pas le travail de l'apôtre? Ne lui faut-il pas se donner de la fatigue pour prêcher sur les places publiques et sur les toits; pour reprendre, pour corriger, pour veiller nuit et jour, pour tous et sur tous; pour les conduire tous vers les gras pâturages et vers les eaux fraîches des fontaines divines! Pourra-t-il jamais se reposer à la garde de ces troupeaux chéris? Ne lui faudra-t-il pas exterminer les loups, éloigner toutes les bêtes dangereuses, soigner les blessés, ramener les égarés, les conduire tous à la conquête du grand royaume?

Et puis ces apôtres ne devront-ils pas ajouter à toutes ces choses les exemples d'une vie sainte? Puisqu'ils seront les plus élevés, n'auront-ils pas l'obligation d'être les meilleurs? Ne devront-ils pas tenir leurs vertus à la hauteur de leur autorité? On ne devra pas les trouver bons parce qu'ils seront grands; mais on devra les estimer grands parce qu'ils seront bons. Il leur faudra être humbles au milieu de splendeurs de leur ministère, et porter leur sublimité avec humilité. Or pour toutes ces œuvres ils constitueront Dieu leur débiteur. Et Dieu leur rendra tout ce qu'ils auront dépensé du leur pour le voyageur de Jéricho.

Et toi, chrétien, aime le Christ qui t'a délivré des voleurs, conduit à sa sainte hôtellerie et confié au dévouement de l'hôtelier généreux qui prendra soin de toi.

Le divin Maître dit ensuite au docteur : « Lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain de l'étranger tombé entre les mains des voleurs? Le docteur répond : C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. » La leçon de Jésus a porté ses fruits. Le docteur a reconnu la fausseté du préjugé judaïque. Et le divin Maître lui dit : « Allez et faites de même. »

Et nous aussi, chers frères, allons et faisons de même. Jésus, en devenant notre prochain, n'a pas entendu seulement être notre Sauveur, mais notre modèle. Il a voulu que nous soyons son prochain comme Il est le nôtre, que nous le secourions comme Il nous a secourus. Mais n'ayant aucune infirmité dans sa divine personne, Il veut bien faire siennes les nécessités de nos frères, et « ce que nous ferons pour eux, Il le tiendra comme fait à lui-même. » Quand donc nous trouverons sur nos pas des malheureux, ne passons pas; approchons-nous; versons de l'huile et du vin dans leurs plaies. Mettons à les servir de la bénignité et de la vigueur.

Et gardons-nous de regarder jamais à la personne de celui qu'il faut secourir. Après avoir dompté l'égoïsme en nous, il peut en rester quelque racine qui nous porte à choisir le sujet de notre charité. Ni le Samaritain, ni le divin Maître n'ont fait ainsi.

O bon Jésus, avec l'aide de votre grâce, dans tous les malheureux nous ne verrons que des infortunés qu'Il vous a plu de nous recommander.

Et alors ce sera vraiment la charité. Ce sera le commencement des chauds cantiques et des nobles ascensions dont parle saint Augustin; car, dit-il, celui qui pratique la charité chante et monte. Et de plus il progresse dans les chants et dans les ascensions. En effet, si la charité est un cantique, elle participe de la nature du cantique, dans lequel la voix s'élève et grandit. La charité d'ailleurs est une flamme et la flamme monte aussi.

Mais, ô chrétiens, ajoute saint Augustin, une fois sur les hauteurs, ne redescendez pas. Si l'imprudent étranger n'était pas descendu de Jérusalem vers Jéricho, il ne serait pas tombé dans les mains des voleurs. Si vous ne voulez pas tomber vous aussi dans les pièges de vos ennemis, ne quittez pas les sommets bénis de Jérusalem, pour vous aventurer dans le chemin de Jéricho. Si vous ne voulez pas être dépouillés, blessés et demi-morts, montez, chantez, progressez jusqu'à ce que vous parveniez de la charité de la terre à celle du ciel.

Évangile pour le treizième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, comme Jésus allait à Jérusalem et passait au milieu de la Samarie et de la Galilée, il entra dans un village où il rencontra dix lépreux, qui, se tenant loin de lui, élevèrent la voix en disant : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les eut aperçus, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et, comme ils y allaient, il arriva qu'ils furent guéris. L'un d'eux, voyant qu'il avait été guéri, retourna sur ses pas glorifiant Dieu à haute voix, et vint se jeter aux pieds de Jésus, le visage en terre, pour lui rendre grâces : or, celui-là était Samaritain. Alors, Jésus lui dit : Les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où donc sont les neuf autres ? Cet étranger seul est revenu et a rendu gloire à Dieu. Et il lui dit : Levez-vous, allez, car votre foi vous a sauvé.

Quarante-quatrième Homélie

Les dix lépreux

(Luc. XVII.)

« Jésus, allant à Jérusalem, passait par le milieu de la Galilée et de la Samarie, nous dit l'Évangile. »

Sous chacune de ces paroles, chers frères, il y a des figures charmantes et des leçons précieuses que nous ne pouvons qu'indiquer à vos âmes, sans avoir le temps de nous y arrêter pour les savourer. Jérusalem, figure du ciel; Galilée, qui signifie lieu de passage ; Samarie, qui veut dire bonne gardienne.

Nous aussi nous devons aller à Jérusalem, notre patrie éternelle. Nous aussi nous avons notre Galilée, la terre, vrai lieu de passage, et nous nous trouvons dans la Samarie, la fidèle gardienne des biens nécessaires pour un voyage sûr et heureux, la sainte Église catholique.

Dès lors, chers frères, cette patrie si désirable, la cherchons-nous avec sollicitude et nous y acheminons-nous avec empressement? Ne transformons-nous pas notre Galilée, simple lieu de passage, en un lieu de séjour. Tentative funeste et d'ailleurs bien inutile, car la route ne sera

jamais la Patrie. Et puis, comme il ne suffit point de passer, pour arriver, tant de voyageurs périssent durant le chemin, nous tenons-nous fidèlement dans les campagnes de notre bonne Samarie, la sûre gardienne des richesses du pèlerin de la vie terrestre? O Samarie, ô Sainte Église! qui nous donnera de traverser vos terres bénies, en bons Samaritains, en fidèles gardiens de toutes vos saintes lois; en vrais Galiléens, dégagés et intrépides; aspirant après notre Jérusalem céleste, et parcourant rapidement les voies qui y conduisent?

Or, comme Jésus entrait dans un village, il rencontra dix lépreux qui se tinrent loin de lui, et élevèrent la voix en disant : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. »

Voilà donc des lépreux qui se tiennent loin. Les lépreux, dans l'ancienne loi, étaient de pauvres bannis, à qui l'on ne permettait d'habiter ni villes ni villages. Il leur était absolument défendu de se mêler en rien à leurs concitoyens; et ils devaient, en toute circonstance, se tenir loin de ceux à qui ils devaient parler, à cause du danger de la contagion. Leur vie, hélas! était bien triste et bien douloureuse. Néanmoins la loi qui les séparait de la société, toute dure qu'elle paraissait, était cependant pleine de sagesse et de miséricorde. Il fallait bien préserver les peuples de l'invasion de cette affreuse maladie, et les malades eux-mêmes contre la colère des foules que leur présence remplissait de terreur. Qui ne sait d'ailleurs que les malades

contagieuses s'aggravent dans les villes où l'air est plus rare et moins pur? Elle était donc tout à la fois très sage et très bonne l'ancienne loi, malgré ses sévérités, et grâce même à ses sévérités.

Quant à la loi nouvelle qui n'est pas venue détruire l'ancienne, mais la perfectionner, elle ne pouvait qu'encourager les gouvernements à préserver ainsi les peuples dont ils ont la garde. Il n'était pas possible surtout qu'elle ne se préoccupât, avec une égale sollicitude, de la préservation des âmes. Si on ne laissa jamais toute liberté au poison et à l'infection qui compromettraient la santé et la vie, bien moins faut-il la laisser à la contagion qui corromprait les âmes. La Sainte Église n'aurait pas su manquer à cette règle élémentaire de toute prudence humaine. Elle a eu, à tous les âges, et elle a toujours des lois de séparation, lois manifestement miséricordieuses, tant pour ceux qu'il s'agit de préserver de l'erreur et du vice, que pour ceux qui ne sauraient retrouver la santé, en restant sous l'empire d'un mal qui ne serait pas combattu.

Certains se permettent bien de trouver sévères les peines qu'elle prononce en ces douloureuses occurrences; mais eux-mêmes se feraient-ils faute de retrancher un membre gangrené pour sauver tout le corps? Et d'autres les taxent d'anomalie en nos sociétés contemporaines, comme si l'innocence avait moins besoin qu'autrefois d'être préservée; ou comme si la vérité était un moindre bien pour nous que pour nos ancêtres.

Ne savons-nous pas ce qu'a gagné la France, depuis cent ans, pour avoir ouvert ses portes à toutes les licences de la libre-pensée? Rien ne mène plus vite les peuples à la licence des mœurs et à toutes les ruines sociales. Eux aussi, comme les individus, ne peuvent vivre que de vérité et de vertu.

Au reste, la séparation pour les pauvres lépreux, n'était perpétuelle que pour ceux qui se trouvaient inguérissables. Il y avait des prêtres chargés d'examiner soigneusement l'état de ceux qui avaient été bannis ; et quand la guérison était constatée, les portes des villes leur étaient rouvertes. Ainsi, en est-il dans la Sainte Église. Il n'y a de séparation définitive, que pour les perversités obstinées. Et là aussi, il y a des prêtres pour rouvrir les portes de la société chrétienne aux excommuniés qui se repentent.

Mais tant que la lèpre demeure terrible, contagieuse, on ne saurait trop déployer de précautions contre elle. En nos temps de foi diminuée, on se rend mal compte jusqu'à quel point l'erreur et les vices scandaleux déshonorent les âmes. Saint Chrysostôme ne supporte pas qu'on compare cette laideur à celle des pauvres lépreux. « L'infirmité du corps est digne de compassion, dit-il, mais non de haine; celle de l'âme, au contraire, est digne de haine et non de compassion. L'infirmité du corps, en effet, n'est pas en notre pouvoir; il ne dépend pas de nous qu'elle vienne ou qu'elle s'en aille. Quant à l'infirmité de l'âme, il dépend de nous de l'empê-

cher de venir ou de la chasser quand elle est venue. L'infirmité du corps nous tient et nous ne la tenons pas ; mais celle de l'âme ne nous tient pas, c'est nous qui la tenons. »

Heureusement, Dieu tout bon va au devant de tous les malheureux. C'est, en effet, par une disposition toute providentielle que les lépreux se trouvent sur le passage de Jésus, et eux aussitôt de s'écrier, tout en se tenant loin à cause de leur infirmité : « Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. » Heureux les lépreux spirituels qui, pénétrés ainsi de leur misère, se tiennent loin dans de profonds sentiments d'humilité, et font en même temps monter vers Dieu une supplication pleine de confiance! Ah! chers frères, rien ne va comme l'humilité à de pauvres créatures ; mais avec un Dieu infiniment bon, la plus ardente confiance ne saurait être déplacée.

Aussi, voyez, dès que Jésus entend les lépreux : « Allez, dit-il, et montrez-vous aux prêtres. » Mais, est-ce donc que les prêtres de l'ancienne loi avaient le pouvoir de les guérir ? Non certainement ; mais ils avaient le droit et le devoir de juger si les lépreux, vraiment guéris, pouvaient être réintégrés sans péril parmi le peuple. (Théophylacte.) Jésus seul pouvait les guérir ; et seul Il les guérit, en effet, car, dit l'Évangile, en allant vers les prêtres, ils furent guéris ; guéris avant d'être arrivés.

Ainsi, la sagesse du Maître s'affirme toujours en même temps que sa puissance et sa bonté. Les Pharisiens l'accusent de détruire la loi de

Moïse. Et, durant ces accusations, Jésus lui rend un digne hommage. En envoyant les lépreux aux prêtres pour les faire juger de leur guérison, ne les honore-t-il pas selon que la loi le demande? Ses miracles n'avaient besoin ni de l'épreuve, ni de l'admission des prêtres. C'était donc, de sa part, et uniquement, un bienveillant hommage. Il voulait aussi par là, dit un Père, ne pas priver les gardiens de la loi, des offrandes qu'il était prescrit de leur faire en ces circonstances.

Révérence et délicatesse, tout ensemble, abondent dans les attentions du Seigneur Jésus.

Mais, d'autres pensées aussi l'inspiraient. Il montrait ainsi, à ces prêtres, dit saint Ambroise, que ces malades n'avaient pas été guéris par la force de la loi, mais par la grâce de Dieu qui est au-dessus de la loi. Heureuse occasion pour eux de reconnaître la vérité ! Ou ils croiront, dit-il, ou ils ne croiront pas. S'ils croient au Sauveur, ils seront sauvés. S'ils n'y croient pas, ils seront inexcusables.

Mais cette recommandation de Jésus était en même temps une annonce des ordres qui allaient être donnés bientôt à d'autres lépreux de se présenter aux prêtres de la loi nouvelle, qui, plus heureux que ceux de l'ancienne, n'auraient pas à juger de la guérison, mais à l'opérer. Et, sans doute, ces pauvres lépreux s'empresseront comme leurs devanciers. Ils ne craindront pas de provoquer l'horreur et le dégoût. Jésus ne les a pas fuis. Ses ministres ne les fuiront pas da-

vantage. Il leur a commandé de ne les mépriser jamais. Il leur a dit : « Vous n'aurez pas d'horreur pour l'Iduméen, parce qu'il est votre frère, ni pour l'Egyptien, parce que vous avez été étranger dans son pays. » (Deut. 23. 7.) Ils se souviendront qu'ils furent et qu'ils sont pécheurs aussi. Ils n'auront aucune crainte de toucher les plaies des grands malades. Dieu leur a donné, comme à la lumière, d'éclairer les lieux les plus immondes, sans se souiller. Ils pourront dire, comme Judith rentrant de Béthulie après avoir tué Holopherne : « Le Seigneur n'a pas permis que sa servante fut souillée. Il me ramène vers vous sans tache, joyeuse tout à la fois de la victoire qu'il a remportée, de mon heureuse évasion et de votre délivrance. » (Jud. xiii, 70.)

Les lépreux, en entendant l'ordre de Jésus, auraient pu s'étonner que Celui dont ils connaissaient le pouvoir absolu, les adressât à des prêtres dont ils savaient l'impuissance ; mais non ; tous aussitôt se mettent en marche. Nos pauvres lépreux seront-ils tous aussi sages ? Ne s'en trouvera-t-il pas quelqu'un osant dire : Dieu peut me guérir sans intermédiaire. Oui, sans doute, Il le peut ; mais s'Il ne le veut pas, n'est-il pas le Maître de ses faveurs et des conditions qu'Il lui plaît d'y mettre ? Il a chargé ses prêtres de la loi nouvelle de guérir la lèpre des âmes. Ce ne seront pas les répugnances ou les caprices du lépreux qui changeront ces choses. Il se présentera humble et suppliant, ou il gardera sa lèpre. Nous préserve le ciel d'être jamais de

ces superbes qui ne croient qu'à eux-mêmes et prétendent s'imposer à Dieu ! L'homme, sans une direction supérieure et prise en dehors de lui-même, ressemble à un navire privé de pilote et livré aux caprices des vents. Jésus a dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Les lépreux sont allés ; ils sont guéris. Faisons comme eux et notre lèpre, serait-elle invétérée, fondra comme la neige au soleil.

« Or, l'un d'eux, dès qu'il se vit guéri, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et il se jeta le visage contre terre aux pieds de Jésus, pour lui rendre grâces ; et celui-là était un Samaritain. » Ah ! ce Samaritain, dit l'évêque d'Hippone, comme il porte bien son nom ! Quel bon gardien de la gloire divine ! Quelle fidélité à faire remonter la gloire du bienfait vers celui de qui il l'a reçu ! Quelle profondeur en son humilité et quelle chaleur en sa reconnaissance ! O Jésus ! que vous m'avez guéri souvent ! Mais suis-je revenu vers vous tout aussitôt moi aussi ? Suis-je tombé à vos pieds, la face contre terre, ému de reconnaissance et d'amour ?

L'Évangile ne fait hélas ! que trop l'histoire de nos ingratitudes. « Jésus dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il n'y a que cet étranger qui soit venu et qui ait rendu gloire à Dieu. » Oui, tous ont été guéris ; un seul est revenu, et c'est un étranger. Les autres, les familiers n'ont point paru. Les Juifs reçoivent mais ne remercient pas. Ils croient que tout leur est dû et qu'ils ne

doivent rien. Ils perdront tout. L'étranger, le gentil, l'humble s'estime heureux d'avoir trouvé la grâce qu'on ne lui devait pas, et il recevra davantage.

La reconnaissance attire des bienfaits nouveaux ; l'ingratitude en tarit la source. Les neufs ingrats auront reçu une guérison extérieure ; mais leur âme sera devenue plus malade. Personne n'est guéri, dit saint Ambroise, que celui qui entoure d'amour la santé recouvrée. Le peuple gentil, ce lépreux baptisé dans le fleuve de la grâce, a compris le don et a reçu en surabondance. Ce samaritain n'a demandé qu'une guérison et il en a trouvé deux. La chair et l'esprit ensemble ont été raffermis. Jésus lui dit : Levez-vous. Allez, votre foi vous a sauvé. Corps et âme, tout est sauvé.

Quant aux autres, Jésus n'en dit plus rien. Ils demeurent sous le poids de leur ingratitude. Mais hélas ! qu'ils ont des imitateurs ! Combien l'ingratitude est commune ! Neuf sur dix. Est-ce donc que ce chiffre serait figuratif ?

Le monde est plein de gens que Dieu comble tous les jours et qui ne remercient jamais. Quelqu'un de nous ici ne serait-il pas de ce nombre ? O Seigneur Jésus, après m'avoir si souvent béni, n'avez-vous pas été contraint de dire aussi sur moi : et celui-là, où est-il ? N'a-t-il pas été guéri comme les autres ?

L'ingratitude est un vice détestable. Elle accuse, dans l'homme, l'absence de ce qui surtout fait l'homme. Ce n'est ni l'intelligence ni la

beauté qui rendent l'homme agréable, soit à Dieu, soit à l'homme ; mais c'est la bonté. Or la bonté vient du cœur. Si le cœur en Dieu se manifeste par les bienfaits, il se montre chez l'homme par la reconnaissance. L'ingratitude est pour lui un souverain déshonneur.

Et combien est funeste l'ingratitude ! C'est un vent brûlant qui dessèche les fontaines de la miséricorde et les torrents de la grâce. Les ingrats deviennent pour Dieu des inconnus ; *ingratos quasi ignotos.* Or est-ce jamais à des inconnus que vous prodiguez vos faveurs ? Donc être inconnu de Dieu, c'est périr, dit saint Augustin. Être connu de Dieu, c'est un gage de permanence éternelle ; mais être inconnu de lui, c'est l'éternelle mort.

O Seigneur très bon, après tous les biens dont vous avez comblé nos âmes, donnez-nous de faire monter notre reconnaissance, si c'est possible, à la hauteur des biens octroyés. Mais ils sont infinis, nous dit Corneille de la Pierre. Eh bien ! que nos actions de grâces s'élèvent avec le désir de devenir infinies. Consacrons-y tout le temps que Dieu nous donne, tout l'amour dont nous sommes capables, toute la dévotion de notre cœur, toute la joie de notre âme.

Que le grand fleuve des bienfaits de Dieu remonte par la reconnaissance vers la source d'où il est descendu sur nous, afin qu'il nous revienne avec une nouvelle abondance. Jésus, en effet, ne manquera pas de nous dire comme au samaritain : « Lève-toi. » Et nous nous lève-

rons et nous dilaterons notre âme dans l'amour du Maître et le Maître daignera ajouter : « Va, ta foi t'a sauvé. » Et nous nous dirons : Merci, Seigneur. Si ma foi m'a sauvé en me conduisant à vous, qu'elle me sauve encore en me faisant demeurer près de vous. Puis, Seigneur, que je fasse là, sous vos yeux, les œuvres de la santé reconquise ; et que ces œuvres me conduisent à la santé éternelle que vous réservez à vos élus.

Évangile pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres, car il haïra l'un et aimera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ; ils n'amassent rien dans les greniers, mais votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Et qui d'entre vous, avec toute son intelligence, pourrait ajouter à sa taille une coudée ? Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous ? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je vous déclare que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu revêt ainsi une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans la fournaise, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, homme de peu de foi ! Ne vous mettez donc point en peine ; ne dites point : Que mangerons-nous, que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ! car les païens recherchent toutes ces choses ! mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.

Quarante-cinquième Homélie

Les sollicitudes du siècle

(Math. vi.)

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres. »

Nous n'avons qu'un Maître, parce que nous n'avons qu'un Dieu, dit saint Ambroise. Mais si nous n'avons qu'un maître, comment pourrions-nous en servir deux? Devant nous il n'y a que Dieu et les créatures ; et dans notre cœur il n'y a qu'une place principale qui ne se partage pas. Si Dieu l'occupe, comme c'est juste, les créatures prennent après lui le rang auquel elles ont droit. Si les créatures la tiennent, Dieu s'en va. Dieu n'accepte pas le second rang. Prétendre donc servir un autre maître avec Dieu, c'est quitter de servir Dieu.

Servir, c'est se mettre au-dessous de Celui que l'on sert. Le service est un hommage d'inférieur. Mais l'homme ne doit un tel hommage qu'à Dieu, qui, seul, est son supérieur. Il ne peut donc servir dignement que Dieu.

Le service de Dieu est pour l'homme un ennoblissement. C'est une vraie royauté, car il a été dit : « Servir Dieu, c'est régner. » Le servi-

teur de Dieu, en effet, règne sur son corps dont il restreint les appétits, sur son âme dont il soumet les facultés, sur le monde dont il méprise les séductions. Le service des créatures, au contraire, est pour l'homme une déchéance. Etant leur supérieur, il ne lui est pas loisible de renverser les rôles, en se mettant à leur service.

Mais s'il est vrai qu'on ne peut servir Dieu et les créatures, parmi lesquelles cependant il en est de si belles, combien plus est-il vrai qu'on ne peut servir Dieu et l'argent ! L'argent, simple métal, une des moindres créatures de Dieu, et par l'abus qu'on en fait, si souvent contraire à Dieu.

Ce n'est pas, certes, que les richesses en elles-mêmes soient mauvaises. Elles viennent vraiment de Dieu quand elles sont légitimement acquises, et elles contribuent pour beaucoup à la gloire de Dieu. Elles sont le moyen des plus grandes et des plus belles œuvres. Ce sont bien les richesses qui nourrissent les membres les plus aimés et les plus souffrants de Jésus-Christ, qui soutiennent son Église et ses institutions charitables, qui procurent l'érection et la splendeur de ses temples.

Mais quand c'est l'iniquité qui les amasse et l'avarice qui les garde; quand elles sont l'unique objet de l'existence d'un homme, qu'elles deviennent pour lui une idole à laquelle il sacrifie tout, ne soyons pas étonnés que « l'Évangile nous représente Dieu et Mammon comme des

ennemis irréconciliables. » Mammon a vu Dieu même sacrifié, pour trente pièces d'argent, sur son vil autel ! Le démon du gain fut l'auteur du marché qui livra aux bourreaux le Verbe éternel ? La trahison de Jésus est à la charge de l'avarice.

Les richesses sont l'illusion favorite du mauvais esprit pour tromper l'homme. Il n'ignore pas, le malin, quelle est la ténacité de cette glu sur le cœur qu'elle a saisi. Celui qui adore le métal n'a plus le goût ni même l'idée des biens célestes. Sa passion est un poison secret, mais corrosif, qui, semblable à une maladie inaperçue d'abord, ne cause sensiblement ni douleur ni fatigue, mais qui défigure et dévore insensiblement. C'est un vrai supplice que l'adoration des richesses. Que de tourments tout à la fois pour les amasser, pour les conserver et pour les quitter ! Pour les amasser, ô avares, vous vous condamnez à bien des iniquités ; pour les conserver, vous vous heurtez à des voleurs et à des revers. Puis la mort arrive impitoyable pour vous les prendre. Elles passeront, qui sait à qui ? A des inconnus peut-être ; peut-être à des ennemis, et vous à qui passerez-vous ? A un tyran terrible dont rien ne pourra vous débarrasser. C'est donc un très honteux, un très dur et très funeste esclavage que celui de l'argent. Servons-nous en au lieu de le servir. Soyons ses maîtres en l'employant en de miséricordieuses largesses et ne servons que Dieu.

Mais sans aller à de tels excès, il est facile de se laisser entraîner à des sollicitudes exagérées

qui dépassent celles que permet la prudence. L'homme, insuffisamment attentif aux soins de la divine Providence, se tourmente pour un lendemain qui n'est assuré à personne. et qui d'ailleurs, comme le jour présent, demeurera soumis à la douce influence de la bonté divine. Le Seigneur n'a pas voulu laisser ses enfants sans les assister en ce péril. Ecoutez-le : « Ne vous inquiétez donc pas, nous dit-il, pour savoir où vous trouverez de quoi manger et de quoi vous vêtir ? » La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps que le vêtement ? Si Dieu vous a donné, sans vous la devoir, l'existence qui vous est chère, vous refusera-t-il ce qui est nécessaire pour la conserver ? Doutez-vous qu'Il connaisse vos besoins ou qu'Il puisse les satisfaire? Mais pouvez-vous davantage douter qu'Il le veuille? L'inquiétude serait une offense à sa bonté, autant que le doute sur sa connaissance et sur sa puissance.

Mais, Jésus ne s'arrête pas là. Il va chercher les comparaisons les plus saisissantes pour faire resplendir les soins de la divine Providence et pour rendre ses preuves plus irrésistibles. Il va les tirer de la tranquille assurance des oiseaux. Regardez, leur dit-il, les oiseaux du ciel. Ils ne sèment point ; ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans les greniers, et votre père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas plus que ces oiseaux ? « En effet, l'oiseau se met-il jamais en peine pour le lendemain ? Et, quand le lendemain est arrivé, ne trouve-t-il pas toujours le grain

qu'il lui faut? Quelle tranquillité? Quel dégagement! Et quel élan! Le seul présent moment l'occupe. Il touche à peine la terre de temps en temps pour y prendre le nécessaire, et puis, il vole et monte dans l'air. Heureuses les âmes ainsi tranquilles, dégagées et s'élançant avec joie vers les biens célestes! Dieu assurément veille sur elles avec un soin beaucoup plus tendre que sur ces petites bêtes de l'air, et même avec d'autant plus de largesses que leur vie ressemble davantage à celle des oiseaux et devient plus spirituelle. » (Augustin.)

D'après saint Luc (XII. 24.), Notre-Seigneur aurait dit à ses disciples : « Regardez les corbeaux. Ils ne sèment, ni ne moissonnent, ils n'ont ni cave, ni grenier, et Dieu les nourrit. » L'image ici devient plus vive et la leçon plus pénétrante.

Pourquoi, se demande saint Jérôme, le Seigneur Jésus a-t-il nommé les corbeaux plutôt que les vautours ou les aigles? Et il répond : Parce qu'il n'y a pas d'oiseau dont l'entretien fasse mieux ressortir la bonté divine. Voyez, en effet, dit-il, il n'y a pas d'oiseau moins utile ni plus désagréable que le corbeau. Il est d'autre part le symbole de l'ingratitude, témoin celui que Noé lança après le déluge et qui ne revint pas. Et, cependant le corbeau, tout vil qu'il est, a sa part à la table commune servie par la divine Providence. Et vous, enfants des hommes, vous n'auriez pas la vôtre? Ah! si inutiles et si ingrats que nous soyons, le Seigneur ne

nous oublie pas. Ressemblerions-nous, par nos péchés, à ce vil corbeau, il veillerait sur nous bien plus que sur lui ; car ce n'est pas aux justes seulement qu'Il a commandé la confiance, mais aussi aux pécheurs si vivement représentés par les corbeaux.

Saint Chrysostôme, à son tour, nous raconte les soins que la divine Providence daigne prendre pour nourrir et conserver les petits du corbeau. Exposés à l'air, dit-il, et abandonnés par leurs parents, le Père céleste suscite divers oiseaux qui voltigent autour d'eux et les nourrissent. Des philosophes, d'un autre côté, d'après ce que nous rapporte saint Jérôme, ont prétendu que les petits des corbeaux vivent de la rosée du ciel, aimable figure de la pourvoyante Providence. Oh! chrétiens! La reconnaîtrez-vous enfin cette bonté divine? Quand même, toutes les créatures qui nous sont chères nous abandonneraient, mieux que pour les petits des corbeaux, elle susciterait des âmes élevées, figurées par les oiseaux charitables dont parle saint Chrysostôme, qui viendraient à notre secours, où Elle daignerait nous préparer elle-même une rosée pleine de ses bienfaits. Ah! Seigneur! quand vous soutenez ainsi de pauvres animaux, pouvons-nous craindre pour des créatures faites à votre image? Ainsi donc, ô mes frères, si vous êtes dans la pauvreté, si parents ou amis vous délaissent, si le monde vous persécute, comme il chasse les vils corbeaux, ne craignez

pas ; n'êtes-vous pas plus que ces bêtes de l'air, et plus aimées de Dieu qu'elles?

Mais le divin Maître, dans sa bonté, insiste encore. « Pourquoi vous inquiétez-vous de savoir de quoi vous vous vêtirez ? Votre corps n'est-il pas plus que le vêtement ? Considérez les lis des campagnes. Voyez, comme ils croissent. Ils ne travaillent pas ; ils ne filent pas ; et jamais Salomon, dans toute sa gloire, ne fût vêtu comme l'un d'eux. Et, si Dieu habille ainsi une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qu'on mettra demain dans le four, combien plus aura-t-il soin de vous vêtir, gens de peu de foi. »

Remarquons, chers frères, que Notre-Seigneur ne nous envoie pas aux lis des jardins dans lesquels tout le monde ne pénètre pas et ne peut pas prendre exemple, mais aux lis des campagnes, qui sont exposés à la vue de tous et peuvent donner à tous des leçons efficaces. Que nous apprennent donc ces fleurs charmantes?

Les pieds dans la terre et la tige dans l'air, ne demandant rien ni à l'homme, ni à la richesse, ni au luxe, ni au plaisir, ils attendent tout de celui qui les a faits. Heureux, si nous pouvons arriver à faire comme les lis!

Ils ne demandent rien à l'homme. Ils s'épanouissent au milieu des profondes solitudes, aussi bien que dans les régions habitées. La présence ou l'absence des hommes ne leur fait rien. Que peut-elle nous faire à nous-mêmes? « Toute chair est du foin. » (Isaïe. 43. 4.) Si vous comptez sur l'homme et vous appuyez sur lui,

vous verrez que c'est une herbe qui ne peut vous soutenir.

Les lis ne demandent rien à la richesse. Ils fleurissent aussi bien devant la hutte lézardée du pauvre que sous la fenêtre dorée du riche. Faisons comme eux. « La richesse passera comme la fleur du foin. Le soleil s'est levé; il a dardé ses feux; le foin s'est désséché; la fleur est tombée; la beauté de sa face a péri. » Ne comptons pas sur la richesse.

Le lis ne sollicite rien du luxe. Il ne cherche pas à joindre au manteau blanc dont Dieu l'a revêtu des surcharges vaines. Pourquoi l'homme fait-il autrement ? L'ouvrage de Dieu lui semble-t-il si imparfait qu'il se donne tant de mal pour y ajouter quelque chose? Salomon, dans toute sa gloire, ne fût pas vêtu comme un de ces lis ; ni vous non plus, quoique vous fassiez. Et cette parure du lis, si supérieure à la vôtre, que durera-t-elle d'ailleurs ? Un jour. Faut-il vous dire combien la vôtre durera? Vous n'égalerez jamais la gloire du lis ; mais vous égalerez sûrement sa fragilité. En vous parant, vous vous chargez, dit Bossuet ; en vous chargeant, vous vous embarrassez ; et en vous embarrassant, ajouterai-je, vous hâtez votre chute.

Le lis au moins cherche-t-il du plaisir? Il n'y en a qu'un vrai pour toutes les créatures ; c'est de se tenir où Dieu les a placées, et d'y faire ce qu'Il attend d'elles. Naître, fleurir, parfumer l'air et mourir, telle est la gloire du lis. Naître, grandir, faire le bien et puis aller au ciel, voilà

la vôtre. La vie ne dure que peu ; que peuvent valoir des plaisirs qui passent plus vite qu'elle ? « Ah ! vos plaisirs, ô mondains, ne me séduisent pas, dit saint Augustin ; ils m'épouvantent. » (*Terruisti me, non me seduxisti.*)

Gens de peu de foi, cessons donc de nous tourmenter pour ces choses. « Les païens les recherchent ; » mais le chrétien doit viser plus haut. Dieu nous assure que rien ne nous manquera. Cette assurance doit nous suffire. Et si quelque chose un jour venait à manquer, sachons que le médecin plein de tendresse ne retranche que pour un moment au malade la nourriture qui lui serait nuisible. La privation, quand elle est imposée, n'est qu'un acte de miséricorde.

Pouvons-nous d'ailleurs oublier les dédommagements que Jésus promet à ceux qu'il laisse dans l'indigence. « Il a plu à votre Père de vous donner un royaume. » Sachez donc, ô pauvres chéris, attendre sans impatience. Un royaume pour ceux qui auront souffert du côté de la nourriture et des vêtements, ce n'est pas peu. Beaucoup de riches le demanderont en pleurant et ne l'auront pas.

Mais si Notre-Seigneur a proscrit si vivement les choses qui tiennent au nécessaire, vous pouvez imaginer avec quelle vigueur il aurait flagellé celles qui portent sur l'inutile ou le dangereux. Je vous le laisse à méditer sans chercher à vous le dire.

Mais ne négligeons pas d'admirer combien

Notre-Seigneur, en restreignant des besoins que nous sommes si disposés à étendre et à multiplier, ennoblit grandement l'homme. Rien ne nous rend plus semblables aux anges, que d'imposer des limites aux caprices de la nature. Ils n'éprouvent, eux, aucun besoin de ce genre; aussi plus nous restreignons les nôtres, et plus nous leur ressemblons.

Au reste, le divin Maître, en condamnant l'inquiétude, n'a certes pas condamné le travail. Il faut pratiquer le travail et supprimer l'inquiétude. Le travail est prescrit autant que l'inquiétude est défendue. Le pain doit être le fruit glorieux du travail, mais non celui de pénibles sollicitudes.

Voici, toutefois, un moyen d'arriver aux choses nécessaires et même à beaucoup d'autres qui ne le sont pas. Le Seigneur Jésus daigne lui-même nous l'indiquer : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Vous seriez-vous douté, ô enfants du siècle, que la recherche des biens surnaturels fut le moyen le meilleur d'arriver aux biens naturels? Il en est ainsi, pourtant, puisque Jésus même nous en donne l'assurance. A nous de bien entendre cette justice et le royaume de Dieu.

Le royaume de Dieu, c'est le terme béni que nous souhaitons. La justice est le moyen qui y conduit; non point cette justice qui se contente de suivre les maximes générales d'une morale accommodante; justice trop mêlée, hélas! Mais

la vraie justice fondée sur l'exemple de Jésus-Christ et sur les règles de l'Évangile. Le divin Maitre nous a dit : « Regardez les lis. » Eh bien ! oui, regardons-les. Avec l'abandon à la Providence, ils nous apprendront aussi les caractères de la vraie justice.

Voyez d'abord quelle blancheur ! C'est le symbole de la pureté de l'âme. Or, la pureté, c'est l'absence de toute souillure. On n'est juste qu'à la condition d'être sans péché. Et le meilleur moyen de se garder du péché, c'est de se dégager des biens terrestres dont l'amour excite les basses concupiscences.

Puis regardez comme croissent les lis. Il n'y a pas de moment où ils ne grandissent jusqu'à ce qu'ils aient atteint le point culminant de leur gloire ; et dans leur croissance, ils s'élèvent au-dessus des fleurs d'alentour et reçoivent les premiers la rosée du ciel. Ainsi nous faut-il une justice qui s'accroisse tous les jours ; une justice comme celle de l'apôtre, « oubliant tout ce qui est derrière, s'étendant à tout ce qui est premier et se hâtant vers sa destinée », (Phil. III. 13), une justice qui dépasse tout ce qui l'entoure pour recevoir la première les bénédictions de la rosée divine.

Voyez enfin comme les lis, bien qu'élevés, sont forts sur leur tige et craignent peu le vent qui fatigue les petites fleurs à leurs pieds. La vraie justice est ainsi ferme et forte sur ses principes et ses devoirs, et elle peut braver la violence de la tentation et la dureté de l'épreuve.

Heureux, chers frères, si nous travaillons généreusement et persévéramment à l'acquisition de ce royaume de Dieu et de sa justice, car, semblables à ces fleurs qui embaument l'air de leurs parfums, il nous sera donné d'embaumer le monde de la bonne odeur de nos vertus !

Nous savons donc, ô Seigneur Jésus, que le passereau n'est pas en oubli devant vous. Aussi serait-il possible que nous ne nous sentions pas portés sur le sein de votre divine Providence ? Ah ! quand nous savons que vous remuez le monde pour enfanter vos élus, douterions-nous jamais de votre sollicitude pour vos enfants ? Non, certes. Aussi, désormais, sans nous inquiéter aucunement d'un surcroît qui n'est pas nécessaire, et que vous ne manquerez pas, d'ailleurs, de nous donner, dans la mesure qui conviendra, puisque vous l'avez promis, nous chercherons d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et, avec le secours de votre grâce, nous aurons le bonheur de trouver l'une et l'autre.

Evangile pour le quinzième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus allait dans une ville appelée Naïm, suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple ; et comme il approchait de la porte de la ville, voilà qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve ; et une foule nombreuse de la ville l'accompagnait. Lorsque le Seigneur l'eut vue il fut ému de compassion pour elle et lui dit : Ne pleurez point. Et il s'approcha et toucha le cercueil. Or, ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, je vous le commande, levez-vous. Et celui qui était mort s'assit et commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère. Or, la crainte les saisit tous, et ils glorifiaient Dieu, en disant : Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple.

Quarante-sixième Homélie

Veuve de Naïm

(Luc. VII. 11.)

« Jésus allait dans une ville appelée Naïm. Avec lui marchaient ses disciples et une grande foule de peuple. Et comme on approchait des portes de la ville, voilà qu'on portait un mort en terre. Et ce mort était le fils unique d'une veuve qu'accompagnait un grand nombre de parents et d'amis. »

D'après les saints Docteurs, cette ville de Naïm est une figure du corps de l'homme, qui est comme la cité de l'âme. C'est dans le corps, en effet, comme dans une ville, que l'âme habite. Cette ville a ses portes, les sens, qui, ouverts au bien, sont des « portes de gloire. » « Vous me les avez donnés, ô mon Dieu, pour que j'annonce vos louanges sur les portes de la fille de Sion, disait le prophète. » Mais ouverts au mal, ce sont des portes de mort bien redoutables.

Cette ville, d'où le jeune homme mort est emporté, est aussi une figure de la cité de la grâce, d'où le pécheur est retiré comme d'un lieu où il n'est plus digne d'être, et où sa présence serait funeste ; semblable à ces cadavres qui répan-

draient la peste parmi les vivants si on n'avait hâte de les transporter parmi les morts. Il est, dès lors, facile de conclure avec les Pères que ce jeune trépassé est une figure de pécheur expulsé de la cité de la grâce. Pareil, en effet, à ce mort, insensible sur son brancard, et sur les épaules de ceux qui le portent, le pécheur dort, misérablement insouciant et comme insensible au sort qui l'attend. Il se laisse emporter par les fossoyeurs immondes et ses vices adorés à son sépulcre éternel. (Amb.) Oh! Dieu! que de morts parmi nous ont quitté Naïm, votre sainte grâce, et s'en vont sans s'émouvoir vers les sombres rivages de l'éternité!

« Jésus marchait donc avec ses disciples et une grande foule de peuple. » Il voulait un grand nombre de témoins pour le miracle qu'il allait faire et les enseignements qu'il allait donner.

« Or ce jeune homme qu'on portait en terre était le fils unique d'une veuve. » Il est facile d'imaginer la désolation de cette pauvre femme. La perte de son époux lui avait enlevé une moitié de sa vie; la mort de son fils lui retirait l'autre. Tout son passé et tout son avenir, toutes ses joies et toutes ses espérances, la tombe allait tout dévorer. Nul, assurément, ne pourrait dire l'amertume des larmes de la pauvre mère.

Mais cette veuve et cette mère, nous dit saint Ambroise, est une figure de la sainte Église. Elle est veuve aussi; veuve du meilleur des époux, Jésus monté au ciel. Toute âme, dit le vénérable Bède, qui se souvient d'avoir été ra-

chetée par la mort du Seigneur, doit reconnaître l'Église dans cette mère affligée ; bien affligée, en effet, puisque aux larmes amères de son veuvage, viennent s'ajouter celles que lui cause la mort de tant d'enfants bien-aimés. Son époux, Jésus, et son fils, le pécheur, l'occupent jour et nuit ; son époux, à cause de son absence ; le pécheur, à cause de ses égarements ; mais le pécheur surtout, qui court de si grands périls. C'est pour lui qu'elle pleure, pour lui qu'elle prie, grands signes d'une vraie mère.

Voyez, s'il vous plait, qui pleure sur les pécheurs ? Est-ce l'impie, l'hérétique, le schismatique, le mondain ? L'Église seule, parce que seule elle est mère. Que leur importe à eux à qui appartiendra l'enfant, pourvu qu'il ne soit pas donné à l'Église ? Comme la fausse mère devant Salomon, ils disent : « Qu'il ne soit ni pour moi, ni pour vous, mais qu'il soit divisé ! » Soyez socinien, méthodiste, luthérien, calviniste, rationaliste, incrédule, qu'importe ? Pourvu que vous ne soyez pas catholique.

Oh ! ce n'est pas ainsi que fait l'Église. Aussi, on l'a dit intolérante. Quelle intolérance en effet ! commander des choses qui conservent ou qui rendent la vie. Vous ne faites point ainsi vous autres. Que vous fait à vous que l'enfant périsse ! Mais c'est que vous n'êtes pas mère. Rien n'est plus admirable que cette prétendue intolérance. Ah ! ne prenez, ne prenez jamais, ô mère, le parti de vous résigner à la mort du pauvre pécheur.

Pourquoi trop de mères ressemblent-elles si peu à la Sainte Église? La mère mondaine est comme cet oiseau cruel dont parle l'Écriture, qui laisse ses œufs sur le sable du désert et s'en va. (Job. XXXIX. 4.) Elle met ses enfants au monde et presqu'aussitôt, ne rêvant que plaisirs du siècle, elle abandonne à d'autres le soin de les élever.

La mère chrétienne au contraire s'oublie pour eux. Tous ses plaisirs sont auprès d'eux et toute sa préoccupation est de les établir dans la vertu plutôt que dans les richesses et les honneurs du monde. La vraie mère est un vrai ministre de l'Église pour ces chères créatures. Il y a un pape universel, un évêque diocésain, un curé paroissial; une mère est tout cela pour son enfant. Le peuple palermitain appelle le prêtre : la Sainte Église. C'est une belle parole qui peut être dite aussi de la mère chrétienne.

Il y en a qui disent : nous avons fait tout ce que nous avons pu; le monde a tout emporté. Ah! c'est là un grand sujet de tristesse. Toutefois gardez-vous de regretter ce que vous avez fait ou souffert; ne craignez surtout pas de faire et de souffrir encore. Même quand rien ne semble réussir, rien cependant n'est inutile. Les branches de l'arbre ont pu être emportées et avec elles fleurs et fruits, mais les racines restent. Qui pourrait expliquer tant de retours durant la vie et à l'heure de la mort sans les premières assises de la foi posées par une mère chrétienne? Plus grands sont les périls, plus ardent doit

être le zèle, afin de les conjurer. Plus les morts sont amères, plus il faut les pleurer et tout faire pour obtenir la résurrection.

D'autres disent : je n'ai plus d'empire. Sainte Monique déploya plus d'amour que d'empire. Le plus grand empire, c'est le plus grand amour. Le souvenir de la mère d'Augustin peut prévenir beaucoup de découragements. Les larmes d'une mère sont plus efficaces pour attirer la miséricorde que le péché pour l'éloigner. Et souvent, comme celles de Monique, elles obtiennent plus qu'elles n'ont demandé. Ah! Mères chrétiennes, si loin que se soient égarés vos enfants, ils ne sont pas plus loin que n'était le fils de Monique. Tout morts qu'ils soient, ils ne sont pas plus morts que le fils de la veuve de Naïm. Or vous savez ce que fit Dieu pour Augustin, et aussi ce que fit Jésus pour le jeune mort de l'Évangile.

« Beaucoup de gens l'accompagnaient au sépulcre. » Ce fut l'usage chez tous les peuples de conduire les morts à leur dernière demeure. Saint Ambroise estime cette œuvre la première des œuvres de miséricorde. « C'est une grande chose, dit-il, de couvrir les vivants qui sont nus; c'en est une plus grande de couvrir les corps des trépassés. » Si nous avons coutume d'accompagner au rivage ceux qui s'embarquent pour de lointains pays d'où ils doivent revenir, combien plus le devons-nous pour ceux qui s'en vont vers des régions d'où l'on ne revient pas!

Dans ces fonctions lugubres, il y a tout à la

fois pour le défunt un hommage et une prière. Un hommage, car on honore cette dépouille mortelle qui fut la maison de l'âme et le temple de l'Esprit-Saint. Une prière, car on demande à Dieu d'abréger le voyage que l'âme commence à travers les ombres et les douleurs de l'expiation.

Il y a de plus, en cette œuvre, une consolation pour des parents désolés. Il est en notre nature d'être touchés des hommages rendus à ceux que nous pleurons. Et cette consolation naturelle en amène une autre, celle de l'espérance. Par cette communion des saints dont on fait les actes en ces circonstances, l'Église, selon l'apôtre, adoucit l'amertume des regrets en nous disant : « Ne vous contristez pas sur ceux qui dorment comme ceux qui n'ont pas d'espérance. » Quant aux assistants de ces douloureuses cérémonies, ils ont bien aussi leur grâce, car le cœur qui s'ouvre à la compassion, arrive aisément à reconnaître le peu qu'est la vie, et à se détacher de ce qui passe si vite.

Pour nous, chers frères, devant la sympathie de ceux qui accompagnent le jeune mort et assistent sa pauvre mère, nous pardonnerions-nous d'être insensibles, devant la perte bien plus affreuse du pécheur, et les larmes bien plus amères de la sainte Église? Le cours des siècles n'est, hélas ! qu'un long convoi d'âmes entraînées vers leur perte, et se pourrait-il que le désir de l'Église ne fut pas aussi le nôtre? Charitables pour les douleurs naturelles, serions-nous de bronze pour les désolations surnatu-

relles ? D'autant que la compassion naturelle ne saurait ramener les morts à la vie, tandis que les larmes versées pour les pécheurs peuvent parvenir à les sauver. Et puis, d'autre part, les devoirs de convenance remplis envers les affligés, ne contribuent en rien à conserver la vie de ceux qui les accomplissent, tandis que les mêmes devoirs offerts aux morts spirituels valent à celui qui les rend la conservation ou le recouvrement de sa propre vie surnaturelle.

Quant à ceux qui se font étrangers aux tristesses et aux prières de la Sainte Église, ils se condamnent à n'avoir pas de part au mérite de ces prières et de ces larmes. Dans le convoi que rencontre Jésus, il n'y a que deux sortes de personnes, ceux qui pleurent et celui qui est pleuré. Ainsi en est-il dans le deuil de l'Église. Il n'y a que ceux dont on pleure la mort et ceux qui la pleurent. Si vous n'êtes pas de ceux qui pleurent, hélas ! c'est que vous êtes du nombre de ceux qui sont pleurés. Associés à l'Église et pleurant avec elle, nous appartenons aux vivants ; sinon, nous avons notre place parmi les pleurés et parmi les morts.

« Le Seigneur, ayant vu la pauvre femme, fut touché de compassion sur elle et lui dit : Ne pleurez pas. » Elle n'avait pas prié Jésus cependant. Peut-être même, tout entière à sa douleur, ne l'avait-elle pas vu. Mais votre bonté est si grande, ô Maître, que le gémissement de vos créatures monte toujours jusqu'à vous et vous émeut toujours. En effet, Jésus, s'étant appro-

ché, toucha le cercueil, tandis que ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Assurément il n'avait pas besoin de toucher le cercueil du jeune mort pour le rendre à la vie. Attention toute délicate et toute respectueuse, qui nous montre ce que nous devons nous aussi aux restes de ceux qui ne sont plus. La Sainte Église n'aura garde d'oublier ce qu'a fait son divin époux. Avec quelle révérence elle traitera ses chers défunts ! Avec quelle piété elle arrosera de l'eau sainte leur dépouille inanimée et fera brûler autour d'elle l'encens réservé pour l'autel ! Honorons nous-mêmes, dans cette chair décolorée, non la pâture des vers, mais l'objet glorieux de la résurrection future. Respectons aussi nos propres membres que Dieu daigne toucher dans la vie et qu'Il veut glorifier dans la mort.

Jésus non plus n'avait pas besoin que ceux qui portaient le mort s'arrêtassent ; mais la résurrection qu'il allait opérer, devant être la figure d'une autre plus importante, il voulait montrer, dans les circonstances de la première, les conditions nécessaires de la seconde.

Le pécheur est porté par ses passions vers la tombe infernale. Tant que ces porteurs maudits ne s'arrêteront pas, le mort ne pourra pas sortir de son cercueil. Arrêtez-vous donc, compagnies du monde, joies profanes, rêves insensés, plaisirs coupables. Que tout s'arrête pour laisser entrer, à la place de ce qui doit s'enfuir, la componction et la vie céleste.

« Et Jésus dit alors : jeune homme, lève-toi.

Je te le commande. Et aussitôt le mort se lève et commence à parler. » Et toi, pécheur, fais-tu comme lui ? N'es-tu pas plus sourd que lui ou ta volonté n'est-elle pas plus résistante ? Avec quel empressement obéit le jeune homme ! Et avec quelle joie, quoique la vie qui lui est rendue ne soit encore qu'une vie caduque ! Et toi, plus mort que lui, tu te complais dans ton cercueil et tu dédaignes une vie glorieuse et immortelle. Oh ! lève-toi, sors de tes iniquités et souviens-toi des conditions d'une résurrection véritable.

Comme la vie naturelle, la vie surnaturelle se reconnaît à ses mouvements et à ses actes. Ainsi, chrétien, à la manière dont tu porteras ta tête, autrefois penchée vers la terre ; aux paroles de louanges que tu feras monter vers Dieu ; à tes œuvres enfin, nous reconnaîtrons si tu as vraiment retrouvé la vie perdue. Beaucoup de pécheurs sans doute voudraient ressusciter ; mais veulent-ils faire les actes d'une résurrection véritable ? Prétendre retrouver la vie de grâce, sans quitter celle des passions, c'est une prétention vaine. La lutte contre les concupiscences est la condition essentielle de la vraie résurrection.

« Et Jésus, poursuit l'Evangile, rend le jeune homme à sa mère ! Ce fils qui n'était plus à elle, mais au tombeau et à l'éternité, elle le retrouve. Pour un enfant de la nature, elle reçoit un enfant de prodige. Humainement stérile par son veuvage, elle devient féconde par ses larmes et

les bontés de Jésus. Ce n'est plus le fils d'un amour humain mais d'un amour divin. C'est l'enfant, non de son sang mais de sa douleur sanctifiée.

Et toi, pécheur, quand donc Jésus pourra-t-il te rendre à ta mère ? Dans ton péché, tu n'appartiens pas plus à l'Église que n'appartenait à sa mère le jeune mort. Sors donc de ton péché et tu seras rendu à ta mère. Quelle joie pour elle quand elle te verra, après tes malheureuses défections, ressentir ses bonheurs et ses tribulations et embrasser ses chers intérêts ! On reconnaît l'esprit qui nous anime à l'amour que nous ressentons pour l'Église. La mesure de notre vie surnaturelle est la mesure même de cet amour. (Saint Augustin.)

Bien grande fut la joie de la veuve de Naïm. Bien plus grande encore celle de la sainte Église, et d'autant plus vive que la douleur avait été plus profonde. Tout son cœur tressaille quand elle entend ces mots : ne pleure plus. Et Dieu merci, elle a souvent de ces bonheurs. Pour trois morts que Jésus a ressuscités corporellement, d'après l'Évangile, il en ressuscite tous les jours des milliers spirituellement. Et ces premières résurrections ne sont certes pas plus merveilleuses que les dernières. La nature est toujours docile au Seigneur, et le péché présente toujours des résistances.

Le prophète Élie, en ressuscitant le fils de la veuve de Sarepta, avait été une figure du Christ. Il avait prononcé les mêmes paroles suivies du

même miracle. Quelle différence cependant ! Élie avait obtenu, par ses prières, la résurrection de Sarepta et Jésus opéra lui-même celle de Naïm. Et les hommes constatèrent cette différence en leurs louanges. Le peuple dit à Élie : « Vous êtes l'homme de Dieu. » Et la foule dit de Jésus : « Un grand prophète a surgi parmi nous. Dieu lui-même a visité son peuple. »

Toutefois, chers frères, étant connue la divine puissance de Jésus, il n'y a rien qui puisse nous étonner dans le miracle de Naïm ; mais il y a ce qui doit grandement nous toucher : l'émotion et la compassion du bon Maître.

Or cette émotion et cette compassion, l'Évangile, dit le vénérable Bède, entend les proposer à notre imitation, en les constatant comme il le fait. En effet, chers frères, si à la vue de tant de morts spirituels qui nous entourent, et des larmes amères de la sainte Église, nous n'étions ni émus ni compatissants, ce serait signe que l'esprit de Jésus-Christ n'est pas en nous si nous étions insensibles à ces maux et à ces douleurs, nous n'aurions vraiment en nous que l'esprit maudit de l'Égypte. (Isaïe. XIX. 3.)

Or, en présence du jeune homme sortant du cercueil, « la crainte s'empare de la foule », ajoute l'Évangéliste. Devant une manifestation insolite de la puissance divine, le premier mouvement de l'homme est, en effet, de se troubler ; mais l'admiration et la reconnaissance ne tardent pas à éclater. Entendez la foule de Naïm glorifiant Dieu et criant : « Un grand prophète

s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple. »

Bénie soit cette foule dans son cantique. Il est doux de voir Jésus vengé par la voix du peuple, de la jalousie des Pharisiens. O Jésus, vous nous visitez toujours ; vous daignez ressusciter beaucoup de nos morts et consoler notre mère. Nous aussi, nous élèverons la voix contre les jaloux, et nous dirons pleins de joie : un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

Toutefois, chers frères, ne finissons pas sans nous demander en quel état nous sommes, en celui du mort ou en celui du ressuscité. Si nous étions hélas! dans l'état du mort, jusques à quand fermerons-nous l'oreille à la voix de celui qui nous dit : Levez-vous. Et si, pour notre bonheur, nous sommes dans l'état du jeune ressuscité, la reconnaissance pour cet inappréciable bienfait, nous impose de travailler avec l'Église, par nos prières et par nos larmes, à la résurrection de ceux qui sont encore dans le cercueil du péché. En nous rappelant quelle joie ressentit notre mère, quand nous lui fûmes rendus, soyons heureux de nous employer à lui procurer beaucoup de ces joies. Un concours généreux à l'œuvre du salut des pécheurs sera le meilleur témoignage de notre reconnaissance.

Évangile pour le seizième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens, un jour de sabbat, pour y prendre son repas, et ceux qui étaient là l'observaient. Et voilà qu'un homme hydropique était devant lui ; et Jésus, s'adressant aux docteurs de la loi et des pharisiens, leur dit : Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? et ils ne répondirent pas. Alors lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite : Qui de vous, si son âne ou son bœuf vient à tomber dans un puits, ne l'en retire aussitôt, le jour même du sabbat ? Et ils ne pouvaient répondre à cela. Considérant ensuite que les convives choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole et leur dit : Quand vous serez invités à des noces, ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus considérable que vous, et que celui qui vous aura invité l'un et l'autre ne vous dise : Donnez votre place à celui ci ; et qu'alors vous ne soyez, à votre honte, placé au dernier rang. Mais, quand vous aurez été invité, mettez-vous à la dernière place, afin que celui qui vous a invité vous dise, lorsqu'il viendra : Mon ami, montez plus haut. Et alors ce sera pour vous un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Quarante-septième Homélie

L'hydropique

(Luc. xiv.)

« Jésus étant entré dans la maison d'un des principaux Pharisiens, pour y manger du pain, ceux qui étaient là l'observaient. »

Vous étonneriez-vous, chers frères, que Jésus, pour prendre sa nourriture, aille chez ce Pharisien, au milieu de gens pleins de malice, qui l'observent pour le surprendre? Ah! c'est qu'il y a là des vertus à pratiquer, des idées fausses à redresser et diverses maladies à guérir.

Remarquons, d'abord, avec les Saints Docteurs, que le divin Maître, en acceptant de manger chez ce Pharisien, se donne la joie de pratiquer la pauvrèté qui lui est si chère. Mais de plus, quand il permet ainsi à ses créatures de lui offrir ce qu'elles ne tiennent que de lui, il veut en quelque sorte devenir leur débiteur, pour se donner la satisfaction de les payer ensuite avec abondance. L'hospitalité que reçoit Jésus porte bonheur à ses hôtes. Le repas ne se passe point sans qu'il sorte de sa bouche des leçons conformes aux besoins de ses commensaux, et

aussi aux nôtres, chers frères, car l'horizon du Maître, c'est le monde entier, et ses auditeurs sont tous les hommes.

Quant à cette locution hébraïque : « Manger du pain », elle n'exclut pas tout autre aliment mêlé au pain; cependant, l'auteur inspiré a bien voulu nous signaler la frugalité du divin Maître et nous la recommander; d'autant que si la tempérance n'était pas nécessaire à celui que ne pouvaient atteindre les passions humaines, elle nous est absolument indispensable à nous, pressés de tant de convoitises redoutables qu'on ne dompte que par une sévère sobriété.

« Or, pendant ce temps, les Pharisiens observaient Jésus. » Ils faisaient ce que pratiquent toujours les orgueilleux et les jaloux. Alors, on observait le Maître. Aujourd'hui, on observe ses ministres. Alors, comme aujourd'hui, tout ce qui dépasse ces hommes blesse leur sotte suffisance. Mais, gardons-nous de nous troubler, s'il nous arrive, comme à Notre-Seigneur, de boire à ce calice. Jésus a souffert de l'envie plus que personne, parce qu'il fût supérieur à tous. La vraie grandeur fait toujours des jaloux. Quand les signes de la jalousie vous apparaissent, soyez sûrs que vous êtes sur les traces de quelque talent ou de quelque vertu, et bénissez Dieu. Le divin Maître n'avait pas l'habitude de s'inquiéter de ceux qui l'épiaient, et, pour échapper à leurs pièges, il ne renonçait pas à faire ses œuvres de miséricorde. Il n'y renonçait pas surtout, quand, dans ces œuvres

mêmes, il trouvait l'occasion de reprendre ceux qui le blâmaient sur le point où ils osaient le critiquer.

« Or, il y avait là un homme hydropique. Les Pharisiens connaissaient bien la maladie de cet homme, mais pas du tout la leur propre, dont celle-ci n'était que la figure. L'hydropisie est un feu intérieur qui déssèche les aliments destinés à nourrir celui qui les prend, et produit des eaux très acres qui le dévorent. C'est ainsi que les Pharisiens, s'étant livrés à leur envie brûlante, ayant perdu tout esprit de charité, cherchaient à remplir le vide fait en eux, par d'inutiles observances qui leur causaient une vaine enflûre, Or, comme les humeurs inutiles fermentent dans le corps et le font dépérir, ainsi, la fausse piété des Pharisiens produisait en eux un zèle amer qui les consumait.

Le plus malade en cette occurrence n'était certainement pas l'hydropique de corps, mais les hydropiques de l'âme. L'hydropique spirituel, plus que l'autre, ressent une soif continuelle et croissante. L'orgueil et la jalousie, comme toutes les autres incontinences, ne disent jamais : assez.

« Or, l'hydropique se tenait devant Jésus. » Mais il ne disait rien, ne demandait rien, comme s'il n'eut pas senti son mal. Ah ! comme c'est bien là l'image de ces hommes, pleins d'eux-mêmes et ne se croyant jamais fautifs en quoi que ce soit. L'état silencieux et presque hébété du malade, nous représente bien ces orgueil-

leux qui ne veulent pas croire au mal qui les ronge, qui ne désirent et ne demandent rien, et ne s'aident en rien pour sortir de leur état. La plus terrible punition de ces superbes, c'est de n'avoir pas horreur de leur misère et de n'en pas chercher la guérison. Heureusement, pour les hydropiques de tout genre, le divin Maître daigne prendre les devants avec eux.

Cependant, Jésus, par une délicate condescendance, pour disposer ceux qui le regardent, et, comme pour les associer à l'œuvre qu'il prépare, leur dit : « Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? » Mais eux, peu sensibles à la considération que leur montre le Maître, gardent le silence. Dès lors, Jésus n'a plus qu'à faire le miracle qu'il veut. Vous avez bien voulu, Seigneur, préparer la voie à votre parole et à votre soleil. Que votre soleil brille. Tant pis pour les routes qui demeurent volontairement obstruées et pour les yeux qui refusent la lumière. Les malheureux ne doivent pas souffrir de la résistance du jaloux. Qu'elle passe la bonne miséricorde ! Jésus donc « s'approche de l'hydropique, le prend par la main et le renvoie libre de toute infirmité. » O bon Jésus, daignez vous approcher aussi de nos hydropiques spirituels, leur prendre la main et les renvoyer libres de toutes leurs iniquités.

Mais le divin Maître, voyant bien, au silence des Pharisiens, que ces scrupuleux observateurs du Sabbat désapprouvaient ce qu'il venait de faire, leur dit : « Qui de vous, si son âne ou

son bœuf vient à tomber dans un puits ne se hâte de le retirer, même le jour du sabbat? » En quelle inconséquence la passion ne fait-elle pas tomber ces hommes! Ils croient pouvoir sauver un animal en ce jour sacré; et ils désapprouvent qu'on sauve un homme. Ce que l'intérêt rend légitime, la charité, paraît-il, n'est pas suffisante pour le légitimer. L'intérêt personnel tient plus de place en leur cœur que la bonne charité. Accomplir la lettre de la loi, c'est nécessaire à leur vanité; en respecter l'esprit qui est la loi même, cela gênerait leurs penchants. Saint Augustin nous assure qu'ils ne se privaient en aucune sorte de plaisirs dissipants et même corrupteurs.

Cependant, s'il faut s'abstenir d'œuvres serviles le jour du sabbat, c'est afin que, débarrassé du soin des affaires temporelles, l'homme puisse se livrer tout entier aux spirituelles. Dès lors peut-on imaginer rien de plus servile que les œuvres mauvaises auxquelles ces orgueilleux se livrent? Le péché est bien autrement contraire au Sabbat que le travail. Le travail n'est point un mal en soi. Le péché l'est essentiellement. Aussi les Juifs s'attirent-ils cette admonestation sanglante : « Vos Sabbats sont des Sabbats menteurs. *Sabbata mendacia.* »

Dieu veuille, chers frères, que le raisonnement du Maître ne soit pas la condamnation de beaucoup de chrétiens! Combien ne s'en trouve-t-il pas qui croient faire assez en cessant les travaux corporels, ce qui est la lettre de la loi,

sans se préoccuper des travaux spirituels, qui en sont l'esprit! Combien même qui, à la place de ces œuvres serviles, mais innocentes en elles-mêmes, qu'ils suppriment, en substituent de mondaines ou de criminelles! A ceux-là aussi le Seigneur peut dire : « Vos Sabbats sont des Sabbats menteurs. » Mais quel langage faudrait-il donc tenir à ceux qui n'observent ni la lettre ni l'esprit de la loi, qui, dans la première moitié du jour, se livrent à des travaux abrutissants, et dans la seconde moitié à des plaisirs plus abrutissants que les travaux? « Mais les Juifs, ajoute l'Évangéliste, ne pouvaient rien répondre aux paroles du Maître. » Et tant d'autres qui leur ressemblent ou qui les dépassent dans leurs profanations ne le pourront pas davantage.

Puissions-nous, chers frères, prendre bien garde. C'est une des grandes habiletés du démon de faire tomber dns le mépris le grand jour du Seigneur (*Deriserunt Sabbata ejus.* Thren. 7.) Ses suppôts affirment hautement leur dessein « de faire cesser sur la terre, les jours de fête de Dieu. » (Ps. 73.) Et ils sont bien dans leur rôle, car toute vérité et toute vertu s'en vont lorsque le jour du Seigneur perd son empire. La barbarie alors arrive à grands pas. Les chefs des peuples ont peu l'air d'y songer. Mais en n'y songeant pas, ils se préparent des responsabilités redoutables. O Seigneur, daignez nous conserver dans le respect et dans l'amour de votre jour sacré. Si le mépris dans lequel les peuples le tiennent est la mesure de leur déca-

dence, le respect et l'amour qu'ils lui portent est aussi celle de leur ascension dans la vertu et la civilisation.

« Mais le divin Maître voyant comme les invités choisissaient les premières places, leur dit : « Quand vous serez invités à des noces, ne vous mettez point à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés, quelqu'un de plus considérable que vous, et que celui qui vous aura invités tous les deux ne vienne vous dire : cédez la place à celui-ci, et qu'alors vous n'ayez la honte d'être mis à la dernière place. »

Le monde est plein de gens présomptueux qui s'estiment plus que tous, et se croient dignes de ce qu'il y a de mieux en tout. C'est là une grande erreur de leur esprit. Mais de plus dans leur aveuglement, ils se hâtent et se pressent aux premières places, et c'est là une faute qui la plupart du temps doit être expiée bientôt. Il est rare que la présomption n'appelle pas des humiliations. Le monde, en effet, est rempli aussi de jaloux, qui ont grand peine à supporter le vrai mérite, et qui supportent encore moins la présomption et la fatuité. Les mondains sont trop superbes pour supporter les superbes qui leur prennent une place convoitée. Ils sont trop présomptueux pour souffrir des présomptueux qui leur barrent le passage. Une impitoyable sévérité poursuit ceux qui se hissent au premier rang. On les force bientôt à céder la place à d'autres, et ils s'en vont, le rouge au front, servant de jouet à des foules moqueuses; et la dernière

place n'est pas même un abri contre le mépris universel.

Mais pouvons-nous supposer, chers frères, que le divin Maître, en cette parabole des noces, ait voulu simplement donner aux assistants des leçons d'une civilité et d'une prudence humaines? Est-il admissible qu'Il ait voulu dire uniquement : « Soyez polis, ne montez pas sans être invités à le faire; soyez prudents, ne montez pas de peur d'être invités à descendre? » Ah! certes le Seigneur Jésus ne dédaignait pas les convenances communes; mais il en cherchait de plus hautes; seulement, pour être mieux compris, il se servait des premières afin d'atteindre plus aisément les secondes.

Nous sommes tous invités, chers frères, à des noces illustres entre toutes; aux saintes noces de la grâce et de la gloire. Et certes, s'il y a des règles à garder dans les festins que donnent les hommes, il y en a à plus forte raison, dans les festins servis par Dieu. Or donc, quelles règles suivons-nous dans la place à prendre à la table de la grâce et de la gloire?

Beaucoup disent : Je puis venir me mettre en bon lieu, m'asseoir aussi haut et plus haut que tels et tels. Je ne fais pas tout ce qu'ils font; mais tout ce qu'ils font est-il nécessaire? Le nécessaire, je le fais comme eux, aussi bien qu'eux, mieux qu'eux. Je ne descends pas à ces minuties qui les occupent et les dominent ; mais ces minuties que sont-elles? Ce sont choses d'esprits étroits. Dieu est grand. Il ne regarde

pas si bas. Je tiens les grandes lignes de l'honnêteté et de la justice. Certainement cela suffit à Dieu, au temps et à l'éternité.

La présomption, avons-nous vu, est insupportable dans les choses du monde, ne l'est-elle pas davantage dans les choses divines? Les hommes ne la tolèrent pas; Dieu pourrait-il la souffrir?

D'abord, il n'est pas rare que cette honnêteté et cette justice ne soient qu'un manteau de parade; mais si elles sont vraies l'une et l'autre, le pompeux étalage qu'on nous en fait n'accuse-t-il pas un détestable orgueil que Dieu ne saurait supporter? Aussi entendez le Seigneur : « Si vous vous élevez comme l'aigle, et si vous portez votre nid au-dessus des astres, je vous en arracherai. Que toutes les forêts de la terre, sachent que moi, le Seigneur, j'ai humilié le bois orgueilleux et exalté celui qui était humble. » (Ezéchiel. 17. 24.)

Il y a donc grand danger, dit saint Bernard, à se préférer à quelqu'un. Il n'y en a aucun à ne se préférer à personne. Si vous entrez par une porte trop basse, vous incliner ne sera d'aucun inconvénient; mais il peut être dangereux de ne pas le faire. « Ne vous élevez donc pas dans les pensées de votre âme comme le taureau, dit le Sage, de crainte que votre vertu soit écrasée par votre folie, et que vous soyez abandonné comme un bois mort dans le désert. » (Eccl. VI. 2.) Mettez-vous donc toujours à la dernière place. Si c'est la vôtre, vous vous serez fait justice et ne courrez aucun risque

d'être humilié. Si ce n'est point celle qui vous est due, le Maître ne manquera pas de vous honorer devant tous les assistants et de vous dire : Mon ami, montez plus haut. L'humiliation ne saurait manquer à l'orgueilleux, ni l'exaltation à l'humble.

Mais, est-il juste de se mettre au-dessous de tous? Sommes-nous si méchants qu'il n'y ait pas de plus méchants hommes que nous? Dieu est le seul juge de tous. Le devoir de chacun est de s'humilier en se mettant au-dessous des autres, et non d'humilier les autres en se mettant au-dessus d'eux. Or, ce devoir est facile à remplir. Quand il s'agit des autres, regardons à leur noble caractère d'homme et de chrétien, et il ne nous en coûtera pas de les respecter. Fermons en même temps les yeux sur leurs péchés que Dieu seul a le droit de juger. Et, lorsqu'il s'agit de nous, ah! ne regardons, ni à nos qualités, ni à nos vertus qui nous viennent de la bonté divine, mais à nos péchés qui sont, hélas! bien notre ouvrage, et il nous deviendra facile de nous tenir dans l'humilité.

Ah! chers frères, si belles sont les noces qui nous sont offertes, si magnifiques les divins banquets de la grâce et de la gloire, que les saints en ont été épris d'un immense amour, et ont nourri l'ambition d'y occuper les places les meilleures. Heureux, si nous ne parvenons à partager cet amour et cette ambition! Mais, se regardant avec raison comme indignes de tels honneurs et de tels bonheurs, ils se sont plongés

dans leur néant, s'estimant trop heureux avec le roi prophète de la dernière place dans la maison du Seigneur. Puissions-nous imiter leur humilité, afin de participer à leur félicité. Faisons-nous toujours sincèrement les derniers, laissant au Maître, si nous le méritons, de nous dire un jour devant ses anges et ses saints : Mon ami, montez plus haut. Ainsi soit-il.

Evangile pour le dix-septième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, les pharisiens vinrent trouver Jésus, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, l'interrogea pour le tenter : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. Et voici le second, qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. Or, les pharisiens étant assemblés, Jésus les interrogea en ces termes : Que vous semble du Christ ? De qui est-il le fils ? De David. répondirent-ils ? Comment donc, leur dit-il, David, qui était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-ce son fils ? Personne ne put lui répondre. Et depuis ce jour-là nul n'osa l'interroger.

Quarante-huitième Homélie

Le Grand Commandement

(Math. xxii.)

Les Sadducéens étaient les matérialistes de ce temps-là. Jésus avait réduit à néant leurs doctrines. Les Pharisiens, espérant être plus heureux, l'un d'eux lui dit : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? Question étrange de la part d'un docteur! Si elle est sérieuse, quelle est la science de ce savant? Si elle n'est qu'insidieuse, quelle est son habileté? Le Docteur peut-il espérer que Jésus sera plus embarrassé avec lui qu'avec les Sadducéens? La malice inspirait manifestement cet homme, puisque l'Évangile dit que le Docteur parlait à Jésus pour le tenter. Il ne se pouvait, en effet, qu'il ignorât le plus grand commandement de la loi. Seulement, il comptait que Jésus y ajouterait quelque chose qui le compromettrait.

Mais toute finesse humaine, aux prises avec la sagesse divine, est bien courte. Les Sadducéens et les Pharisiens de tous les temps en feront toujours l'humiliante expérience. Ils ne sauront, d'ailleurs, étaler jamais que des difficultés déjà mille fois résolues, qui prouveront

leur malice toujours et quelquefois aussi leur ignorance.

Le Docteur a demandé quel est le plus grand commandement de la loi. Jésus lui répond : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. » Noble matière présentée à l'étude du Docteur et à la nôtre.

Et d'abord : « Vous aimerez. » L'amour est le fond de la nature humaine; c'est le sentiment qui domine l'homme et le conduit. L'amour est le premier ressort de tous ses mouvements. C'est à son amonr qu'on le reconnaît et qu'on peut le juger. L'homme n'est bon ou méchant que par l'amour dont il est possédé !

Donc « vous aimerez. » Mais qui aimerez-vous? Tant de créatures s'offrent à vous et sollicitent votre amour ! Jésus va tout de suite au Principe, car là est la plus belle beauté et la plus pressante sollicitation. Devant l'homme se pose avant tout le plus grand et le meilleur des êtres, Dieu. Et il est manifeste qu'au meilleur et au plus grand, il faut le premier et le plus fort de nos sentiments ; celui qui lui donne sur nous le plus bel empire : l'amour. « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

Mais comment l'aimerez-vous ? « De tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. » Voilà tout à la fois la manière et la mesure de l'amour.

Ces expressions diverses n'ont pas toutes le même sens. Toutefois « il ne faudra pas te tour-

menter, chrétien, dit Bossuet, pour distinguer la vertu de chacune de ces paroles. Il faut surtout entendre que le langage humain, étant trop faible pour exprimer l'obligation d'aimer Dieu, le Saint-Esprit a ramassé tout ce qu'il y avait de plus fort pour nous faire entendre qu'il n'y a rien dans l'homme, que l'homme puisse se réserver. Comme Dieu est unique, il faut l'aimer uniquement. Comme Dieu est parfait, il faut l'aimer parfaitement. Comme Dieu est infini, il faut l'aimer, si c'est possible, infiniment.

Dans leur ensemble, ces expressions veulent dire qu'il faut rapporter à Dieu toutes nos facultés. Toutefois, chacune de ces paroles a un sens propre qu'il importe d'étudier.

Et d'abord : « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur? » « Dieu est jaloux, dit l'Écriture. » La jalousie est un défaut dans la créature, parce qu'elle lui fait convoiter ce qu'elle n'a pas droit d'avoir. Mais en Dieu, elle est une perfection. Dieu exige ce qui est son droit rigoureux et qu'on ne peut jamais lui refuser sans injustice. Il veut tout le cœur, c'est son droit. Il le veut surtout pour le bien de sa créature dont cet amour est la gloire. Aussi, daigne-t-il lui apprendre que ne pas l'aimer, c'est la mort. « Leur cœur est divisé, dit le Prophète, ils périront. » (Osée. x. 2.) Oh! mon Dieu! Que cette parole fait trembler! Quand vous avons-nous donné tout notre cœur? N'y a-t-il pas toujours, dans ce cœur infidèle, des places envahies par la créature? S'il y a quelque chose que nous ne puissions perdre

sans souffrir, n'est-ce pas un signe que notre cœur est divisé? On ne souffre pas de la perte de ce qu'on n'aime pas. Est-il possible, ô mon Dieu, que nous osions diviser ce cœur déjà si étroit entre vous et des choses de néant?

Ah! ce partage, si nous le faisons, est d'une souveraine injustice; le fini peut-il entrer en comparaison avec l'infini? Il est d'une profonde ingratitude, car si belle et si bonne que soit la créature, nous est-elle meilleure que Dieu qui nous est tout? Il est pour nous un immense malheur, car Dieu est le seul bien que l'homme puisse posséder réellement et toujours. Tout autre lui sert à peu et lui est bientôt ravi. Sa condition, c'est d'avoir Dieu ou rien. L'amour de Dieu est le seul qui parvienne à la possession tranquille et permanente de son objet. Que je vous aime donc, ô mon Roi et que je vous aime de tout mon cœur!

« Vous aimerez Dieu de toute votre âme. » L'âme, dit saint Thomas, s'entend principalement de la volonté. C'est, en effet, le propre du véritable amour d'opérer la fusion des volontés. Nous devons aimer Dieu au point de ne vouloir que ce qu'Il veut. Celui qui aime Dieu de toute son âme ne cherche plus son plaisir propre, mais celui de Dieu. Il dit comme le Seigneur Jésus : « Je ne cherche point ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » (J. VIII. 49.)

Quand la volonté est tout à Dieu, on le cherche volontiers dans toutes ses pensées, dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions. Tout est

dirigé en vue de lui plaire. « L'homme ne sait pas vivre sans ce qu'il aime. Ce que j'aime, je le regarde volontiers. Je pense volontiers à ce que j'aime. Je fais avec empressement tout ce qui plaît à ce que j'aime. » Ainsi, parle saint Thomas. L'amour fait aimer jusqu'à la douleur pour l'objet aimé. « Les apôtres allaient pleins de joie, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. » (Act. v. 4.)

Ah! frères! Si Dieu réclame, comme preuve d'amour, l'abandon de notre volonté, n'hésitons pas. Ne la tenons-nous pas de Lui cette volonté comme toutes nos autres facultés? Si notre être tout entier lui appartient et lui doit revenir, pourquoi pas notre volonté comme tout le reste? Notre personnalité se manifestant surtout par notre volonté, nous la lui devons bien cette volonté. Et, puisque notre volonté représente notre âme, c'est vraiment aimer Dieu de toute notre âme que de lui donner notre volonté.

Mais, sachons bien que c'est plutôt la soumission de la volonté que les tendres mouvements du cœur qu'il faut à Dieu. Ces mouvements, sans doute, prouvent beaucoup; mais l'accomplissement des volontés du Dieu qu'on aime prouvent davantage. Songeons donc à obéir à Dieu, allant et venant, dans notre repos et dans notre travail. Ce que produit inévitablement le véritable amour de Dieu, c'est un inviolable attachement à sa loi qui est sa volonté. Celui qui aime Dieu ne manque à rien des commandements de Dieu.

« Vous aimerez Dieu de tout votre esprit. » L'esprit, d'après saint Augustin, c'est l'intelligence, d'après saint Thomas, c'est la science. Mais c'est l'un et l'autre à la fois : le contenant et le contenu. Dieu veut que nous lui rapportions toute notre intelligence et toute notre science. L'intelligence et la science deviendraient de faux biens et nous seraient funestes, s'ils n'étaient consacrés à Dieu, leur plus noble objet.

Or, l'intelligence fait son œuvre en pensant à Dieu, en cherchant Dieu, en étudiant Dieu. Est-ce ainsi que je vous aime, ô mon Dieu? Mais si je vous aime de toute mon intelligence, d'où vient que je pense si rarement à vous, que je vous recherche si peu, que je montre si peu de goût pour étudier vos grandeurs et vos bontés? Et, s'il m'est si difficile de faire toutes ces choses, comment puis-je prétendre vous aimer de tout mon esprit? Ah! Seigneur, si vous ne daignez captiver vous-même cet esprit volage, y pourrai-je jamais parvenir?

Toute intelligence a sa science, grande ou petite. Mais grande ou petite, on la doit à Dieu telle qu'elle est. Au reste, celle qui a Dieu pour principe et pour fin est toujours grande et toujours bienfaisante. Elle mène à la possession de la vérité et de la félicité. Elle est le fruit béni des travaux de l'intelligence, le noble capital acquis par elle en ses laborieuses investigations. Si l'intelligence est en nous ce qui cherche, la science est ce que nous avons trouvé en cher-

chant. Dès lors, ce que nous avons trouvé et qui compose le haut domaine de notre intelligence, doit manifestement se rapporter à Dieu. Nous l'avons acquis par le moyen de l'intelligence que nous tenons de Lui et des lumières répandues dans le monde qui est son ouvrage; nous lui devons donc l'hommage du produit comme du producteur. Or, aimer Dieu de toute notre science, c'est la faire remonter à Lui, la lui consacrer, nous servir d'elle pour le mieux connaitre, le mieux louer et l'aimer davantage.

Est-ce là ce que nous faisons, ô mon Dieu? Ah! que de science vaine! Que de science orgueilleuse! Préservez-nous de ces égarements, Seigneur. Faites que nous vous aimions de toute notre intelligence, de toute notre science, de tout notre esprit enfin, comme nous le devons.

Aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit, c'est donc lui donner toutes nos pensées, toutes nos volontés, toutes nos affections, et, par conséquent, c'est vraiment la perfection de l'amour. Oui certainement. Mais le parfait amour est-il de ce monde où l'or n'est jamais sans alliage? Hélas! non. Toutefois, il y a quelque chose qui est de ce monde et qui suffit à contenter Dieu, c'est de tendre sans cesse à cet amour jusqu'à ce que notre âme respire dans l'amour comme la poitrine dans l'air.

Certains prétendent que ce précepte est difficile à accomplir. Ils disent : c'est beaucoup et se

figurent qu'il y a de grandes violences à se faire. Comme vous vous trompez, ô mondains ! Il est beaucoup plus difficile d'arriver à l'or et au bonheur que vous cherchez si avidement, qu'à la charité. L'or et le plaisir, malgré vos désirs et vos labeurs, il n'est pas sûr que vous les trouviez, ni surtout que vous les gardiez ; mais Dieu vous l'aurez quand vous voudrez, et vous pourrez le garder tant qu'il vous plaira. (Aug.)

Le précepte, certes, n'est ni au-dessus de nous, ni loin de nous. Il ne te faut, ô chrétien, pour l'accomplir, ni passer les mers, ni monter jusqu'au ciel. « Rien, dit Bossuet, n'est plus proche du cœur que le cœur même. Et ce précepte d'aimer, qui est le précepte du cœur, est vraiment fort proche de nous. Si je veux donner l'aumône, exercer des œuvres de miséricorde, il me faut sortir. Si je veux me réconcilier avec mon ennemi, il faut le chercher. Si je veux chanter des Psaumes, il faut au moins ouvrir la bouche. Mais pour aimer, que faut-il, sinon aimer ? O mon Dieu, que ce précepte est près de moi ! Qu'il est facile ! Remplis-le donc, ô mon cœur, remplis-le. »

Mais, d'autres, au contraire, croient aimer Dieu autant qu'il le faut. C'est qu'ils ne connaissent point Dieu et s'estiment beaucoup trop eux-mêmes, mettant un prix très exagéré au peu qu'ils font. Et d'autres croient aimer Dieu autant qu'ils sont capables d'aimer, et, ceux-là, ne le connaissent pas non plus et s'ignorent eux-mêmes. Sans doute, ô mon Dieu, l'homme

ne vous aime jamais autant que vous méritez d'être aimé ; mais jamais non plus il ne vous aime autant qu'il est capable de le faire. Notre amour, si nous le voulons, peut toujours grandir comme la flamme qu'on attise. Il ne nous manque que d'attiser notre amour par le souvenir des bienfaits de Dieu.

Notre-Seigneur daigna ajouter : « C'est le plus grand et le premier commandement. » Le plus grand certainement, puisqu'il regarde la majesté incomparable. Le premier aussi, puisqu'il a pour objet l'être premier et unique. Le plus grand et le prémier tout ensemble, car il est le principe de tous les autres. L'amour de Dieu est la source où toutes les vertus prennent naissance et accroissement ; la citadelle qui les garde toutes, quand nous les avons acquises. Elevons-nous donc vers Dieu par le plus grand et le plus généreux amour.

Les Pharisiens ont demandé quel est le plus grand commandement de la loi. Le divin Maître a bien voulu répondre ; mais Il a trouvé bon d'aller plus loin que ne réclamait la demande. « Le second commandement est semblable au premier, ajoute-t-il : Vous aimerez le prochain comme vous-même. » Ah ! comme la leçon portait bien ! Tout le monde sait que ces orgueilleux étaient pleins de mépris pour les petits et les pauvres.

Il faut donc aimer le prochain ; c'est une loi comme celle d'aimer Dieu. Mais si Dieu demande tout amour, comme nous l'avons vu,

comment est-il prescrit aussi d'aimer le prochain ? Si Dieu prend tout, que restera-t-il pour nos frères? Nous commander d'aimer le prochain, n'est-ce pas nous dire de partager notre cœur, après nous avoir affirmé que Dieu ne supporte pas de partage?

Écoutez, chers frères : cet amour n'est pas un partage, mais une suite de l'amour de Dieu. L'amour du prochain n'ôte rien à Dieu. Loin d'être une diminution de cet amour, il en est l'extension. L'amour du type s'étend à son image. L'amour du prochain remonte à Dieu, son auteur comme le nôtre. Or, le prochain, c'est pour nous tout homme vivant. Le juif ne l'entendait pas ainsi ; mais son erreur était aussi contraire à la nature qu'à l'Évangile. Puisque nous sommes tous venus du même père, que nous avons tous la même nature humaine, nous sommes tous frères manifestement, et par conséquent le prochain les uns des autres.

Quant à l'Évangile, il a formellement banni toutes ces distinctions orgueilleuses de Juif et de Gentil, de Grec et de barbare. Aussi, le divin Maître n'emploie pas les mots de parent, d'ami, de concitoyen dont les significations sont restreintes, mais celui de prochain qui s'entend de tous ceux qui nous touchent par la communauté de nature. Et c'est le prochain ainsi entendu qu'il faut aimer.

Mais, comment le devons-nous aimer? Jésus l'a dit : « comme nous-même. » Et nous voilà par ce seul mot, élevés à la perfection de l'a-

mour fraternel; car vous n'ignorez pas, chers frères, de quel amour nous nous aimons nous-même en tout.

Le premier commandement ne dit pas : vous aimerez Dieu comme vous-même, car il faut l'aimer plus que soi. Le second ne dit pas non plus : vous aimerez le prochain de tout votre cœur, car cet amour, qui est un transport de l'âme hors d'elle-même, selon Bossuet, est un amour réservé à Dieu, mais il dit : vous aimerez le prochain comme vous-même. L'amour de Dieu est un amour, de sujétion et de dépendance; l'amour du prochain est un amour d'égalité et de société. Or, par l'amour dont vous vous aimez, vous vous souhaitez tous les biens. Votre amour du prochain doit aller jusqu'à les lui souhaiter pareillement.

Mais ce prochain, est-ce pour nous, est-ce pour lui-même qu'il le faut aimer? Si nous l'aimions pour nous, ce serait de l'égoïsme ; si c'était pour lui-même qu'il le fallût aimer, ce serait quelquefois bien difficile, tant peu aimable et si peu bon il nous apparaît: mais, c'est pour l'amour de Dieu. Aussi, le précepte devient dès lors très facile à accomplir, Dieu est toujours aimable et toujours bon et toujours digne d'être aimé.

Vous voyez par là, chers frères, qu'il faut se garder d'aimer le prochain par inclination, par sympathie, par intérêt, par vanité, ce serait loin de la charité. Toutes ces choses sentent l'égoïsme. L'amour du prochain pour Dieu est un

amour désintéressé; un amour qui s'élève au niveau de l'amour de Dieu. La vertu qui nous fait aimer le prochain pour Dieu est la même qui nous fait aimer Dieu pour Dieu.

Vous demanderez peut-être le moyen d'arriver à aimer le prochain comme soi-même. Pour cela, il faut d'abord sortir de soi, en aimant Dieu plus que soi-même L'amour, une fois dans sa source, se purifiera, s'accroîtra et se répandra avec égalité sur le prochain. Nous l'aimerons en société, comme notre frère, et non par domination, comme notre inférieur, ni par humiliation, comme notre supérieur.

Puisqu'il en est ainsi, dit Bossuet, et que nous devons aimer le prochain comme nous-même, lorsque la possession d'un bien particulier nous divise, gardons-nous d'en aimer moins notre frère, car ce bien a beaucoup moins d'importance pour nous que la charité. Mais, si j'aime mon frère comme moi-même, comment suis-je si insensible à ses maux? Comment cette tristesse quand il arrive à la prospérité? Ah! Seigneur, ne suis-je pas bien loin, hélas! de la charité? La nature cherche mille excuses dans ses goûts ou dans ses antipathies. Et qu'importent ces choses? « Aimer les hommes, parce qu'ils sont justes, ou afin qu'ils le deviennent, c'est vraiment aimer le prochain comme soi-même et l'aimer sans danger. » (S. Augustin.)

Or, « ce commandement, ajoute le divin Maître, est semblable au premier. » Remarquez, chers frères, qu'il ne peut être ici question d'un

amour naturel toujours bien inférieur, si pur et si désintéressé soit-il ; mais de l'amour de charité qui fait aimer le prochain en Dieu. C'est cet amour qui est semblable à l'amour de Dieu. C'est le commandement de cet amour qui est semblable au commandement de l'amour de Dieu. « L'homme étant créé à l'image de Dieu, dit saint Thomas, c'est Dieu lui-même qu'on aime, en son image. On aime l'image à cause de celui qu'elle représente. L'objet des deux commandements est, pour ainsi dire, le même. D'un côté, c'est Dieu ; de l'autre, l'homme fait à la la ressemblance de Dieu et digne d'amour à cause de cette ressemblance. Il est donc vrai que le second commandement ressemble au premier et doit être accompli pareillement.

Ah ! combien la dignité du prochain nous paraît grande, puisque l'obligation de l'aimer est semblable à celle d'aimer Dieu ! Ces deux préceptes marchent presque de pair à la tête des autres commandements ; le premier est le modèle du second, et la vertu qui nous fait aimer le prochain pour Dieu est vraiment la même qui nous fait aimer Dieu pour lui-même. Dès lors, il ne saurait donc y avoir lieu, ni à la haine, ni à l'éloignement. Bien plus, avec quelle pureté, avec quelle perfection ne nous faut-il pas aimer le prochain dans qui Dieu veut être aimé !

Au reste quand on sait l'amour que Dieu a daigné avoir pour les hommes, il ne faut pas s'étonner qu'il ait mis ces deux amours sur la même ligne et qu'Il les ait faits inséparables.

Ils s'aident l'un l'autre, et l'un mène à l'autre. L'amour de Dieu rend facile l'amour du prochain, sa chère image; et l'amour du prochain, s'il était possible sans l'amour de Dieu, conduirait vite à l'amour de Dieu, car si l'on aime l'image imparfaite et qui passe, comment n'aimerait-on pas le modèle parfait et qui demeure?

Enfin Jésus ajoute : « Dans ces deux commandements sont renfermés toute la loi et les prophètes. » En effet, tout est dans la charité. Celui qui aime Dieu évite tout ce qui déplaît à Dieu et s'empresse à tout ce qui lui est agréable. Celui qui aime le prochain se garde de tout ce qui peut lui nuire et court volontiers à ce qui peut le servir. « Celui qui a la charité accomplit donc toute la loi. »

Ainsi, ô mon Dieu, grâce à votre bonté, l'homme voit, en quelques mots, tout ce qu'il doit, et à vous, son Maître, et aux créatures ses sœurs. Merci d'avoir ainsi tout réuni en un seul point. Sans avoir à chercher, nous tenons tout. Béni soyez-vous à jamais et rendez-nous fidèles à ces deux amours, qui ne sont vraiment qu'un seul amour.

Évangile pour le dix-huitième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus étant monté dans une barque, repassa le lac et vint dans la ville. Et voilà qu'on lui présenta un paralytique étendu sur un lit. Et Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Aussitôt quelques-uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes : Celui-ci blasphème. Mais Jésus, ayant vu leurs pensées, leur dit : Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé, ou de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il alors au paralytique, prenez votre lit et allez dans votre maison. Le paralytique se leva et alla dans sa maison. A cette vue, le peuple fut saisie de crainte et rendit gloire à Dieu qui avait donné une telle puissance aux hommes.

Quarante-neuvième Homélie

Le paralytique

(Math. IX. 1.)

« En ce temps là, Jésus, montant dans une barque, passa le lac et vint dans la ville. Et voici qu'on lui présenta un paralytique couché sur un lit. » C'était une belle œuvre de miséricorde qu'accomplissaient ces hommes, et une œuvre laborieuse car le transport d'un paralytique n'est point aisé. C'était en même temps un grand acte de foi en la puissance et la bonté du Seigneur Jésus. Aussi quand la peine à prendre est grande, le mérite qui en ressort est grand. Plus l'œuvre était pénible, dit saint Thomas, plus elle faisait briller la foi et la charité de ces hommes. Toutefois, ajoute saint Jean Chrysostôme, la peine est moins grande que la délectation procurée par le bienfait. Le travail pour le mal donne de grandes fatigues. Le travail pour le bien ne coûte pas beaucoup. Rien de plus laborieux que l'iniquité et l'impiété. Rien de plus doux que la pratique de la charité.

Mais se pouvait-il que la foi et le dévouement de ces hommes ne trouvassent point la route du cœur de Jésus? Aussi le divin Maître s'e..:-

pressa de dire au paralytique : « Mon fils, ayez confiance. » Oh ! bonté de Jésus ! Il appelle fils ce pauvre malheureux, pris dans tous ces membres, cet infortuné que les prêtres de Moïse auraient méprisé et refusé de toucher. Mais cette bonté n'abaisse certes point celui qui la pratique. Et combien elle élève celui qui en est l'objet ! Très douce est la charité pour le misérable qu'elle visite, très glorieuse pour celui qui la porte dans son cœur et la répand sur ceux qui souffrent ! Dieu veuille que nous sachions imiter cette bonté de Jésus ! Un vain orgueil et une délicatesse mal entendue ne nous font-ils pas voir trop facilement une humiliation dans la miséricorde qui fait bon accueil à ceux qui souffrent, qui les relève et les soulage avec tendresse ? Mais si nous détournons les yeux du spectacle de la misère et des misérables, l'esprit de Jésus-Christ pourrait-il être en nous ? Et si Dieu détournait aussi ses regards de nos infirmités diverses, que deviendrions-nous, hélas ! et que ferions-nous ?

Nous pouvons imaginer, sans avoir à le dire, quelle était l'émotion du pauvre paralytique, qui se disait, sans aucun doute, Jésus voudra-t-il me regarder et avoir pitié de moi ? Ce Jésus, qu'on dit si puissant, daignera-t-il s'occuper de ma misère ? Et voilà que Jésus, sans le faire attendre, répond à toutes ses inquiétudes par ces premiers mots : « Mon fils, ayez confiance. » Oh ! la ravissante parole quand c'est le miséricordieux Jésus qui la prononce ! Se peut-il

qu'une merveilleuse guérison ne vienne la couronner? La confiance est du reste une condition de guérison pour les corps et les esprits malades. Le défaut de confiance imprime en l'homme une tristesse et une langueur qui contrarient l'effet des remèdes donnés au corps, et gênent singulièrement les élans de l'âme. Ah! ayons confiance, malades de toute sorte. Quelle que soit la gravité de notre état, la puissance et la bonté de notre médecin dépassent de beaucoup nos infirmités.

Voyez, en effet, ce qui arrive. Après cette parole si douce de Jésus : mon fils, ayez confiance, voilà que le bon Maître dit au paralytique : « Vos péchés vous sont remis. » Absolument comme s'il n'avait fallu que cette confiance pour obtenir le pardon. Avez-vous jamais entendu une prédication plus éloquente de la confiance que doit avoir le pécheur?

Cependant, ô Jésus, daignez permettre une observation à ceux qui vous écoutent. Malgré toute votre bonté, vous semblez ne pas tenir compte de la demande qu'on vous adresse. Vous n'accordez pas la guérison corporelle qu'on désire, et vous en donnez une qu'on ne réclame pas, et dont, sans doute, on ne soupçonne pas même l'importance.

Chers frères, nous ne savons pas toujours ce qu'il est meilleur de demander, mais Dieu sait ce qu'il est meilleur d'accorder. C'est ce qui fait que souvent des prières qui nous semblent stériles, nous valent cependant des grâces que nous ne demandions pas et qui sont bien autrement

précieuses que celles qui faisaient l'objet de nos supplications. Dieu exauce toujours ses enfants. Dans sa sagesse, Il nous accorde les secours les plus en rapport avec nos nécessités. Ici pourtant Jésus veut bien guérir le paralytique, comme nous l'allons voir ; mais Il trouve à propos de commencer par guérir son âme.

Il y a, entre les maladies de l'âme et celles du corps, une liaison intime. L'union de l'âme et du corps est si profonde que l'un n'est pas frappé sans l'autre. Et, comme dans l'homme, c'est l'âme qui a l'initiative, c'est elle qui la première reçoit les coups. Ce qui afflige le corps n'est que le contre-coup de ce qui atteint l'âme. Dans le principe, le péché fut la cause de la maladie et de l'infirmité, comme de tous les autres maux. Aujourd'hui bien souvent il en est ainsi encore. C'est le péché qui précipite les hommes en de nombreuses infirmités. « L'homme qui pèche en face de Celui qui l'a fait, tombera dans les mains du médecin, dit la Sagesse. » (Eccl. XXXVIII. 15.) « Les fléaux abondent sur la tête du pécheur. » (*Multa flagella peccatoris.*) Peut-on indiquer plus clairement la source des maux qui affligent le corps de l'homme?

Cela ne veut pas dire, cependant, que tout homme qui souffre a péché, ni que tout homme qui ne souffre pas soit innocent ; mais ce sont là des exceptions providentielles à une règle manifeste. Antérieurement toujours et présentement quelquefois les infirmités humaines ont leur source dans le péché.

Dès lors, il ne faut pas s'étonner que Jésus, voulant guérir le paralytique, aille d'abord chercher le mal en sa racine. Un médecin vulgaire n'attaque le mal qu'à la surface et le laisse subsister. Le vrai médecin l'attaque dans son fond et en triomphe.

Aussi, chers frères, s'il nous arrive de tomber dans la maladie ou l'infirmité, empressons-nous de sonder notre cœur, et d'aller, jusqu'en ses profondeurs, voir s'il n'y pas une cause à ces maux. Si nous ne trouvons pas le péché, béni soit Dieu ! La douleur n'est qu'une épreuve, une visite miséricordieuse de Dieu. Mais si le péché nous apparaît, exterminons-le sans retard, car nos maux sont alors un châtiment. Si nous souhaitons que ce châtiment cesse ou s'adoucisse, supprimons ce qui l'a fait venir sur nous. Mais pourquoi notre empressement est-il tout pour le corps, quand c'est à l'âme tout d'abord qu'il faut apporter les remèdes?

Or, en entendant ces paroles : vos péchés vous sont remis, « quelques-uns des Scribes dirent en eux-mêmes : cet homme blasphème. » Voilà l'inconvénient de la science de l'esprit sans la droiture du cœur. Quand ces docteurs pensent que Dieu seul peut remettre les péchés, et qu'un homme, qui s'attribue cette puissance, blasphème, ils ont raison. Mais lorsqu'ils accusent Jésus-Christ de blasphème, ils sont eux-mêmes des blaphémateurs. Ils blasphèment en contestant à Jésus-Christ le pouvoir de remettre les péchés, parce que c'est lui contester sa divi-

nité. Il est toujours insuffisant d'entasser dans l'esprit des connaisssances diverses, et même des vérités divines, si l'on n'a soin de mêler la charité à la vérité et à la science. La science toute seule devient une illusion qui nous égare. La science dépourvue de charité est toujours au moins d'une regrettable stérilité. De ces deux effets il importe de se bien préserver.

Mais quoique les Scribes n'aient pas manifesté leurs pensées, Jésus les a devinées, et en le leur faisant voir, Il leur donne une preuve de sa divinité, à laquelle il refuse de croire. S'il est vrai que Dieu seul peut remettre les péchés, il est vrai aussi que Dieu seul peut lire au fond des cœurs. Et Jésus leur dit aussitôt : « Pourquoi donnez-vous entrée dans vos cœurs à ces mauvaises pensées? Car lequel est plus facile de dire : « vos péchés vous sont remis, ou de dire : levez-vous et marchez. » Sans doute, pour remettre les péchés, il faut la puissance divine; mais il la faut aussi pour guérir le paralytique. L'un ne coûte pas plus à Dieu que l'autre, et l'un n'est pas plus au pouvoir de l'homme que l'autre. « Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, dit Jésus au paralytique; emportez votre lit, et allez-vous-en dans votre maison. » Au même instant le paralytique se lève, emporte son lit et s'en va.

C'est ainsi que le divin Maître daigne prouver aux Scribes sa puissance invisible sur les âmes. par sa puissance visible sur les corps. La gué-

rison corporelle du paralytique devient une preuve de sa guérison spirituelle. Quant à nous, frères, qui ne doutons ni de l'une ni de l'autre, nous laisserons les docteurs confondus dans leur malice par les raisonnements et les œuvres de Jésus. Leur confusion ne nous atteint pas, grâce à Dieu. Ne partageant pas leur jalousie, nous n'avons point à nous attarder sur ces preuves de la divinité du Maître.

Mais cet épisode de la guérison du paralytique qui fut pour Jésus l'occasion d'affirmer son pouvoir de remettre les péchés, en tant que « *Fils de l'homme* », a toujours été particulièrement cher à l'Église. Elle aussi, en effet, exerçant son pouvoir spirituel sur les âmes, comme Jésus sous les yeux des Scribes ses contradicteurs, a produit, en garantie de ses affirmations, des miracles indéniables et visibles à la face des sectaires. Le paralytique représentait un bien autre malade : le genre humain, gisant immobile en son péché depuis des siècles. La foi des apôtres opéra ce premier prodige de transporter, aux pieds de l'Église, le monde vieilli dans son infirmité. Et l'Église, voyant le genre humain docile à l'impulsion des généreux messagers du ciel, laissa tomber de son cœur de mère la parole divine : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis. » Et soudain, aux yeux étonnés du paganisme et de la philosophie sceptique, le monde se leva de sa couche ignominieuse. Et montrant bien que ses forces lui étaient rendues, on le vit charger sur ses épaules, par le

travail de la pénitence, le lit de ses langueurs et de ses impuissances, où l'avaient retenu si longtemps l'orgueil, la chair et la cupidité. Depuis lors, fidèle à la parole du Seigneur, qui lui a été répétée par l'Église, il est en marche pour retourner « dans sa maison », le paradis où l'attendent les joies fécondes de l'éternité. *(Année liturgique.)*

Toutefois cette guérison du paralytique, qui figurait la grande guérison du monde, nous représentait aussi la guérison particulière des âmes, tombées à tous les âges, dans la paralysie spirituelle. Il nous importe bien dès lors d'étudier l'ordre donné au paralytique : « Levez-vous, emportez votre lit, et allez-vous en dans votre maison. »

Et d'abord Jésus dit : « levez-vous. » Se lever, pour un paralytique est chose aussi difficile que douloureuse. Le malheureux l'avait éprouvé bien des fois. Néanmoins, sur la parole du Seigneur, il n'hésite point et affronte la douleur et la difficulté. Et nous, paralytiques spirituels, avons-nous cette docilité et ce courage ? Hélas ! « Vous autres, dit le prophète royal, vous regardez au travail et à la peine. (Ps. x. 14) Quand Jésus vous dit : levez-vous, vous redoutez un brisement douloureux pour la nature. Et il arrive que vous restez dans votre honteuse paralysie. Pour avoir reculé devant un sacrifice d'un instant, vous croupirez dans un mal qui ira toujours s'aggravant.

O pécheur, relève, relève plutôt ton âme

abaissée par les choses de la terre. Délivre-la de toutes les attaches criminelles qui la tiennent couchée indignement. Qu'elle se lève, et, une fois levée, qu'elle se tienne énergiquement debout. On ne jugerait pas guéri le paralytique qui retomberait aussitôt sur son lit. Ton âme non plus ne serait pas guérie, si, après s'être levée par un mouvement généreux, elle se laissait retomber dans les anciens déréglements. Lève-toi donc, pécheur, et tiens-toi debout, maître de tes mauvais penchants vaincus.

Jésus dit ensuite : prends ton lit. » Prendre son lit sur ses épaules est assurément, pour le paralytique, le signe d'une guérison triomphale. Le lit tout à l'heure le portait. Lui maintenant porte le lit. Il était captif sur cette couche qui le retenait immobile. Il porte maintenant cette couche sur ses épaules comme un trophée. Mais que nous faut-il entendre par là, pécheurs? Qu'est-ce pour nous qu'emporter notre lit? Ah! notre lit, c'était nos misérables passions. Elles nous portaient, hélas! Et nous étions perclus sur cette couche ignominieuse, n'osant pas même essayer un effort pour notre affranchissement. Elles étaient notre lit. Nous nous reposions sur elles. Nous trouvions presque doux d'y dormir, et rien ne nous semblait devoir être plus cruel que de les quitter. Elles nous portaient véritablement.

Or, maintenant, c'est à nous de les porter. Elles étaient la force; il faut qu'elles deviennent la faiblesse. Vous avez secoué leur tyrannie, en

arrachant vos membres à ce lit impur; achevez votre ouvrage. Mettez ce lit sur vos épaules. Emportez fièrement ces dépouilles d'un ennemi terrassé.

Il est vrai cependant que le lit, emporté par le paralytique guéri, lui pesait sur les épaules; mais la joie de la guérison lui faisait trouver ce fardeau léger. Ainsi peut-être arrivera-t-il que vous trouviez lourd le fardeau de vos penchants domptés, et pénible le travail nécessaire pour conserver la victoire. Mais ce poids, c'est l'expiation nécessaire; c'est la preuve que vous demeurez maître; c'est l'assurance de la gloire. Du reste, la peine, s'il y en a, vous la verrez diminuer en proportion de votre fidélité et de votre courage. Votre résistance verra les passions s'affaiblir et l'âme se fortifiera tout à la fois de leur affaiblissement et de l'exercice auquel elle se livrera contre elles.

Enfin Jésus dit : « Allez-vous en dans votre maison. » Il s'en va, en effet, radieux dans la maison que son corps habitait, et son âme s'achemine vers la sienne, cette maison intérieure que quitte l'homme quand il sort pour se livrer au péché.

Ames chrétiennes, qui vous êtes levées, qui avez pris votre lit sur vos épaules, allez-vous en aussi dans votre maison. La maison de l'âme, c'est elle-même. L'âme est sortie de soi pour aller au péché. Le péché est un épanchement vers les créatures. Rentrer dans sa maison, c'est donc quitter les créatures, revenir à soi-

même, et là, dans ce sanctuaire trop longtemps déserté, goûter la paix dans le calme des passions soumises. Les passions ne sont que le désir et la jouissance des créatures. Si vous les abandonnez noblement, vous revenez en même temps et à vous-même et à la paix. La maison de l'âme c'est si bien elle-même que l'Esprit-Saint invite les pécheurs qui se sont écoulés comme l'eau « à revenir au cœur. » Heureuse l'âme de bonne volonté qui revient à cette maison pour en reprendre la garde vigilante et empêcher les vieux malheurs d'y rentrer jamais !

Mais cette maison intérieure ne fut pas la seule à recevoir le paralytique. Une autre aussi s'ouvrit devant lui et s'ouvre pareillement pour le pécheur converti. La maison de l'âme, c'est la Sainte Église, temple auguste du Dieu vivant. L'Église demeure illustre des cœurs régénérés. Les âmes sont là chez elles, y vivant dans la paix et l'espérance. Le paralytique ne manque pas de se mêler à ce troupeau chéri des amis du Maître, et d'entrer dans cette divine bergerie. Et là, il attendit, dans l'amour, cette autre maison que rien n'ébranlera jamais, dont l'Église d'ici-bas n'est que la figure et la préparation. Oh ! chères âmes, régénérées par la miséricorde du Maître, faites comme lui. Aimons ce temple, cette maison spirituelle, cette divine Église si bonne à tous ses enfants. Aimons-la et restons fidèlement dans son enceinte, car c'est de là seulement que le chrétien peut prendre son essor vers sa demeure éternelle, la maison bénie des

élus. Oui, chers frères, nous « en aller dans notre maison, c'est nous en aller dans les cieux. » *(Domum ire est ad paradisum redire.)*

« Mais le peuple, ajoute l'Évangile, ayant vu le miracle, fut rempli de crainte et rendit gloire à Dieu qui a donné aux hommes une telle puissance. » La multitude des cohortes angéliques fit de même devant le spectacle de rénovation et de sainteté que produisit la prédication évangélique sur ce grand paralytique, qui était le genre humain dégénéré. Et nous aussi, Seigneur, nous vous rendons gloire avec le peuple de la Judée et avec les anges. Nous aussi nous admirons votre puissance et votre miséricorde. Puissions-nous les admirer ici toujours, durant la vie, et puis éternellement dans les cieux.

Evangile
pour le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus parlait en paraboles aux princes des prêtres et aux pharisiens, disant: Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. Et il envoya ses serviveurs inviter aux noces ceux qui étaient conviés ; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, avec ordre de dire de sa part aux conviés : J'ai préparé mon festin, j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser ; tout est prêt, venez aux noces. Mais eux négligèrent de s'y rendre, et s'en allèrent l'un en sa maison des champs et l'autre à son négoce. Les autres se saisirent de ses serviteurs et les tuèrent après les avoir accablés d'outrages. Or, à cette nouvelle, le roi fut irrité, et envoya ses armées, il extermina ses meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt, mais ceux qui y avaient été appelés n'en n'ont pas été dignes. Allez dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Ses serviteurs, étant sortis dans les rues, assemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de convives. Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étaient à

table, et ayant aperçu un homme qui n'avait point la robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit à ses officiers : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. Là seront les pleurs et les grincements de dents, car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Cinquantième Homélie

Le festin des noces

(Math. XXII.)

Ce qui domine dans le dessein et les œuvres de Dieu, c'est sa volonté de s'unir à la nature humaine. Tout ce qu'Il fait tend à cette union. Tout ce qui arrive dans ce monde n'y arrive que pour la préparer et la réaliser. Dieu n'y souffre rien qui n'y contribue de près ou de loin. Le monde lui-même ne subsiste que pour cela, et il disparaîtra comme un nuage quand l'œuvre sera consommée.

En plusieurs endroits de l'Évangile, Jésus trace le tableau de ce beau dessein et de ce grand ouvrage. Il n'y en a pas où il le fasse d'une manière plus vive qu'en celui qui s'offre à nous aujourd'hui. Jésus, parlant aux princes des prêtres et aux Pharisiens, leur dit : « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. » Le tableau de ces noces, que nous fait l'Évangile, est une narration saisissante de la conduite du Seigneur dans la réalisation de ses miséricordes.

Ce roi faisant les noces de son fils, c'est Dieu le Père. Voulant s'unir à la nature humaine, Il

a décidé de le faire par son Fils, seul médiateur entre Lui et les hommes. « Cette union, résolue avant les siècles, dit saint Grégoire, Il la réalise durant les siècles. Il l'a commencée quand Il a uni son fils à la nature humaine par le mystère de l'Incarnation, et c'est le sein de la bienheureuse Vierge qui a été la couche du divin époux. Il la continue tous les jours par sa grâce. Il la consommera dans les cieux par la gloire. »

Quelle belle pensée de comparer à des noces l'union de la nature divine à la nature humaine ! Comme elle montre bien la profondeur de cette union, l'honneur incomparable qu'elle nous fait, et les biens éminents qu'elle nous apporte !

Les noces humaines opèrent l'union la plus intime qu'il soit possible. « Ils sont deux dans une seule chair. » Ainsi le fils de Dieu, par son incarnation, prend notre nature et se l'approprie de telle sorte que la divinité et l'humanité ne font en Lui qu'une seule personne ; et par l'Eucharistie, il fond si bien sa divinité en notre humanité que nous devenons vraiment, selon l'apôtre saint Paul, « participants de la nature divine. »

Mais qui pourra dire en quelle mesure les noces du Seigneur nous honorent? La comparaison des noces humaines n'y suffit pas. Il faut même n'en user qu'en retranchant de ces noces tout ce qu'elles ont de terrestre, et en se servant d'elles, tout au plus, comme d'un moyen de comprendre un peu l'union des âmes avec Dieu.

Dans les noces humaines l'époux, sans doute, donne à l'épouse son nom, sa condition, sa maison, les fêtes du cœur et de son enveloppe mortelle. Toutefois, toutes ces choses, que sont-elles? Et combien durent-elles? Mais le nom, la condition, la maison, les fêtes que Dieu donne à l'âme, qui en racontera la douceur, la durée et la gloire? « Je leur donnerai, dit-il, dans ma maison et dans mes murs, un nom et un bien auquel rien ne saurait être comparé! Je leur donnerai un nom simpiternel, un nom qui ne périra jamais. »

Dans les noces humaines, l'époux reçoit, à son tour, de l'épouse, sa beauté, sa tendresse, sa fortune; or il en est bien autrement dans les noces divines. L'époux donne tout, mais que reçoit-il? Tous les biens de l'épouse sont à Lui, par avance; c'est de lui qu'elle les tient. L'épouse ne peut rien apporter qui ne lui appartienne, en propre. Le bonheur infini de l'époux, pas plus que ses biens, ne peut, d'ailleurs, recevoir d'accroissement. Le Seigneur attend donc peu de l'âme humaine.

Bien plus, loin de trouver en elles des grandeurs, des beautés, des richesses, il se heurte à des laideurs et à des indigences. Ah! Seigneur, n'allez-vous pas vous dégoûter et nous repousser? Eh bien! non. Dieu n'abandonnera pas l'homme tombé, comme il avait abandonné les anges devenus rebelles. Il lui prodigue tous les moyens de relèvement et, par dessus, les élévations et les glorifications les plus amples.

« Le roi donc, voulant faire les noces de son fils, envoie ses serviteurs pour appeler les convives. » Voyez-les, ces vaillants du Très-Haut. Israël a entendu leurs voix majestueuses. Il a frémi sous leur parole puissante. Vous reconnaissez bien, à leurs accents, les prophètes du Seigneur. Ils montrent le Messie et pressent le peuple de se rendre aux noces divines. Vos appels, ô mon Dieu ! auront-ils le succès qui leur est dû ?

Le Juif orgueilleux s'obstinera à ne pas venir. En effet, dit l'Évangile : « Les invités ne veulent pas se rendre à l'invitation. D'autres, pressés par de nouveaux serviteurs, ne se mettent pas plus en peine de ces nouvelles instances, et s'en vont, l'un à sa maison des champs, l'autre à son commerce. Et d'autres, plus méchants, tuent les serviteurs après les avoir outragés. » Voilà donc, ô mon Dieu ! comment ce peuple, tant aimé de vous, accueille vos invitations ! Mais, à notre tour, chers frères, comment les recevons-nous ?

N'y a-t-il point parmi nous des hommes trop semblables aux premiers, qui refusent froidement l'appel du Seigneur. Superbes et pleins d'eux-mêmes, ils estiment pouvoir se suffire en tout. Leur propre esprit les enchante, et ils n'entendent pas s'asseoir à d'autre table qu'à celle de leurs propres pensées. Le festin des noces surnaturelles leur paraît une superfétation. Rien de ce qui est au-dessus d'eux ne leur semble

digne d'attention. Il leur faudra bien décompter un jour.

Mais il y en a d'autres, plus nombreux assurément, tout adonnés aux soins des choses temporelles La cause la plus générale des insuccès de Dieu, dit Bossuet, c'est l'enchantement des affaires du monde. Et quelles affaires ? L'Évangile ne dit pas que ce soit des affaires extraordinaires, mais le train commun de la vie. L'un court à sa métairie, l'autre à son négoce. Quelques-uns, il est vrai, maltraitent les messagers de la divine parole, mais chez la plupart c'est négligence : *Neglexerunt.* Ils ne méprisent pas l'invitation; mais ils vont et viennent à côté d'elle. Ils ne disent point à Dieu : « Je n'ai que faire de votre appel, mais excusez-moi pour cette fois. Ce n'est pas un refus, c'est un délai. » Telle est donc la vie sur son plus large théâtre.

« Ainsi faisait-on du temps de Noé; ainsi aux jours de Loth. Les hommes mangeaient et buvaient », disent les Saints Livres. Ils ne disent point que les hommes pillaient et tuaient. Mais cela n'empêcha pas le déluge sur les hommes du temps de Noé, ni la pluie de soufre sur ceux des jours de Loth.

Hélas! c'est toujours l'histoire du monde et peut-être la nôtre. Semblables à ces oiseaux niais qui se repaissent de tout au hasard, les hommes se jettent sur tout ce qui les amuse. Puis le lacet s'étend tout à coup. « L'indignation de Dieu » fond sur ces foules plongées dans les affaires et les plaisirs. La voix de la Sagesse

n'avait pu arriver au fond de ces cœurs enchantés et emportés. O pauvre nature humaine, ne faut-il que de si faibles appâts pour t'enlever le souvenir de Dieu et de ses jugements?

Toutefois, quelques-uns des invités, plus méchants que les autres, « se saisissent des serviteurs du roi et les tuent après les avoir accablés d'outrages ». En est-il ainsi parmi nous? Ce n'est pas heureusement la manière commune de persécuter les serviteurs de Dieu, quoiqu'elle existe ; mais il y a tant d'autres manières, moins cruelles en apparence, mais aussi dangereuses et même aussi cruelles en réalité! N'est-ce pas déjà une grave atteinte à l'honneur des envoyés de Dieu, que le mépris de leur enseignement? Cette persécution, d'ailleurs, ne saurait nous surprendre. Le libertin peut-il aimer les chastes? Les haineux peuvent-ils aimer les charitables, et les damnés les élus? (S. Aug.) Il n'en a pas moins été dit : « Ne touchez pas à ceux qui me sont consacrés. » (Ps. 104.) Et ce n'est point là une vaine parole destinée à périr.

Certains, pour avoir l'air de se justifier, prennent le rôle d'accusateurs, incriminant les serviteurs de Dieu. C'est à tort, toujours; mais quand, une fois, ce serait à raison, l'or perd-il de sa valeur pour être tombé dans la boue? Et sommes-nous jamais dispensés de faire ce que les docteurs disent, quand même il ne serait pas permis de faire ce qu'ils font? Au fond, ce n'est qu'un prétexte pour n'avoir pas à briser ce qu'ils adorent. Que les serviteurs de Dieu ne se

troublent point, s'ils n'arrivent pas à faire accepter les bontés divines. C'est bon signe pour eux quand ils déplaisent à ceux qui ne plaisent point à Dieu. Les prophètes qui les ont précédés ont connu ce genre d'épreuve.

Qu'ils se gardent d'interrompre leurs appels généreux à cause de cela : « Ceux qui tonnent aujourd'hui contre eux seront foudroyés demain. » (S. Aug.)

« Le roi, ayant appris ces choses, en fut très ému, et envoya des armées exterminer ces meurtriers et brûler leur ville. » Le supplice de Dathan ne fut rien, dit-on, auprès de celui qui sera infligé aux ennemis des messagers célestes. Bien des maux les attendent, souvent dès ce monde. Et plus tard, à l'heure de la mort, ils chercheront vainement les serviteurs de Dieu qu'ils ont maudits. Et puis le roi l'a dit : « Aucun de ceux qui auront refusé ne goûtera de mon festin. »

Ah ! certes, le résultat définitif de l'invitation ne saurait être un échec. L'honneur et la grâce ne périront pas sous le pied des orgueilleux. Si le Messie devient un scandale pour les Juifs, Il n'en sera pas moins la pierre angulaire, le fondement de l'édifice et la vie du monde. Le roi saura remplir les sièges vacants. Quand un invité refuse, un autre, plus heureux, prend sa place. Aussi est-il recommandé à l'évêque de l'Apocalypse de bien tenir ce qu'il a, s'il ne veut pas que la couronne passe à un autre.

Le roi dit alors à ses serviteurs : « Le festin des noces est prêt. Ceux qui avaient été invités,

n'étaient pas dignes. Allez dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez ». Et ils vont bien vite et bien loin, aussi vite et aussi loin que les aigles. Leur parole est une flamme. Quoi qu'on leur fasse, ils ne se taisent pas. Et même en mourant, ils parlent encore. Et quand ils sont morts, d'autres arrivent et parlent comme eux. Le festin doit durer jusqu'à la fin des siècles. Et la voix des hérauts de Dieu retentira toujours et partout, pour appeler les conviés de tous les climats et de tous les âges. Qu'elles sont belles ces légions apostoliques avec leur chef qui s'appelle « le serviteur des serviteurs de Dieu. » (S. Hilaire.)

Mais voyez la différence entre la prédication évangélique et la prédication prophétique. La prédication prophétique était particulière. Ses serviteurs appelaient seulement ceux qui étaient invités. Il y avait, en effet, des hommes spécialement invités, et les prophètes n'étaient envoyés qu'à ces hommes, qu'aux seuls enfants d'Israël. Il en est bien autrement de la prédication évangélique. Elle est absolument générale. Ses serviteurs doivent aller jusque sur les places publiques et faire entrer tous ceux qu'ils y trouvent. Allez donc, ô serviteurs du grand roi, et faites comme il vous est commandé.

« Les serviteurs, en effet, s'en vont par les rues, assemblent tous ceux qu'ils rencontrent et la salle se remplit de gens qui prennent place à table. »

Voilà bien accentuée la différence entre la Loi

et l'Évangile. La loi ne s'adresse qu'aux Juifs; l'Évangile à tous les peuples et à tous les hommes sans distinction. Bons et mauvais sont appelés et tous entrent dans la salle du festin. Mais c'est peut-être ce qui vous étonne et vous scandalise. Que le Seigneur appelle les bons, c'est grande miséricorde. Qu'il appelle aussi les méchants, le peut-on comprendre? Ouvrir aux bons la salle du festin, à la bonne heure ; mais à tous, sans distinction, cela se peut-il expliquer ?

Chers frères, ne confondons pas l'Église de la terre avec celle du Ciel, les noces préparatoires avec les noces définitives, ou plutôt la préparation des noces avec leur réalisation. Tous sont appelés à entrer dans l'Église; les bons seuls eutreront dans le ciel. L'Église ne peut renfermer que des hommes bons et mauvais ensemble. Dieu seul distingue entre les uns et les autres, car Dieu seul lit au fond des cœurs. Les ministres de l'Église ne peuvent pas faire cette distinction, parce que le plus souvent, ce qui fait la dignité ou l'indignité des membres, étant tout intérieur, leur est inconnu. Ils ne peuvent, dès lors, bannir personne. C'est ainsi que les serviteurs n'ont pas chassé celui qui n'avait pas l'habit nuptial. C'est le roi seul qui l'a condamné. Pasteurs et fidèles sont donc obligés de tolérer le mélange jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire la séparation.

Au reste, si tous sont appelés ce n'est pas pour le même motif; les uns, c'est parce qu'ils sont prêts ; les autres, c'est pour les préparer.

Amenez-nous donc les premiers venus, dit le Seigneur. S'ils sont dignes, on les rendra plus dignes. S'ils sont vides, je les remplirai. S'ils sont pauvres, je les enrichirai. S'ils sont boiteux, je les redresserai. S'ils sont aveugles, je les éclairerai. Je suis venu afin que ceux qui ne voient pas soient illuminés, et que les superbes qui s'imaginent voir par eux-mêmes soient aveuglés. Venez, pécheurs ; apportez-nous vos pieds engourdis et vos membres tors, la grâce de Jésus-Christ vous redressera. Les Pharisiens ne se laissaient approcher que des justes ; ils disaient aux autres : « Ne me touchez pas. » Il n'en est pas ainsi de Jésus, ni des apôtres de Jésus. Ils appellent tous les hommes, bons et mauvais, parce qu'il est impossible que les uns aillent sans les autres dans l'Église de ce monde qui n'est pas le lieu de la séparation. Celui-là ne serait pas bon qui ne saurait pas supporter les mauvais. (S. Augustin.)

Le roi veut non seulement qu'on appelle tout le monde, mais encore il ne lui répugne pas qu'on use d'une certaine violence. Il a dit même, en un autre endroit : « Forcez-les d'entrer. » C'est que la grâce, en effet, veut une douce violence. C'est une violence salutaire. La nature humaine en a besoin. Les hommes veulent quelquefois être forcés. Forcez-vous vous-même si vous voulez aboutir à quelque chose. N'agissez pas mollement. Domptez votre corps rebelle. Engagez-le dans la voie étroite, en sorte, s'il se peut, que vous ne puissiez pas reculer. (Bossuet.)

Les Juifs donc n'ont pas voulu. Voici les Gentils. Ils n'ont pas fait les sourds eux. Ils ont formé à Jésus-Christ une église si florissante qu'elle le dédommage au centuple de la défection de la synagogue. Ce sont des Gentils qui composent l'Église. Mais ils la composent par leur collection. Pris séparément, ils n'en font point partie nécessaire. Il n'est aucun d'eux qu'elle ne puisse perdre sans cesser d'être l'Église, témoin celui qui n'avait pas la robe nuptiale, et dont le retranchement n'ôta rien à l'Église de son intégralité. Or les Gentils, c'est nous, chers frères, nous qui, par la bonté divine, avons pris la place des orgueilleux.

Mais les nouveaux venus s'imagineraient-ils qu'il n'y a qu'à entrer ? Ce n'est pas l'entrée seule qui sauve. S'ils portent les vices des Juifs, on les guérira, pourvu qu'ils les détestent ; mais, s'ils les aiment, qu'ils tremblent. Le roi va venir. Le roi entre. Il voit un homme qui n'a pas la robe nuptiale, et il lui dit : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici, sans avoir la robe nuptiale ? » Et cet homme demeure muet.

L'habit nuptial, c'était le vêtement que l'on prenait pour accompagner l'épouse, de la maison de son père, à celle de son époux ; c'est l'ornement nécessaire à l'âme pour les noces spirituelles. L'Évangile ne dit point que cet homme n'eût pas d'habit, mais qu'il n'avait pas l'habit nuptial. C'est donc que cet homme n'avait pas distingué le repas de noces d'un repas commun. Il était venu à une très noble fête dans

une tenue vulgaire. Malheur à ceux qui viendraient au banquet divin avec les inclinations du vieil homme, et porteraient au festin le plus distingué des dispositions indignes! L'innocence est le seul vêtement qui y soit de mise.

La parabole de l'enfant prodigue nous apprend toutefois que ceux qui l'ont perdue pourront être admis, s'ils se hâtent de la recouvrer. Venez, âmes innocentes, la porte vous est ouverte. Et vous, pécheurs, venez aussi ; mais comme les perles ne sont pas pour les immondes, venez pénitents et purifiés.

L'habit nuptial est aussi un signe de joie. Les noces sont un festin joyeux. Le monde trouverait déplacé qu'on mêlât des larmes à ces banquets. Combien serait-il plus déplacé, pour des chrétiens participant aux noces glorieuses, d'y pleurer sur choses temporelles! Si l'apôtre nous recommande de « nous réjouir dans le Seigneur », c'est surtout ici qu'il faut le faire. Et ce n'est point difficile assurément. Qui ne nous ravit point Dieu, ne nous ravit rien. Dieu contient tous les biens éminemment, et il comble des meilleurs ceux qui sont à lui. S'il lui arrive quelquefois de les en priver, c'est de crainte qu'ils s'y attachent, et pour leur offrir le mérite qu'une privation passagère leur vaudra. Au reste, la joie est toujours la compagne de l'innocence. On est toujours joyeux quand on est en paix avec Dieu.

Mais le roi va plus loin que le reproche. Il dit à ses gens : « Liez-lui les pieds et les mains et

jetez-le dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Ah! chers frères, si l'on traite ainsi un homme qui se présénte d'une manière peu digne à la table d'un roi mortel, que faut-il attendre pour ceux qui poussent la folie jusqu'à se présenter souillés à la table du roi céleste?

Avoir les pieds liés, c'est, pour un homme, être dans une situation difficile. Il ne peut ni fuir ni se mouvoir. Cependant tout n'est pas désespéré si les mains restent libres. Avec les mains, il peut agir et chercher à se délier les pieds. Or tel est le pécheur durant la vie. Ses pieds sont liés ; mais ses mains sont libres ; ses mains qui sont le symbole des œuvres. Si gêné qu'il soit, il peut opérer le bien et se délivrer. Mais à la mort, ses mains seront liées comme les pieds, et ce sera incapacité absolue de repentir et de pénitence. Dans le pécheur vivant, il reste une sorte de flexibilité qui laisse la possibilité de changement ; mais là-bas, ce sera une raideur inguérissable, une impuissance éternelle.

La nuit profonde, qui règne en ces lieux maudits, détruit d'ailleurs toute espérance de bien. « Une nuit vient dans laquelle personne ne peut plus agir », a dit le Seigneur en Saint Jean. Cette nuit, la voilà : « Jetez-le dans les ténèbres extérieures ».

Le pécheur, en ce monde, est plongé dans des ténèbres intérieures; le péché fait la nuit dans son âme. Il ne se conduit plus par la lumière de

Dieu, mais par l'impulsion fiévreuse de ses passions. Les ténèbres cependant ne sont pas absolues, car elles ne sont pas extérieures. Il fait encore jour au-dehors où brillent la vérité et la grâce. Dieu ne cesse pas de se faire entendre. Nul, en cette vie, n'est entièrement privé de la lumière divine. Les ténèbres du pécheur ici ne sont donc qu'intérieures; mais, au-delà, elles seront, en même temps, extérieures. Dieu ne brillera, ni en en eux, ni autour d'eux. Il ne restera plus que les pleurs et les grincements de dents éternels.

Vous avez compris, chers frères, le doux mystère des noces du fils de Dieu avec l'humanité. Elles se commencent sur terre, dans le royaume de la grâce. Elles se consomment là-haut dans celui de la gloire. Le royaume de la grâce, c'est l'Église; le royaume de la gloire, c'est le ciel. L'un et l'autre sont également le royaume de Dieu; seulement l'un est le vestibule, l'autre, le temple. L'Église est donc le vestibule du ciel. Dès lors, qui veut du ciel doit passer par l'Église; ce n'est que par le vestibule qu'on entre dans le temple. Les noces éternelles ne se feront donc pas avec ceux qui ne seront pas entrés dans l'Église ou qui n'y auront pas mis la robe nuptiale. Qui aura méprisé le banquet de la miséricorde, n'arrivera pas à celui de la félicité.

Ceux-là cependant auront leurs noces aussi. Nul ne restera suspendu entre le bien et le mal éternel. Qui n'aura pas voulu de l'union bien-

heureuse, subira une mixtion détestable. Il lui faudra passer par les horreurs d'un affreux banquet. Écoutez saint Jean : « J'ai vu un ange qui était dans le soleil et criait à haute voix à tous les oiseaux qui volaient dans l'air : venez et assemblez-vous, pour être témoins du grand souper de Dieu, pour manger de la chair des rois, la chair des officiers de guerre, la chair des puissants, la chair des chevaux et de ceux qui sont dessus, petits et grands. » (Apoc. XIX. 17.) Ces oiseaux, ce sont les puissances de l'air, ce sont les démons, à qui la justice abandonne les méchants, et il se fera entre eux un mariage épouvantable.

Eh bien ! chers frères, ces noces si différentes, sont déjà commencées. Leur différence est quelquefois cachée à nos yeux, en cette vie ; mais avec quelle joie et quelle horreur tout ensemble, elle sera manifestée au dernier jour ! Quand donc la divine invitation vous est renouvelée, pécheurs, ne faites pas les dédaigneux et veillez à la robe nuptiale, sans laquelle, tandis que vous verriez vos frères s'élancer radieux dans les joies célestes, vous seriez chassés dans les désolations infinies.

La parabole du Maître se termine par ces mots qui font trembler bien des âmes, peu fixées sans doute sur leur signification : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Le Seigneur a-t-il voulu dire que les flots pressés de la masse humaine s'en iront dans les noirs abîmes, et que le petit nombre seulement arrivera au divin

royaume ? Mais cette interprétation serait en contradiction avec la parabole, qui paraît plutôt dire le contraire, puisque beaucoup ont été introduits dans la salle et qu'un seul a été chassé. Ces paroles signifient sans doute que, dans les noces divines, beaucoup sont appelés aux faveurs éminentes de la sainteté, et qui les perdent faute d'une rigoureuse fidélité ! Pour nous, chers frères, quelle que soit la nature de la grâce qui nous appelle, soyons jaloux de lui faire porter tous ses fruits.

Évangile pour le vingtième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Celui-ci ayant appris que Jésus venait de Judée en Galilée alla le trouver, et le pria de descendre et de guérir son fils qui s'en allait mourir. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des prodiges et des miracles vous ne croyez point. Cet officier lui dit : Seigneur, venez avant que mon fils ne meure. Jésus lui dit : Allez, votre fils se porte bien. Il crut à la parole que Jésus lui avait dite et s'en alla. Comme il descendait, ses serviteurs vinrent au devant de lui et lui dirent : Votre fils se porte bien. Il s'informa auprès d'eux de l'heure à laquelle son fils s'était trouvé mieux. Ils lui répondirent : Hier, à la septième heure du jour, la fièvre le quitta. Le père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : Votre fils se porte bien ; et il crut, lui et toute sa famille.

Cinquante-et-unième Homélie

L'officier et son fils malade

(J. vi. 46.)

Il y avait à Capharnaüm un officier dont le fils était malade. La prospérité mène rarement à Dieu. Elle gâte quelquefois les bons et n'améliore pas les méchants. L'adversité au contraire est dans les mains de Dieu, un moyen de retenir les hommes dans le bien ou de les y amener.

Parmi les accidents douloureux qui ramènent à Dieu, il n'en est pas de plus efficace que ceux qui touchent au plus profond du cœur de l'homme. Que la vie d'un enfant bien-aimé soit menacée, le trouble et la désolation s'abattent sur le cœur du père. Courir à qui peut conjurer le malheur est un mouvement qui ne se fait pas attendre. L'officier, dont nous parle saint Jean, nous en fournit la preuve. L'Évangile ne nous dit pas son nom, pour que, vaguement désigné, il nous soit plutôt une figure de tout homme qui occupe un rang dans le monde, et qui a, sous sa main, soit dans l'Église, soit dans la famille, des hommes dont il est chargé et qu'il doit conduire.

« L'officier, dont le fils était malade à Caphar-

naüm, ayant appris que Jésus arrivait, de Judée, en Galilée, alla vers lui et le pria de descendre chez lui, pour guérir son fils qui allait mourir. » Cette inquiétude et cet empressement sont fort naturels; mais il faut dire aussi, ce qui ne diminuera pas son mérite, qu'il a dû faire quatorze lieues, dans des chemins difficiles et dangereux à travers les montagnes. On peut même ajouter qu'il s'est exposé, humainement du moins, à compromettre sa dignité, peu fixé qu'il est encore sur le compte de Jésus qui pourrait n'être qu'un guérisseur vulgaire ou prétendu guérisseur. Il la compromet d'ailleurs certainement aux yeux des Pharisiens, dont il n'ignore pas l'hostilité contre Jésus.

Mais un père, surtout un père affligé, compte pour peu ces choses. Sa seule peine, c'est son enfant malade; son seul péril, c'est de le perdre. Quant à la critique des hommes, ce n'est rien.

L'officier, il est vrai, ne pense qu'à la vie corporelle de l'enfant; il est encore loin de l'Évangile. Mais vous qui vivez en plein soleil de Jésus-Christ et devez connaître le prix des âmes, estimez-vous leur glorieuse vie à l'égal au moins de cette vie laborieuse et fugitive que le même instant quelquefois voit briller et finir? Tombez-vous dans le trouble, quand ces chères âmes sont en péril? Ne reculez-vous pas devant la peine à prendre pour surveiller, corriger, relever, guérir, au risque de vous compromettre aux yeux des mondains et de passer pour des esprits singuliers et dévots? Courez-vous sur-

tout au Seigneur pour lui demander la conservation de ces âmes rachetées au prix de son sang?

Mais tout cela vous coûte, paraît-il. Or l'Esprit Saint a prévu cette lâcheté. « L'homme de ses aises a dit : « Le lion est dans le chemin; la lionne est dans les sentiers. Et, comme la porte roule sur ses gonds, le lâche se retourne dans son lit. » (Prov. XXVI. 13.) Si l'officier eût écouté l'égoïsme dont tout homme porte la racine en son fond; s'il eût compté les inconvénients du voyage pour sa santé, sa dignité, son amour propre, que sais-je, toutes choses qui sont des tentations cachées, il n'eût point mérité la bénédiction divine. La consolation est le fruit du sacrifice.

L'amour de l'officier pour son fils lui a inspiré d'aller à Jésus. Ce n'est pas qu'il ait une foi parfaite, comme nous allons le voir; mais il a entendu parler de Jésus, et il ne veut rien négliger pour sauver son enfant. Agir ainsi est dans la nature. « Les parents, menacés dans leur affection, s'adressent, non seulement aux médecins en qui ils ont confiance, mais souvent à d'autres, voulant tout essayer pour n'avoir rien à se reprocher. » (Saint Chrysostôme.)

Vous, chers frères, vous êtes, par la bonté divine, dans une condition meilleure. Si vous avez un malade bien aimé, vous n'avez pas à chercher au hasard. Le médecin parfait vous est connu. Vous n'avez aucun doute sur sa puissance. « Vous savez, avec saint Augustin, que Jésus prie pour vous comme votre prêtre, qu'il

prie en vous comme votre chef, qu'il est prié par vous comme votre Dieu. » L'officier essaie parce qu'il ignore. Vous n'avez pas à essayer, puisque vous n'ignorez point. Mais, malgré ce que vous savez, l'empressement de l'officier, l'avez-vous?

Peut-être croyez-vous n'avoir pas à demander. parce que vous ne connaissez personne en péril chez vous. Écoutez Théophylacte : « Mais vous avez une fille à laquelle vous ne pensez pas; une fille qui vous est très chère. Et cette fille est dévorée de la redoutable fièvre des convoitises. N'auriez-vous donc aucune inquiétude sur cette pauvre mourante? Ah! dites, dites, tout en pleurs, à Jésus : descendez, Seigneur, descendez vers mon âme, cette fille bien-aimée. Pardonnez-lui avant qu'elle ne meure. »

Mais Jésus répond à l'officier : « Vous autres, si vous ne voyez des miracles, vous ne croyez pas. » Cette parole semble dure pour le pauvre père. Il a bien la foi, puisqu'il demande la guérison de son fils. Se serait-il adressé à Jésus, s'il ne l'avait tenu pour un Sauveur? Il croit donc sans avoir vu de prodige. Et puis son importance, en tant qu'officier, ne mérite-t-elle pas quelques égards?

En ce qui concerne cette importance, nous pouvons nous rappeler ce que sont les hommes : quelque chose, pour nous, qui regardons aux apparences; mais pour Dieu, qu'est-ce? « Dieu regarde de loin ce qui est haut. » (Ps.) Les hauteurs humaines ne rapprochent pas de

lui; maiz elles éveillent l'attention du démon. « Le Sauveur ne les voit pas, dit saint Augustin; mais le voleur les voit. Dieu s'élève d'autant plus haut, loin de vous, que vous avez plus de prétention à vous élever. »

Quant à la foi de l'officier, voyez comment elle laisse à désirer. Il prie Jésus de venir chez lui. Il suppose donc que Jésus a besoin d'aller dans sa maison pour guérir son fils. Mais n'est-ce pas là une idée bien imparfaite de sa puissance? Une puissance corporelle peut-elle être nécessaire à Celui qui a, dans sa nature, d'agir par l'esprit? La foi du centenier était bien autre : Il ne demandait à Jésus qu'une seule parole pour la guérison de son serviteur.

Le reproche de Jésus est donc fondé et il est en même temps salutaire. Il aiguillonne la foi de l'officier pour la perfectionner, et il nous apprend que l'imperfection dans la foi peut être un obstacle à l'effusion des bontés divines. Il y a tant de chrétiens, ignorants comme l'officier. Il y en a tant surtout, plus à plaindre encore, qui portent, dans les choses de la foi, une tiédeur que n'avait pas l'officier; une tiédeur plus coupable que l'ignorance.

Il y a toutefois, dans le reproche du Seigneur, une chose qui paraît étrange. « Vous autres, dit-il, si vous ne voyez des signes, vous ne croyez pas. » Et pourquoi croiraient-ils sans voir des signes? Les miracles ne sont-ils pas nécessaires pour établir la mission de Jésus-Christ? Pour être reconnu Messie, ne lui faut-il pas

faire des œuvres qu'aucun autre ne fasse? L'officier ne semble donc pas digne de blâme. Le reproche de Jésus manquerait-il alors de fondement?

Il fallait évidemment que Jésus fit des miracles pour prouver qu'il était le Messie; mais était-il nécessaire qu'il les réitérât pour chaque homme venant en ce monde? C'était chose inutile à laquelle nul ne saurait obliger la bonté divine. Des miracles solidement attestés ne doivent-ils pas suffire à entraîner l'assentiment et la foi? Repousser des miracles parce qu'on ne les a pas vus comme si le témoignage de ceux qui les ont vus était sans valeur, est un acte contraire à la raison. Jésus ne se plaint pas de ce que vous réclamez des signes, mais de ce que vous voulez les voir, comptant pour rien l'assurance que donnent des témoignages irréfragables. Les miracles existent; vous avez le droit de vous assurer de leur authenticité. Pourquoi ne vous donnez-vous pas cette assurance? Mais vous ne voulez pas vous en donner la peine; sans doute, parce que c'est une peine, bien légère cependant, car Dieu a rendu la foi facile à tous. Peut-être aussi avez-vous peur d'arriver à une conviction qui vous imposerait des devoirs.

Est-il bien sûr au reste que vous croiriez après les miracles que vous réclamez? La vue est une preuve assurément; le témoignage en est une autre. Or, si des témoignages d'une absolue certitude ne vous font pas croire, le feriez-vous mieux après avoir vu? Quand les preuves sont

données, preuves irrécusables, de quelque nature d'ailleurs qu'elles soient, le reste n'est plus une affaire de conviction, mais de bonne volonté. Beaucoup d'hommes croient: mais la foi les gêne. Et pour déguiser la peur qu'ils ont des devoirs que la foi impose, ils simulent l'incrédulité et feignent d'avoir besoin de miracles. Et savez-vous ce qui arriverait si Dieu daignait condescendre à ces exigences? Après les premières émotions soigneusement contenues sous l'influence hélas! continue des passions et de la lâcheté, prétextant que le miracle opéré manquait de quelque caractère essentiel, ils oseraient demander un nouveau miracle.

Mais l'officier, comme un homme qui désire ardemment, semble n'avoir pas entendu les reproches du Maître et il insiste avec véhémence : « Venez, Seigneur, avant que mon fils meure. » Ah! que voilà un homme déja fortement évangélique avant l'Évangile! Après de nombreux siècles de christianisme et peut-être plusieurs années de pratiques religieuses, en sommes-nous là, chers frères? Ne tombons-nous pas dans le découragement si Dieu diffère de nous exaucer? Prétendrions-nous connaître mieux que Lui l'heure propice à la miséricorde? Celui qui a soin du malade, a soin aussi de l'heure qui convient. Quelle insupportable prétention de vouloir lui imposer la nôtre! Il sait quand il doit accorder. Différer n'est point refuser. Nous devons bien au Seigneur de continuer à prier, sûrs que nous sommes de ses promesses. Cette

continuation est elle-même une grâce qui en prépare d'autres. Le défaut de persévérance est un défaut d'amour. Quand on désire une chose avec ardeur, on ne se décourage pas aux premières résistances qu'on éprouve. Insister, c'est obtenir. Celui qui n'obtient pas, c'est qu'il n'insiste pas. S'il n'insiste pas, c'est qu'il tient faiblement à ce qu'il demande. Oh! qui nous donnera d'être, comme l'officier, pressants et persévérants !

Aussi n'allez pas croire que l'imperfection de la foi, que nous avons constatée dans le suppliant, fasse échouer sa demande. Le divin Maître a voulu l'instruire, mais non lui refuser. Après l'œuvre de la Sagesse, qui éclaire, arrive celle de la bonté qui exauce. L'officier même recevra plus qu'il n'a demandé. Le don terrestre lui sera fait et le céleste par surcroît.

Dieu n'a pas à se mouvoir pour agir et répandre ses bienfaits. La présence corporelle n'est rien pour Celui qui est esprit. Il atteint partout et fait tout par sa volonté. Pour chasser la mort, il n'a pas même à lever sa main. Commander lui suffit. Il rend la santé aux malades et la vie aux morts, non par un art, mais par un ordre. Voyez en même temps éclater la bonté et la puissance de Jésus : sa bonté, en exauçant l'officier; sa puissance, en guérissant le jeune malade, sans aller dans sa maison (S. Pierre Chrystologue.) « Allez, dit Jésus, votre fils se porte bien. » Aussitôt l'officier croit et s'en va. La parole de Jésus, dit Rupert, fut un double

commandement de vie. Le père et le fils étaient guéris en même temps, l'un, de sa maladie, l'autre, de son ignorance.

Au moment où l'officier va arriver chez lui, ses serviteurs se pressent au devant de lui et disent : « Votre fils se porte bien. » Ah ! il le savait bien. Mais c'était la surabondance de la lumière et de la joie, la récompense de la docilité de sa foi en Jésus. La foi, dit le vénérable Bède, a commencé dans l'officier, quand il est venu demander la guérison de son fils. Elle s'est accrue grâce à la parole du Maître. Elle a atteint sa perfection quand les serviteurs lui annoncent la guérison tant désirée. La docilité de l'officier, comme celle de toutes les âmes qui s'ouvrent à la grâce est assurément l'œuvre de la grande miséricorde, et de la bonté divine. Néanmoins, heureuses ces âmes! Une récompense guérissante couronnera leurs empressements généreux.

Il y a des hommes qui croient sans preuves; d'autres, grâce aux preuves, et d'autres, qui, même au milieu des preuves les plus irrécusables, refusent de s'incliner. La foi qui ne demande pas les preuves est la plus heureuse, car le Seigneur a dit à Thomas : « Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu. » La foi, après les preuves, est très bonne assurément, car Dieu n'exige pas une foi aveugle. Le monde et l'histoire sont pleins des preuves qu'il plaît à Dieu de se donner. Dans le premier cas, la foi est, avant tout, un acte du cœur; du cœur, foyer de

l'amour; de l'amour si cher à Dieu qui est lui-même « Amour ». Dans le second, elle est d'abord un acte de la raison. Or la raison aussi est chère à Dieu qui en est la source, et qui demande à l'homme « un service raisonnable ».

Quant à ceux qui ne croient pas au milieu des preuves surabondantes que Dieu prodigue à tous, c'est le comble de l'orgueil et de la déraison. Si l'officier eût refusé de croire au témoignage des serviteurs, annonçant la guérison de l'enfant, ne l'eût-on pas pris pour un insensé? Ainsi, lorsque les preuves ruissellent autour de la religion, comme les rayons du soleil autour de la terre, les hommes qui doutent ou qui nient ne sont-ils pas des aveugles ou des insensés? Aveugles, s'ils ne voient point l'astre resplendissant; insensés, d'oser nier son existence, quand ils jouissent de sa lumière.

Et c'est vraiment ainsi que sont faits quelques-uns. « Quoi qu'on leur dise et quoi qu'on fasse, constate saint Chrysostôme, ils gardent le poison dans leur cœur. » Se targuant de leur raison, ils demandent des raisonnements, oubliant ou ignorant que la raison et les raisonnements sont des présents de Dieu qui doivent nous conduire à Lui. Leur prétendue raison n'est donc que de la déraison, et leurs prétendus raisonnements que des sophismes. Tout fiers de ne se point contenter de ce qu'ils appellent de pures assertions, ils réclament bruyamment des preuves que la science chrétienne ne manque de leur servir, et qu'ils se hâtent de dédaigner, en en

réclamant d'autres. Et c'est ainsi qu'ils font naufrage, dit saint Chrysostôme. La foi est un vaisseau très sûr. Ceux qui en sortent, inévitablement périssent. Préservez-nous, ô Jésus, d'un si grand malheur. Si nous n'avons pas la faveur d'être de ces bénis qui croient sans preuves, faites que nous nous rendions, au plus tôt, aux témoignages que vous nous donnez de vous-même.

« L'officier demande à ses serviteurs à quelle heure l'enfant s'est trouvé mieux. » Il veut s'assurer, dit saint Thomas, si c'est par hasard qu'il a été guéri, ou par le commandement du Seigneur. Tout à l'heure, avant d'avoir rencontré ses serviteurs, il a cru à la parole de Jésus et s'en est allé joyeux. Alors pourquoi cette question? Dieu l'a permise afin que l'officier puisse admirer davantage la bonté et la puissance de Jésus, en voyant la concordance de la parole du Maître et de la guérison de l'enfant. Il y a d'ailleurs, dans l'homme, une pente à rechercher la raison des choses: pente et recherche que Dieu agrée. Le prophète royal disait : « Seigneur, enseignez-moi vos justifications; » c'est-à-dire, donnez-moi la raison de vos œuvres, afin que je puisse mieux vous glorifier. C'est ce que fait l'officier. C'est ce que font les savants chrétiens. En général, ce ne sont pas ceux qui doutent qui se mettent à chercher. Ce sont surtout ceux qui sont les mieux assis dans la foi. Et Dieu les bénit car : « Qui cherche trouve. »

Quand l'officier a demandé l'heure à laquelle

l'enfant a été guéri, on lui a répondu : « Hier à la septième heure. » C'est justement à cette même heure que Jésus lui a dit : votre fils se porte bien. Il le reconnaît. Il le proclame. « Il croit, lui et toute sa maison. »

C'est un doux mystère celui de cette septième heure. Gardons-nous, chers frères, de le négliger. C'est l'heure de l'Esprit-Saint, l'Esprit septiforme qui guérit tous nos maux. C'est par une effusion de cet Esprit que la fièvre a laissé l'enfant. Apprenons ainsi vers quelle source nous devons courir. O esprit septiforme, daignez descendre vers nous, comme les eaux des montagnes vers les vallées. Combattez en nous cet autre esprit septiforme et pervers qui s'exerce à notre perte. Coupez ces sept têtes qui sont la cause des misères qui nous affligent. Que nos sept vices soient remplacés par vos sept vertus.

Et quel autre doux mystère aussi celui de cette famille entière qui croit à Jésus qu'elle ne connaît pas, sur la parole émue de son chef. L'impiété est contagieuse. La foi aussi est expansible. C'est une lumière qui éclaire, un feu qui se communique, surtout quand le foyer en est dans un homme vénéré et aimé. Dieu a des manières diverses. Tantôt il aime à glaner. Tantôt il lui plaît de moissonner. Pour la moisson, il fait descendre sa grâce sur les principaux du peuple, car il est écrit que les « montagnes recevront la paix et les collines la justice pour les enfants. » (Ps. 71. 30.) Aujourd'hui, Jésus n'a pas voulu glaner, mais moissonner. Il a vi-

sité nn chef de famille ayant des enfants, un officier ayant des soldats. Et quand cet homme loyal croit à Jésus, toute sa maison croit comme lui. Jusque-là, dit saint Bonaventure, quoique témoin du miracle, elle ne savait que penser. Elle ne connaissait ni l'auteur ni la cause du prodige. Mais quand le vaillant homme lui a nommé Jésus, elle le bénit aussitôt et va à lui par une foi reconnaissante. Telle est la force triomphante d'un autorité vénérée et chérie.

O bon Seigneur Jésus, daignez nous donner, à tous les degrés, des chefs qui ressemblent à cet officier; qui reçoivent votre grâce et la répandent; qui aillent à vous et vous amènent ceux dont ils ont la garde.

Évangile pour le vingt-et-unième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : le royaume du ciel est semblable à un roi qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs. Ayant commencé à le faire, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Mais comme il n'avait pas de quoi les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendit, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour acquitter cette dette. Ce serviteur, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Seigneur, ayez un peu de patience et je vous rendrai le tout. Alors le maître de ce serviteur, touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur, étant sorti, trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers ; il le prit à la gorge et l'étouffa presque, en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le coujurait en lui disant : Ayez un peu de patience pour moi, et je vous rendrai tout. Mais il ne voulut point l'écouter, et il s'en alla et l'envoya en prison jusqu'à ce qu'il lui rendit ce qu'il lui devait. A cette vue, les autres serviteurs furent profondément affligés, et ils vinrent avertir leur maître de tout ce qui s'était passé. Alors son maître, l'ayant fait venir, lui dit ; Ser-

viteur méchant, je vous avez remis toute votre dette parce que vous m'en aviez prié : ne fallait-il donc pas que vous eussiez aussi pitié de votre compagnon comme j'avais eu pitié de vous ? Et le maître, irrité de la dureté de ce serviteur, le livra aux exécuteurs de la justice jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur.

Cinquante-deuxième Homélie

Le roi et le mauvais serviteur

(Math. XVIII. 23.)

« Un roi voulut faire rendre compte à ses serviteurs des biens qu'il leur avait confiés. » Ce roi, c'est Dieu. Ces serviteurs, c'est nous, créatures sorties de ses mains, en qui il a répandu, avec une divine abondance, tous les biens de la nature et de la grâce. Tous n'ont pas également reçu. Aux uns, il a donné plus ; aux autres, moins. A tous, il a donné beaucoup. Qu'il entende nous voir faire un bon usage de ses dons ; qu'il veuille constater des bénéfices de son précieux capital ; qu'il faille s'attendre à une exacte reddition de comptes, c'est naturel et juste. Quelle folie ce serait de l'oublier !

En ce jour fameux, on verra des hommes ayant reçu beaucoup, rapporter des gains magnifiques. On en verra qui, ayant reçu peu, auront cependant, par un travail généreux, acquis de grandes richesses. Mais on en verra aussi, qui, pour tous les biens octroyés ne rapporteront rien. Combien ce jour sera glorieux pour les uns, terrible pour les autres ! Quel bon accueil fait à ceux qui diront : Seigneur, vous m'avez

confié cinq talents, en voici cinq autres. Mais, quelle terreur pour celui qui aura caché ou dissipé le talent de Dieu?

« Le roi ayant commencé à se faire rendre compte, on lui présenta un homme qui lui devait dix mille talents » : somme énorme équivalant à cinq cent millions. La parabole, dans son sens littéral, offre là une particularité presque impossible, car jamais Maître n'a confié une telle somme à un serviteur. Jamais, par conséquent, serviteur n'a pu voler autant à son Maître. Origène cherche bien à donner à la parabole, même au sens littéral, une certaine vraisemblance. Ce serviteur, dit-il, avait fait de grands dommages à son Maître. Il en avait reçu des biens immenses et ne leur avait fait produire aucun bénéfice et les avait même dilapidés.

Mais il est manifeste que le divin Maître, par cette exagération même, a voulu que nous allions droit au sens spirituel. En ce sens, en effet, les biens confiés sont tellement grands qu'ils surpassent tout ce que peut comprendre l'esprit de l'homme. La perte, même de dix mille talents ne peut donner qu'une faible idée des préjudices que causent la négligence et l'abus des biens surnaturels. Le pécheur ne comprendra jamais, en ce monde, l'énormité de ses dettes envers Dieu.

Et il ne nous faut pas croire que ce grand dissipateur des biens du roi ne nous figure que les grands pécheurs. Tout homme pécheur doit se reconnaître chargé d'une énorme dette, et se

voir, dans ce serviteur, à qui le roi réclame dix mille talents. En douterions-nous? Écoutez.

Avez-vous d'abord compté les biens dont vous a gratifiés la divine Providence? Vous l'auriez voulu que vous ne l'auriez pas pu. Mais, avez-vous compté au moins les abus ou les négligences que vous en avez faits? Hélas! vous ne le pourriez pas davantage. Le temps, ce bien si précieux, qui vous aurait tant profité, s'il eut été employé en bonnes œuvres, ne l'avez-vous pas consumé presque tout entier en choses vaines et inutiles? L'esprit que Dieu vous a donné pour vous élever vers Lui, ne l'avez-vous pas comme noyé dans le torrent des choses frivoles? Le cœur, ne l'avez-vous pas condamné à un humiliant service des créatures? Le corps, serviteur de l'âme immortelle, ne l'avez-vous pas transformé en esclave des plus misérables désirs? Et les millions d'actes qui composent la trame de votre vie, qu'est-ce qui les inspire? N'est-ce pas la passion plutôt que la raison, la recherche de vous-même plutôt que celle de Dieu?

Comptez, si vous pouvez, vos paroles indiscrètes ou malignes, les continuels étalages de votre personnalité, les amoindrissements impitoyables de vos frères, ces manières étranges qui propagent au dehors les passions du dedans. Comptez les bienfaits de Dieu tous les jours reçus sans reconnaissance; les grâces chassées comme importunes, les prières auxquelles on échappe comme à une corvée, et,

dans les prières, ces tenues si peu révérencieuses. Comptez les abstentions ou les profanations des sacrements ; les dissipations dans la joie, les murmures dans la peine, les folies dans vos succès, vos tristesses dans le succès des autres, vos vaines complaisances dans des œuvres retentissantes. Trouvez-vous que tout cela soit peu? Que sont donc tous les talents de la terre auprès des biens dont Dieu vous a comblés? Mais, que sont aussi les plus grandes pertes d'argent ou d'or, auprès de toutes ces pertes? Il y a bien lieu certes de trembler.

« Le roi, voyant que le serviteur n'avait pas de quoi lui rendre les dix mille talents, commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait pour satisfaire à sa dette. »

Le roi n'est que juste assurément envers son infidèle serviteur ; mais, n'est-il pas trop sévère envers sa femme et ses enfants? Ceux-ci sont-ils cause des fautes de leur chef? En doivent-ils subir le châtiment avec lui? La famille suit le chef comme les membres suivent la tête. Elle l'a suivi dans ses jouissances et ses dilapidations, il est juste qu'elle le suive dans la peine. Tous ont contribué au dommage, il est juste qu'ils aient leur part au châtiment.

Soit. Nous entendons ce langage dans la parabole ; mais dans l'application, comment le pouvons-nous entendre? Que le chrétien, vis-à-vis de son Maître, soit puni, nous n'y pouvons pas contredire. Mais les péchés sont personnels,

le châtiment doit l'être. Entendons la réponse de saint Augustin. L'homme abuse des dons de Dieu par ses diverses facultés. Or, ces facultés sont comme son épouse et ses enfants. C'est avec leur concours que les dommages sont faits au Maître. Toutes donc ont leur part dans les fautes et la doivent avoir aussi au châtiment. Tout sera vendu et le prix, ajoute le saint Docteur, ce sera le supplice éternel. »

Pensons-nous quelquefois, chers frères, au danger terrible que nous courons? Nos torts envers le Maître sont si grands, nos réparations tellement en disproportion avec ce que réclame la justice, et le châtiment si redoutable! y pensons-nous? Oh! prévenons donc l'appel qui nous attend.

La chose, difficile en soi, devient aisée par la bonté du Maître. Au milieu des sévérités nécessaires de la justice, voyez la transparence de la miséricorde. Le Maître ordonne contre son serviteur un châtiment terrible, c'est vrai; mais ô Bonté! Il ne le fait pas exécuter aussitôt. C'est qu'il tient moins à punir son serviteur qu'à le changer. Il veut, par la terreur, l'amener à supplier et à faire révoquer l'ordre de la vente. Il veut, en effrayant le coupable, lui ouvrir la porte du repentir, et lui faire conjurer, par son amendement, les peines qu'il a méritées.

Qui ne reconnaîtrait là, chers frères, les manières du Seigneur envers nous? Certains se permettent de trouver durs les châtiments dont les pécheurs sont menacés. Ils devraient plutôt

trouver infiniment doux que le Seigneur daigne les en avertir. Si Dieu tenait à nous punir, il ne nous préviendrait pas. Ses menaces sont les tentatives de sa miséricorde. Il nous montre son bras qui se lève, afin de nous inviter à l'arrêter. Qui ne bénirait cette ineffable tendresse de Dieu? C'est bien un père adressant des menaces à l'enfant coupable, avec le désir et l'espérance qu'elles suffiront à le corriger, et qu'elles lui épargneront à lui-même la peine de frapper.

Dieu exerce un double jugement, l'un qui a lieu pendant la vie, et l'autre après la mort. Pendant la vie, Dieu observe nos œuvres avec une pleine pénétration, et, en les observant, il ne peut s'empêcher de prononcer sur elles le châtiment qu'elles méritent. C'est là un jugement véritable qui renferme la sentence éternelle. Tout homme, après son péché, est déjà jugé. Le jugement n'a pas encore apparu; cependant, il est déjà fait. (*Nondum apparuit judicium et jam factum est judicium.*) Il y a, ensuite, le jugement de la fin, qui est la manifestation et l'exécution du premier.

Mais, voyez-vous la différence entre les deux? Le dernier est un jugement de justice et sans appel; un jugement et une exécution tout ensemble, jugement et châtiment inséparables. Le premier est un châtiment de justice aussi, puisqu'il est prononcé sur le péché; mais, par la bonté divine, il est, en même temps, un jugement de miséricorde. Ce jugement n'est pas sans appel. La vie, la grâce, la pénitence peu-

vent, de concert, en prévenir l'exécution et nous en relever. Le jugement final se confondra donc avec la damnation. Le jugement actuel équivaut à une menace miséricordieuse. Vous nous montrez votre glaive, Seigneur, mais c'est pour nous contraindre à nous faire épargner. Si vous frappiez sans épouvanter à l'avance, que de malheureux périraient! Grâce à vos menaces, combien qui retrouvent la route de la grâce et de la gloire !

Le serviteur peut-il ne pas reconnaître ses torts? Et, n'ayant pas d'excuses, il n'a d'autre ressource que de demander grâce. Se jetant donc aux pieds du Maître, il le conjure, en disant : « Seigneur, prenez patience, je vous rendrai tout. » Mais voilà, dit saint Thomas, des paroles pleines d'humilité, de justice et de discrétion; d'humilité, il reconnaît sa faute ; de justice, il promet de réparer le dommage ; de discrétion, il ne demande que du temps pour donner à son Maître les satisfactions nécessaires.

C'est un beau modèle offert au pécheur. Accablé sous la multitude et l'énormité de ses dettes, que peut-il faire? donner des excuses ? Il n'en peut pas avoir. Les dons ont été trop grands, l'ingratitude trop noire, les iniquités trop réelles. Sa seule ressource, c'est de frapper sa poitrine, de faire appel à la patience du Maître, et de promettre qu'il rendra tout. L'humilité, la justice, la discrétion, lui peuvent servir, tandis qu'il est encore vivant. Le Maître n'est pas dur. Il se

laissera toucher. Mais, hâtez-vous, pécheurs, et pourvoyez à votre salut.

Assurément, chers frères, quand nous voyons ce serviteur infidèle s'adresser à la bonté du Maître, nous ne pouvons que le louer ; mais, quand il promet de tout rendre, ne nous paraît-il pas bien présomptueux ? Du fond de sa détresse, comment pourra-t-il tout rendre ? Et, d'un autre côté, s'il répare tous les torts qu'il a faits au Maître, a-t-il besoin de miséricorde ? Voilà pourtant, chers frères, dans ces simples paroles, toute la doctrine du salut des hommes. Le pécheur ne peut trouver grâce, sans la demander, ni sans entrer dans la voie des réparations réclamées par la justice.

En effet, nos dettes sont si grandes, que nous ne parviendrons jamais à nous en délivrer, si la miséricorde divine ne vient à notre aide. Mais cette miséricorde, qui ne doit pas anéantir la justice, ne nous peut secourir dignement, qu'à la condition que nous ferons nous-mêmes ce que nous pourrons. Vous invoquerez la miséricorde, parce que vous êtes au-dessous de vos dettes ; mais vous satisferez à la justice en faisant tout ce qui vous sera possible. L'homme ne peut jamais satisfaire à la justice sans le secours de la miséricorde, et la miséricorde ne peut faire grâce, sans sauvegarder les droits de la justice. Les mérites de Notre-Seigneur sont là pour suppléer à notre insuffisance, mais non pour nous dispenser de la pénitence. Et s'il arrive qu'un pécheur soit pardonné sans avoir satisfait, ce

n'est, certes, jamais possible, sans avoir eu la volonté effective de mettre à la satisfaction due à Dieu tous ses moyens. L'impuissance ou la mort peuvent seules l'affranchir de cette nécessité. Il ne saurait y avoir de conversion sans la volonté formelle de s'amender.

Mais voyez le bon effet d'une volonté sincère. Cette volonté équivaut déjà à une réparation. S'il lui manque, à ce moment même, le temps, les circonstances et les œuvres, toutes ces choses vont arriver comme la floraison naturelle d'un germe plein de fécondité. A la vue des larmes qui coulent, d'une résolution virile, prête à faire les actes de la réparation, la libéralité et la bonté du Maître ne se contiennent point. Elles débordent sur le malheureux qui pleure et promet de se corriger. Elles apportent même au suppliant beaucoup plus qu'il ne demande. Voyez, dit saint Chrysostôme, la surabondance du divin amour : le serviteur ne demande qu'un délai, et le Maître, dépassant ses désirs et ses prières, lui fait l'abandon et la remise de tout. Le Maître, dit l'Évangile, touché de compassion, laisse aller son serviteur et lui remet toute sa dette. »

Ah ! chers frères, quelle bonne figure de notre Dieu dans ce Maître compatissant. C'est lui qui donne toujours quand on le prie, qui accorde plus qu'on ne lui demande ; qui donne des choses supérieures à celles qui lui sont demandées. C'est lui, dont le cœur est si facilement ému par nos supplications, et les mains si promptement

ouvertes pour nous combler de ses largesses. Qui donc, après cela, pourrait consentir à traîner la longue chaîne des misères? Qui voudrait s'exposer à entendre gronder sur sa tête les menaces de la justice, dont la miséricorde ne pourrait ajourner indéfiniment l'exécution? Pourquoi, dit l'Esprit-Saint, négligeriez-vous les faveurs qui vous sont offertes? Descendez dans les profondeurs du repentir et achetez, par vos larmes, la rémission de tant de dettes depuis longtemps accumulées. (Gen. 42. 2.)

Après cette touchante scène de pardon, pouvait-on s'attendre à celle qui va suivre? Qu'est-ce donc que l'homme qu'il faille tout craindre avec lui? Ce serviteur qui, pour une dette immense, a demandé grâce et l'a obtenue avec tant d'abondance, le voilà qui, l'instant d'après, se livre à un acte de cruauté révoltante. « Trouvant un de ses compagnons qui lui doit seulement cent deniers, il le prend à la gorge et l'étouffe en lui criant : rends-moi ce que tu me dois. L'infortuné se jette à ses pieds et le conjure, comme il l'avait fait lui-même à son Maître, le moment d'avant, en lui disant : prenez patience, je vous rendrai tout. Mais lui, sans l'écouter, le fait jeter en prison pour l'y tenir jusqu'à ce qu'il ait tout payé. » Méchant et ingrat, dit un saint Docteur. Tant d'inhumanité excite une profonde indignation.

Histoire commune cependant, chers frères. A qui, d'entre nous, le Seigneur n'a-t-il pas remis de très grandes dettes? A qui, n'a-t-il pas rendu

la pureté de l'âme, les saintes espérances, des droits nouveaux au céleste héritage? ne peut-il pas dès lors attendre que nous remettions aussi à nos frères des dettes bien moindres? Après de si larges pardons, nous serions mal venus à nous montrer cruels pour des fautes de minime importance. Et, cependant, chers frères, tout étrange et monstrueux que ce soit, cela se voit trop fréquemment. Nous demandons à Dieu un pardon qu'Il nous donne, et nous lui refusons le pardon de nos frères qu'il nous demande. Nous lui refusons la chose même que nous demandons. Si, pour nous fournir le moyen d'acquitter notre reconnaissance envers lui, il lui plaît de se substituer notre prochain, qu'avons-nous à dire? D'autant que le pardon qu'il nous acccorde est une grâce et celui qu'il nous demande est une dette. Le prochain a, sur nous, les droits qu'il a plu à Dieu de lui céder. Il ne peut, il est vrai, nous contraindre, mais nos duretés seront l'objet de terribles accusations et de sévères vengeances. Et, nous-mêmes, comme malgré nous, nous les provoquons. Nous disons tous les jours à Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Par ces paroles, nous demandons ce que nous donnons ; nous prenons notre parti d'être traités en toute rigueur, si c'est en toute rigueur que nous traitons nos frères. Et cela hélas! ne manquera pas d'arriver.

« Quand les autres serviteurs virent la cruauté de cet homme, ils en furent émus et allèrent

avertir le Maître de tout ce qui venait de se passer. » Toi aussi, pécheur, tu as des compagnons, témoins des miséricordes, que le Seigneur t'a si bénévolement octroyées, et de la sévérité que tes actes manifestent envers tes frères. Peuvent-ils n'être pas révoltés de cette conduite détestable? Peut-être demandes-tu quels sont ces témoins? Ah! ce sont des témoins qu'on ne récuse pas, car ils te voient faire. Ces témoins, ce sont les compagnons de ta vie; ce sont les anges surveillants de tes œuvres. Leur indignation ne saurait se contenir, et ils dénoncent tes malices au Maître.

Or, le roi si doux, qui n'a pas eu un mot de reproche pour le coupable qui le suppliait, devient alors terrible. « Méchant serviteur, lui dit-il, je t'ai remis ta dette parce que tu m'en as prié. Ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi? » Après la perte des dix mille talents, le roi n'a pas appelé méchant le serviteur coupable; mais, maintenant il laisse éclater cette parole redoutable sur les lèvres habituées à la douceur. Et puis, tout aussitôt, voilà le châtiment. « Le roi, indigné, livre ce serviteur aux bourreaux qui le tourmentent jusqu'à ce qu'il ait payé toute sa dette. Et, c'est ainsi, ajoute le Seigneur Jésus, que vous traitera mon Père qui est dans le ciel, si, chacun de vous ne remet à son frère, du fond du cœur, les offenses qu'il en a reçues. »

Après ces dernières paroles, chers frères,

nul ne saurait douter que la parabole ne s'adresse à nous. Dieu, tout miséricordieux envers nous, ne peut pas supporter que nous refusions la miséricorde à nos frères. Son courroux éclatera contre les méchants serviteurs qui furent ingrats envers un Dieu si plein de clémence, et cruels envers leurs frères, les chères images de Dieu. Et, ceux-là, qui ne voulurent pas vivre en paix avec leurs compagnons d'exil, ne sauraient avoir place à côté d'eux dans la Patrie. Le Maître, indigné, les livrera aux bourreaux féroces qui s'acharneront à les tourmenter. Ces bourreaux, dit saint Remy, ce sont les démons de l'enfer.

Mais, ces tourments ne finiront-ils pas quand toute la dette sera payée? Ils finiraient, si la dette pouvait finir. Mais à cela, il n'y a point d'espérance. La dette, en tombant dans l'éternité, prendra sa durée. « Le méchant serviteur paiera toujours et ne s'acquittera jamais. » (*Universum debitum semper solvet; sed numquam persolvet et semper pœnam luet.* Saint Rémy.)

Pour nous, chers frères, soyons sans crainte. Si nous le voulons, notre pardon est assuré : Le Seigneur Jésus a daigné dire : « Pardonnez, et l'on vous pardonnera. » (Luc. VI. 41.) Soyez béni, bon Maître, d'avoir attaché vos miséricordes à de si faciles conditions. Tout, d'ailleurs, nous sera doux en ce bel ouvrage. Outre, la joie que donne cette victoire, la plus belle qui soit,

celle de se vaincre, la bonté porte avec elle-même une douceur qui est déjà une précieuse récompense. Quant à celle qui nous est préparée là-haut, nul n'ignore qu'elle dépasse infiniment tout ce que peuvent imaginer les mortels.

Évangile
pour le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, les pharisiens s'étant retirés formèrent entre eux le dessein de surprendre Jésus dans ses paroles. Ils lui envoyèrent donc leurs disciples avec des hérodiens pour lui dire : Maître, nous savons que vous êtes véridique ; que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes : dites-nous donc ce qu'il vous semble de ceci : nous est-il libre de payer le tribut à César, ou non ! Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. Ils présentèrent un denier. Alors Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? De César, lui dirent-ils. Jésus leur répondit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Cinquante-troisième Homélie

Les droits de César et les droits de Dieu

(Math. xx. 15.)

Un torrent ne saurait jamais s'arrêter. S'il rencontre un obstacle, il le tourne et se creuse d'autres voies. Tels sont les ennemis de Jésus. Tant de fois déjoués dans leurs ruses, ils préparent toujours de nouvelles embûches. Le Seigneur était presque à la veille de sa sortie de ce monde, et ils allaient essayer un suprême effort.

« Les Pharisiens, avons-nous lu aujourd'hui, tinrent conseil pour surprendre Jésus dans ses paroles. » Conseil insensé, dit saint Thomas. Le Verbe de Dieu peut-il être surpris ? Mais ses serviteurs, contre lesquels on conspirera aussi toujours, peuvent l'être. Et quelle belle proie pour les méchants ! Comme ils lèveraient la tête ! La chute des hommes de Dieu leur semblerait une justification de la leur. Ils diraient triomphalement à leur victime : « Tais-toi ; mets ton doigt sur ma bouche ; viens avec nous ; tu seras notre père. » (Jud. 18. 19.) Aussi le divin Maître permet-il les conseils contre lui-même, afin d'être l'exemple des siens dans les embû-

ches tendues à leur bonne foi par les complots des méchants.

« Les pharisiens envoient à Jésus leurs disciples, avec des Hérodiens, pour lui dire : Maître, nous savons que vous êtes sincère dans vos paroles, et que vous enseignez la voie de Dieu daus la vérité, sans avoir égard à quoi que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes. » Voilà beaucoup de miel dans ces paroles ; mais que de perfidie dans les cœurs ! La nature humaine se laisse aisément enfler par des titres glorieux. Aussi le premier acte des hypocrites est de louer ceux qu'ils veulent perdre. On pique les hommes vains pour les faire parler inconsidérément. En louant Jésus pompeusement, les Juifs comptent l'amener à manifester imprudemment ses pensées dont ils méditent de se servir contre lui. Tout ce qu'ils disent de Jésus est vrai ; mais, dans leur bouche, ces louanges ne sont qu'un piège. Vous ne pouviez y tomber, ô Jésus, vous qui êtes la sagesse infinie. Mais nous, hélas ! en des pièges semblables, nous pouvons périr. « Le monde cherche à nous prendre par des caresses de langage. » (Prov. XXVIII. 23.) Malheur à nous, si nous ne déjouons sa malice !

« Maître, dites-nous donc que vous en semble, est-il permis de payer le tribut à César ? » Mais qui sont ceux qui posent cette question à Jésus ? Saint Luc les appelle des gens artificieux, qui contrefont les gens de bien, feignent de chercher la vérité et tendent des embûches.

(L. xx. 10.) Ce sont des Pharisiens dont la jalousie et la malice sont connues; des Hérodiens, hommes politiques, disposés à voir dans Hérode, qui a embelli le temple et relevé le royaume de Judée, le Messie attendu ; ennemis les uns des autres, mais s'unissant pour conspirer ensemble contre Jésus. Et ils demandent s'il est permis de payer le tribut à César.

Cette question est des plus insidieuses. Les Juifs, jusques-là soumis au gouvernement théocratique, ne peuvent pas se faire à l'idée d'être assujettis à un pouvoir étranger. Ils se croient exempts de toute charge envers les Romains et rêvent de refuser le tribut à César. Les Hérodiens, adorateurs du pouvoir et amis des Romains qui commandent au nom de César, entendent faire payer le tribut. Les uns et les autres affectent un grand zèle, les premiers pour la liberté du peuple, les seconds pour les intérêts du Prince ; très divisés de passions et très unis pour perdre un innocent.

Si Jésus dit qu'il faut payer le tribut à César, le voilà compromis aux yeux du peuple. On va partout le décrier comme un flatteur des Gentils, comme un ennemi de la nation. S'il dit le contraire, le voilà compromis vis-à-vis César, dont les partisans sont là pour le dénoncer comme coupable de sédition contre l'empereur. (Hiér.)

Ce piège de la politique fut toujours familier aux ennemis de la vérité. Après Jésus, les apôtres le connurent : « Voilà des hommes qui

troublent la ville, » criait-on. Ils méprisent les décrets de César, élevant un roi qu'ils appellent Jésus. (Act. XVII. 6.) Moyen toujours très commode et très efficace contre les serviteurs de Dieu. Après Jésus et les apôtres, leurs successeurs l'ont également rencontré. La conspiration anticléricale ne sait faire autre chose, de nos jours, que rendre les ministres de l'Eglise et les catholiques suspects aux politiques. Tantôt nous faisons trop pour les gouvernements ; tantôt pas assez. Trop aux yeux des ennemis du pouvoir ; pas assez aux yeux de leurs amis. « C'est comme un filet jeté sur nous, dit le Sage. » (Prov. 29. 15.) Ah ! Seigneur, élevez, élevez nos âmes. Les hauteurs où vous les placerez les mettront à l'abri de ces périls. On jette en vain les filets devant l'œil des oiseaux aux grandes ailes. » (Prov. 1. 17.) Ne nous troublons pas devant les vexations du siècle ; mais prenons garde, en un temps de divisions infinies, de ne nous inféoder à aucun parti. C'est la règle que va nous donner le Seigneur Jésus.

« Connaissant leur malice, il leur dit : pourquoi me tentez-vous, hypocrites ? Montrez-moi la monnaie du cens. Ils lui présentèrent un denier ; et Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? Ils lui dirent : de César. »

Les voilà donc qui découvrent leur propre malice. En disant que cette image est de César, vous avouez, ô Juifs, que César est en possession de la puissance publique, car sans cela sa monnaie n'aurait point cours. Vous avouez

aussi par ce fait même votre acquiescement à son autorité, puisque vous vous servez de sa monnaie et que vous opérez, sous sa protection, les actes de vos commerces divers. Prétendriez-vous échapper aux charges qu'impose l'État, lorsque vous participez à ses bienfaits? Payez donc le tribut à César avec la monnaie que vous tenez de lui, ou bien renoncez aux avantages que vous devez à César. « Rendez à César ce qui est à César, leur dit le divin Maître. » Entendez-vous, zélés gardiens de la liberté du peuple. Jésus rend justice, même à cette puissance infidèle qui va bientôt le faire mourir. Sa décision n'est point suspecte. Apprenez donc à rendre justice à tous.

Cette leçon du Seigneur Jésus était des plus opportunes en ce moment, car les Juifs s'entretenaient dans un esprit de révolte qui ne tarda pas à éclater et dont le peuple tout entier fut victime. L'autorité vient de Dieu, et Dieu entend qu'elle trouve la soumission dont elle a besoin pour le gouvernement des peuples. Il faut toujours rendre à César ce qui est à César.

Ne craignez pas cependant que Jésus veuille faire de César une divinité à qui tout soit dû. Il établit contre les Juifs les droits de César. Mais vous, ô Césariens, entendez-le ajouter : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. » Les droits de César ne sont pas seuls, ni sans limites. Il y a au-dessus les droits de Dieu. Dieu n'empiète jamais sur les droits du prince. Il en est la source et le meilleur soutien. Mais César trop

souvent empiète sur les droits de Dieu. Vous pouvez vous réjouir, ô Hérodiens, car Jésus défend César contre l'humeur rebelle des Juifs ; mais sachez que César n'est ni la plus haute ni la seule autorité. Que les peuples rendent donc à César ce qui est à César ; mais que les peuples et César lui-même rendent à Dieu ce qui est à Dieu.

Ce sont là, chers frères, de bien grandes paroles. Oui certes, qu'on se soumette aux ordres publics, Dieu qui seul les a établis le commande. Mais que les ordres publics et tous se soumettent à Dieu. Si vous n'obéissez pas à César que devient la société civile qui est pourtant nécessaire ? Mais si César et tous n'obéissent pas à Dieu, que devient la Religion et que devient la société qui ne peut tenir sans elle ? Jésus réduit ainsi au silence les Pharisiens et les Hérodiens. Aussi les uns et les autres se retirent confus. Ni les uns ne peuvent accuser Jésus devant le peuple, ni les autres devant César. Rebelles et despotes sont pareillement éconduits.

Or il arrive, chers frères, que chaque siècle se heurte à des Juifs rebelles et à des Césariens exigeants. Qu'elles retentissent donc toujours les paroles sacrées du Maître aux oreilles des peuples et des rois. L'Église ne peut tolérer ni rebellion ni despotisme. Aussi les impies cherchent à la compromettre devant César, et César à diminuer son influence auprès des peuples. Naguère encore toutes les voix de la presse ne nous reprochaient-elles pas avec amertume des

hommages que nous rendions au pouvoir ? Et le moment d'après le pouvoir ne nous livrait-il pas à l'animadversion du peuple ? Et à l'heure présente n'entend-on pas les mêmes clameurs, avec d'autres hommes, mais avec les mêmes passions ?

Quant à l'Église, héritière de l'autorité et de la doctrine du Seigneur Jésus, elle proclamera à jamais, sans faiblir, la vérité immortelle. Elle dira toujours aux peuples de la terre : rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Notons cependant une différence qui caractérise le temps présent. Chez les Juifs, la tendance, c'était de contester les droits de César ; chez nous, c'est de les exagérer. Les uns, parce qu'ils tiennent le pouvoir ; les autres parce qu'ils aspirent à l'atteindre, tous, à l'envi, portent très haut ses droits. Le bras de chair est une idole qui promet richesses et plaisirs. On s'incline devant César, non point parce qu'il est établi de Dieu pour le bon gouvernement des peuples, mais parce qu'il tient et distribue les faveurs.

Or, mes frères, l'exagération des droits de César mène naturellement à contester les droits de Dieu ou du moins à les passer sous silence. Dieu est loin. Les hommes se suffisent à eux-mêmes, grâce aux progrès modernes, et les gouvernements sont là pour pourvoir à tout ? Ils donneront même la liberté si chère aux hommes, et l'égalité si séduisante pour l'immense multitude des petits. Il n'y a pas à s'occuper de Dieu.

Seulement promettre et tenir sont choses différentes. Le bien-être promis, les gouvernements le font attendre. La liberté, ils veillent soigneusement à n'en donner que l'ombre. Grand mot qui sert uniquement, dit saint Pierre, « à voiler leur malice. » (Pet. II. 16.) Liberté, qui n'en est pas une, car il n'y a de vraie liberté que celle qui affranchit l'homme de ses passions ; liberté que Jésus-Christ seul peut donner, selon cette parole de saint Jean : « Quand le Fils vous aura délivrés, alors seulement vous serez libres. » (Jean. VIII. 36.) Quant à l'égalité, mirage trompeur, comme la liberté. Promesse irréalisable en terre. Il n'y aura jamais ici-bas d'autre égalité que celle qu'établira la charité.

Et ces hommes, adorateurs de César et insulteurs de Dieu, vous les entendez accuser l'Église d'oublier les préceptes du Maître, en refusant à César ce qui est à César. Mais, s'ils font eux-mêmes tant de cas des préceptes de Jésus vis-à-vis de César, pourquoi ne prennent-ils pas ces préceptes en leur entier ? Pourquoi tant de zèle pour la première sentence du Maître et tant d'éloignement pour la seconde ? Jésus, qui leur paraît Dieu quand il nous commande de rendre à César ce qui est à César, cesse-t-il de l'être, quand il commande à tous de rendre à Dieu ce qui est à Dieu ? De quel droit divisez-vous l'enseignement de Jésus, vous attribuant les bénéfices de la première partie et répudiant les devoirs de la seconde ? Faire refluer vers César, tout ensemble, et ce qui est à César et ce qui est

à Dieu, c'est diviniser César et supprimer Dieu.

Sachez cependant, dit saint Chrysostôme, que les paroles du Maître, en faveur de César, ne signifient pas que tout soit dû à César, ni tout ce qu'il plaît à César de réclamer. Or parmi les choses qui ne lui appartiennent pas, il faut toujours compter celles qui sont la part exclusive de la majesté divine, et dont César n'est ni le régulateur ni le juge. « Des hommages exagérés, dit un saint Docteur, ne sont pas un tribut pour César, mais pour le diable. » Or, si c'était, de la part des Pharisiens, une injuste révolte de contester la domination de César, que faut-il penser de ceux qui méprisent la domination de Celui de qui relèvent et César et les peuples?

Pour nous, chers frères, ne soyons, ni de la race des Juifs, ni de celle des Césariens. La vérité, la justice et la paix se trouvent dans l'accomplissement de l'entière doctrine du Maître. « Vous êtes à César et à Dieu, dit saint Thomas. Vous avez en votre usage, ensemble, et ce qui est à César et ce qui est à Dieu. » Vous êtes donc redevables à l'un et à l'autre ; mais à l'un avant l'autre, à Dieu avant César. Rien n'est dû à César de ce qui pourrait ne lui être servi qu'aux dépens de ce qui est dû à Dieu. Mais en rendant tous ses droits à Dieu, nous n'enlevons rien à César, dont Dieu même a mis les droits sous sa garde. Enfants du siècle, n'ayez donc pas si grand souci pour votre idole. Fidèles au Maître, nous ne refuserons jamais à César ce que le Maître réclame pour lui. Mais, vous, à

votre tour, rendez à Dieu ce que vous devez à Dieu. De quel droit exigeriez-vous notre soumission à César, si vous refusiez vous-même la vôtre à Dieu ? L'une et l'autre sont fondées sur le précepte du Maître que nous devons tous accomplir en son entier.

Sans doute il se présente quelquefois des questions difficiles. Les passions humaines soulèvent à l'envi des nuages sur les droits respectifs des deux puissances. Mais la vérité et la justice se dégagent vite pour ceux qui les cherchent sincèrement. Ne vous troublez donc jamais, chrétiens, même à ces heures où les divisions semblent prendre des caractères plus redoutables. Si les vents grondent, si les flots mugissent, vous avez pour ressource, dit saint Augustin, de crier vers Dieu et de lui dire : Seigneur, je péris. Et celui-là ne permettra pas que vous périssiez, qui vous a commandé de marcher sur les flots de la société et du monde.

Voyez du reste, chers frères, l'insuccès des méchants. A quoi voyons-nous aboutir le conseil impie des Pharisiens et des Hérodiens ? A leur confusion. Les méchants « méditent de vaines choses », dit le prophète. (Ps. XI.) « Au moment où ils ourdissent des trames criminelles, Celui qui habite dans les cieux les tourne en dérision. (Ps. 82.) « Ils tombent dans leurs propres filets et périssent dans la fosse même qu'ils ont creusée. »

Mais est-ce là, chers frères, tout l'enseignement de l'Évangile de ce jour ? Non. Il y en a

un autre plus personnel, plus intime, et qu'il nous importe de recueillir.

Quittons la monnaie publique et l'image de César, dit Bossuet. Chrétien, tourne les yeux sur toi-même. De qui es-tu l'image ? De Dieu. Vous nous avez faits à votre image et à votre ressemblance, Seigneur. « La lumière de votre visage s'est imprimée sur nous. »

Mais si l'image de César doit revenir à César, à qui l'image de Dieu doit-elle revenir, si ce n'est à Dieu ? Oui, dit saint Hilaire, « il faut rendre à Dieu ce qui lui appartient. Il faut rendre à Dieu l'image de Dieu, le corps, l'âme, la volonté, tout l'homme. » Donnez l'argent à César et donnez-vous vous-même à Dieu. Votre âme est la monnaie de Dieu. (Aug.)

Comment cela doit-il se faire? L'image doit vivre de la vie de son auteur. Image de Dieu, nous devons vivre de la vie de Dieu.

Or, dans la vie de Dieu, nous voyons son intelligence qui possède infiniment toute vérité ; sa volonté qui aime infiniment tout bien ; ses œuvres, toujours inspirées par l'amour de la vérité et du bien. Voilà la vie du modèle. Telle doit être celle de l'image.

O chrétien, il faut donc soigneusement bannir de ton intelligence tout ce qui offusque la vérité. Il n'y faut point souffrir ces diminutions si communes chez les hommes amoindris de notre temps, parce qu'elles seraient l'appauvrissement de ton esprit, et l'acheminement vers les grandes misères. Ta volonté doit adhérer sans

réserve à la volonté divine, de telle sorte que ces deux volontés n'en fassent qu'une, comme le modèle et l'image ne sont qu'une même physionomie. Il te faut vouloir tout ce que Dieu veut ; recevoir en toi la volonté divine comme la cire reçoit le cachet qui lui est imprimé. C'est la parfaite adhérence de ta volonté à la volonté divine qui fera ta parfaite ressemblance avec le divin modèle. Toute différence altérerait ou effacerait l'image de ton Auteur. (S. Augustin.)

Or, quand les pensées et les volontés de l'homme se conforment à celles de Dieu, ses œuvres aussi se règlent sur les œuvres divines. L'image fait les actions comme les ferait son modèle. Elle s'exerce à mettre en elle ce qu'elle trouve en Dieu. Elle sait qu'il est miséricordieux et elle travaille à devenir miséricordieuse. Elle sait qu'il est parfait et elle s'exerce à devenir parfaite comme Lui.

Mais de plus, comme « Dieu a tout fait pour sa gloire », les œuvres de l'image doivent se rapporter à son modèle et à son créateur. En d'autres termes, puisque Dieu n'a fait l'image que pour lui-même, tout ce que produit l'image lui doit revenir. « L'ouvrage profite à l'ouvrier, la terre au propriétaire. L'homme, ouvrage de Dieu, propriété de Dieu, doit tout faire pour Dieu, travailler en tout pour la gloire de Dieu.

N'y a-t-il point parmi nous, chers frères, beaucoup de gens qui oublient trop ces choses ? Qu'ils prennent garde. L'oubli laisse subsister tous les droits de Dieu et tous les devoirs de

l'homme. L'oubli, en si grave matière, ne saurait jamais être digne d'excuse. Peut-être aussi se trouve-t-il des hommes, qui, dans une folle humeur d'indépendance, protestent contre les assujettissements que ces droits et ces devoirs imposent. Mais les protestations n'aboutissent pas plus que l'oubli à leur suppression. Il serait trop commode qu'il ne fallût qu'oublier ou protester pour s'affranchir de la plus noble des obligations.

Qu'arrivera-t-il donc ? Bossuet va nous le dire. « Cette image, qui est notre âme, repassera un jour dans les mains et devant les yeux de Jésus-Christ. Il dira encore : De qui est cette image ? Et nous lui répondrons : de Dieu. Mais où sont donc les traits divins et la divine ressemblance ? L'image de Dieu devait être dans la raison. O âme chrétienne, toi, tu l'as noyée dans le vin. Toi, tu as trouvé cette ivresse indigne et grossière, mais tu as plongé cette chère image dans une autre ivresse aussi détestable, celle des honteuses voluptés. Toi, tu l'as livrée à l'ambition. Toi, tu l'as rendue captive de l'or, ce qui était une idolatrie. (Ephes. v. 2.) Toi, tu l'as sacrifiée à ton ventre dont tu as fait ton Dieu. Parlons avec confiance quand nous parlons avec l'Écriture. Toi, tu lui as fait une idole de la vaine gloire. Au lieu de louer et bénir Dieu, nuit et jour, elle s'est louée et admirée elle-même. « En vérité, en vérité, dira le Sauveur, je ne vous connais pas. » (Math. xxx. 41.) Vous n'êtes pas mon ouvrage et je ne vois

pas en vous ce que j'y ai mis. Vous avez voulu vous faire vous-même à votre mode ; vous êtes l'ouvrage du plaisir et de l ambition ; vous êtes l'ouvrage du diable dont vous avez fait les œuvres ; allez avec celui qui vous connaît et dont vous avez suivi les suggestions. « Allez au feu éternel qui lui a été préparé. » (Math. Ib.).

Dieu nous préserve, chers frères, d'un si grand malheur ! De notre côté, préservons-nous nous-mêmes, en rendant à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Évangile
pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus parlait aux disciples de Jean, et voici qu'un chef de la synagogue s'approcha de lui et l'adora en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir ; mais venez, imposez-lui les mains, et elle vivra. Jésus, se levant, le suivit avec ses disciples. En même temps une femme affligée depuis douze ans d'une perte de sang s'approcha de lui par derrière et toucha la frange de ses vêtements, car elle disait en elle-même : Si je touche seulement son vêtement je serai guérie. Jésus s'étant retourné et la voyant lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie. Or, Jésus étant venu à la maison du chef de la synagogue, et voyant les joueurs d'instruments et une troupe tumultueuse, il leur dit : Retirez-vous, la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Et lorsqu'on eut fait sortir la foule, il entra et prit la main de la jeune fille. Et la jeune fille se leva, et le bruit s'en répandit dans tout le pays.

Cinquante-quatrième Homélie

Jaïre et Véronique

(Math. IX.)

« Pendant que Jésus parlait à la foule, un prince de la Synagogue s'approcha de lui et l'adora en lui disant : Maître, ma fille vient de mourir. Venez, imposez-lui les mains et elle vivra. »

Ce prince s'appelait Jaïre, mot qui signifie illuminé et illuminateur. Il était distingué parmi les hommes de son temps et mettait ses lumières au service de ses concitoyens. Or sa fille, sa pauvre fille unique, venait de mourir, à la fleur de l'âge, à douze ans. Oh ! que la mort est cruelle ! Qu'est-ce donc que la jeunesse ? « Elle apparaît comme la fleur et elle est brisée comme elle. » (Job. XIV. 2.) Bien à plaindre ceux qui l'adorent. Avec des yeux qui doivent contempler le Christ, peut-on vraiment s'oublier à regarder autre chose ? Si les objets créés ont quelques attraits, combien en a davantage Celui qui les leur a donnés !

Mais quand le digne père désolé prie Jésus de venir chez lui et d'imposer les mains à sa fille, il se laisse sans doute égarer par la dou-

leur. Croirait-il que Jésus ne peut ressusciter sa fille sans la toucher ? Ignorerait-il que Dieu n'a pas besoin de changer de lieu, ni de faire des voyages, ni d'être présent de corps pour opérer des miracles ? Penserait-il que tout se fait avec travail en lui comme en nous, et qu'il ne lui suffit pas de commander pour mettre la mort en fuite?

Mais le bon Maître, sans s'étonner ni se blesser de cette faiblesse ou de cette ignorance, et n'en voulant point tirer motif d'affliger Jaïre qu'il estime, se lève et le suit avec ses disciples. En attendant, dit saint Chrysostôme, la foi d'une humble femme ouvrira les yeux du Prince.

En effet, une malheureuse dame, qui demeurait aux environs de Capharnaüm, affligée depuis douze ans d'une douloureuse maladie, ayant beaucoup souffert des médecins et dépensé toute sa fortune pour se faire soigner, sons obtenir aucun soulagement, ayant même vu son mal s'aggraver beaucoup, entendit un jour parler de Jésus et se dit : C'est lui qui me guérira.

Mais comment parvenir jusqu'à Jésus ? Elle ne pouvait aller le trouver, ni dans la ville, ni dans les maisons, parce que la loi défendait aux femmes d'Israël, atteintes de cette maladie, de se montrer dans les cités, parce que, dans ce pays, au dire de saint Jérôme, cette maladie était regardée comme contagieuse. Alors, continue ce saint Docteur, elle eut la pensée d'aller

sur la route où devait passer Jésus, dans l'espérance qu'à son passage, tandis qu'il se rendrait vers une malade, une autre aussi obtiendrait sa guérison.

Or voilà qu'un jour elle aperçoit une grande foule qui s'agite dans les chemins. Elle s'élance de son château, s'empresse, reconnaît Jésus à sa beauté et à sa majesté. Elle s'avance, cherchant dans sa pensée le moyen d'obtenir la grâce qu'elle désire. « Elle arrive au milieu de la foule, par derrière, ayant honte d'elle-même, se croyant immonde, comme le lui apprend la loi, et se dit en elle-même : Si je puis seulement toucher le bord de son vêtement, je serai guérie. »

Oh! admirable humilité, s'écrie saint Rémy! Elle se juge indigne de toucher même les pieds du Sauveur. Elle ne veut pas même toucher son vêtement, mais seulement le bord de son vêtement. Oh ! foi très admirable. Pour sa guérison c'est un miracle qu'il faut, et elle l'attend de la partie la plus basse du vêtement de Jésus. La frange lui suffira.

C'était l'usage des Pharisiens d'avoir à leurs manteaux des franges, et même, afin de n'être touchés par rien d'immonde, à ces franges ils attachaient des épines. Pour faire les magnifiques, il leur fallait des franges, et pour préserver les franges ils mettaient des épines. Mais les franges de Jésus n'avaient rien qui pût blesser ; elles abondaient en ce qui peut guérir. (Saint Rémy.) Oh ! qui de nous, ô bon Maître, ne vou-

drait, avec la pauvre femme, pouvoir toucher le bord de votre vêtement et chercher près de vous la guérison de tant de maux qui nous accablent? Mais pourquoi, dit saint Chaysostôme, tant désirer toucher le bord du vêtement de Jésus? Ne vous est-il pas loisible de le toucher lui-même? Et ce qui est bien plus encore, de vous nourrir de sa chair et de son sang? Vous êtes donc mieux partagés que la pauvre femme de l'Évangile.

Seulement voyez avec quels sentiments s'approche Véronique. Quoique plus jeune que nous dans la foi, elle est pour nous, aussi bien que pour Jaïre, un modèle. Elle ne craint point d'abord de communiquer à Jésus la tache légale dont elle est atteinte. Elle sent que le toucher ne peut souiller Dieu, ni la pensée humaine le salir. Le soleil touche bien l'ordure sans en être affecté ; combien plus le Créateur du soleil. Et puis, quelle pleine assurance pour sa guérison!

Quelle différence avec Jaïre! Par cette humble et simple parole : Si je puis seulement toucher le bord de son vêtement, je serai guérie, Véronique s'élève au-dessus de bien des docteurs. La Judée méprise Jésus. Thomas voudra mettre les mains dans ses plaies. Jaïre croit sa présence nécessaire pour la résurrection de sa fille. Véronique a d'autres idées. Pour elle, Dieu n'est point amoindri dans l'homme, ni sa vertu affaiblie dans la frange. (S. Pierre Chrysologue) « Qu'il y a de sagesse dans la piété, dit

l'Esprit-Saint. (Eccl. XL. III .) Et quelle exactitude théologique dans cette femme ! » Que Dieu daigne nous donner cette profonde instruction évangélique : « Quant à ceux qui n'acquiescent point à la doctrine qui est conforme à cette piété, ce sont, d'après saint Paul, des orgueilleux, qui ne savent rien et qui languissent autour des questions et des combats de paroles. » (1. Tim. VI.)

Voyez aussi comme la confiance de Véronique est à la hauteur de sa foi. Elle ne dit point : Peut-être je serai guérie, mais : je serai guérie. Une telle confiance ne peut pas manquer de toucher le cœur du Maître. Aussi, à peine ses mains ont-elles touché les franges, qu'elle se trouve guérie. O femme merveilleusement éclairée, vous n'avez pas osé demander votre guérison, mais vous avez bien su trouver la voie pour vous glisser dans la cœur compatissant de Jésus ! Vous avez su employer le très éloquent silence de la confiance et de l'amour.

Certes, ce ne sont pas les mains de Véronique qui ont attiré la charité du Maître ; les mains des soldats et des juifs ont bien touché les vêtements et même le corps du Seigneur, sans en retirer aucune grâce. Ce n'est pas non plus la frange qui a opéré la guérison, mais la pensée qui remplissait le cœur de la malade, dit saint Chrysostôme. Ce n'est point le manteau de Jésus qui a fait le miracle, mais la foi de la malade en Celui qui le porte.

Ah ! chers frères, admirerons-nous assez le

divin maître en cette occurrence? Comme il se montre bien Dieu, et Dieu plein de tendresse. Quelqu'un qui se cache, peut-il être vu; quelqu'un qui se tait, peut-il être entendu; quelqu'un qui passe inaperçu, peut-il être guéri par un autre que par un Dieu. (S. Pierre Chrysologue.)

Nous nous étonnons quelquefois de ne pas obtenir ce que nous demandons. Mais nos mains sont-elles disposées comme celles de Véronique, et notre cœur comme son cœur? Jésus est toujours également puissant et bon; mais nous, sommes-nous inspirés par une vive foi et un ardent amour? Si nous sommes longtemps à attendre les grâces que nous souhaitons, ne l'attribuons qu'à nous-mêmes la plupart du temps.

La guérison de Véronique a été aussi secrète que sa demande; mais le divin Maître juge à propos de ne pas laisser passer inaperçue l'œuvre qui vient de se faire, pour l'instruction de Jaïre et des assistants. (Chrysos.) Il se tourne vers la foule et dit : « Qui m'a touché? » (M. xxx.) Et Pierre dit au Seigneur : « Maître, la foule vous presse et vous fatigue et vous dites : Qui m'a touché? » (L. 45.) « Oui répond le divin Maître, quelqu'un m'a touché, car j'ai senti une vertu sortir de moi. » Et en disant cela, il regarde celle qui a touché son vêtement. (M. 32.)

« La pauvre femme, voyant qu'elle est découverte, se met à trembler et à craindre. » (Marc. v. 23.) Mais pourquoi craignez-vous, ô Véronique? Celui qui s'est montré assez bon pour

vous guérir, ne le sera-t-il pas assez pour vous pardonner votre timide prière ? C'est que l'amour filial n'est jamais séparé d'une crainte révérentielle. Au lieu que chez les méchants le fond de la crainte, c'est la haine ; chez les justes, le fond c'est l'amour. Délicieux tourment que cette crainte. « Heureux tous ceux qui la possèdent. » En véritable fille, Véronique aime Dieu en le craignant, et elle le craint en l'aimant. Elle ne se croit pas digne d'un père qui est Dieu, ni d'un Dieu, quoiqu'il soit père. Son trouble l'empêche de voir rayonner, dans la physionomie de Jésus, sa bonté incomparable. O Jésus, vous daignez bien nous regarder aussi ; vous voulez bien nous regarder toujours. Vous le faites même comme si vous n'aviez que nous. Ah ! que ne sommes-nous saisis de crainte comme Véronique et plus qu'elle, car nous n'avons ni sa foi ni son amour ?

Sous ce regard paternel et puissant de Jésus, il faudrait voir s'opérer en nous des transformations célestes. Mais, au lieu de ressembler à cette femme qui a pieusement touché Jésus, nous sommes peut-être de cette « foule qui l'opprime et le fatigue. » Beaucoup pressent corporellement, de leurs dents profanes, le sacrement de son corps et de son sang, et aucune vertu ne sort de lui. Jésus ne peut dire de nous : Quelqu'un m'a touché. C'est que, dit saint Ambroise, nous ne touchons pas Jésus avec l'esprit de foi et d'humilité, qui devrait nous donner la

connaissance de notre indignité, sans toutefois nous enlever l'espérance du pardon.

Véronique, ne voyant pas la possibilité de se cacher plus longtemps « se jette aux pieds de Jésus et lui dit toute la vérité ». Mais elle ne se contente pas de répondre au désir du Maître et de dire : c'est moi. « Elle raconte devant tout le peuple pourquoi elle l'a touché, et comment aussitôt elle a été guérie. (L. 49.) Elle est heureuse d'avouer sa honteuse maladie parce que sa guérison est glorieuse pour son Seigneur. L'amour proclame sa foi avec bonheur, dit saint Thomas. L'amour raconte tout pour glorifier Dieu en tout.

Quant au divin Maître, en s'adressant à celle qui l'a touché, il montre qu'il connaît tout, et il prend, dans cette publication, l'occasion de délivrer de sa peur la pauvre femme et aussi de nous la donner pour modèle. En effet, Jésus lui dit : « Ma fille, ayez confiance. Votre foi vous a sauvée. Allez en paix, et soyez guérie de votre plaie. » Oh ! précieuse parole ! Jésus daigne confirmer la grâce qu'il a accordée. Il exalte la foi de Véronique. Il lui donne sa paix avec la double guérison de son corps et de son âme.

O bon Jésus, daignez vous souvenir avec nous de cette grande miséricorde et veuillez parler à mon âme comme à Véronique. Appelez-la ma fille, s'il vous plaît. Dites-lui aussi d'avoir confiance. Remettez-lui ses dettes. Donnez-lui cette paix qui, au dire de l'apôtre « surpasse tout sentiment ». Les saints nous

apprennent, comme votre évangéliste, que toutes les grâces nous viennent d'un regard de votre tendresse. Bienheureuses donc les âmes que vous regardez ! Faites-nous de ce nombre, nous vous en supplions. « Montrez-nous votre face et nous serons sauvés. »

L'Évangile ne nous dit pas l'étonnement de Jaïre, ni celui du peuple. On dirait qu'il a hâte de nous montrer Jésus consommant l'illumination du chef de la Synagogue. « En effet, étant arrivé à sa maison, il trouve des joueurs de flûte et une grande foule de peuple faisant grand bruit. » On pleure, on pousse des gémissements. On plaint cette famille affligée. On regrette la jeune morte.

Ces joueurs de flûte nous semblent peu à leur place dans cette maison de deuil. Mais chaque peuple a ses manières d'exprimer sa douleur. Les usages voulaient alors qu'on fît de la musique pour consoler la famille désolée.

Mais Jésus dit à la foule : « Cette fille n'est pas morte ; elle dort. » La foule ne comprend pas ce langage ; car tout le monde sait que la pauvre enfant est trop réellement morte. « Et l'on se moque de Jésus. »

Jésus, la patience même, ne s'émeut point contre les moqueurs. Faisons comme lui, et instruisons-nous. Admirons, avec les savants interprètes, la profondeur de cette parole : « Cette jeune fille n'est pas morte ; elle dort. » L'enfant n'est morte que d'une mort de passage, qui équivaut à un sommeil, nous dit Cor-

neille de la Pierre. C'est comme si Jésus disait : « Pour vous elle est morte, car il n'est pas en votre pouvoir de lui rendre la vie. Pour moi qui peux et qui veux la lui rendre, elle n'est qu'endormie. » (S. Jérôme.) Jésus nous enseigne par là qu'il est aussi facile à Dieu de rappeler un mort à la vie qu'à un homme d'en réveiller un autre. (S. Pierre Chrysologue.) Il veut dire : Cette fille va sortir de la mort aussi facilement qu'un homme sort du sommeil.

Il n'y a, en effet, de mort véritable que la mort éternelle. Ce que nous appelons la mort n'est qu'un sommeil. Jésus est mort et il est ressuscité ; sa mort fut un sommeil. Nous mourrons et nous ressusciterons : notre mort sera un sommeil pareillement. Sa tombe fut, pour le Seigneur, une couche où il dormit trois jours. La nôtre aussi sera une couche où nous dormirons le temps qu'il plaira à Dieu. Oui, comme Jésus sortit triomphant de sa couche au jour de Pâques, nous sortirons de la nôtre au jour de la Pâque éternelle. Mais c'est surtout pour la fille de Jaïre que la mort n'est qu'un sommeil, puisque, à peine morte depuis quelques heures, elle va se réveiller sous la main sacrée de Jésus.

La mort, chers frères, n'est donc pas si redoutable ; c'est l'enseignement qui ressort de cette doctrine. Une mort à laquelle le divin Maître assiste, par ses sacrements, comme il assista visiblement à celle de la jeune fille, n'est vraiment qu'un doux sommeil. Et cette vérité si consolante nous sera confirmée encore un peu

plus tard au sujet de Lazare. On viendra dire à Jésus : « Lazare est mort. » Et Jésus dira : « Non, et je vais le réveiller. » (J. II.) Pouvait-il donc nous assurer plus clairement que la mort des vrais Lazare, la mort de ses amis, n'est qu'un sommeil qui, dès lors, doit nous apparaître sans répugnance, comme un repos plein de sécurité.

Jésus n'a pas répondu aux sarcasmes dont il a été l'objet ; mais il ne laisse pas de donner une leçon à l'assistance moqueuse. Les railleries de la foule l'ont rendue indigne de voir la merveille. « Retirez-vous », dit-il. Et ayant fait sortir tout le monde, il prend le père et la mère et entre dans la chambre où est étendue la jeune fille.

La conduite de Jésus, en ce moment, Dieu la tient toujours avec les incrédules. Puissent-ils se rappeler comment Jésus les traite aujourd'hui. Les miracles sont une récompense de la foi et de la piété, nullement une satisfaction donnée à la curiosité. Nous savons à qui Dieu les prodigue. N'oublions pas à qui il les refuse, et ne soyons jamais de ceux-ci.

Mais saint Grégoire pense qu'en chassant la foule, le divin Maître nous apprend que nous aussi, pour recevoir l'abondance des faveurs célestes, nous devons chasser du cœur la multitude des soins du siècle, si bien figurée par cette foule bruyante et peu sérieuse. L'âme, endormie ou morte, ne peut se réveiller ou ressusciter qu'à cette condition.

Jésus, étant donc entré, prend la jeune fille par la main et lui dit ; « Levez-vous. Et la jeune fille se lève et se met à marcher. » Et le bruit s'en répand aussitôt dans tout ce pays.

L'Évangéliste nous laisse à deviner la joie de la jeune fille, le bonheur de son père et de sa mère, l'admiration du peuple et les louanges dont le divin Maître est l'objet. Devinons-les et recueillons seulement la leçon contenue dans ces dernières circonstances.

D'après les saints docteurs, la fille de Jaïre, cette fleur si pure, qui fut trouvée digne d'être touchée et ressuscitée par Notre-Seigneur, est une figure des justes : sa mort et son réveil, une figure de la mort et du réveil des amis de Dieu. « Quand Dieu envoie le sommeil à ses bien-aimés, c'est l'héritage du Seigneur. » (Ps.) Oui, ô Justes, vous vous endormirez avec l'espérance d'un réveil radieux. Jésus, en effet, viendra, vous prendra par la main et vous dira : Levez-vous. Et vous direz : « Je me suis endormi et je suis réveillé, et le Seigneur a daigné me recevoir. » (Ps.)

Mais avant cette heure solennelle, ô Jésus, qu'il vous plaise d'augmenter le nombre des justes qui se réveilleront. Ayez pitié des pauvres pécheurs et dites-leur : Levez-vous et quittez la couche de vos iniquités, le lit honteux de vos mauvaises habitudes. Et ils se lèveront ; ils marcheront dans une vie meilleure et arriveront à mériter ce que vous préparez à vos amis pour le réveil éternel. Et si tant d'émotion gagna tout le pays, à la résurrection de la fille de Jaïre,

quelle sera celle de l'univers, quand vos amis, ô Jésus, plus nombreux que les sables de la mer, sortiront de leur sommeil et vous loueront au plus haut des cieux? N'essayons pas de le dire, chers frères, mais faisons-nous du nombre de ceux à qui il sera dit : Levez-vous.

Or, pour cela, ne nous contentons pas d'être de la race honnête des Jaïre, à qui il manque quelque chose. Portons un regard sur Véronique. L'illustre femme, disent les Pères, « crut, parla, toucha. » (*Credidit, dixit, tetigit.*) Elle crut à Jésus. Elle confessa sa foi en Jésus. Elle professa sa foi en touchant la frange du manteau de Jésus. Tout fut là pour Véronique. Que ce soit tout pour nous aussi. Croyons fermement en Jésus. Proclamons et professons notre foi en Jésus, par nos paroles et pas nos œuvres. C'est la leçon de Véroniqne et ce sera notre double guérison de l'âme et du corps, pour le temps et pour l'éternité.

Évangile pour le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel (que celui qui lit entende bien ce qu'il lit), alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes ; que celui qui sera sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison ; et que celui qui sera dans les champs ne retourne point pour prendre son vêtement. Malheur aux femmes enceintes ou nourrices en ces jours-là ! Priez que votre fuite n'arrive ni en hiver, ni au jour du sabbat, car la tribulation alors sera si grande qu'il n'y en a pas eu de semblable depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair n'eut été sauvée ; mais ils seront abrégés en faveur des élus. Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou : il est là, ne le croyez point, parce qu'il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus même. Je vous le prédis d'avance. Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, n'y allez point. Si on vous dit : Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez

point : car, comme l'éclair qui part de l'orient et brille jusqu'à l'occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. Partout où sera le corps, là les aigles s'assembleront. Mais aussitôt après ces jours d'affliction, le soleil s'obscurcira et la lune ne répandra plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre pleureront ; et ils verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Et il enverra ses anges avec la trompette et une voix éclatante, et qui rassembleront ses élus des quatre vents, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Apprenez une parabole tirée du figuier. Lorsque ses branches sont encore tendres et ses feuilles naissantes, vous savez que l'été est proche. De même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et qu'il est à la porte. Je vous dis, en vérité, que cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Cinquante-cinquième et dernière Homélie

Les signes de la fin du monde

(Math. 24.)

Au premier dimanche de l'Avent, dès l'ouverture de l'année ecclésiastique, la Sainte Église nous faisait lire l'Évangile de saint Luc sur la fin du monde. Elle suivait, en cela, la maxime du Sage qu'en toutes choses il faut considérer la fin.

Aujourd'hui, en ce dernier dimanche de son année, elle nous propose l'Évangile de saint Mathieu sur le même sujet. Il est, en effet, bien à propos, avec une année qui finit, de méditer la fin de toutes les années et la redoutable conclusion qui attend les hommes et le monde.

En mettant ainsi sous nos yeux de temps en temps, les maux réservés à la vieillesse de la terre, l'Église travaille à nous détacher de ce qui périt, à nous arracher à une torpeur dangereuse, et, par une crainte salutaire, à nous exciter à la pratique des bonnes œuvres.

Toutefois, dans l'Évangile du premier dimanche de l'Avent, c'est surtout la fin du monde

qui nous fut présentée, et dans celui d'aujourd'hui ce sont principalement les préludes de cette fin.

« Jésus vient de sortir du Temple. Ses apôtres lui montrent avec admiration ces constructions magnifiques. Et Jésus leur dit : vous voyez toutes ces choses ? Eh bien ! il n'en restera pas pierre sur pierre. Et les apôtres, s'approchant, lui disent secrètement : quand donc ces choses arriveront-elles et quel sera le signe de votre arrivée et de la consommation du siècle. »

Jésus alors, sans marquer à ses disciples l'époque de ces événements, leur en expose les signes précurseurs que nous venons de lire dans l'Évangile de ce jour. Or parmi ces signes qu'annonce le Maître, les uns se rapportent à la ruine de Jérusalem, les autres à la fin du monde dont cette ruine est la figure.

Les apôtres ont bien compris déjà qu'il s'agit d'un double événement, puisque, après avoir demandé quand arrivera la destruction de Jérusalem, ils ajoutent : et quel sera le signe de votre arrivée et de la consommation du siècle, ce qui se rapporte manifestement à la fin du monde.

Puissions-nous, chers frères, en étudiant les tristes préludes de la ruine universelle, nous prémunir contre les malheurs qu'ils amèneront.

Heureux ! si mieux inspirés que les Juifs, nous nous préparons à cette ruine, mieux qu'ils ne le firent pour celle de Jérusalem.

« Quand donc vous verrez, dit Jésus, l'abomination de la désolation établie dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne. »

L'abomination de la désolation dans le saint lieu sera donc le signal de la grande épreuve pour Jérusalem et pour le monde. Abomination, dans l'ancien Testament, signifie idole. Dieu y répète souvent qu'il a les idoles en abomination. L'idole, dès lors, prend le nom de l'horreur même qu'elle inspire à Dieu. Devant sa majesté, en effet, rien ne saurait être aussi abominable que l'idole qui prend sa place. L'abomination dans le saint lieu c'est donc l'introduction d'une idole dans le temple de Jérusalem. Quant à cette désolation, « apprenons, dit saint Jérôme, que c'est dans le Temple, déjà désolé par d'horribles scandales, que sera introduite l'idole abominable. »

Or, disent les interprêtes, cette prophétie se réalisa, pour le peuple d'Israël, lorsque, après la levée du siège de Jérusalem par Cestius, des brigands s'emparèrent du temple et le profanèrent par d'affreux désordres qui durèrent jusqu'à la ruine de la ville et du temple par Titus.

Et parmi ces désordres, ajoutent-ils, il faut surtout remarquer, comme l'abomination prédite, l'image de César que Pilate fit mettre dans le Temple, ou la statue équestre d'Adrien qui fut placée dans le Saint des Saints.

Mais, pour nous, chers frères, cette abomination dans le saint lieu désolé que signifie-

t-elle ? Nos livres saints et nos grands docteurs nous le disent.

Et d'abord ce lieu saint quel est-il ? C'est le Temple où Dieu veut surtout voir resplendir la sainteté ; « ce Temple, c'est vous-même », dit saint Paul aux chrétiens. Dieu aime les temples de pierre que notre amour lui élève. Toutefois, son vrai temple, celui ou l'Esprit-Saint descend, où le Fils éternel établit sa plus intime demeure, c'est l'âme humaine, bien plus chère à Dieu que les sanctuaires de marbre ou d'or.

Mais ce temple est-il, comme celui de Jérusalem, sujet aux ravages des événements et des hommes ? Hélas ! la désolation et l'abomination en trouveront les entrées. Il y aura des armées impies pour l'envahir, et des idoles audacieuses pour prendre la place réservée à Dieu. O frères, quand vous entrez dans un temple, que vous voyez les murailles noircies par l'incendie, les statues renversées, les grands vitraux en mille pièces, les chapiteaux brisés et gisant à terre, les cierges et les fleurs souillés et mêlés à la poussière, le tabernacle ouvert et vide, la pierre du sacrifice renversée, vous pleurez sur tant de désolation. Ainsi firent les Juifs qui survécurent au désastre de la ville et du temple. Mais ici quels gémissements pourront égaler les calamités ?

O âme humaine ! O Temple de Jésus ! Telle sera ta désolation, si tu n'y prends garde. Il viendra en foule des ennemis qui se précipiteront dans ton enceinte, éteindront le flambeau

de ta foi, feront cesser tes sacrifices de pénitence et d'amour. On les verra jeter sous leurs pieds tes dogmes venus du ciel et tes vertus péniblement acquises. Il y aura de faux Christs et de faux prophètes qui enchanteront les peuples, les sépareront du vrai Dieu, et les entraîneront en des erreurs monstrueuses qui déconcerteront le monde. On les verra, tant par l'abus de la science, que par des effusions formidables de l'esprit du mal, faire des prodiges au point de séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes. Le mensonge, grâce à la connivence des pouvoirs, et à l'inconsistance doctrinale des générations amoindries, s'imposera sur la terre, et la misère des temps sera si grande que, « depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, on n'en aura point vu de pareille. »

Et quand il n'y aura plus rien dans les âmes ravagées, plus rien de la noble foi, de la sainte espérance, de la divine charité, l'abomination se précipitera dans le Saint des Saints et s'assoiera à la place de Dieu.

Cette abomination, d'après saint Jérôme, c'est l'impiété qui sera alors proclamée et triomphante. Tout dogme pervers est une idolâtrie ; c'est la substitution de l'erreur à la vérité, de l'idole à Dieu. Toutefois, il y a une différence entre cette idolâtrie commune et de tous les temps qui consiste en certaines erreurs, et l'idolâtrie entendue par le divin Maître qui ira jusqu'à l'abomination.

Tout dogme pervers est une idolâtrie. L'ido-

lâtrie de la fin sera pleine et débordante. L'idolâtrie commune c'est souvent un faux jugement ou une faiblesse. L'idolâtrie de la fin sera une volonté arrêtée, obstinée, féroce de repousser Dieu, et de le remplacer. Ce ne sera plus comme une idée égarée dans l'esprit ; ce sera une passion furieuse, dominant les facultés et les membres de l'homme. Au lieu que l'idolâtrie commune n'est que l'amoindrissement de Dieu dans l'homme, l'idolâtrie finale sera la suppression de Dieu dans l'humanité. Ce sera la substitution réfléchie et proclamée de la créature au Créateur. Ce sera l'élimination de Dieu et la divinisation de l'homme. Les faux Christs seront là avec leurs affirmations insolentes, relevant dans les âmes ravagées tous les instincts de l'orgueil et de la chair, et disant à tout venant : « Tu es Dieu, et tout ce qui te plaît est légitime. Adore l'argent, ta domination, le siècle, le plaisir. Adore-toi toi-même. »

Or Dieu, dans l'ancienne loi, refusait la victime qui avait une tache ou un défaut. Quelle sera donc son indignation contre les erreurs et les vices accumulés dans son temple préféré. (Deut. 17. 1.) O chrétien ! ton cœur et ton âme sont donc la terre vraiment sainte où jamais idole ne doit entrer. Toute créature mise à la place du Créateur, c'est une idole abominable. Tout ce que tu aimes avec Dieu, ou au préjudice de Dieu, renverse son trône ou le partage. C'est là le premier présage de ta perte. Toute désobéissance, tout ce qui relève l'étendard con re

Dieu, c'est le commencement de ton malheur. De quelle affreuse désolation sera suivi ce désordre? De quels maux n'est-il pas le présage? (Bossuet).

Dieu donne aussi le nom d'abomination à l'hypocrite qui prend les apparences de la sainteté! (Prov. III. 3.) Cette race envahira particulièrement le monde à l'heure finale. « Beaucoup d'hommes viendront en mon nom, dit Jésus, (Mathieu, 24. 5.) s'écriant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup d'âmes. »

Donc, chers frères, quand nous verrons monter les flots de ces abominations diverses, hâtons-nous de comprendre et de nous tenir attentifs. Les esprits observateurs apercevraient-ils parmi nous quelques-uns de ces signes? La perspicacité humaine diminue à mesure que les erreurs grandissent. Les hommes et les générations les plus aventurés dans leurs voies se croient facilement irréprochables. Ils lisent et ne comprennent pas. Ils sont, d'après l'apôtre, de ceux qui marchent dans les ténèbres et ne savent où ils vont, car les ténèbres les ont aveuglés. » (I. II. 2.)

Avouons cependant que trop de choses de notre temps ressemblent à ces choses. N'entendons-nous pas sortir, des plus retentissantes chaires du siècle, des affirmations inouïes? Ne voyons-nous pas des laves impures couler des antres d'une presse immonde et porter la dévastation jusqu'aux moindres hameaux? La révolution, après avoir élevé ceux qui sont aujour-

d'hui les vieillards, jeté les hommes mûrs dans l'engrenage des affaires, avili la jeunesse dans les théâtres voluptueux, n'aspire-t-elle pas à se saisir de l'enfance ? Après avoir chassé Dieu de tous les étages de la société, ne se presse-t-elle pas aux portes de nos écoles, pour empêcher le Seigneur d'y entrer, et pour s'y installer elle-même ? Ah ! les faux Christs et les faux prophètes, les prétendus sauveurs se sont abattus sur nous, comme des nuées d'oiseaux de proie ; et nous entendons, à tous les carrefours, les cris étranges qu'ils jettent aux foules, excitant leurs convoitises, et prenant peu la peine de déguiser leurs propres appétits.

Il est vrai que la Révolution cache, sous des habiletés de parole, ses affreux desseins. L'ante-Christ, l'homme de péché, le fils de la perdition, sera essentiellement hypocrite. Il fera ses œuvres à la manière de Satan, son inspirateur. Pareil au tigre, qui n'est pas sûr de sa proie, il saura ramper et se glisser. Mais qu'on ne se laisse pas prendre à ses promesses doucereuses ni à ses maximes pseudo-philanthropiques. Les scandales les plus redoutables ne sont pas ceux qui s'étalent dans toute leur horreur, parce qu'ils sont repoussants. Les plus dangereux sont ceux qui se déguisent, car ils trompent les esprits confiants et sans expérience.

Ah certes, chers frères, si toutes ces choses ensemble ne sont pas l'abomination de la désolation, c'en est au moins la sombre et trop certaine approche. Au reste, ce qui nous importe

plus que de décider si l'abomination prédite avance, c'est de nous prémunir contre elle. Notre-Seigneur daigne nous en présenter les moyens.

« Que ceux qui seront alors dans la Judée, dit-il, s'enfuient sur les montagnes. Que celui qui est sur le toit ne descende pas pour emporter quelque chose de sa maison. Que celui qui est dans les champs ne retourne pas prendre son vêtement. Malheur aux femmes qui seront enceintes ou nourrices en ces jours. »

Et d'abord il faudra fuir; la lutte serait trop inégale. Il faudra s'éloigner de cette Jérusalem condanmée; quitter cette atmosphère malfaisante. Il faudra cesser de s'éprendre de tant de fleurs qui sembleront, mais en vain, avoir encore des contours et des parfums séduisants. Il faudra émigrer vers une contrée plus clémente. (Chrysos.)

Mais où fuira Israël? L'armée romaine tiendra la ville en un cercle de fer. Et nous-mêmes, quand l'ennemi sera partout, aux palais, dans les chaires, sur les places publiques, où fuirons-nous? Jésus l'a dit : « fuyez vers les montagnes. » Les hauteurs sont d'un abord difficile pour les lourdes armées de l'empire. La sécurité règne sur les sommets escarpés. La doctrine catholique et la prière sont des montagnes bénies que le Seigneur illumine et protège. « Celui qui s'y tiendra ferme ne sera pas ébranlé. » Quittez donc la perversité judaïque et montez. (Saint Jérôme.)

« Et que celui qui est sur le toit ne descende pas. » Si ceux qui sont dans la plaine doivent monter, comment ceux qui sont sur les hauteurs redescendraient-ils sans folie? O chères âmes, élevées par la bonté divine, le toit est un lieu sûr ; les traits enflammés de l'ennemi ne vous y atteindront pas. Ne revenez donc pas vers les lieux d'où il faut sortir. Après les joies de la liberté, la captivité serait amère et mortelle. Et surtout ne descendez pas pour emporter quelque chose de ce monde qui va crouler, ce serait garder des inclinations coupables. A quoi d'ailleurs servirait d'avoir fui le trou des serpents, si vous les emportiez dans votre sein !

« Puis, que celui qui est dans les champs ne rentre même pas dans sa maison pour prendre sa tunique. » La maison, c'est le lieu de l'incendie; la tunique en est l'aliment. Reprendre son vêtement, ce serait renouer des attachements heureusement rompus ; ce serait reprendre le manteau pesant dont on s'est dépouillé. « Tous les biens de la terrre sont une espèce de vêtement pour le corps. » (S. Grégoire.) Et puisque le corps se dissout, de quelle nécessité peuvent être les lambeaux usés qui le couvrent ? Quiconque s'embarrassera dans ces biens misérables sera pris, comme les Juifs, sous les décombres et périra avec ces biens adorés. Qu'il sera donc nécessaire d'être affranchi de tout attachement désordonné ou inutile?

Mais, ce n'est pas tout : « Malheur, dit encore Jésus, aux femmes qui, en ce temps, seront

enceintes ou nourrices. » Il n'y a pourtant pas de fardeaux plus doux, ni de liens plus intéressants. Mais, comme pour se sauver, il s'agira de fuir, les enceintes, appesanties par le poids de leurs entrailles, comment le pourront-elles? Et les nourrices, chargées de leurs nourrissons, le pourront-elles mieux? Malheur aux âmes qui n'auront pas élevé leur fruit jusqu'à la maturité! qui auront conçu de bons désirs sans arriver à la gloire de l'enfantement. Malheur à elles, car il ne leur servira de rien d'avoir porté des germes qu'elles n'auront pas développés! Elles verront s'élever contre elles les œuvres conçues qu'elles n'auront pas réalisées.

Ces femmes, dont parle Notre-Seigneur, embarrassées par les nécessités légitimes que la nature impose, nous représentent aussi les âmes qui, tenues par l'amour des biens réputés nécessaires, et dont le soin paraît un devoir, ne sont pas en état de se sauver par une retraite énergique et généreuse. Le démon sait trop ménager des circonstances où l'on est obligé de choisir entre le devoir et son apparence, entre les intérêts légitimes et la conscience. Celui, dont le cœur est libre, prend aisément le parti le plus sage; mais l'autre, que de difficultés il éprouve! Et, pourtant, quand il s'agit du salut, rien n'est légitime que ce qui sauve.

Après avoir ainsi exposé qu'à l'approche des grands périls, il faudra fuir promptement la société des impies, se réfugier sur les sommets augustes de la prière, ne garder aucun lien gê-

nant avec les choses du monde, pas même avec les bonnes, Jésus, comme s'il n'avait pas assez insisté sur les conditions d'une fuite salutaire, ajoute : « Priez, pour que votre fuite ne se fasse pas en hiver ou le jour du sabbat. » Et, pourquoi, demande saint Chrysostôme, s'adressant aux Juifs ? « Ah ! répond-il, c'est que l'hiver est une saison incommode et le sabbat un jour très grand. Vous aurez besoin d'une fuite rapide, à laquelle vous n'oseriez pas vous livrer en plein jour de sabbat, à cause de la sainteté de ce jour ; et, en hiver, à cause de la difficulté des chemins, vous ne le pourriez pas. »

L'hiver, d'autre part, nous représente, par ses tristesses, les sollicitudes de la vie. (S. Augustin.) Il y a, en effet, pour les âmes comme pour les corps, l'été et l'hiver, le temps de la force et celui de la faiblesse, le temps de l'abondance et celui de la stérilité. Cet hiver des âmes est beaucoup plus triste que celui des givres. C'est la sombre route de la Géhenne. Dans les froidures de l'âme, il serait difficile de tenir à de longues et pénibles marches. En un hiver rigoureux, les membres glacés sont incapables d'action ; de même dans l'hiver du péché ou de la tiédeur, l'âme ne peut que difficilement accomplir ses bonnes œuvres, prise qu'elle est par la glace de la conscience. Ce que le froid est au corps, la mauvaise conscience l'est à l'âme. Aussi faut-il prier afin de n'être pas en ce fâcheux hiver, quand viendra l'heure des suprêmes efforts et des dernières épreuves.

Si toutefois cette froidure était l'effet d'une grâce divine et non d'une lâcheté naturelle, il faudrait se tenir en paix. Celui qui éprouve l'âme n'entend pas l'abandonner, mais l'exciter. Et si peu que l'âme elle-même se tienne en un été de bonne volonté, elle sera propre à l'ouvrage.

Quant au Sabbat, c'était alors comme aujourd'hui, continue saint Augustin, la mauvaise habitude des Juifs de se livrer à leurs plaisirs, ignorant ou méconnaissant le Sabbat spirituel voulu surtout par le Seigneur. Ce Sabbat profané nous représente, dès lors, les joies criminelles de la chair qui submergent l'esprit, anéantissent le cœur, affaiblissent le corps, dégradent l'homme tout entier. Et si l'homme est saisi en cet état par les grandes épreuves, comment sera-t-il capable des sacrifices et des travaux nécessaires? Priez donc, pécheurs, pour que l'heure de la fuite ne vous trouve pas dans l'état déplorable où vous jettent les plaisirs criminels. « La tribulation, en effet, sera alors si grande, qu'on n'en a pas vu de pareille depuis le commencement du monde, et qu'on n'en verra plus. »

« Et alors, si l'on vous dit : le Christ est ici ; il est là ; le voici dans le désert ; le voilà dans le lieu le plus proche de la maison », faites les sourds. Les prétendus Messies se multipliaient chez les juifs. Et ce malheureux peuple qui n'avait pas voulu du vrai Messie apparu, croyait à tous ces Messies menteurs. Pour nous, chers

frères, instruits par ses malheurs, prenons garde. Trop de gens autour de nous se donnent le rôle de sauveurs. Ils disent aussi : Le Christ est ici ; il est là ; le voici dans ce système ; le voilà dans cette école ; c'est dans nos principes qu'est le salut de la société. Ne nous laissons pas gagner ni entraîner. La multitude des imposteurs ne pouvait pas sauver Jérusalem ; elle ne nous sauverait pas non plus. Il n'y avait, il n'y a, il n'y aura jamais de salut qu'en Jésus. Les Romains accoururent avec le fer, la famine, la peste et la mort et ce fut fini. Et vous, mondains, faites attention. L'avénement du Fils de l'homme sera plus prompt et plus terrible que l'armée de César. « Il arrivera comme l'éclair qui part de l'Orient et se fait voir à l'Occident. » Cherchez donc au plus tôt votre Messie.

Mais ne le cherchez pas dans le désert des fausses doctrines, si bien figurées par les sables arides. Ceux qui le cherchent à travers les embarras qu'amasse l'orgueil, ne le trouvent pas. Ceux qui le cherchent en toute simplicité le trouvent. L'âme droite apprend vite que cette proie sur laquelle nous devons assouvir notre faim de vérité et de félicité, c'est Jésus et la doctrine de Jésus. Or Jésus et sa doctrine sont dans l'Église et pas ailleurs.

Courez donc. « Où sera le corps, là les aigles s'assembleront. » C'est vous, chrétiens, qui êtes les aigles, dit saint Jérôme. Aussi, comme les aigles, il vous faut dédaigner la terre, monter vers votre soleil, vers Celui qui a dit : « Non

seulement je vous sauverai, mas ce qui est bien davantage, je vous referai et vous établirai dans un repos parfait. » (Chrysostôme.)

Heureux les aigles qui auront trouvé Jésus et se seront assemblés autour de Lui ! Heureuses les âmes qui se seront précipitées amoureusement sur la chair adorable du Maître, durant les jours de passage ! Car après les tribulations des derniers jours « le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel et les vertus même des cieux seront ébranlées. Et le signe du Fils de l'homme paraîtra dans les nuées. Et en ce moment toutes les tribus de la terre pousseront des gémissements, en voyant le Fils de l'homme venir sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, commandant à ses anges de sonner de la trompette et de rassembler les élus des quatre vents du ciel. »

Et tout d'un coup ceux qui le méconnurent verront en lui leur Juge. Ils pleureront, mais en vain, sur l'inutilité des biens qu'ils adorèrent, et sur leur folie d'avoir crucifié celui qu'il eût fallu adorer. Mais les autres, ceux qui l'aimèrent, avec quel ravissement ils le verront et se rassembleront autour de Lui ! Quelle félicité dans leur cœur en ce jour de grandes justices ! Au milieu du bouleversement universel, des ruines amoncelées de la terre et du firmament, de l'humanité frémissante sortant du fond des tombeaux, quelle joie de voir apparaître triomphant le signe bien-aimé de leur Rédemption ! Quel

salut d'amour ils feront à cette Croix lumineuse, méprisée autrefois des pécheurs, et maintenant si resplendissante qu'elle obscurcira le soleil ! Et les étoiles tomberont du ciel, parcequ'elles n'auront plus de raison d'être dans un monde sur lequel nulle nuit ne descendra jamais.

Et puis, pendant que les uns descendront dans le puits de l'abîme, les autres, ô mon Dieu, « vous les planterez sur la montagne de votre héritage, dans votre très ferme demeure. » (Exode. xv. 17.) Vous avez dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Le ciel et la terre qui sont solides s'évanouiront. Et vos paroles, Seigneur, au contraire de celles de l'homme qui passent si vite, parce qu'elles expriment des choses caduques, vos paroles qui expriment des choses éternelles dureront éternellement. O Jésus! Jésus! avant cette heure décisive, élevez, s'il vous plaît, élevez bien haut votre sainte Croix. Faites la briller de plus en plus au-dessus de nos têtes. Les Justes prendront à la voir un nouveau courage pour vous servir. Et les pécheurs, espérons-le, finiront par la regarder, la saluer, l'embrasser et la porter comme l'étendard de leurs regrets et de leur espérance.

TABLE DES MATIÈRES

Réseau de bibliothèques Université d'Ottawa Échéance	Library Network University of Ottawa Date Due


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 19 09 8